MANUEL D'ART MUSULMAN — I

L'ARCHITECTURE

H. SALADIN

A. PICARD ET FILS ÉDITEURS

Dup.
Sell for
2.18

Shepherd
1957

2 weeks.

307

MANUEL

D'ART MUSULMAN

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

MANUEL
D'ART MUSULMAN

I

L'ARCHITECTURE

PAR

H. SALADIN

ARCHITECTE, D. P. L. G.

MEMBRE DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE L'AFRIQUE DU NORD



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS

Libraire des Archives nationales et de la Société de l'École des Chartes

82, rue Bonaparte, 82

1907

A MES AMIS

MM. VAN BERCHEM.
O. HOUDAS.
H. DE LA MARTINIÈRE.
B. ROY.

JE DÉDIE AFFECTUEUSEMENT CE LIVRE.

PRÉFACE

Les éditeurs des manuels d'archéologie, en me chargeant de la rédaction de l'histoire de l'architecture musulmane, m'ont donné à remplir une tâche dont je ne me suis pas dissimulé toutes les difficultés.

Aucun ouvrage d'ensemble n'a encore, en effet, embrassé l'étude détaillée et la comparaison de tous ces monuments qui couvrent, de l'Espagne à la Chine, des pays immenses, et qui sont dus non pas à une civilisation morte, mais à une civilisation ou plutôt à un état social encore bien vivant, puisqu'au point de vue religieux on peut dire que l'Islam n'a reculé encore qu'en Europe, et qu'en Asie et en Afrique, les musulmans n'ont perdu ni leur force d'expansion, ni leur ardeur au prosélytisme.

Il fallait cependant réunir la plus grande quantité possible de documents représentant les principaux monuments qui peuvent être considérés comme formant des points de repère dans l'histoire de l'art, et dégager de leur étude des considérations générales qui répondissent à la conception de ce manuel.

C'est précisément parce qu'en abordant jadis l'étude de l'architecture musulmane, j'avais été frappé des difficultés qui m'arrêtaient à chaque instant que j'ai cherché à réunir depuis longtemps les matériaux les plus divers sur tous les monuments musulmans, afin de remé-

dier à cette lacune, et c'est le résumé de mes recherches que je livre aujourd'hui au public.

Je n'ai pas pu, dans un ouvrage aussi condensé, donner à certaines questions de détails, de tracés, d'appareil, de construction ou de décoration, tous les développements que j'aurais désiré. Mais, tel qu'il est, ce manuel sera suffisant, je pense, pour faciliter l'étude comparative de ces monuments si intéressants, étude qui est à mon avis nécessaire pour pouvoir bien connaître cette architecture si originale et si variée, et cependant d'un caractère si universellement musulman. Comme on pourra le constater, en effet, il y a souvent une relation très intime entre des monuments très éloignés; il est, par conséquent, utile d'avoir sous la main une sorte de *Synopticon* suffisamment exact et explicite qui puisse servir de guide à des études faites sur place et plus détaillées. J'ai donc donné une grande place à la chronologie et à l'image. — Pour l'image, je n'ai guère eu recours au dessin que pour les plans; pour les aspects des monuments, je n'ai voulu m'adresser, autant que possible, qu'à la photographie. — La chronologie a été souvent d'une détermination plus difficile, soit que dans certains cas j'aie dû me contenter de renseignements oraux ou traditionnels, soit que je n'aie eu que des dates rapportées à l'ère chrétienne, soit que les traductions consultées aient présenté des caractères d'indétermination par l'inexactitude constatée dans la concordance entre les dates données en années de l'hégire et celles données en années grégoriennes.

Une autre difficulté consistait à choisir entre les transcriptions des noms arabes, persans ou turcs, celles qui devaient être adoptées comme étant les plus simples, les plus usuelles et les moins contraires cependant à une

reproduction exacte de la prononciation arabe, turque ou persane. M. Van Berchem, qui m'a si obligeamment communiqué tant de documents précieux, m'a permis, par ses conseils, je pense, d'éviter ou l'inexactitude due à la reproduction d'une orthographe consacrée par l'usage, mais erronée, ou le pédantisme résultant d'une complication due à la recherche d'une trop grande exactitude de transcription qui, souvent, aurait effarouché le lecteur. Enfin pour les noms de l'Inde musulmane, j'ai simplement transcrit l'orthographe de Fergusson, en déplorant avec le D[r] Le Bon l'impossibilité où l'on se trouve de voir adopter, dans la terminologie géographique de l'Inde anglaise, une uniformité méthodique. J'aurais peut-être dû, pour éviter tout reproche, donner en caractères arabes, turcs ou persans, les noms transcrits dans leur langue originale, mais aurait-ce été vraiment utile?

La diversité des lieux, le nombre des monuments étudiés, l'inégalité dans la détermination exacte des sources ou des dates, l'impossibilité fréquente d'obtenir une précision scientifique suffisante pour beaucoup de données que j'ai dû mettre en œuvre, ont été autant de difficultés que j'avais à affronter en abordant une étude aussi compliquée et aussi longue.

Certains de mes lecteurs s'effaroucheront peut-être de la quantité de termes techniques dont je me suis servi. Une observation bienveillante m'a été faite à ce sujet par un de ceux qui ont pu lire les épreuves de mon livre. Il me paraît cependant difficile d'exprimer autrement que dans le langage professionnel des faits ou des descriptions qui perdraient de leur précision à être traduits en langage ordinaire. Il semble d'ailleurs naturel de penser que je m'adresse à des lecteurs déjà un peu préparés à l'étude des monuments. Il est cependant un mot sur l'emploi duquel mon aimable éditeur attire mon attention,

c'est le mot *parti*. Ce terme n'est pas, en effet, admis dans le langage courant avec le sens que les architectes lui donnent. Nous l'employons pour désigner la disposition d'ensemble, en plan ou en élévation, qui a été choisie par l'architecte auteur du monument. Ainsi l'on dit, un parti en hauteur, pour parler d'une façade où les lignes verticales prédominent; et parti en largeur, pour celle où les lignes horizontales sont plus accusées, au contraire, que les autres, etc...

J'ai employé le mot *lîwân* pour indiquer les différentes parties des mosquées disposées autour de la cour centrale, et que certains auteurs ont nommées ailes, ce qui est impropre. Les nommer portiques aurait été inexact pour les mosquées medressés et les mosquées persanes comme la mosquée Djouma et la mosquée impériale d'Ispahan. De même j'appelle *noukch-hadidas* les plâtres découpés en fer, pour les distinguer de tout autre genre de décoration similaire. J'ai cependant tâché d'éviter l'abus des mots peu connus dans la terminologie. Quoi qu'il en soit, j'espère avoir contribué, dans la mesure où je puis le faire, à faire comprendre aux savants et aux artistes un art qui possède au plus haut point les caractères d'un art complet, original et fécond, mais qui a été trop longtemps laissé dans une sorte d'oubli un peu dédaigneux; soit parce que notre culture gréco-romaine trop exclusive nous ait fermé les yeux sur ce qui pouvait lui être étranger; soit que l'absence d'un travail d'ensemble sur ce sujet ait éloigné de son étude ceux qui ne peuvent ou ne croient pouvoir s'intéresser aux recherches archéologiques que s'ils s'appuient sur des travaux antérieurs.

Cependant, quel intérêt présente l'étude de ce monde musulman, si divers, et pourtant unifié en quelque sorte par la discipline religieuse et politique du Coran,

par des conditions de vie à peu près identiques, et aussi par le mélange de tous ces peuples, soit dans la paix, aux pèlerinages annuels de la Mecque, soit dans la guerre à la suite des invasions arabes ou mongoles !

Si j'ai pu en tracer une étude d'ensemble, où j'ai cherché à dégager les caractères de l'architecture musulmane, à en esquisser une sorte de théorie et à en classifier les types suivant les écoles régionales, c'est que par des voyages en Turquie, en Égypte, en Palestine, en Syrie, en Tunisie, en Sicile et en Algérie, exécutés de 1879 à 1885, j'ai été à même d'en étudier sur place les plus belles et les plus intéressantes manifestations; mais j'ai dû pour le Turkestan, la Perse, les Indes, l'Espagne et le Maroc me borner, à mon grand regret, ou aux ouvrages publiés, ou ce qui m'a été bien plus utile, aux photographies que j'ai pu me procurer.

J'espère cependant, malgré les omissions inévitables dans un travail qui embrasse un champ d'études aussi vaste et aussi peu connu, avoir réussi à présenter, dans l'état actuel des connaissances acquises, une enquête approfondie et un plan justifié de l'histoire des monuments musulmans.

J'ai complété ce manuel par une bibliographie peut-être un peu réduite, mais qui suffira pour le moment et me dispensera d'encombrer de notes les pages déjà si condensées de ce manuel.

Je dois remercier ici tous ceux qui ont bien voulu m'aider en me communiquant des documents inédits et en m'offrant des facilités exceptionnelles pour exécuter mes recherches.

Mes premiers travaux sur les monuments arabes de Tunisie ont été entrepris au cours de missions archéologiques dont M. Xavier Charmes, alors directeur du Secrétariat et de la Comptabilité au ministère de l'Instruction

publique, avait bien voulu me charger sur la demande de M. G. Perrot, alors directeur de l'École Normale supérieure. J'ai trouvé en Tunisie l'aide la plus complète auprès de M. Roy, secrétaire général du Gouvernement tunisien, qui, depuis de longues années, a secondé mes efforts et m'a guidé de ses excellents conseils. Grâce à lui et à M. Ph. Caillat, ingénieur de la ville de Tunis, j'ai pu m'assurer le concours de deux architectes indigènes, MM. Sliman et Mohammed Ennigro, qui ont relevé pour moi les édifices religieux dans lesquels je ne pouvais pas pénétrer. M. Mohammed el Hachaïchi Chérif, bibliothécaire de la grande mosquée de Tunis, M. Lasram, directeur de la Gaâba, m'ont communiqué de précieux renseignements ainsi que MM. E. Blondel, architecte à Tunis, M. Sadoux, inspecteur au service des antiquités, et M. Pradère, conservateur du musée du Bardo. Je dois aussi une reconnaissance toute particulière à M. René Millet, ancien Résident général à Tunis, qui a mis généreusement à ma disposition sa précieuse collection de photographies.

Pour l'Algérie, mes regrettés amis G. Marye, conservateur du musée arabe d'Alger, et Paul Blanchet, professeur au lycée de Constantine, mon confrère A. Ballu, M. Marçais, m'ont fourni bien des documents, et M. A. Houdas, professeur à l'École des langues orientales, m'a aidé de ses précieux conseils et a mis sa bibliothèque à ma disposition. Pour le Maroc, je dois les renseignements les plus nombreux et les plus intéressants à mon ami H. de la Martinière, ministre de France à Téhéran, qui, comme on le sait, a été un des premiers et des plus heureux explorateurs de l'empire Chérifien; il m'a non seulement ouvert sa bibliothèque si complète et si riche, mais il a mis généreusement entre mes mains son inestimable collection de photographies inédites du

Maroc. Feu Duveyrier, feu J. Pouissot, M. Douttée, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, M. Veyre, ingénieur de Sa Majesté chérifienne, M. H. Gaillard, consul de France à Fez, M. Michaux Bellaire, consul de France à Alcazar-el Kébir, M. Houdas, M. Regnault, ministre de France à Tanger, m'ont permis de compléter, par tous les documents qu'ils m'ont fournis obligeamment, mes études sur les monuments si peu connus de ce pays.

Pour la Syrie et l'Égypte, je dois remercier MM. Van Berchem, J. de Morgan, Salleron, Mugnier, Bordat; pour la Turquie d'Europe, mon confrère R. Salleron, M. Faure, directeur de l'École impériale des Arts et Métiers de Constantinople, et M. Youssef bey, professeur à la même école; pour la Perse, MM. J. de Morgan et M. Dieulafoy; pour Siwas et Konieh, MM. Migeon, Grenard et Gallois; pour le Turkestan, MM. Hugues Krafft, H. Moser et P. Nadar; pour l'Inde, mon confrère H. Dufour. Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma reconnaissance pour la complaisance avec laquelle ils ont mis à ma disposition leurs remarquables collections de photographies et m'ont autorisé à en utiliser les épreuves. Je dois, sous ce rapport, réserver une place toute spéciale à M. Gervais-Courtellemont qui, à lui seul, a enrichi cet ouvrage de plus de cent photographies inédites de Palestine, de Syrie, d'Égypte, de Tunisie, de Mésopotamie, de Perse et de Chine. J'ai déjà dit combien je devais à l'obligeance de M. Max Van Berchem, mais ce n'est là pourtant qu'une faible partie de sa collaboration ; je lui suis plus reconnaissant encore des encouragements et des conseils qu'il n'a cessé de me prodiguer depuis longtemps et qui m'ont puissamment aidé à poursuivre sans relâche, et malgré mes occupations professionnelles, les recherches si longues et quelquefois si

ardues qui ont été nécessaires à la préparation de cet ouvrage.

Je ne veux pas terminer cette préface sans adresser une requête à mes lecteurs. Qu'ils me permettent d'espérer qu'à l'exemple de tous ceux que je viens de citer, ils deviendront un peu mes collaborateurs. Qu'ils me signalent mes erreurs ou mes omissions, qu'ils me fassent part de leur opinion sur les questions que j'ai traitées, qu'ils me communiquent même des documents nouveaux, je leur en serai infiniment obligé. C'est un service qu'ils rendront non seulement à l'auteur de ce manuel, mais encore à tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'architecture musulmane, puisqu'ils me permettront ainsi, par leur précieux concours, de préparer une nouvelle édition de ce manuel quand celle-ci sera épuisée, si cet espoir n'est pas trop ambitieux de ma part. *Inchallah !*

Paris, 20 octobre 1906.

H. SALADIN.

BIBLIOGRAPHIE[1]

GÉNÉRALITÉS

Aboulféda. *Géographie* traduite de l'arabe en français par Reinaud et Stanislas-Guyard. P. 1837-1883, 3 vol. in-4°.

Choisy (A.). *Histoire de l'architecture.* P. 1899, 2 vol. in-8°.

Daremberg et Saglio. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.* P. 1873-1906, 39 fasc. in-4°. — En cours de publication.

Edrisi. *Géographie* traduite de l'arabe en français, par Amédée Jaubert. P. I. N., 1836-1840, 2 vol. in-4°.

El Malhi-Ibn-El Amid. *Histoire universelle*, trad. par Vattier.

Fergusson (James). *History of architecture in all countries from the earliest times.* London, 1865-1867, 5 vol. in-8°.

Franz-Pacha. *Die Baukunst d. Islam.* Darmstadt, 1896, 1 vol. in-8°, forme le fasc. 2 du t. III, d. Handbuch d. Architektur hrsg. v. Durm, Ende, Schmidt.

Gailhabaud (Jules). *L'architecture du Ve au XVIe siècle et les arts qui en dépendent.* P. 1850-1859, 4 vol. in-4°.

Gailhabaud (Jules). *Monuments anciens et modernes.* P. 1839-1850, 4 vol. in-4°.

Goeje (J. de). *Bibliotheca geographorum arabicorum.* Leyde, 1870-1889, 6 vol. in-8°.

Gosset (Alphonse). *Les coupoles d'Orient et d'Occident.* P. 1890, 1 vol. in-4°.

Herbelot (d'). *Bibliothèque Orientale*, continuée par C. Visdelou et A. Galland. La Haye, 1777-1779, 4 vol. in-4°.

Ibn-Batoutah. *Voyages, texte arabe avec traduction française*, par

1. Il est entendu que l'on devra consulter les très nombreux périodiques français, allemands, anglais, russes, italiens, etc., consacrés spécialement à l'Orient ou pouvant contenir des articles s'y rapportant. Tels que les *Archives des Missions scientifiques*, le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, *the Imperial and asiatic quaterly review*, *the Journal of Asiatic Societies*, *the Palestine exploration Fund*, etc. et avant tout le *Tour du Monde* et le *Journal asiatique* qui sont les deux plus importantes sources de renseignements en ces matières.

C. Defrémery et Dr R. B. Sanguinetti. P. 1853-1859, 4 vol. in-8°.
IBN-DJOBAIR. *Viaggio*, trad. d. Schiaparelli, 1906, 1 vol. in-8°.
KREMER (Av.). *Culturgeschichte d. Orients unter d. Chalifen*. Vienne, 1875.
LEBON (Dr G.). *La civilisation des Arabes*. P. 1883, 1 vol. gr. in-8°.
LEBON (Dr G.). *Les civilisations de l'Inde*. 1re édition. P. 1886. P. Didot, gr. in-8°, 2e édition. P. 1899, Flammarion, in-4°.
MAÇOUDI. *Les prairies d'or*, texte et traduction par Barbier de Maynard et Pavet de Courteille. P. I. I., 1861-1877, 9 vol. in-8°.
NASSIRI KHOSRAU. *Sefer Nameh*, relation du voyage en Syrie, en Palestine, en Égypte et publ., trad. et annoté par Ch. Schefer. P. 1881-1897, 1 vol. in-8°.
PERROT (G.) et CHIPIEZ (Ch.). *Histoire de l'art dans l'antiquité*. P. 1881-1903, 8 vol. gr. in-8°. — En cours de publication.
RESCHID-ED-DIN. *Histoire des Mogols de la Perse*, publ. et traduite par Et. Quatremère, t. I. P. I. R., 1836, in-f°. — Seul publié.
SALADIN (H). Article : *Architecture musulmane*, dans Planat : *Encyclopédie de l'architecture*.
— *L'art musulman*, dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1905.
— Article : *Architecture musulmane*, dans la *Grande Encyclopédie*. P. Ladmirault, 1897.
SÉDILLOT (L.-A.). *Histoire générale des Arabes*. 2e édition, P. 1876, 2 vol. in-8°.
TABARI. *Chronique traduite sur la version persane*, par H. Zotenberg. P. I. I., 1867-1874, 4 vol. in-8°.
WÜSTENFELD (Ferd.). *Tabellen d. Muhammedanischen u. christlichen Zeitrechnung*, etc. Leipzig, 1854, in-4°.

ÉCOLE SYRO-ÉGYPTIENNE

ABD-ALLATIF. *Relation de l'Égypte*, suivie de divers extraits d'écrivains orientaux et trad. par Silvestre de Sacy. P. 1810, in-4°.
AMÉLINEAU. *Annales de l'Institut du Caire*.
BARSKY. *Voyage en Syrie et en Palestine* (1728-1744), publ. à la fin du XIXe siècle par la Société palestinienne de Saint-Pétersbourg.
BISCHOFF (Dr). *Histoire d'Alep* (en arabe). Alep, in-16.
BOURGOIN (J.). *Les arts arabes*. P. 1873, in-f°.
— *Les éléments de l'art arabe*. P. 1879, in-4°.
— *Précis de l'art arabe*. P. 1889, in-4°, t. VII des *Mém. Miss. archéolog. franç. du Caire*.
BURCKHARDT (J.-L.). *Voyages en Arabie, contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées* et trad. de l'anglais par J.-B.-B. Eyriès. P., 1835, 3 vol. in-8°.

Casanova. *La citadelle du Caire* d'après Makrizi. P. 1894-1897, 2 vol. in-4°, fasc. 4 et 5 du t. VI des *Mém. miss. Archeolog. franç. du Caire.*

Clermont-Ganneau. *Archœlogical researches.* Survy of Palestine. Londres.

Comité de conservation des monuments de l'Art arabe. Le Caire, 1883.

Coste (Pascal). *Architecture arabe* ou *Monuments du Kaire, mesurés et dessinés* de 1817 à 1826. P. 1837-39, in-f°.

Damas. Description traduite de l'arabe de Abd-al Bâsit-el-Almaoui, par H. Sauvaire (*Journal asiatique*, 1895-96).

Description de l'Égypte, publ. sous la direction de M. Jomard. P. 1809-1828, 10 vol. in-f°, texte et 10 vol. in-f° pl. — (Partie moderne à consulter).

Gayet (A.). *Le costume en Égypte, du IIIe au XIIIe siècle.* P. 1900, in-12.

— *L'Art arabe.* P., s. d., in-8°.

— *L'art copte. École d'Alexandrie, architecture monastique*, etc. P. 1902, 1 vol. in-8°.

Gerspach. *Les tapisseries coptes.* P., s. d., pet. in-4°.

Herz-Bey. *La polychromie dans les peinture et l'architecture arabes en Égypte.* Le Caire, Imp. nat., 1894, in-8°.

— *Catalogue illustré du Musée du Caire.* Le Caire, 1895, in-12.

— *Observations critiques sur les bassins dans les sahns des mosquées.* Le Caire, Imp. nat., 1896, in-8°.

— *La mosquée du sultan Hassan, au Caire.* Le Caire, 1900, in-f°.

Hulst (R. d') et R. Phéne Spiers. *The arab houses of Egypt.* (Transactions of Br. arch., vol. VI, 1889-1890.)

Kamal-ad-din. *Histoire d'Alep*, trad. avec notes hist. et géogr. par E. Blochet, 1 vol. in-8°, traduction partielle de Ibn-Chibara.

Kremer. *Topographie von Damascus.*

Lane (E.-W.). *The manners and customs of the modern Egyptians.* London, in-12.

Lane Poole (St.). *Saracenic art.* London, 1888, in-12.

Makrizi (Taki Eddin-Ahmed). *Histoire des sultans Mameloucks de l'Egypte*, trad. en français par Quatremère. P. 1837-45, 2 vol. in-4°.

Marcel. *Histoire de l'Egypte depuis la conquête des Arabes.* P. 1848, in-8°.

Migeon (G.). *Le Caire.* P. 1905, in-8°. Collection des villes d'art.

Moudjir-ed-din. *Histoire de Jérusalem et d'Hébron jusqu'au XVe siècle*, trad. par H. Sauvaire. P. 1876, in-8°.

Mukkadasi u. description of Syria (including Palestine) by Guy le Strange, publ. par Library of the Palestine Pilgrims text. Society.

Musil (A.). *Kusejr Amra u. and. Schlœsser oestlich v. Moab Topogr. Reisebericht.* Vienne, 1902, 1 vol. in-8°.

NIEBUHR (C.). *Description de l'Arabie* (trad. de l'allemand par Monnier). Copenhague, 1773, in-4°.

PRISSE D'AVENNES. *L'art arabe d'après les monuments du Caire*. P. 1878, 3 vol. in-f°. — *La décoration arabe*. P. 1880. — Extrait du précédent.

QUATREMÈRE. *Vie du Khalife fatimite Moyz-li-din-Allah*. 1836, in-8°.

QUATREMÈRE DE QUINCY. *Mémoire sur l'histoire des Califes fatimites*.

RAVAISSE (P.). *Essai sur l'histoire et sur la topographie du Caire*, d'après Makrizi, *palais des Khalifes fatimites*, fasc. 3 du t. I et 4 du t. III des *Mém. miss. archéolog franç. du Caire*.

RAVAISSE. *Trois mihrabs en bois sculpté* (Mémoires de l'Institut du Caire).

REY (G.). *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, 1871, in-4°.

SALADIN (H.). *Le palais de Machitta*, Bull. arch., 1905.

SCHULZ ET STRZYGOWSKI. *Monographie du palais de Machitta* (Jahrb. d. Kœn. Preuss. Kunstsammlungen). Berlin, in-4°, 1904.

TRISTRAM (B.). *The land of Moab*. London, 1874, in-8°.

VAN BERCHEM (Max). *Notice sur le Gâmi el Goyuschi*. Le Caire, 1888, in-4°.

— *Corpus inscriptionum Arabicarum, matériaux réunis. Inscriptions du Caire*, 1894-1903, 4 fasc. in-4°.

— *Notes d'archéologie arabe : monuments et inscriptions fatimites et toulonnides*. Sur le projet d'un *Corpus inscriptionum arabicarum*. Extrait du *Journal asiatique*. — Plusieurs mémoires, *ibidem*.

VOGÜÉ (Mis de). *Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle, dans la Syrie et le Haouran*. P. 1877, 2 vol. in-4°.

— *Le Temple de Jérusalem*. P. 1864, in-f°.

WÜSTENFELD (F.). *Geschichte d. Fatimiden. Chalifen n. arab. Quellen*. Goettingue, 1881, 1 vol. in-8°.

ÉCOLE DU MOGREB

ABOULFEDA. *Description des pays de Mogreb*, texte arabe accompagné d'une trad. franç. et notes par Ch. Solvet. Alger, 1839, in-8°.

Antiguedades arabes de Espana (interpret. y explicados, par d. Pablos Lozano). Madrid, Imp. R., 1804, 2 vol. in-f°.

Archives marocaines, publ. de la Mission du Maroc, 1901 et suivant, in-8°.

BLANCHET (Paul). *La porte de la mosquée de Sidi-Obka*. P. 1900, in-8°.

CAVEDA (J.). *Geschichte d. Baukunst i. Spanien*. Stuttgard, 1858.

DEVOULX (A.). *Les édifices religieux de l'ancien Alger*, 1870, in-8°.

DOUTTÉ. *Merrakech*, Comité du Maroc, 1906.

Doutté. *Mosquée de Timmal* (Journ. asiat., janv.-fév. 1902).

Dozy (R.). *Histoire des Musulmans d'Espagne, jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides* (711-1110). Leyde, 1861, 4 vol. in-8°.

El-Bekri (Abou-Obéid). *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane. P. Imp. Nat., 1859, in-8°.

Escosura (Don Patricio de). *L'Espagne artistique et monumentale*, avec les planches exécutées sous la direction de MM. d. Genaro Perez de Villa Amil et Escosura. P. 1842-1850, 3 vol. in-f°.

Gaillard (H.). *Une ville de l'Islam-Fès*. P. 1906, in-12.

Girault de Prangey. *Essai sur l'architecture des Arabes et des Maures en Espagne, en Sicile et en Barbarie*. P. 1841, in-f°.

— *Monuments arabes et mosquées d'Espagne, contenant souvenirs de Grenade et de l'Alhambra. Mosquée de Cordoue, Alcazar et Giralda de Séville*. P. 1839, in-f°.

Gravina (D.-B.). *Il duomo di Monreale illustrato*. Palermo, 1859, 2 vol. in-f°.

Guiauchin. *Alger*, album de 3 cartes et 163 illust. et pl. Alger, 1905, in-4°.

Hittorf et Zanth (L.). *Architecture moderne de la Sicile*. P. 1826-1830 et 1835, in-f°.

Hurtado. *Granada y sus monumentos arabos*.

Ibn Haucal. *Description de l'Afrique du Nord*, trad. de Slane. P. 1842, in-8°.

Ibn-Khaldoun. *Histoire de l'Afrique sous les Aglabites, et de la Sicile sous les Musulmans*, trad. par Desvergers. P. 1841, in-8°.

— *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. par de Slane. Alger, 1856, 4 vol. in-8°.

— *Prolégomènes historiques*, trad. en français et commentés par de Slane. P. I. I., 1862-1868, 3 vol. in-4°.

Jones (Owen). *Plans, élévations et coupes de l'Alhambra, d'après les dessins faits sur les lieux*, par Jules Goury et Owen Jones. Londres, 1842 et 1847-48. — Texte français et anglais.

Kitab-el-Istibçar. *Description de l'Afrique du Nord*, trad. par E. Fagnan.

Knight (H. Gally). *Saracenic and Norman remains in Sicily*. London, 1830, in-f°.

Kutschmann (E.). *Meisterwerke Sarracenisch-normannische Kunst in Sicilien und Unteritalien*, Berlin, 1900, in-f°. — Gesch. d. deut. Illustration.

Laborde (Cte Alex. de). *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*. P. 1807-1820, 4 vol. in-f°.

La Martinière (H. de). Article : *Maroc* dans la *Grande Encyclopédie Lamirault*.

Léon l'Africain. *Description de l'Afrique tierce partie du monde*, éd. Ch. Schefer. P. 3 vol. in-8°.

Marçais (W. et G.). *Les monuments arabes de Tlemcen*. P. 1903, in-8°.

Marmol Carvajal (Louis de). *Description générale de l'Afrique*, trad. franç. par Perrot d'Ablancourt. P. 1667, 3 vol. in-4°.

Le Maroc, de 1631-1812. Extrait de l'ouvrage intitulé *Ettordjeman Elmo'aeib*, de Aboulqasem, texte arabe et traduction par O. Houdas. P. 1 vol. in-8°.

Monumentos arquitectonicos de España. Madrid et Paris, in-f°.

Museo Español de antiguedades, par G. de la Rada y Delgado. Madrid, Imp. Fontanet, 10 vol. in-f°.

Nizet (C.). *La mosquée de Cordoue*. P. 1905, in-8°.

Nozhet-Elhadi. *Histoire de la dynastie saadienne au Maroc* (1511-1670), *par Mohammed Esseghir-el-oufrani*, publ. par Houdas. P. 1 vol. in-8°.

Ravoisié. *Architecture, sculpture, inscriptions et vues de l'Algérie*, dans a *Description générale de l'Algérie*.

Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine, in-8°, de 1853 à nos jours.

Roudh-el-Kartas. *Histoire des souverains de Maghreb* (Espagne et Maroc) et *Annales de la ville de Fès*, trad. de l'arabe par A. Beaunier. P. 1860, 1 vol. in-8°.

Saladin (H.). *La mosquée de Sidi-Okba, à Kairouan*. P. 1903, in-4°, t. I des *Monuments arabes de la Tunisie*.

— *Notes sur les monuments de la Calaa des Beni-Hammad* (Bull. arch. 1904 et 1905). *Fragments de poteries provenant des fouilles exécutées près de Bab-el-Oued à Alger* (Bull. arch., 1904).

Terzi. *La capella di San Pietro nella regia di Palermo*. Palerme, 1873-1885, in-f°.

Trémaux. *Parallèles des édifices anciens et modernes du continent africain*. P., s. d., in-f°.

Van Berchem (Max). *L'art musulman au musée de Tlemcen* (Journal des Savants, août 1906).

ÉCOLE PERSANE

Barbier de Meynard. *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*. Extrait de Yaquot. P. 1861, 1 vol. in-8°.

Chardin (Jean). *Voyages en Perse et autres lieux de l'Orient*. Nouv. édit., par L. Langlès. P. 1811, 10 vol. in-8°, et atlas in-f°.

Coste (P.). *Notes et souvenirs de voyage*. Marseille, 1878, in-8°.

— *Les monuments modernes de la Perse*. P. 1867, in-f°.

Dieulafoy (J.). *La Perse, la Susiane et la Chaldée*.

Dieulafoy (M.). *L'art antique de la Perse*. P. 1884-1885, 4 vol. in-f°.

Flandin (Eug.). *L'Orient.* P. 1856.

Flandin (Eug.) et Coste (Pascal). *Voyage en Perse, en 1840-1841.* P. 1843-54, 6 vol. in-f°.

Gayet (A.). *L'art persan.* P. s. d., in-8°.

Hommaire de Hell (Xav.). *Voyages en Turquie et en Perse pendant les années 1846-1847 et 1848.* P. 1854-60, 4 vol. in-8° et atlas in-f°.

Jacobsthal. *Das Mausoleum, v. Nackchevan.* Berlin.

Krafft (Hugues). *A travers le Turkestan russe* P. 1901, in-4°.

Morgan (J. de). *Mission scientifique en Perse*, tomes I et II, *Études géographiques* et IV *Archéologie*, in-4°. — *Mémoires de la délégation en Perse*, tomes VII et VIII : *Recherches archéologiques*, in-4°.

Les mosquées de Samarcande, publ. par la *Commission impériale russe d'archéologie.* Saint-Pétersbourg, Imp. Imp., 1905.

Murdoch Smith (R. E.). *Persian art.* London, in-12.

Oppenheim (V.). *Vom Mittelmeer z. pers. Golf durch d. Hauran, d. syr. Wüste u. Mesopotamien.* Berlin, 1899, 2 vol. in-8°.

Sarre (F.). *Denkmaler persischer Baukunst geschicht. Untersuchg u. Aufnahme muhamedan. Backsteinbauten in Vorderasien u. Persien.* Berlin, 1901-1904, in-f°.

— *Transkaukasien, Persien, Mesopotamien, Transkaspien Land u. Leut.* Berlin, 1897-1899, in-4°.

Schubert v. Soldern (Z.). *Die Baudenkmale v. Samarkand architekton. Reisebericht.* Vienne, 1898, in-8°.

— *Bochara, Architekton. Reiseskizzen.* Berlin, 1899 in-8°.

Simakoff. *L'art dans l'Asie centrale*, publ. sous les auspices de la *Soc. Imp. d'encouragement des Beaux-arts de Saint-Pétersbourg.*

Tavernier (J.-B.). *Nouvelle relation de l'intérieur du sérail du Grand-Seigneur*, 1678, in-12.

— *Ses voyages en Turquie, en Perse et aux Indes* (Hollande). 1679, 3 vol. in-12.

Texier (Charles). *L'Arménie, la Perse et la Mésopotamie, géographie et géologie de ces contrées. Monuments anciens et modernes.* P. 1840-1852, 2 vol. in-f°.

Thévenot (Jean). *Relation d'un voyage en Europe, Asie et Afrique contenant le Voyage du Levant et le Voyage aux Indes Orientales.* P. 1689, 5 vol. in-12.

Ujfalvy de Mezoe-Koevesd (C. E. de). *Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan.* P. 1878-1880, 6 vol. in-4°.

Valle (Pietro della). *Les fameux voyages* (Turquie, Perse, Inde), trad. de l'italien par les PP. Ét. Carneau et François Le Comte. P. 1601, 4 vol. in-4°, ou 1745, 8 vol. in-12.

Van Berchem (Max). Monuments et inscriptions de l'Atabek-Lulu de Mossoul dans *Orientalische Studien Theodor Noeldeke von C. Bezold-Giessen*, 1906.

VASNIER (H.). *Observation sur la reconstitution des frises rapportées de la Susiane, par la Mission Dieulafoy* (Mém. Soc. antiq. de France, *1906*).
WEEKS (E.-L.). *From black sea through Persia and India.* London, 1896, in-8°.

ÉCOLE OTTOMANE

Architecture (L') ottomane, publ. sous le patronage de S.-E. Edhem Pacha ; texte et pl. par Montani Effendi ; partie pittoresque par Mehmet Chefki Effendi. Constantinople, 1873, in-f°.
BROSSET (M.). *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en 1847-48.* Saint-Pétersbourg, 1849-51, 3 vol. in-8° et 1 atlas in-f°.
CUINET (Vital). *La Turquie d'Asie, géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure.* P. 4 vol. gr. in-8°.
Forschungen in Ephesos veroffentl. v. oesterreichischen archœolog. Institute. Vienne, 1906, in-f°.[1]
GRÜN (D.). *Monuments d'architecture en Arménie et en Géorgie.* Saint-Pétersbourg, 1864.
HAMMER-PURGSTALL (Jos. de). *Histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours, trad. de l'allemand par J.-J. Hellert.* P. 1835-1844, 18 vol. in-8° et atlas in-f°.
HUART (Clément). *Konia, la ville des derviches tourneurs.* P. 1897, 1 vol. in-12.
JOUANNIN (J.) et VAN GAVER (J.). *La Turquie* (dans l'Univers pittoresque), 1840, in-8°.
KHANIKOF (DE). *Inscriptions musulmanes d'Ani et de Bakou*, 1849, in-8°.
LABORDE (L.-E.-S.-J. comte de), BECKET et HALL. *Voyage en Orient* (Asie Mineure et Syrie), rédigé et publ. par Léon de Laborde. P. 1838, 2 in-f°.
LA JONQUIÈRE (DE). *Histoire de l'Empire ottoman.* P. 1897, in-12.
LYNCH (H.-E.-B.). *Armenia : travels and studies.* London, 1901, 2 vol. in-8°.
MELLING. *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* (avec un texte rédigé par Lacretelle le jeune). P. 1809-1819, in-f°.
MOURADJA D'OHSSON (Ignace). *Tableau général de l'empire othoman.* P. 1787-1821, 3 vol. in-f°.
PARVILLÉE. *Architecture et décoration turques au XVe siècle.* P. 1874, in-f°.
PERRY. *Six months in Asia.* London, 1897.
SALZENBERG. *Alt. christliche Baudenkmale v. Constantinopel.* Berlin, 1854, in-f°.

1. Pour les monuments seldjoucides d'Aïa-Soulouk.

SARRE (F.). *Reise in Kleinasien*. Berlin, 1896, in-8°.
STRYGOWSKI u. FORCHEIMER *D. Wasserbehälter v. Constantinopel.*
TEXIER (Charles). *Description de l'Asie Mineure*. P. 1839-1849, 2 vol. in-f°.

ÉCOLE INDOUE

BERNIER (Franc.). *Ses voyages* (contenant la description des États du Grand-Mogol). Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12.
CUNNINGHAM (A.). *Archæological survey of India*. London, 1871-85.
FERGUSSON (J.). *History of Indian and eastern architecture*. London, 1899 : tome III de *History of architecture in all countries*
GRIFFITHS (John). *The faintings of the buddhist cave temples of Ajunta Khandesh India*. London, 1896-97, 2 vol. in-f°.
HART. A. CUNNINGS and J. FERGUSSON. *Architeeture at Beejapoor*. London, 1866, in-f°.
HOPE and FERGUSSON. *Architecture of Ahmedabad*. London, 1866.
PIGON-NEIL (A.-C -B.) and FERGUSSON (J.). *Architecture in Dharwar and Mysore*. London, 1866, in-f°.
ROUSSELET (L.). *L'Inde des Rajahs*, P. 1875, in-4°.
Le Taj, ses monuments et ses jardins dans *Journal of Asiatic Societies*, vol. VII, p. 42.

MANUEL D'ART MUSULMAN

TOME I

CHAPITRE I

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

I. — *Généralités.*

L'architecture doit se définir l'art de composer les édifices, de les construire et de les décorer. Les définitions qui ne tiennent compte que de la construction et de la décoration sont incomplètes. Le caractère de l'architecture dépend en effet tout d'abord de la composition, c'est-à-dire de l'accord plus ou moins complet entre le programme et la conception réalisable de l'œuvre. La construction et la décoration ne sont que les moyens matériels de réaliser la conception d'ensemble et d'en parer plus ou moins richement les diverses parties.

L'art de la composition réside principalement dans l'invention du plan, la corrélation de ses divers éléments, ensuite dans les proportions données aux coupes et aux élévations. L'étude de la composition architecturale doit être faite en même temps que celle du programme auquel l'architecte doit satisfaire, car c'est de l'harmonie qui existera entre l'édifice et sa destination que résulteront la beauté et la convenance de l'édifice, c'est-à-dire, en somme, l'effet général, l'impression produite par l'ensemble de l'œuvre.

Celle-ci ne doit son mérite ni au mode de construction envisagé en soi, ni au mode de décoration ; la construction, quelque logique qu'elle soit, ne peut pas suffire à elle seule à produire une œuvre architecturale complète, pas plus d'ailleurs que le parti décoratif seul ; la construction peut être assimilée à ce que sont pour le langage la correction grammaticale et la syntaxe, et la décoration aux artifices de style. Mais, de même que dans un discours la composition est le principe primordial de l'œuvre, il en est de même pour l'architecture, comme du reste pour la peinture et la sculpture. Dans les traités de rhétorique ne rend-on pas indispensable la composition du plan du discours ? Cette expression seule suffit à définir l'essence de la composition architecturale. C'est du plan, c'est de sa composition, c'est-à-dire de la réunion des parties dont il se compose, dans la manière dont le parti principal domine les accessoires, dont ceux-ci se classent successivement par ordre d'importance décroissante, par le sacrifice de certaines parties, par la prédominance des points sur lesquels doit se porter l'attention, par la subordination des détails à l'ensemble, que l'on arrive à créer une œuvre remarquable. Il serait facile de prendre pour base de la théorie de la composition architecturale les principes qu'Horace ou Boileau ont donnés dans leurs Arts poétiques, les principes de composition artistique y seraient aisément retrouvés. Cette comparaison fait comprendre, je pense, combien sont inexactes les définitions qui font consister l'architecture ou dans la construction des édifices, ou dans leur décoration ; ces définitions ne feraient de l'architecte qu'un constructeur, ou qu'un décorateur ; il doit être l'un et l'autre, mais il doit être avant tout le maître de l'œuvre, c'est-à-dire l'artiste qui crée un ensemble. Il y a des œuvres qui ne sont parfaites qu'au point de vue de la construction, comme certains travaux publics, grandes constructions industrielles, etc., — qui ne sont pas de l'architecture. — Il y a aussi des décors ingénieux qui n'en sont pas non plus, comme, par exemple, certains portails du xve siècle d'une confusion déplorable, certains monuments hindous dont l'esprit ne saisit ni l'ensemble ni le détail, certains intérieurs d'églises italiennes, ou espagnoles, ou allemandes du xviiie siècle, dont l'incohérence défie toute description.

La conception du plan comporte nécessairement et implicitement celle des coupes et des façades, c'est donc dans le relevé des plans et dans leur compréhension que réside la véritable étude de l'architecture. On comprend donc de quelle importance est, d'une façon générale, pour l'étude de l'archéologie monumentale, la connaissance

exacte du plan des édifices. L'étude des détails de construction et de décoration n'en a pas moins une importance très grande, mais je voudrais faire comprendre ici que c'est par les grandes lignes et par les ensembles que l'on doit étudier l'histoire de l'art et que c'est par cette étude que l'histoire peut réellement avoir une utilité pratique ; c'est dans le style, dans le caractère des monuments qu'on peut puiser les enseignements les plus utiles ; réduite à l'étude minutieuse des détails, l'archéologie n'est plus qu'une réunion d'éléments dont l'enchaînement échappe à l'esprit. De même qu'un paléontologiste à qui l'étude de l'anatomie comparée est étrangère ne voit qu'un côté bien incomplet de la science qu'il étudie, de même l'archéologue à qui les principes de la composition architecturale sont inconnus, risque de se perdre dans les détails et d'être condamné à ne voir que les petits côtés de la question. Aussi ai-je toujours été étonné de voir que ni à l'École normale supérieure, ni à la Sorbonne, qui forment la plupart de nos archéologues, il n'existe de conférences sur l'histoire de l'architecture.

Je ne donnerai pas de définitions des différents systèmes de construction ni des termes employés pour désigner les éléments des édifices ; je suppose que ces notions élémentaires sont suffisamment familières à mes lecteurs, soit qu'ils les aient puisées dans des ouvrages techniques, soit que l'étude de l'archéologie monumentale grecque, romaine, byzantine ou médiévale les ait habitués à comprendre la terminologie technique de l'architecture et des arts qui en dépendent.

II. — *Les cinq Écoles.*

J'aborderai ensuite l'étude de ce que j'appelle les grandes *Écoles* d'architecture musulmane, qui embrassent les monuments de l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Sicile, la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte, l'Arabie, la Mésopotamie, la Perse, le Turkestan et l'Inde musulmane. La division que j'adopte entre les diverses écoles se justifie par des considérations géographiques et historiques. Une ligne idéale remontant le cours de l'Euphrate et aboutissant à Alexandrette forme assez exactement la ligne de démarcation des deux influences orientale et occidentale qui ont donné leur caractère général aux monuments de ces régions. Au nord et à l'est, l'influence persane ; au sud et au sud-ouest, les influences arabes, égyptiennes et mogrebines, ont formé les

écoles *persane*, *syro-égyptienne*, *mogrebine*. Enfin, une ligne allant d'Erzeroum à Alexandrette sépare au nord les contrées d'Asie Mineure et d'Europe orientale où l'école *turque* ou *ottomane* a laissé ses plus beaux monuments.

Il est très important de remarquer que cette division ne comporte pas des limites très nettes et ne présente pas un caractère absolu. Elle doit servir de guide dans l'examen des monuments pour en déterminer *à priori* le style prédominant. D'autre part, cette division tient compte d'une remarque fort importante pour l'étude de l'archéologie musulmane. C'est que souvent des conquêtes passagères et successives n'ont affecté que très légèrement seulement, le caractère de l'art d'une région.

L'architecture musulmane est fonction du lieu et non du régime politique auquel le pays est soumis [1]. Elle ne sera influencée que par les variations dans l'orthodoxie religieuse (comme par exemple celle de l'Égypte et de l'Afrique du Nord sous les fatimites).

Enfin, sans nul doute, les diverses écoles ont eu leur apogée à des époques très diverses et ont réagi les unes sur les autres. Ainsi les monuments de Konieh, si originaux déjà, sont encore fortement imprégnés des influences syro-égyptiennes. Ceux de Brousse, également turcs, ont conservé longtemps l'influence des traditions byzantines.

Je procède donc à l'étude des monuments par école régionale et j'étudie successivement :

1° L'école syro-égyptienne : Égypte, Syrie, Arabie.

2° L'École moresque ou du mogreb : Algérie, Maroc, Tunisie, Espagne, Sicile.

3° L'école persane : Perse, Mésopotamie, Arménie, Caucase, Turkestan, Afghanistan, Béloutchistan.

4° L'école turque ou ottomane : Constantinople, Anatolie.

5° L'école indoue : Inde.

III. — *Plan du Manuel.*

Ce manuel sera donc divisé en six chapitres :

Chapitre I. — Origines.

Chapitre II. — École syro-égyptienne.

1. Les monuments élevés par les sultans seldjoucides à Mossoul en Perse et en Asie Mineure n'ont aucune analogie entre eux.

Chapitre III. — École du mogreb.
Chapitre IV. — École persane.
Chapitre V. — École ottomane.
Chapitre VI. — École indoue.

Chacun de ces chapitres devrait comprendre l'étude des éléments, des monuments, des matériaux, de la structure, de la décoration, de la composition, et embrasser :

L'architecture religieuse : mosquées, oratoires, médresses, couvents, monuments funéraires.

L'architecture civile : palais, écoles, hôpitaux, khans, bazars, maisons de ville et de campagne, édifices d'utilité publique (ponts, aqueducs, citernes, fontaines, réservoirs, barrages).

L'architecture militaire : murs, tours, portes, etc.

Mais il ne m'a pas été possible de donner à chacun de ces chapitres l'étendue qu'il devrait comporter; j'ai dû en condenser la matière afin de rester dans les limites qui m'étaient imposées.

En employant le mot *école* pour caractériser les styles des diverses branches de l'art musulman, je n'ai point voulu entendre que l'enseignement de l'architecture ait jamais été donné collectivement dans aucune région musulmane, comme il l'est actuellement dans les grands centres artistiques du monde moderne. Avant le XIXe siècle, cet art a toujours et partout été enseigné par *ateliers*, et c'est l'enseignement donné par les maîtres à leurs collaborateurs immédiats qui a toujours formé autrefois les jeunes architectes. Aujourd'hui encore, parallèlement à celui de l'école proprement dite, l'enseignement de l'atelier reste le fondement de l'éducation professionnelle. L'évolution des modes architecturales en Orient a donc toujours été due à l'influence simultanée du talent de quelques rares grands artistes, et à la forme de luxe préférée par quelques fastueux souverains. Ainsi s'explique le caractère particulier des monuments du Turkestan élevés sous Tamerlan, ouvrages d'architectes persans, décorés par des céramistes chinois et suivant un programme grandiose dicté par le prince mongol. Sélim Ier, en appelant à Constantinople des artistes persans pour exécuter des faïences, amena la création d'une céramique nouvelle à fond blanc par suite de l'emploi d'une terre ou fritte blanche analogue, comme aspect, au kaolin, tandis qu'en Perse, les émaux s'appliquaient sur des terres colorées, comme les Turcs l'ont fait à Brousse ; et c'est de cette transposition de procédés traditionnels sur un subjectile nouveau qu'est due l'originalité de la céramique ottomane.

Je n'ai pas voulu adopter pour l'étude des monuments la division généralement suivie par les auteurs des manuels d'archéologie qui consiste à examiner successivement les architectures religieuse, civile et militaire. L'ordre chronologique m'a semblé préférable pour l'étude de l'art musulman.

En effet, à mon avis, ce livre doit surtout servir de guide pour apprécier la date des édifices d'après leurs caractères architecturaux, et c'est par la présentation d'une série de documents rangés par ordre chronologique qu'on obtiendra ce résultat. La pauvreté de la littérature relative à l'architecture musulmane donne plus de prix à l'étude des monuments datés, les seuls qui puissent servir de base certaine pour se faire une idée exacte de l'évolution de l'art.

Enfin, à chaque époque, le style était unique pour tous les monuments, quelle qu'en soit l'affectation : la mouluration, l'appareil et la décoration présentaient les mêmes caractères architecturaux. De plus, l'identité de la civilisation islamique dans tous les pays musulmans achève de donner une certaine unité à l'ensemble des monuments. C'est donc surtout par le style d'une époque que l'on peut comparer, par suite différencier, les édifices d'une même région, examiner combien les variétés des styles ont réagi les uns sur les autres, et déterminer les survivances si fréquentes dans des pays dont les conditions de vie morale et matérielle ont si peu changé depuis trois siècles.

Jusqu'ici la comparaison chronologique n'en a été faite que dans des limites assez étroites par Girault de Prangey [1]. En l'étendant à toutes les parties de l'Islam, j'ai pensé qu'elle permettra de s'orienter au milieu de tous ces édifices qui se sont élevés dans un si pittoresque mélange de races et d'influences, de déterminer même par une sorte de méthode d'interpolation l'âge d'un monument inconnu.

Les listes chronologiques qui terminent chaque chapitre formeront un résumé de l'histoire de l'art musulman. Si l'on réunissait, en cinq colonnes verticales et parallèles, toutes les dates et tous les monuments, on pourrait, en prenant toutes les séries horizontales

1. *Essai sur l'architecture des Arabes.... en Espagne, en Sicile, etc.* Girault de Prangey, peintre de talent, mort près de Langres il y a peu d'années, avait consacré sa vie à l'étude des arts musulmans ; et grâce à une conscience remarquable et à un talent de dessinateur d'une exactitude extraordinaire, il a laissé des œuvres auxquelles on peut se reporter en toute sûreté. Les notes dont il a accompagné ses dessins, et le texte de son Essai seront toujours consultés avec fruit.

correspondant à une même époque, former le tableau synchronique de l'art musulman en ce siècle. Au contraire, en prenant une colonne verticale, on pourrait suivre l'évolution complète de chacune des grandes écoles artistiques de l'Islam.

La plupart des ouvrages publiés sur les monuments musulmans n'ont pas suffisamment cherché à rendre clairement intelligible l'art et les conceptions qui les ont produits ou décorés. C'est seulement en examinant attentivement les planches que le lecteur peut analyser les monuments, en déduire l'idée originale ou grandiose qui les a exécutés ; aussi ai-je donné une grande place à l'illustration. L'archéologie devient plus vivante et plus profonde quand elle permet de se représenter le milieu dans lequel est né le monument, de s'expliquer les origines de cette décoration et des motifs qui la composent. Seule la photographie permet de donner ainsi une idée plus rapprochée, plus nette et plus exacte des chefs-d'œuvre produits par des civilisations étrangères ou antérieures, et c'est pour cela que j'ai écarté de l'illustration de ce livre, autant que j'ai pu le faire, les gravures ou les lithographies.

IV. — *Définition et origines de l'art musulman.*

En moins d'un siècle la conquête arabe qui s'étendit d'une poussée si formidable sur tout l'Orient, sur l'Afrique du Nord et sur l'Espagne, bouleversa le cadre social de tous les peuples asservis en imposant une religion, une organisation, des mœurs et des habitudes nouvelles. Une seule discipline s'étendit par la vertu d'une foi unique. Sur les anciennes provinces romaines encore épuisées par les conquêtes stériles des barbares du Nord, sur ces pays ruinés, déchirés par les querelles des sectes chrétiennes, s'éleva un monde nouveau, le monde arabe ou sarrasin, qui fut pendant des siècles un monde plus civilisé que la plupart des pays d'Europe. La nouvelle conquête si soudaine accomplie par des pasteurs pauvres, il est vrai, mais d'un caractère chevaleresque et de sentiments souvent raffinés, fut féconde et créatrice. Mahomet avait promis à ses croyants la possession des royaumes du monde. La jouissance des biens terrestres fut regardée comme un présent et une récompense, non comme un bonheur méprisable indigne de l'homme religieux. Aussi les souverains musulmans cherchèrent à s'entourer de luxe et à orner leurs villes et leurs palais. Le faste des califes devint proverbial, et leur empire vit s'élever de toutes

parts des monuments splendides d'une richesse et d'un luxe qui sont restés légendaires en Orient. Mais cet art n'était pas original dans son essence, il ne l'était que par l'expression nouvelle que lui demandaient les nouveaux maîtres de l'Asie et de l'Afrique.

Pour bien comprendre le caractère de l'art musulman, il nous faudra donc continuellement nous reporter aux civilisations qui l'ont précédé, aussi bien qu'aux nécessités auxquelles il devait répondre et qui dérivent toutes du statut social musulman.

Heureusement l'Islam est encore vivant à nos portes. Depuis le xv[e] siècle, il n'a pour ainsi dire plus évolué. Refoulé par l'expansion occidentale, il s'est replié sur lui-même, gardant ses vieilles coutumes sociales, religieuses et artistiques. Inébranlable dans sa vie traditionnelle, il laisse crouler lentement les splendides débris de son passé. Lorsque nous lisons les *Mille et une Nuits*, nous retrouvons retracés presque littéralement les tableaux de la vie quotidienne que l'on observe de nos jours dans les villes musulmanes. Même à Stamboul, au Caire, à Tunis, l'envahissement européen n'a pas changé le caractère ni l'aspect des quartiers musulmans. On pourrait illustrer les pages de l'ouvrage célèbre que je viens de citer avec des vues photographiques prises aujourd'hui dans les rues, les bazars, les places, de bien des villes musulmanes contemporaines.

Cette immobilité, cette lenteur d'évolution de toute une race, cette survivance dans l'esprit des musulmans de nos jours des idées de leurs ancètres, se retrouve même dans les œuvres artistiques qu'ils produisent. Non seulement les industries locales qui subsistent encore ne sont que les restes souvent encore intéressants des industries d'autrefois, mais les architectes indigènes, lorsqu'ils doivent construire de nouvelles mosquées ou de nouvelles fontaines, innovent rarement. On retrouve dans leurs œuvres des souvenirs frappants des œuvres de leurs prédécesseurs ; en voici un exemple :

Le minaret neuf de la Djama Zitouna à Tunis qui a été exécuté récemment par deux architectes indigènes, Si Sliman Ennigro et Si Tahar ben Saber, est d'un beau style andalou [1]. Or les ancêtres d'un de ces deux artistes, Si Sliman Ennigro, furent architectes à Cordoue, à Séville, à Grenade avant de devenir les architectes des beys de Tunis après l'exode de 1610. Au Maroc, les architectes

1. Il a remplacé l'ancien minaret carré publié plus loin.

pratiquent encore les traditions andalouses avec un goût assez délicat. Il serait facile de citer en Perse, dans l'Inde et même en Égypte, des survivances analogues.

Quels sont les caractères généraux de l'art musulman, et comment est-il né ?

La civilisation musulmane, à laquelle ont travaillé tant de peuples différents, n'est pas purement arabe. Elle est aussi, suivant les modèles dont elle s'est inspirée et les milieux où elle a grandi, grecque, persane, syrienne, égyptienne, espagnole, indoue; mais s'il faut faire la part de tous, on ne peut nier que, sans avoir été jamais exactement définie jusqu'ici, celle des Arabes ne soit la plus grande. De tant d'éléments divers, fondus en un amalgame homogène, ils ont su faire naître une civilisation qui porte la marque de leur génie.

Ainsi que le fait remarquer le docteur Le Bon[1], le premier contact de l'Islam avec les civilisations qui l'ont précédé, eut pour effet de galvaniser leurs derniers restes de vie. Le contraste est extraordinaire entre la splendeur des premiers siècles du mahométisme et la barbarie du monde chrétien jusqu'aux croisades. La conquête arabe fut plutôt une conversion. Les batailles furent rares et les campagnes rapides. Le gouvernement des pays conquis consista souvent en un protectorat exercé par un petit nombre d'Arabes purs devenus seigneurs de tout un peuple. L'organisation de l'empire fut basée sur la division de la population en deux classes :

1° Les *moslim* ou croyants, caste religieuse et guerrière qui combattait, priait, percevait les impôts et gouvernait;

2° Les sujets infidèles ou *raïas* qui travaillaient et payaient.

Cette distinction fondamentale permet de comprendre comment les Arabes n'ayant pas d'art propre ont amené, en imposant partout des programmes presque uniformes, une évolution dans l'art, assez brusque et accentuée, mais imprégnée dans chaque pays d'une saveur locale. A l'origine, le style musulman est syrien en Syrie, Copte en Égypte, byzantin en Asie Mineure, romano-berbère en Afrique, romano-ibère en Espagne, parthe et sassanide en Perse et en Mésopotamie. Mais les trois pôles de l'art islamique au moyen âge sont : la Perse, l'Égypte et l'Espagne où subsistaient tant de traditions artistiques que des ouvriers habiles étaient prêts à faire revivre.

1. *Civilisation des Arabes*, p. 542.

On doit ajouter au fonds commun d'inspiration des premières œuvres d'art musulmanes : l'art de l'Arabie Heureuse, de l'Yémen, de Sanaa, que nous ignorons encore, mais qui existait ainsi que le témoignent les historiens et les voyageurs et même certaines antiquités de l'Yémen. Dans cette partie de l'Arabie habitée par des populations sédentaires, cet art, comme celui des Arabes pasteurs, n'a pas dû se borner aux arts décoratifs mobiles, l'orfèvrerie, les tentures et les tapis, mais a dû aussi laisser des monuments d'architecture ou des ruines que nous ne connaissons pas encore.

Le premier effet de la conquête islamique fut de provoquer une sorte de fusion de l'art oriental avec l'art de l'Occident. L'Orient fut la première proie des vainqueurs. C'est de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte, que les conquérants tirèrent leurs premières troupes d'invasion. Par suite, les nombreux artisans qui les accompagnaient, forgerons, brodeurs, armuriers, charpentiers, selliers, dinandiers, etc., nécessaires à leur existence, emportèrent avec eux dans les pays conquis toutes les traditions de leurs pays d'origine. Les armées d'invasion étaient de véritables tribus en marche qui emmenaient avec elles leur *smala*, c'est-à-dire le petit nombre d'artisans nécessaires à leur existence. Les femmes accompagnaient leur mari, soldat, et pour elles, des marchands, des bijoutiers suivaient les armées. Elles-mêmes tissaient des étoffes d'habillement, les bandes étroites et longues dont étaient faits les tentes et les tapis qui couvrent le sol ou forment des paravents. C'était dans une vie nomade la *familia urbana* et la *familia rustica* de l'antiquité romaine, « où se trouvaient réunis tous les artisans, gens de métier ou ouvriers nécessaires aux besoins de la maison et du dehors ».

Enfin les nombreux aventuriers désireux de chercher fortune dans les riches contrées envahies, comptèrent des artisans qui, bientôt las de leur nouveau métier de soldat, se fixèrent dans les pays conquis et y apportèrent leurs procédés et leurs motifs artistiques.

Aussi partout où se fixèrent les conquérants, l'importation des arts de l'Asie se fit immédiatement. Leur influence s'affirma d'autant plus vite, qu'avant l'invention de l'imprimerie, les motifs des arts décoratifs ne se renouvelaient guère que par les emprunts faits à des objets mobiliers ou à des étoffes importées. Ainsi les plus anciens monuments du Mogreb, la grande mosquée de Cordoue, et la mosquée de Sidi Okba à Kairouan se ressentent, dans leur ornementa-

tion sculptée ou peinte (plafonds), d'influences orientales, qui ne peuvent avoir été importées que de cette façon, soit par des artistes orientaux, soit par l'imitation des étoffes, broderies ou tapis d'origine orientale par des artistes indigènes.

Ainsi les Arabes dès les premiers temps de l'hégire, par leurs invasions en tous sens, par le bouleversement des peuples, provoquèrent un premier mélange des traditions orientales et occidentales. C'est grâce à eux que les germes d'arts lointains trouvèrent des terrains favorables et formèrent la magnifique floraison artistique de l'Espagne et du Mogreb.

Dans ce vaste monde islamique auquel ils imposèrent leurs habitudes nomades par le pèlerinage de la Mecque, dans ce chaos continuellement agité par les poussées orientales, il se produisit un continuel travail d'unification, de transmission et de mélange, dont les arts sans cesse renouvelés profitèrent, jusqu'au jour où l'Islam, arrêté dans son développement, entamé par les conquêtes de ses anciens ennemis, se résigna à la volonté d'Allah et devint stationnaire.

Le pèlerinage annuel de la Mecque, obligatoire pour tout bon musulman, mettait en contact, aux époques de paix, des gens de tout pays. Par une affinité naturelle, les gens de même métier se réunissaient de préférence entre eux et réagissaient les uns sur les autres. Le voyage de la Mecque était long et onéreux pour les artisans des pays extrêmes et les plus pauvres devaient s'arrêter et travailler le long du chemin afin de se procurer les ressources nécessaires. Pendant les séjours plus ou moins longs qu'ils faisaient dans les villes, les plus intelligents d'entre eux pouvaient apprendre les procédés de construction, les tours de main. Ils voyaient des modeles nouveaux, cherchaient à les imiter lorsqu'ils revenaient chez eux. Ainsi faisaient jadis chez nous les Compagnons du Tour de France. Combien le tour du monde islamique devait être plus fructueux et plus varié! Ainsi s'expliquent les influences égyptiennes qu'on remarque dans certains monuments tunisiens, par exemple: la forme des arcatures du minaret de la Grande Mosquée de Sfax et les très anciennes parties des portes de la mosquée de Sidi Okba à Kairouan, etc. — D'autres fois, des ouvriers de valeur furent assez appréciés dans les villes où ils passaient pour qu'on leur demandât des ouvrages durables. Ainsi des architectes mogrebins ont pu contribuer à la construction du minaret de la mosquée *d'Ibn-Touloun* au Caire, la forme des arcs outrepassés des baies le

montre nettement. De même pour les « Noukeh-Hadidas » ou plâtres découpés du minaret de la mosquée funéraire de *Kalaoun*, pour le mihrab extérieur de la mosquée d'Amrou et une fenêtre aveuglée de la mosquée *El Moyed* de la même ville (fig. 1), etc.



Fig. 1. — Fenêtre aveuglée avec des noukeh-hadidas à la mosquée El Moyed au Caire. — Comparer ces ornements avec ceux des monuments arabes d'Espagne, antérieurs au XIVe siècle, notamment à Santa-Maria la Blanca à Tolède et à la tribune de la grande mosquée de Cordoue (Capilla de Trastamara).

Le monde musulman riche et puissant fit revivre dans toute la Méditerranée, sur les routes des caravanes, dans la Mer Rouge, le Golfe Persique, un commerce considérable. Dans les longues

périodes de paix, sous les grands califes, le luxe et la richesse des particuliers amena une facilité d'échanges, de voyages dont les *Mille et une Nuits* donnent une idée fort exacte. Partout d'immenses bazars dans les grandes villes, les caravansérails, les khans sur les routes, même au milieu des déserts, s'organisent. La marine musulmane est la concurrente des marines byzantine et italienne. Rien ne put être plus profitable au renouvellement et à la propagation des formes artistiques.

Les livres, fort rares, ne concernaient que les sept arts libéraux et la religion. Jamais ils n'étaient techniques [1]. L'organisation des métiers en corporations empêchait, par le secret exigé de leurs membres, la transmission des modes artistiques par les traités élémentaires rédigés pour les artisans. Les apprentis, même les compagnons, n'étaient initiés que progressivement aux habiletés de leur métier [2].

Les seuls livres où l'on pourrait trouver trace des dessins d'ornement sont les traités de géométrie arabe où le problème des polygones étoilés se raccordant les uns aux autres fut certainement traité; peut-être aussi dans certaines miniatures persanes ou hindoues retrouverait-on par l'analyse certains tracés d'architecture.

Il y avait donc surtout un enseignement traditionnel de maître à élève dans lequel la mémoire jouait un grand rôle. C'est donc là l'explication de certains procédés mnémotechniques de tracés architecturaux.

Ibn Khaldoun, dans ses Prolégomènes, semble y faire d'ailleurs allusion quand il dit au sujet des décorations peintes ou sculptées : « qu'elles se font dans des proportions et d'après des patrons que les gens de l'art ont adoptés [3] ».

1. Il en était de même chez nous, au moyen âge, et c'est par une fortune exceptionnelle que nous pouvons savoir par les pages d'album de Villard de Honnecourt, de quelle façon nos architectes du XIIIe siècle comprenaient certaines parties de leur art.

2. Un exemple contemporain montre combien cette organisation des secrets du métier existe encore chez les musulmans comme autrefois en nos pays. En 1887, un sculpteur sur plâtre, de Tunis, me fit voir près de deux cents dessins différents soigneusement exécutés au trait et provenant de son père, de son grand-père ou qu'il avait tracés lui-même. Je lui demandai la permission d'en photographier quelques-uns. Il s'y refusa, alléguant le secret professionnel... Il ajouta qu'il ne me les aurait même pas montrés s'il n'avait su que j'étais un peu du métier. J'ai appris, depuis, qu'il refusa, par la suite, cette faveur à d'autres personnes parce qu'il ne les reconnut pas pour des confrères.

3. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*. Paris, 1865, t. XX, p. 369. 376.

Le maître enseignait à l'élève un certain nombre de dessins que celui-ci apprenait à tracer soit sur une tablette de bois frottée de blanc comme les écoliers musulmans de nos jours, soit à la pointe comme le font encore les menuisiers arabes[1].

Ces dessins étaient appris par cœur; c'est un fait indiscutable, car on dessine encore journellement de cette façon, c'est-à-dire « de pratique ». L'instruction des artisans était donc ainsi limitée à un nombre restreint de dessins. Ceux qui en retenaient le plus grand nombre étaient par conséquent les plus habiles. La variété dans l'inspiration ne dépend que du grand nombre de modèles dont on dispose et nous savons que l'architecture à toutes les époques a toujours présenté des types consacrés, identiques aussi bien dans la décoration ornementale que dans la décoration sculptée, que leur abondance a été le propre des belles époques, et qu'aux périodes de décadence, c'est leur rareté qui a prédominé.

La mnémotechnie ne s'appliquait pas seulement aux motifs décoratifs, mais au tracé des masses ornementales par nappes ou rinceaux, et même aux schémas architecturaux des coupes, des plans et des façades (ce sont les « *Geometricae rationes* » dont parle Vitruve)[2]. Ces tracés étaient indispensables à une époque où les traités d'architecture manquaient, car seuls ils permettaient à des artisans de produire, en suivant la règle, des œuvres acceptables sinon géniales.

Ces méthodes, sans être absolues, donnaient le premier canevas sur lequel pouvaient ensuite s'exercer l'ingéniosité du maître et l'inspiration de l'artiste.

Cet enseignement purement local ne permet pas de comprendre comment certaines variations se sont produites dans les styles musulmans par la brusque apparition de thèmes décoratifs empruntés à des arts étrangers. Ces variations sont survenues certainement par suite du besoin de changement qui est le caractère principal de la mode. Elles se sont d'ailleurs rarement manifestées par une créa-

1. Les ornemanistes et les architectes arabes de Tunis tracent sur un papier épais leurs dessins au trait à la pointe sèche, déterminant ainsi un léger sillon sur le papier. Ensuite, ils choisissent parmi ces lignes celles qu'ils veulent conserver et les accusent d'un trait d'encre noire.

2. On trouve des exemples de ces tracés :

Dans le *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, de Viollet-le-Duc, article Proportion ;

Dans Parvillée (*Architecture et décoration turques*) à propos des proportions de deux édifices de Brousse, Yechil Djami et le Turbeh vert :

Dans Dieulafoy pour le Tag-Kesra à Ctésiphon et pour le tombeau d'Oldjaïtou Khodabendeh à Sultanieh (Perse) (*L'art antique de la Perse*).

tion réellement originale. Nous ne pouvons expliquer l'apport de ces éléments étrangers que par l'influence des objets d'art, des étoffes, des tapis répandus sur le monde entier par le commerce de l'Orient. Cet apport est surtout remarquable dans les monuments qui ont précédé le XIIe siècle pour l'Égypte, la Syrie et le Mogreb ; il a toujours existé en Perse et dans le Turkestan.

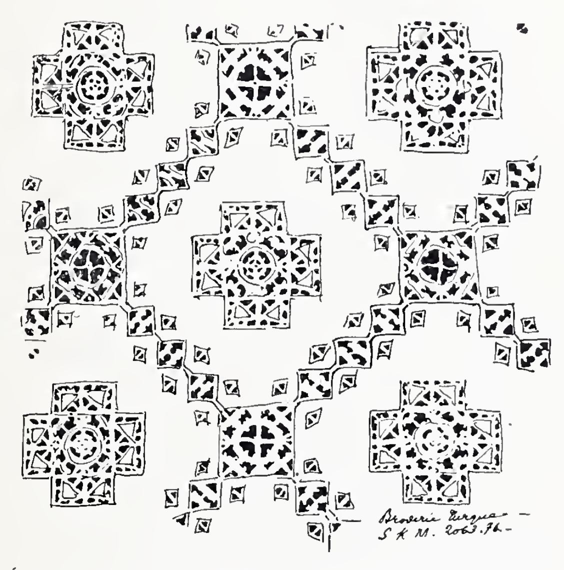


Fig. 2. — Étoffe brodée à jour, travail persan au South Kensington Museum, dessin de H. Saladin.

C'est ainsi qu'après avoir vu les murs revêtus d'étoffes à jour analogues à nos *guipures* (fig. 2), les sculpteurs du Mogreb ont pensé à les reproduire par des plâtres découpés (fig. 3). Les Haïtis ou tentures en application d'étoffes ont donné l'idée des revêtements de *faïence*. En Perse, les tapis tendus sur les *tentes* ont donné aux architectes le désir de reproduire ce genre de décoration dans les revêtements en faïence des tambours des coupoles (fig. 4). Les cotonnades peintes d'Ispahan importées en Turquie ont été imitées par les céramistes qui ont tracé les lambris de faïence des revêtements des *salles du vieux sérail* (fig. 5), et dans maintes mosquées de Constantinople. Ce sont les colonnes revêtues d'étoffes brodées que l'architecte du Sébil de Kaït-Bey près d'El-Azhar au Caire a imitées dans ses colonnettes

d'angle (fig. 6), et que les architectes des sultans de Konieh ont reproduites dans les moulures et les colonnes de leurs grands portails.

Au point de vue historique, l'art musulman n'est pas né d'un seul jet comme beaucoup d'arts plus anciens qui furent originaux ou dérivèrent d'influences fort limitées. Au contraire, les arts exer-



Fig. 3. — Noukch-Hadida au Musée du Bardo, Tunis.

cés par les musulmans peuvent être considérés à l'origine comme *une variation spéciale de l'art local à l'usage des musulmans.* Il faut donc connaître pour chaque pays musulman l'histoire de l'art à l'époque immédiatement antérieure à l'établissement de l'Islam. Pour l'Espagne, c'est l'art que les auteurs des Monumentos Arquitectonicos de Espâna appellent estilo latino-byzantino : pour l'Algérie et la Tunisie, l'art chrétien d'Afrique ; pour l'Asie Mineure, l'art

byzantin ; etc. Cette étude permet d'observer plus facilement les *survivances des arts antérieurs* dans les monuments musulmans et de déterminer les nombreux emprunts que les architectes musulmans leur ont faits jusqu'aux époques modernes.

Ainsi nous aurons à déterminer dans l'étude des monuments trois éléments dont l'influence se fera sentir d'une façon plus ou moins prépondérante :

1° Les traditions locales transmises par les indigènes (*fixes*);

2° Les traditions importées par les nouveaux occupants (*variées*, mais, *fixées*);

3° Les influences d'importation étrangère dues au commerce (toujours *variées et sujettes aux caprices de la mode*).



Fig. 1. — Tente turcomane, revêtue de tapis, à Balachoupaky, d'après une photographie de H. Moser [2].

L'art des nomades, l'art appliqué aux broderies, vêtements, tapis, étoffes et harnachements, a été le grand inspirateur [1] des idées décoratives qui furent mises à profit dans la décoration des monuments. De là, le caractère de découpures, d'applications, d'ornements enchevêtrés symétriques ou géométriques, remarquable dans toute la décoration musulmane.

La bijouterie et l'orfèvrerie ont fourni aux mosaïstes de la Koubbet-es-Sakhra et de la mosquée El Aksa à Jérusalem beaucoup de leurs motifs originaux. Les dessins décoratifs des étoffes coptes ou sassanides, puis ceux des étoffes byzantines ont influé d'une façon remarquable sur la genèse des premières ornementations musulmanes (mosquée de Touloun au Caire, Minbar de Sidi Okba à Kairouan, mosaïques de la Koubbet-es-Sakhra à Jérusalem).

1. En France, la décoration des étoffes a été aussi la principale source d'inspiration des décorateurs des édifices romans.

2. La partie cylindrique est revêtue intérieurement et extérieurement de tapis. La couverture en grandes bandes d'étoffe est retenue par des lanières blanche qui, comme dispositions, rappellent celles des nervures d'intrados des voûtes persanes en briques.

Enfin le dernier caractère général de l'art musulman fut le luxe et la splendeur, caractère d'autant plus frappant que les décorations les plus délicates et les plus difficiles à exécuter furent sou-

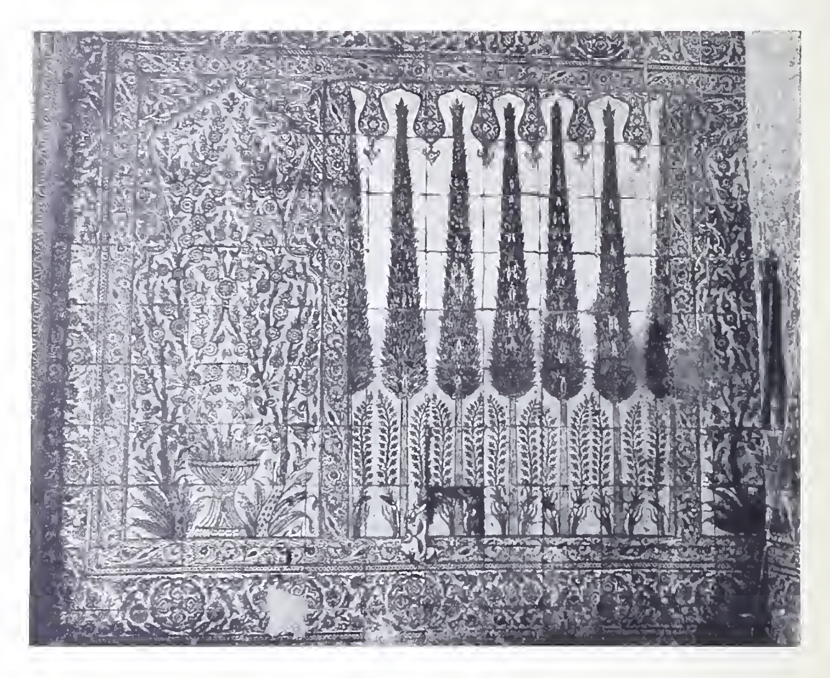


Fig. 5. — Faïences au vieux sérail, à Constantinople. Reproduction d'étoffes brodées, peintes ou imprimées, de style persan.

vent appliquées à des matériaux de qualité inférieure, à des édifices hâtivement construits.

Combien de beaux monuments ne sont qu'une ossature de briques ou même de pisé recouverte d'émaux, de faïences. C'est pour cela que tant de villes musulmanes, autrefois riches et prospères, n'ont plus, après un siècle d'abandon et de décadence, que des édifices croulants. On peut expliquer cette particularité par les fortunes soudaines et colossales des premiers califes, des émirs et des gouverneurs. L'administration byzantine lourde et compliquée avait été remplacée par un petit nombre d'employés qui concentraient en leurs mains le produit des contributions de guerre, du pillage et des impôts. Ces employés, soldats d'hier, parvenus par la victoire à un pouvoir sans bornes, enivrés par

leur fortune inespérée, profitèrent de la prospérité et de la docilité des peuples soumis pour s'entourer d'un luxe de souverains.

Les califes, jaloux des merveilles des palais byzantins, voulurent



Fig. 6. — Colonne d'angle du Sébil Kouttab de Kaït-Bey, près El-Azhar, Caire.

dépasser la splendeur de la cour des empereurs. Le luxe des habillements, des armées et des chevaux, les animaux sauvages entretenus dans les cages dorées, la profusion des ornements d'or et d'argent étaient l'appareil de la puissance dans l'Orient habitué depuis si longtemps aux despotes tout puissants et fastueux. On

peut lire la description de ces richesses dans Aboul Véfa [1] où l'on voit décrit un protocole aussi saisissant que celui dont les empereurs byzantins se servaient pour recevoir les ambassadeurs et les rois.

La fragilité des matériaux employés dans bien des édifices dont nous pouvons déplorer la perte ou le mauvais état, s'explique par le caractère éphémère des fortunes musulmanes. La société islamique fut toujours démocratique sous l'autocratie du calife. Les fortunes, les pouvoirs, les terres, tout dépend de la volonté, de la faveur du souverain. Aussi les ministres, les vizirs, les grands fonctionnaires, souvent sortis des plus basses classes de la société, se hâtaient de jouir de leur richesse et ne bâtissaient point pour l'avenir. Les seuls monuments soignés furent généralement les édifices religieux ou publics, fondations pieuses par lesquelles le donateur voulait perpétuer la mémoire de ses bienfaits. Mais les palais et les maisons, le plus souvent élevés en bois, en pisé et en briques crues, duraient ce que duraient leurs maîtres. Les souverains eux-mêmes ne s'attachaient pas, outre mesure, à la solidité de leurs palais, à cause de la superstition commune à tous les musulmans qui considèrent comme de mauvais augure pour un prince d'habiter la demeure de son prédécesseur.

Les traditions locales peuvent être reconnues : 1° dans les dispositions du plan, 2° dans l'emploi des matériaux, 3° dans la décoration considérée dans son ensemble, portiques à arcades sur colonnes ou à plates-bandes, etc... ou considérée dans ses détails, permanence des éléments, des formes, des moulures, des chapiteaux, des bases, des rinceaux, etc...

1. Aboul Véfa décrit ainsi la réception par le calife de Bagdad de l'ambassadeur de l'empereur d'Orient :

« Toute l'armée du calife étant sous les armes, la cavalerie et l'infanterie formaient un corps de 16.000 hommes, les grands officiers, vêtus de la manière la plus brillante, ayant des baudriers qui étincelaient d'or et de pierreries, se trouvaient rangés autour de leur chef suprême. On voyait ensuite 7.000 eunuques parmi lesquels on en comptait 4.000 blancs, puis 700 gardes d'appartement. Des chaloupes et des gondoles décorées de la manière la plus riche étalaient leurs banderoles sur le Tigre, la somptuosité régnait partout à l'intérieur du palais. On y remarquait 38.000 pièces de tapisserie, parmi lesquelles 12.500 étaient brodées de soie et d'or. On y trouvait 22.000 tapis de pied. Le calife entretenait 100 lions avec une garde pour chacun d'eux Un arbre d'or et d'argent portait 18 branches sur lesquelles, ainsi que sur des rameaux naturels, on apercevait des oiseaux de toutes espèces, faits avec les métaux les plus précieux. Cet arbre se balançait comme ceux de nos forêts, et alors on entendait le ramage des différents oiseaux. C'est au milieu de cet appareil que l'ambassadeur fut conduit par le vizir au pied du trône du calife. »

V. — *Arts antérieurs et leur influence sur les premiers édifices musulmans, leurs survivances dans les édifices postérieurs.*

Les influences que nous étudierons successivement se divisent en Orientales (assyro-chaldéenne-perse-sassanide) Byzantines et Occidentales (néo-Latines).

En Perse et en Mésopotamie, nous trouverons celle de l'art perse et de l'art sassanide, en même temps que des survivances des méthodes de construction assyriennes et chaldéennes;

En Égypte et en Syrie, celle des arts égyptien, copte et byzantin;

En Afrique du Nord et en Espagne, celle de l'art néo-latin d'Espagne ou d'Afrique et de l'art byzantin;

Enfin en Turquie d'Europe et en Asie Mineure, celle de l'art byzantin.

VI. — *Influences orientales.*

1° *Survivances assyro-chaldéennes.* — Les empires qui se sont succédé sans interruption en Mésopotamie se sont légué des traditions d'art et les ont transformées sans en faire oublier l'origine. L'exemple suivant (fig. 7) donnera une idée très nette des survivances à travers les diverses civilisations. Les coupoles ovoïdes, origine des coupoles sassanides, sont figurées sur un bas-relief de Koyoundjik qui a été reproduit maintes fois, en particulier dans l'*Histoire de l'art* de Perrot et Chipiez, t. II, *Chaldée et Assyrie*, fig. 43.

Ces coupoles, engendrées par la révolution d'une demi-chaînette autour de son axe, fournissent des voûtes d'une solidité remarquable, car leur poussée est pour ainsi dire nulle, M. Choisy (*Art de bâtir chez les Égyptiens*) en donne le tracé (fig. 8). La figure de gauche donne en trait fin V la voûte en chaînette, et en U le tracé égyptien qui est le même que celui des arcs de Ctésiphon, de Sarvistan et de Firouzabad. Ces coupoles ovoïdes, figurées sur le bas-relief que je viens de citer, sont terminées par une sorte de petite arcade dont la destination se comprend lorsque l'on examine la partie supérieure de la coupole basse qui se trouve (fig. 7) entre les deux minarets de droite et la coupole ogivale de gauche. Cette petite arcade forme le lanterneau d'aération de la coupole [1].

1. On retrouve ce lanterneau, mais cette fois en forme de coupole sur trompes, dans les voûtes du Khan Orthma à Bagdad.



Fig. 7. — Bagdad. Intérieur du medressé de Mostancer, actuellement Douane (623 H., 1225 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Cette courbure des voûtes[1] a dû être inspirée aux premiers constructeurs chaldéens par la forme des berceaux de branchages qu'élevaient les riverains de l'Euphrate à cette époque, comme ils le font encore aujourd'hui. J'en donne ici une reproduction due à l'obligeance de M. Gervais-Courtellemont. Sur ces cintres en branchages (fig. 9), on a dû, dès l'origine, appliquer de la terre battue avec des roseaux, afin de former un revêtement plus solide et plus impénétrable aux rayons du soleil que ne l'étaient primitivement les étoffes ou les peaux tendues. Il est probable que l'habitude de

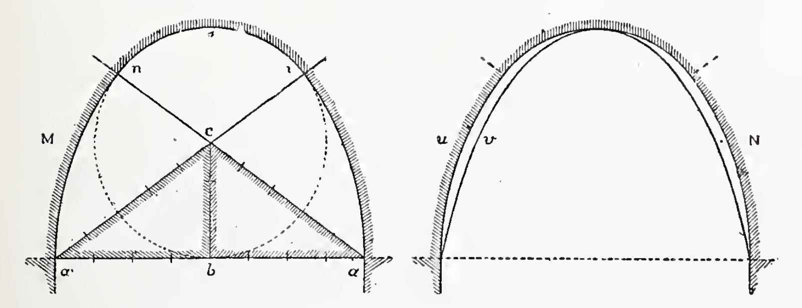


Fig. 8. — Tracé de l'arc égyptien et de l'arc en chaînette d'après A. Choisy. — *L'art de bâtir chez les Égyptiens.*

voir aux arcs de ces cabanes une forme elliptique conduisit à la conserver lorsqu'on appareilla des voûtes en briques.

Cette courbe se retrouve en Égypte non seulement dans les constructions antérieures à la conquête macédonienne, mais encore dans les construetions coptes. M. Gayet[2] a donné le diagramme d'une de ces voûtes au couvent de Saint-Siméon à Assouan. Les proportions sont les mêmes que celles des arcs de Deir-el-Medineh des tombes de Sakkarah et de l'aqueduc de Médinet-Abou. Les magasins figurés sur les monuments égyptiens et qui se composent d'une série de berceaux juxtaposés[3] présentent aussi ces courbures, mais, ce qui est bien singulier, c'est que ces magasins égyptiens ont

1. A ce propos, je signale aux assyriologues la forme de l'arc en chaînette qui forme la porte d'une ville forte figurée sur un bas-relief assyrien et sur un moulage exposés dans l'escalier du Musée assyrien du Louvre, ce qui infirmerait la généralisation du plein cintre adopté dans les restaurations de Place et Thomas.

2. L'*Art copte*, 1902, chap. III, p. 132.

3. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. I, p. 281-282.

la plus grande analogie avec les constructions actuelles des villages de l'extrême sud tunisien, Chennini, Douirat, etc... (fig. 10).

Les minarets des mosquées de Samarra (Mésopotamie), d'Ibn-Touloun (Caire) sont des tours à escalier hélicoïdal extérieur, comme étaient les Ziggurat, les observatoires chaldéens et la tour de Babel.



Fig. 9. — Gourbis arabes sur l'Euphrate. — *Cliché Gervais-Courtellemont.* — (La courbure des arcs en branchages ou en roseaux qui les soutient est celle des arcs sassanides).

Les tours contreforts du palais de Kouyoundjik et de Khorsabad se retrouvent à la grande mosquée de Cordoue et à la mosquée de Sidi Okba de Kairouan (Tunisie).

Les cannelures verticales des murs de Warka se retrouvent en Afrique au Kasr-el-Menara de la Kalaa des Beni Hammad (province de Constantine); en Perse, dans les tombeaux de Réï, dans certains tombeaux du Khorassan ; et dans les tours de la mosquée Djouma à Bostan, etc...

Dans la décoration des édifices, l'emploi des revêtements en terre

cuite émaillée et en feuilles de métaux précieux remonte aux anciens monuments de la Chaldée et de l'Assyrie et s'est perpétué jusqu'à nos jours en Perse et en Mésopotamie.

De même que les merlons dentelés de certains des édifices de la Chaldée, de l'Assyrie, d'Ecbatane, étaient dorés, de même les coupoles de la mosquée de Kazimein près de Bagdad sont recou-



Fig. 10. — Maisons et Rhorfas à Medenine, Tunisie.

vertes de tuiles plates en cuivre doré. — Ces traditions avaient du reste survécu aux grands empires orientaux, car Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, décrit ainsi les palais de Babylone [1]. « Non seulement les toitures sont revêtues de métal, mais dans une salle dont la partie supérieure est en forme de coupole, le ciel y est figuré en pierre bleue (probablement des briques émaillées) sur lequel les figures des dieux se détachent en or et brillent

1. Édition Westerman, Paris, Didot, 1849, I-25.

comme dans le firmament[1]. » Cette harmonie bleue et or est bien celle des mosquées persanes du moyen âge.

Les fortifications de Babylone sont le prototype des fortifications byzantines à enceintes concentriques, où les tours d'une enceinte sont dans l'axe des courtines de l'autre, fortifications que les Arabes ont appris à copier, dès les premiers temps de l'hégire.

Les merlons dentelés sont aussi d'origine chaldéenne.

L'emploi de matériaux appareillés, revêtant par des pierres en besace, en boutisse et en parpaing, des massifs de maçonnerie compacte, fut adopté en Chaldée, en Assyrie, avec les briques crues; en Mogreb avec du pisé ou béton grossier. Les portiques en terrasse à colonnes en bois decorées de feuilles de métal sont d'origine mède et assyrienne. Nous les retrouvons dans la Perse musulmane.

Enfin les Chaldéens avaient déjà l'habitude d'orienter leurs palais de façon que les angles marquassent les quatre points cardinaux. On trouve ici l'origine de l orientation des édifices suivant les règles consacrées auxquelles Vitruve faisait allusion et qui ont été appliquées dans presque tous les édifices classiques. Nous rencontrerons la même orientation dans un grand nombre d'édifices musulmans.

2° *L'art sassanide*. — Malgré les bouleversements divers qui marquèrent l'histoire de l'Orient, la lutte ne cessa pas un moment entre les maîtres de l'Asie Mineure et ceux de l'Iran pour la possession de la Mésopotamie et de la Syrie. Après les Parthes et les Romains, ce sont les Perses et les Byzantins. Avant l'entrée en scène des Arabes, la grande puissance orientale est celle des Sassanides. Ce sont les palais de Sarvistan, de Firouzabad, de Tag-Eiwan, puis celui de Ctésiphon qui seront les précurseurs des monuments musulmans. Une étude sommaire de leur plan et de leur décoration nous est nécessaire pour comprendre celle des monuments suivants.

Les palais de Sarvistan et de Firouzabad sont d'un plan massif dont l'ensemble et le caractère ressemblent à celui de la mosquée bleue de Tauris ou de la grande mosquée de Veramine. M. de Morgan nous a fait connaître la physionomie des palais sassanides dans sa description détaillée de ceux de Kasr-i-Chirin, Haouch-Kouri et Kala-i-Hazar Dar[2] (fig. 11).

1. Malgré l'absence de documents sur la période sassanide, il y a eu certainement continuité dans la fabrication de la céramique émaillée dont les Assyriens, Chaldéens, Perses, nous ont laissé de si beaux débris.

2. *Recherches archéologiques de la mission de M. J. de Morgan, en Perse*, t. IV.

Haouch-Kouri est un petit palais situé entre deux aires cimentées qui peuvent être des bassins : une longue avenue partant d'un kiosque y conduit, une autre mène aux jardins clos de murs. Dans un angle des jardins se trouvent les communs qui semblent constituer deux caravansérails juxtaposés. L'étage supérieur des palais

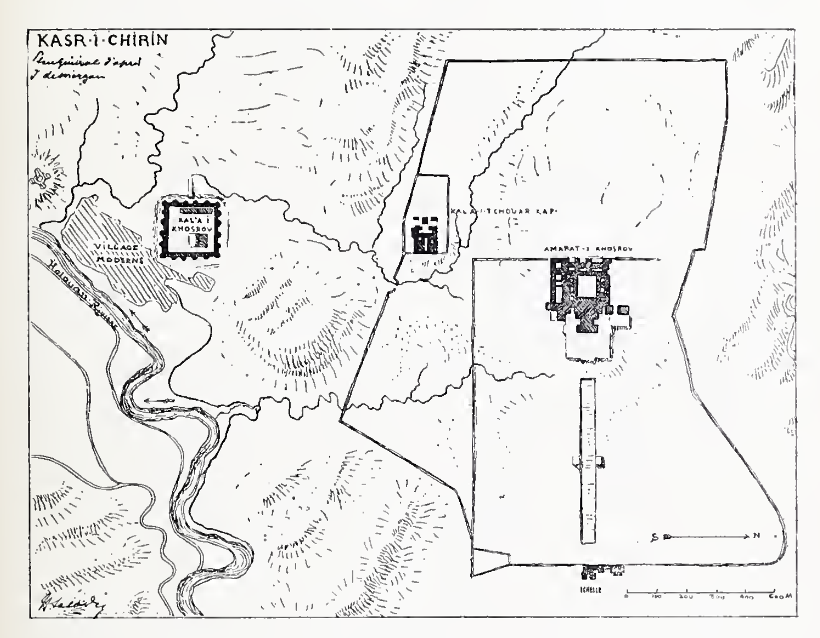


Fig. 11. — Plan d'ensemble de Ksar-i-Chirin, dessin de H. Saladin, d'après J. de Morgan.

servait pendant l'hiver quand la température était douce. L'étage inférieur voûté donnait des pièces fraîches pour l'été. Les appartements publics se composaient d'une vaste salle à portique, entre deux cours bordées de chambres, les appartements privés se trouvaient derrière la deuxième cour, disposition analogue au sélamlik et au haremlik arabe.

A Kala-i-Hazar-Dar, on trouve de nombreux vestiges de la décoration de ces palais. Elle consiste en revêtements de plâtre sculpté ou moulé représentant des rosaces juxtaposées en semis ou disposées dans des caissons décorés d'arabesques et d'ornements réguliers. Ces arabesques étaient parfois dorées ou peintes. Leur dessin rappelle celui des broderies des étoffes dans les bas-reliefs de Takt-

i-Bostan. M. de Morgan a publié une reconstitution fort intéressante d'une maison sassanide qu'il a donnée avec le plan de Kasr-i-Chirin. Les arcs paraissent être en plein cintre, mais les voûtes sont en chainette. Les détails ont un caractère gréco-romain assez lourd, tandis que l'ornementation bien originale dérive du même principe que les décorations des étoffes sassanides.

Ces palais sont, à cause de leurs dispositions et de leurs petites dimensions, fort intéressants à comparer avec ceux des riches Persans du XVIIe siècle dont Chardin nous a donné de si fidèles descriptions (voir plus loin, École Persane).

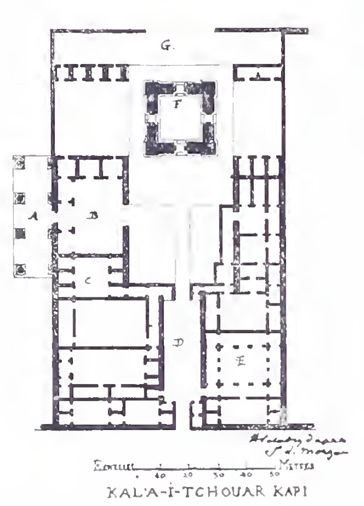


Fig. 12. — Petit palais de Kala-i-Tchouar Kapi à Ksar-i-Chirin, dessin de H. Saladin, d'après J. de Morgan.

A, entrée ;
B, grande salle ;
D, E, dépendances ;
F, salle fraiche ;
G, Cour ouverte.

Kasr-i-Chirin est, au contraire, de proportions royales, et comparable au palais d'Abbas à Achraf que je décrirai dans l'École Persane. Il constitue un ensemble : la forteresse de Kala-i-Khosrou, des villas, un parc de 120 hectares avec des murs servant d'aqueduc. On y pénètre par une porte monumentale avec corps de garde et logements de serviteurs. Le parc était divisé en deux parties, l'une accessible, l'autre interdite, comme le sont les jardins des palais musulmans. Cette clôture est ici formée en partie par un mur aqueduc qui portait l'eau dans le château principal.

Il y avait deux palais : le plus petit, nommé Kala-i-Tchouar Kapi (château des quatre portes) (fig. 12), contenait la salle d'audience carrée, recouverte d'une coupole ellipsoïdale supportée par des trompes comme la salle B du palais de Sarvistan ; le plus grand, Amarat-i-Khosrou (château de Khosroès II), précédé d'une vaste terrasse et d'une longue pièce d'eau. Cette disposition, comme nous le verrons plus loin, a été imitée dans les beaux palais persans d'Ispahan, d'Achraf, de Sari, où ces longs miroirs d'eau reflètent les arbrisseaux, les cyprès et les platanes des jardins (fig. 13).

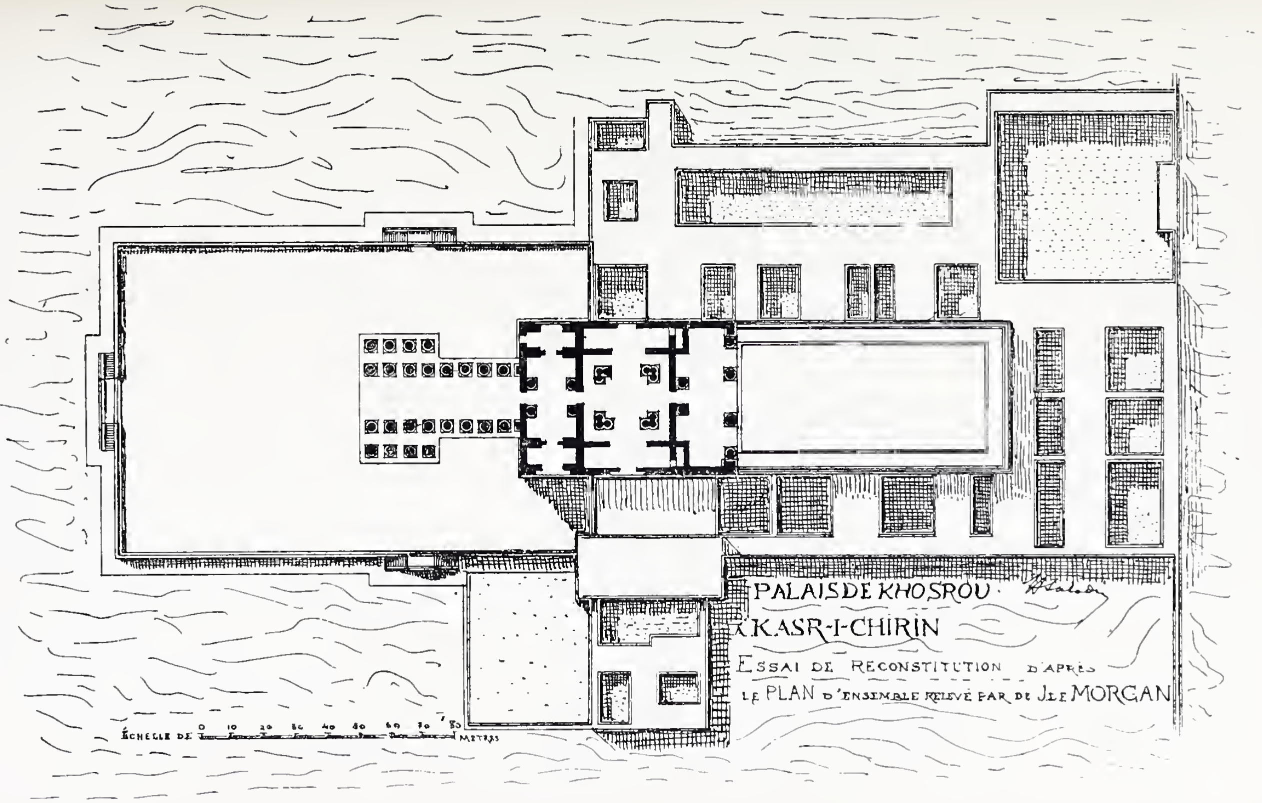


Fig. 13. — Essai de restitution du palais Amarat-i-Khosrou à Kasr-i-Chirin, dessin de H. Saladin, d'après J. de Morgan.

Cette terrasse, soutenue par des voûtes, donnait accès au palais par une rampe ; on trouvait alors un portique de vingt-quatre colonnes formant péristyle à jour comme ceux des palais de Aïné-Khaneh et de Tchehel-Soutoun à Ispahan : puis une salle carrée surmontée d'une coupole, sans doute la salle du trône; à l'ouest, une grande cour donnant sur le parc contenant six maisons séparées qui devaient être le harem pour les six épouses favorites. La couverture de la partie centrale du palais paraît avoir été en bois.

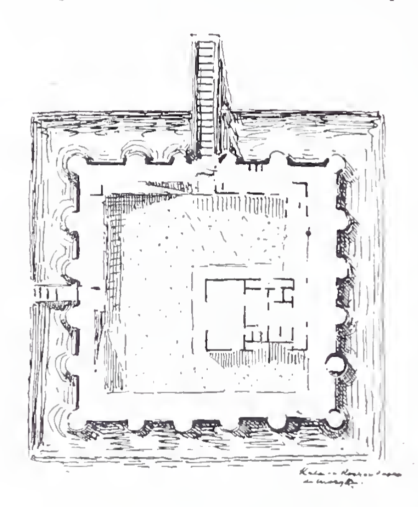


Fig. 14. — Plan de la forteresse de Kala-i-Khosrou, dessin de H. Saladin, d'après J. de Morgan.

La citadelle de Kala-i-Khosrou (fig. 14) consistait en une enceinte carrée de 180 mètres de côté, flanquée aux angles de tours rondes comprenant entre elles quatre tours rondes et cinq courtines, des rampes conduisaient aux portes par des ponts jetés sur le fossé. Dans l'intérieur se trouvaient les casernes [1].

Le monument le plus colossal que nous aient laissé les Sassanides est le palais de Ctésiphon, Takt-i-Kesra, dont l'énorme arcade elliptique, qui encadre la façade de la salle du trône s'élève à 35 mètres du sol. On y retrouve tous les caractères des édifices de la Chaldée, emploi des briques, division des façades par des colonnes engagées qui rappellent les cannelures des murs de Khorsabad. La grande voussure est bien le prototype des voussures persanes qui, dans les palais et les mosquées, forment un décor si impressionnant. On y trouve aussi l'emploi de chaînages en bois si parfaits qu'ils ont résisté jusqu'à nos jours. Ces chaînages, faits de pièces assemblées à mi-bois, et pris entre des moises longitudinales consolidées par des chevilles et des colliers de fer, étaient placés dans des gaines aérées par des tubes en terre cuite. Le procédé a été

1. C'est un peu la disposition du Kasr-er-Ribât, couvent fortifié à Sousse (Tunisie).

appliqué aux coupoles byzantines et persanes et a contribué à leur permettre de résister aux tremblements de terre.

La Mésopotamie et la Perse ont toujours été essentiellement des pays de construction voûtée. Un monument plus ancien encore, le palais de Vologèse à Ctésiphon (détruit en 164 de notre ère par les Romains), comportait déjà les éléments de la décoration et de la construction persanes; ce palais était recouvert de lames de



Fig. 15. — Pont de Dizfoul sur le Karoun (Perse), vue prise de l'aval, d'après Dieulafoy, *Art antique de la Perse*.

cuivre qui reflétaient les rayons du soleil, il avait un quartier séparé pour les femmes et des appartements réservés aux hommes, et ses portiques étaient décorés, en guise de peintures, par des étoffes brodées d'or et encadrées de plaques d'argent.

Enfin, les Sassanides ont donné aux Arabes l'exemple des travaux hydrauliques, ponts, aqueducs, barrages, avec un système de digues et d'écluses. La plupart de ces ouvrages furent exécutés à l'aide de prisonniers ou d'ouvriers romains ; tel le pont de Dizfoul, œuvre de Baranousch [1], qui traverse le Karoun (fig 15), et sert en même temps de régulateur à ce fleuve. Les irrigations qui avaient, depuis les temps les plus reculés été employées en Mésopotamie,

1. Baranus, ou peut-être Varahan.

et entretenaient sa fertilité, furent les modèles qui inspirèrent les Arabes dans leurs beaux travaux d'Espagne ; d'un autre côté, on sait que l'habileté des ouvriers persans à creuser des canaux et des conduites d'eau fut de tout temps renommée en Orient.

Leurs citernes, dont on retrouve des spécimens dans le Golfe Persique, sont aussi intéressantes que celles de Syrie, d'Égypte [1], de Palestine et d'Afrique. Dans ces pays à longues sécheresses, on a toujours connu ce moyen de conserver l'eau, et l'art de construire ces utiles monuments s'est transmis sans discontinuité, par la force même des circonstances climatériques.

L'influence de l'art sassanide, successeur des traditions mésopotamiennes, s'est étendue avant l'hégire sur tout l'Orient, sur la Syrie et même sur l'Égypte [2].

En Arabie, les quelques royaumes sédentaires qui s'étaient formés sur les confins de l'Euphrate ou de la Syrie, les régions prospères de l'Arabie Heureuse, l'Yémen, Saana, etc... étaient devenus tributaires des Perses. Malheureusement, nous avons fort peu de documents sur les monuments des villes les plus riches de ces contrées. Mareb, l'antique Saba, ville hymiarite dont les merveilles furent contées par Artémidore, Hérodote, Eratosthène, subit, au point de vue artistique, l'influence de l'Inde et de la Perse. Au temps de Mahomet, des vice-rois perses administraient une satrapie comprenant l'Yémen, l'Hadramaut, le Mahra et l'Oman.

Le royaume de Hira [3] dans l'Irak, fondé aussi sur l'Euphrate par des Arabes, rivalisa de luxe avec les grandes capitales de Mésopotamie. Après avoir vécu pendant quatre cents ans tantôt indépendant, tantôt vassal des Sassanides, il reçut en 605 un satrape persan.

Depuis des siècles, l'Arabie subissait donc l'influence persane. Rien d'étonnant à ce que son premier rôle artistique fût d'importer en Occident des formes persanes : deux caractéristiques de l'art du Mogreb sont l'arc outrepassé et l'ornementation en plâtre

1. Autrefois, il y avait au Caire une énorme citerne à ciel ouvert où l'on conservait l'excédent des eaux du Nil ; cette citerne, le Birket el Fyl, dont des dessins du commencement du XIXe siècle nous ont conservé les dispositions, possédait des contreforts demi-cylindriques, comme les citernes puniques et romaines de la Tunisie.

2. M. Gayet, dans ses fouilles d'Antinoé, a trouvé un certain nombre d'étoffes sassanides dont quelques-unes ont été exposées en 1900, au Champ de Mars (*Histoire du Costume*) et d'autres sont conservées au musée Guimet.

3. Aujourd'hui Koufa.

découpé. Nous venons de voir cette forme d'arc apparaître dans les monuments sassanides à Takht-i-Ghero, etc... Or elle se trouve un peu partout dans les premiers édifices musulmans, à Sidi Okba de Kairouan, à Cordoue, à Jérusalem (minbar en plein air du Haram ech-chérif), mais elle paraît s'implanter de préférence ensuite dans les édifices du Mogreb, où elle est employée systématiquement, surtout à partir du XII[e] siècle. C'est sans doute parce que ces régions étaient éloignées de l'influence byzantine que les traditions d'art arabe purent s'y développer plus librement. De même pour l'ornementation en plâtre découpé, dont l'origine doit être, à notre avis, cherchée en Mésopotamie (grande mosquée de Mossoul, palais sassanides) et qui est devenue l'une des caractéristiques de l'art mogrebin. Ces deux apports de l'Orient subsistèrent en Occident malgré la séparation politique du Mogreb et du califat d'Orient. Nous devons donc conclure de ce qui précède que les principaux emprunts faits à l'art mésopotamien et sassanide furent la construction voûtée, l'arc outrepassé, les grandes voussures, la décoration en plâtre moulé ou découpé, le revêtement des murailles avec la terre émaillée et les revêtements extérieurs en métaux brillants.

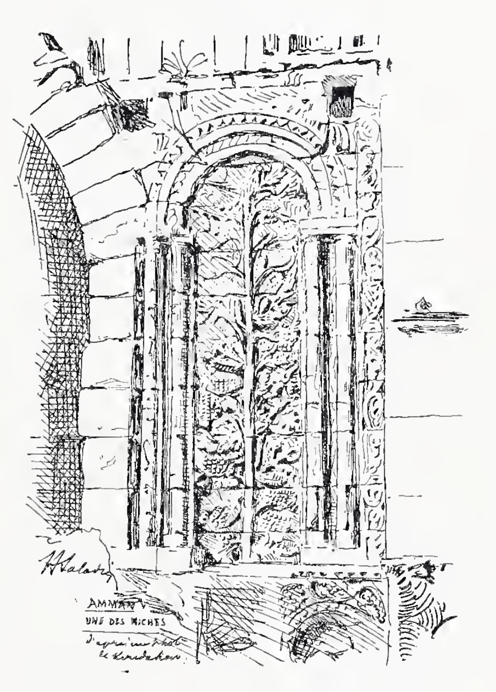


Fig. 16. — Niche méplate à Ksar-Ammân, dessin de H. Saladin.

Enfin, si le palais de Rabat Amman était antérieur, comme certains archéologues l'ont soutenu, au I[er] siècle de l'hégire, il serait intéressant d'en dire ici quelques mots :

Le palais (fig. 16) d'Amman plutôt que celui de Machitta peut être

considéré comme un des prototypes les plus intéressants des édifices musulmans. On devrait peut-être reporter sa date au commencement de l'hégire, car ses arcs ont un galbe qui les rapproche de ceux de la mosquée d'Ibn Touloun au Caire. Si la retombée des arcs, les colonnes engagées qui les supportent et les arcatures du soubassement rappellent en quelque sorte le Takt-i-Kesra, le profil encadrant l'arc plein cintre du côté gauche de la coupe est bien gréco-syrien[1]. On a voulu y voir un édifice du XIIe siècle, cependant rien dans l'ornementation arabe de Syrie aux XIIe et XIIIe siècles n'y ressemble; ni les petites niches de la coupole en bois de la Koubbet-es-Sakhra, ni celles du mihrab de la mosquée El-Aksa, ni celles du mihrab du tombeau de Kalaoun (1279-90) avec ses trois rangs de petites niches, où l'on voit de petites colonnes doubles, ne s'y retrouvent. Les colonnes d'Amman sans chapiteau semblent plutôt être inspirées de celles de Ctésiphon. L'ornementation ne ressemble pas à la sculpture en forme de candélabre de Takht-i-Bostan. Elle est plutôt de style islamique. D'après ses archivoltes en dents de scie, ses colonnes sans chapiteau, son allure un peu fruste, je croirais ce monument contemporain de la mosquée de Touloun et construit par un architecte mésopotamien.

VII. — *L'influence byzantine.*

En face de l'influence persane, l'influence byzantine régnait sur l'Asie Mineure, la côte syrienne et sur toute la Méditerranée: l'Égypte s'en distingua avec un art local, l'art copte fortement imprégné de traditions locales et forma un centre original affranchi de bonne heure, semble-t-il, des traditions byzantines proprement dites.

Sans entrer dans le détail de l'origine de l'art byzantin on peut dire cependant qu'il fut une déformation asiatique de l'art gréco-romain. Les rapports souvent belliqueux de l'empire d'Orient avec les empires perses, les pillages mutuels, les prisonniers gardés dans un long esclavage amenèrent des échanges de procédés d'art et de construction. En tout cas, l'architecture byzantine se débarrasse très vite, surtout en Orient, des plans romains, basiliques, etc... pour adopter des conceptions originales où la voûte et les coupoles tiennent la plus grande place. L'art byzantin est donc assez rapproché des arts orientaux pour avoir pu, par

1. Strzygowski, *Jahrbuch d. kœnigl. Preussischen Sammlungen*, vol. XXV, p. 352.

l'effet même de la conquête arabe, s'amalgamer à eux et aider à composer l'art musulman.

Cette influence asiatique a imprimé un cachet indiscutable d'originalité à l'architecture byzantine du VIe siècle ; ainsi, par exemple,

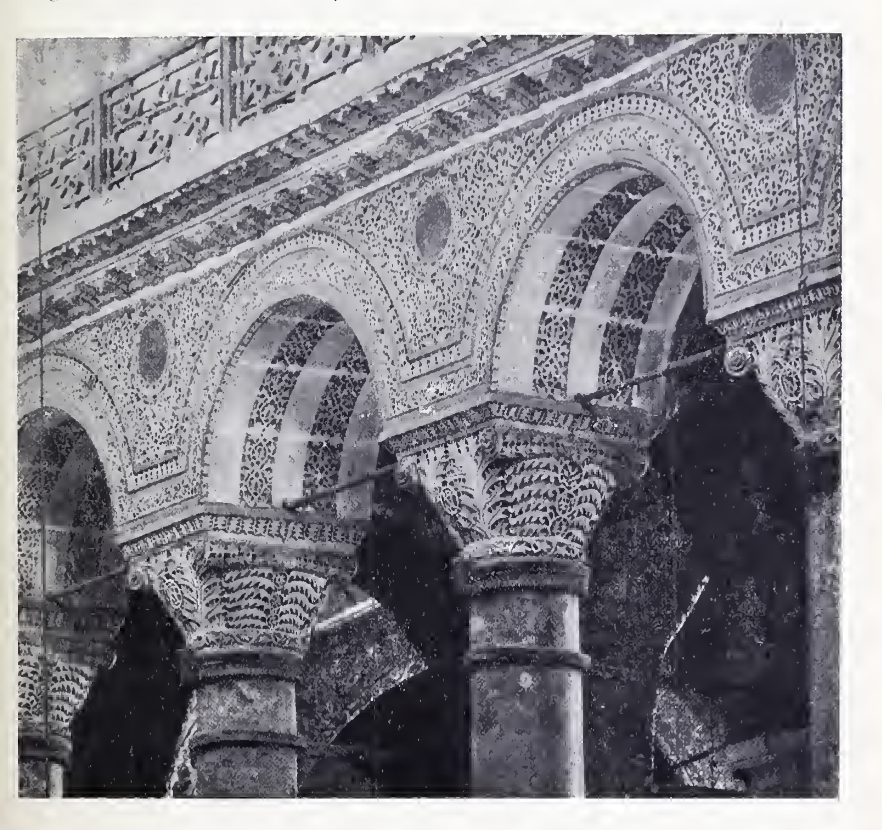


Fig. 17. — Tympans et douelles des arcades latérales du rez-de-chaussée. — Sainte-Sophie.

l'ornementation sculptée de Sainte-Sophie de Constantinople (fig. 17) me paraît à coup sûr dérivée plutôt de la broderie ou de l'orfèvrerie que des traditions de l'ornementation gréco-romaine à forts reliefs et à modelé très ressenti. D'ailleurs, rien de surprenant à ce que l'art byzantin se soit renouvelé aux sources de l'art asiatique : à cause des relations incessantes de l'empire byzantin avec la Perse par le commerce très important qui se faisait entre les deux empires, et

aussi par les guerres dont le pillage était un élément capital, qui permettait aux vainqueurs de s'enrichir des dépouilles des vaincus. Cette influence n'était pas seulement perse, elle pouvait être indienne, puisque, suivant l'expression de Lavisse et Rambaud (*Histoire universelle*, t. I), la Perse était en quelque sorte le point d'échange de l'esprit humain, placée qu'elle était entre les trois grands empires : Byzance, la Chine et l'Inde.

Ensuite, par sa configuration géographique, l'empire d'Orient se trouvait avoir, si je puis m'exprimer ainsi, son centre de gravité en Asie Mineure.

Autrefois aussi, l'hellénisme s'était transformé lorsque la conquête macédonienne lui avait donné l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte. Le même phénomène s'est produit lors de la translation de l'empire romain à Byzance. En peu d'années, l'influence de l'Asie avait fait de tels progrès que le costume, la décoration intérieure des édifices, la cour même des empereurs et leur luxe n'avaient plus rien de romain.

Dans les premiers siècles de l'hégire, les Arabes empruntèrent plutôt aux Byzantins leurs décorateurs que leurs architectes, la structure de leurs édifices restant de tradition locale, ce qui s'explique par l'emploi qu'ils durent faire pour la construction elle-même des artistes régionaux, tandis que les artistes appelés de Constantinople en exécutaient la décoration (Jérusalem, Damas, Cordoue). Après la conquête turque, au contraire, c'est l'influence des grandes églises byzantines, et surtout de Sainte-Sophie, qui marqua dans le plan des monuments musulmans, tandis que la décoration devenait persane ou syro-égyptienne. Je ne vois qu'un type de plan qui ait été purement byzantin dans les premiers édifices islamiques, c'est l'octogone de la Koubbet-es-Sakhra, et encore appartient-il aux édifices byzantins de la Syrie centrale [1].

Mais tous les procédés byzantins, pour la construction des voûtes et des arcades sur colonnes, l'emploi des tirants en bois, les abaques élevés, les charpentes décorées, la mosaïque sous toutes ses formes, les placages de marbres sur les murs, de bronze sur les boiseries, les menuiseries des portes, les fenêtres en dalles de marbre repercées à jour, tous ont été mis en œuvre par les premiers architectes employés par les musulmans.

1. De Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse. — Le Temple de Jérusalem.*

Les caravansérails, qui étaient de tradition byzantine et s'élevaient de 50 en 50 milles sur les routes de l'empire, furent adoptés par les musulmans, grands commerçants et voyageurs.

La fortification byzantine, la plus parfaite du monde à cette époque, qui inspira une des grandes écoles d'architecture militaire en Palestine pendant les croisades, eut une grande influence sur la



Fig. 18. — Fortifications d'Héraclée, dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens. — A, fûts de colonnes antiques.

fortification musulmane. Il est facile de le comprendre, car les transfuges des armées impériales ou les nouveaux convertis mirent au service des califes leur connaissance de la défense et de l'attaque des places fortes. Les machines de guerre furent également adoptées, et le feu grégeois devint un de leurs secrets. Ils apprirent à se servir des fûts de colonnes pour relier les parements intérieurs et extérieurs des murailles, à ne pas liaisonner les tours avec les courtines afin de ne pas leur donner de solidarité entre elles et éviter que la chute des tours n'amenât pas celle des courtines, qu'ils soutenaient par de gros éperons reliés par des arcs au-dessus desquels ils firent passer le chemin de ronde (fig. 18).

La décoration byzantine, qui aimait à alterner la brique et la pierre de la façon la plus variée, inspira sans doute la disposition si répandue des voussoirs alternativement rouges et jaunes, ou noirs et blancs, dans les arcades et pieds-droits ; on retrouve cette disposition dans les mosquées même les plus anciennes, comme à la mosquée Zitouna de Tunis. L'emploi généralisé des tirants en bois dans la construction des voûtes et des colonnes se trouve notamment à la mosquée d'Omar à Jérusalem, à la mosquée El-Aksa, à la mosquée d'Amrou, à celle d'Abou Rezzik au Caire, à Sidi Okba de Kairouan, etc., etc.

Les citernes byzantines, dont il reste de si magnifiques exemples, et qui n'étaient qu'une tradition romaine, réservoirs à ciel ouvert et citernes couvertes, ont certainement fourni des modèles dans tous ces pays de la Syrie et de l'Afrique, où elles sont d'un emploi constant. Ces deux sortes de réservoir se trouvent dans tous les pays qui furent soumis aux Romains et aux Byzantins.

Enfin, si l'architecture musulmane a dû s'inspirer de l'architecture voûtée si répandue dans tout l'Orient mésopotamien, elle en eut des modèles encore plus nombreux et plus modernes dans les monuments byzantins. Les architectes de l'Islam leur empruntèrent la coupole sur pendentifs en trompe conique, en trompe en quart de sphère, en triangle sphérique, la coupole sur tambours cylindriques ou octogonaux, et la coupole côtelée. Ces coupoles, dont la structure primitive en brique justifiait les formes, se sont transportées plus tard dans la construction en pierre appareillée.

C'est par une extension du principe de la trompe conique, cylindrique, sphérique, ou polygonale que sont nées les stalactites.

La mosaïque byzantine fut employée avec autant de succès que la céramique mésopotamienne ou persane. La mosquée de Damas, celle d'Omar, et la mosquée El-Aksa reçurent une superbe ornementation en mosaïque à l'exemple du sanctuaire voisin de Bethléem, la basilique de la Nativité [1].

Les musulmans d'Espagne, après avoir fait venir des artistes constantinopolitains pour décorer avec des mosaïques de verre la grande mosquée de Cordoue, en établirent des fabriques dans l'Andalousie [2].

L'autre type de mosaïque, l'*opus sectile* des Romains, exécuté

1. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, II.
2. Makkari, traduction de Pascal de Gayangos, t. I, p. 93, 496, 498.

au moyen de fragments de marbre découpés avec soin en forme d'ornements ou de polygones... dont on trouve de beaux spécimens à Sainte-Sophie, à la cathédrale de Parenzo, etc., et dont on a découvert tant d'exemples dans les ruines romaines de Tunisie, d'Algérie et d'Espagne et même à Alexandrie, inspira l'ornementation en mosaïque de marbre du Caire ou de Damas, et la décoration en faïence découpée de Tlemcen, du Maroc, d'Espagne. Quant à celle de Perse ou du Turkestan, qui dérive du même principe, je n'ai pu lui découvrir une origine orientale. Les musulmans employèrent à ce genre de travail les marbres, les onyx, les porphyres, les pierres dures, la nacre, les métaux, le verre et la faïence.

VIII. — *Influences occidentales.*

Arts chrétiens d'Espagne et de l'Afrique néo-latine. — Les arts chrétiens d'Espagne et d'Afrique successeurs de l'art romain local. — L'empire byzantin ne s'implanta jamais très fortement dans la Méditerranée occidentale. En tout cas son influence artistique fut restreinte aux principales villes des côtes, Carthage, Sousse, Sfax, etc., où pouvaient arriver par mer des éléments importés directement de Constantinople (chapiteaux, bases, colonnes ou frises). Même sous Justinien, les édifices construits dans les villes de l'intérieur, comme Haïdra, en Tunisie, ne présentent rien de franchement byzantin.

En Afrique et en Espagne, dans ces deux régions dont les destinées furent si étroitement unies (domination carthaginoise, puis romaine, invasions de barbares, pendant les premiers siècles chrétiens) s'était peu à peu formé un art chrétien, dérivé de l'art romain, fortement dénaturé par des influences locales dont l'origine n'a pas encore été déterminée. On peut dire cependant que l'ignorance croissante des artisans et la prépondérance croissante de l'élément indigène amenèrent une déformation des traditions et des procédés romains qui donna aux édifices construits une sorte d'originalité sauvage. La barrière des Pyrénées rapprocha l'Espagne de l'Afrique, surtout l'Espagne du Sud, dont les débouchés étaient méditerranéens. D'ailleurs l'Andalousie et le Maroc semblent être les rives d'un grand golfe qui existait certainement avant que le détroit de Gibraltar ne se soit formé.

Ces arts régionaux présentent des survivances parfois plus anciennes que celles de l'époque romaine. Ainsi, par exemple, les

tombes juives de Tétouan rappellent les sarcophages anthropoïdes de Phénicie, et la construction en pisé, employée jadis par les Carthaginois et même par leurs colonies d'Espagne, l'est encore de nos jours dans toute l'Afrique du Nord (murs de Fez, de Mekinez, murs de Mansoura près de Tlemcen, de la Kasba de Tunis, du Bardo) et en Espagne. Bien plus, des tombes de Kairouan ressemblent à celles de Carthage. Enfin les Phéniciens avaient déjà donné au pays des exemples de fortifications, de constructions hydrauliques, de citernes, que les exigences du climat et des matériaux forcèrent les Romains et sur certains points les Byzantins à imiter souvent.

En Espagne, les Arabes empruntèrent à l'art romain local les chapiteaux composites antiques. Après avoir employé ceux qu'ils trouvèrent dans les monuments anciens, soit tels qu'ils les trouvèrent, soit en les couvrant d'ornements grossiers comme à Cordoue, ils en firent plus tard de toutes pièces sur ce modèle, d'un gabarit modifié et d'une ornementation délicieuse dont Saragosse nous donne un spécimen. Telle fut la véritable origine des chapiteaux mogrebins dont les angles ont gardé l'épannelage un peu lourd du chapiteau composite.

Les églises chrétiennes, dérivées des basiliques romaines à plusieurs nefs, inspirèrent peut-être aux musulmans le plan de leurs premières mosquées. La grande église de Carthage [1], Damous-el-Karita, put servir de prototype aux mosquées malékites du Mogreb. La caractéristique de leur plan est l'existence d'une nef centrale plus large que les autres et se retournant au fond de la mosquée par une nef égale et perpendiculaire à la première suivant la direction du mur dans lequel est pratiqué le mihrab. Une autre disposition est empruntée aux églises chrétiennes : celles de Kherbet-Tamarit, de Kherbet-bou-Addoufen, de Henchir-el-Atech, de Kherbet-el-Marab, de Kherbet-el-Kebira, relevées par Gavault et publiées par M. Stéphane Gsell [2], présentent toutes des clôtures de chœur formant comme un sanctuaire fermé, isolé des nefs. Cette disposition fut reproduite dans les maksouras des mosquées de Tlemcen, de Mansoura près Tlemcen, de la Kalaa-des-Beni-Hammad, et de la mosquée de Sidi Okba à Kairouan, etc.

1. Saladin, *Monographie de la grande mosquée de Kairouan*. Paris, Leroux, 1899.

2. *Recherches archéologiques en Algérie*. Paris, Leroux, 1893.

Les emprunts aux monuments byzantins eux-mêmes sont surtout visibles à Tunis, à Kairouan, à Sousse et à Sfax. Les monuments élevés à Carthage sous Justinien qui nous ont été mentionnés par Procope [1], églises, portiques, monastères, ont fourni les colonnes, les bases et les chapiteaux d'un grand nombre de mosquées à Tunis et de Sidi Okba à Kairouan.

La disposition des colonnes qui cantonnent les angles des mihrabs et de leurs niches est une réduction des absides byzantines de Dar-el-kous au Kef. Les trompes ou coquilles de la coupole terminale de Sidi Okba sont peut-être aussi inspirées des trompes en quart de sphère qui soutenaient l'édicule supérieur de l'arc de Caracalla à Tébessa [2]. On peut voir aussi une survivance antique dans l'exemple suivant :

Les portes de mosquées à Sidi Okba ont leurs gonds supérieurs qui tournent dans des évidements circulaires pratiqués dans des linteaux formés de madriers posés à plat. J'en ai retrouvé d'analogues (les empreintes laissées par les bois sont incontestables) dans les ruines d'une villa antique déblayée par M. Nowak à El-Aerg près d'El-Alia, au sud de Mehdia (Tunisie).

L'analogie se poursuit dans la physionomie générale des constructions quand on compare aux maisons arabes actuelles de Tunisie les maisons byzantines figurées sur les mosaïques de Tabarca (musée du Bardo), avec leur silhouette et les arcades de leurs portiques à claveaux alternativement noirs et blancs, leurs toits en pavillon et leurs baies rectangulaires. Dans une autre de ces mosaïques, les extrados des berceaux et des voûtes restent apparents avec leur section sur les murs de face, comme aux thermes de Thelepte (Tunisie).

Les charpentes dérivent aussi des charpentes antiques. Elles n'ont pas de pannes portant chevrons, mais des chevrons formant pannes, parallèles au faîtage comme celle que j'ai décrite dans mon premier rapport de mission en Tunisie [3], et dont on retrouve les plus beaux types dans les charpentes siculo-arabes de Messine et de Monreale. Enfin les Arabes ont emprunté aux anciens les cadrans solaires dont on retrouve des exemplaires dans toutes les anciennes mosquées [4].

1. *De ædificiis Justiniani*, V, 9.
2. A. Ballu, *Le monastère byzantin de Tébessa*.
3. Sbeïtla. Temple B.
4. J'en ai vu de très intéressants à la grande mosquée de Sousse et à la mosquée de Sidi Okba à Kairouan.

IX. — *Les origines de l'ornementation géométrique.*

Une caractéristique de l'art musulman, dans toutes ses productions, est l'emploi de plus en plus exclusif de l'ornementation géométrique. — Mais si l'ornementation géométrique a pris chez les Arabes un caractère absolument spécial, il n'en est pas moins vrai que son origine doit être cherchée, ou bien dans les dernières productions de l'art antique, ou bien dans les étoffes de provenance orientale, soit égyptienne (copte), soit mésopotamienne, soit sassanide.

J'ai pu en trouver des exemples :

1° Dans les soffites des temples de Baalbek et de Palmyre en Syrie et dans de nombreuses mosaïques romaines d'Italie, de

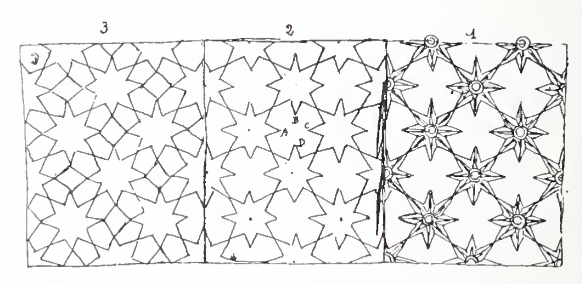


Fig. 19. — Schéma des ornements en nappe d'après une étoffe sassanide, représentée sur les bas-reliefs de Tag-i-Bostan (Perse). — 1. Étoffe d'après le dessin de J. de Morgan. — 2. Le même dessin réduit au tracé des étoiles — 3. Le même dessin en supposant réunis par un trait les points AB, BC, CD, DA ; dessin de H. Saladin.

Gaule ou d'Afrique (cf. Gauckler, art. *Musivum opus*, dans le *Dictionnaire des antiquités* de Daremberg et Saglio) ;

2° Dans une étoffe sassanide que je reproduis ici d'après M. J. de Morgan (fig. 19). Sur ce dessin j'ai joint par un trait pointillé les pointes des étoiles ; n'obtient-on pas par ce moyen une disposition analogue à celle des dessins arabes ? Cette disposition géométrique de la décoration des étoffes (et par extension de la décoration en mosaïque de pavage qui dérive de celle des étoffes et particulièrement des tapis, ce qui serait facile à prouver par de nombreux dessins) est probablement due à ce qu'à l'origine les tentures étaient formées (comme les châles de cachemire, par exemple) de pièces rapportées et cousues ensemble (on en fait encore ainsi pour les tentures et les

coussins au Maroc). On a été naturellement conduit a donner à ces pièces séparées des formes régulières et géométriques. Si M. Gauckler, dans la description qu'il donne des mosaïques du domaine des Laberii à Uthina (Tunisie)[1], remarque avec raison que les dessins des mosaïques deviennent de plus en plus géométriques à mesure qu'on avance vers le Bas-Empire, en voici, je crois, la raison : c'est que dès que l'emploi de la mosaïque se fut généralisé, les peintres capables de faire des figures se sont fait payer plus cher et qu'on a eu alors recours à des artisans de second ordre, car le dessin géométrique permet la répétition des motifs, donc l'emploi d'artisans qui sont presque des manœuvres. C'est une seconde raison de la généralisation de l'emploi du dessin géométrique. Les musulmans, dont la religion défendit d'abord l'emploi des figures animées sans les proscrire d'une façon absolue[2] (puisque jusqu'au XIIIe siècle on en rencontre des exemples soit dans les monuments, soit dans les objets de décoration ou d'ameublement), et qui finirent par les exclure de leur art d'une façon absolue, trouvèrent donc, dès les premiers temps de l'hégire, les éléments de la décoration qu'ils voulaient employer, soit dans l'ornementation par rinceaux inspirée de la plante, soit dans l'ornementation par nappes et par lignes (ornements géométriques).

X. — *Conclusion*

Chose singulière, autant Rome avait agi, sous tous les rapports, sur les peuples conquis, autant, au contraire, dès les premiers temps de l'hégire, les arts des peuples conquis réagirent sur le peuple conquérant. On pourrait faire une comparaison entre la civilisation romaine et l'Islam, au point de vue de leur influence, sur les peuples conquis. Rome n'imprime réellement le caractère de sa civilisation qu'aux peuples barbares qu'elle subjugue. La Grèce, la Sicile, l'Égypte, l'Asie Mineure ne se romanisèrent jamais complètement au point de vue artistique. L'Islam subjugua, au contraire, des peuples dont la civilisation lui était partout supérieure. Il y rencontra donc partout des arts qu'il transforma pour son usage.

Tels sont donc les apports principaux des arts antérieurs :

1. *Mélanges Piot*, t. III, 1897.
2. Sauf cependant en Perse dans l'architecture civile.

Inde, flore ornementale. Perse, charpentes achéménides. Voûtes sassanides. Voûtes de Mésopotamie et céramique monumentale. Syrie, science du trait (stéréotomie) et proportions. Copte, ornementation. Égypte, masses classiques, grands partis de plans. Espagne, charpentes et décoration romano-ibères. Afrique, décoration et traditions romano-berbères (et byzantines en Tunisie). En Asie Mineure, mélange des influences byzantines et persanes.

CHAPITRE II

ÉCOLE SYRO-ÉGYPTIENNE (ÉGYPTE, SYRIE, ARABIE).

Sommaire. — I. Généralités sur l'architecture religieuse, civile et militaire. — Les mosquées, disposition générale. — Caractère de leur décoration. — Le plan cruciforme au XIIIe siècle. — Influences réciproques des arts syriens et égyptiens. — Édifices d'utilité publique. — Monuments militaires. — II. Étude chronologique des monuments de l'École syro-égyptienne. — 1. Premiers monuments d'Égypte et de Syrie (mosquée d'Amrou au Caire, mosquée d'Omar à Jérusalem, mosquée El-Aksa à Jérusalem, la Kaaba de la Mecque, mosquée de Médine, grande mosquée de Damas, mosquée d'Alep, le Nilomètre de Rauda, mosquée de Touloun). — 2. Monuments fatimites du Caire (mosquée El-Azhar, mosquée El-Hakem, mosquée Talaï Abou Rezzik, mosquée El-Guiouchi, mosquée El-Akmar, les fortifications fatimites au Caire). — 3. Monuments abassides de Bagdad et Samarra. — 4. Monuments des Ayoubites en Égypte et en Syrie (monuments d'Alep). — 5. Monuments des Mamelouks en Égypte (mosquée de Bibars-Gachenguir, minarets d'El-Hakem et de Negm-ed-Din, les tombeaux). — 6. Monuments de Damas. — 7. Monuments du XIVe siècle (mosquée de Hassan au Caire, mosquée de Barkouk, intra muros, mosquée de Barkouk extra muros, mosquée d'El-Moyed). — 8. Les monuments de Kaït-Bey (tombeaux, les okels, les moucharabys, les fontaines, les bains, les palais et les maisons). — 9. Monuments de Damas. — 10. Monuments d'Alep. — 11. Monuments des XVIe et XVIIe siècles (Yémen et Caire). — III. Chronologie des monuments de l'école syro-égyptienne.

I. — GÉNÉRALITÉS SUR L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE CIVILE ET MILITAIRE

L'Égypte, conquise rapidement par Amr-ibn-el-As, quelques années après qu'Omar s'était emparé de la Syrie, a toujours vu son histoire étroitement liée à celle de cette province. La conséquence de ces rapports constants est que ces deux pays ont réagi l'un sur l'autre et que, par conséquent, dans bien des circonstances, l'art s'y est développé d'une façon analogue. En 634 (J.-C.) Damas tombait entre les mains des musulmans, en 637 Omar entrait à Jérusalem, et Alep et Antioche succombaient successivement. Peut-être même devrait-on attribuer aux monuments de cette dernière ville une influence sur la construction de la Koubbet-es-Sakhra de Jérusalem, puisqu'il y avait à Antioche une célèbre église en rotonde, dédiée

à la Vierge Marie qui, d'après Maçoudi [1], était une des merveilles du monde. Quoique le style de ces monuments syro-égyptiens ne se différencie du style adopté par les architectes du Mogreb que vers la fin du IXe siècle, nous suivrons dès le début l'ordre chronologique régional, ce manuel pouvant être consulté sur place.

Les mosquées, dispositions générales. — Avant d'étudier les monuments individuellement, quelques mots sur les dispositions générales de la mosquée sont utiles : l'embryon en est le *mihrab* ou *kibla* , niche creusée dans le mur et qui indique aux croyants la direction de la Mecque vers laquelle ils doivent se tourner dans leur prière ; ce mur se double d'une cour découverte, et l'on obtient ainsi la disposition primitive des *msalla* de l'Afrique du Nord. Le premier type de mosquée est celui de la mosquée à portiques ; elle est formée d'une cour centrale carrée (*sahn*) au milieu de laquelle se trouve la fontaine aux ablutions et qui est fermée par des portiques (*liwans*) dont le plus profond est celui de l'est, au fond duquel se trouve le *mihrab* ; ce portique constitue un oratoire couvert à nefs parallèles ; à côté du *mihrab* se trouvent le *minbar*, chaire à prêcher, les *dikkas* estrades où se placent les lecteurs du Koran, les *koursis*, pupitres massifs où l'on dépose le livre sacré. Ce plan est celui de toutes les mosquées du Caire jusqu'aux Ayoubites. A partir de cette époque les petites mosquées et même les grandes sont construites souvent dans le plan cruciforme des medressés ou académies religieuses, plus tard enfin la conquête ottomane apporte au Caire le plan des grandes mosquées turques à coupoles.

Les premières mosquées furent toutes tracées sur ce plan si logique (fig. 20). En réalité tout le mur du mihrab, sur toute sa longueur, est pour ainsi dire assimilé au point de vue de l'orientation des fidèles au moment de la prière, au mihrab lui-même, on y a d'ailleurs quelquefois pratiqué des mihrabs auxiliaires, c'est donc en somme la nef qui s'étend le long de ce mur qui forme à vrai dire le sanctuaire proprement dit. Il faudrait donc considérer que l'agrandissement de la mosquée a dû se faire parallèlement à cette direction, et c'est en effet ce qui est arrivé plusieurs fois. Il était naturel que les plafonds ou les voûtes de ces nefs soient supportés indifféremment ou par des colonnes ou par des piédroits. On employa donc les colonnes antiques, leurs chapiteaux et leurs bases à soutenir ces arcades, mais quand elles faisaient défaut, il fallait bien y suppléer par des piédroits. Ceux-ci, pour paraître plus légers, furent cantonnés de piliers cylindriques

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, t. III, p. 407.

ou colonnes engagées. Nous avons dit plus haut que cette forme devait être d'origine mésopotamienne, car elle n'est, à tout prendre, que l'extension du principe qui a conduit les architectes des palais

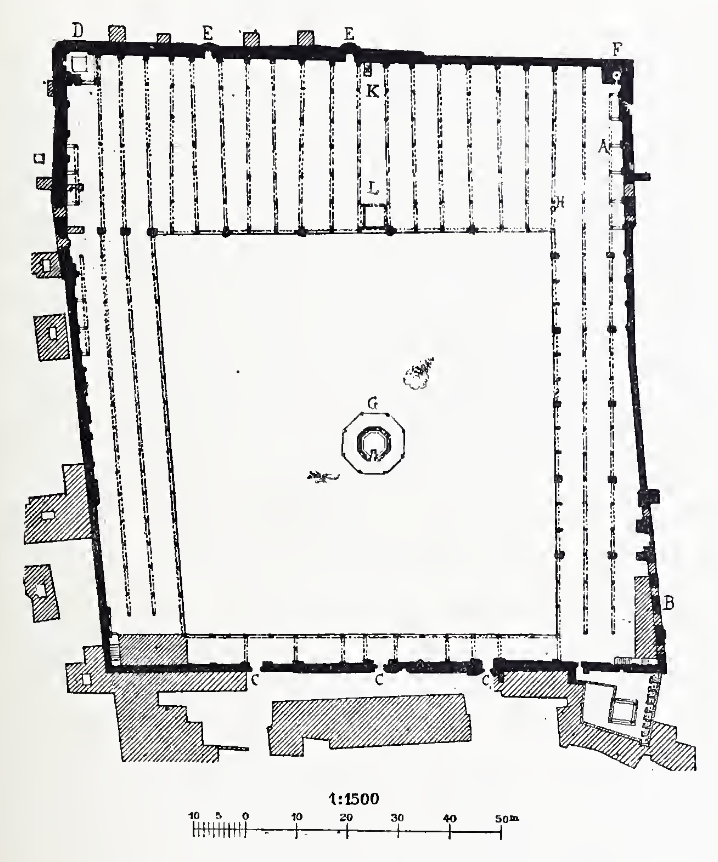


Fig. 20. — Plan de la mosquée d'Amrou au Caire.

A, Vestiges de sculptures sur bois ; B, Partie la plus ancienne de la mosquée ; C, Portes d'entrée ; D, Tombeau du fils d'Amrou ; E, Mihrab ; F, Minaret ; G, Fontaine d'ablutions ; H, Ancienne fontaine ; I, Cour des latrines ; K, Minbar ; L, Dikka ou tribune.

de Tello et de Suse à composer leurs points d'appui de quatre colonnes tangentes entre elles, construites en briques et constituant ainsi un point d'appui bien plus résistant qu'une colonne de briques,

tout en présentant un aspect bien plus élancé que n'aurait pu avoir un pilier de briques sur plan carré ou même octogonal.

J'ai parlé de colonnes antiques qui supportent les arcades des



Fig. 21. — Mosquée d'Amrou au Caire (642 J.-C.). Vue intérieure.

nefs des mosquées Amrou, El-Azhar, Talaï Aabou Rezzik au Caire, etc., est-ce parce que la facilité de trouver ces colonnes toutes faites a rendu les Arabes indifférents à en faire eux-mêmes, est-ce au contraire

que la technique de leurs ouvriers était trop imparfaite pour en tailler ou en tourner? Toujours est-il que ce n'est que rarement que nous rencontrerons en Égypte des colonnes faites par les musulmans (fig. 21). Elles se distinguent des colonnes antiques en ce que ces dernières sont galbées et portent un cavet à leur partie inférieure et un astragale à leur partie supérieure, tandis que les colonnes de pierre ou de marbre faites par les architectes musulmans (aussi bien dans le Mogreb qu'en Syrie, en Égypte et en Perse) sont toujours cylindriques et ne portent de moulure ni en haut ni en bas. Le chapiteau porte son astragale et la base son cavet. Cette disposition si logique a été empruntée par eux à l'architecture byzantine, et c'est probablement par la même voie qu'elle s'est transmise à nos écoles romanes.

Caractères de la décoration. — La richesse des premières mosquées d'Égypte fut plutôt empruntée à la peinture, à la dorure et à la tenture qu'à la somptuosité des matériaux, car la mosquée de Touloun, qui est une des plus anciennes du Caire n'est construite que de briques recouvertes d'enduits : en Syrie, au contraire, à Damas et à Jérusalem, la décoration, si riche qu'elle fût, ne présente pas les mêmes caractères : les marbres précieux, les métaux, la mosaïque d'émail en constituèrent les éléments. Colonnes, chapiteaux et bases en marbre, revêtements en marbre ou en mosaïque, portes en bronze plafonds peints et dorés, poutres revêtues de feuilles de bronze, repoussé et doré (cf. Nassiri Khosrau, Sefer-Nameh, p. 70 et sqq.), tenaient pour ainsi dire autant à la construction comme matériaux que comme décoration. C'était en somme l'application des méthodes romaines et byzantines, mais avec un esprit de disposition générale absolument nouveau, dont le caractère oriental est nettement défini par l'abondance de la décoration florale et végétale.

Ce n'est pas que la figure humaine ait été systématiquement bannie de cet art musulman primitif. M. Migeon, dans la deuxième partie de cet ouvrage, en indique de nombreux exemples. J'y renvoie mes lecteurs. L'emploi des statues, des bas-reliefs et des tableaux était fréquent dans les palais des souverains ou des grands personnages. Nous n'avons malheureusement que des textes nous permettant de nous figurer les dispositions probables de ces édifices, mais sans qu'aucun vestige encore existant précise les caractères que pouvaient avoir les palais d'Ibn Touloun et de son fils Khomarouyeh, dont Makrisi nous a laissé des descriptions si intéressantes. Il est peut-être aussi impossible d'être renseigné

sur les palais des Omayades à Damas, à moins de se les figurer comme des monuments d'architecture syrienne (monuments de Syrie centrale, cf. de Vogüé) revêtus d'une décoration byzantine. Les éléments d'architecture et de décoration devaient en effet être les mêmes que ceux des mosquées de Damas et de Jérusalem.

Sous les Fatimites, nous verrons les formes se spécifier davantage et prendre un caractère suffisamment défini pour que de ce prototype surgissent peu à peu les éléments d'un style architectural dont nous pourrons suivre l'évolution dans les époques suivantes. L'architecture de la mosquée d'Ibn Touloun reste comme un exemple un peu à part, tandis que l'art fatimite contient déjà en puissance les éléments de l'architecture arabe du Caire du XIIIe et du XIVe siècle.

Le plan cruciforme au XIIIe siècle. — Au XIIIe siècle apparaît au Caire le plan cruciforme des medressés qui y devient tellement typique que son emploi s'étend même aux petites mosquées. L'origine de ce plan est probablement mésopotamienne, comme je le dis plus loin. C'est à Bagdad qu'Ibn Hanbal et Abou Hanifa, fondateurs de deux des quatre rites orthodoxes, étaient morts, l'un en 150 H., l'autre en 241 H. Il est donc probable que de très bonne heure, l'enseignement simultané des quatre rites a dû y être donné, probablement même avant qu'il ne le fût au Caire. De là le plan cruciforme groupant les quatre medressés malékite, chaféite, hanbalite, hanéfite autour d'une cour commune. Ibn Batouta dit, d'ailleurs, que la medressé Moustancerieh de Bagdad avait un pavillon distinct pour chaque rite orthodoxe. Mais si dans les constructions religieuses nous voyons déjà poindre cette influence syrienne, sous les Fatimites, nous la retrouverons encore plus accentuée dans les fortifications du Caire, puisque les architectes qui construisirent les trois grandes portes de l'enceinte de Bedr-el-Gemali étaient d'Édesse et par conséquent syriens.

Les tendances religieuses en faveur sous les Fatimites plutôt chiites qu'orthodoxes avaient naturellement amené l'art fatimite à se ressentir d'influences orientales qui lui venaient de la Mésopotamie et de la Perse.

Influence réciproque des arts syrien et égyptien. — Lorsque dans la seconde moitié du XIIe siècle de notre ère les Ayoubites supplantèrent au Caire la dynastie fatimite, cette influence orientale disparut dans ce qu'elle pouvait avoir d'hétérodoxe (quoique

même à la fin du XIIIe siècle nous retrouvions dans la décoration du Moristan de Kalaoun (1284) l'emploi de figures animées), mais l'influence des méthodes syriennes commence à devenir prédominante, surtout dans le mode de construction adopté. L'emploi de la pierre, des appareils savants, celui de la décoration polychrome au moyen de marbres ou de pierres colorées tous deux d'origine syrienne tendent à se généraliser de plus en plus, non seulement dans l'architecture religieuse mais encore dans l'architecture civile. Et alors quelques années plus tard, par un phénomène de reflux, les arts de l'Égypte prennent une grande part dans la conception et l'exécution des édifices syriens. Nous en avons trouvé à Jérusalem, à Damas, à Alep, des exemples datés. Cette influence qui se fait d'abord sentir sous les Fatimites puis sous les Ayoubites, s'accroît encore sous les sultans mamelouks baharites, (de 1250 à 1382) et atteint son apogée sous les Mamelouks (1382-1515) et elle s'y était implantée d'une façon si puissante que, même après la conquête turque, elle s'y perpétue presque jusqu'à nos jours, au moins pour un grand nombre de détails (car le plan de la mosquée turque s'y présente dès les premières années du XVIe siècle).

C'est aussi sous les Mamelouks bahrites que les constructions civiles, dont nous possédons encore de nombreux exemples au Caire et dans les grandes villes d'Égypte ou de Syrie, sont élevées; ce sont les plus anciennes en date qui sont les plus simples comme décoration. Jusqu'à la conquête turque le luxe des palais et des habitations riches ira en croissant, et ce style, si particulier au Caire, ne sera pas modifié par le changement de régime politique; jusqu'à la fin du XVIIIe siècle on continuera à élever de ces gracieuses demeures dont on trouve d'exactes reproductions dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte et dans l'*Art arabe* de Prisse d'Avennes.

Si les conquérants turcs ont introduit au Caire le type à coupoles de la mosquée ottomane dans le but d'accentuer ainsi leur prise de possession en imposant aux édifices religieux la marque du conquérant, qui, pour tous les musulmans sunnites ou orthodoxes, était aussi le khalife suprême et le vicaire de Mahomet, cette règle n'a pas été absolue, puisque beaucoup de petites mosquées du Caire, postérieures à 1516, ont gardé le type traditionnel (par exemple la mosquée Bordeïni, 1628). Mais l'architecture civile et domestique n'a été aucunement modifiée par l'occupation ottomane

(réduite d'ailleurs en quelque sorte aux fonctionnaires et aux officiers supérieurs). Elle continua à pratiquer les mêmes procédés de construction, de décoration et qui étaient si bien appréciés, même à Constantinople, que nous verrons au chapitre V quels emprunts leur firent les architectes des sultans.

M. Migeon, dans le second volume de cet ouvrage et dans son livre sur le Caire, a publié un certain nombre de vues ou de détails d'une de ces jolies maisons du XVIIe siècle, encore presque intacte aujourd'hui. C'est celle de Gamal-ed-din-Zahabi (1044 H.-1634 J.-C.), maintenant sauvée de la destruction, grâce à l'administration des Wakfs et au talent de M. Herz-Bey, qui l'a restaurée avec un tact parfait. La disposition de son plan est identique à ceux dont nous parlons plus loin, mais elle a peut-être plus d'ampleur.

Édifices d'utilité publique. — Nous avons dit combien de place tenaient, dans la société musulmane, les fondations de bienfaisance ou d'utilité publique.

Elles ont été de tout temps dans l'Égypte, depuis le premier siècle de l'hégire, un objet de sollicitude pour les souverains, leurs émirs ou les grands personnages.

Non seulement ces fondations particulières ont été exécutées comme monuments isolés, caravansérails, okels, fontaines, médressés, écoles, mais encore elles ont souvent été accolées aux tombeaux mêmes des fondateurs, de manière à rendre pour ainsi dire inséparables l'un de l'autre la mémoire du fondateur et le souvenir de ses bienfaits. C'est ainsi qu'au Moristan de Kalaoun, dans la rue Nahassin, au Caire, une même enceinte réunit dans un plan irrégulier et bien différent de nos conceptions académiques, une mosquée, le tombeau de Kalaoun et un hôpital. La disposition de celui-ci est tout à fait ingénieuse et remarquable pour l'époque, car elle indique une touchante préoccupation de la consolation à apporter aux souffrances des malades par la disposition agréable des lieux où ils doivent attendre leur guérison ; et cependant le parti en est admirablement adapté aux nécessités du climat.

D'autres fondations associent aux tombeaux des medressés ou académies, des écoles et des fontaines, comme à la mosquée sépulcrale ou *khankah* de Barkouk. D'autres, plus modestes, n'adjoignent au tombeau et à la mosquée qu'une école et une fontaine, comme par exemple au tombeau de Kaït-Bey *extra muros*, ou au tombeau d'El-Ghoury. La petite fontaine est au rez-de-chaussée,

dans une salle aux plafonds richement décorés, qu'on aperçoit à travers les grilles de bronze qui ferment les grandes 'baies rectangulaires ; l'école est au-dessus, dans une loge élégamment ajourée, qu'abrite un auvent en menuiserie, très saillant et très léger. L'ensemble de la fontaine et de la petite école se nomme *sebil-kouttab*.

Dans un pays aussi chaud et aussi sec que l'Égypte, c'est, en effet, une œuvre charitable que d'assurer la distribution de l'eau fraîche à tout le monde, bêtes et gens ; aussi de charmants abreuvoirs y ont-ils été construits. Enfin des réservoirs en plein air ont aussi été ménagés pour tenir en réserve les eaux du Nil, des puits creusés, comme celui de la citadelle, des aqueducs alimentés par des norias ou roues à godets.

Les bains ou publics ou particuliers sont aussi une conséquence du climat et des prescriptions hygiéniques et rituelles du Coran.

En Syrie nous trouvons aussi les mêmes édifices publics, caravansérails disposés le long des routes des caravanes, caravansérails urbains qui sont non seulement des lieux de repos ou de passage, mais encore de grands entrepôts de marchandises, hôpitaux, medressés, écoles et fontaines.

Mais dans ce pays où les pluies sont plus fréquentes qu'en Égypte, on a songé dès les temps les plus reculés à créer de grands réservoirs à ciel ouvert. Telles sont, près de Bethléem, les citernes dites de Salomon, restaurées à diverses époques et qui sont non seulement destinés à recevoir les eaux d'une source, Aïn Saleh, mais encore les eaux pluviales ; comme les piscines intérieures de Jérusalem, etc. Aussi pourrait-on faire en Syrie une étude très intéressante de ces ouvrages, auxquels des barrages, des ponts et des fontaines ont été souvent annexés.

Beaucoup de monuments civils et religieux de Syrie ou de Palestine, bien que construits avec des matériaux plus durables que ceux de l'Égypte, ont été détruits, soit pendant les guerres des croisades, soit pendant les guerres avec les Mongols au XIIIe et au XIVe siècle, pendant lesquelles les grandes villes comme Alep et Damas furent saccagées, soit encore pendant les campagnes faites par les sultans mamelouks pour rétablir leur autorité sur la Syrie lorsque cette province voulait reprendre son indépendance.

L'Égypte fut toujours, au contraire, grâce à sa position privilégiée et au désert qui la sépare de la Syrie, à l'abri des invasions des

Mongols et des Tartares, aussi les monuments n'y ont-ils jamais été détruits systématiquement.

Monuments militaires. — Mais par contre il est résulté de ces guerres si fréquentes dont la Syrie fut le théâtre, une sorte de mélange des influences occidentales et orientales au moment des croisades et peut-être aussi, dès l'époque de Nour-ed-din ibn Zengui, un mélange des influences persanes et mésopotamiennes aux traditions syriennes, qui ont profondément transformé et perfectionné les méthodes de fortification. M. G. Rey et, après lui, M. Max van Berchem ont étudié cette question, le premier pour l'architecture militaire des croisés en Palestine ; le second a repris cette étude et y a joint de nombreuses remarques relatives à l'architecture militaire des musulmans. Celle-ci a toujours conservé jusqu'à l'apparition de l'artillerie, des traditions ou byzantines ou asiatiques (Perse et Mésopotamie) et en a modifié peu à peu les données originaires à mesure des progrès de l'attaque des places au moyen des engins, balistes, catapultes, mangonneaux, engins transmis par les Romains et les Byzantins, mais auxquels les ingénieurs militaires du moyen âge oriental et occidental avaient ajouté de nombreux perfectionnements, autant pour le fonctionnement que pour la puissance mécanique. Nous ne savons encore rien de précis sur ces questions, aucune monographie n'a été publiée sur les forteresses arabes de Syrie et de Palestine si nombreuses encore. Et, sur ce point comme sur tant d'autres, le champ des études inédites est encore si grand qu'on peut à bon droit s'étonner de l'indifférence si profonde de la plupart des archéologues occidentaux pour ces études. On dirait vraiment qu'aveuglés par une culture exclusivement gréco-romaine, ils croient seuls les monuments grecs, romains ou byzantins dignes d'un intérêt quelconque. Et cependant ceux-ci nous sont tellement connus, au moins dans leur ensemble, que souvent ce ne sont que des questions de détails qui peuvent être en discussion aujourd'hui.

L'archéologie musulmane présente au contraire tant de chapitres inédits que le champ des découvertes est immense encore, et son étude présente, au point de vue pratique, un intérêt d'autant plus grand que la civilisation islamique n'est pas morte et que par le contact de la culture et de la société actuelles (quelque profonde que soit maintenant leur différence d'activité avec celle d'autrefois) on peut éclaircir à chaque instant par l'examen de la vie contemporaine bien des points qui paraîtraient obscurs dans l'étude d'une civilisation morte.

II. — ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS MUSULMANS D'ÉGYPTE ET DE SYRIE

1. PREMIERS MONUMENTS D'ÉGYPTE ET DE SYRIE

Mosquée d'Amrou au Caire. — La mosquée d'Amrou, fondée au Caire en 642, quoique remaniée [1], présente encore le plan suivant : vingt-deux nefs parallèles (dont deux très étroites) sur six de profondeur (fig. 20) constituent le sanctuaire proprement dit ; on a voulu voir dans cette disposition une survivance des salles hypostyles de l'ancienne Égypte ou des basiliques chrétiennes à plusieurs nefs ; elle s'explique de soi-même : les fidèles devant prier vers la Mecque, les nefs perpendiculaires au mur des mihrabs (la mosquée d'Amrou en a quatre) devaient se multiplier dans le sens de la largeur. La mosquée d'Amrou était précédée de constructions annexes ; latrines, norias pour élever l'eau ; elle a été construite de chapiteaux, de bases et de colonnes pillés aux édifices romains ou byzantins de Memphis ; ces colonnes supportent des séries d'arcades très légèrement outrepassées et ogivales ; des tirants en bois, placés à la naissance de ces arcades, contiennent l'ensemble et annulent ces poussées ; ce n'est là qu'un expédient peu satisfaisant [2] ; on en retrouve pourtant l'emploi presque général dans les plus anciennes mosquées de l'Afrique du Nord (mosquée d'Okba à Kairouan, etc.).

La mosquée d'Omar à Jérusalem. — En 643, Omar fonda à Jérusalem la mosquée que les Arabes appellent Koubbet-es-Sakhra (coupole de la roche) ; elle occupe l'emplacement du temple de Jérusalem, et on est autorisé à penser qu'elle se trouve à l'endroit de l'autel des holocaustes [3].

1. Corbett-Bey, dans une monographie de la mosquée d'Amrou parue en 1890, a établi que la plus grande partie de l'édifice actuel est due à une restauration entreprise aux frais d'un riche négociant Ibrahim el-Mahalli, vivant au commencement du XVe siècle. Puis d'autres remaniements ont encore été faits jusqu'au XVIIIe siècle.

2. Le quillage des grandes salles des Apadanas des palais perses est aussi entretoisé par des cours perpendiculaires de poutres, mais il s'explique plus logiquement, puisque les colonnes portent des terrasses reposant sur des poutres horizontales.

3. I. liv. des Chroniques XXII,I : de Vogüé, *le Temple de Jérusalem, la Koubbet-es-Sakhra.* Paris, 1864.

Fergusson, *The holy sepulcre and the Temple of Jerusalem.* Londres, 1865.

Mauss, *Note sur le tracé du plan de la mosquée d'Omar. Revue archéologique,* 1888.

Ce fut Abd-el-Malek ibn Merouan qui construisit l'édifice actuel de 687 à 690 (H. 68-71)[1]. Il le voulait assez beau pour détourner les musulmans de la Mecque ; il fit donc restaurer le haram, construisit les escaliers qui mènent à la terrasse où se trouve la mos-

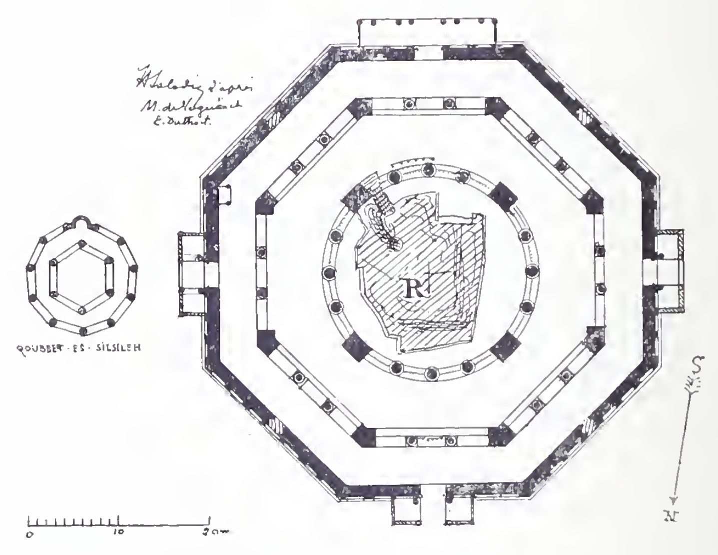


Fig. 22. — Plan de la Koubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar), dessin de H. Saladin, d'après M. de Vogüé.

R, Roche sacrée.

quée, et dressa sur ces escaliers ces portiques décoratifs, qui sont comme des arcs de triomphe. El-Walid, en 707 (88), reconstruisit la mosquée et couvrit son dôme de feuilles de bronze enlevées à une église de Baalbek ; pour répondre aux mosaïques dont Abd-el-Malek avait orné l'intérieur, il en fit exécuter sur les façades extérieures par des artistes byzantins que lui fournit l'empereur de Constantinople. Après le tremblement de terre de 1016, la coupole fut refaite sous Daher ibn Hakem ; en 1187, Saladin restaure

1. A l'intérieur, au-dessus des arcades des bas-côtés, court une inscription : « Cette coupole a été construite par Abdallah el-Iman el-Mamoun, prince des croyants, l'an 72 de l'hégire. » Mais comme Mamoun est né seulement en 170 (786), il faut croire qu'on a dû substituer son nom au premier nom, celui d'Abd el Malek. Max van Berchem a d'ailleurs retrouvé dans d'autres parties de l'édifice des inscriptions au nom de Mamoun avec la date 215 (830) : *Inscriptions arabes de Syrie*, *Mémoires de l'Institut égyptien*, 1897.

en entier le haram et la coupole ; en 1327 Mohammed ibn Kalaou y fait exécuter des travaux ; enfin Soliman le Magnifique, de 1520 à 1566, restaure la coupole, fait refaire une partie des placages de marbre à l'intérieur, comme la plupart des vitraux, au dehors les lambris de marbre, et remplace par des faïences émaillées les mosaïques qui les surmontaient : une autre restauration fut exécutée en 1608 par le gouverneur Koulkhiran

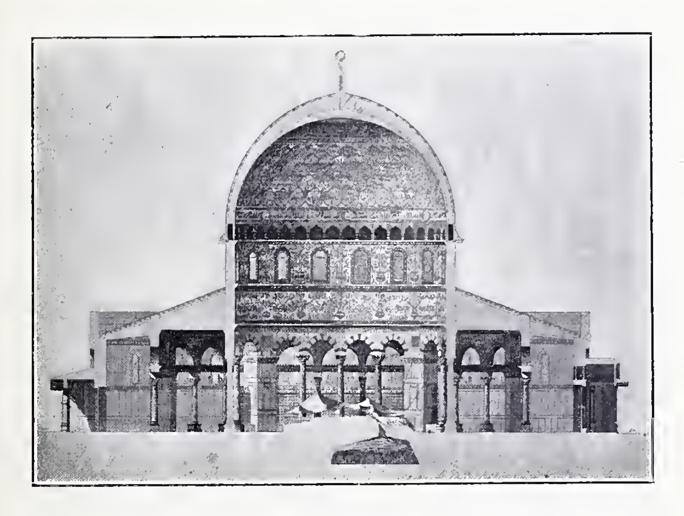


Fig. 23. — Coupe de la Koubbet es Sakhra (mosquée d'Omar), d'après M. de Vogüé.

M. de Vogüé a prouvé que le plan de la Koubbet-es-Sakhra dérivait de plans analogues à ceux des édifices qu'il a découverts dans la Syrie centrale et le Haouran (fig. 22) ; on peut aussi le rapprocher d'autres édifices d'Asie Mineure dont M. Strzygowski a reproduit un certain nombre (*Kleinasien, ein Neuland*, etc...) ; en fait, la mosquée d'Omar est une œuvre byzantine, mais le parti en est tout à fait original ; il est déterminé par la roche sacrée qu'elle enveloppe ; c'était, croyait-on, de ce rocher consacré par Jacob comme le lieu du sacrifice d'Abraham, que Mahomet, sur la jument Bourak, s'était élevé au ciel ; la mosquée en est le reliquaire ; à l'encontre de l'ordinaire, le mihrab n'y a pas d'importance : la roche est entourée par un tambour cylindrique où la coupole est soutenue par seize arcades que portent quatre piliers et douze colonnes (fig. 22-23) ; cette partie centrale est elle-même entourée par un double portique

octogonal que limitent les murs extérieurs et que divise un octogone intérieur à jour formé de huit piédroits et de seize colonnes. Les chapiteaux de ces colonnes, couronnés de gros dés en forme de



Fig. 24. — Koubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar), vue d'ensemble.
Cliché Gervais-Courtellemont.

troncs de pyramide, sont reliés par des poutres de bois formant chaînage[1]. Les arcades du tambour cylindrique ont aussi des tirants mais en fer. La plantation des colonnes et des points d'appui est

1. Ces poutres sont revêtues de feuilles de bronze décorées de perles et de rinceaux au repoussé, datant de la construction d'Abd-el-Malek.

remarquable, car, contrairement aux règles admises, chaque face de l'octogone formé par les divisions du tambour, a une colonne dans

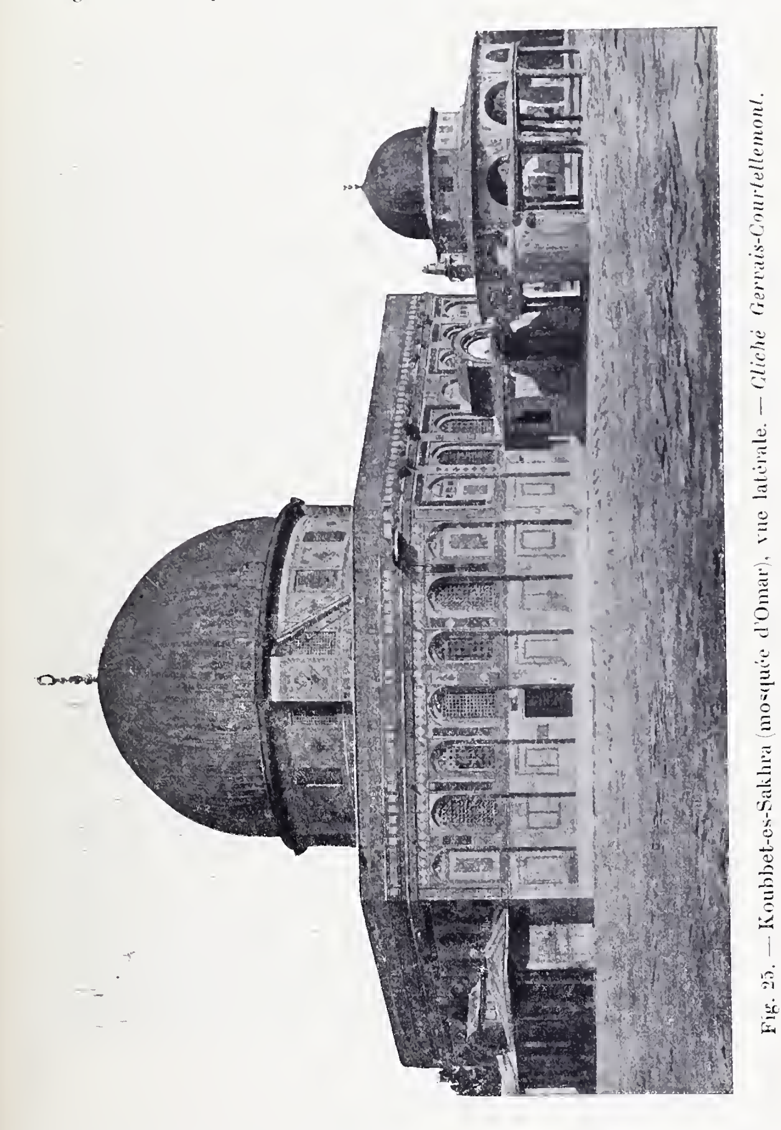


Fig. 25. — Koubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar), vue latérale. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

l'axe, tandis que le premier octogone qui lui est circonscrit a une arcade dans l'axe des faces, et grâce à cet artifice, toutes les arcades

sont de largeurs sensiblement égales, ce qui donne une remarquable unité d'échelle à l'aspect intérieur fig. 23. (M. de Vogüé a aussi déter-

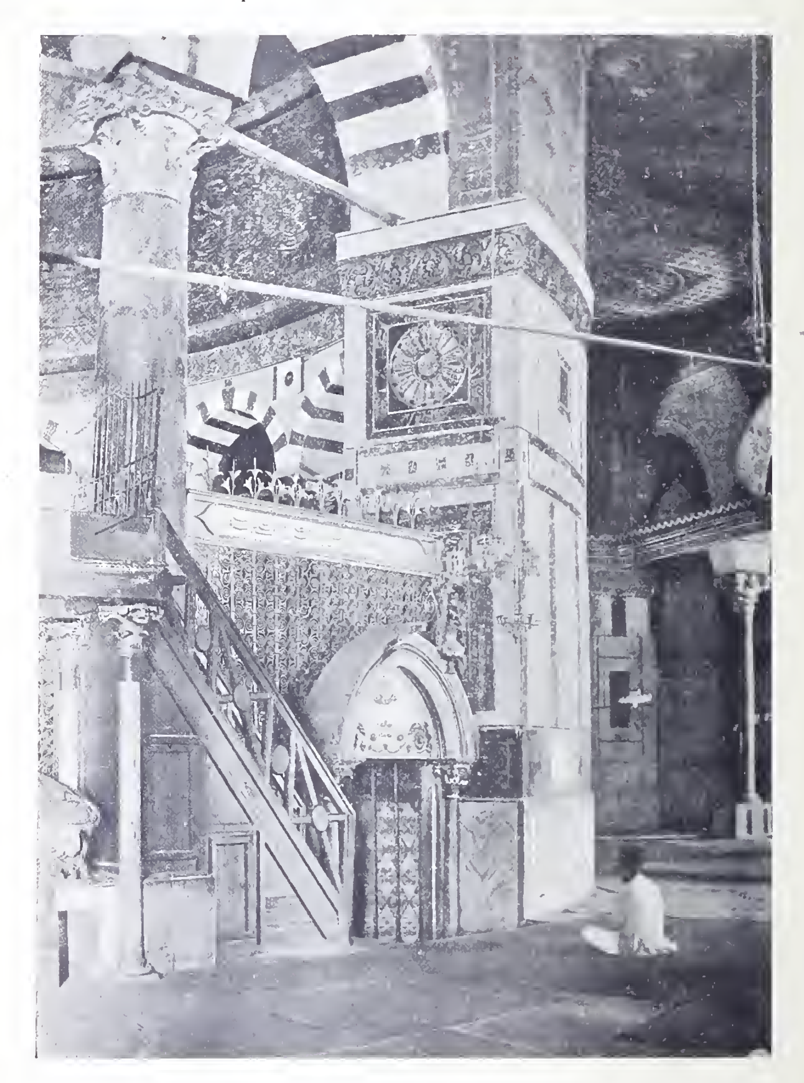


Fig. 26. — Intérieur de la Koubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar).
Cliché Gervais-Courtellemont.

miné les tracés géométriques qui ont présidé à la plantation de l'édifice ; on s'explique facilement le motif de ces « geometricae rationes » : car

les figures semblables ont naturellement entre elles des rapports harmonieux). Le portique intermédiaire a encore ses arcades en plein cintre, mais celles de la coupole, qui ont été refaites par Soliman, sont en ogive : la charpente de la coupole consiste en fermes doubles



Fig. 27. — Haram-ech-chérif. Le tribunal de David ou Koubbet-es-Silsileh. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

analogues à des couples de navires ; la paroi intérieure est ajourée d'une série de petites arcatures trilobées, portées par des colonnettes tournées comme des balustres, dont la division répond de deux en deux aux fermes de la charpente. Celle-ci, extrêmement bien conçue, très bien conservée, a, je crois légèrement fléchi sous son poids et celui de sa couverture ; comme elle est chaînée à la base et par conséquent inextensible à la naissance de la courbe et que celle-ci était légèrement ogivale, ce fléchissement très faible n'a fait, en déterminant un léger renflement de la coupole, que lui donner plus d'élégance (fig. 23). Quatre portes donnent accès dans la mosquée : Bab-el-Djenneh, Bab-el-Gharb, Bab-el-Kibleh, Bab-el-Silsileh ; cette dernière est précédé d'un petit édicule à jour : Mehemet Daoud ou Koubbet-es-Silsileh : cet édicule double consiste en un hexagone incrit dans un polygone à onze côtés. Ses murs et ses



Fig. 28. — Mihrab et minbar [1] de la mosquée El-Aksa à Jérusalem.

1. Minbar fait par ordre de Nour-ed-din pour la grande mosquée d'Alep (pour remplacer celui qui avait été détruit et brûlé par Nicéphore Phocas) et transporté à Jérusalem par ordre de Saladin. Le mihrab refait par Saladin est daté de 583 H. = 1187 J.-C. (De Vogüé, *Le Temple de Jérusalem*, p. 101).

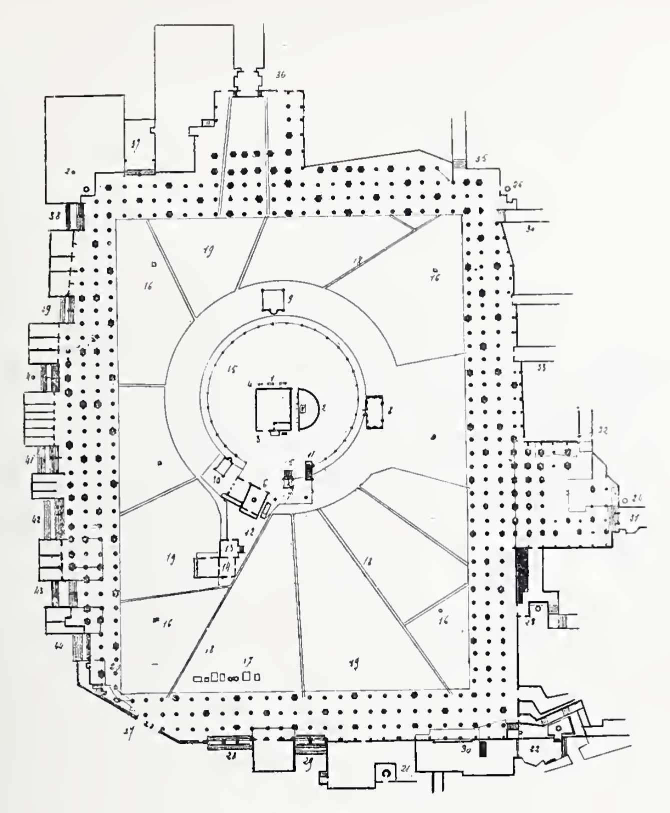


Fig. 29. — Plan de la mosquée de la Mecque, dessin de H. Saladin, d'après Rebattel.

1. La Kaaba.
2. Tombeau d'Ismaël.
3. La pierre noire.
4. Angle de l'Yemen.
5. Tombeau.
6. Puits de Zemzem.
7. Porte des Beni Cheibah.
8. Hanéfites.
9. Malékites.
10. Hanbalites.
11. Minbar.
12. Escalier de la Kaaba.
13. Bibliothèque.
14. Chambre des horloges.
15. Première enceinte du Haram.
16. Deuxième enceinte.
17. Bassins pour les pigeons sacrés.
18. Chemins d'accès à la Kaaba.
19. Sol de la cour.
20. Minaret d'Ali.
21. Id. de la porte du Salut.
22. Id. de Kaït-Bey.
23. Minaret du Mehkemeh.
24. Id. de la porte de Ziad.
25. Id. de la porte d'Imrah.
26. Id. de Namira.
27. Porte de Sidna Ali.
28. Id. d'Abbas.
29. Id. du Prophète.
30. Id. du Salut.
31. Id. de Ziad.
32. Id. de Khodbi.
33. Id.
34. Id. Vieille.
35. Id. de Simrah.
36. Id. de Sidna Ibrahim.
37. Id. de l'Oudaa.
38. Id. d'Oum Haïm.
39. Id. du Chérit.
40. Id. de Mogahed.
41. Id. d'Adjiad.
42. Id. de Safah.
43. Id. du Mulet.
44. Id. du Cercueil.

arcades sont entièrement revêtus de faïence [1] ; ces arcades sont reliées par des tirants formant chaînage et portées par des colonnes antiques ou byzantines avec leurs chapiteaux ; c'est là, d'après les musulmans,

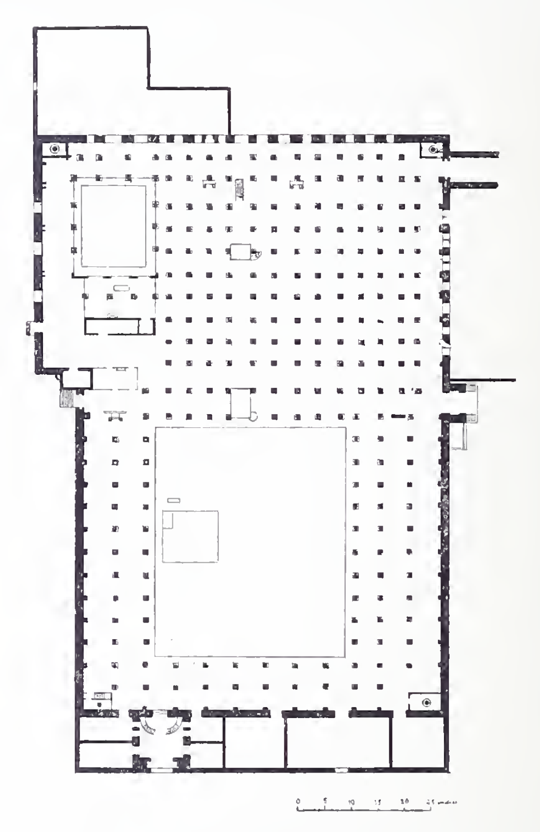


Fig. 30. — Plan de la mosquée de Médine. Dessin de H. Saladin, d'après Rebattel. En haut, à gauche, tombeau de Mahomet.

qu'était le tribunal de David et que, dans une balance pendue par une chaîne (*silsileh*) à la voûte, seront pesées les âmes au jugemen dernier (fig. 27).

A l'intérieur de la mosquée, des revêtements de marbre datant

1. Son mihrab me semble être, d'après son encadrement, dû à un architecte de Damas et appartenir à la fin du XIII[e] siècle ; le revêtement de faïence de l'édifice paraît contemporain de la restauration de Soliman. — Comparer l'encadrement du mihrab avec celui des portes des mosquées de Damas, de la grande mosquée de Konieh et du medressé Karataï de la même ville.

en partie de la construction primitive, en partie de la restauration de Soliman, décorent la partie médiane jusqu'au-dessus des archivoltes des arcades ; celles-ci, sauf pour le portique, sont ogivales (restauration de Soliman) et à voussoirs alternativement noirs et blancs. Mais la splendeur de la décoration est dans les mosaïques byzantines. La plus grande partie date de l'an 72 de l'hégire, une

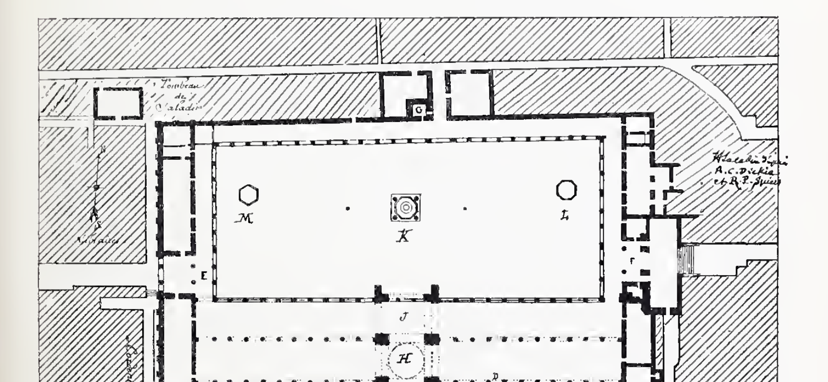


Fig. 31. — Plan de la grande mosquée de Damas. Dessin de H. Saladin, d'après A. C. Dickie et R. Phené Spiers.

A. Base du minaret de Kaït-Bey et mur antique.
B. Mur antique.
C. Base du minaret de Jésus.
D. Tombeau de saint Jean-Baptiste.
E et F. Portes latérales.
G. Minaret de la fiancée.
H. Coupole de l'aigle.
I. Sanctuaire et mihrab.
J. Entrée principale.
K. Fontaine (Koubbet en-Nofara).
L. Koubbet es-Sâa.
M. Koubbet el-Khazneh.

autre de la restauration de Daher (1027) et enfin de la restauration de Saladin exécutée avec des cubes de mosaïque laissés sur place et avec des cubes dorés venus de Constantinople ; elles couvrent non seulement les arcades et les douelles des bas-côtés, mais encore se déploient surtout au-dessus des arcades du tambour, en un très large bandeau où des rinceaux verts se dégagent de vases bruns et noirs décorés de blanc sur un éclatant fond d'or (fig. 26). Au-des-

sus de ce bandeau, les fenêtres en plein cintre sont séparées par des mosaïques analogues; quelques-unes seulement, représentant un treillis à mailles carrées que circonscrivent des médaillons circulaires

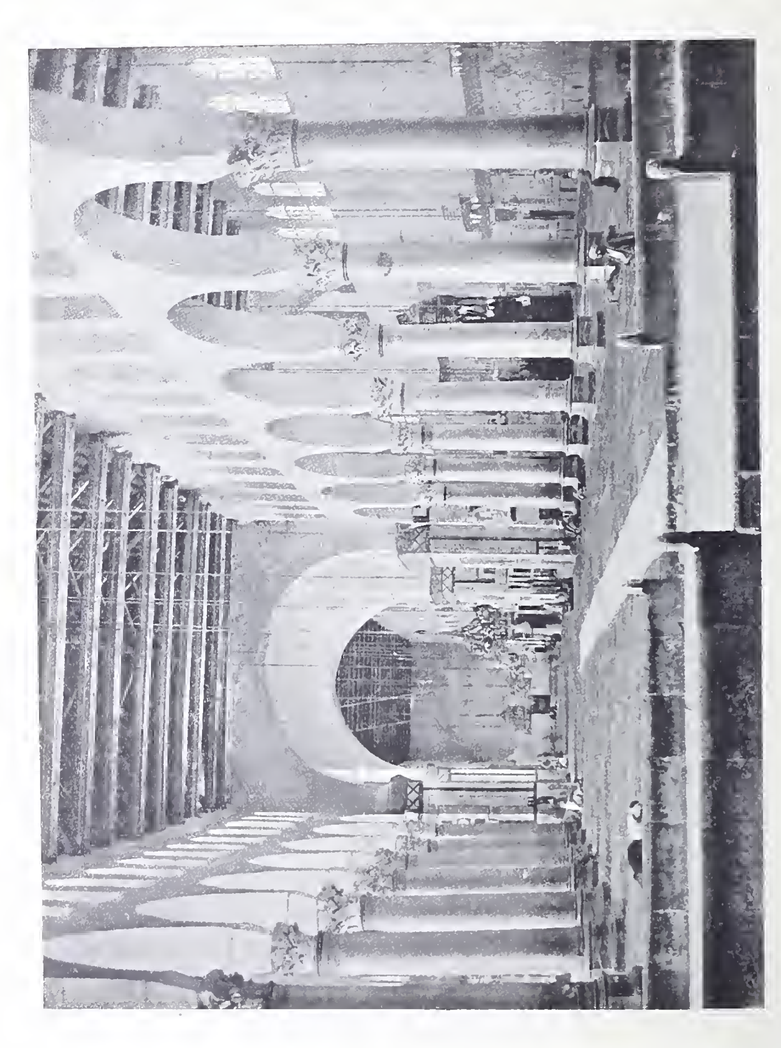


Fig. 32. — Vue intérieure de la grande mosquée de Damas. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

ou des ornements cruciformes, paraissent restaurées. Les éléments de ces mosaïques ne sont pas seulement des cubes d'émail de couleur ou des cubes dorés ou argentés, mais encore des fragments d'ébène et de nacre. M. Clermont-Ganneau, qui les a examinées de très près,

a remarqué que la manière même dont les cubes étaient placés indique une habileté consommée ; les faces des cubes, au lieu d'être

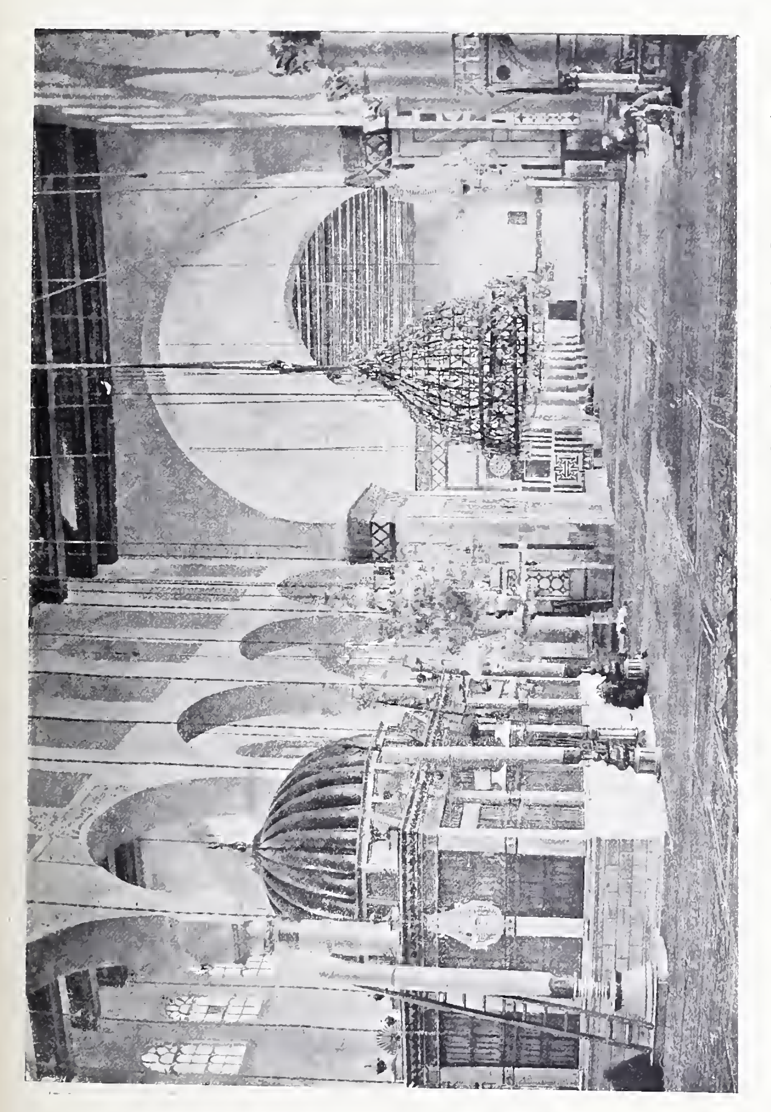


Fig. 33. — Vue intérieure de la grande mosquée de Damas avec le tombeau de saint Jean au premier plan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

verticales, s'inclinent sur l'horizon de façon à donner, en se présentant normalement au regard, le maximun d'effet. Cette décora-

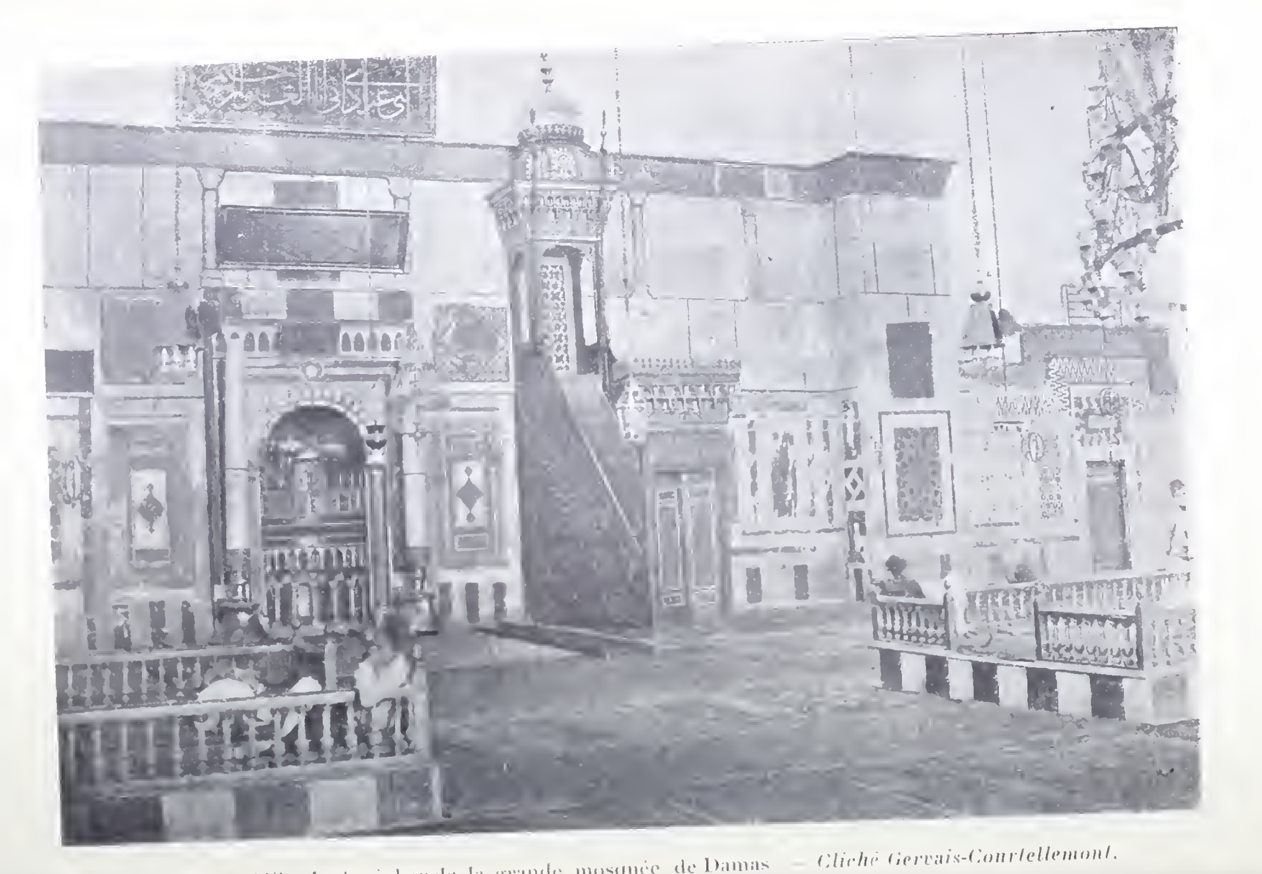


Fig. 34. — Mihrab et minbar de la grande mosquée de Damas. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

tion, qui semble inspirée des broderies et de l'orfèvrerie, pourrait être rapprochée des étoffes brodées de soie et d'argent qui furent le plus bel élément du faste des rois sassanides. Elles sont riches,

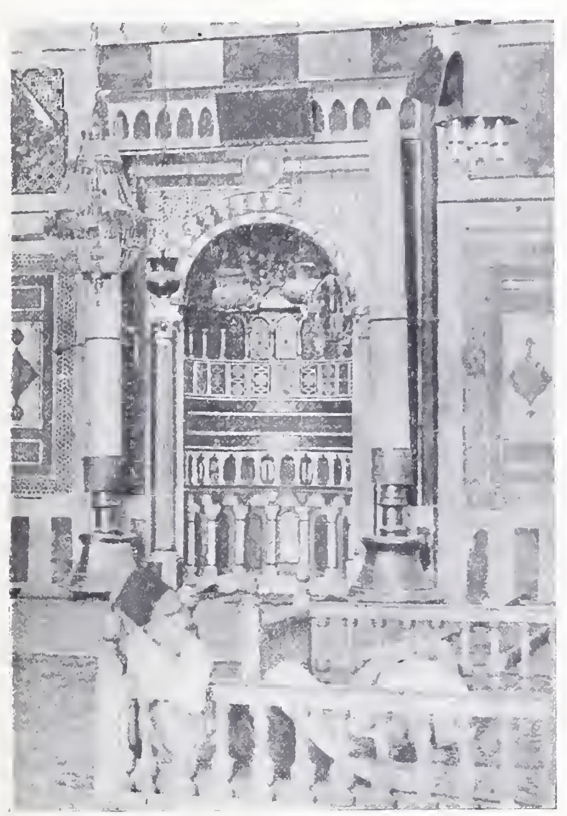


Fig. 35. — Grande mosquée de Damas. Détail du mihrab.
Cliché Gervais-Courtellemont.

sévères, d'une extrême splendeur. Les fenêtres qui les surmontent sont occupées par de magnifiques vitraux qui datent de la restauration de Saladin. Ces vitraux sont formés de verres colorés sertis dans un cloisonné qu'on a obtenu par le découpage d'une mince dalle de plâtre ; ainsi que dans tous les vitraux arabes, la face supérieure de la cloison est inclinée sur l'horizon, de façon, comme l'a dit M. de Vogüé, que chaque élément de verre se trouve pour ainsi dire placé au fond d'une petite lunette qu'il colore d'une pénombre

lumineuse. Ces vitraux, à verres rouges, bleus, verts, jaunes et blancs, sont d'une très belle harmonie [1] ; une claire-voie en faïence

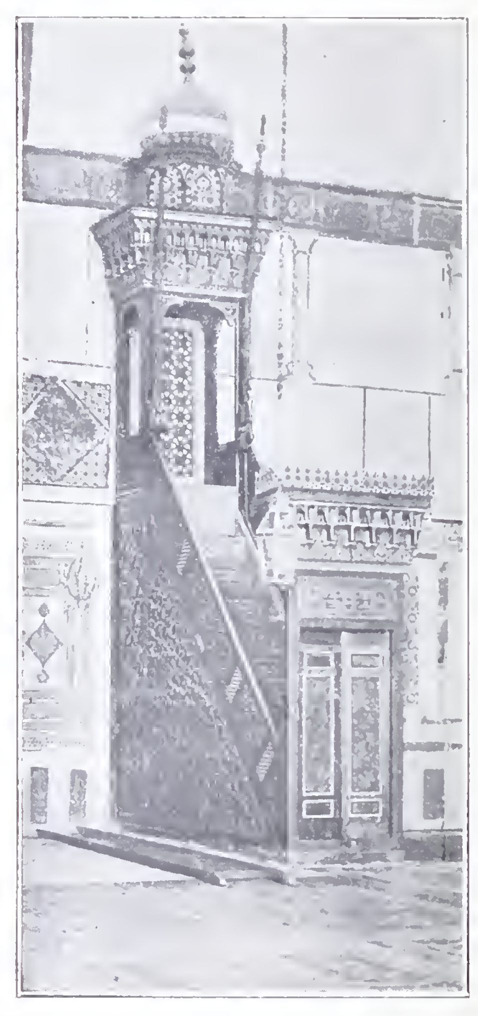


Fig. 36. — Détail du minbar, grande mosquée de Damas.
Cliché Gervais-Courtellemont.

1. Les vitraux de Damas étaient-ils célèbres chez nous au moyen âge, et ont-ils inspiré, malgré la différence du procédé, quelques-uns de nos artisans? C'est ce que me porte à croire ce passage de l'*Histoire de Reims*, de dom Marlot t. III, p. 321 «. En mémoire d'un aussi glorieux rétablissement, nos

placée en dehors, leur tamise le jour. Un tore peint et doré couronne intérieurement l'étage des fenêtres ; la coupole, plus moderne, est revêtue d'une riche ornementation en stuc peint et doré qui date de Saladin, et qui fut restaurée sous Mohammed ibn Kalaoun (1318) et vers 1830. Elle se compose, comme l'a décrit M. de Vogüé, « de lobes d'or se détachant sur un fond bleu rompu que sillonnent d'élégantes arabesques coupées par des zones noires chargées d'inscriptions pieuses dont les lettres, élégamment, entrelacées, se marient si heureusement aux vitraux ». (De Vogüé, p. 91).

Avant la restauration de Soliman, l'extérieur de la mosquée (dont le gros œuvre se composait de matériaux assez grossiers) était revêtu de marbre dans sa partie inférieure, et, au-dessus, de mosaïques [1]. Aujourd'hui, les placages de marbre restaurés ou remplacés par Soliman subsistent encore, et des faïences de style persan [2] ont remplacé les mosaïques. Cette décoration de faïence, dont l'aspect est éclatant, est composée, pour les parties plates du revêtement, de carreaux émaillés, les archivoltes des arcs et les éléments d'architecture étant, au contraire faits en briques dont la tranche est émaillée alternativement en bleu et en blanc. La grande coupole est à l'extérieur entièrement revêtue de cuivre. La mosquée d'Omar a, du dehors, l'aspect précieux qu'elle présente plus encore au dedans.

La mosquée El-Aksa à Jérusalem. — La mosquée el-Aksa qui est toute voisine de la mosquée d'Omar, en égala presque la splendeur ; ancienne basilique de Justinien, elle fut reconstruite par Abd el-Malek ; détruite par deux tremblements de terre, elle fut relevée en 785. Saladin la restaura en 1187, ainsi que l'affirme une inscription ; il y fit transporter le beau minbar que Nour-ed-din avait fait faire pour la grande mosquée d'Alep. Les mosaïques dont il fit décorer le sanctuaire sont, malgré l'époque où elles furent exécu-

anciens y avaient fait enchâsser une *vitre damasquinée* » (à Saint-Nicaise de Reims). Le mot de vitre damasquinée aurait-il été employé par nos vieux chroniqueurs du moyen âge (à qui dom Marlot l'aurait emprunté) pour désigner des vitraux de couleur, ou bien l'expression serait-elle d'origine arabe ?

1. Pour l'emploi de la mosaïque à l'extérieur, la façade de la cathédrale de Parenzo qui a gardé une partie de ses revêtements, peut nous donner une idée de ce que pouvait être l'effet produit par un édifice entièrement décoré de cette façon. (Cf. *Architecture byzantine*, par Ehrard et Gayet, fasc. 2).

2. Ces faïences ont la plus grande analogie avec celles de la mosquée d'Ardebil, peut-être ont-elles été fabriquées sur place par des céramistes persans, car il me semble bien difficile qu'elles aient pu être transportées par voie de terre de Perse à Jérusalem.



Fig. 37. — Grande mosquée de Damas. Minaret de la fiancée (Madnet el-Arous).
Cliché Gervais-Courtellemont.

tées, semblables à celles de la Koubbet es-Sakhra et presque aussi belles (fig. 28).

La Mecque. — La Kaaba de la Mecque, recouvrant la pierre noire

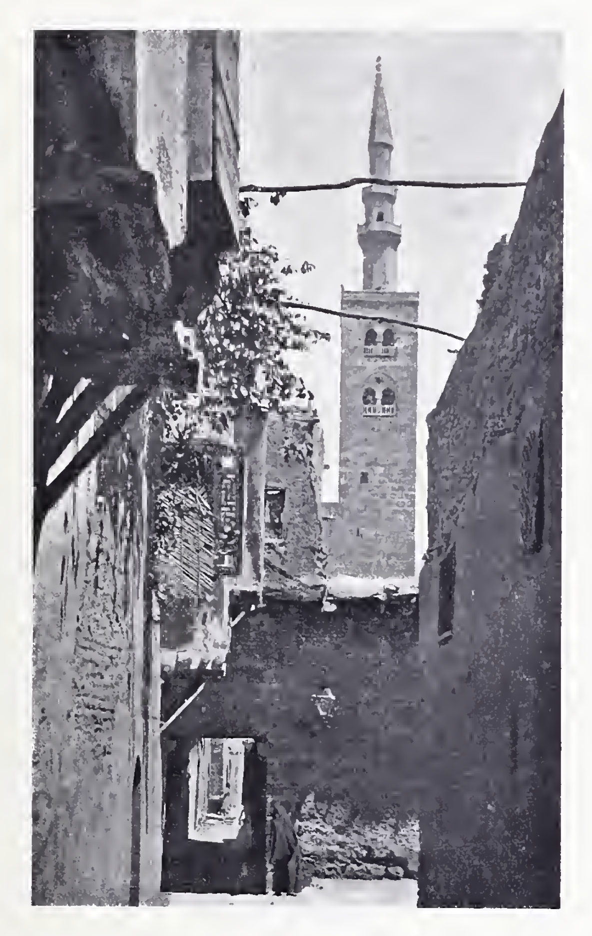


Fig. 38. — Grande mosquée de Damas. Minaret de Jésus.
Cliché Gervais-Courtellemont.

sacrée, que les musulmans pensent tombée du ciel, a une longue légende (fig 29). Elle aurait été construite par Adam, puis par Seth, puis par Abraham, puis par les Amalécites, puis au VIIe siècle, par les Coreichites avec l'architecte copte Dokoun; après que Yézid l'eut détruite, Abdallah ibn Zobeir la reconstruisit; elle fut détruite

à nouveau au nom d'Abd-el-Malek qui, peu après, en releva les portiques; elle entre dans l'histoire à partir de ce moment. Le Persan Nassiri Khosrau la visita entre 1035 et 1042 (voir sa description dans



Fig. 39. — Grande mosquée de Damas. Fontaine de la cour et minaret de Kaït-Bey. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

le Sefer-Nameh, trad. Schefer). On ne cessa de la réparer ou de la reconstruire : avant les restaurations de Soliman, Kaït-Bey et ses prédécesseurs firent sûrement des travaux à la grande mosquée, car je vois, sur les photographies de M. Gervais-Courtellemont, des minarets analogues à ceux qu'on construisait au Caire au xve siècle. En 1571, Selim en reconstruisit l'enceinte et orne de trois cent soixante



Fig. 40. — Grande mosquée de Damas, une des portes d'entrée latérales. — Vantaux en bois revêtus de bronze.

coupoles le Haram et les portiques. En 1605, la toiture est recouverte d'or massif et les colonnes sont cerclées d'or ; on fabrique à Constantinople les étoffes qui recouvrent la Kaaba, les colonnes, le tombeau de Fatma et celui de Mahomet à Médine ; puis furent consolidés les piliers du Haram (de ces 300 piliers, 244 sont en marbre jaune, antique probablement, 20 de granit d'Égypte, les



Fig. 41. — Vue d'ensemble de la cour de la grande mosquée de Damas. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

autres de marbre ordinaire, ronds, octogones ou hexagones). Les astragales et bases des colonnes furent dorés ou argentés, les gouttières de la Kaaba, exécutées en argent par Soliman, furent refaites en or par Ahmed. En 1625, Mourad IV entreprend de nouveaux remaniements ; Souheili, écrivain contemporain cité par de Hammer (*Histoire de l'empire ottoman*, IX, p. 402), nous apprend que la Kaaba avait alors été déjà reconstruite onze fois ; en 1681, en 1702, nouvelles reconstructions ; la vieille châsse d'argent pleine de terre pétrie avec l'eau de la sainte fontaine de Zemzem fut apportée à Constantinople.

Thévenot (*Voyages dans le Levant*, Paris, 1689, II, 492) a décrit, aussi, au xviie siècle, la Kaaba de la Mecque, d'après les renseignements qu'il avait eus des musulmans [1] ; l'as-

1. Nous donnons ici un plan de la mosquée de la Mecque, comme de celle de Médine, d'après ceux qui ont été publiés dans la *Revue de l'architecture* de César Daly et qui avaient été relevée par un officier de l'armée égyptienne.

pect actuel de la grande mosquée est plutôt, je pense, celui qu'elle loit à la reconstruction de 1681, sous Méhémet IV ; elle couvre de es nefs multiples un terrain de forme irrégulière et l'on voit bien ue l'édifice ne résulte pas d'un plan d'ensemble [1].

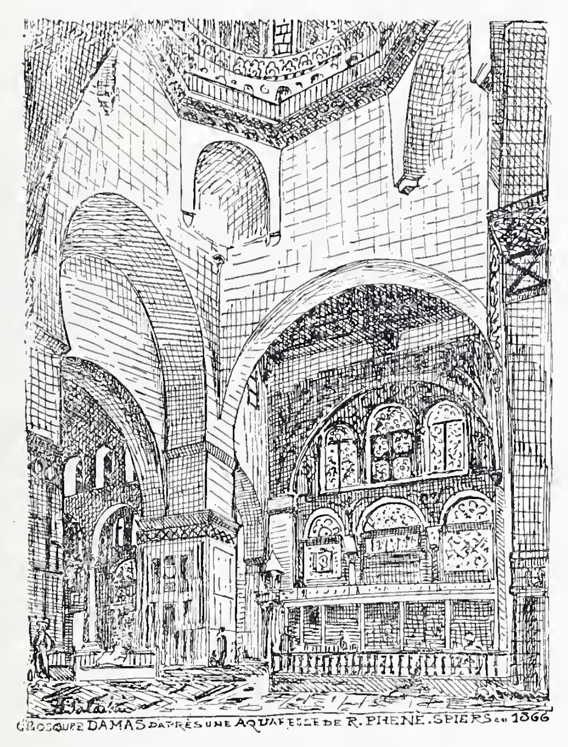


Fig. 42. — Grande mosquée de Damas. Détail du transept, dessin de H. Saladin, d'après R. Phené Spiers.

Médine. — La première mosquée à Médine semble n'avoir été qu'un espace carré (fig. 30), clos d'un mur de briques, couvert en partie l'une toiture de bois que soutenaient des troncs de palmiers recouverts de plâtre. Cette cour à portiques au fond de laquelle est le sanctuaire, reproduit le plan des anciens sanctuaires sémitiques et phéniciens ; c'est le prototype de la mosquée à portiques. Cette mosquée (Mesjed en-Nebi, oratoire du prophète) fut reconstruite

1. De nombreuses représentations des mosquées de la Mecque et de Médine se trouvent dans les manuscrits arabes ou sur les carreaux de faïence, mais elles sont sans exactitude.

en 707 (88 H.) par El-Walid, qui embellit de plaques en faïence le tombeau de Mahomet ; détruite par un tremblement de terre et un incendie, elle fut relevée sous Kaït-Bey, probablement sur l'ancien plan, car elle a, aujourd'hui encore, la disposition en nefs paral-

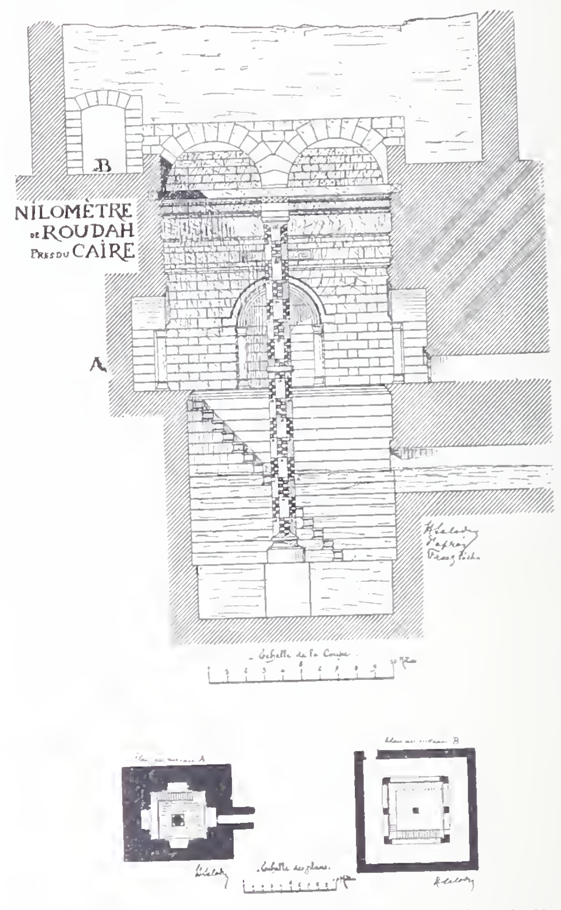


Fig. 43. — Nilomètre de Rauda, dessin de H. Saladin.

lèles des mosquées anciennes ; elle renferme le tombeau de Mahomet ; Thévenot l'a décrit ; cependant, si l'on en croit le plan, le turbé ne serait pas rond comme il dit, mais en forme de salle rectangulaire ; Thévenot décrit les richesses accumulees autour du tombeau, le grand diamant scié en deux sous le sultan Osman, et enfin le tombeau « qui n'est pas suspendu en l'air comme plusieurs

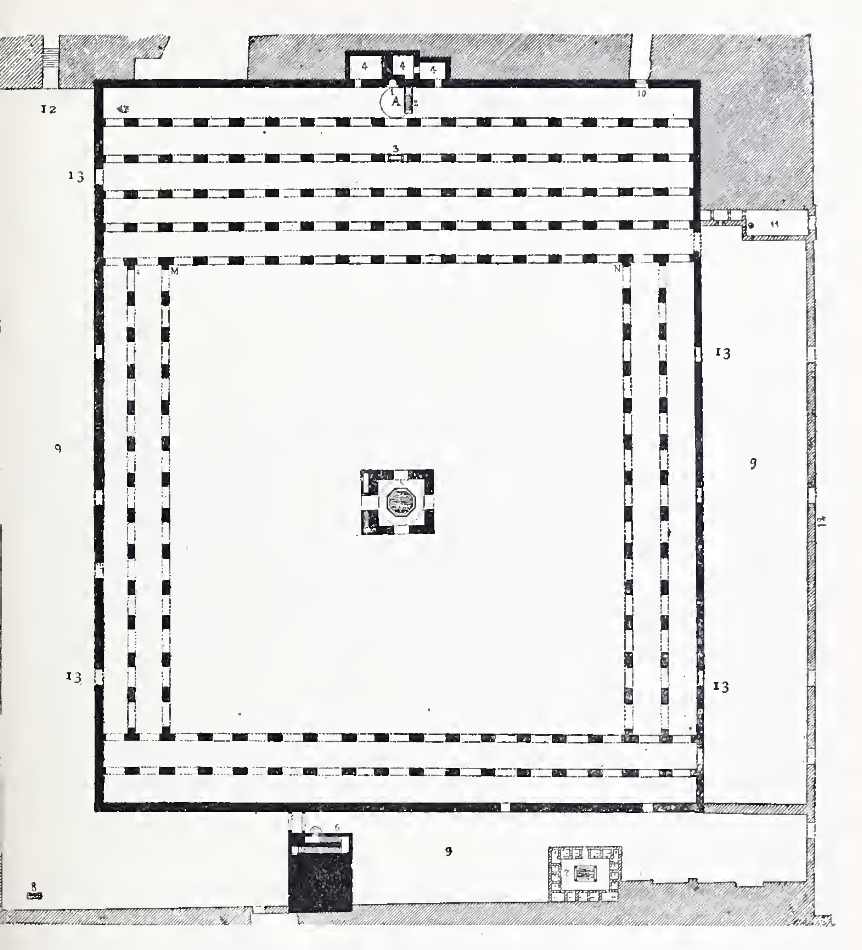


Fig. 44. — Plan de la mosquée d'Ibn Touloun au Caire, d'après Franz-Pacha.
A. Coupole au-dessus du minbar et du mihrab.
1. Mihrab.
2. Minbar.
3. Dikka.
4. Chambres de service
5. Fontaine.
6. Minaret.
7. Latrines.
8. Fontaine.
9. Cours intérieures.
10. Porte.
11. Sébil.
12. Portes latérales extérieures.
13. Portes intérieures.

l'ont décrit faussement, et qui ne l'a jamais été, mais est à plate terre, relevé et couvert comme celui des empereurs et pachas turcs ».

Grande mosquée de Damas (fig. 31-42). — La grande mosquée de Damas, dont nous avons à parler maintenant, est une ancienne église chrétienne consacrée à saint Jean-Baptiste par Théodose en 379, et

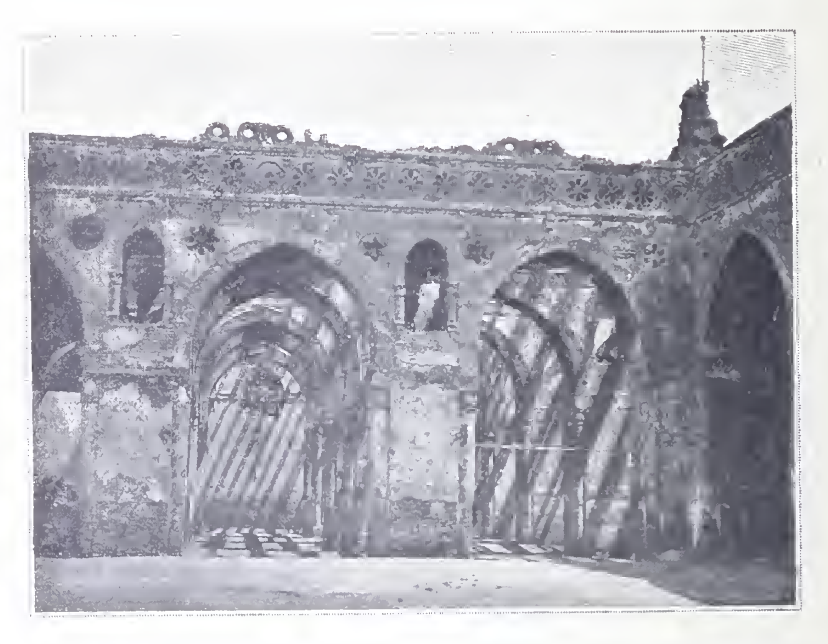


Fig. 45. — Détail de la façade de la mosquée d'Ibn Touloun sur la cour (876-878 J.-C.).

restaurée par son fils Arcadius, sur l'emplacement d'un ancien temple, qui s'élevait au milieu d'une immense cour dont les portiques subsistent encore en partie. Dès qu'ils furent entrés à Damas, les musulmans partagèrent avec les chrétiens l'usage de cette mosquée; mais le calife omayade El-Walid la livra tout entière au culte musulman, et dans ce but, la modifia en partie. Maçoudi, écrivain du xe siècle, dit que ce fut en l'an 87 (708).

Cette mosquée eut à subir un incendie en 1069, un autre en 1400, et enfin le funeste incendie de 1893, qui tous furent suivis de reconstruction. (Mokaddassi en 985 et Ibn Djobair en 1184 en ont laissé des descriptions.

Les arcades des portiques de la cour, les portes extérieures, la façade du transept et de la mosquée, sont, je crois, tout ce qui reste aujourd'hui du monument d'El-Walid [1]; c'était une œuvre toute byzantine; Girault de Prangey a marqué ce caractère, commun aux premiers édifices musulmans, mosquées d'Omar, de Damas, de



Fig. 46. — Mosquée d'Ibn Touloun au Caire. Cour, minaret et fontaine.
Cliché Gervais-Courtellemont.

Cordoue, comme je l'ai reconnu aussi à Sidi-Okba de Kairouan (sculptures du dôme au-dessus du mihrab). Il est visible ici encore dans les ailes de la cour, avec leurs colonnes dont les chapiteaux sont couronnés d'un tronc de pyramide, dans les petites arcades du premier étage, géminées avec une colonne dans l'axe et dans le dessin des vitraux en plâtre. Avant l'incendie de 1893, quand je la visitai en 1879, la mosquée, avec sa coupole [2] (brûlée au XIe siècle et reconstruite en bois et refaite une deuxième fois au XVe siècle) — avec ses trois minarets : celui de la Fiancée au nord, datant de la

1. Les vues que j'en donne ici sont d'autant plus précieuses qu'elles ont été prises avant l'incendie qui a amené la restauration actuelle.

2. Les Arabes l'appellent coupole de l'aigle, parce qu'ils trouvent qu'elle ressemble, avec les ailes du transept, à un aigle déployé.

construction de l'édifice ; celui de Jésus semblant dater du XIe siècle et ressemblant un peu à un clocher ; celui de l'ouest datant du

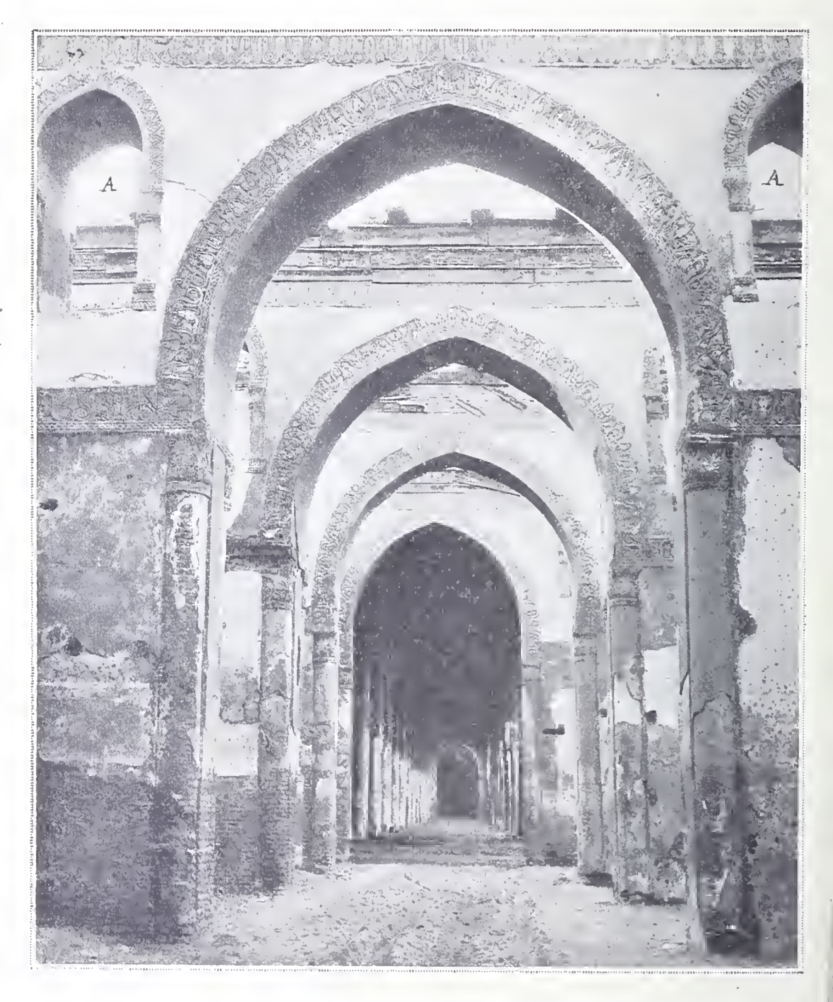


Fig. 47. — Nefs intérieures de la mosquée d'Ibn Touloun, au Caire[1] (876-878 J.-C.).

XVe siècle — se présentait avec une grande franchise de parti, malgré ses restaurations. El-Walid, en modifiant l'église de Théodose,

1. Comparer la disposition des ouvertures A (fig. 47) encadrant la baie principale avec la même disposition au pont de Dizfoul (fig. 15).

y avait réalisé un type de mosquée qui ne fut pas sans influence sur les mosquées postérieures ; le mihrab était placé sur le mur latéral de l'ancienne église, la mosquée étant formée ainsi d'un rectangle dont la plus grande dimension est parallèle au mur du mihrab

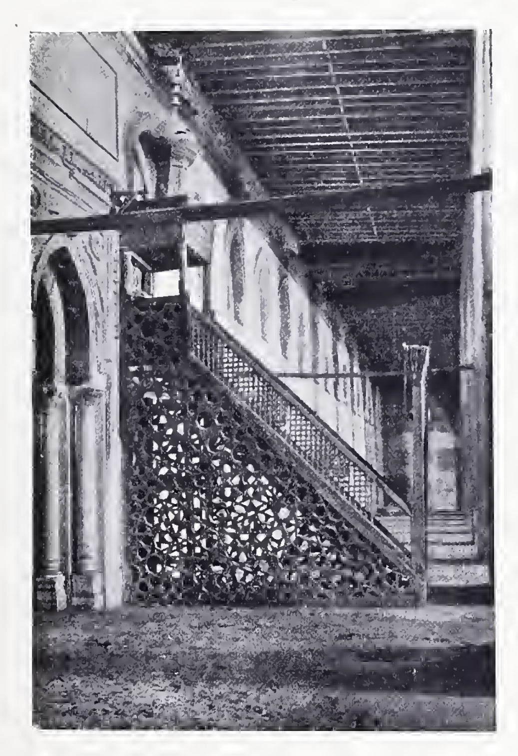


Fig. 48. — Mosquée d'Ibn Touloun au Caire. — Mihrab d'Ibn Touloun et minbar de Lagin. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

avec un transept médian, partagé par les trois nefs, recouvert par la coupole, d'une cour rectangulaire entourée de portiques (et où se trouvent aujourd'hui trois koubbas) et d'un minaret sur la face nord. Ce type se retrouve plus ou moins dans les mosquées d'Amrou, d'Ibn Touloun, d'El-Hakem et de Daher Bibars [1] au Caire; dans la Djama Zitouna, à Tunis, à Sidi-Okba de Kairouan, etc...., et si l'on pouvait pénétrer dans les mosquées de Samarra

1. On n'a pas encore, que je sache, fait remarquer que le plan de cette mosquée (plan, fig. 68), est une curieuse reproduction rectifiée de celui de la grande mosquée de Damas.

ou de Mossoul où l'unité du rite a dû imposer l'unité des types, on y retrouverait sans doute ce plan et cette cour rectangulaire.

La décoration de la mosquée, telle qu'elle était au XVII[e] siècle, nous est rapportée par Thévenot : « on y entre par de grandes portes de bronze, toutes de près de quatre toises, qui sont fort bien

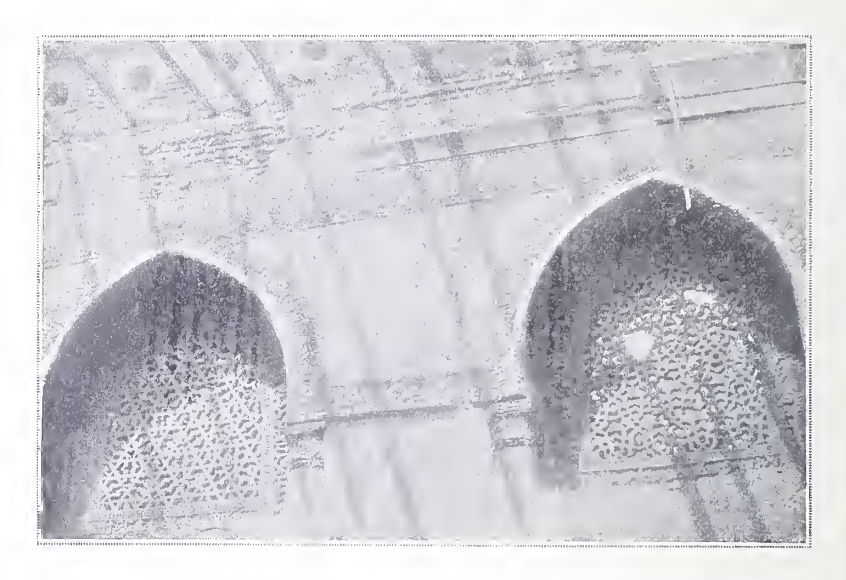


Fig. 49. — Mosquée d'Ibn Touloun au Caire. Clôtures à jour des fenêtres (restauration du sultan El-Mansour Lagîn, à la fin du XIII[e] siècle.

travaillées et pleines de figures bizarres; l'on voit au milieu de chacune d'elles un calice bien gravé [1]... du côté du couchant il y a trois portes de bronze, etc. (fig. 40).

La mosquée à l'intérieur présente, dans sa partie supérieure, des colonnettes de style byzantin à reliefs très méplats, une frise de rinceaux de marbre blanc et doré se découpant sur un fond de marbre foncé, rappelant tout à fait le style de la Koubbet-es-Sakhra. Les dés qui surmontent les chapiteaux des colonnes sont en troncs de pyramide mais plus trapus que ceux du dehors. Les plafonds

1. Ces portes datant du début du XV[e] siècle, avec des inscriptions au nom du sultan Abd-al-Aziz, fils de Barkouk (1405-1406 J.-C.) : cf. M. van Berchem, *L'Art musulman au Musée de Tlemcen*, *Journal des Savants*, août 1906, et G. Migeon, *Les arts décoratifs*.

des ailes du transept avant le dernier incendie, étaient à solives apparentes avec des caissons à stalactites ; des poutres demi-cylindriques où la partie carrée près du mur se raccordait à la partie cylindrique par des stalactites dorées (comme celles du xve siècle au Caire) reposaient sur une frise décorée d'une inscription en lettre blanches sur

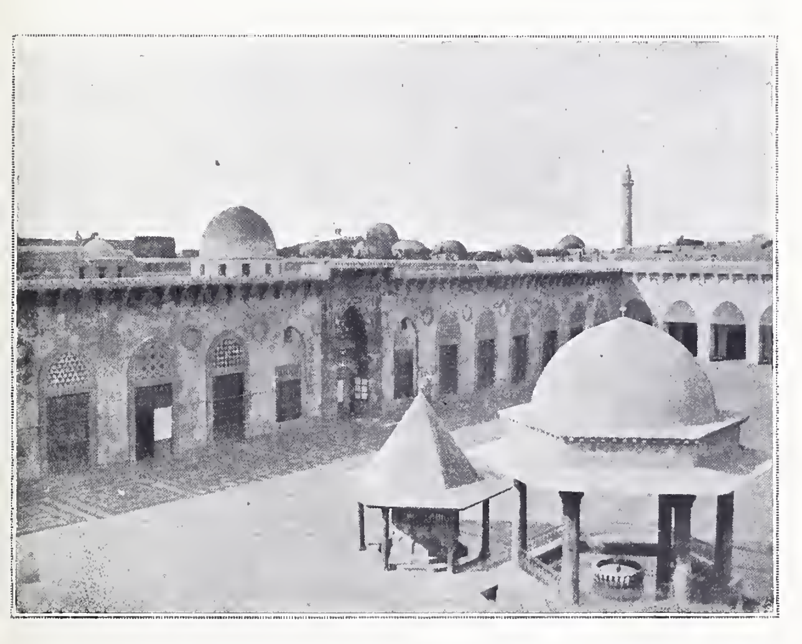


Fig. 50. — Cour intérieure de la mosquée Zacharie ou grande mosquée d'Alep (reconstruite vers 365 H.-976 J.-C.).

fond bleu qui était soutenue elle-même par des consoles décorées d'ornements rouges, bleus et dorés. Ce bel ouvrage datait assurément de la réfection du xve siècle, ainsi que le mihrab et le minbar, et les mosaïques de marbre qui décoraient le bas du mur. Mais rien n'était si intéressant que les mosaïques du transept que je vis en place en 1879[1] ; elles avaient été exécutées par des mosaïstes byzantins, fournis à El Walid par l'empereur grec ; leur tonalité était verte et brune, sur fond d'or. Les cheiks de la mosquée prétendaient qu'elles représentaient la Mecque et Médine. C'étaient des arbres et des édifices. Mokaddassi cité par Spiers [2] dit

1. Les Arabes appellent ces mosaïques *foseifasa* فسيفسا (du grec ψηφος).
2. R. Phené Spiers. *The great mosque of the Omeiyades Damascus.* R. I. B. A.

que « les douelles des arcades et les parties du mur où étaient percées les fenêtres cintrées étaient aussi ornées de mosaïques et d'arabesques ». Il y en a encore des fragments sur les quatre premiers arcs de l'arcade de la cour, à l'entrée de l'ouest, Bab-el-



Fig. 51. — Mosquée El-Azhar, au Caire, vue de l'entrée prise de la cour intérieure, avec le minaret de Kaït-Bey.

Berid ; M. Dickie [1] croit qu'on retrouverait une partie de ces mosaïques extérieures, analogues à celles de l'intérieur, sous le crépissage qui les recouvre. Enfin le crénelage du mur de la cour était aussi en mosaïques, mais tous les merlons ont disparu. J'ai vu aussi en 1879, au tombeau de Daher Bibars à Damas [2], d'autres mosaïques byzantines analogues, elles représentent des architectures et des verdures sur fond d'or. Thévenot les décrit fort exactement.

1. A. C. Dickie. *The great mosque of the omeyades Damascus.* Palestine. Expl. Fund, oct. 1897.

2. Kondakov. *Recherches archéologiques en Syrie et en Palestine.*

Avec ce splendide revêtement extérieur, la mosquée de Damas, de la cour, devait avoir un aspect magnifique. Le faste n'était pas moindre aux mosquées du Caire ; les palais n'étaient pas moins merveilleux ; si l'on en croit les descriptions des historiens, partout les Arabes cherchaient à surpasser le luxe suprême des empereurs byzantins.

Mosquée d'Alep. — La grande mosquée d'Alep, reconstruite en



Fig. 52. — Cour intérieure de la mosquée El-Azhar au Caire, vue d'ensemble (fondée en 361 H.-978 J.-C.).

976 [1], se rapprocheprobablement, commeplan, de celle de Damas, avec une cour oblongue (Thévenot l'a décrite (fig. 50). La corniche qui couronne les murs est soutenue par des corbeaux d'une assez longue portée et couronnée par des merlons en fleur de lys, qui me semblent dater de la restauration de 1208 dont je parlerai plus loin. Dans la cour, dont le pavage a dû être refait à plusieurs reprises, il y a deux fontaines, dont la plus petite présente la plus grande analogie avec la fontaine byzantine figurée sur les portes de bronze de la cathédrale de Bénévent (De Beylié, *L'habitation byzantine*, p. 123).

1. La première mosquée avait été détruite en 962 par Nicéphore Phocas, et son minbar et sa tribune brûlés.

Le Nilomètre de Rauda. — En 715 (95 H.) fut fondé sous le calife omayade Soleiman ibn Abd el-Malek le Nilomètre de Rauda (Mékyas) et construit près du Caire[1] par un architecte origi-



Fig. 53. — Mosquée El-Azhar, au Caire. Porte de Kaït-Bey et porte de la medressé Tibarsiyeh reconstruite par Abder-Rahman Katkhoda (2e moitié du XVIIIe siècle).

naire du Ferganah. C'est essentiellement un puits rectangulaire qu'une canalisation souterraine unit au Nil. Au centre de ce puits, une colonne en forme de prisme à base octogonale se dresse et

1. Il fut reconstruit sous Mamoun en 814, sous Motawakkil, en 861, restauré sous Mostanser, en 1092, par Bedr-el-Gemali qui y fit construire une mosquée qui avait une cour carrée, trente-huit colonnes et était juxtaposée au Mekyas (Van Berchem, *Corpus inscript. arabic.*, I, p. 18 ss., et Marcel, *Description de l'Egypte*, vol. I, pl. XXII ; Corbett-Bey, *The life and works of Ahmad ibn Touloun* (*Journal of Royal Asiatic Society*, 1891).

porte sur ses faces des divisions en coudées (0 m.540). Le relevé de l'étiage se fait chaque jour (fig. 43).

Mosquée d'Ibn Touloun au Caire. — En 868 (254 H.) Ahmed ibn Touloun fut nommé par le calife abbasside Motawakkil gouverneur



Fig. 54. — Dôme intérieur à la mosquée El-Azhar, au Caire (361 H.-978 J.-C.).

de l'Égypte ; l'année suivante, il se rendait indépendant de fait ; il unit sous son pouvoir la Syrie à l'Égypte : sa cour était d'un luxe inouï. Il abandonna l'ancien quartier El-Askar et s'établit dans le nouveau faubourg, El-Kataï, qu'il fonda en 868, et où il fit bâtir son palais. Makrisi nous en a décrit les richesses ; une salle d'or et d'azur était décorée de bas-reliefs en bois, de grandeur naturelle, qui le représentaient avec sa cour ; les figures étaient couronnées d'or, les turbans enrichis de pierres précieuses, les vêtements

peints et incrustés. Les palais de ses dignitaires entouraient le sien. Sur la colline d'Yachkour, il bâtit sa mosquée [1].

La mosquée d'Ibn Touloun est le type de la mosquée à portiques. Des bâtiments annexes sont groupés autour d'elle, avec des cours extérieures, disposition qui rappelle les anciens temples égyptiens,



Fig. 55. — Mosquée d'El-Hakem au Caire, un des angles intérieurs avec trompe en coquille (389-403 H.-990-1013 J.-C.).

celui d'Edfou, par exemple; comme dans les temples d'Égypte, d'Assyrie, de Chaldée, l'orientation est N.-O. S.-E. (fig. 44).

La mosquée elle-même mesure cent vingts mètres de long sur cent trente-huit de large; à chaque extrémité du sanctuaire se trouve un petit minaret [2]; le minaret véritable est en dehors de la

1. Herz-Bey donne pour date d'erection de la mosquée 876; Stanley Lane-Poole donne 878. Mais une inscription retrouvée en deux fragments, déjà publié par Marcel (*Description de l'Egypte*, atlas du vol. II) et relue et republiée par Max van Berchem (*Journal asiatique*, 1892, et *Corpus*, I, nº 10), donne la date de construction en ramadan de l'an 265 (mai 879). C'est la plus vieille inscription historique de l'Égypte musulmane.

2. La grande mosquée de Sousse, en Tunisie, est isolée de même par des cours latérales et a de même de petits minarets très bas.

mosquée sur la face N.-O. (fig. 44). Il est bâti en pierre et sur plan carré. Des niches en arc outre passé, géminées, en décorent les faces latérales. Il remplace l'ancien et a été fait sur son modèle. Makrisi, cité par Prisse d'Avennes, nous rapporte que l'architecte primitif, en exécutant ce minaret et la mosquée, prit pour modèle la mosquée de Samarra (fondée à 48 kilomètres de Bagdad par le calife Ouatek ibn Motassim en 642); or l'architecture de cette région est une architecture en briques; celle de la mosquée d'Ibn Touloun aussi [1]; elle est habillée d'un enduit de plâtre (fig. 47) et il en est de même en Mésopotamie où le gypse est si beau et si abondant que les Assyriens y taillèrent leurs hauts et bas-reliefs [2]. On retrouve dans l'emploi des colonnes engagées cantonnant un massif carré ou rectangulaire, tel qu'il se rencontre à la mosquée d'Ibn Touloun, la tradition des massifs de quatre colonnes engagées dans un massif commun, que MM. de Sarzec et de Morgan ont reconnus à Tello et à Suze (Musée



Fig. 56. — Fenêtre du minaret primitif de la mosquée d'El-Hakem, au Caire, d'après une photographie de M. Max van Berchem.

1. Makrisi raconte que le gouverneur voulait se procurer trois cents colonnes pour sa mosquée et qu'il fallait les prendre aux églises des chrétiens; mais il craignait une révolte. L'architecte copte, qui était en prison, lui proposa de bâtir une mosquée sans employer de colonnes pour soutenir les nefs. Ce n'est là, sans doute, qu'une histoire trouvée après coup, pour expliquer la construction d'une mosquée où l'on n'avait pas eu besoin, d'une forêt de colonnes antiques et byzantines, mais si la mosquée d'Ibn Touloun fut construite en briques presque au pied des carrières de Mokattam, il faut croire qu'une des raisons pour lesquelles elle fut construite en briques, c'est que l'architecte chrétien et non pas copte, comme le dit M. Gayet, était probablement chrétien chaldéen, et peut-être est-ce à cause de son origine qu'il a dû construire cette mosquée avec les matériaux dont l'usage lui était le plus familier.

2. Je ne me souviens cependant pas d'avoir vu mentionner dans les travaux publiés, sur les ruines de Ninive ou de Babylone, que les murs en aient été revêtus d'enduit de plâtre ou moulurés ou décorés d'une façon quelconque.

du Louvre, Salle assyrienne et salle de Morgan). Les arcades des nefs d'Ibn Touloun, où le tympan entre les arcs est allégé par une arcade ajourée, présentent une forme dont l'origine nous est inconnue, mais qu'on retrouve au-dessus des piles des ponts sassanides de Dizfoul et de Chouster; il n'est pas jusqu'à certains détails d'ornementation qui ne rappellent la décoration des étoffes sassanides, celles notamment qui reproduisent le globe ailé des chapiteaux de Tag-i-Bostan. Enfin, dans la mosquée de Touloun paraissent, pour la première fois, les ogives rappelant les arcs des monuments d'Amman[1] (fig. 17). Si l'on songe que la pierre ne manquait pas au Caire, cette préférence pour la brique s'expliquera surtout par les traditions mésopotamiennes apportées au Caire sous les Abbassides et qui se perpétuèrent encore dans l'architecture sous la dynastie des Fatimites chiites.

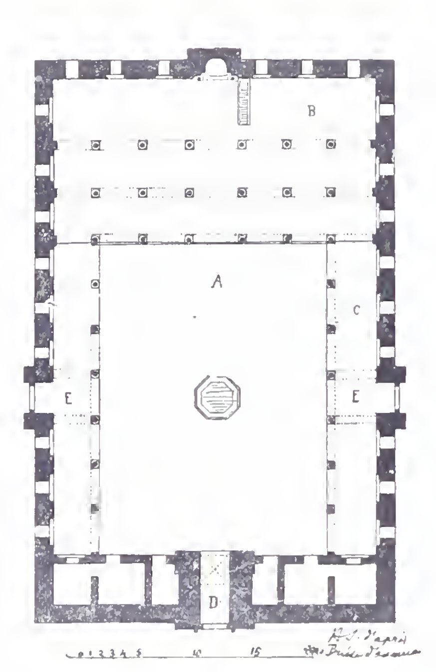


Fig. 57. — Plan de la mosquée Talaï Abou Rezzik au Caire. Dessin de H. Saladin, d'après Prisse d'Avennes.

A. Cour.
B. Sanctuaire.
C. Ailes.
D. Entrée (au-dessus de l'entrée s'élève le minaret).
E. Entrées latérales.

La mosquée d'Ibn Touloun est maintenant bien appauvrie; la fontaine qui se trouve au centre de la cour surmontée d'une coupole en briques, que soutiennent des voussures en stalactites, a remplacé l'ancienne fontaine où une vasque d'albâtre, entourée par une colonnade de marbre, était surmontée d'un dôme peint et close de grilles dorées. Entre les arcades de la mosquée qui sont

1. M. Dieulafoy (*Art antique de la Perse*, I, fig. 54) mentionne aussi des arcs en ogive dans les arcatures qui soulagent la face postérieure du mur dans lequel s'ouvre le grand arc du palais de Ctésiphon.

parallèles au mur du mihrab, les plafonds à solives qui formaient des caissons, sont aussi presque tous détruits. Il en est de même pour les mosaïques qui couvraient les murs, et pour la frise en bois sculpté et doré où se lisait le Coran tout entier. Le mihrab, que cantonnent quatre colonnes à chapiteaux byzantins, est décoré de mosaïques de marbre ; sa coupole est en bois, son encadrement formé de rinceaux de mosaïque d'émail ; au-dessus s'élève une petite coupole de bois soutenue par des pendentifs qui datent de la restauration du sultan Lagin (XIIIe siècle), comme aussi le mihrab de bois et les clôtures à jour des fenêtres (fig. 49). Ce ne sont pas ici des vitraux sertis dans une armature en plâtre, mais des dalles de pierre mince dont les découpures présentent des figures géométriques assez simples, mais très élégantes.

2. LES MONUMENTS FATIMITES DU CAIRE.

Mosquée El-Azhar au Caire. — La mosquée El-Azhar construite au Caire, par Djohar, l'esclave sicilien qui fut le général d'El-Moezz, premier souverain fatimite d'Égypte, avec sa nef centrale plus large et bordée de deux files de colonnes, présente déjà un plan bien différent de celui d'Ibn Touloun et d'Amrou, quoiqu'on ne puisse plus en juger qu'imparfaitement : car elle fut transformée en medressé peu après sa fondation et elle a été l'objet de réfections et d'additions nombreuses.

Ainsi, lorsqu'on pénètre dans la mosquée par la porte des Barbiers (Bab-el-Mouzeinin), on passe d'abord dans une ruelle bordée d'un côté par la medressé Tibarsiyeh (XIVe siècle) (fig. 53) ; par la medressé d'Akboga (XIVe siècle) de l'autre ; toutes deux ont un beau mihrab ; la première a été reconstruite sous Abder-Rahman Katkhoda au XVIIIe siècle (figure 53, côté droit), l'architecte employé par Abder-Rahman Katkhoda avait un style particulier et original, et ses stalactites à pans droits, aigus, ses arcs en plein cintre, et ses gravures plates donnent une sécheresse singulière à toutes ses œuvres encore assez nombreuses et bien reconnaissables au Caire. La porte d'entrée proprement dite date de Kaït-Bey, ainsi que le minaret dont on voit la base (1468-96) ; une clôture en bois qui datait de Kaït-Bey, au fond du premier portique, a été restaurée récemment. La mosquée elle-même fut augmentée de quatre nefs par Abder-Rahman Katkhoda, dont le tombeau se trouve dans une salle, à l'angle sud de la mosquée.

Malgré toutes ces additions, il semble résulter du plan de M. Herz-Bey que la dikka actuelle indique une nef centrale bordée d'une double rangée de colonnes, ce qui est une disposition très ancienne provenant peut-être de la Tunisie (où elle se trouve dans

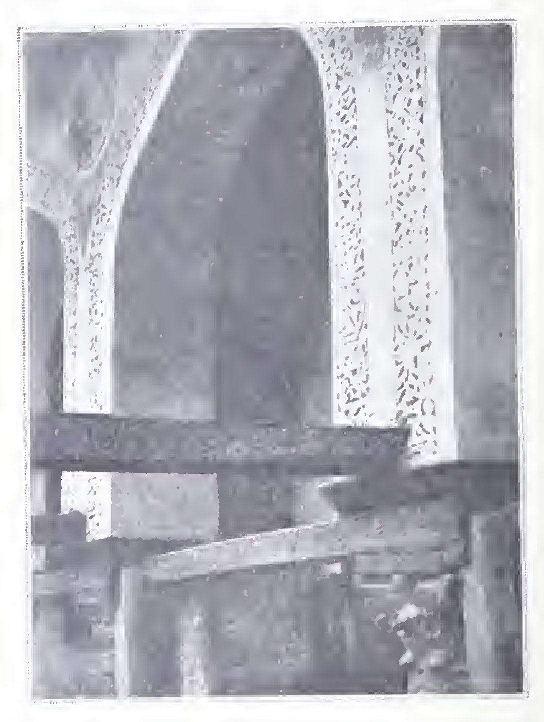


Fig. 58. — Détail des arcades de la mosquée Talaï Abou Rezzik, au Caire, d'après une photographie de M. Max van Berchem (de 452 H.-1060 J.-C. à 555 H.-1160 J.-C.).

les grandes mosquées de Sfax, Tunis, Kairouan, Mehdia, Beja, Gafsa, etc.), qui fut le berceau de la dynastie fatimite. Alors que les parties récentes sont en pierre, les parties anciennes d'El-Azhar sont en briques couvertes d'un enduit en plâtre assez épais où sont gravés les ornements : il en est ainsi notamment dans la petite coupole qui surmontait l'entrée (fig. 54).

On pénètre dans la cour par un passage assez large. Cette entrée, dominée par les minarets des medressés annexes, présente des colonnes romaines ou byzantines remployées avec leurs chapiteaux (fig. 57). Le mur de la cour est surmonté d'une frise à jour plus riche

que celle de Touloun, au-dessus de laquelle s'élèvent des merlons à six étages de dentelures évidés aussi à jour (fig. 52). C'est une décoration analogue à celle dont les fragments subsistent à El-Hakem. Mokaddassi, comme je l'ai déjà dit, mentionne aussi des merlons dans



Fig. 59. — Façade de la mosquée El-Akmar, au Caire, avant sa restauration (de 519 H.-1125 J.-C. à 545 H.-1150 J.-C.).

la cour de la grande mosquée à Damas, mais ils étaient décorés de mosaïques ; peut-être y aurait-il lieu de supposer que ces derniers avaient une forme analogue et que la richesse des dessins dont ils étaient décorés, correspondait à peu près à la décoration des merlons d'El-Azhar ? Les arcades d'El-Azhar, qui reposent sur les

colonnes, ont une forme aiguë toute particulière, comme les arcs des niches qui leur sont interposées ; c'est la forme de l'arc en briques et surtout de l'arc employé si souvent en Perse. La

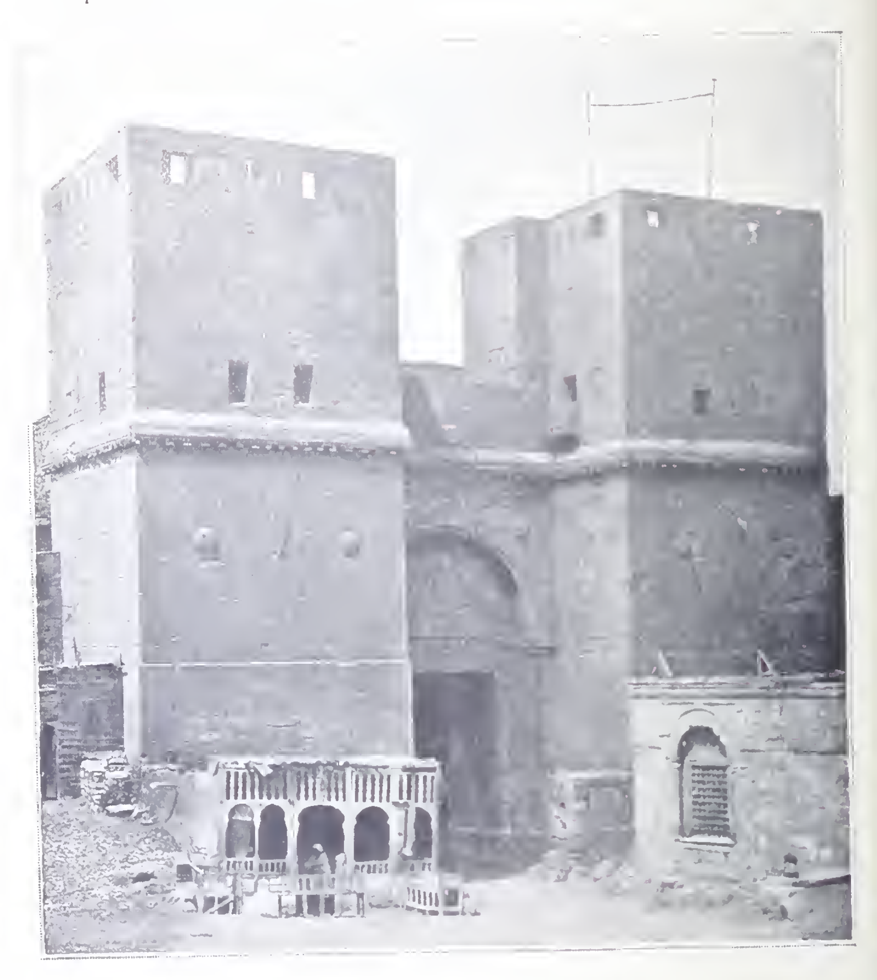


Fig. 60. — Bab-el-Nasr, au Caire, vue d'ensemble (452 H.-1060 J.-C.).

dynastie fatimite ayant été chiite comme les Persans, cette forme s'explique assez par des rapports avec la Perse, peut-être même par l'influence d'un architecte persan. Cette forme d'arc s'est perpétuée longtemps au Caire, même sous les Mamelouks bahrites quand tous les monuments étaient en pierre de taille. Les niches

figurées dans les cours hypæthres des mosquées de Kait-Bey, d'El-Ghouri, etc., la reproduisirent encore, et elle se rencontre jusqu'aux premières années du XVI[e] siècle.

La coupole qui se trouve au-dessus de l'entrée (fig. 54), soutenue par des pendentifs très simples en forme de niche ogivale, donne une idée de ce que pouvait être à l'origine la décoration intérieure de la mosquée. L'inscription devient un motif de décoration, un bandeau qui suit les lignes de l'architecture. La coupole elle-même, de plan nettement circulaire, s'appuie sans transition sur le tambour octogonal déterminé par l'insertion de quatre trompes en niche dans le carré de base. Les écoinçons de la partie octogonale sont ornés de dessins rappelant des broderies soutachées qui sont un des premiers exemples de ces noukch hadidas (découpures de plâtre) dont les artistes du Mogreb devaient, du XI[e] au XV[e] siècle, tirer un si grand parti.

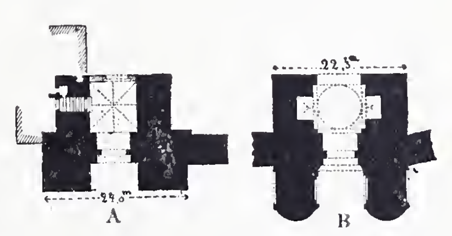


Fig. 61. — Plan de Bab el-Nasr et de Bab el-Foutouh, au Caire, d'après Franz Pacha.

A. Bab el-Nasr.
B. Bab el-Foutouh.

Mosquée d'El-Hakem au Caire. — La mosquée du calife El-Hakem fut fondée par le calife El-Aziz et son vizir Yakoub ibn Kas en 380 H., achevée en 393 par El-Hakem et inaugurée en 403 H. (1013)[1]. Elle se trouve à l'ouest de la ville, tout contre les murs du Caire (fig. 55). Elle est orientée N.-E. S.-O. Elle est aujourd'hui en ruines ; il ne reste que l'aile de l'est et des vestiges du portique nord. Le minaret est une reconstruction de Bibars el-Gâchenguir (703 H.), sur les bases de l'ancien.

Le plan de la mosquée d'El-Hakem (qui a été publié autrefois dans le grand ouvrage de la Commission d'Égypte) est analogue à celui de Touloun. C'est une cour entourée de portiques, tous parallèles, comme orientation des nefs, au mur du fond, où se trouve le mihrab. Les piles des arcades sont analogues à celles de Touloun, mais les chapiteaux sont réduits à leur plus simple expression, et ne sont plus que de simples tailloirs plats, exécutés à l'aide d'une assise de briques. C'est là une conséquence de l'emploi de

1. Voir van Berchem, *Notes d'archéologie arabe*, 1891, pages 29 et 99.

ces matériaux, et ces chapiteaux rudimentaires se rapportent à ceux en brique du Takht-i-Kesra, et à ceux qui ont été traduits en pierre



Fig. 62. — Bab el-Foutouh au Caire, détail de la porte (452 H.-1060 J.-C.).

à Amman. Les arcs d'El-Hakem sont légèrement aigus et outre-passés; leurs briques à gros joints sont recouvertes d'un enduit de plâtre (fig. 55) : ils étaient chaînés par des tirants en bois.

Au-dessus des arcades de la cour, une frise ajourée en briques

formait toujours, comme à Touloun, un couronnement séparé par des piles carrées [1]. A l'intérieur, s'élevait au-dessus du mihrab une coupole en briques, portée sur un tambour octogonal sur quatre trompes, comme à Touloun, comme à El-Azhar, comme peut-être à Samarra. Sous le plafond s'allongeait une inscription en coufique fleuri ; les plafonds étaient en bois à solives apparentes. L'ornementation fatimite se montre déjà dans cette mosquée moins fine, et avec des rinceaux différant déjà des rinceaux antiques



Fig. 63. — Bourdj ez-Zefer au Caire (forteresse fatimite ?)

et byzantins, et de l'ornementation rudimentaire de la mosquée de Touloun (fig. 55).

Mosquée Talaï Abou Rezzik au Caire. — La mosquée Talaï Abou Rezzik, commencée en 1060, fut achevée en 1160. C'est une disposition déjà condensée du plan ordinaire (fig. 57) : l'entrée principale avec les dépendances en ailes ; les portiques latéraux avec leurs entrées ; la mosquée proprement dite avec ses quatre nefs, dont celle de mihrab est la plus large. Les arcades, portées par des colonnes dont les chapiteaux furent assurément empruntés à des églises chrétiennes, sont armées de tirants en bois dont les faces sont sculptées et qui vont ainsi de nef en nef dans le sens perpendiculaire au premier (fig. 58). Les archivoltes des arcs sont en plâtre sculpté ; les tailloirs des chapiteaux sont en bois sculpté ; ils sont doubles en hauteur, l'un figurant le tailloir véritable, l'autre un abaque supplémentaire correspondant au niveau

1. L'aspect de cette mosquée au commencement du XIXe siècle nous a été conservé dans un tableau de Marilhat conservé au musée du Louvre et dans un tableau de Langlois, conservé au musée Langlois, à Caen. La disposition des arcades, celle des inscriptions et de la décoration s'y reconnaissent facilement.

des tirants des arcs ; ceux-ci sont surhaussés et semblables à ceux d'El-Azhar : comme à cette mosquée, les tympans sont évidés de niches à peine défoncées ; au-dessous de ces niches et entre elles, se trouvent des évidements en losanges, en demi-sphères, en forme de cuvettes à douze cannelures ; le tout est surmonté d'un crénelage dentelé. Des grilles en bois, entre les colonnes, isolaient le sanctuaire de la cour. Le mihrab, cantonné de colonnes octogonales à chapiteau bulbeux uni, montrait de magnifiques mosaïques



Fig. 64. — Vue d'ensemble de la citadelle de Damas (vers 524 H.-1131 J.-C.).

dont Prisse d'Avennes a donné l'angle supérieur gauche). Les fenêtres étaient doubles, de plâtre ajouré au dehors, de verre serti dans le plâtre au dedans [1]. Le minaret se dressait au-dessus de la porte d'entrée.

Mosquée El-Guiouchi au Caire. — La mosquée El-Guiouchi est située sur le flanc du Moqattam, colline au-dessus du Caire. Elle est accompagnée d'un tombeau [2] qu'une coupole ovoïde recouvre. Le dôme est soutenu par des trompes simples comme à El-Azhar et El-Hakem. Le mihrab, autrefois cantonné de deux colonnes à chapiteaux bulbeux ou caliciformes, est décoré de sculptures très méplates relevées de couleurs qui rappellent l'aspect d'une tenture. Le minaret de cette mosquée, sur plan carré, ressemble un peu à celui de la grande mosquée à Kairouan et à certains petits clochers de Sicile.

1. Cette disposition, généralement employée pour les fenêtres percées dans les murs, se justifie par la nécessité de tamiser la lumière avant qu'elle parvienne au vitrail et de garnir aussi bien la face intérieure que la face extérieure du mur en masquant l'ébrasement de la baie.

2. Voir van Berchem, *Notice sur le Gami el Goyûshi*, Le Caire, 1888 (inscription de construction lue. Moharrem, 498).

Mosquée El-Akmar. — La dernière des mosquées fatimites du Caire est la petite mosquée El-Akmar, rue Nahassin, construite par le calife El-Amir bi-Akham Allah en 519 (1125) et restaurée par Barkouk ; elle est en pierres, d'un échantillon moyen et d'un appareil assez bien exécuté (fig. 59). La décoration se ressent de la matière.



Fig. 65. — Intérieur du dôme de la chapelle de l'imam Chaféï au Caire (de 567 H.-1171 J.-C. à 608 H.-1211 J.-C.)

Cette mosquée est couronnée d'une inscription en coufique fleuri. Mais ce qu'il y faut surtout remarquer, ce sont les voussoirs qui forment le linteau de la porte d'entrée et font prévoir les grands voussoirs du XIVe et du XVe siècle, et ce sont surtout les niches de la façade, fortement renfoncées, qui se présenteront désormais, plus ou moins modifiées, dans toutes les mosquées égyptiennes [1]. Elles sont couronnées d'une sorte de coquille ogivale à côtes saillantes, au fond de laquelle un médaillon circulaire sertit une inscription à jour entre deux anneaux concentriques, décorés de rinceaux très

1. La petite niche située sur le contrefort central a des colonnettes à chapiteaux bulbeux ou caliciformes. L'origine de la forme de ces chapiteaux semble devoir être cherchée dans ceux du Martyrion de Constantin, à Jérusalem, qui étaient en argent et façonnés en forme d'hydries (Clermont-Ganneau, *Recueil d'antiquités orientales II et IV*).



Fig. 66. — Vue de l'entrée de la citadelle d'Alep (605 H.-1208 J.-C.). *Cliché Thévenet.*

fermes. A l'angle gauche de la façade, le pan coupé est racheté, au-dessus de la ligne de naissance des arcs, par une série de stalac-

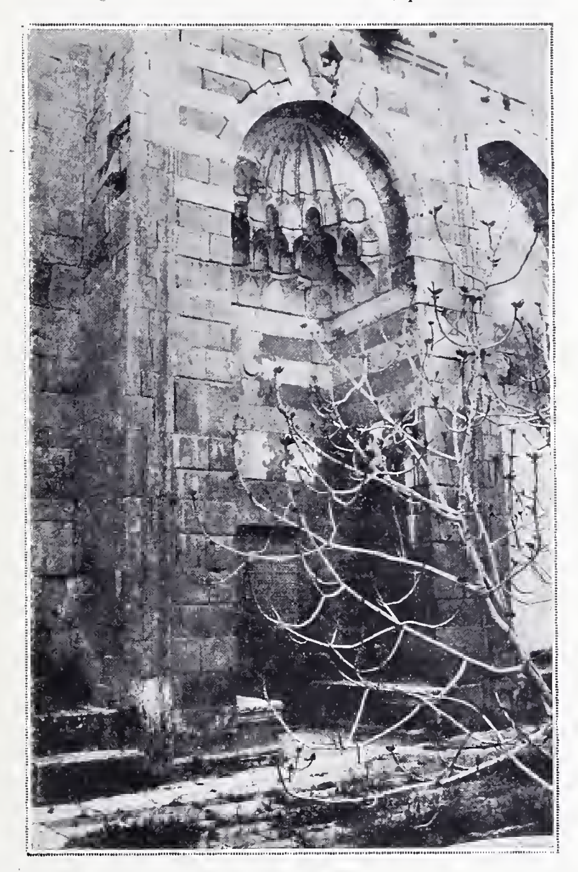


Fig. 67. — Porte de la mosquée de la citadelle d'Alep (XIVe et XVe).
Cliché van Berchem.

tites très simples superposées à deux rangs. Ce sont, je crois, les plus anciennes stalactites datées.

Diarbékir (*Mésopotamie*). — C'est aussi dans une pierre très ferme qu'est exécutée la décoration de la façade de la grande mosquée à Diarbékir (cf. Hommaire de Hell, *Voyage*, pl. XLII et XLIII), et on pourra, sous de nombreux remaniements, y distinguer les indications intéressantes qui montrent ce que sera la décoration arabe plus tard.

Les fortifications fatimites au Caire[1]. — C'est à l'influence syrienne que doit être attribué au Caire l'emploi de la pierre à la mosquée El-Akmar. Alors que la première enceinte élevée sous el Moezz était en briques crues, la seconde enceinte du Caire bâtie en 1080 est revêtue de pierres de taille formant parement et disposées en parpaings et boutisses. Les fortifications sont disposées selon la méthode byzantine. Elles ont trois portes Bab el-Nasr, Bab el-Foutouh, Bab el-Zoueileh, qui furent bâties par ordre de Bedr el-Djemâli par trois frères, architectes syriens d'Édesse (fig. 60, 61, 62, 63). C'est donc à l'influence syrienne que doit être attribuée l'emploi de la pierre et son bel appareil. Chacune de ces portes est constituée par deux tours protégeant la porte proprement dite, carrées à Bab el-Nasr, rondes aux deux autres. Les deux tours de Bab el-Foutouh, ont, pratiquées dans leurs flancs, de grandes niches peu profondes, dont le cintre est décoré de petits boudins juxtaposés qui feront plus tard, en Syrie et même en Égypte, un ornement très mâle aux archivoltes. Les mâchicoulis n'existent pas, mais sont rappelés par des consoles d'un profil très simple supportant une corniche [2]. Dans l'angle des tours et des portes se trouvent une colonne ou un pilier engagés. Pour faciliter la pose, les voussoirs du linteau de Bab el-Foutouh sont appareillés en dents de scie[3]. Bab el-Zoueileh était précédée d'un glacis [4] pour rompre l'élan des chevaux; ses deux battants tournent, dit Makrisi, sur deux crapaudines de verre. On trouve le même détail à la porte de Mehdia en Tunisie, qui avait été copiée sur celle de Racca. Or Racca (Nicephorium) n'est pas bien loin d'Édesse. Ce serait donc un type de fortification à retrouver, dans cette région voisine de l'empire byzantin et de la Mésopotamie, qui aurait inspiré les architectes des belles portes du Caire. Les caractères de la fortification fatimite au Caire sont, d'après M. van Berchem, l'emploi presque exclusif des tours carrées ou barlongues,

1. Casanova, Mémoire sur la citadelle du Caire (*Mémoires de l'Institut français d'archéologie en Égypte*.

2. A Chella, au Maroc, on trouve la trace d'une disposition qui permet d'imaginer des mâchicoulis (hourds) mobiles en bois.

3. A la porte d'El-Akmar, les voussoires s'engrènent selon une ligne sinueuse par un appareil plus compliqué. Peut-être, d'ailleurs, cette partie de Bab-el-Foutouh est-elle postérieure, car elle donne une proportion de porte bien basse.

4. Nous retrouverons ce glacis devant la porte de Mehédia au Maroc (voir plus loin).



Fig. 68. — Minaret de la mosquée de Zacharie ou grande mosquée à Alep.
Cliché Thévenet.

sauf pour deux portes; seules aussi les portes ont un commande-

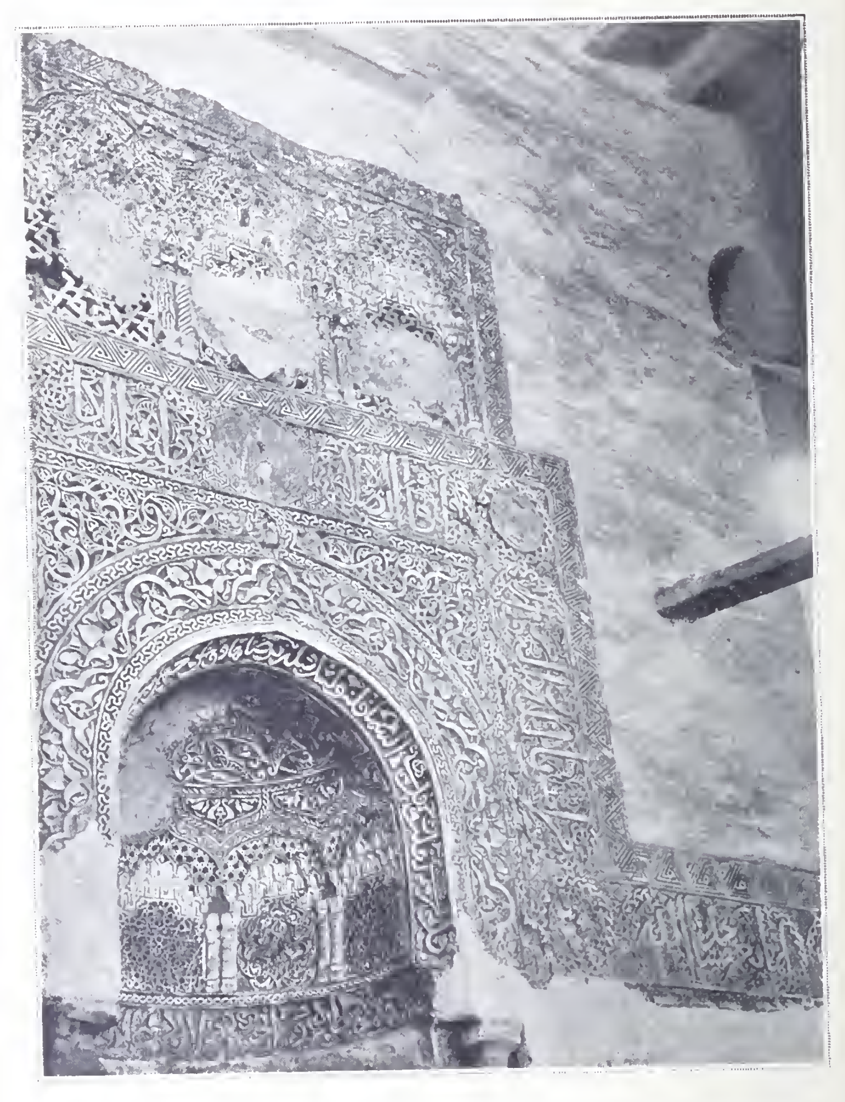


Fig. 69. — Mihrab du tombeau de la sultane Chadjarat ed-Dorr au Caire (648 H.-1250 J.-C.

ment élevé sur les courtines. Leur saillie intérieure est quelquefois plus grande que celle du dehors. Leurs ouvertures sont en plein

cintre. Les courtines ont de trois à cinq mètres d'épaisseur, et renferment des réduits sous le chemin de ronde. On a déblayé dernièrement une des grandes tours de l'enceinte du Caire nommée

MOSQUEE D'EL - DAHER

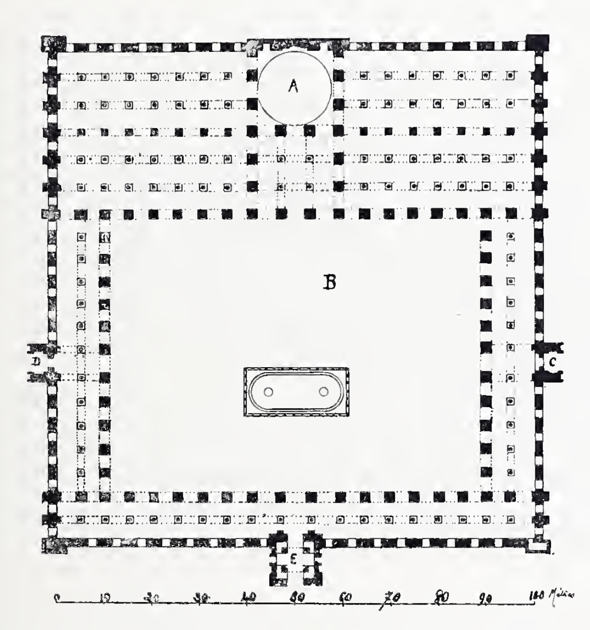


Fig. 70. — Mosquée de Daher Bibars, au Caire. Dessin de H. Saladin, d'après Prisse d'Avennes.

A. Sanctuaire.
B. Cour.
C. D. Portes latérales.
E. Porte et entrée principale.

Boudj-ez-Zefer qui présente, dans ses arcs et ses voûtes, les caractères des fortifications fatimites (fig. 63).

Il en est de même pour la porte de Damas à Jérusalem, si ce n'est qu'au lieu d'être d'un accès direct comme les portes du Caire, elle présente des coudes (atf) destinés à briser l'élan des assaillants.

Si nous résumons maintenant le caractère des monuments que nous avons étudiés jnsqu'ici en Syrie et en Égypte, nous voyons qu'à Damas et à Jérusalem, les premiers édifices musulmans sont byzantins. Ils semblent au Caire, au contraire, subir une influence

directement mésopotamienne et sassanide (étoffes sassanides d'Antinoé, exposées au Musée Guimet ; fouilles de M. Gayet).

Sous les Fatimites, nous voyons à la fois la construction en briques, presque toujours employée pour les mosquées, et la pierre apparaître dans les fortifications. Portail en forme de niches, niches en coquille aiguë, arcs de décharge, voussoirs découpés, stalactites, trompes en niches aiguës portant les coupoles légèrement ogivales, tels sont les caractères des monuments de cette époque. Nous n'avons pas à parler ici de la décoration (emploi du coufique, des bois sculptés et tournés, apparition des ornements géométriques aux mosaïques du mihrab de la mosquée Talaï Abou Rezzik, fig. 57). Le caractère précaire de la construction de briques nous explique la ruine des palais fatimites où le luxe était pourtant inouï. Le premier emploi de la pierre nous marque le commencement, au Caire, de l'influence syrienne dont nous suivrons plus loin le progrès.

3. MONUMENTS ABBASSIDES DE BAGDAD ET DE SAMARRA

Bagdad et Samarra. — Il nous faut auparavant dire quelques mots de Bagdad et de Samarra, que nous n'avons pas étudiées jusqu'ici, puisque nous ne nous sommes soucié que des monuments qu'on peut visiter. On sait quelle fut la splendeur des Abbassides[1]. Après Koufa et Hachemiyé, Bagdad fut leur capitale. Haroun al-Rachid l'embellit de monuments. Le calife Motassem fonda Samarra à 48 kilomètres de Bagdad et y résida. J'ai dit quelle influence j'attribue à la mosquée et au minaret de Samarra sur les monuments contemporains du Caire. Les califes construisirent encore à Samarra les palais El-Machuka, El-Gaffariyé et le palais de Motawakkel. A Bagdad fut élevé en 855 le tombeau d'Ibn Hanbal, dont l'état actuel est dû aux restaurations turques. En 1051, on y restaure le tombeau de Zobéïde, dont le parti du plan et l'exécution sont complètement persans. En 1055, les Seldjoucides remplacent les Abbassides et Thogrul Beg élève à Bagdad le Khan Orthma[2].

1. Von Oppenheim, *Von mittelmeer zum persischen Golf*, 2 vol., Berlin, 1899.

2. Décrit par M. Dieulafoy (*La Perse, la Chaldée, la Susiane* et *l'Art antique de la Perse*).

1. MONUMENTS DES AYOUBITES

Nous n'avons pas à raconter ici les événements qui amenèrent la fin de la dynastie fatimite, ni comment Nour-ed-din s'empara de Damas et d'Alep, non plus que la façon dont Saladin lui succéda et tint sous son pouvoir l'Égypte et la Syrie. D'ailleurs, l'histoire de



Fig. 71. — Pont de Bibars sur le canal d'Abou Menagga, près du Caire, d'après une photographie de M. Max van Berchem (673 H.-1275 J.-C.).

l'architecture ne suit pas exactement la succession des dynasties et l'on se tromperait à vouloir la comprendre ainsi. Cependant Saladin restaura l'orthodoxie et comme il fit place dans les medresses aux quatre rites de l'Islam orthodoxe [1], il apporta un plan nouveau, celui de la mosquée collégiale cruciforme.

Nous croyons que l'origine de cette disposition est syrienne : on pourrait peut-être en chercher le prototype dans le monument d'Amann et ainsi elle aurait une première origine mésopotamienne, car le monument d'Amman, quoique bâti en Syrie, n'est que la traduction en pierre d'un édifice mésopotamien en brique. Mais il

1. Les quatres rites malekite, chaféite, hanéfite et hanbalite.

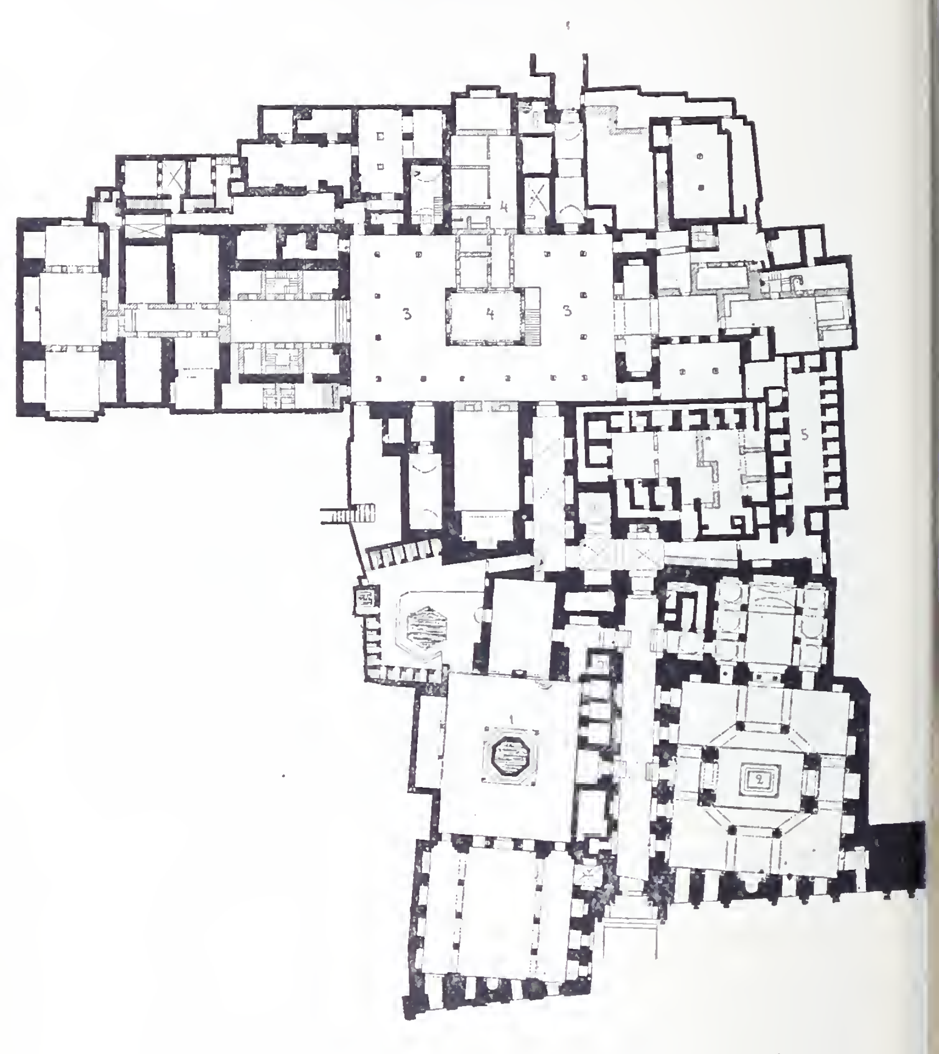


Fig. 72. — Moristan de Kalaoun, au Caire, d'après Franz Pacha.

1. Mosquée.
2. Mausolée du fondateur.
3. Cour avec portiques où se tenaient les malades.
4. Salle d'attente pour les malades atteints d'ophtalmie.
5. Quartier des aliénés.

Les hachures indiquent les restaurations.

semble surtout que lorsque Nour-ed-din construisit à Damas des medresses, il dut naturellement s'inspirer, pour y loger les étudiants des quatre rites, de la disposition si commode des grands liwans des maisons damasquines, avec leur grande arcade dont



Fig. 73. — Intérieur du tombeau du sultan Kalaoun au Caire (683 H.-1284 J.-C. à 687 H.-1288 J.-C.).

l'origine est peut-être aussi mésopotamienne [1]. Il faudrait, pour assurer cette hypothèse, retrouver les plans des medresses de Nour-ed-din, à Damas, Alep, Hamah, Baalbek, Hims, Membedj et Émèse. La démonstration serait faite si l'on pouvait en même temps retrouver à Damas et à Mossoul de vieilles maisons offrant quatre liwans en plan et en croix, et ce ne serait peut-être pas impossible.

A Damas, Nour-ed-din fit réparer l'enceinte et la citadelle, que répara encore Melek el-Achraf en 1291. Ces murailles, d'après la description qu'en fait Thévenot, étaient, comme celles de Constantinople, formées de deux enceintes concentriques, flanquées de tours rondes ou plus souvent carrées (fig. 60). Les murs étaient crénelés

1. Ne serait-ce pas une réminiscence de l'arc du Takht-i-Kesra à Çtésiphon?

et faits de grosses pierres. Les murailles intérieures étaient les plus



Fig. 74. — Extérieur et minaret du tombeau du sultan Kalaoun (à droite, minaret du sultan Mohamed en-Nacer) au Caire de 683 H.-1284 J.-C. à 687 H.-1238 J.-C.

hantes ; un fossé de dix mètres de large sur quatre de profondeur entourait le tout. La citadelle bâtie en « pierres taillées en tables de

diamant [1], avait des murailles fort hautes et de grandes tours carrées d'espace en espace ».

Saladin construisit au Caire la troisième enceinte et la citadelle actuelle (1166) [2]. Son neveu El-Kamil y bâtit des palais dont l'un, déjà ruiné lors de la conquête de Bonaparte, présentait encore des restes fort beaux. On voit dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, la grande salle, appelée par les Arabes salle des colonnes, qui est figurée sous le nom de diwan de Joseph. Elle est entourée de portiques de colonnes soutenant des arcades et couverte d'une coupole qui porte, aux angles du carré, d'énormes pendentifs en stalactites. L'autre palais, vulgairement nommé Beit Youssouf Salah-ed-din, était d'une grande magnificence. C'est sous le règne de Saladin que fut restaurée la mosquée d'Amrou. De son règne semble dater aussi le dôme du mausolée de l'imam Chaféï, construit au moyen d'une charpente recouverte par des lattes et des roseaux hourdés en plâtre (fig. 65).

A Jérusalem, il fit restaurer pour la deuxième fois la Koubbet-es-Sakhra.

Alep. — A Alep, Nour-ed-din fit



Fig. 75. — Minaret de la medressé de Mohammed en-Nasser au Caire (commencé 698 H.-1299 J.-C., terminé 703 H.-1303 J.-C. par Bibars-Gachenguir).

1. C'est-à-dire en pointes de diamant.
2. Voir Paul Casanova, *Mémoire sur la citadelle du Caire*, d'après Makrisi (*Mémoires de la Mission archéologique du Caire*, t. VI, 4[e] et 5[e] fasc.).

refaire la citadelle [1], sans doute par les mêmes architectes qui avaient travaillé à celle de Damas; restaurée ensuite par Malek ed-Daher, elle est surtout, dans son état actuel, l'œuvre de Bibars Bondokdari (1260-77). On y pénètre par une grande porte ouverte dans une tour crénelée barlongue aux angles arrondis (fig. 66); de là, par un pont étroit de huit arches, on entre dans un vestibule formé par une grande voussure ogivale au fond de laquelle s'ouvre une porte en fer ornée de sculptures. La façade est ornée d'une grande inscription commémorative. On retrouve, employées comme décoration, des rondelles inégales encastrées dans la maçonnerie, qui rappellent les colonnes noyées autrefois dans les murs pour résister au bélier. Au-dessus de la grande voussure d'entrée se creuse une immense baie qui semble purement décorative [2]; l'entrée : elle est remarquable par ses hourds d'angle, ses archères inclinées et ses cinquante-quatre rondelles décoratives.



Fig. 76. — Minaret de la mosquée du sultan Bibars-Gachenguir, au Caire. (706 H.-1306 J.-C.).

1. D'autres parties ont été fortifiées par Seif-ed-Daoula, terminées par Nour-ed-din-ibn-Zengui, embellies par Ghaïas-ed-din, détruites ensuite par les Tartares, puis incendiées par Tamerlan, restaurées par ordre de Kara-Soukor (de 681 H. à 691). Puis, sous le sultan mamelouk Salah-ed-din-Khalil, puis par Barkouk. Les derniers travaux faits par ordre des sultans d'Égypte sont ceux que Kansou-el-Ghouri y fit exécuter (951 H.) (Dr T. Bischoff. *Notice sur Alep*).

2. Une autre tour à cinq étages de baies se trouve sur la face opposée à

elle est couronnée d'un hourd en pierre. Trois autres hourds à trois mâchicoulis chacun, dominent la façade; des hourds simples munis d'une meurtrière et couverts d'un petit toit conique sont disposés de chaque côté de la baie : il semble que ces hourds soient copiés sur ceux dont les croisés armaient leurs forteresses et qui, de bois en France ou en Allemagne, étaient construits en pierre en Syrie, où ces matériaux abondaient. Peut-être aussi ces hourds datent-ils de la restauration de Bibars, car sur la seconde porte sont sculptés des léopards ou des lions, qui étaient le blason de ce sultan. C'est peut-être aussi à l'influence des croisés que l'on doit ces énormes talus en maçonnerie de pierre de taille qui rendent impraticable l'approche de la citadelle ; on les retrouve à Kerak, à Kalaat-el-Hosn, à tous les grands châteaux des croisés [1]. Peut-être aussi peut-on voir dans ces talus une survivance des grands remblais figurés sur certains bas-reliefs assyriens [2]. Il faut enfin noter, que dans les parties ornées de cet édifice, apparaissent les voussoirs découpés, à l'archivolte de la porte d'entrée de la mosquée (fig. 67) et au linteau de décharge qui le surmonte, et enfin l'application à la décoration architecturale des pierres de différentes couleurs.

Porte de la grande mosquée d'Alep. — Nous retrouvons ce même décor dans la porte de la grande mosquée d'Alep, qui ne paraît pas au moins pour la partie qui surmonte l'inscription, postérieure au XIIIe siècle au plus tard, car elle n'a pas encore de stalactites (fig. 50). Son archivolte est décorée par des demi-circonférences enlacées, accompagnées de deux écoinçons à bandes rectilignes entrecroisées et entrelacées et le caractère de ce décor est l'emploi de pierre de deux ou trois couleurs différentes, mais notamment d'un calcaire rougeâtre et d'un autre d'un ton jaunâtre du plus bel effet. Cette décoration à larges entrelacs se retrouve à Alep dans la mosquée de Firdaous, dont M. van Berchem m'a obligeamment communiqué une photographie (la polychromie y est d'ailleurs très atténuée). Mais cette ornementation est si fréquemment employée à Damas, dans les portes et même dans les façades, que je crois pouvoir lui attribuer un caractère spécialement damasquin. Nous la retrouvons, en effet, à la porte de la mosquée d'Ala-ed-din Kaïkobad en 1220, à Konieh, et elle y est signée du nom de l'architecte Mohammed ben

1. Rey, *Architecture militaire des Croisés*, duc de Luynes, *Exploration de la mer Morte*.
2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, t. II

Khaulan ed-Dimachki (le damasquin). La porte du collège Karataï (1251) reproduit encore à Konieh le même motif (voir plus loin).

Si la décoration syrienne, d'un côté, apparait à Konieh au XIIIe siècle de notre ère, et y porte la marque de son origine, la polychromie damasquine apparaît aussi tardivement au Caire, où elle devient artificielle, car le calcaire y est naturellement d'une teinte uniforme ; avant de la trouver appliquée aux encadrements des fenêtres de la façade postérieure de la mosquée de Hassan, nous la rencontrons, appliquée timidement, au portail de la mosquée de Bibars (1265). L'art local subsiste alors encore fortement en Égypte ; non seulement la construction en briques continue à être employée, seule ou accompagnée de pans de bois (ce dernier mode de construction, commun surtout à Rosette, Damiette et à Alexandrie, s'appelle encore aujourd'hui *bagdadi* et ce nom indique peut-être son origine mésopotamienne), mais encore dans la décoration, des monuments comme le mihrab de la mosquée funéraire de la sultane Chaggeret-ed-Dorr (1250)[1] (fig. 69) conservent le style local qui persistera dans les monuments de Kalaoun. Cependant, l'influence de la Syrie se faisait déjà sentir au S.-O. comme au N.-O., en Égypte comme à Konieh. Cette influence, amenée par les luttes contre les croisés et par le règne des Ayoubites, se marque dans l'emploi de plus en plus fréquent de l'architecture en pierre. La Syrie fut toujours le pays des matériaux magnifiques et des appareilleurs savants. La construction en briques s'emploie encore fréquemment, il est vrai, au Caire jusqu'au début du XIVe siècle, avec la décoration qui en dépend (enduits découpés en creux ou en relief, stalactites rectilignes, etc.). Mais l'architecture en pierre, avec assises et voussoirs colorés, devient aussi de plus en plus en vogue, jusqu'à triompher à la mosquée de Hassan. La décoration qu'elle comporte (déjà sensible à l'archivolte de la mosquée de Bibars, avec ses dents de scie apparaissant si nettement et avec son bandeau aux fleurons presque classiques) va se mélanger de plus en plus à l'art local, jusqu'à se fondre avec lui dans les monuments du XVe siècle.

1. Ce mihrab est un des rares monuments où fut employée la mosaïque byzantine d'émail et d'or, au Caire. Herz-bey n'en connaît d'analogues au Caire, qu'à Ibn-Touloun et aux minbars des medressés Tibarsieh et Akbogaïeh, adjacentes à El-Azhar (*Comité de conservation des monuments d'art arabe*, fasc. 17-1900).

5. MONUMENTS DES MAMELOUKS EN ÉGYPTE

L'Égypte, ayant encore changé de maître, resta, jusqu'au début du XVI[e] siècle, sous la domination des Mamelouks, esclaves d'origine blanche qui finirent par en devenir les maîtres, et dont la première dynastie (les Bahrites) était de race turque, la seconde (les Bordjites) de race circassienne. Quelques-uns furent des souverains remarquables ; tous, ainsi que leurs émirs, eurent un luxe effréné; comme l'Égypte, par sa situation, profitait aussi de tout le commerce entre l'Europe et les Indes, comme cette situation lui valut aussi d'échapper aux pillages de Gengis-Khan et de Timour, on comprend quelle fut sa richesse et combien l'art en profita. Les monuments s'élevèrent surtout au Caire dans le quartier qui est compris entre les rues Beït el-Kadi, Nahassin et Gohergieh, et hors du Caire dans la nécropole fameuse des tombeaux des Mamelouks, appelée les tombeaux des califes [1].

La mosquée élevée par le sultan mamelouk Bibars est en ruines; mais il y a de lui, près du Caire, un fort beau pont (fig. 67) avec une frise de lions à la hauteur de la balustrade (canal d'Abou-Menagga). Il en construisit d'autres en Palestine, ainsi à Lydda, pour transporter ses machines de guerre.

En 1284-85, Kalaoun commença au Caire la construction d'un remarquable ensemble d'édifices, que termina son fils En-Nasser. Ce sont deux mosquées, deux tombeaux et un hôpital. La partie la plus intéressante est le groupe de la mosquée du tombeau et de l'hôpital. J'en donne ici le plan d'après l'ouvrage de Franz-Pacha (fig. 72).

On entre d'abord dans un large couloir, et l'on a la mosquée à sa gauche, le tombeau et le minaret à sa droite. La mosquée présente une disposition originale que nous retrouverons à la mosquée Barkouk. C'est une salle oblongue bordée de deux nefs à colonnes et dont les plafonds sont aussi élevés que ceux de la mosquée elle-même. Le tombeau où l'on peut entrer par le couloir ou par une cour postérieure, a un plan curieux qui est une réminiscence incom-

1. Je ne puis que conseiller à mes lecteurs d'étudier dans le détail tous ces édifices (Publications du Comité de conservation des monuments arabes du Caire, de l'Institut français d'archéologie orientale, van Berchem, *Corpus inscriptionum arabicarum* ; Prisse d'Avennes, *L'art arabe* ; Bourgoin, *Les arts arabes*, et *Précis de l'art arabe*).

plète de la Koubbet-es-Sakhra qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, fut restaurée par Kalaoun. C'est un octogone soutenu par quatre piliers et quatre grosses colonnes, inscrit dans un carré dont les diagonales déterminent à peu près le diamètre de la salle. Les grandes baies extérieures, comme celles du tambour octogonal de la coupole, ont un caractère ogival qui marque l'influence des croisés (fig. 69). Les arcs des baies de l'intérieur du tombeau sont légèrement outrepassés et aigus, ceux du minaret sont franchement outrepassés et en plein cintre [1] (fig. 71). La coupole du tombeau n'existe plus. Mais le plafond placé au-dessus du mihrab demeure encore et c'est un des plus anciens spécimens de ce genre de décoration. La clôture en bois du tombeau lui-même est remarquable. Les fenêtres, closes à l'intérieur par des vitraux sertis en plâtre, et à l'extérieur par des claires-voies ne laissent passer que peu de jour ; elles sont encadrées au-dedans par des frises de plâtre découpé, tendues comme des nappes. Le mihrab du tombeau, encadré par une large frise qui pourtourne l'édifice, est cantonné de colonnes à chapiteaux caliciformes et pour une des premières fois décoré, dans ses niches et dans ses colonnettes, de ces mosaïques de marbre, de ces lambris et de ces placages de marbre et de porphyre, qui sont encore d'origine syrienne et dont les architectes du Caire, au xve et au xvie siècles, feront un usage si remarquable. Dans le tombeau comme dans la mosquée, au dedans comme au dehors, on a employé beaucoup de colonnes de marbre ou de granit d'origine antique ou byzantine.

Après ces deux édifices on arrive au Moristan (hôpital) [2] aujourd'hui ruiné, mais relevé autrefois par Coste et Franz-Pacha. Il comprenait l'hôpital des fous, divisé en petits cabanons, et l'hôpital des malades proprement dit ; celui-ci présentait une excellente utilisation du plan cruciforme, avec des liwans plus profonds que dans les édifices religieux. Une de ces salles était réservée aux infirmiers ; les lits des malades étaient rangés contre le mur dans les trois autres ; un ruisseau passait au milieu, comme dans les palais des émirs. Au centre, se trouvait une cour, entourée de portiques, avec un petit oratoire au milieu. Deux salles étaient

1. On trouve aussi l'arc outrepassé au minaret de la mosquée el-Gaouli (732 H.) et au minaret d'Ibn Touloun, reconstruit par Lagin.

2. Des fragments des boiseries et des portes de ce monument ont été dessinées par Prisse d'Avennes, ou sont conservées au musée arabe du Caire ou au musée du Louvre, à Paris ; on y voit, chose assez rare pour un lambris décoré, des animaux et des personnages se jouer au milieu de rinceaux délicats.

annexées à l'hôpital, l'une pour les femmes malades, l'autre pour les convalescentes. Et c'est assez touchant de voir par quel sentiment de délicatesse on avait cherché à mettre un certain luxe dans la construction de cet établissement hospitalier, comme pour en rendre le séjour plus agréable aux malades.

La mosquée de Mohammed en-Nasser (1299), à côté de ces monuments, est en ruines ; il en reste le mihrab décoré de plâtres découpés à jour, d'un travail très gras et un peu épais. La même décoration entoure au-dessus de lui un vitrail qui n'est peut-être pas de la même époque. La porte du medressé, qui subsiste aussi, est celle d'une église de Saint-Jean-d'Acre, rapportée en trophée au Caire : elle est d'un style ogival pur ; ce fait même montre en quelle estime les musulmans tenaient les œuvres des architectes francs en Palestine et permet de pressentir quelle influence les monuments des croisés purent exercer sur l'architecture syro-égyptienne.

Le minaret de cette mosquée est resté debout ; il est d'une beauté remarquable (fig. 75). Il est décoré de noukch-hadidas (plâtres découpés) comme au Mogreb et en Espagne, mais dans un tout autre esprit. Il présente au premier étage des niches à angles rectilignes comme celles des monuments fatimites avec leurs renfoncements en forme de coquilles à côtes saillantes ; mais on y voit aussi des profils contournés d'arcatures, qui rappellent les formes des bois découpés ; les réseaux qui tapissent le fond des niches rappellent les guipures ajourées qui sont tendues aujourd'hui encore dans les niches des palais persans. Des losanges et des médaillons en creux complètent cette ordonnance au-dessus de laquelle une frise d'arcatures légères, décorée aussi de noukch-hadidas, est surmonté d'une inscription qui n'est plus coufique ni karmatique (rectiligne) mais ressemble à l'écriture cursive [1]. Une corniche de stalactites, par deux groupes d'alvéoles étagés sur chaque face, permet de passer du plan carré au plan circulaire avec une grande élégance. Malheureusement, la coupole à côtes, qui terminait sans doute le minaret, a été remplacée par un disgracieux cylindre surmonté d'un cône.

La mosquée de Bibars-Gachenguir. — La mosquée du sultan Bibars-Gachenguir est le type complet de ces couvents accompagnés du tombeau de leur fondateur, dont la mosquée funéraire de Barkouk est le plus bel exemple. Son architecture est d'un très beau caractère. Les grandes baies des liwans font pressentir les

1. La déformation de l'écriture à cette époque a été signalée à plusieurs reprises par M. Max van Berchem.

grandes voussures des monuments postérieurs. Le mihrab représente cette très riche décoration de pierres dures par lambris, placage mosaïque, qui va se généraliser et qui reste ici grave et

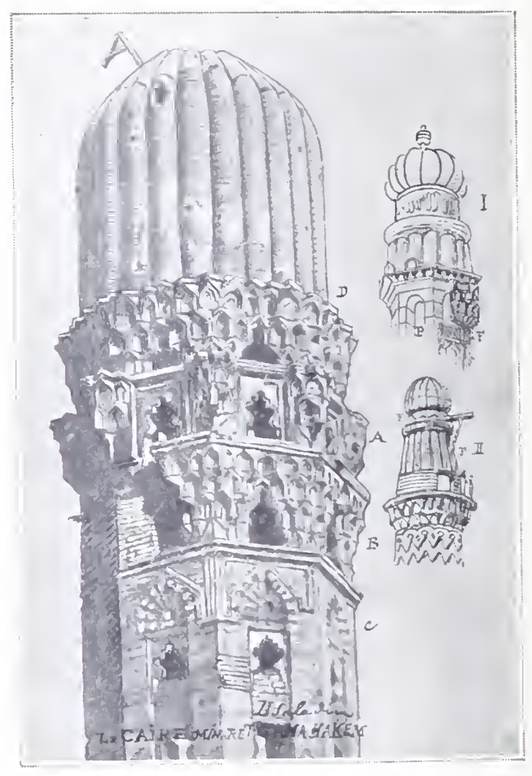


Fig. 77. — Minaret de Bibars-Gachenguir à la mosquée d'El-Hakem au Caire. — I et II. Minarets de la mosquée de Mohammed en-Nasser à la citadelle du Caire.

sévère. Le minaret est plus simple que celui de la medressé d'en-Nasser (fig. 75).

Les minarets d'El-Hakem et de Nagm-ed-din. — Deux autres minarets sont de la même époque, mais représentent un type singulier qui n'est que la parfaite expression de la construction en briques ; ce sont les minarets d'El-Hakem et de la mosquée Nagm ed-din. Ils ont des coupoles en forme de bonnets à côte, forme bien persane et peut-être même d'origine arménienne (fig 77). Ces côtes cylindriques sont toutes égales à El-Hakem et alternent de grandeur à Nagm ed-din. Elles sont sans doute une réminiscence de certains mausolées persans, dont la surface extérieure était toute entière

composée ainsi ; elles se retrouvent à Konieh (couvent des derviches) et au mausolée du seïd Mahmoud Kheirani à Akchehir, Ces coupoles sont supportées par une couronne de stalactites (il y en a un étage à Nagm ed-din, deux à El-Hakem) faites par des combinaisons de briques recouvertes d'un enduit (des stalactites du même caractère se voient à Konieh, aux consoles en briques et en terre cuite qui portent le balcon du kiosque d'Ala-ed-din). Cette couronne de stalactites est ajourée par places de petites baies et soutenue par huit retombées singulièrement expressives, entre lesquelles s'ouvrent les grandes baies avec des accolades contournées en forme de consoles découpées, qui sont, comme je l'ai signalé au minaret d'En-Nasser, une réminiscence de la construction en bois. Au-dessous des baies s'ouvrent de grandes fenêtres à jour que surmontent des niches méplates à côtes creuses. Ces minarets ont des tours octogonales.

Des tombeaux. — On retrouve les mêmes caractères d'architecture dérivée exclusivement de la brique dans un certain nombre de tombeaux hors du Caire, qui me semblent de l'époque que nous étudions ici. Ils ont de grandes baies qui ne sont pas cintrées, mais bien fermées par deux lignes inclinées l'une sur l'autre de manière à former un angle de près de 60°. Ces grands berceaux sont peut-être, non seulement persans, mais mésopotamiens d'origine ; leurs coupoles sont généralement très oblongues. Quelques-unes de ces coupoles ont leurs côtés dépassant le nu du tambour sur lequel elles posent ; cet encorbellement qui est racheté par des stalactites, est en quelque sorte le motif original qui a plus tard amené à construire les coupoles bulbeuses en Perse. Le tombeau de Tamerlan à Samarcande, que nous étudierons plus tard, présente ainsi une coupole en briques émaillées, dont l'encorbellement repose sur des stalactites émaillées. Cet emploi de la faïence émaillée se retrouve aussi dans certains de ces tombeaux dont l'influence persane déterminait déjà la construction et l'architecture. Un de ceux cités plus haut a une corniche en faïence surmontée d'un crénelage de même matière, et couronnant une grande inscription en faïence aussi, blanche sur fond bleu. C'est de la marqueterie de faïence dont les morceaux découpés sont assemblés avec une grande précision. C'est la forme la plus ancienne de la décoration musulmane émaillée, celle qui se produit concurremment dès le début en Perse, par exemple, avec la brique émaillée; c'est la traduction en céramique de « l'opus sectile » des

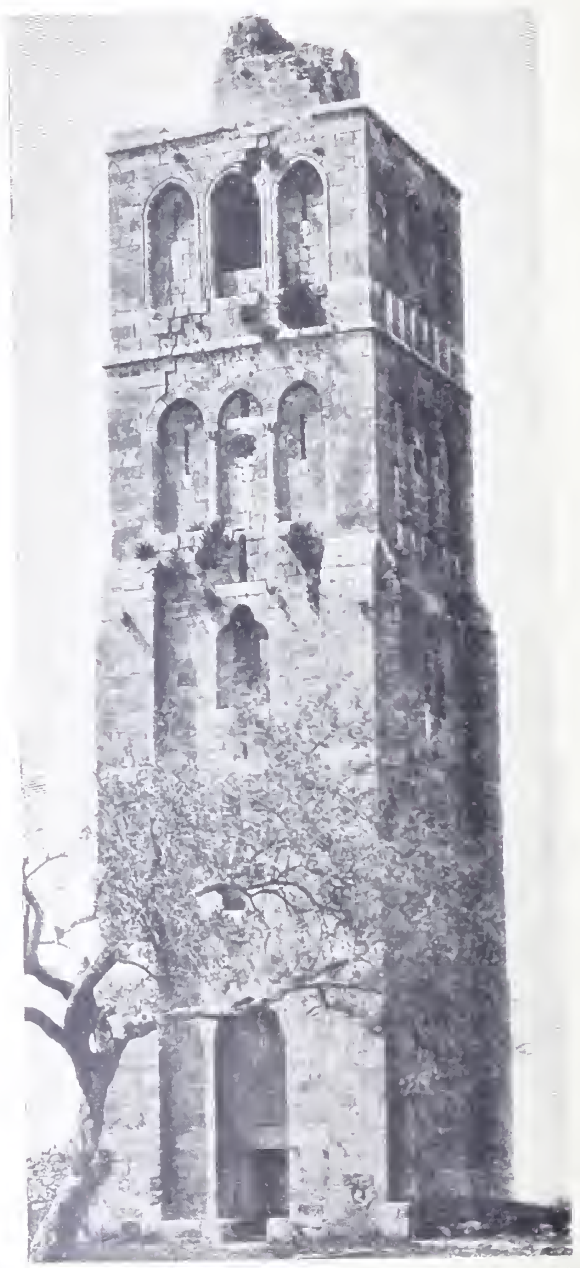


Fig. 78. — Tour des quarante Martyrs à Ramleh (719 H.-1318 J.-C.

Romains. Cette décoration est employée au XIVe siècle, au Caire, non seulement dans les frises et les corniches des tombeaux, mais dans les deux minarets de la vieille mosquée Mohammed en-Nasser (1318) à la citadelle (fig. 77, no I et no II). Le plus beau des deux (no I) a, contrairement à l'usage pour ces monuments en entier revêtus de faïence, une ossature en pierre. Il présente des baies fermées par un triangle et non par un arc, ce qui est essentiellement persan, et une corniche, soutenue par des stalactites, porte la plate-forme terminale, d'où s'élance un fût cannelé à côtes demi-cylindriques coiffé d'un dôme côtelé, sous lequel une frise bleue porte une inscription blanche. Le dôme, le fût, sont revêtus d'une faïence verte, les stalactites, le rebord de la corniche terminale sont d'une harmonie en vert, noir et blanc. L'influence asiatique dont ces détails témoignent au Caire s'explique assez, si l'on se rappelle que, dès l'époque de Gengis-Khan, beaucoup d'asiatiques, nous dit Makrisi, étaient venus se fixer en Egypte, que beaucoup de Mamelouks étaient d'origine tartare, que Kalaoun avait épousé une fille d'Esbek-Khan, et que, d'après Makrisi encore, un architecte de Tauris avait bâti la mosquée de Nesfi-Keissoum et copié dans ses minarets la mosquée d'Ali-Chah de Tauris. Il faut enfin toujours songer à l'origine mésopotamienne et asiatique de l'architecture en briques, et se rappeler que cette architecture, encore si vivace au Caire, s'enrichissait naturellement des éléments décoratifs qui pouvaient lui venir d'Asie.

La tour des quarante martyrs à Ramleh. — Nous retrouvons toute l'influence de l'architecture syrienne mêlée au contraire à celle des monuments des croisés, dans la tour que fit construire à Ramleh en 1318, Mohammed ibn Kalaoun (fig 78) ; c'est le minaret de la Mosquée blanche.

6. MONUMENTS DE DAMAS

Damas. — A Damas, au XIIIe siècle, les monuments ont déjà ce caractère de force et de franchise qui les rend classiques et qui leur a fait exercer à Konieh comme au Caire cette influence que nous avons constatée. L'entrée de l'école de Malek-Adel (Bourgoin, *Précis de l'art arabe*, I, pl. 19), montre cette simplicité et cette vigueur. Elle est encadrée d'une double moulure bordée d'une sorte de dentelure constituée par des demi-étoiles octogonales (carrés égaux gironnés sur leur diagonale) que l'on retrouve à Konieh et dans

beaucoup de monuments seldjoucides. Une grande voussure l'encadre, formée par un arc plein cintre à double arcature trifoliée



Fig. 79. — Bab-el-Kattanin, façade sur le Haram-ech-Chérif à Jérusalem (728 H.-1327 J.-C.).

dont les retombées près de l'axe sont supportées par une clef pendante monolithe. C'est là un tour de force digne des savants appa-

reilleurs syriens. Bourgoin, dans la planche suivante, donne une voussure plus singulière encore, empruntée à la porte d'une medressé de Jérusalem. Voici enfin (figure 79) une des portes qu donnent entrée, à Jérusalem, dans le Haram-ech-Chérif; la porte des cotonniers, Bab-el-Kattanin. Elle se présente en plan sous forme d'une grande niche rectangulaire dont la face la plus large s'ouvre sur le Haram, la porte proprement dite s'ouvrant sur le bazar des cotonniers, tandis que deux petites portes en arcades ornées de stalactites communiquent de chaque côté avec les portiques latéraux voûtés en voûtes d'arête. On voit dans cette porte, comme dans beaucoup d'autres monuments, quel est le caractère particulier des stalactites syriennes, on y saisit la genèse de cet élément essentiel de l'architecture arabe, c'est une succession de coupoles engendrées par une courbe ogivale, soit que la coupole soit de révolution, soit qu'elle résulte de la pénétration de plusieurs berceaux ogivaux qui formeraient comme une voûte en arc de cloître sur plan polygonal. Cette conception est toute différente de celle de la plupart des stalactites que nous avons déjà étudiées au Caire (sauf les stalactites en pierre, par exemple celles des minarets de la mosquée d'En-Nasser à la citadelle (Bourgoin, pl. 3.5.6) qui datent du XIV[e] siècle. Les stalactites du Caire sont généralement exécutées sur une ossature de briques formant des angle. et non des arcs, et des encorbellements rectilignes et non courbes. Les stalactites mogrebines, bien que participant plutôt du principes des syriennes, ont aussi un caractère spécial, et au lieu de pouvoir se décomposer, comme en Syrie, par des assises qui se superposent et viennent se supporter par encorbellement, elles peuvent s'obtenir en faisant glisser des prismes juxtaposés et s'étageant les uns au-dessus des autres ; c'est ce que permettent de comprendre les corniches ou voûtes à stalactites en bois, espagnoles ou mogrebines, quand on les regarde par leur extrados [1]. Quant aux stalactites persanes, nous verrons qu'elles sont parfois rectilignes, si elles sont en briques, ou curvilignes comme les syriennes, si elles sont en terre cuite moulée (à Ardebil, à la mosquée du cheikh Séfi et à Samarcande, dans les chapelles de Chah-Sindeh). D'un tout autre caractère, les stalactites turques très exactement comparées par

1. A la première exposition des arts musulmans, on voyait deux coupoles en stalactites en bois venant de Séville, qui présentaient à l'extrados cette disposition de prismes juxtaposés.

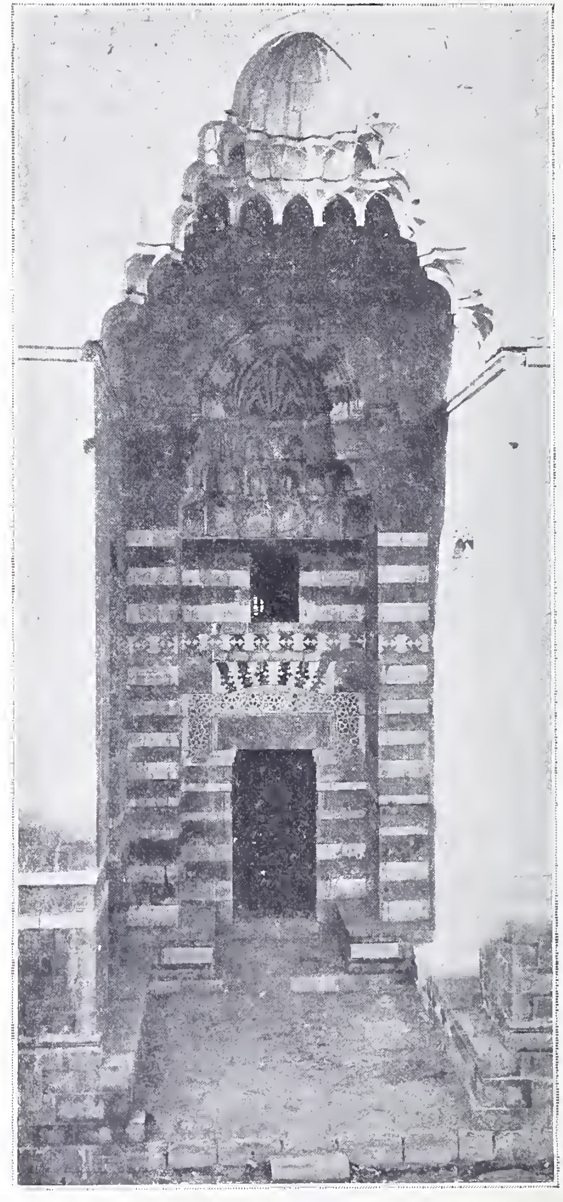


Fig. 80. — Porte du palais de Yachbek au Caire (palais du XIVe siècle) (788 H.-1387 J.-C.).

les auteurs de l'*Architecture ottomane* [1] à des cristaux peuvent être considérées comme rectilignes ; avec cette remarque qu'elles comportent aussi bien des parties convexes que des parties concaves.

7. MONUMENTS DU XIVe SIÈCLE

La mosquée de Hassan au Caire.—Si les mosquées du Caire offrent, au début du XIVe siècle, une tendance de plus en plus marquée dans l'adoption de la construction en pierres, comme, par exemple, la mosquée Ak-Sonkor (757 H. 1346 J.-C.), il faut arriver à la mosquée du sultan Hassan (fig. 83) pour trouver un ensemble où se remarquent les apports syriens mêlés à d'autres influences plus orientales et plus septentrionales dans un monument capital. Cette mosquée commencée en 757 H. et terminée en 764 (1356-62 J.-C.) par le sultan Mohammed Hassan, septième fils d'En-Nasser, est la plus belle des mosquées à plan cruciforme. Elle présente au centre une cour découverte avec la fontaine aux ablutions, et sur l'est de cette cour, s'ouvre l'énorme liwan ogival qui forme le sanctuaire proprement dit : derrière le mur du fond est la salle du tombeau dont la coupole refaite date du XVIIe siècle ; les trois autres liwans complètent le plan et entre les bras de la croix se placent les collèges des quatre rites orthodoxes, comprenant chacun une cour avec un liwan et des chambres pour les étudiants. Vue du dehors, la mosquée se présente sous un aspect de grandeur et de sévérité, dressant vers le ciel ses deux minarets, dont le plus haut a trois étages et cinquante-cinq mètres de haut ; les murs de la mosquée n'ont que de rares fenêtres : de longues rainures en marquent toute la hauteur. Une histoire, que nous raconte Khalil Zahiri [2], nous montre que, parmi toutes les influences qui agirent sur la composition du plan de la mosquée de Hassan, il faut tout d'abord relever une influence asiatique et mésopotamienne. D'après ce récit, en effet, le sultan Hassan convoqua des architectes de tous les pays et voulut savoir quel était le plus haut édifice du monde pour que sa mosquée le dépassât. On lui dit que c'était le liwan de Kisra-Anoucharaouan (Khosroès Anouchirwan). Il le fit

1. *L'Architecture ottomane*, publiée par ordre de S. E. Edhem Pacha (voir la bibliographie).

2. Cité par Herz-Bey, *Monographie de la mosquée du sultan Hassan*. Le Caire, 1899.

mesurer et dessiner, après quoi sa mosquée fut faite de dix pieds plus haute. Il s'en faut, en vérité, de neuf mètres que le liwan est, le plus élevé de la mosquée de Hassan, atteigne les trente-deux mètres de l'arc de Ctésiphon, à moins qu'on ne compte cette hauteur du sol de la rue au sommet de la corniche du portail. Mais il n'en est pas

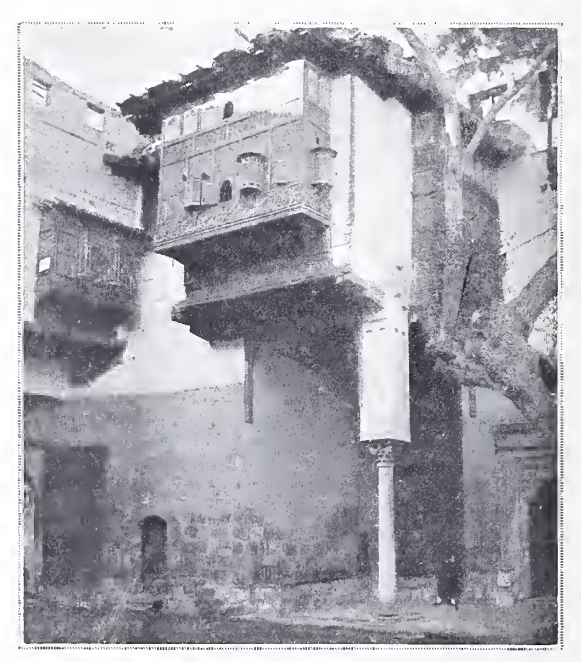


Fig. 81. — Cour intérieure du palais Bechtak (?) au Caire.

moins important de constater cette influence asiatique [1]. D'autres influences dans le monument, nombreuses et variées, apparaissent, l'architecte semble n'avoir fourni pour ainsi dire que les grandes masses largement dessinées à l'armée des décorateurs. Mais on peut croire que cet architecte lui-même était syrien, à voir la polychromie employée dans les archivoltes des liwans intérieurs et dans les encadrements de la grande voussure de la porte d'entrée ; à voir aussi sur la façade postérieure les encadrements des baies, des voussures à stalactites qui les surmontent et celui de l'oculus qui les sépare ; tout cela se retrouve à Damas au XIIIe et au XIVe siècle et à Konieh venant de Damas. C'est un motif très

1. Cf. M. van Berchem, *Corpus*, I, p. 268.

damasquin que ce lacis de demi-cercles entrecroisés qui semble un ornement en soutache, comme aussi cette décoration de lambris de marbre employée à la mosquée de Hassan, au fond de la niche du passage intérieur, et que j'ai retrouvée à Jérusalem et à Damas, sur certains murs de mihrabs ou au-dessus des linteaux de certaines portes de mosquées (il sera facile d'en faire la comparaison avec les reproductions d'Herz-Bey et les dessins de Bourgoin) Les niches latérales du

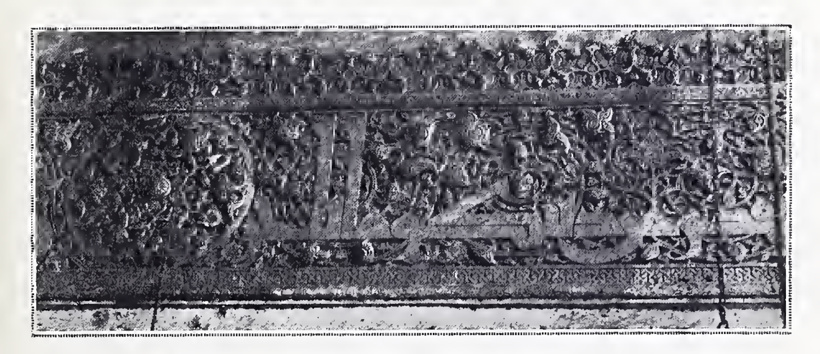


Fig. 82. — Mosquée du sultan Hassan au Caire. Frise en stuc du grand liwan, inscription coufique [1].

portail d'entrée (fig. 85, 88) me semblent encore d'origine syrienne ; elles sont aussi fréquemment employées dans les monuments seldjoucides de Konia au XIIIe siècle (Echref Roum Djami à Beichehr, Sirtcheli Medressé à Konieh, Khatounié Medressé à Karaman, Ak-khan à Gondjarli etc. (Cf. Sarre, *Reise in Klein-asien*). Il n'est pas jusqu'aux stalactites de certains chapiteaux de ces niches qui ne rappellent les stalactites seldjoucides empruntées elles-mêmes, à mon avis, pour cet élément caractéristique de cavité recreusée de trois ou cinq cannelures, au style des monuments d'Alep. Les deux médaillons circulaires qui se trouvent dans les tympans de la grande voussure d'entrée se retrouvent aussi sur les portails syriens ou seldjoucides. Dans les motifs polygonaux des panneaux carrés des piédroits, sur la façade, on retrouve aussi un rappel d'ornements analogues employés dans la façade du Sirtcheli Medressé à Konieh comme cette riche bande d'ornement qui borde intérieurement les

1. Comparer le style abondant et gras de cette ornementation avec celui des mosquées seldjoucides de la région de Konieh, la mosquée d'Hamadan et celle de Véramine (Perse).

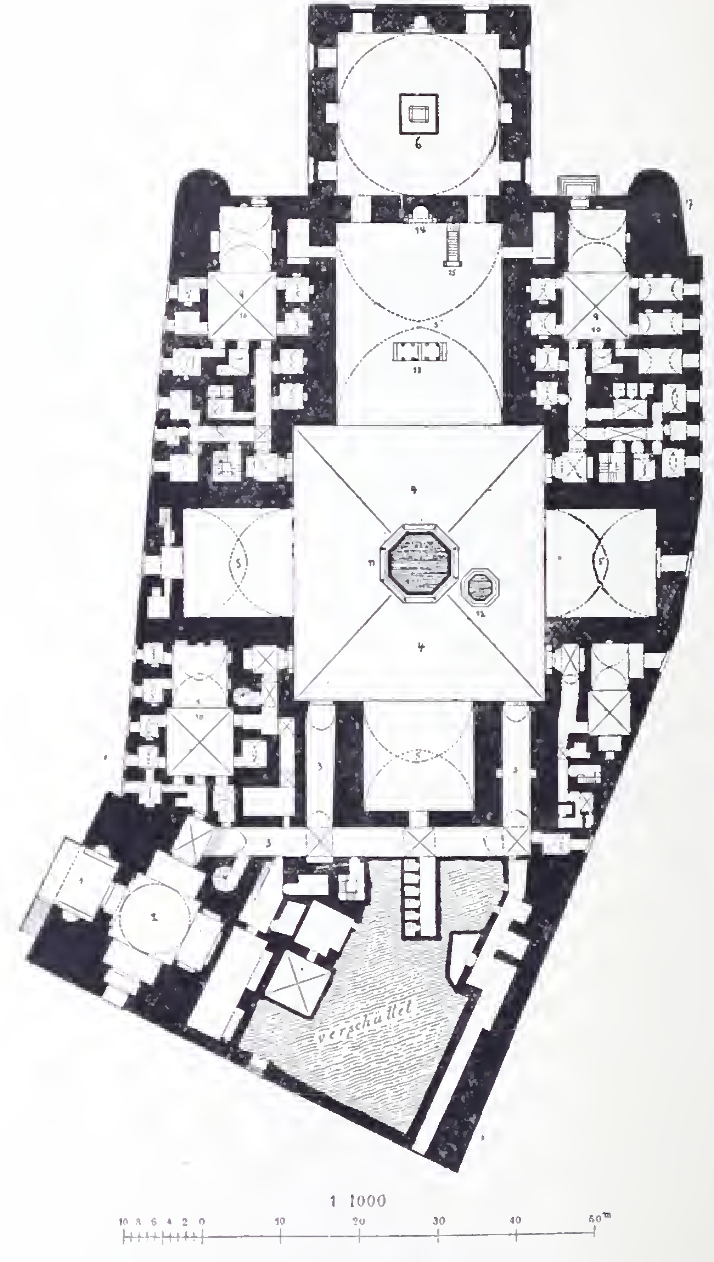


Fig. 83. — Plan de la mosquée du sultan Hassan au Caire, d'après Franz-Pacha.

deux piédroits et pend comme une broderie sur la façade. Les colonnes torses qui épaulent les angles extérieurs du portail sont peut-être d'origine non plus syrienne mais arménienne, ou persane

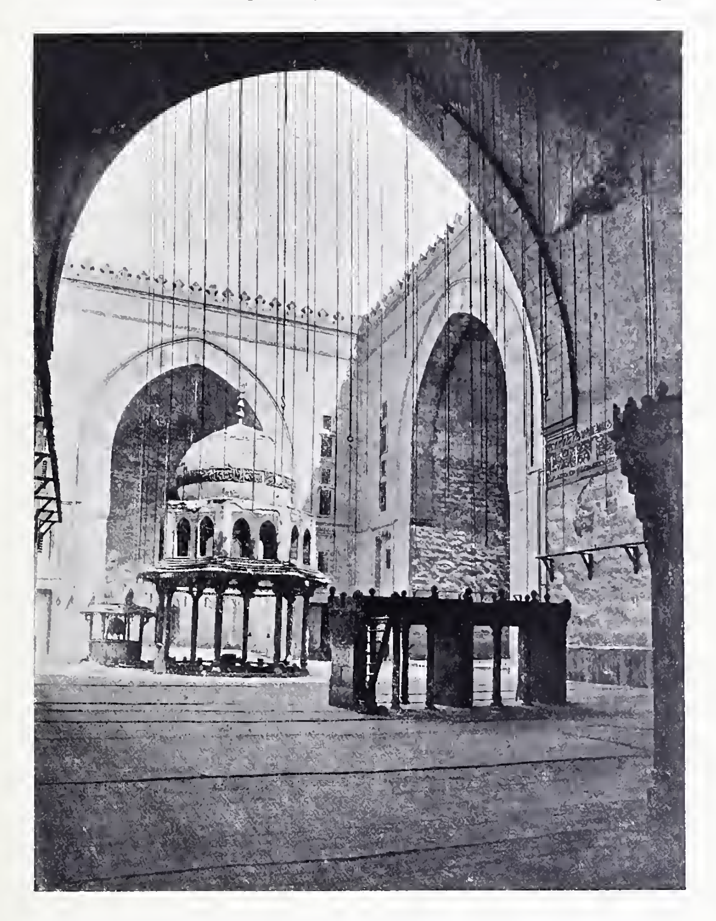


Fig. 84. — Cour découverte avec fontaines et dikka de la mosquée de Hassan au Caire. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

car on en voit d'identiques dans la cathédrale d'Ani bien antérieurement au XIVe siècle, et que leur emploi comme membre essentiel des encadrements des grandes voussures est fréquent en Perse et au Turkestan. Au haut et au bas, ces colonnes torses engagées ont, sur une hauteur de deux assises, leurs cannelures parallèles aux génératrices de la colonne, puis celle-ci devient

lisse et se termine par un chapiteau ou une base où des stalactites et des portions de pyramides forment la transition entre les faces de l'angle où la colonne est engagée, et la forme cylindrique de celle-ci. Les cannelures brisées se retrouvent ici, n'occupant que le



Fig. 85. — Porche du sultan Hassan.

tiers de la colonne, dans les colonnettes des niches latérales, et l'on en rencontre de pareilles à Damas, à Jérusalem et à Konieh. Sur la façade encore, au-dessous de l'encadrement général de la baie, sont figurées deux énormes rosaces sculptées dont le faire abondant et gras rappelle encore l'ornementation épaisse d'Echref Roum Djami et de Sirtcheli Medressé. Sur le côté droit du soubassement, un sculpteur a figuré, dans des arcatures allongées qui ressemblent étrangement à des bas-reliefs de la fin de notre XIIIe siècle, des édi-

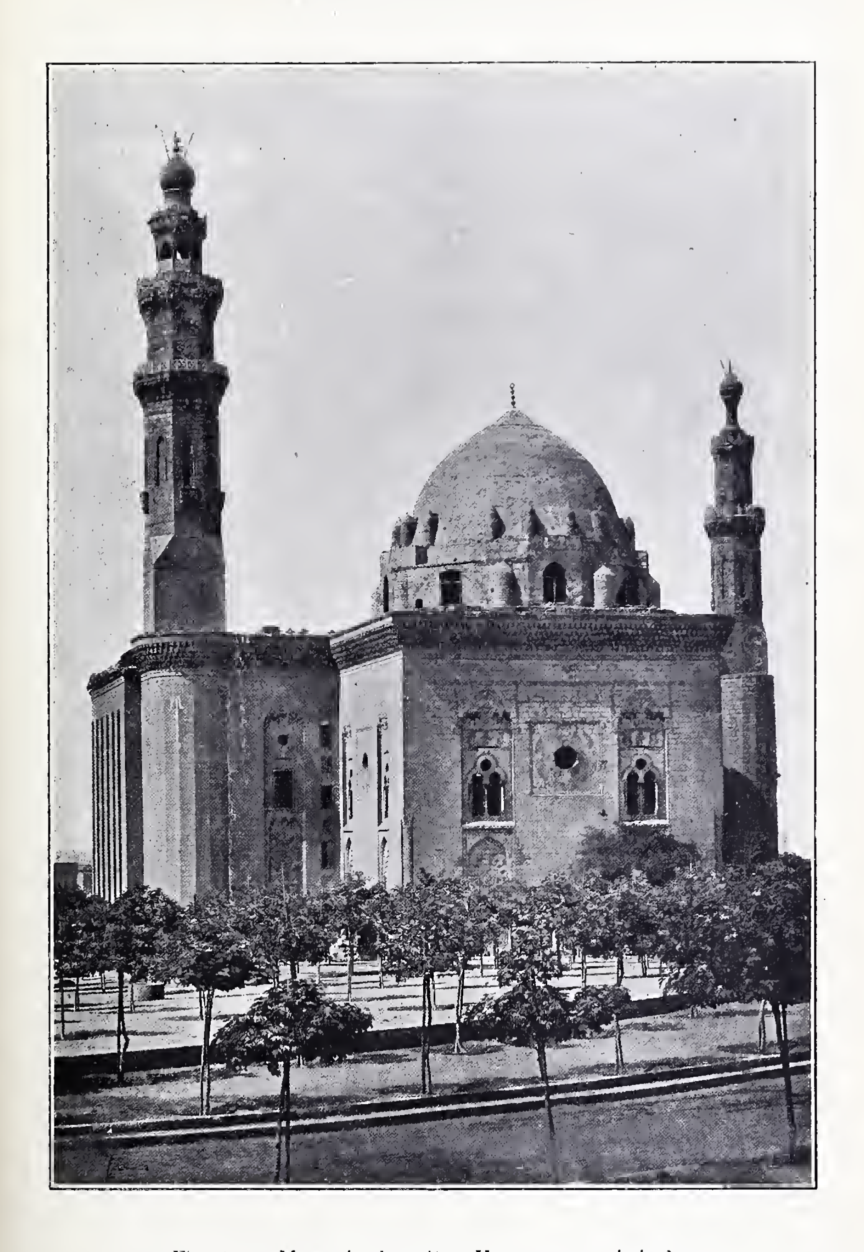


Fig. 86. — Mosquée du sultan Hassan, vue générale.

fices, à ce qu'il semble, chrétiens. L'un d'eux est une église à trois nefs avec façades à pignons ; l'autre, qui semble une église octogonale avec un dôme, rappelle la Koubbet-es-Sakhra ; ce serait peut-être là la signature d'un sculpteur peut-être chrétien, peut-être originaire de Jérusalem, syrien sans nul doute. La porte elle-même (fig. 85), au fond de son immense niche, est encadrée par un large bandeau orné d'ornements gravés géométriques, et au-dessous de chacune des parties verticales de ce bandeau sont figurées des sortes de pendeloques fleuronnées au haut et arrondies au bas, qui rappellent singulièrement, avec un style plus châtié, certains ornements seldjoucides (clef de la porte d'Echref Roum Djami à Beichehr, décorations de Indjé-ménaré à Konieh, porte de la grande mosquée de Divrigui) et mieux encore des motifs de broderie sur cuir ou de découpures sur métal comme pour les heurtoirs de porte.

Les façades latérales de la mosquée de Hassan ont comme unique décoration, jusqu'à l'énorme corniche de stalactites, de longues bandes pleines séparant les séries verticales de fenêtres. L'architecte inconnu obtint ainsi, par les moyens les plus simples, un inoubliable effet.

La coupole qui couvrait le tombeau était bulbeuse, comme ces dômes à côtes supportés en encorbellement par des stalactites (mosquée Sirghatmich 1356-7, par exemple). Pietro della Valle (Herz-Bey, *op. cit.*) dit en effet : « Sopra tutto mi piacque la cupola, « laqual e di una forma che io mai non ho veduto la simile, cioé, com « mincio stretta, poi si allarga, et poi si va ristringendo di nuovo- « nella forma a punto di un uovo di gallena. »

La mosquée devait, à l'origine, avoir quatre minarets. Celui qui dominait le porche s'écroula en 1360 et ne fut pas reconstruit. Des deux qui restent, celui du S.-O. est le plus beau. Par un simple glacis triangulaire il passe du plan carré au plan octogonal; la première partie du fût octogonal a sur quatre de ses faces une fenêtre longue avec balcon soutenu par des stalactites; sur les quatre autres, une niche méplate, et fenêtres ou niches sont encore fermées par un angle à côtés rectilignes, ce qui est la forme la plus simplifiée de l'arc en briques à courte portée; une corniche à stalactites soutient un deuxième étage octogonal plus bas, surmonté lui-même d'une seconde corniche encore plus riche portant la dernière plate-forme où sur huit arcades à grêles colonnettes s'élève le bulbe soutenu par un piédouche qui sera au Caire, jusqu'au XVIIe siècle, le motif terminal le plus fréquemment employé dans les minarets.



Fig. 87. — Mihrab et minbar de la mosquée du sultan Hassan au Caire.
Cliché Gervais-Courtellemont.

L'intérieur de la mosquée était d'une richesse qui répondait à la majesté de l'extérieur. La porte d'entrée était en bronze, avec de grands panneaux remplis d'un réseau polygonal, dont les éléments principaux étaient figurés en relief ; les deux panneaux étaient sertis dans une bordure méplate de bronze, avec d'énormes heurtoirs décoratifs ; cette porte d'un art souverain devait former avec le portail un ensemble incomparable. Le sultan El-Moyed la mit à sa mosquée où elle est aujourd'hui. Il s'empara aussi du lustre de bronze qu'il trouva à la mosquée de Hassan, et qui était postérieur à cette mosquée ; il est conservé aujourd'hui au musée du Caire, ainsi que quatre-vingt-quatre lampes en verre émaillé et doré, provenant aussi de cette mosquée. Il suffit de regarder toutes les chaînes qui pendent encore de la voûte du grand liwan et qui soutenaient chacune une lampe, pour se figurer quelle pouvait être autrefois la splendeur intérieure du monument. Le liwan était décoré d'un lambris bas en marbre ; au fond du sanctuaire, ce lambris s'élevait jusqu'à la magnifique frise en stuc découpé où court une inscription coufique, et qui accuse la naissance de la voûte (fig. 82). La dikka, le minbar en marbre, aux portes de bronze ciselé, le mihrab incrusté de marbres complètent cet ensemble d'une richesse sévère et presque austère.

La fontaine octogonale (fig. 84) était purement décorative, car le lieu d'ablution (mida) est en sous-sol (Herz-Bey) ; elle est surmontée d'un dôme outre-passé dont l'équateur est ceint d'une inscription en relief autrefois dorée. Le dôme lui-même est peint d'azur.

Les passages qui donnent accès aux cours des collèges sont ornés de marbres variés et de coupoles à stalactites (voir Herz-Bey). La salle du tombeau, de ving-et-un mètres de larges sur vingt-huit de hauteur, a été achevée en 764 H. d'après l'inscription monumentale de la frise en bois qui supporte le départ de la coupole sur pendentifs en stalactites. Ces pendentifs sont lattés sur une carcasse en bois ; ils tombent en ruines. La salle carrée est éclairée par des fenêtres sur ses quatre faces. Les lambris de marbre de cette salle et de son mihrab sont très beaux, le mihrab a des colonnes antiques, sur des piédestaux antiques ; deux de ces colonnes ont aussi des chapiteaux antiques, singuliers, à corbeilles cannelées, avec un rang de feuilles dans le bas, comme ceux du tombeau antique de Mylasa (Texier, *Voyage en Asie Mineure* et *Antiquities of Ionia*, publiées par la Société des dilettanti). La porte de la salle du tombeau a des vantaux revêtus de plaques de bronze découpées suivant un dessin

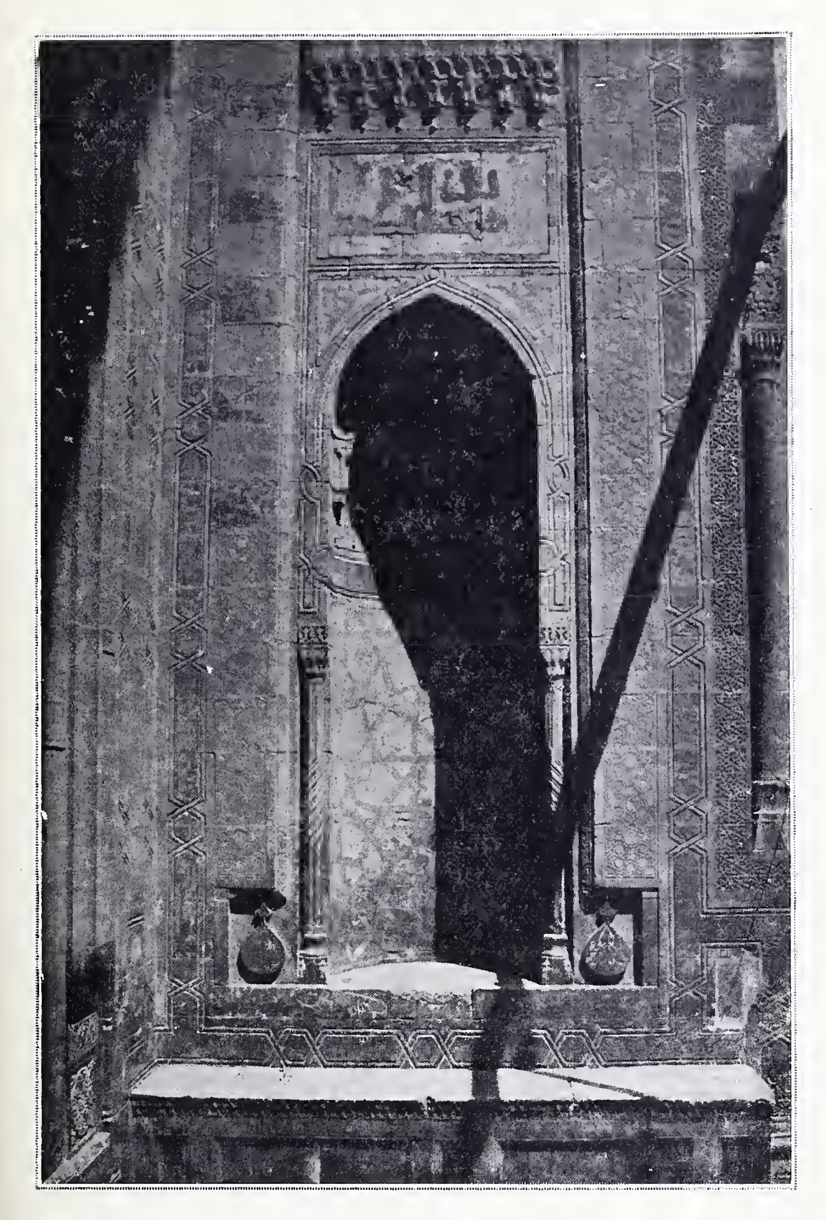


Fig. 88. — Mosquée du sultan Hassan au Caire. — Niche à droite de l'entrée

polygonal, mais où les bossettes repercées qui se trouvaient à la porte actuellement à El-Moyed sont remplacées par des plaques superposées, assemblées par des clous ou des chevilles. Les heur-



Fig. 89. — Mosquée du sultan Hassan au Caire. — Niche du couloir d'entrée[1].

toirs sont finement damasquinés d'or et d'argent, comme les reliefs de bronze.

En résumé, la mosquée de Hassan présente tous les éléments étrangers qui vont se fondre avec les éléments locaux pour former l'art exquis des monuments de Kaït-Bey. Mais la mosquée de Hassan elle-même où ces éléments sont encore un peu disparates, n'en est pas moins l'œuvre d'une forte conception, et n'en présente pas moins un ensemble magistral.

Une autre mosquée contemporaine de la mosquée de Hassan,

1. Le fond de la niche méplate est orné d'une mosaïque de marbre de style damasquin.

la mosquée de Cheikhoun, possède un minbar en marbre aux colonnettes dont les colonnettes à chevrons ont un caractère

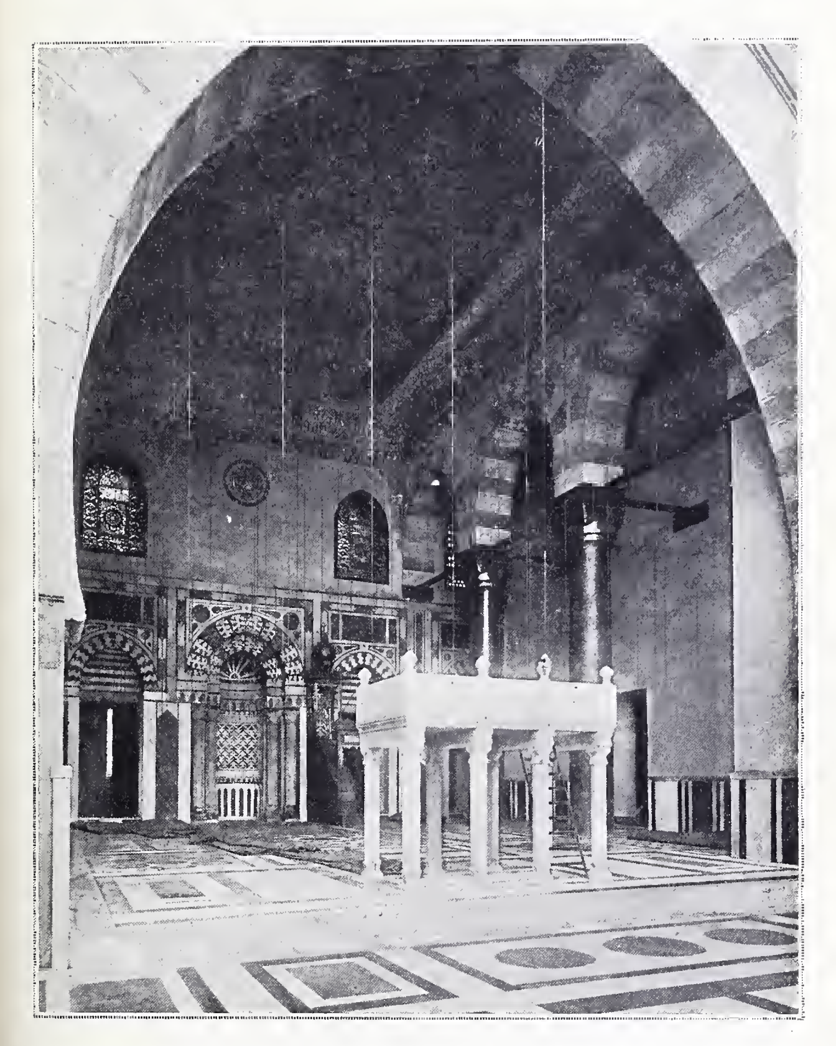


Fig. 90. — Liwan principal et sanctuaire de la mosquée du sultan Barkouk *intra muros* au Caire (786 H.-1384 J.-C.).

encore plus seldjoucide que celles de la mosquée de Hassan ; elles sont presque identiques aux colonnes des niches du porche de caravansérail d'Ak-khan et des Sultan-khan, près de Konieh.

Après avoir cité parmi les beaux monuments du Caire, au XIVe siècle, les mosquées de Salar et Singar el-Gaouli, de Beloul el Almaq, de l'émir Koussoun, d'El-Mardani, d'Ak-Sonkor, de Sirghatmich, etc., nous arrivons aux monuments élevés par Barkouk,

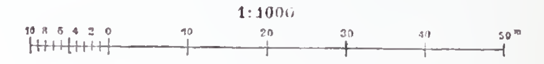


Fig. 91. — Couvent de Barkouk au Caire (*extra muros*).

qui doivent être rangés au nombre des plus intéressants. Nous y retrouvons les caractères principaux de la mosquée de Hassan, sauf ces éléments si nettement seldjoucides que nous ne pouvons considérer, au Caire, que comme exceptionnels.

Mosquée de Barkouk intra muros. — La mosquée Barkouk *intra muros* est située rue Nahassin ; elle a été l'objet pour l'extérieur et l'intérieur, d'une excellente restauration de Herz-Bey. Son minaret, plus élancé que ceux de Hassan, a trois étages octogonaux (dont un à jour sur colonnettes), superposés à un fût carré. La façade



Fig. 92. — Vue d'ensemble de la mosquée funéraire de sultan Barkouk aux tombeaux des califes, vue prise du côté des minarets (de 800 H.-1398 J.-C. à 807 H.-1405 J.-C.).

bordée comme la cour intérieure d'un crénelage fleuronné, présente un grand parti de grandes niches méplates couronnées de stalactites où sont percées les fenêtres ; elle est couronnée d'une grande inscription neskhi, interrompue par la porte qui a la forme

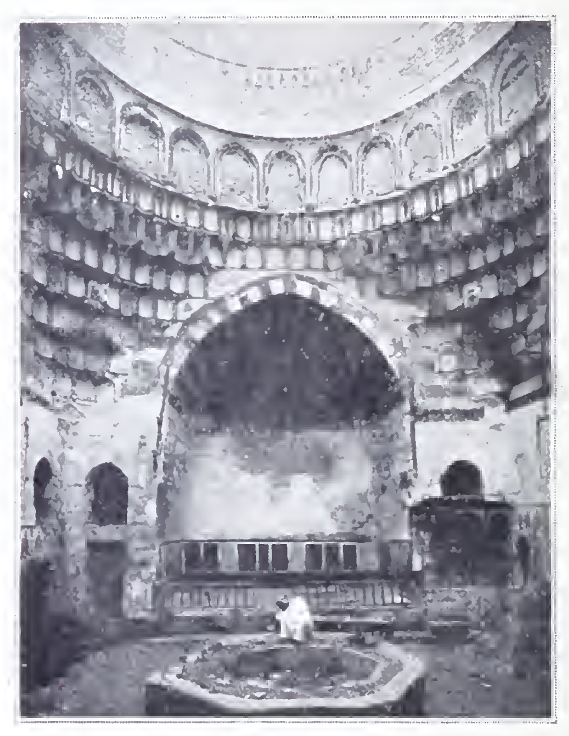


Fig. 93. — Vue intérieure de la salle principale des bains près de la mosquée el-Moyed (actuellement détruits), vers 823 H.-1420 J.-C.

d'une haute voussure ; au-dessus de la porte, le linteau et son arc de décharge sont incrustés de voussoirs de marbre découpé noir et blanc. La porte elle-même a des vantaux de bois sur lesquels sont fixés des motifs de bronze découpés et ciselés, analogues à ceux des portes intérieures, mais ici, comme à la porte intérieure de Hassan, ces motifs sont damasquinés et incrustés d'argent (ils ont été très habilement restaurés).

Cette mosquée affecte le plan cruciforme, avec ce caractère exceptionnel que le liwan plus spécialement consacré au culte est presque aussi large que la cour elle-même et est divisé en trois nefs, un

peu comme une chapelle chrétienne, par deux rangées de colonnes (fig. 60). Ces colonnes sont d'une belle proportion, couronnées de chapiteaux un peu bizarres. Les lambris de marbre sont fort beaux ainsi que quelques vitraux anciens qui existent encore dans la travée centrale du grand liwan. Les plafonds, qui ont été restaurés avec le plus grand soin, nous donnent un des premiers exemples de ces décorations si élégantes. Ils sont bordés d'une corniche en quart de cercle, avec des retombées d'angles à stalactites, et décorée de grandes inscriptions en léger relief et dorés sur fond d'azur. Les gorges des corniches, les éléments courbes des ornements en bas-relief, les caractères des inscriptions, sont obtenus par des fibres de palmier ou d'alfa agglutinés avec de la colle forte et du blanc d'Espagne ; les stalactites sont, comme au tombeau de Hassan, construites au moyen de bâtis en planches assujettis sur des bois plus ou moins gros, et la forme est obtenue en clouant sur ces carcasses des lattes jointives ou des planchettes de bois très mince. Le plafond lui-même, d'un si somptueux effet, est obtenu par des moyens élémentaires ; il se compose de grandes rosaces entrelacées ; la carcasse est en tronc d'arbres qui forment solives ; ces solives, si elles sont apparentes, sont arrondies dans leur portée, et aux extrémités qui restent de section carrée ou rectangulaire, le passage de la section carrée à la section circulaire est racheté par des stalactites. Des entrevous sont cloués sur ces solives et leur subdivision est obtenue par des planches découpées ou des lattes formant relief sur le fond. Il est rare que le bois reste apparent.

Presque tout est recouvert d'une couche de peinture dont le blanc d'Espagne forme le fond général, et qui doit être à base de gomme arabique, comme les peintures de Sidi-Okba à Kairouan. Les dorures sont appliquées au moyen de blanc d'œuf. C'est encore ce procédé qui est employé par les artistes tunisiens ou marocains ; c'est celui qu'indique le moine Théophile [1]. Il y a intérêt à comparer ce plafond avec certaines pages initiales de Corans à la Bibliothèque khédiviale du Caire : on y retrouve les mêmes harmonies. Si la tonalité de ces plafonds paraît d'abord un peu trop vive, il faut songer que pour faire de l'effet dans l'ombre, il leur faut cette vigueur, et que nous avons peut-être trop pris l'habitude de ne goûter que des tons gris et sans franchise.

Cette mosquée est aussi une école et sur la cour intérieure

1. Théophile, *Diversarum artium Schedula*. Traduct. par l'Escalopier, p. 42, Paris.

s'étagent les logements ; leurs fenêtres s'ouvrent dans de longues arcatures dont l'archivolte est décorée de moulures en chevrons. Les assises sont alternativement claires et foncées ; les portes ont un arc de décharge exécuté comme aux portes de la medressé de Hassan, avec un linteau orné d'incrustations de marbre suivant des dessins d'arabesques symétriques encore relativement simples. Les vantaux des portes en bois, revêtus de plaques découpées de bronze appliquées par de gros clous arrondis, rappellent par la disposition d'un médaillon central, des écoinçons, d'un encadrement, les reliures de certains manuscrits. Ils donnent, par le mariage du bronze poli et du bois, une impression de richesse au moins aussi distinguée que les portes tout entières revêtues de bronze. A côté du grand liwan, se trouve le tombeau de la fille de Barkouk, sous un dôme ogival, uni, qui, comme les dômes turcomans, repose sur une corniche de stalactites à peine saillantes.



Fig. 94. — Un des deux minarets de la mosquée du Sultan El-Moyed construits sur les tours de Bab-Zoueila au Caire, de 818 H.-1416 J.-C. à 823 H.-1423 J.-C.

Mosquée Barkouk « extra muros ». — Barkouk est enterré dans la mosquée Barkouk *extra muros*, achevée par son fils Farag (1399) et qui est à la fois une mosquée, une fontaine, une école, un couvent et un tombeau (fig. 91). Sur sa façade, se dressent deux beaux minarets, malheureusement découronnés (fig. 92). Le fût à base carrée, assez élevé, présente sur ses quatre faces des fenêtres à balcons et à stalactite ; la plate-forme carrée, soutenue par une corniche à stalactictes bien composée est bordée d'une balustrade à panneaux pleins. De cette plate-forme s'élève un fût cylindrique dont la plus grande

partie est décorée d'une sorte d'entrelacs à larges dispositions. C'est de là que s'élançait le couronnement à arcades, surmonté d'un bulbe que j'ai encore pu dessiner en 1879. L'entrée de la mosquée est monumentale, composées d'assises claires et foncées alternativement, peintes pour la plupart ; elle s'ouvre sous une voussure à stalactites. La porte elle-même est couronnée par un linteau soulagé par un arc de décharge à claveaux alternés et découpés. A droite est une fontaine (Sébil) au-dessus de laquelle se trouve une petite école (kouttab) selon une disposition très fréquente au Caire depuis la fin du XIVe siècle. Cette école forme une petite loggia ouverte sur deux côtés par un portique de trois arcades ogivales, surhaussées, à claveaux alternés blancs et de couleur, autrefois abritées par un auvent en charpente maintenant ruiné. Lorsqu'on a pénétré dans la cour rectangulaire, on y voit au centre une fontaine ; sur les quatre faces s'étendent quatre grands liwans formés de quatre grands portiques à arcades ogivales voûtées de briques en coupoles sphériques sur pendentifs, ce qui est au Caire tout à fait exceptionnel. Derrière le liwan de droite, sont ménagées des pièces de service, les lieux d'ablutions et les latrines ; à gauche se trouvent des chambres ; celui des liwans qui est opposé à l'entrée constitue la mosquée proprement dite ; il a trois travées de profondeur ; il renferme un mihrab assez simple, surmonté d'une coupole côtelée te d'un profil allongé, qui n'a plus aucune décoration ; mais le minbar de pierre sculptée, don du sultan Kaït-Bey en 1483, est d'un merveilleux travail. De chaque côté de ce liwan sont les deux salles carrées qui renferment les tombeaux. Des claires-voies en bois les ferment sur le liwan. Dans ces claires-voies s'ouvrent des portes serties dans un chambranle simple et formées de deux vantaux dont les panneaux carrés sont composés de pièces de bois assemblées suivant un tracé géométrique qui dérive du carré et de l'octogone. La partie supérieure du chambranle porte une grande inscription sculptée. La disposition réticulée de ces claire-voies, qu'on retrouve à la fontaine de la mosquée de Chaban, est toute autre que celle des moucharabis ordinaires, ou des clôtures de Talaï Abou Rezzik, de Kaït-bey *extra muros*, Kalaoun, etc... Ce ne sont plus des pirouettes, ou des diminutifs de balustres tournés, assemblés à angle droit ou à 60°. C'est un vrai treillis géométrique à jour, composé de polygones convexes ou concaves de seize côtés et de polygones étoilés ; cette disposition, rare au Caire. est au contraire très fréquente en Perse, d'où elle a passé en Turquie où elle a été par-



Fig. 95. — Mosquée funéraire de Kaït-Bey *extra muros*.

fois traduite en marbre ajouré [1] : on la rencontre aussi au Turkestan; elle semblerait originaire de Chine, où on la trouve fréquem-

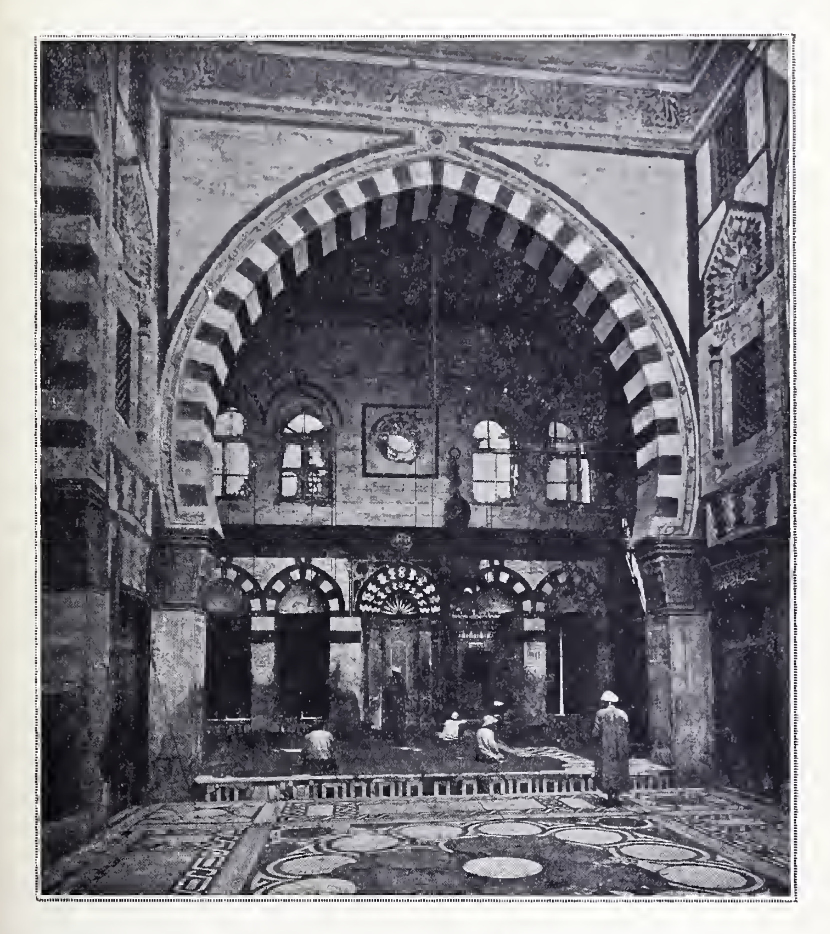


Fig. 96. — Vue de l'intérieur de la mosquée sépulcrale de Kaït.-Bey *extra muros* au Caire (au fond le minbar et le mihrab), 877 H.-1472 J.-C.

ment employée encore de nos jours. La salle carrée du sud abrite les tombes des femmes du sultan, celle du nord couvre les tombeaux du sultan lui-même et de ses deux fils. Ces deux salles sont couvertes de deux coupoles ogivales dont, à l'intérieur, les penden-

1. A la mosquée Sitta Nafissa au Caire (xviie siècle), le minbar présente des treillis de marbre découpé semblables à ceux des minbars turcs.

tifs à stalactites sont très simples et très clairs, sans l'inutile complication où se plaisaient souvent les artistes arabes. A l'extérieur, ces pendentifs sont accusés par une succession de moulures profilées parallèlement à la face de l'octogone inscrit, correspondant à l'angle où se trouve le pendentif. Ce mode de raccord, qui n'est pas disgracieux en géométral, le devient beaucoup pour peu qu'on regarde l'édifice sous un angle un peu prononcé. Il est notablement moins heureux que le raccord par pyramides échelonnées, employé

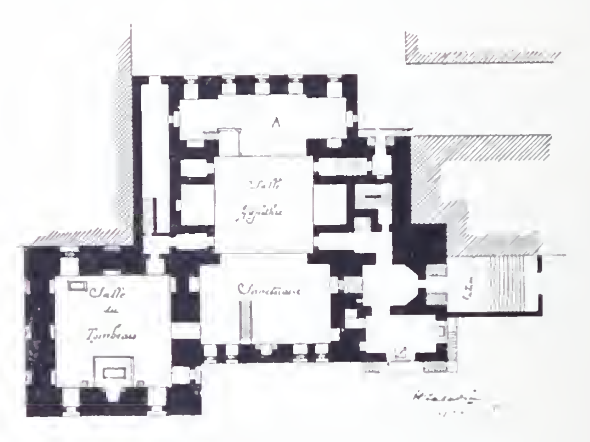


Fig. 97. — Mosquée Kaït-Bey *extra muros* au Caire.

par l'architecte de la mosquée Ak-Sonkor, aux tombeaux des califes (fig. 100) et au tombeau de l'émir Soliman ben Selim (fig. 108). La surface extérieure de ces dômes est décorée de chevrons en relief; ils sont couronnés par un épi en bronze, à boules et à croissant.

Mosquée du sultan El-Moyed. — La mosquée que fit construire au Caire El-Moyed (1414 J.-C.), près de Bab-Zoueila, reproduit le plan carré et les portiques de la mosquée funéraire de Barkouk. La porte d'entrée s'ouvre sous un beau porche aux assises alternées noires et blanches. Les montants de la porte sont en granit et son linteau, dont les voussoirs sont découpés d'arabesques de marbre, est, en outre, décoré de petits médaillons de faïence bleue et de marbre rouge. Je ne parlerai pas de la cour ni de ses portiques, mais seulement du liwan est qui constitue la mosquée proprement dite, et près duquel se trouve la salle du tombeau du fondateur. Ce liwan a trois nefs parallèles au mur du mihrab sur huit travées de

large [1]. Les arcs intérieurs reposent sur des colonnes un peu disparates ; ils sont allongés, appareillés en assises de marbre alternées blanches et de couleur, et allégés dans leur axe et à l'aplomb de leurs colonnes par des arcades ogivales. Les plafonds, bien supérieurs



Fig. 98. — Mosquée funéraire de Kaït-Bey au Caire. Détail de la coupole.

pour la richesse à ceux de Barkouk *intra muros*, ont des entrevous alternativement longs et carrés et des solives apparentes, alternativement cylindriques et octogonales, peintes dans une harmonie bleue et or [2], avec peu de blanc mais très accentué ; les caissons,

1. La description que je donne ici est faite d'après mes notes de 1879, avant la restauration qui a, d'ailleurs, scrupuleusement respecté l'état ancien.

2. Il serait intéressant de comparer, au point de vue de l'harmonie des couleurs, les pages initiales des Corans enluminées pour les mosquées des sultans et dont la plupart sont conservés à la Bibliothèque khédiviale, au Caire, à celle des plafonds peints des édifices qui leur sont contemporains, on y trouvera la plus grande analogie, si j'en juge par mes observations personnelles.

ayant pour fond le ton naturel du bois présentent une ornementation très distinguée en blanc et or. Les murs latéraux sont décorés de lambris de marbre monochromes, très ressemblants, comme



Fig. 99. — Détail de la cour hypètre de la mosquée de Kaï-Bey *intra muros* au Caire (de 840 H.-1436 J.-C. à 873 H.-1468 J.-C.).

parti, aux lambris byzantins, de Sainte-Sophie par exemple. Le mur du fond est décoré d'un lambris d'applique, en dalles de marbre, de granit ou de porphyre, surmonté d'arcades feintes en appliques de marbre découpé, dans les écoinçons desquelles sont des médaillons ou des découpures de marbre, de porphyre ou de granit. Le tympan de ces arcades est aussi décoré de médaillons circulaires en marbre. C'est au-dessus de ces arcades, dont l'imposte est formée d'arcatures en faïence bleue, que sont percées les fenêtres avec leurs

dalles de plâtre ajouré garnies de verres de couleur. Mais la merveille de la décoration est le mihrab, plus décoré que tous ceux que nous avons vus et même d'une richesse presque excessive. Déjà des bandes de faïence bleue et de nacre se mêlaient aux mosaïques de marbre



Fig. 100. — Deux tombeaux dans la nécropole de Kaït-Bey dits les tombeaux des Califes. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

depuis le XIIIe siècle ; ici cet emploi se généralise, au linteau de la porte d'entrée, aux torsades du contre chambranle, dans l'imposte des arcs du mur du mihrab, enfin dans le mihrab lui-même où de petits médaillons circulaires bleu turquoise réveillent le marbre blanc. C'est déjà le style très fleuri, un peu trop raffiné, un peu mièvre, qui va s'épanouir dans les monuments de Kaït-Bey et d'El-Ghouri.

Les minarets d'El-Moyed sont du type de Barkouk *extra muros*, mais plus précis dans l'exécution (fig. 90). L'étage des fenêtres à balcons est décoré de colonnettes chevronnées ; des rinceaux meublent

les vides entre les sommets des niches, et une inscription formant frise reçoit les premières stalactites du balcon de la première plate-forme. Le raccord de l'octogone au carré se fait par une petite pyramide et cette partie carrée pose elle-même sur la plate-



Fig. 101. — Palais de Kaït-Bey au Caire. — Cour intérieure d'après une photographie de M. Max van Berchem.

forme des tours de Bab-Zoueila dont les assises rouges et jaunes s'harmonisent avec les assises colorées du minaret.

A côté de cette mosquée, se trouvait autrefois un bain dont la salle centrale était carrée et couverte d'une grande coupole supportée par des pendentifs à stalactites où certaines parties, formant des clés pendantes et isolées, étaient de vrais tours de force de taille de pierres ; je donne ici la photographie de cette salle qui n'existe plus (fig. 93).

8. LES MONUMENTS DE KAÏT-BEY

Nous voici arrivés aux monuments de Kaït-Bey où tous les éléments différents sont fondus dans un art homogène, non seulement au Caire, mais même en Syrie : Si à Damas, par exemple, le minaret

de la grande mosquée dû à Kaït-Bey présente, mêlé à l'architecture du Caire, l'élément purement damasquin du balcon abrité d'un toit octogonal que soutiennent des colonnes appuyées sur la balustrade, le petit sébil du Haram-el-Chérif, dit de Kaït-Bey, bâtie en 1445, est toute égyptienne, avec sa coupole allongée couverte d'une broderie d'arabesques.



Fig. 102. — Okel de Kaït-Bey près de Bab-el-Nasr au Caire (873 H.-1468 J.-C.).

La mosquée de Kaït-Bey *extra muros*, au Caire, est le type complet de la mosquée funéraire du XVe siècle : elle réunit une mosquée, un tombeau, une fontaine et une école, et groupe tout un petit village autour d'elle (fig. 95). Son plan avec cour hypètre, est une condensation du plan cruciforme (fig. 96). Le sébil et le kouttab se trouvent à droite de l'entrée, le minaret à gauche ; la cour a, sur deux côtés, les petits liwans qui conduisent aux dépendances, sur un autre côté, le sanctuaire, avec la salle du tombeau, et un liwan aussi large que le sanctuaire, mais moins profond, se trouve en face de lui.

Ce qui frappe d'abord, à la vue de ce petit chef-d'œuvre exquis, c'est le parti de la décoration des assises blanches et rouges (une partie seulement des matériaux ont naturellement une coloration propre, les autres sont peints). La porte elle-même a un linteau de granit bordé d'une grecque de marbre noir incrustée dans le marbre blanc (fig. 96). Au-dessus, se trouve un arc de décharge aux voussoirs noirs et blancs, liés par des découpures un peu trop détaillées qui se pénètrent réciproquement ; c'est là encore un de ces tours de force de métier dont abusèrent un peu les Arabes. Cette porte dont le vantail est orné d'applications de bronze ajouré est surmontée, comme à El-Moyed, d'une petite fenêtre, et la voussure est soutenue par une série de berceaux et de portions de voûtes d'arête et de pénétration qui forment un support bien plus logique à la

trompe supérieure que les entassements de stalactites que nous avons souvent rencontrés. Les stalactites sont ici réduites à un rôle plus modeste et mieux défini; elles servent de transition entre la trompe supérieure et ses supports, en formant comme une demi-couronne étoilée. Dans les angles, elles rachètent le pan coupé du

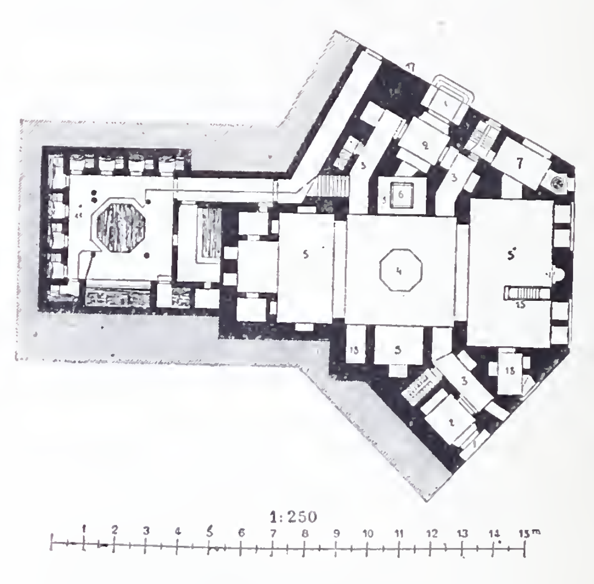


Fig. 103. — Plan de la mosquée d'Ezbek au Caire, d'après Franz-Pacha.

pendentif et se présentent plutôt alors comme des encorbellements successifs très habilement étagés. A gauche de la porte s'élève la fontaine aux larges baies grillées de bronze : un perron sur la façade, un autre sur le côté permettent d'accéder à la partie inférieure de la fontaine où l'on peut présenter les gargoulettes aux robinets. La petite école qui est au-dessus se présente comme une loggia à deux arcades sur la façade et trois sur le côté. En pendant au sébil-kouttab [1], est la base du minaret. La masse de celui-ci répond merveilleusement à celle du dôme (fig. 98). La décoration des coupoles de ce genre, comparées justement à des casques sans visière, fut d'abord empruntée au Caire aux procédés de construction ; les

1. Sébil-kouttab, fontaine école.

côtes creuses en brique permettaient d'obtenir des voûtes plus rigides; plus tard, on essaya d'imiter par zigzags ou chevrons saillants l'aspect de ces voûtes construites en *opus spicatum* (mosquée

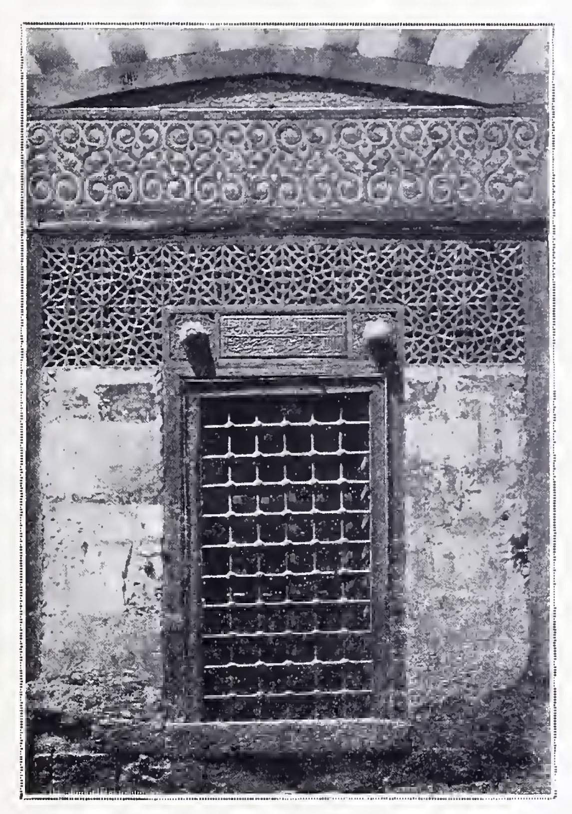


Fig. 104. — Fontaine à la mosquée Oum-es-Sultan Chaban au Caire vers 764 H.-1363 J.-C.

Barkouk *extra muros*); puis la coupole de la mosquée funéraire El-Achraf-Inal montre la transition entre l'emploi des ornements chevronnés et du réseau géométrique; à la base des chevrons ont été exécutés des losanges entrelacés; cette solution élégante mais monotone, est dépassée dans la mosquée de Kaït-Bey où l'architecte, avec une grande habileté, a mêlé des rinceaux et des rosaces à l'ornementation géométrique, et les a détachés les uns des autres par un ton blanc d'une grâce charmante. C'est là un chef-d'œuvre d'expression dans la décoration. Le minaret fait ressortir cette

délicatesse par l'opposition des ombres vigoureuses produites par sa silhouette hardie et ses reliefs accidentés, auxquels la couleur prête un charme de plus. Alors que les pendentifs d'angle de la mos-

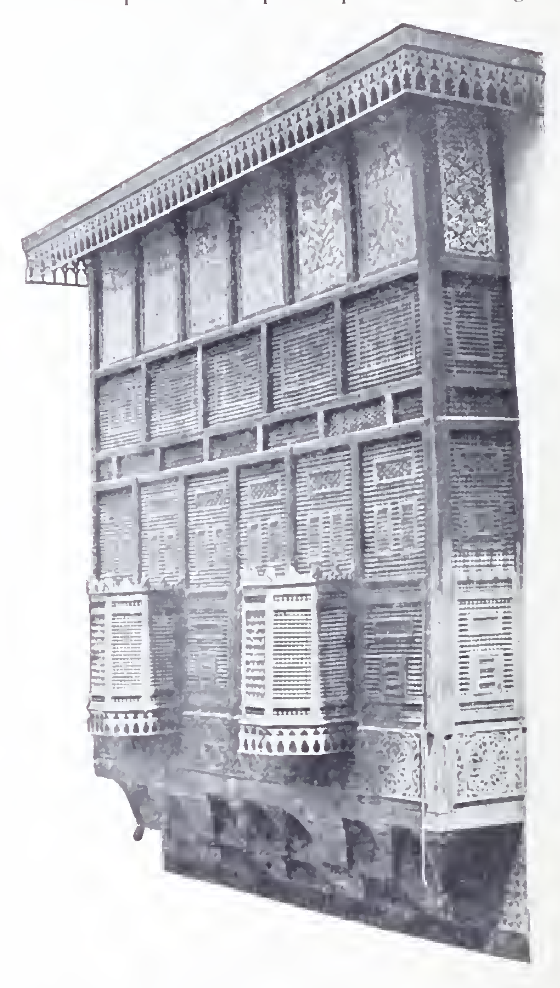


Fig. 105. — Moucharabié ancien à la légation de France au Caire. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

quée funéraire de Barkouk présentent dans leur extrados de si lourdes moulures, ici, au contraire, de grandes lignes très franches, dessinées sur les faces latérales des pendentifs, se raccordent avec beaucoup d'élégance aux lignes d'archivolte des baies des pignons.

Le caractère de toutes ces formes est souligné par une sorte de soutache, bandeau mouluré composé de deux boudins séparés

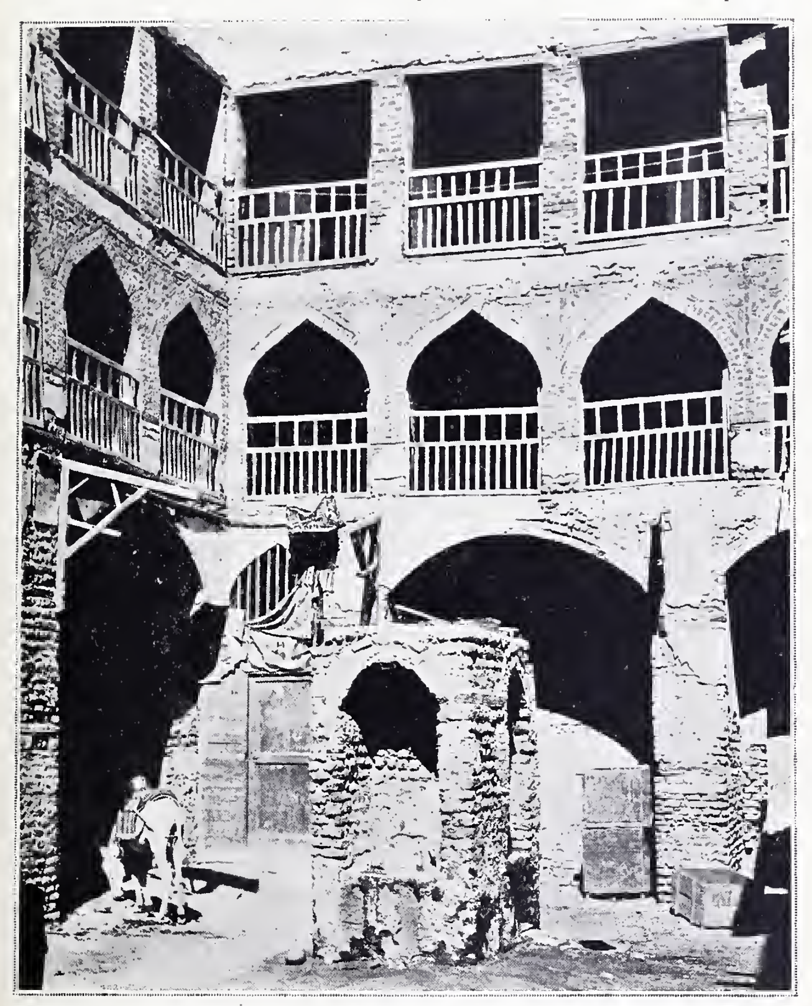


Fig. 106. — Okel Koussoun à Mehalla el-Kébir, Égypte, fin du xve siècle.

par un cavet, qui, de distance en distance, s'enroulent pour passer l'un sous l'autre, autour d'une sorte de bouton aplati. Nous avons déjà vu employer cet élément d'architecture. Mais maintenant à l'époque que nous étudions, il est d'un usage constant et

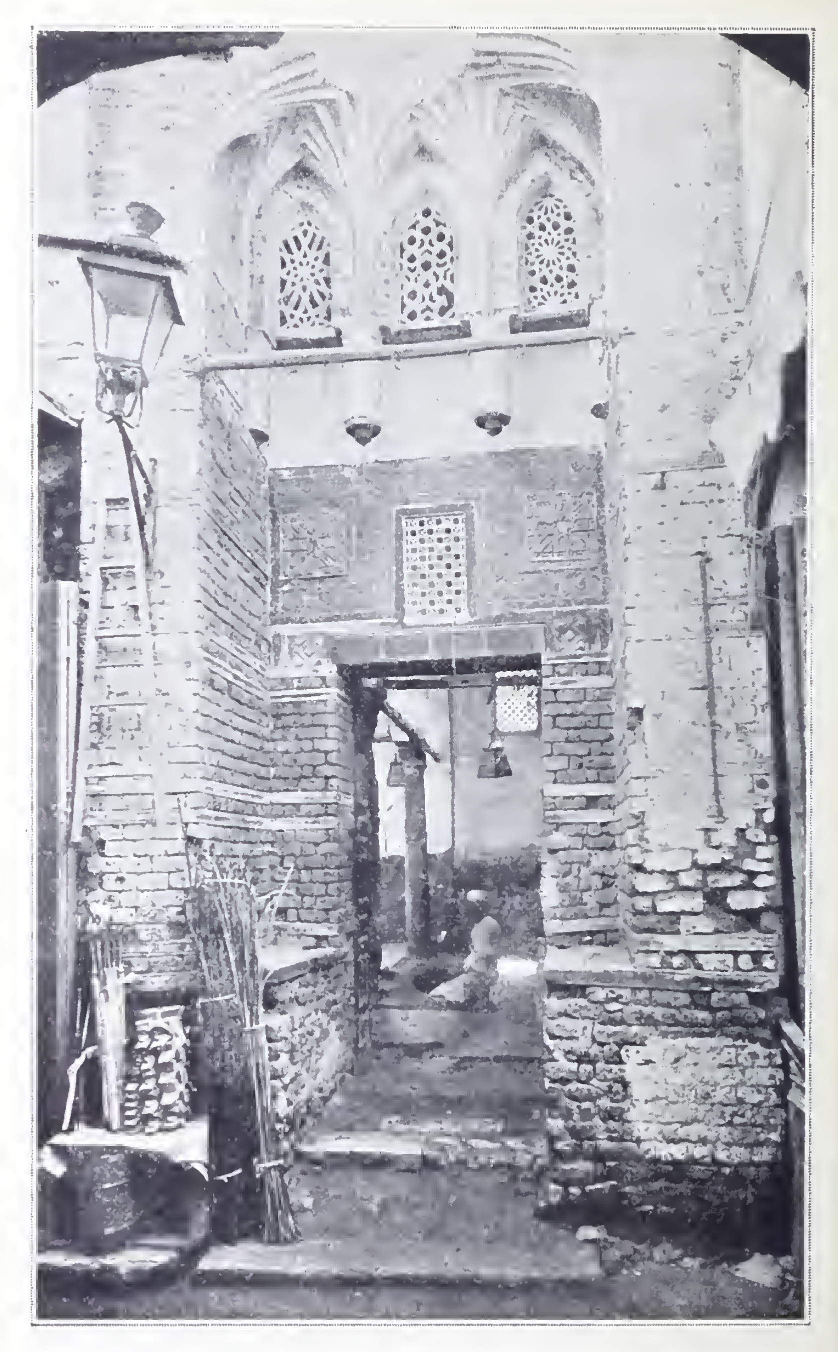


Fig. 107. — Porte de mosquée à Mehalla el-Kébir[1], fin du xve siècle.

1. Exemple des constructions en briques avec chainages en bois si nombreux dans le Delta.



Fig. 108. — Tombeau de l'émir Soliman ben Selim[1] au Caire (aux tombeaux des Califes) 931 H.-1525 J.-C.

1. La coupole est à sa base sertie d'une couronne de carreaux de faïence bleue avec inscriptions blanches. Remarquer la simplicité des raccords angulaires des pendentifs obtenus au moyen de pénétrations de pyramides.

sert à exagérer certains effets, à en atténuer d'autres, et à donner à l'édifice encore plus de franchise et de clarté d'expression. C'est au minaret surtout qu'il donne une netteté d'accent remarquable; celui-ci présente trois étages de galeries à stalactites. Le premier, octogonal, se raccorde au plan carré par des glacis triangulaires; nous y retrouvons ces niches couronnées d'arcs à éléments droits et

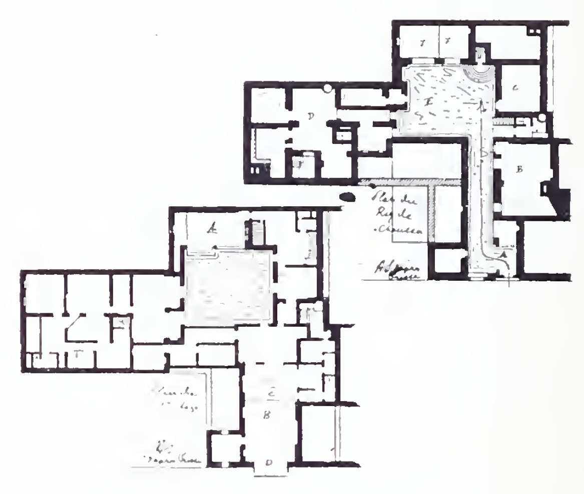


Fig. 109. — Plan d'une maison au Caire, d'après Prisse d'Avennes.

décorés de cannelures creuses qui sont bien un des éléments les plus caractéristiques de l'architecture du Caire, les colonnettes groupées par trois, le balcon à stalactites, les fenêtres comme au minaret d'El-Moyed; mais tout cela bien plus orné, bien plus raffiné encore. Le second étage est cylindrique, orné de broderies étoilées en relief et rehaussées de couleur; le dernier étage, enfin, ajouré de baies longues comme des barbacanes, porte le gracieux couronnement en forme d'ovoïde sur un piédouche. Le minaret comme le dôme est surmonté d'un épi en métal.

La mosquée n'est pas moins intéressante au dedans : la cour était autrefois couronnée d'une corniche en bois portant un lanternon ajouré [1] (j'en ai dessiné à El-Ghouri une analogue dont les stalactites en bois étaient très bien proportionnées comme couronnement). Les deux faces principales sont ouvertes par de grands

1. Coste l'a encore trouvée en place et en a donné un dessin.

arcs à voussoirs alternativement blancs et colorés ; les consoles de retombée décorées de stalactites sur leur face principale, sont ornées d'arabesques sur les côtés. L'archivolte, les consoles sont redessinées par cette double moulure à œil circulaire ; il en est de même des lignes des faces latérales, qui se composent d'un grand arc flanqué de deux portes qui sont surmontées de petites fenêtres

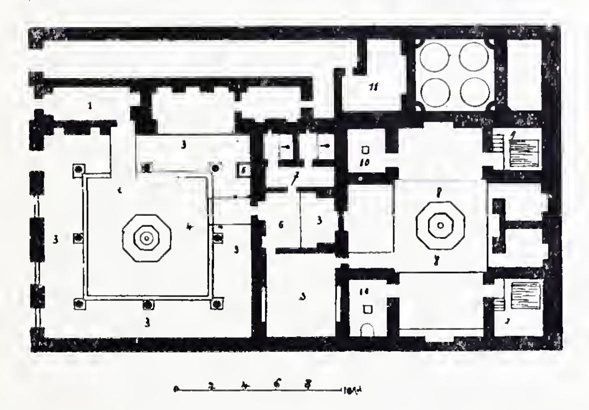


Fig. 110. — Plan d'un bain au Caire, d'après Prisse d'Avennes.

ouvertes au fond d'une niche méplate. Le pavage de la cour est composé d'un grand motif de ces médaillons circulaires, sertis dans des encadrements géométriques qu'il était si facile d'obtenir en sciant des colonnes antiques et dont les artistes du Caire au xve siècle ont un peu abusé. Le mur du mihrab est percée de deux étages de fenêtres profondes, dont celles du haut ont encore leurs charmants vitraux. Le plafond de la mosquée a été refait au xixe siècle, mais le plafond du liwan opposé s'est conservé intact, dans toute sa splendeur. Il est divisé en trois travées : ce sont des solives demi-cylindriques, dans leur longueur, de section carrée à leur portée, avec deux séries de stalactites rachetant la transition du carré au demi-cercle ; ces solives supportent des caissons rectangulaires séparés par des caissons carrés, ou subdivisés en caissons carrés, dont la décoration sur le fond très chaud du bois naturel est en or et blanc aux rehauts et fleurons bleu outremer. Les fûts des solives sont bleu clair et dorés ; les stalactites dorées avec des filets bleus, et tous les ornements modelés d'un très faible relief en pâtes rapportés. Les frises concaves qui supportent les plafonds ont des inscriptions en relief dorées sur fond

bleu. De longues chutes de stalactites dorées accusent les angles et les axes, enfin les grosses poutres qui séparent les travées sont soutenues par de longues crosses richement décorées dans le même



Fig. 111. Tombeau de l'émir Yachbak appelé vulgairement Koubbet-el-Fadaouiyé au Caire, fondé en 885 H.-1470 J.-C. par l'émir Yachbak, terminé en 886 H.-1480 J.-C. par Kaït-Bey (détail d'un des angles).

ton, qui s'amortissent sur une chute de stalactites. La décoration de ces plafonds est merveilleuse.

Tombeaux. — La richesse et le goût infinis de la mosquée funéraire de Kaït-Bey se retrouvent encore dans ses annexes, comme aussi dans nombre de tombeaux (fig. 111), dont le plus charmant est connu sous le nom de Koubbet-el-Fadaouiyé, et le tombeau de l'émir Yachbak († 1480)[1]. Ses voûtes sont revêtues d'un enduit de chaux colorée où l'on a découpé une véritable guipure d'ornements; les angles de la salle reçoivent des trompes qui, au lieu d'être formées de demi-coupoles, sont des demi-coupoles à stalactites que reçoivent des portions de voûtes formant pendentifs et dont toute la surface est brodée d'ornements découpés dans l'enduit et peints. Bourgoin a

1. Cf. van Berchem, Corpus, I. A. I., p. 514 et sq. et 748 et sq.

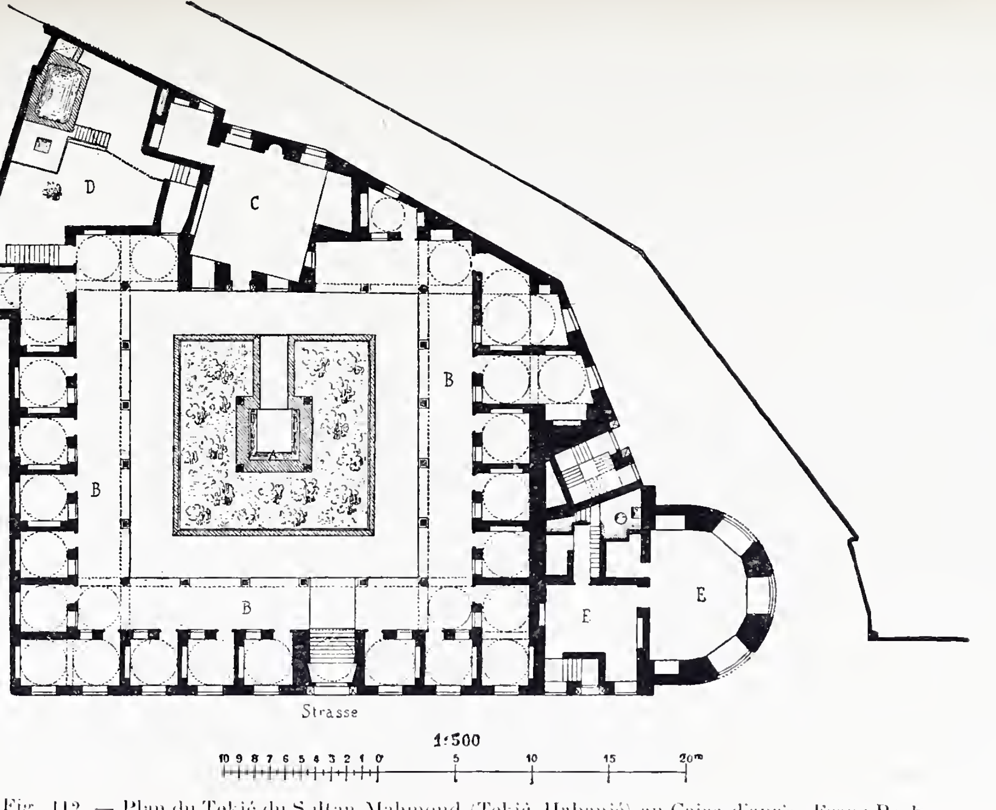


Fig. 112. — Plan du Tekié du Sultan Mahmoud (Tekié Habanié) au Caire d'après Franz-Pacha.

publié une série d'excellents dessins de cette ornementation qui est exquise et semble détachée d'un manuscrit enluminé. Cette richesse se retrouve à l'extérieur du tombeau de l'émir Soliman ben Selim (1526).

Kaït-Bey intra muros. — L'intérieur de la mosquée de Kaït-Bey *intra muros* présente plus de richesse encore que celui de sa mosquée funéraire, car toute la surface de pierre blanche y est décorée d'arabesques et d'ornements géométriques, tandis que les assises restent lisses (fig. 99). C'est ainsi que sur la hauteur des quatre murs de la cour, toutes les pierres au-dessus des arcs sont alternativement rouges ou sculptées, et c'est peut-être par un souvenir de ce genre de décoration qu'un architecte de la Renaissance aura pensé à décorer de vermicules ou d'arabesques certaines assises ou certains tambours de colonnes.

Les Okels. — Kaït-Bey a laissé de nombreux édifices au Caire, parmi lesquels deux okels (ou caravansérails) situés l'un près de Bab-el-Nasr, l'autre près d'El-Azhar. Ce dernier a été en grande partie dénaturé ; néanmoins sa porte à voussures avec pendentifs d'angles à stalactites est encore plus belle que celle de Kaït-Bey *extra muros*, car elle possède une archivolte décorée d'ornements sculptés et de stalactites de la plus grande beauté [1]. Les tympans de l'arc sont ornés de motifs peints en rouge. On retrouve jusque dans la coupole ogivale qui couronne la voussure, cette alternance de claveaux colorés et de claveaux sculptés, ici en très bas relief et selon des formes très compliquées. Les baies des boutiques ont des linteaux lisses soulagés par des arcs de décharge dont les voussoirs sont sculptés, ou des linteaux sculptés déchargés par des arcs lisses, les oppositions des parties sculptées et des parties lisses étant toujours ménagées avec un goût exquis.

L'okel qui est situé près de Bab-el-Nasr, est mieux conservé, mais son architecture est plus simple ; c'est une grande cour entourée de bâtiments à quatre étages, avec les entrepôts au rez-de-chaussée (fig. 102). Les étages de la façade, en surplomb les uns sur les autres, soutenus par de puissants encorbellements qui rappellent ceux de nos maisons de la fin du moyen âge, présentent un aspect monumental. La porte assez simple est enterrée de près de deux mètres ; elle est couronnée d'une voussure que soutiennent deux trompes ogivales et deux pendentifs rachetant la coupole ogivale supérieure. Les lignes principales de cette porte sont soulignées par la double moulure à œil circulaire que nous avons décrite déjà.

1. J'en ai donné un moulage en papier au musée du Trocadéro.

Dans le Delta, où l'architecture en briques prédomine, les okels



Fig. 113. — Mosquées de Khaïrbek et d'Aksonkor ou d'Ibrahim Aga au Caire.
Cliché Gervais-Courtellemont.

ont un caractère particulier. Je donne ici celui de Mehalla-el-Kebir près de Damiette (fig. 106). Les constructions en brique du Delta

mériteraient une étude particulière ; elles sont généralement bâties en pans de bois et les murs en brique ne sont que de grands rem-

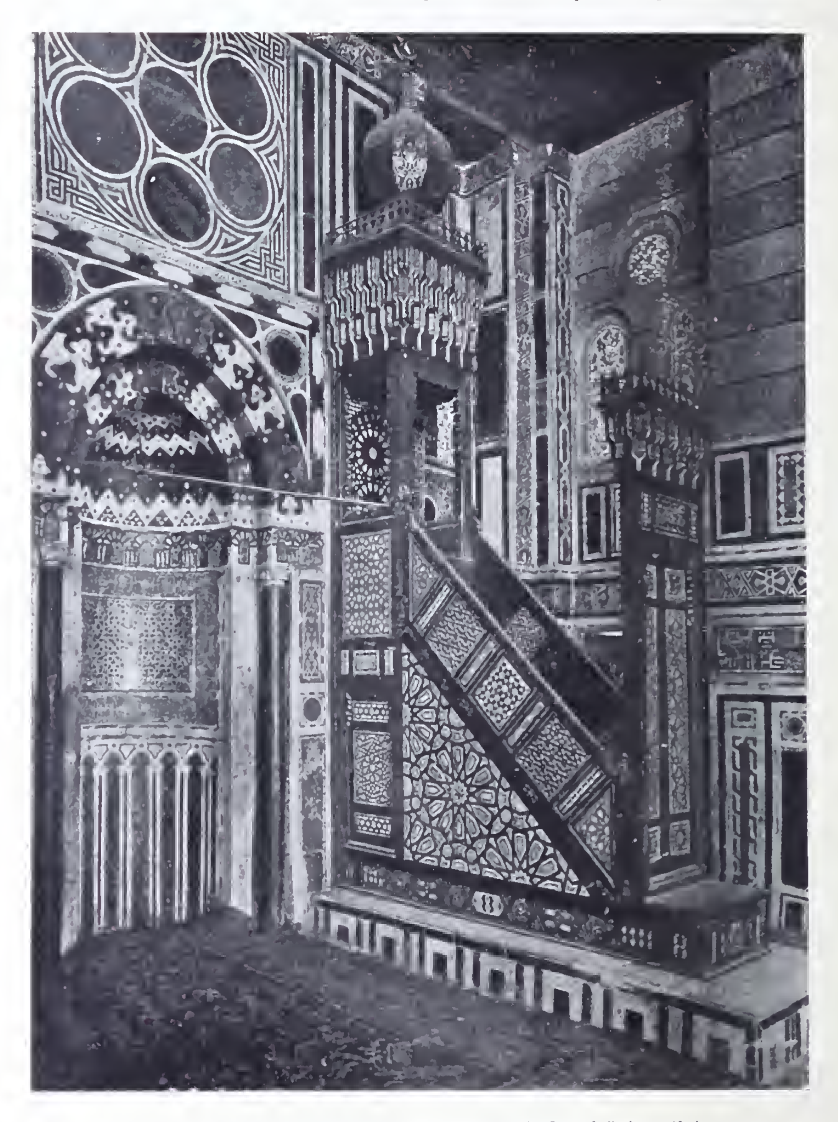


Fig. 114. — Vue intérieure de la mosquée Bordeïni au Caire.
Cliché Gervais-Courtellemont

plissages entre les solives et les sablières des plafonds et des planchers, et les châssis des moucharabiés.

Les moucharabiés. — Les moucharabiés sont toujours du même type que les maisons soient de briques ou de pierre ; le moucharabié proprement dit forme une cage ajourée en saillie sur la rue. Il



Fig. 115. — Minaret de la mosquée Bordeïni au Caire.
Cliché Gervais-Courtellemont.

est en menuiserie plus ou moins riche, soutenue par une simple voussure en bois, si la saillie est faible ; si elle est forte, les sablières posent sur des encorbellements de bois ou de pierre d'un profil souvent très vigoureux (un des plus beaux se trouve rue Bab-el-Wazir (fig. 105). La partie inférieure est grillée de larges mailles carrées, avec volets mobiles au dedans, ou bien le grillage est formé d'une multitude de petits morceaux tournés et assemblés et munis de panneaux à guillotine ou à

volets. Au-dessus des panneaux fixes se trouvent habituellement des vitraux, en verre et en plâtre [1], couronnés d'une corniche à jour formée par des lambrequins en bois découpé. Ces vitraux représentent la plupart du temps, des vases fleuris ; ils possèdent un charme singulier : on les appellent kamariyehs ou chemsiyahs ; on en a fait de charmants dans tout l'Islam ; les plus beaux sont peut-être à Constantinople dans l'appartement du sultan à Validé Yéni Djami ; mais ils sont tout petits d'échelle.

Les fontaines, les bains. — Les fontaines (sébils) au Caire sont nombreuses ; ce sont de petits monuments attachés à une mosquée (mosquée du sultan Chaban) (fig. 104) ou indépendants ; ils sont alors souvent surmontés d'une école. Leur décoration extérieure et intérieure est souvent très riche (sébil Gamalieh). Les bains sont variés et pleins d'intérêt ; les uns sont simples comme celui que je donne ici, d'après Prisse d'Avennes ; toutes les salles sont voûtées, à l'exception de la salle de repos, éclairée et aérée par la partie centrale. D'autres bains sont doubles, comme celui de l'émir Bechtak reproduit dans l'ouvrage de Franz Pacha. On y retrouve toujours les pièces essentielles : le meslak ou apodyterium, le beit awal ou tepidarium qui communique avec les latrines et avec une salle (caldarium) qui sert de transition à l'étuve principale (harrarah) qui est le laconicum des thermes romains. Cette salle affecte, en général, la forme d'une croix dont la partie centrale est voûtée en coupole et dont les angles forment des petites salles où se trouvent des fontaines ou des baignoires ; on y provoque la réaction comme dans le frigidarium romain. Dans les bras de la croix sont des bancs de pierre sur lesquels sont massés les baigneurs.

Les bains sont des fondations pieuses ou des fondations particulières qui donnent un excellent revenu ; les maisons particulières un peu riches ont des bains privés qui reçoivent la lumière par des jours ménagés dans les voûtes ; ces jours donnent motif à la décoration, et ces coupoles ajourées, aux formes les plus gracieuses, offrent un intérêt particulier.

Les palais et maisons. — Le luxe arabe n'a été inégal à nul autre et les demeures des grands personnages ont dû présenter la plus grande splendeur ; nous avons vu de quelles merveilles est capable l'art arabe, plein de vigueur à la fois et de fantaisie. Cependant, autant les

1. Ici, vu la faible épaisseur de la paroi, le vitrail n'est pas doublé par une dalle ajourée ; aussi la surface extérieure du vitrail, ainsi laissée brute, est-elle d'un aspect assez désagréable.

monuments publics et religieux étaient édifiés pour vaincre le temps, autant les palais ont dû toujours avoir un caractère un peu précaire ;

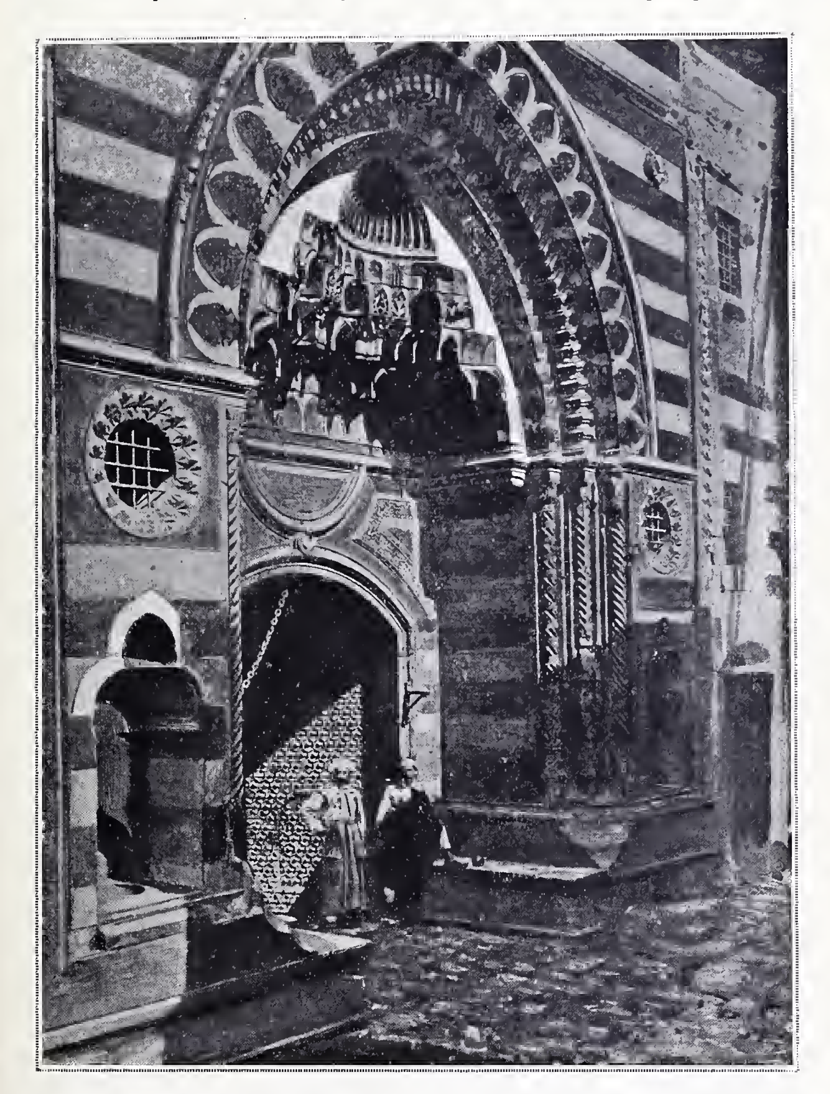


Fig. 116. — Porte du Khan Assad-Pacha à Damas.

c'est un mauvais présage que d'habiter une maison dont le maître est mort ; les musulmans aiment mieux se faire construire une maison

neuve. De plus leur fatalisme leur enseigne à ne pas se fier au lendemain et l'instabilité de la faveur des sultans leur interdit les longs

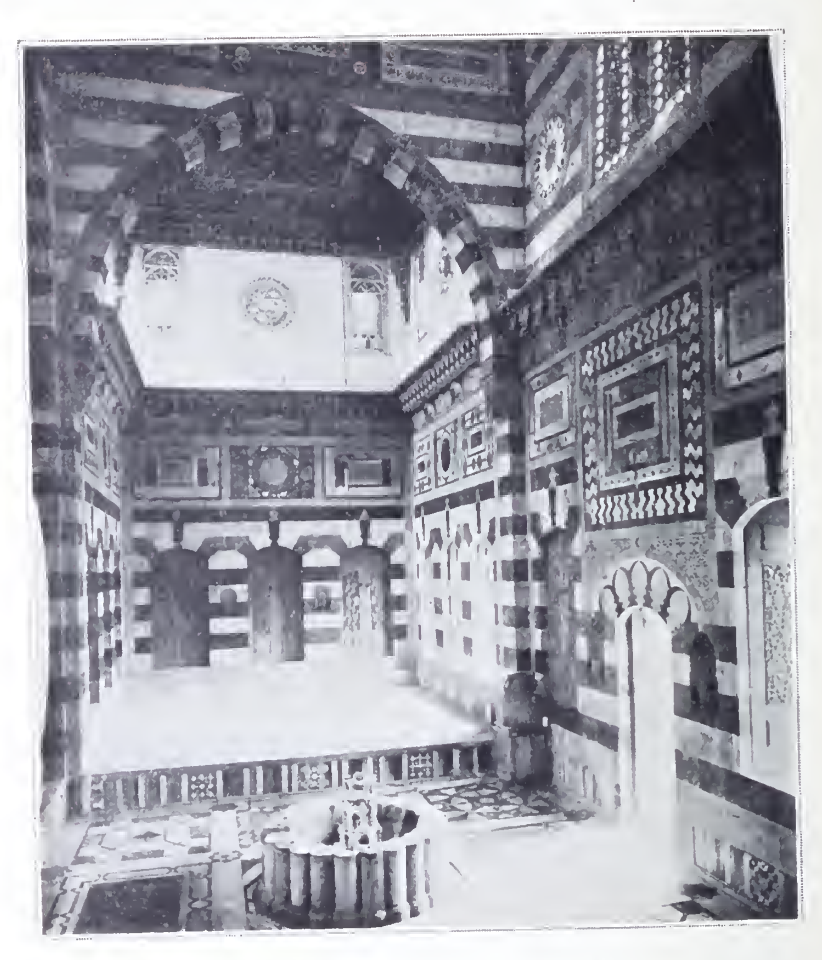


Fig. 117. — Intérieur d'une maison arabe à Damas (ancien consulat de France) (XVIIIe siècle ?)

projets ; ils ne veulent que jouir du moment, et élèvent des maisons splendides mais peu durables.

Le palais de Kaït-Bey au Caire et le plan de la maison que je donne ici permettent de s'imaginer ce que pouvait être une demeure princière. Les maisons ne sont rien au dehors, mais,

comme dit Thévenot, « par dedans, vous n'y voyez qu'or et azur. » Sur la cour intérieure s'ouvre l'arc simple, double ou triple du salon du premier étage (makad) sorte de loge à jour, tapissé de lambris de marbre ou de faïence ; au palais de Kaït-Bey on retrouve

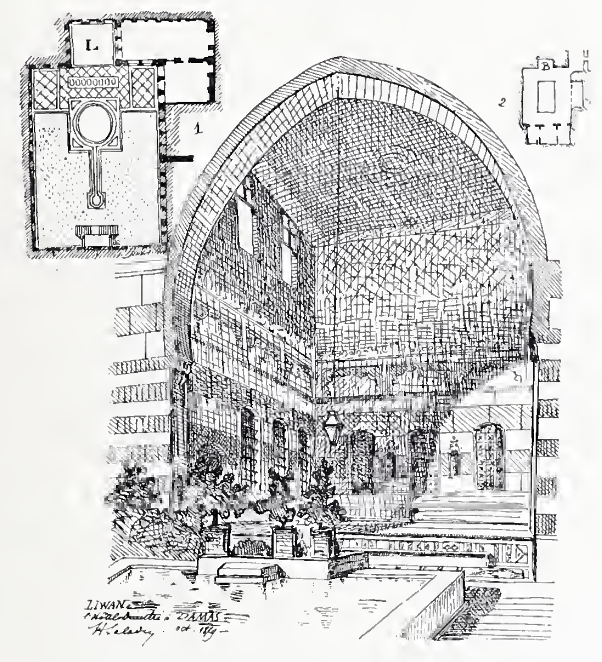


Fig. 118. — Liwan d'une maison à Damas et plans de cours intérieures (n° 1 et 2 liwans en L et B).

tous les caractères de son architecture. Les grandes salles longues (Qua'a) sont très élevées, et ne reçoivent qu'un jour indirect, pour obtenir quelque fraîcheur. Les subdivisions de ces pièces sont ou bien plafonnées comme les liwans de la mosquée de Kaït-Bey, par des solives apparentes aux poutres maîtresses soutenues par des crosses, ou bien soutenues par des arcs aigus décorés de peintures, ou plafonnées à caissons polygonaux (palais de l'émir Bechtak) ou encore ouvertes par des trémies carrées couronnées de coupoles que rachètent des pendentifs à stalactites (maison Zafer Chané Gamalieh). Le bas des murs est orné de lambris de marbre divers, surmontés de faïence à partir du XVIe siècle. Le sol est carrelé de mosaïques de marbre et sur les murs, des étagères ou des armoires

à panneaux sculptés ou incrustés d'ébène ou d'ivoire complètent la décoration qui fait valoir la lumière qui passe par les moucharabiés et leurs vitraux. La sculpture sur bois et la peinture mettaient sur les poutres, les plafonds, les crosses, les chambranles et les portes, leurs ornements les plus délicats [1].

Si les documents abondent sur la maison arabe au Caire grâce à Bourgoin, Franz-Pacha, Prisse d'Avennes, le grand ouvrage de la commission d'Égypte, Riamo d'Hulst, etc., nous ne savons rien des maisons suburbaines. Et cependant, les musulmans du Caire, non moins que les anciens Égyptiens (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité* (Égypte), fig. 259 : peintures de Tell-el-Amarna) devaient avoir des villas parfaitement aménagées, puisque leurs coreligionnaires de Perse, de Turquie, du Mogreb et d'Espagne ont laissé tant de palais charmants et tant de jardins disposés avec art.

9. MONUMENTS DE DAMAS

Il nous faut maintenant jeter un regard rétrospectif sur quelques monuments de la Syrie; à Damas d'abord, pays de la pierre dure, la sculpture d'ornements est réduite le plus souvent à des entrelacs méplats et à des stalactites. La décoration est fréquemment empruntée aux mosaïques de pierres colorées ou de marbres dont l'application en pavages et en revêtements est une des marques de l'art damasquin. L'intérieur du Khan Assad-Pacha, à Damas, en est un des plus beaux exemples.

Les caravansérails sont nombreux en Syrie, mais c'est en Perse qu'il en faut chercher l'origine, car c'est Cyrus, roi de Perse, qui, d'après Hérodote, en aurait fait bâtir sur les routes de Syrie. Le Khan de Kteïfa près de Damas, a été décrit par Thévenot (*op. cit.*, t. III, p. 85). « Il est entouré de hautes murailles crénelées, avec une grande porte au nord et au sud et deux petites sur les côtés : la grande cour carrée est entourée de relais (mastaba) ; une mosquée a sa porte sur cette cour ; une seconde cour a un réservoir d'eau pour abreuver les bêtes ; le caravansérail renferme des écuries. » C'est le caravansérail suburbain et de la campagne.

Le Khan Assad Pacha, à Damas même, est un caravansérail urbain ; datant de la conquête turque, il présente, néanmoins, la

1. Les églises coptes du Vieux-Caire nous présentent des boiseries incrustées d'ivoire qui égalent les plus beaux travaux arabes.

persistance des caractères du style syrien. Sa cour, couverte, se compose de neuf travées voûtées en coupoles sur pendentifs ; la



Fig. 119. — Grande dervicherie à Damas, vue de la façade principale (978 H.-1571 J.-C.)

travée médiane est inachevée. On accède à cette cour par un passage voûté, flanqué de deux escaliers qui mènent à l'étage supérieur. Au rez-de-chaussée sont les magasins ; on trouve dans ce monument

l'emploi des colonnettes engagées que les architectes syriens empruntèrent peut-être aux Croisés et qui, par Konieh et les premiers édifices turcs, fut introduit comme un élément capital dans la composition des porches.

La grande dervicherie de Damas (fig. 119, 120, 121), datant également



Fig. 120. — Grande dervicherie de Damas, face latérale du portique.
Cliché Gervais-Courtellemont.

ment de la conquête turque, a été décrite aussi par Thévenot : « c'est un cloître carré couverts de petits dômes soutenus par des colonnes de marbre dont les premières bases sont de bronze . . . Le côté à main droite est destiné pour les cuisines ; le côté opposé aux cuisines est la mosquée devant laquelle il y a un beau portique couvert de dômes comme le reste du cloître, mais ils sont plus élevés et soutenus par des colonnes plus hautes ; cette mosquée est couverte d'un fort gros dôme accompagné d'un beau minaret de chaque côté, et tous ces dômes et minarets sont couverts de plomb » (ces minarets et dômes sont plutôt de style turc). Des faïences décorent les tympans et sont fort belles. Une autre dervicherie, plus petite et d'un plan semblable, se trouve à côté de celle-ci.

Les minarets damasquins présentent un caractère particulier par

la disposition polychrome des assises; les encorbellements à stalactites de leur galerie supérieure et les auvents en charpente de celle-ci sont plus simples que ceux du Caire. Bourgoin en a reproduit quelques-uns, mais malheureusement sans indiquer exactement le nom et la date des mosquées auxquelles ils appartiennent. Leurs fûts sont carrés ou octogonaux, ou carrés en bas et octogonaux



Fig. 121. — Cour de la grande dervicherie à Damas.
Cliché Gervais-Courtellemont.

dans la partie supérieure; à Jérusalem, le raccord entre ces deux plans est obtenu par de simples encorbellements.

Dans l'architecture domestique de Damas, la polychromie est constante, et des applications de mastics colorés qui deviennent très durs, remplacent fort bien les marbres; dans les cours dallées de marbres sont souvent disposés de longs bassins rectangulaires à jets d'eau, rappelant les miroirs d'eau des palais de la Perse musulmane.

La porte de Damas à Jérusalem. — La porte de Damas à Jérusalem est datée de 1537, mais semble plutôt avoir été réparée que refaite par Soliman qui y respecta les formes traditionnelles de l'architecture locale; elle présente (fig. 123) l'appareil régulier, le crénelage à merlons évidés et les échauguettes si caractéristiques des forteresses syriennes au moyen âge. Elle offre enfin cette disposition parti-

culière en coudes, qu'on retrouve dans le Mogreb au XIIIe siècle, destinée à briser les efforts des assaillants (A. B. C. D. E. fig. 122).

10. MONUMENTS D'ALEP

Alep, comme Damas, présente des minarets carrés et octogones Le plus remarquable des minarets carrés est celui de la grande mosquée. Ceux de la citadelle et de la mosquée el-Maara sont du même type ; mais leur couronnement est particulièrement disgracieux. Les minarets octogonaux n'ont pas un couronnement plus agréable. A Hama, au contraire, le minaret de la grande mosquée s'achève avec beaucoup d'élégance par une loggia octogonale à jour sous un auvent très saillant. Certains minarets d'Alep (mosquée du Kadi, par exemple), ont une partie de leurs cannelures droites, une autre en zigzags et ces cannelures saillantes marquent une influence persane ou arménienne [1]. Ceux de la période turque sont cylindriques.

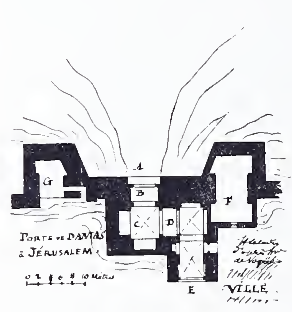


Fig. 122. — Plan de la porte de Damas à Jérusalem d'après de Vogüé.

Les stalactites d'Alep ont une forme particulière et se composent d'un élément qui peut être défini comme une palmette gravée en creux dans une gorge de chanfrein. Cette stalactite se retrouve dans les monuments seldjoucides.

Nous avons vu l'influence qu'ont exercée à Konieh les monuments de la Syrie du Nord. Si l'art persan a été l'inspirateur direct de leur décoration céramique et peut-être de certaines formes de stalactites, les formes architecturales sont venues de la Syrie du Nord.

1. A comparer avec les cannelures des porches seldjoucides et celle de la mosquée de Hassan, au Caire.



Fig. 123. — Porte de Damas à Jérusalem. — *Cliché Gervais-Courtellemont.* — Vue d'ensemble.

II. MONUMENTS DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

L'Yémen. — Les restaurations successives des mosquées de la Mecque et de Médine par les sultans d'Égypte ont établi dans l'art



Fig. 124. — Fortifications de Jérusalem. Porte avec mâchicoulis. Restaurée par Soliman le Magnifique vers 944 H.-1537 J.-C.

chitecture religieuse de l'Yémen les formes syro-égyptiennes, mais l'architecture civile y eut toujours un caractère particulier qui, dans

les temps modernes, tend à affecter un caractère hindou. Les maisons sont des blocs impénétrables à la chaleur ; elles ont des superpositions d'étages à encorbellements hardis ; on y retrouve quel-



Fig. 125. — Maison à Djedda. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

quefois des moucharabiés analogues à ceux du Caire ; mais en général ils rappellent plutôt ceux des villes de l'Inde musulmane (fig. 125, 126, 127).

Le Caire. — Nous terminons par le Caire ; la mosquée du sultan Ezbek (1487-1500), où l'architecte a su accuser un plan régulier

sur un terrain qui ne l'était pas (fig. 103), nous conduit à la fin du xvᵉ siècle. Le couvent Habbanié, ou Tekié du sultan Mahmoud, présente un plan clair et dégagé qui n'est pas sans rappeler certains petits couvents de Toscane. La conquête turque ne détruisit pas en un jour l'art exquis du *quattrocento* du Caire. Malgré l'introduction de



Fig. 126. — Maisons à la Mecque. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

formes purement ottomanes (mosquée de Sinan Pacha à Boulaq 1572), il subsiste à la mosquée Bordeïni. On continue à construire et à décorer à l'ancienne mode. Les artistes ont gardé leur verve et leur délicatesse. Transportés à Constantinople, ils apportèrent dans des mosquées toutes ottomanes d'architecture, la décoration du bois et du bronze, les rinceaux, les nappes géométriques, les menuiseries et les vitraux de l'art égyptien. Au xviiᵉ siècle la décadence commençait, elle a atteint son apogée au commencement du xixᵉ siècle, puis une sorte de renaissance a paru se dessiner un instant. Parviendra-t-on à galvaniser les derniers vestiges des traditions de cet

art charmant, et à rendre au Caire une architecture originale digne de ses monuments d'autrefois ? Peut-être en faudrait-il chercher le

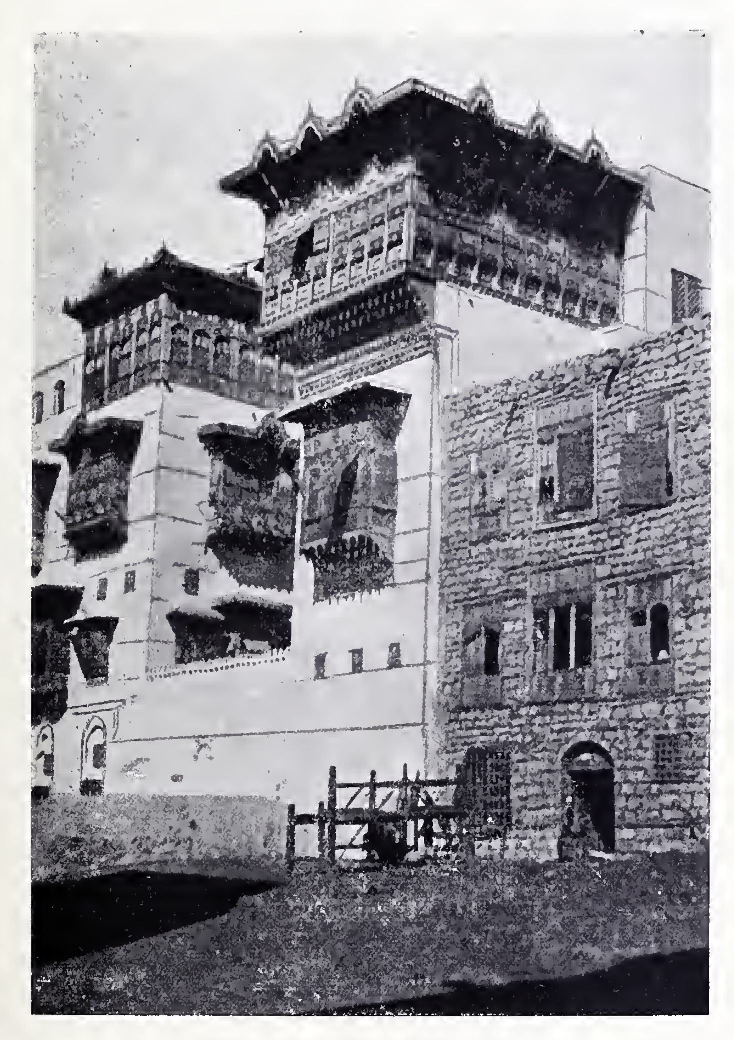


Fig. 127. — Maison à la Mecque. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

secret dans l'étude de ces monuments, et je serais pour ma part heureux d'y avoir contribué, quelque peu que ce fût d'ailleurs.

III. CHRONOLOGIE DES MONUMENTS DE L'ÉCOLE SYRO-ÉGYPTIENNE

Hégire.	Ère chrétienne.	
	608	Reconstruction de la Kaaba de la Mecque, par le copte Dokoun.
21	642	Fondation de la mosquée d'Amrou, au Caire.
23	643	Omar fonde à Jérusalem la mosquée qui porte son nom.
49	669	Abd-el-Aziz, fils de Moawiah, fait construire à Fostât, vieux Caire, un palais nommé la Maison dorée. Moawiah reconstruit à Jérusalem la mosquée El-Aksa.
64	685	Abd-el-Malek ibn Merouan reconstruit, au Caire, la Koubbet-es-Sakhra et la mosquée El-Aksa.
70	690	Il relève les portiques de la mosquée de la Mecque.
88	707	El Walid embellit le tombeau de Mahomet à Médine et le décore de plaques de faïence. Il y construit une mosquée et embellit la mosquée de la Mecque. — Il commence la construction de la mosquée de Damas sur l'emplacement de l'église Saint-Jean, dont il utilise les matériaux. Il décore de mosaïques la Koubbet-es-Sakhra, à Jérusalem, qu'il reconstruit.
90	715	Construction du Nilomètre de Rauda.
131	750	Avènement des Abbassides qui font leur capitale à Koufa, puis à Hachemié.
137	755	Mohamed-el-Mahdi construit à Bagdad le palais de Rousâfa.
149	760	Abou Djafar el-Mansour fonde Bagdad, la fortifie et y construit des mosquées et des palais.
174	790	Haroun al-Raschid élève un palais magnifique à Rakka.
205	820	Mosquées et palais élevés par El-Mamoun à Bagdad.
227	842	Motassem fonde Samarra et y fait construire une mosquée.
264	878	Ahmed ibn Touloun construit au Caire sa mosquée.
361	971	Fondation de la mosquée El-Azhar au Caire.
365	976	Reconstruction de la grande mosquée d'Alep par Seif ed-daula le Hamdanide.
380	990	Fondation de la mosquée El-Hakem au Caire.
462	1060	Construction au Caire de la mosquée Talaï Abou-

Hégire	Ère chrétienne	
		Rezzik ; construction des fortifications et des portes Bab-el-Nasr, Bab-el-Foutouh et Bab-el-Zoueila, construction de la mosquée el-Guiouchi.
460	1069	Incendie de la grande mosquée de Damas.
485	1092	Mosquée d'El-Mostancer au Nilomètre de Rauda.
519	1125	Mosquée El-Akmar au Caire.
555	1160	Mosquée de la citadelle d'Alep.
567	1171	Chapelle funéraire de l'Imam Chaféï, au Caire.
568	1172	Citadelle du Caire.
648	1250	Tombeau de la Sultane Chagdjarat-ed-Dorr.
659	1261	Medressé de Bibars au Caire.
672	1273	Construction par Bibars des ponts de Lydda en Palestine et d'Abou-Menagga, près du Caire.
623	1284	Au Caire, mosquée, moristan et tombeau de Kalaoun.
680	1291	Melek el-Achraf restaure la citadelle de Damas.
696	1296	Le Sultan Lagin restaure la mosquée d'Ibn Touloun, au Caire.
703	1303	Bibars el Gachenguir restaure la mosquée El-Hakem, au Caire, et en reconstruit les deux minarets.
706	1306	Medressé kankah de Bibars, au Caire.
708	1308	La mosquée Nesfi-Keissoun, au Caire, est construite par un architecte de Tauris.
718	1317	Mosquée d'En-Nacer, à la citadelle du Caire.
719	1318	Minaret de Ramleh (Palestine), et Bab-el-Kattanin, à Jérusalem.
723	1323	Mosquée funéraire double de Salar et de Singar-el Gaouli au Caire.
725	1325	Mosquée de la citadelle, à Damas.
730	1330	Mosquées Beloul el Almak et de l'émir Koussoun au Caire.
738	1337	Au Caire, mosquée el-Maridâni, palais des émirs Bechtak, Yachbek, Taz et Moudjak.
747	1346	Mosquée Ak-Sonkor au Caire.
757	1356	Mosquée du Sultan Hassan au Caire, mosquée de Sirgatmich et couvent et mosquée de Cheykoun.
786	1384	Mosquée collégiale de Barkouk au Caire.
799	1398	Couvent et tombeau de Barkouk *au désert* (nécropole du Caire).
803	1400	Incendie de la grande mosquée de Damas.
818	1414	Mosquée El-Moyed au Caire.
840	1436	Mosquée Kaït-Bey *intra muros* au Caire.

Hégire	Ère chrétienne	
873	1468	Okel de Kaït-Bey près Bab-el-Nasr.
876	1471	La grande mosquée de Médine, Mesjed-en-Nebi est reconstruite par Kaït-Bey.
877	1472	Tombeau de Kaït-Bey (terminé en 1496).
901	1496	Okel de Kaït-Bey près d'El-Azhar.
905	1500	Mosquée de l'émir Ezbek.
906	1501	Medressé et tombeau d'El-Ghouri au Caire.
	1515	Conquête de l'Égypte par le sultan Sélim.
1038	1628	Mosquée d'El-Bordeïni au Caire.
1072	1632	Mosquée d'Ibrahim Aga, au Caire.
1088	1677	Sebil kouttab de Mohamed Ketkoda au Caire.
1164	1751	Tekié Habanié au Caire.
1173	1759	Abderrahman Kihya embellit et restaure El-Azhar, et construit un sébil kouttab au Caire.

CHAPITRE III

ÉCOLE DU MOGREB (TUNISIE, ALGÉRIE, MAROC, ESPAGNE, SICILE)

I. Généralités sur l'architecture religieuse, militaire et civile. Les mosquées, les couvents fortifiés (ribat), les tombeaux, l'architecture militaire, l'architecture civile, monuments publics, caravansérails et bazars. — II. Étude chronologique des monuments musulmans du Mogreb. 1° Des origines jusqu'à l'hégémonie des Almoravides ; 2° édifices du XIe au XVe siècle ; Formation définitive de l'art mogrebin ou hispano-moresque après l'invasion hilalienne et l'hégémonie des Almoravides. Étude de cet art jusqu'à la prise de Grenade en 1494; 3° L'art mogrebin après la perte définitive de l'Espagne par les Musulmans. — III. Chronologie des monuments du Mogreb.

I. — GÉNÉRALITÉS SUR L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE, MILITAIRE ET CIVILE

Le Mogreb et l'Espagne furent, dès les premiers temps de la conquête, bouleversés par des révolutions continuelles. On s'en explique la raison pour l'Afrique du Nord, par les révoltes si fréquentes à la fin de l'occupation romaine, par le caractère de cette population berbère toujours rebelle à l'unité, toujours sensible aux jalousies et aux rivalités de tribus, et dont la forme politique nationale est la confédération. Pour l'Espagne, bien que les historiens nous disent que telle ou telle tribu de Syrie ou du Yémen avait choisi telle ou telle province pour son habitat, nous savons que les troupes d'invasion comptaient beaucoup plus de Berbères que d'Asiatiques ou d'arabes purs, et que, par conséquent, c'est l'esprit berbère qui y domina dès les premiers temps de la conquête.

Cependant l'influence asiatique n'eut pas au début à lutter, contre un autre art que celui d'origine romano-africaine, ou hispano-romaine, caractérisé par ces monuments d'un caractère un peu sauvage auxquels les auteurs des *Monumentos arquitectonicos de Espana* ont donné le nom de *style latino-byzantin*. — Cet apport n'a pas eu à coup sûr beaucoup d'importance artistique, car on ne peut y ranger des fragments antiques dont les Arabes

de Cordoue ont embelli leurs mosquées : colonnes, bases, chapiteaux, etc.

A Kairouan, à Tunis, nous verrons aussi que les premiers monuments arabes y ont pris le même caractère, fragments romains utilisés plus ou moins adroitement sur un programme original, il est vrai, mais utilisés et non modifiés, car les parties originales sont à coup sûr asiatiques de conception, ou de composition, ou de détail. Pendant les premiers siècles de l'hégire, Kairouan, capitale du royaume aglabite, Cordoue, capitale du califat omayade d'Occident, sont les centres du mouvement artistique mogrebin. Au IXe et au Xe siècle, le Maroc devient le berceau d'une puissance nouvelle, où l'élément berbère s'affirme brillamment presque sans influence étrangère. Fez est fondée en 807, et deux cents ans plus tard, Marrakech. La puissance musulmane de l'Ouest extrême n'est pas l'Espagne, avec ses provinces divisées par l'ambition de petits souverains jaloux les uns des autres ; les Almoravides puis les Almohades, puis les Mérinides affirment la puissance du Maroc. L'Espagne, conquise par le sultan du Maroc Abou Tachefin au XIe siècle, ne paraît pas avoir subi l'influence artistique de ses conquérants, bien que ce soit à peu près à cette époque que le style arabe d'Espagne prendra un caractère plus ferme[1]. Ce caractère est dû, en grande partie, je crois, à l'évolution, conséquence naturelle de la prospérité matérielle de l'Espagne arabe et de la continuité de la transmission aux artisans de procédés de plus en plus affranchis des imitations asiatiques. Car je ne connais pas encore de monument marocain de cette époque dont on puisse dire qu'il a pu influer sur l'évolution de l'architec-

1. C'est, je crois, Girault de Prangey qui l'a remarqué le premier, dans ses ouvrages d'une exactitude documentaire remarquable et qui demeurent excellents encore pour les monuments qu'il a décrits.

Girault de Prangey (Joseph-Philibert), né à Langres en 1804, mort à Leuchey (Haute-Marne) le 7 décembre 1892. Peintre de talent, excellent dessinateur et archéologue. Dessina et releva avec le plus grand soin les monuments arabes de Sicile, d'Espagne, d'Algérie, de Tunisie, de Palestine, de Syrie et d'Égypte (quelques-uns de ses dessins sur les monuments d'Égypte ont paru dans le grand ouvrage de Prisse d'Avennes, *L'Art arabe d'après les monuments du Caire*).

1° *Monuments arabes et moresques de Cordoue, Séville*, etc. ;

2° *Choix d'ornements moresques de l'Alhambra* ;

3° *Essai sur l'architecture des Arabes et des Mores en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, gr. in-8°, Paris, Hauser, 1841.

Il a laissé à la ville de Langres la collection complète de ses dessins, moulages et photographies.

ture arabe d'Espagne, tandis que les fragments qui nous restent de l'Aljaferia de Séville nous font connaître un art déjà original et complet. Mais ce que l'on peut dire, c'est qu'à partir de ce moment,

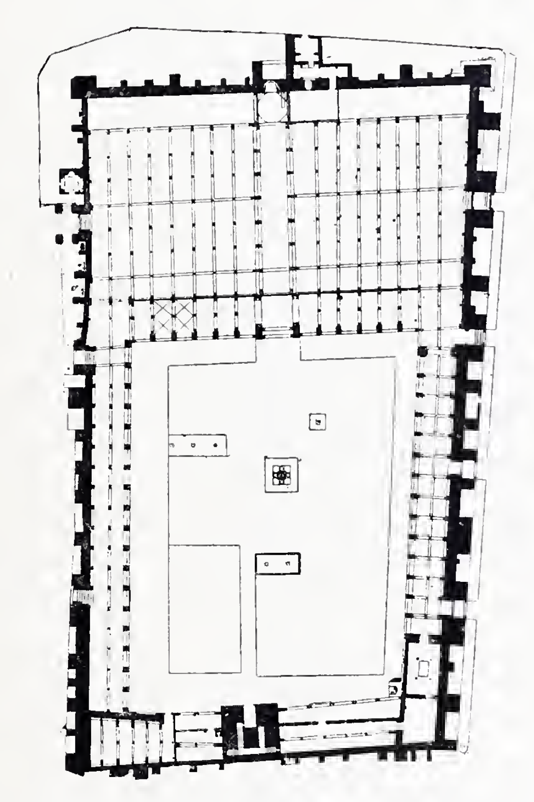


Fig. 128. — Plan de la grande mosquée de Kairouan, dessin et relevé de H. Saladin.

l'art arabe d'Espagne s'implante au Maroc et y crée des œuvres excessivement remarquables.

Le XIIe et le XIIIe siècles voient l'épanouissement de cet art au Maroc, en Espagne, en Algérie, en Tunisie. Au XIVe, au XVe, malgré la décadence politique, l'art mogrebin exécute ses plus merveilleuses créations. Lorsque les chrétiens chassent d'Espagne les Arabes, la civilisation andalouse se réfugie au Maroc, en

Algérie, en Tunisie, où ses traditions littéraires et artistiques n'ont pas encore, malgré les événements, complètement disparu [1].

Dans l'Espagne reconquise par les chrétiens, il subsista même pendant longtemps un art presque arabe, à l'usage des chrétiens. C'est l'art *mudejar* dont nous parlerons plus loin [2].

L'anarchie, qui a déchiré longtemps l'Algérie, n'a pas été sans nuire à la conservation des édifices. Au Maroc, une constitution politique un peu plus régulière et durable a permis au contraire à ces traditions de se conserver en partie encore à notre époque. Enfin la Tunisie, malgré le singulier régime qui remplaça la dynastie déchue des Hafsides, a vu, au XVI[e], au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, fleurir un art musulman qui, s'il n'est pas d'une pureté absolue au point de vue des traditions, n'en a pas moins laissé des œuvres charmantes, et qui s'est traduit, même de nos jours, par des monuments intéressants [3].

Architecture religieuse. — Les mosquées. — Au Mogreb comme dans l'architecture syro-égyptienne, le principal monument est la mosquée; d'abord à nefs parallèles, comme celles d'Amrou et de Touloun, les mosquées mogrebines présentent ensuite à Tlemcen, surtout à Mansoura, un type bien original.

Les mosquées primitives de l'Algérie et de la Tunisie, de l'Espagne et du Maroc, sont des mosquées à nefs parallèles comme celles d'Amrou, d'Ibn Touloun et d'El-Hakem au Caire. Ce sont des mosquées typiques, car leur plan exprime la nécessité à laquelle elles doivent répondre. En effet, quelle est la cérémonie par laquelle le culte musulman s'accuse, c'est la prière devant le mihrab, qui est orienté vers la Mecque. Les croyants se rangent donc les uns à côte des autres, la face dirigée suivant le rite. Ils se rangent, par conséquent, en files parallèles au mur du mihrab. On se rend bien compte de cette particularité quand on voit les musulmans prier dans un mosalla ou oratoire en plein air. Il s'ensuit de là que le

1. Il faut malheureusement constater que c'est en Algérie qu'il reste le moins de monuments d'art arabe (sauf cependant à Tlemcen) et qu'on n'a pas su, notamment à Alger, préserver de la destruction toutes ces charmantes habitations moresques dont la plupart ont déjà disparu.

2. Ce nom, créé par Amador de los Rios, désigne les édifices mi-ogivaux et mi-moresques, exécutés sous des conquérants chrétiens par des ouvriers musulmans. Il commence à paraître au XI[e] siècle.

3. Des architectes indigènes y construisent encore « à la mode andalouse » : ce sont les termes dont se sert le chroniqueur arabe qui a parlé, dans l'annuaire tunisien, de la construction du minaret moderne, à la grande mosquée de Tunis.

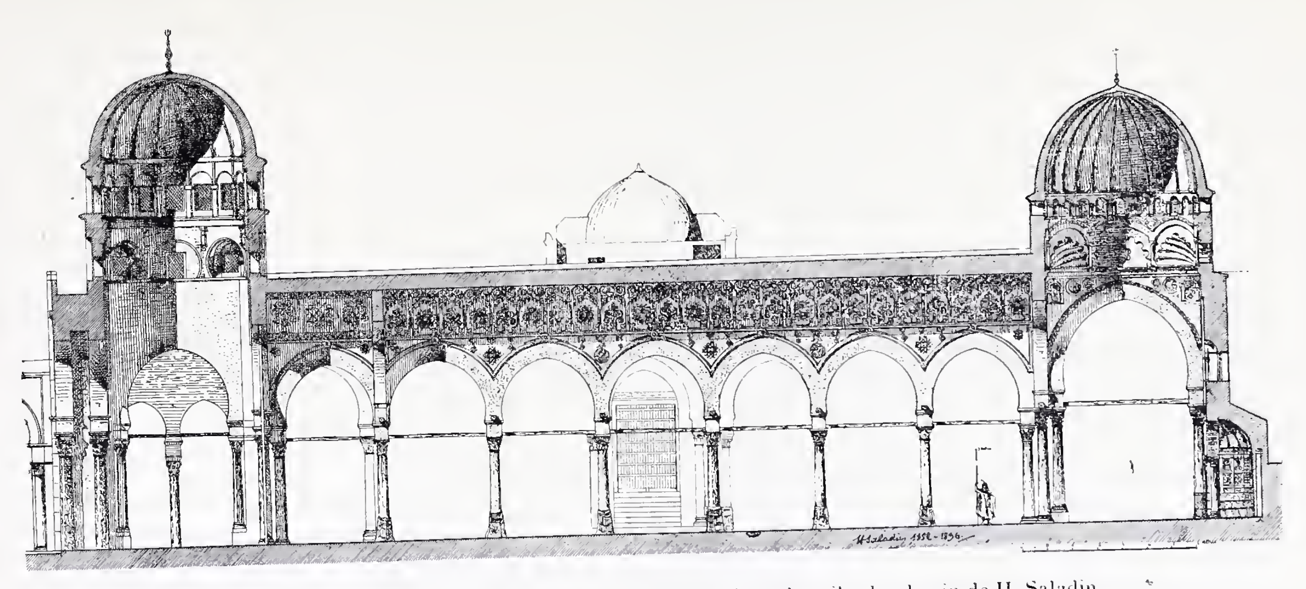


Fig. 129. — Grande mosquée de Kairouan, coupe sur l'axe du mihrab, dessin de H. Saladin.

mur du mihrab doit être très long et que les nefs de la mosquée doivent lui être parallèles. Maintenant que la mosquée est construite, si la cour antérieure est profonde, comme à Sidi Okba de Kairouan, rien n'est plus simple que d'ajouter des files de colonnes parallèles au mur du mihrab, si l'on veut agrandir la mosquée. C'est ce qu'on a fait sous Ibrahim el-Aglab et sous



Fig. 130. — Grande mosquée de Kairouan, vue extérieure prise du Sud-Est.

Ziadet-Allah pour cette mosquée. Si, au contraire, on ne dispose pas de place dans le sens de la profondeur, la mosquée s'agrandit latéralement, comme on le remarque à celles de Cordoue, de Tunis et de Sfax. La forme carrée, qui sera traditionnelle dans les minarets mogrebins apparait dès cette époque [1]. Pendant la première période, c'est-à-dire jusqu'au x[e] siècle environ, les emprunts de matériaux antiques sont fréquents, colonnes, bases, chapiteaux antiques, byzantins ou même puniques, se retrouvent dans les mosquées tunisiennes, et dans la grande mosquée de Cordoue. Si des emprunts sont faits aux arts asiatiques, c'est non seulement dans les arcades, et les crénelages, mais dans l'ornementation sculptée et dans la mosaïque. Et cette adaptation de formes ne se fait pas sans une certaine gaucherie. Il faut trois ou quatre cents ans

1. M. M. van Berchem pense que cette forme était peut-être inspirée de celle du phare d'Alexandrie (*L'art musulman au musée de Tlemcen*. *Journal des Savants*, août, 1906 p. 7).



Fig. 131. — Grande mosquée de Kairouan, façade principale sur la cour.

de transformations insensibles pour que nous voyions les caractéristiques d'un style s'établir d'une façon décisive.

Une distinction doit cependant être faite entre le plan de la mosquée mogrebine et le plan égyptien. Cette nef centrale que nous



Fig. 132. — Grande mosquée de Kairouan. Porche antérieur. Détails.

voyons plus large dans les mosquées aglabites de Tunisie (où elle est si franchement accusée), nous la retrouvons à Cordoue, à Fez (mosquée Karaouyin), mais nous ne l'avons vue antérieurement au xe siècle ni en Égypte, ni en Syrie. C'est une particularité qui me semble appartenir à la Tunisie, d'où elle a passé au Maroc, puisque la mosquée Karaouyin a été fondée par une dame arabe originaire de Kairouan, et d'où elle a même été importée en Égypte puisque nous la retrouvons exceptionnellement à la mosquée el-Azhar, fondée par le calife fatimite el-Moezz, qui partit de Tunisie pour conquérir l'Égypte.

Plus tard, bien que l'empire éphémère des Hammadites ait élevé à la Kalaa des Beni-Hammad et à Bougie des monuments dont les historiens nous ont vanté les merveilles, c'est surtout au Maroc et

en Espagne que l'architecture se développe avec un essor extraordinaire. Le plan de la mosquée y reste toujours le même. En Tunisie,



Fig. 133. — Grande mosquée de Kairouan. Intérieur des nefs.
Cliché Gervais-Courtellemont.

où les Hafsides font régner la prospérité et protègent les arts, des artistes andalous embellissent la capitale et ses environs. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que le protectorat du grand Seigneur imposant aux régences d'Alger et de Tunis des gouverneurs d'ori-

gine turque, quelques-uns d'entre eux y font construire des mosquées suivant le rite hanéfite, à minarets octogonaux, comme les mosquées de Hamouda Pacha et de Sidi ben Ziad à Tunis, ou à coupoles, comme la mosquée de Sidi Mahrez de la même ville. Presque toutes les grandes mosquées du Mogreb sont construites sur de grandes citernes où se réunissent les eaux pluviales des terrasses.

Nous ne trouvons pas dans le Mogreb ces mosquées collégiales, à plan cruciforme, comme les medressés du Caire. Ici le rite malékite a toujours été en honneur à l'exclusion des trois autres, les hanéfites ne se comptant que dans les familles turques, peu nombreuses en Tunisie et en Algérie. L'école, ou *medressé*, est donc réduite à une petite mosquée accompagnée d'une salle de cours et de chambres pour les étudiants. Si cette medressé est adjointe à un tombeau vénéré, elle prend le nom de *Zaouïa*, elle peut être susceptible d'une extension plus ou moins grande. C'est un peu la *Kankah* du Caire. Par extension, les medressés où se réunissent les membres d'une même confrérie religieuse prennent le nom de zaouïa. Mais en somme, ces édifices, avec leurs cours à portiques ne sont qu'une sorte de maison arabe agrandie, donnant sur la cour de la mosquée, avec le tombeau du fondateur, et les salles d'enseignement au rez-de-chaussée, tandis que sont au premier les chambres des étudiants. Les mosquées de ces petits couvents sont, comme les autres, construites sur plan à nefs parallèles. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle, quand les Beys se déclarent vassaux de la Porte, que certaines de ces petites mosquées prennent aussi le plan à coupoles multiples, mais elles sont relativement rares.

Les couvents fortifiés (*ribat*). — Certains édifices présentent à la fois un caractère religieux et militaire : ce sont les *ribat* [1], couvents fortifiés où des religieux (*mrabitin*) priaient et défendaient l'empire musulman contre les ennemis de la foi ; ces ordres militaires ont exercé une très grande influence au moyen âge et la dynastie des Almoravides est sortie de l'un d'eux ; ils ont semé d'oratoires les pays barbaresques. A Sousse, le Kasr er-Ribat était une de leurs forteresses. C'est un édifice carré cantonné de tours rondes, avec une tour ronde au milieu de chaque face ; sur une grande cour intérieure s'ouvre une petite mosquée dont le minaret

1. El-Bekri, page 85. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, I, p. 63, n° 2. Houdas et Basset, *Notes d'épigraphie tunisienne*.

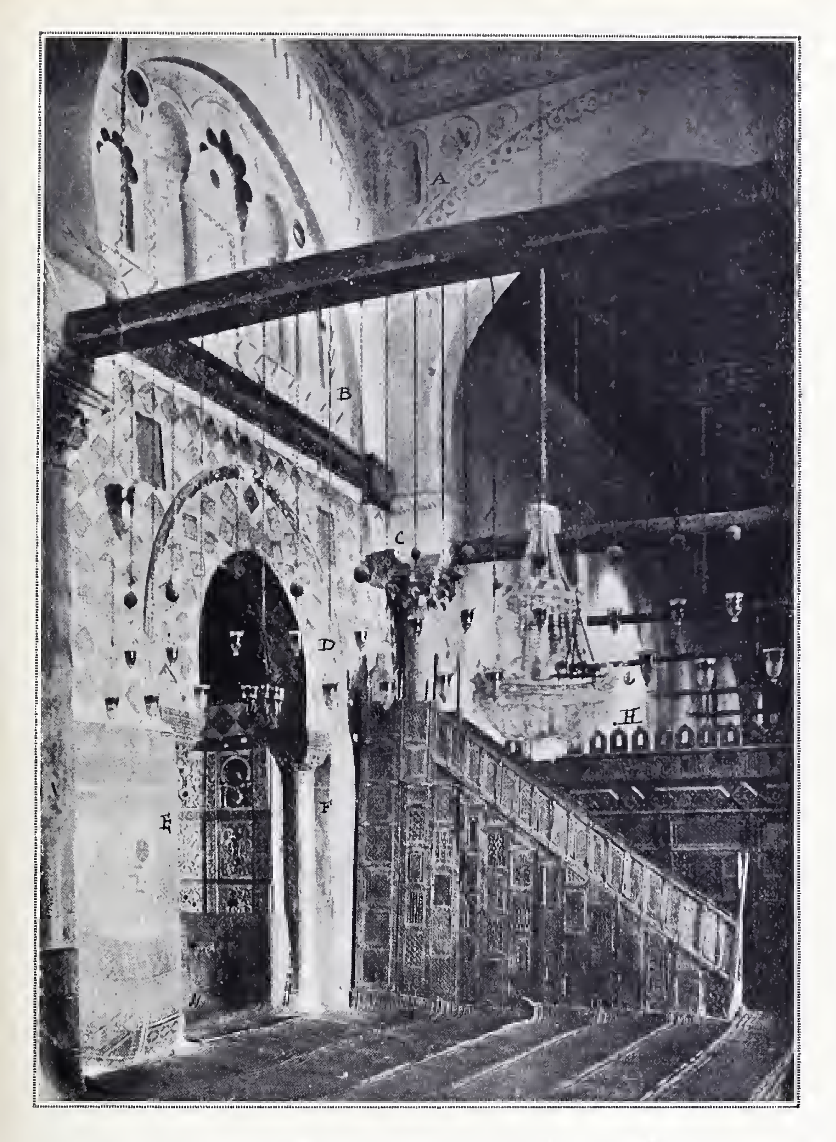


Fig. 134. — Grande mosquée de Kairouan. Minbar et Mihrab
Cliché Gervais-Courtellemont.

A. Grands arcs soutenant le dôme.
B. Niches et vitraux au-dessus du mihrab.
C. Consoles.
D. Mur du mihrab revêtu de faïences à reflets métalliques.
E. Lambris de marbre.
F. Colonnes byzantines en marbre de Chemtou.
G. Minbar.
H. Maksoura.

peu élevé se trouve sur la terrasse, au-dessus de laquelle s'élève la tour à signaux, en-Nadour (nous en retrouvons une pareille à la Kasba de Monastir, ancien ribat très augmenté à plusieurs reprises).



Fig. 135. — Détail du mihrab de la grande mosquée de Kairouan (222 H.-837 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Les tombeaux. — Les cimetières du Mogreb ne présentent rien de comparable aux nécropoles du Caire. Les tombeaux des personnages vénérés ne sont décorés qu'à l'intérieur, et les plus considérables sont annexés aux mosquées plutôt que situés hors des villes. Dans les cimetières, les mausolées ne se composent que d'une salle sous une coupole, avec parfois un vestibule. Les tombes elles-mêmes sont des sarcophages, ou des stèles plates, ou des dalles por-

tant des colonnes, souvent même ce ne sont que des colonnes isolées ou des prismes à base triangulaire où sont gravées de fort belles inscriptions bien souvent plus intéressantes que les antiques, et encore inédites pour la plupart [1]. A partir du XVIe siècle, comme en Égypte, ces tombes sont souvent recouvertes d'une décoration sculptée plus ou moins élégante, avec ou sans inscriptions.

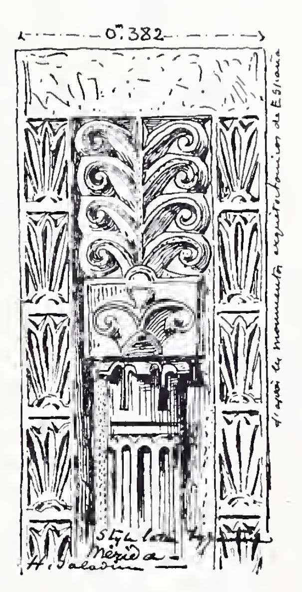


Fig. 136. — Chapiteau de Mérida. Origine du chapiteau moresque.

Les cimetières qui entourent la ville actuelle de Kairouan et ceux de Tunis sont particulièrement remarquables par la beauté de leurs tombeaux, mais d'autres villes de Tunisie en contiennent aussi de fort intéressants et je m'étonne que jusqu'ici personne n'ait tenté d'en faire une monographie. Non seulement ils présentent au point de vue épigraphique de véritables séries chronologiques (les cimetières de Kairouan sont à ce point de vue d'un très grand intérêt pour les premiers siècles de l'hégire), mais encore, notamment à Tunis, on peut, sur l'ornementation de ces dalles ou de ces stèles, trouver les très nombreux éléments d'une histoire de l'arabesque sculptée en bas-relief, dont les monuments de cette ville ne possèdent plus que d'insignifiants vestiges.

L'architecture militaire. — L'architecture militaire mogrebine est presque exclusivement d'origine byzantine et, à la différence de notre architecture militaire du moyen âge, demeure toujours la même, sans progrès. Les Byzantins avaient laissé en Algérie et surtout en Tunisie, des ouvrages fortifiés si nombreux que l'on comprend qu'ils se soient imposés comme modèles.

Les tours arabes sont carrées ou polygonales, avec courtines avec arcs intérieurs, chaînages en bois, talus au bas des tours, etc.[2] ; on

1. Sauf quelques-unes à Alger, Constantine et Tlemcen (Cf. travaux de Brosselard et de Marçais), à Kairouan (Cf. Houdas et Basset, *Notes d'Épigraphie tunisienne*).

2. Philon de Byzance, cité par de Rochas d'Aiglun (*Revue générale d'architecture*, t. XXX, 1873, article de A. Choisy) mentionne les chemins de ronde adossés aux murs et portés par une série d'arcades adossées aux murs que

retrouve aussi la double enceinte continue, comme à Séville, ou bien comme à Mehedia de Tunisie, constituée par un second mur qui ne double le premier qu'au point faible de la défense. On retrouve aussi l'alternance des tours dans les deux enceintes parallèles, disposition particulière à l'école byzantine.

Les fortifications les plus intéressantes sont celles d'Almeria en Espagne, de Maroc, de Fez, de Méquinez et de Chella au Maroc, de Tlemcen en Algérie, de Sousse et de Sfax en Tunisie.

Les châteaux arabes étaient une amplification des ribats : je n'en ai rencontré en Tunisie que près des villes et les dominant ; ce sont des *Kasbas* (citadelles). Il y en a en moins grand nombre en Algérie, les historiens arabes en mentionnent assez souvent au Maroc, mais les plus beaux sont en Espagne (châteaux d'Alcala de los Panaderos, de Coca, Alcazar de Ségovie, Alhambra). Il est singulier de voir que ces châteaux arabes d'Espagne (XIIe-XIIIe-XIVe siècles) n'empruntent rien à l'art des chrétiens que les Mores combattaient sans cesse, tandis que nous avons vu qu'en Syrie, les forteresses des Croisés avaient eu sur l'architecture militaire des arabes une influence notable.

L'architecture civile, monuments publics. — L'architecture des monuments publics (ponts, aqueducs, fontaines, réservoirs, caravansérails, bazars ou souks) a laissé de nombreux types intéressants ; tous ces édifices sont constitués par leurs fondateurs comme des biens de main morte (*habous*), inaliénables par définition. On retrouve les traditions antiques particulièrement dans les ouvrages hydrauliques, citernes publiques, réservoirs couverts, etc... (à Kairouan, la citerne des Aglabites ; à Sfax, une citerne près de Bab-el-Gharbi), on retrouve dans les villes de Tunis les citernes à nefs parallèles analogues à celles que j'ai décrites dans mes rapports de mission en 1883 et 1885, et ce type singulier de citernes découvertes polygonales ou circulaires conjuguées que Daux croyait d'origine punique et que j'ai relevées en si grand nombre dans les ruines antiques.

Le service des antiquités de Tunisie a fait depuis quelques années une enquête sur les aménagements hydrauliques des Romains en Tunisie. On donnerait une suite très intéressante à ce travail en publiant les citernes couvertes ou découvertes qui assuraient à Tunis, à Sousse, à Kairouan, à Sfax, une alimentation

nous retrouvons dans les murs Aglabites de Sousse. Il prescrit de noyer des longrines dans les maçonneries pour les liaisonner et répartir sur une grande surface le choc des béliers et des projectiles : nous les retrouvons dans les assises de certaines murailles Aglabites de Sfax, etc.



Fig. 137. — Vue générale de la Djama Zitouna ou grande mosquée à Tunis.

abondante en eau potable, travaux souvent considérables, exécutés par les Aglabites ou par les Hafsides et dont bien souvent la restauration et l'amélioration constitueraient un avantage sérieux pour la population de ces villes. Ces citernes n'étaient pas seulement des édifices publics ; on en trouve encore, pour ainsi dire, dans toutes les maisons particulières, où, comme dans les maisons antiques, la cour intérieure sert d'impluvium.



Fig. 138. — Ancien minaret de la Djama Zitouna à Tunis, démoli depuis quelques années. — Restauré sous le bey Mourad en 1076 H.-1653 J.-C.

Les fondations pieuses comprenaient aussi des hôpitaux ; les historiens du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Espagne en font mention très fréquemment.

A Tunis, l'ancien moristan qui date du XIIIe siècle existe encore, quoique bien dénaturé, près de Sidi Mahrez, mais il ne m'a pas encore été possible d'y pénétrer.

Je ne puis en citer qu'un qui ait été publié, c'est le moristan de Grenade, dont Gailhabaud dans l'*Architecture du Ve au XVIIe siècle et les arts qui en dépendent* a donné d'excellentes gravures d'après Enriquez. Ce monument sur plan rectangulaire était loin de présenter l'ampleur et l'ingéniosité de composition du moristan de Kalaoun au Caire ; mais il était fort bien disposé dans sa simplicité, et élégant dans ses détails. Les bâtiments simples en profondeur étaient groupés autour d'une cour intérieure au milieu de laquelle un profond bassin avait été creusé pour recevoir l'eau de deux fontaines formées chacune par un lion accroupi. Ce petit édifice a été, après la prise de Grenade en 1492, converti en hôtel des monnaies, puis dénaturé par des modifications de toute sorte, et enfin démoli en partie.

Bains. — Les bains sont aussi très souvent des fondations habous, mais parfois aussi des entreprises particulières. Ils n'ont pas

les mêmes dimensions qu'en Turquie ou en Égypte et ne sont pas décorés avec autant de luxe ; ils sont nombreux dans toutes les villes

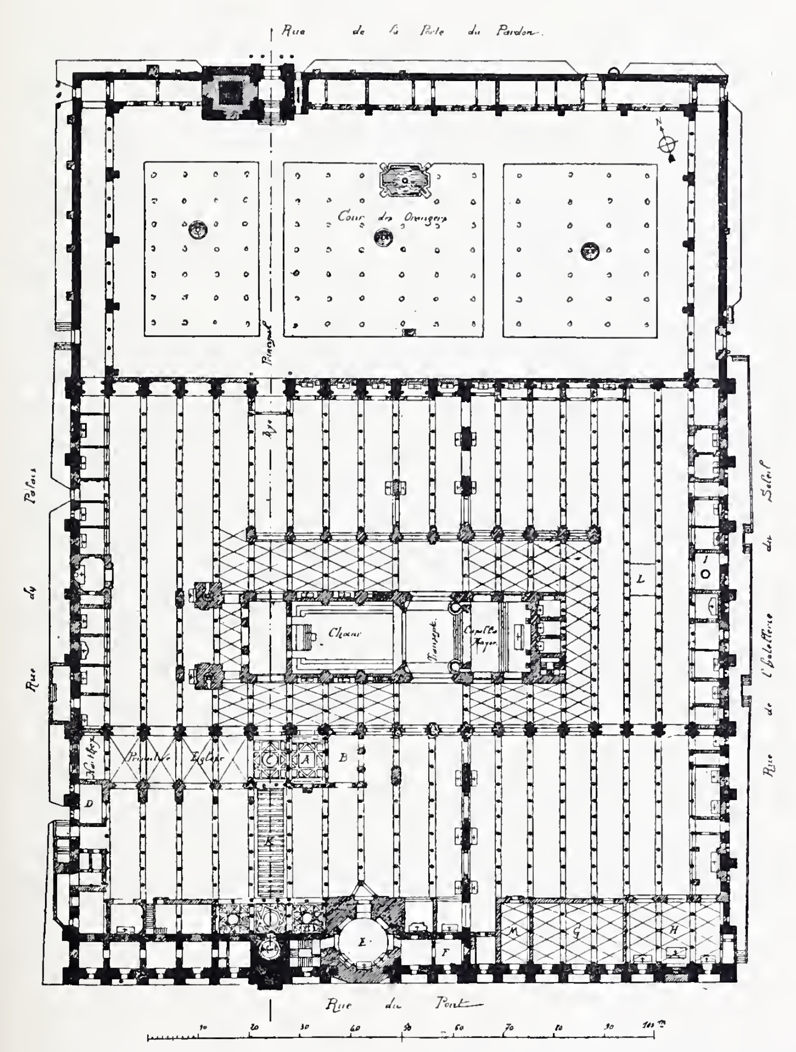


Fig. 139. — Plan de la grande mosquée de Cordoue, d'après Nizet.

du Mogreb, et je ne serais pas étonné qu'on en retrouve d'assez anciens au Maroc. Ceux que j'ai visités et relevés à Kairouan, à Sousse ou à Tunis sont modernes et datent tout au plus du XVIIIe

siècle. Enfin les grandes maisons et les palais possèdent tous leur bains privés.

Caravansérails et bazars. — Les caravansérails bordaient toutes les routes du Mogreb, mais ils n'ont jamais eu une très grande importance, ces *fondouks* ne sont en général composés que d'une



Fig. 140. — Intérieur de la grande mosquée de Cordoue.

cour entourée d'écuries que surmonte un étage de très petites chambres. Ceux des villes étaient plus ou moins grands, avec une disposition toujours analogue. Ceux de Tunis comportent de grandes cours entourées de portiques sur lesquels s'ouvrent des chambres ou de grands magasins. L'agglomération de ces *fondouks* servant à la fois de dépôt aux marchandises et de logement aux marchands qui viennent de l'extérieur constitue le quartier du bazar ou des souks (Sokko au Maroc); ce bazar est formé par de longues rues couvertes, bordées de boutiques ou de passages par où l'on pénètre dans les fondouks.

On retrouve dans l'histoire de la fondation de presque toutes les grandes villes du Mogreb, la fondation d'une *Kaissariya* ou marché, qui sert pour ainsi dire d'embryon à la ville commerciale future et

ce sont ces petites boutiques des souks qui sont véritablement l'expression de la vie du commerce de détail dans le Mogreb. Sous ces



Fig. 141. — Maksoura de la grande mosquée de Cordoue.

passages voûtés ou abrités par des charpentes, qui laissent à peine passer quelques rayons de lumière une vie intense se manifeste pendant toute la journée. Le soir, chaque marchand ferme sa boutique et regagne sa maison. Chaque industrie, chaque commerce est parqué dans une section du bazar qui forme comme une petite cité

particulière isolée de ses voisines par des portes en bois bardées de fer, fermées chaque soir. Des veilleurs de nuit circulent seuls dans ces longues rues désertes. En Algérie, rien ne peut nous don-

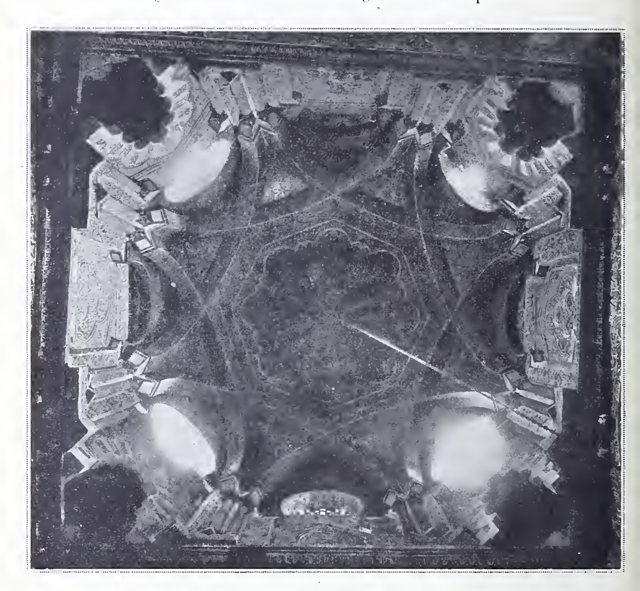


Fig. 142. — Voûte centrale de la maksoura à la grande mosquée de Cordoue.

ner une idée de ces marchés et fondouks. A Tunis, bien que les souks présentent un intérêt pittoresque incontestable, je n'y ai rien vu qui puisse passer pour une œuvre architecturale intéressante, ni boutiques, ni fondouks n'offrent autre chose que des formes un peu banales. Il n'en est pas de même au Maroc, et certaines de ces constructions peuvent même être considérées comme des monuments fort remarquables, ainsi par exemple le fondouk En-Nadjarin, à Fez, avec sa porte magnifique autrefois ornée de mosaïques de faïences dont il ne reste que des morceaux insignifiants, ses

consoles à stalactites, ses plâtres découpés et son magnifique auvent en bois sculpté. Cette porte est précédée d'une charmante fontaine dont la face composée d'une arcade toute en mosaïque de faïence

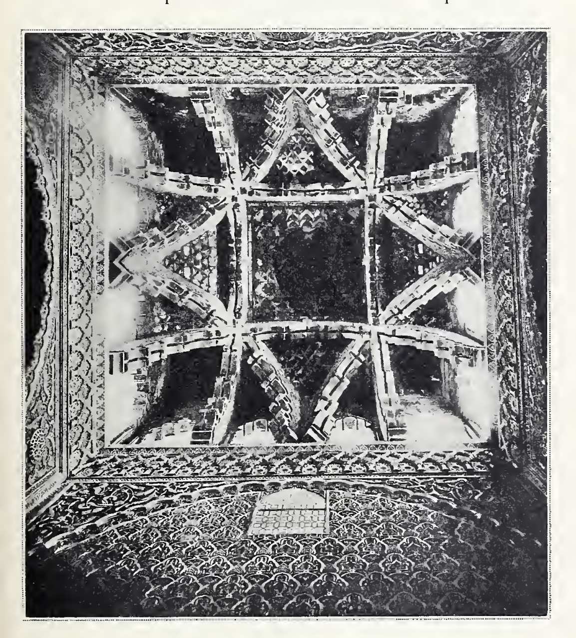


Fig. 143. — Grande mosquée de Cordoue. Coupole de la chapelle Villa Viciosa.

et plâtre découpé est aussi abritée par un auvent en menuiserie recouvert d'un toit en tuiles. Les fondouks ne sont pas seulement groupés autour des bazars, on en trouve aussi dans les faubourgs des villes et alors ils sont plutôt des hôtelleries de passage où logent les gens qui viennent du dehors. Aucune recherche, aucun confort n'y ont été d'ailleurs prévus.

Fontaines. — Il ne reste rien à Tunis des fontaines établies du temps des Hafsides; elles étaient en petit nombre et seulement alimentées par l'ancien aqueduc de Carthage restauré dans ce but afin de permettre la création des fameux jardins d'Abou-Fehr (dont l'emplacement est au village actuel de l'Ariana). Mais au Maroc il y en a de nombreuses et de charmantes, à Fez, à Mequinès, à Marrakech, etc. Elles sont généralement constituées par une arcade plus ou moins profonde, décorée de faïences en mosaïque et abritée par des auvents à stalactites et à consoles qui leur donnent un aspect très pittoresque.

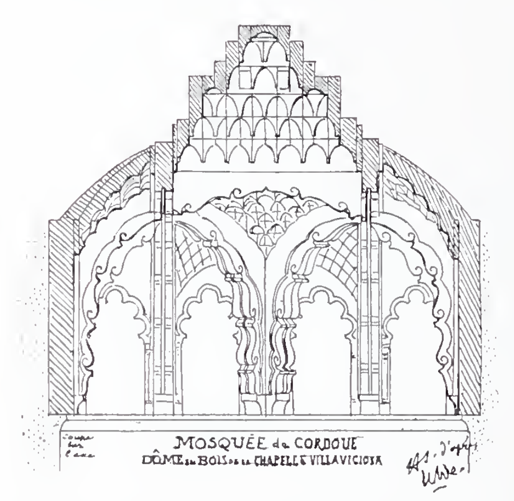


Fig. 144. — Détail de la coupe de la coupole de la chapelle Villa Viciosa. Grande mosquée de Cordoue, dessin de H. Saladin, d'après Uhde.

Maisons. — Les maisons mogrebines participent à la fois, et de la maison romaine à laquelle leurs cours intérieures ont emprunté leurs portiques, et de la maison byzantine, autant du moins qu'on peut en juger par les représentations qui nous sont parvenues, soit dans les miniatures des manuscrits, soit dans les mosaïques (celles de Tabarca, par exemple, au musée du Bardo). Les dispositions des premières et plus anciennes de ces maisons ne nous sont pas connues. Des fouilles méthodiques permettraient peut-être d'en retrouver si l'on faisait des recherches soit dans les petites villes que les princes aglabites avaient construites près de Kairouan, autour de leurs palais de Raccada, Mansouria, Sabra, soit à la Kalaa des Beni-Hammad, soit dans les faubourgs de Mehdia de Tunisie, soit encore à Bougie, mais nous pouvons nous en faire une idée pour la Tunisie du moins, par les maisons actuelles du Sahel. Cette province, qui s'étend de Sousse à Mehdia, est toujours restée riche et peuplée, et la construction s'y est maintenue si strictement traditionnelle, jusqu'à ces dernières années du moins, qu'on y construit

encore les citernes et les réservoirs de la même façon qu'on le fai-

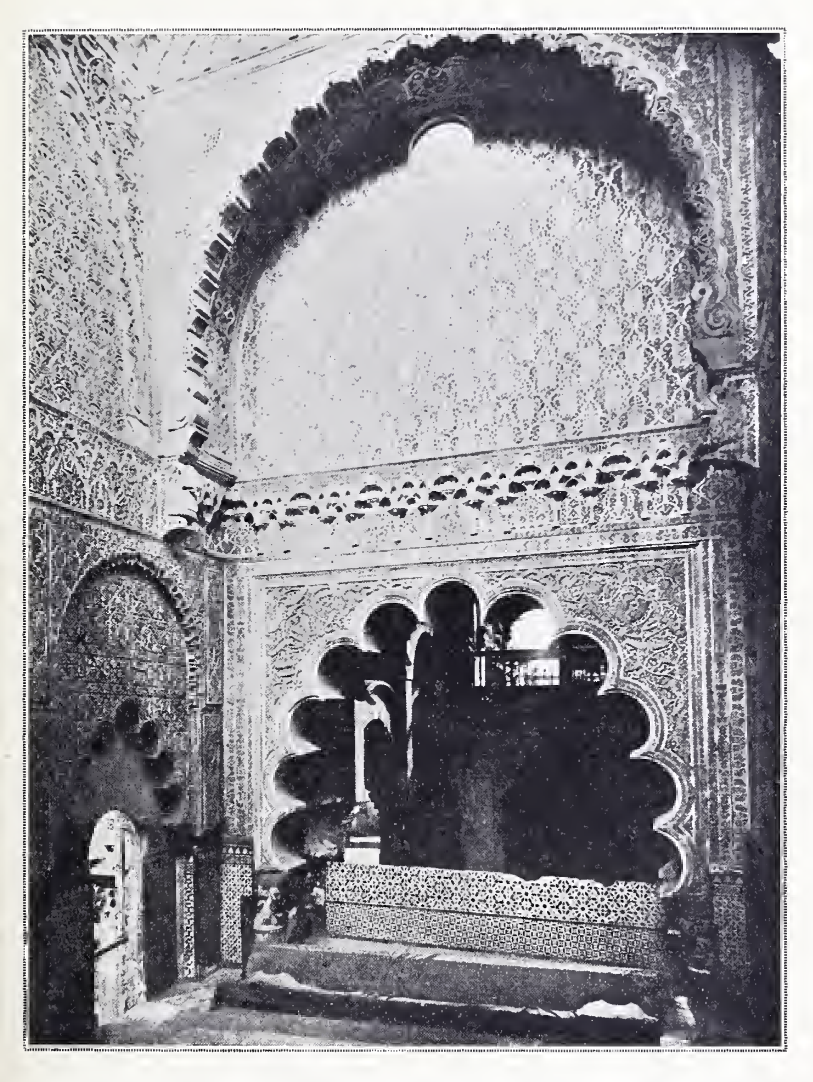


Fig. 145. — Grande mosquée de Cordoue. Intérieur de la chapelle Villa Viciosa, ou chapelle San Fernando.

sait à l'époque romaine. Des fouilles faites à El-Alia, au sud de Mehdia, par les soins de la Société pour l'étude historique de

l'Afrique du Nord, ont mis au jour les ruines d'une villa des dernières années de l'Empire où des dispositions analogues à celles



Fig. 146. — Murailles arabes de Cordoue. Les trous des boulins des coffrages qui ont servi à pilonner le pisé sont restés visibles.

des maisons du Sahel se retrouvent : usage des voûtes, ouvertures rares, murs épais, mais ici la peinture murale et la mosaïque remplissent le rôle que, plus tard, dans la maison moresque, auront les mosaïques de faïence, les carrelages et les plâtres découpés. Ce

type de construction d'où ne sont cependant pas exclus les planchers de bois, me paraît être intermédiaire entre la villa romaine des premiers siècles de l'Empire, où la plate-bande et l'emploi des planchers et des terrasses constitués par des poutres ou des solives

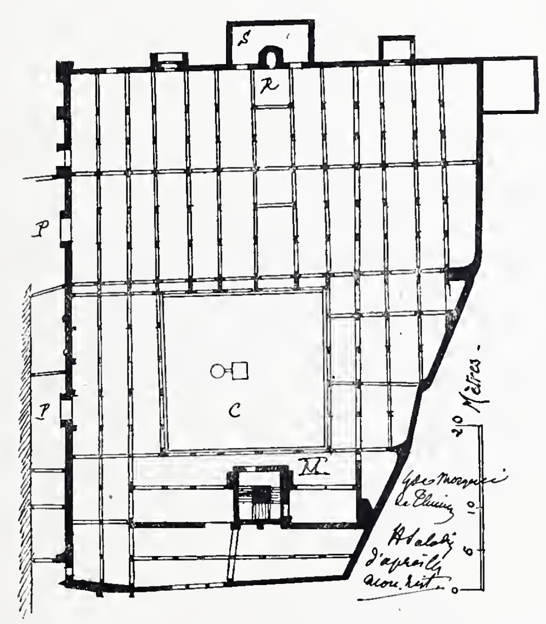


Fig. 147. — Grande mosquée de Tlemcen, dessin de H. Saladin, d'après les archives des Monuments historiques.

C. Cour.
M. Minaret.
P. Portes.
R. Mihrab.
S. Chambre de l'imam.

en bois était systématique [1], et la villa syrienne, ou plutôt arabe, construite exclusivement en matériaux solides, moëllons, pierres ou briques avec mortier et plâtre [2]. Dans ces dernières maisons il n'y a absolument que la voûte d'employée. Telles étaient probablement les maisons de Sedrata (au sud de l'Algérie), antérieures, comme

1. Cf. les maisons de Pompéï, ou les maisons d'Odena près de Tunis (Uthina), publiées par M. Gauckler.

2. Cf. les types si intéressants relevés par le Dr Musil à l'est de la Mer Morte (*Kusejr-Amra und andere Schlösser östlich von Moab.* ap. *Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien.* Phil. und hist. Classe, 1902).

on le sait, au xe siècle de notre ère. Peu à peu, cependant, avec le développement que prennent les arts, les maisons deviennent plus riches, plus aérées, et c'est sur un plan analogue à celui des charmantes maisons d'Alger ou de Tunis ou de Fez, qui datent la plupart du xvie siècle de notre ère, qu'on peut comprendre ce que pouvaient être celles du moyen âge mogrebin et hispano-arabe.



Fig. 148. — Forteresse d'Alcala de los Panaderos ou Alcala de Guadayra, construite par Abou Yacoub (568 H.-1172-3 J.-C.).

Les palais des souverains eurent certainement, dès les premiers siècles de l'hégire, une richesse très grande. Nous ne pouvons pour cela nous reporter qu'aux descriptions des historiens, car jusqu'ici rien de ceux de Medinet-ez-Zahra près de Cordoue, ceux des environs de Kairouan, ceux de Bougie et de la Kalaa des Beni-Hammad ne nous est exactement connu. Mais ceux du xiiie siècle et des époques suivantes nous sont connus par des monuments encore existants et dont le plus célèbre, celui des rois de Grenade à l'Alhambra, dépasse et de beaucoup, comme conception générale comme richesse et comme élégance, tout ce que nous pouvons voir encore en ce genre en Syrie, en Égypte et en Turquie. Ce n'est qu'aux Indes, je crois, que les souverains musulmans ont dépassé la splendeur des palais andalous et encore n'est-ce, je crois, surtout, que par la richesse des matériaux employés. La description que nous donne Ibn Khaldoun dans son *Histoire des Berbères* (trad. de Slane, t. II, p. 338) des palais du sultan Hafside Mostan-

cer à Tunis (651 H.-1253 J.-C.) mentionne des pavillons isolés avec des coupoles élevées, des kiosques, des aqueducs, des fontaines,



Fig. 149. — Mosquée de Karaouyin à Fez. Porte de la nef centrale, dessin de H. Saladin.

des bassins formant ces grands miroirs d'eau (tradition sassanide qui, par la Mésopotamie, a été apportée en Occident), des pavillons

à colonnes de marbre et dont les murs sont revêtus de mosaïques de marbre ou de faïence[1]. Des plafonds ornés d'arabesques et artistement sculptés complétaient cette décoration merveilleuse. Pour l'Algérie, nous possédons encore de nombreuses descriptions de



Fig. 150. — Nef principale de la grande mosquée de Sfax (Tunisie).

palais. Il faut lire la description de ceux que les sultans hammadites avaient élevés à Bougie, avec leurs peintures intérieures or et azur, leurs mosaïques de faïence, leurs incrustations de marbre, leurs boiseries plaquées de nacre, d'ébène et d'ivoire. Peut-être serait-on aidé, dans la compréhension de cet art, par les monuments siculo-arabes dont l'ornementation intérieure nous est parvenue intacte et dont le style est absolument musulman.

1. On peut se faire une idée de ces décorations intérieures par ce qui reste du petit palais arabe de la Ziza près de Palerme et par l'ornementation siculo-arabe de la chapelle palatine de Palerme et de l'église de Monreale.

Les historiens du Maroc nous ont laissé aussi de nombreuses descriptions de palais. Entre autres celle du palais El-Bedi bâti à Marrakech par El-Mansour el-Dzehebi (*Nozhet-el-Hadi*, trad. Houdas,

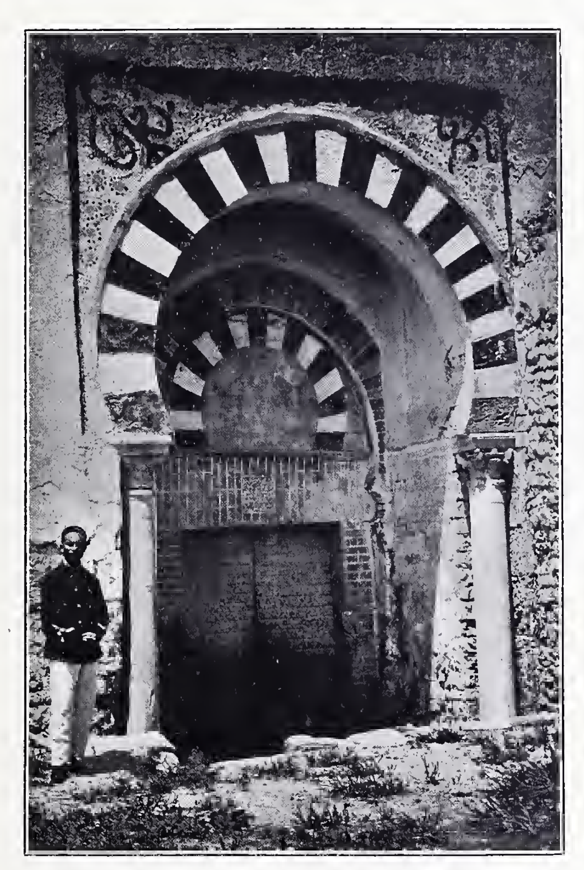


Fig. 151. — Porte d'entrée de la Kasba de Monastir (Tunisie), restaurée vers 828 H.-1422 J.-C., par Abou Farès Abdelaziz.

t. I), où l'emploi de l'onyx, des marbres précieux, de l'or, de l'argent, des faïences, des plafonds ornés d'or, des stucs découpés et peints et des tentures précieuses avait donné à cette œuvre une splendeur non pareille. Des jardins décorés de fontaines [1], de

1. Le luxe des jardins semble être venu d'Orient en Occident et son origine paraît devoir être cherchée en Perse. Cf. Welks, *From the Black sea through Persia and India*, London, 1896, p. 113.

vasques, de bassins et même de statues d'argent entouraient ce chef-d'œuvre de l'architecture moresque. Le luxe des réceptions égalait celui de l'architecture, et les mets y étaient servis dans la vaisselle dorée de Malaga (faïences hispano-arabes) ou de Valence, et dans la vaisselle de Turquie (faïences de Kutahia, de Damas, etc.),

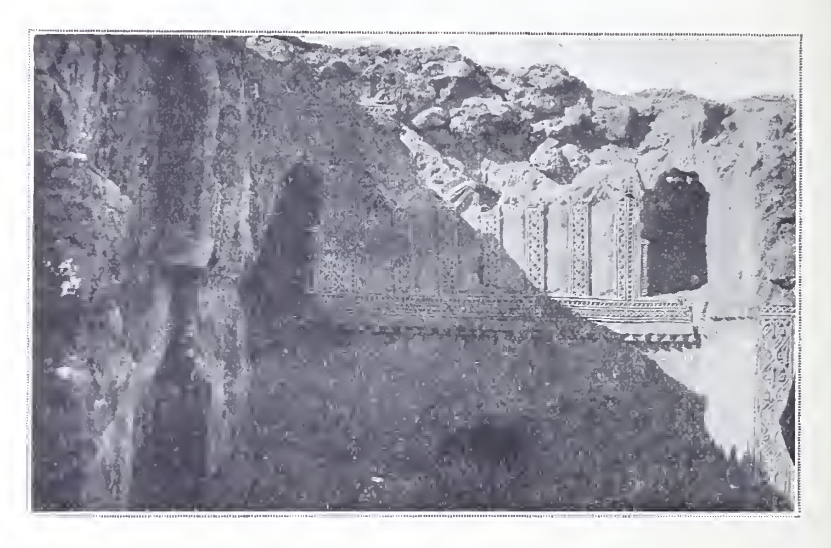


Fig. 152. — Détail d'un palais à Sedrata (Algérie) (niches côtelées servant de trompes aux angles de la table), xe siècle.

et dans les coupes d'or et d'argent. Ce luxe, les sultans le transportaient dans leurs campements mêmes; ainsi el-Mansour El-Dzehebi (d'après l'auteur du *Nozhet el-Hadi*) emportait dans ses voyages un pavillon formé de planches qu'on clouait et qu'on reliait par des anneaux, des crampons et des plaques de métal argenté d'une superbe apparence. Autour de ce pavillon et formant comme une sorte de muraille se dressait une cloison de toile de lin dont les dessins apparaissaient comme un jardin ou comme une façade ornementée[1]; à l'intérieur de cette enceinte se trouvaient des coupoles de couleurs variées, rouges, noires, vertes et blanches, semblables en éclat aux fleurs d'un parterre; les parois du pavillon étaient couvertes de magnifiques sculptures et de superbes tentures, etc...

1. Cf. la tente de Charles-Quint au siège de Tunis, conservée au Palais royal de Madrid.

On retrouve dans les maisons arabes anciennes de Tunis un reflet de cette opulence et de ce goût. Mais plus encore que dans ces demeures où le goût italien semble s'être infiltré, c'est au Maroc que les traditions du faste andalou semblent s'être conservées dans leur pureté; leurs mosaïques de faïence, en revêtement et en pavage, leurs plâtres sculptés, leurs boiseries et leurs plafonds peints, sculptés et dorés, nous donnent encore une idée exacte de ce luxe extrême et presque excessif de l'architecture arabe, que le judicieux Ibn Khaldoun avait si bien su caractériser.

II. — ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS MUSULMANS DU MOGREB

1° *Des origines jusqu'à l'hégémonie des Almoravides.*

Il reste peu de traces des édifices du premier siècle de l'hégire en Tunisie, bien que les historiens mentionnent en 667 J.-C. (46 H.) la fondation de la zaouïa de Sidi bou-Yahia à Tunis, et celle de la mosquée des Ansars à Kairouan.

La djama Zitouna de Tunis. — Le plus ancien monument de Tunis, daté (car la date de la mosquée d'El Ksar à Tunis est incertaine), est la Djama-Zitouna (732 J.-C.) (fig. 137). Bien que cette mosquée soit formée en grande partie de colonnades dont tous les éléments sont antiques ou byzantins, elle présente déjà un caractère bien défini. Comme la mosquée d'Amrou elle possède des nefs parallèles au mur du mihrab, et une nef centrale plus large que les autres : cette disposition est remarquable en ceci, que cette nef se retourne à son extrémité de même hauteur, et, perpendiculairement, de façon à former en plan une sorte de T. A chaque extrémité de la nef centrale s'élève une coupole sur tambour polygonal, l'une au-dessus de l'entrée, l'autre au-dessus du mihrab. Ce plan est appliqué dans toutes les mosquées tunisiennes avant le XIe siècle, à Tunis, Sousse, Sfax, Kairouan, Mehdia, Gafsa, Béja[1] : il rappelle aussi celui de la mosquée d'Ibn Touloun au Caire. La Djama Zitouna fait surtout songer, comme disposition d'ensemble, à la grande mosquée de Damas. Comme à Damas, la cour est disposée en largeur, avec les portes aux extrémités ; comme à Damas, le minaret sur plan carré (refait plusieurs fois, notam-

1. Et probablement aussi à la mosquée Karaouyin à Fez.

ment sous Mourad-Bey) (fig. 138), est construit sur la face de la cour opposée à la façade principale.

La partie médiane de celle-ci est appareillée en pierre jaune et



Fig. 153. — Détail d'un palais à Sedrata (Algérie), xe siècle (Inscription à la partie supérieure).

rouge, procédé fort anormal à Tunis, et qui n'est pas sans rappeler certaines églises byzantines en pierres et en briques. Les tambours qui portent les coupoles, notamment celui de la coupole antérieure, présentent des niches à coquille sur chaque face du polygone que séparent des pilastres correspondant à des ressauts de la corniche; cette décoration me semble inspirée par celle des absides à colonnes dégagées des églises de la Syrie centrale (Kalaat-Seman, etc...) D'après une tradition que m'a rapportée feu Si Sliman Ennigro, la

Djama-Zitouna serait l'œuvre d'un architecte syrien; je n'ai pu contrôler ce renseignement [1], mais cette tradition me semble fort plausible.

Cette mosquée est actuellement encadrée pour ainsi dire par tous les souks de Tunis, une seule façade est visible sur la petite place où débouche la rue de l'Église ; mais cette façade a été refaite à une époque relativement moderne, quand les sultans hafsides ont agrandi successivement la Djama Zitouna en prolongenat ses nefs à droite et à gauche du mihrab. On accède à cette entrée latérale par un perron assez élevé, ce qui fait croire que toute la mosquée est portée sur un étage de réservoirs souterrains voûtés, qui servent de citernes dont les bouches sont visibles sur le plan de cet édifice que M. Mohammed Ennigro a bien voulu relever pour moi. Il est probable que la mosquée primitive, fondée par Obeid Allah ibn el-Habhab, en 141 de l'hégire (632 J.-C.) ne comprenait que quatre nefs en profondeur et sept en largeur; des groupes de trois colonnes au portique antérieur et de deux colonnes à la nef centrale montrent, je pense, d'une façon assez claire quelle était la disposition primitive de l'édifice. Les plafonds de bois

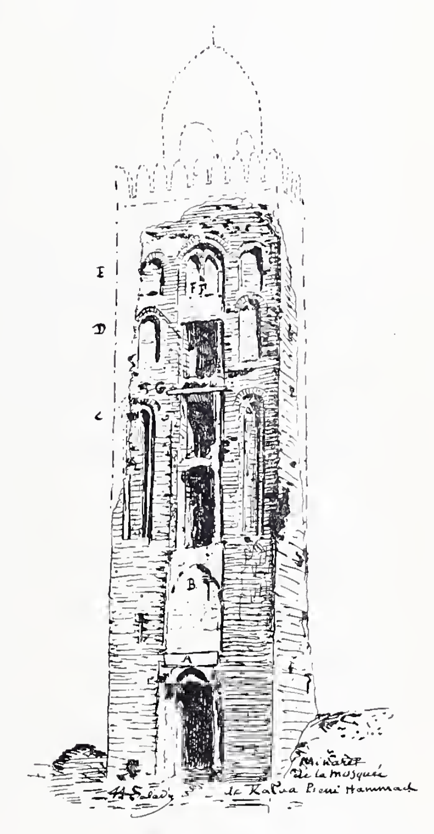


Fig. 154. — Minaret de la mosquée de Kalaa des Beni-Hammad (département de Constantine, Algérie). Dessin de H. Saladin. D'après une photographie publiée par le recueil de Constantine.

1. Malgré les recherches qu'a faites pour moi le cheik Otsman el-Hachaïchi dans la bibliothèque de la Djama Zitouna, nous n'avons rien trouvé encore qui confirme cette tradition.

ont été refaits à diverses époques, d'après les historiens tunisiens, mais autant que je puis le voir sur les dessins de M. Ennigro, ils n'ont nulle part été remplacés par des voûtes, contrairement à ce qui s'est fait dans beaucoup de mosquées de Tunis, où les terrasses mal entretenues ont produit des infiltrations par suite desquelles les portées des poutres et des solives se sont pourries, ce qui a amené la chute des plafonds.

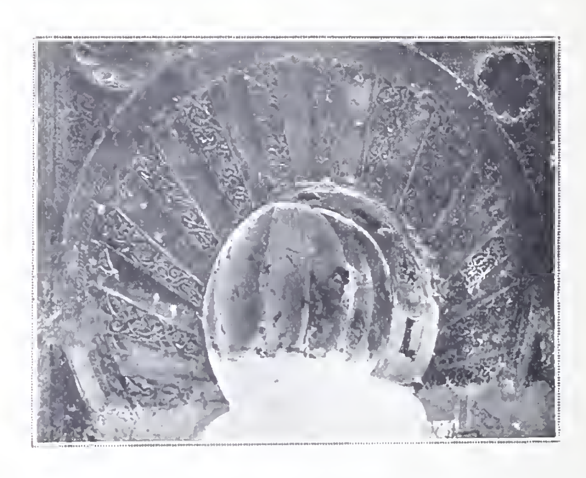


Fig. 155. — Partie supérieure d'une niche de la mosquée de l'Aljaferia à Saragosse, XIe siècle.

La grande mosquée de Sfax. — Ces emprunts à l'architecture syrienne apparaissent aussi à la grande mosquée de Sfax. Celle-ci présente dans sa façade, avec un appareil d'une beauté toute syrienne et qui l'emporte singulièrement sur celui de Sidi-Okba de Kairouan, une alternance de baies, de niches, de portes et de fenêtres rappelant presque exactement une des façades latérales de l'église de Kalaat-Seman. Il n'est pas jusqu'à la forme des baies avec leur arc, leur tympan défoncé, leur chambranle rectangulaire, qui ne rappelle les baies syriennes. On la retrouve aussi à la grande mosquée de Sousse et à celle de Kairouan.

Cette mosquée possède un minaret à base carrée dont la partie supérieure paraît dater du XIIIe siècle de notre ère. Les inscriptions qui l'entourent à la hauteur du premier étage sont tellement encroûtées par le badigeon qu'elles n'ont pu être encore déchiffrées.

Cette mosquée comprenait originairement cinq travées de façade

et six de profondeur. Un agrandissement en a doublé la surface par un élargissement de quatre travées à droite du mihrab.

Les plafonds ruinés ont été partout remplacés par des voûtes



Fig. 156. — Galerie intérieure de la grande mosquée d'Alger. *Cliché Gervais-Courtellemont* (409 H.-1018 J.-C.).

d'arêtes, une coupole sur tambour et sur trompes surmonte l'entrée, il en est de même de la coupole qui se trouve au-dessus de la travée de l'ancien mihrab.

La mosquée de Sidi-Okba à Kairouan. — En 670 J.-C. Okba ben Nafi fonde la première ville de Kairouan et probablement les

grandes mosquées du Kef [1], de Gafsa, de Béja et de Kairouan même [2]. Cette dernière est plusieurs fois démolie, puis refaite en 703 J.-C. par Hassan ben en-Noman, embellie en 765 par l'émir Ibn-el-Aehath, reconstruite en 772 par Yézid ben-Hatem, restaurée en 800, en 817, en 837 (c'est de cette restauration que date le mihrab de marbre à

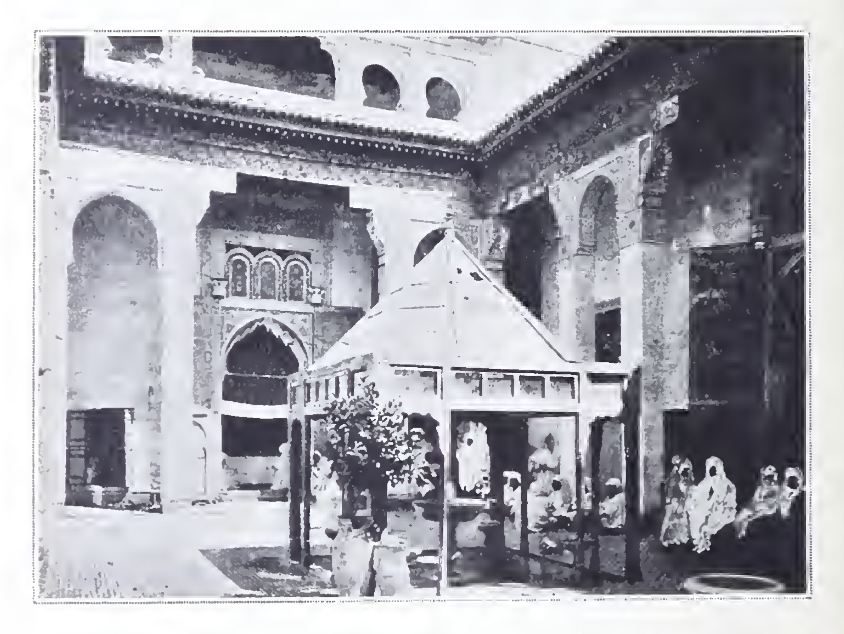


Fig. 157. — Palais du grand-vizir à Fez (Maroc).

travers lequel on aperçoit l'ancien mihrab), en 849 par Mohammed ibn-el-Aglab, et définitivement rebâtie et agrandie par Ibrahim-el-Aglab en 875 ; c'est alors que furent amenés de Bagdad le magnifique minbar et les carreaux de faïence à reflets métalliques qui décorent le mur du mihrab (fig. 135).

Le plan de cette mosquée (fig. 128) présente les dispositions caractéristiques de la Djama Zitouna : une nef centrale et une nef terminale en T plus larges que les autres, terminées par des coupoles. Mais ici la cour est disposée en longueur. Comme la mosquée de Ibn

1. Dans un édifice antérieur approprié au nouvel usage.
2. *Monuments historiques de la Tunisie* ; 2e partie, *Monuments arabes. la mosquée de Sidi-Obka à Kairouan*, par H. Saladin, Paris, 1899 ; Ary. Renan, *Paysages historiques*, édit.

Touloun, celle de Sidi-Okba avait d'abord dix-sept travées de large sur cinq de profondeur et les adjonctions portèrent sa profondeur à dix travées dont deux pour le portique antérieur. La nef principale est terminée par un mihrab de marbre repercé à jour. D'admirables colonnes de porphyre « rouges tachetées de jaune, qui n'ont nulle



Fig. 158. — Chapiteaux arabes du musée de Saragosse, x[e] siècle. Les n[os] 91, 94, sont dérivés du chapiteau corinthien ; les n[os] 108, 105, 109, ont l'épannelage du composite. Le dernier en bas et à droite est un corinthien sans volutes.

part de supérieures et d'égales en beauté », dit le Kitab-el-Istibsar, l'encadrent. Elles proviennent sans doute d'un édifice byzantin de Carthage, l'église des Roùm [1], d'où elles furent tirées par Hassan ben-en-Noman [2]. Ce sont ces colonnes que les historiens arabes appellent Ezzebibteïn. Aux carreaux qui entourent ce mihrab et au minbar se rattache une légende d'après laquelle Ibrahim-el-Aglab, ayant fait venir de Bagdad ces faïences émaillées pour son palais et des cithares

1. *Kitab-el-Istibsar*, trad. Fagnan ap. Recueil de Constantine, 1899, p. 105.
2. Qui, ayant saccagé Carthage, dut orner de ses dépouilles la mosquée de Sidi-Okba, à Kairouan et à Tunis, la djama Zitouna et la mosquée d'El Ksar.

dant, cet édifice, avec sa forêt de colonnes antiques, ne laisse pas d'être d'un grand effet, majestueux et sombre.



Fig. 161. — Minaret de la Koutoubia à Marrakech de 460 H.-1069 J.-C. à 584 H.-1184 J. C.

La grande mosquée de Cordoue. — La grande mosquée de Cordoue [1] (fig. 139) fut fondée en 168 H. (785 J.-C.) par le premier calife d'Espagne Abd-er-Rahman. Hicham Ier (793-96 H.) l'acheva par le prolongement des nefs vers le sud. Hakem II et Hakem III (961-62-988-1001) l'agrandirent encore.

C'est une mosquée à nefs parallèles avec une nef centrale un peu plus large aboutissant au mihrab (fig. 140). Cette mosquée n'a rien de commun comme architecture avec celle de Kairouan. L'influence des monuments antiques et indigènes est beaucoup plus forte qu'en Tunisie : l'influence byzantine n'y est marquée que dans l'ornementation du mihrab ; les nombreux fragments visigoths utilisés dans la construction de la mosquée de Cordoue nous montrent que les monuments chrétiens d'Espagne, antérieurs au VIIIe siècle (appelés latino-byzantins dans les « *Monumentos arquitectonicos de Espana* », et qui n'ont, à mon sens, rien de byzantin), eurent

1. Voir les intéressantes études de M. Nizet, architecte du gouvernement, dans l'*Architecture*, 1905, *Monumentos arquitectonicos de Espana*, par Amado de los Rios ; Girault de Prangey, *Essai sur l'architecture des Arabes, en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, Paris, 1841 ; Herbert Carpenter, *The mosques cathedrals of Cordoba and Sevilla*. 1882-1883 ; Uhde, *Baudenkmäler in Spanien und Portugal*, Berlin, 1892.

la plus grande part dans la formation du style hispano-arabe primitif.

Les formes générales n'ont pas de rapports avec celles de la Tunisie. Nous ne retrouvons ni les minarets trapus de Kairouan et de Tunis; ni les minuscules minarets de Sousse, ni les dômes à coupoles de Tunis et de Kairouan. Il en est de même pour la décora-

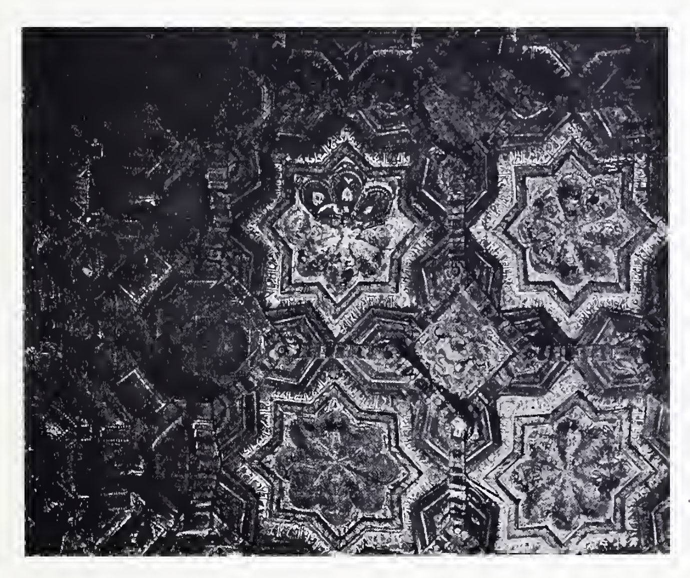


Fig. 162. — Plafond à stalactites de la chapelle palatine à Palerme (1132 J.-C.). Comparer ce plafond aux plafonds arabes du Caire.

tion. Rien de pareil, en Tunisie, à ces palmettes touffues et allongées qui se montrent dans les portes latérales de la mosquée, dans celles du mihrab, et qu'on retrouve dans le mausolée berbère de Blad Guitoun (Kabylie) décrit par Stéphane Gsell et à la porte de Tobna publiée par Blanchet (aujourd'hui au tombeau de Sidi-Okba près de Biskra). En Espagne la décoration musulmane va prendre cette surabondance qu'elle y gardera toujours.

Le plan primitif de la mosquée comptait d'abord onze nefs à colonnes, avec une nef centrale un peu plus large aboutissant au mihrab. Hicham Ier (793-796) la prolongea vers le sud. Hakem II (961-967) y ajoute douze nefs, et Hakem III huit, séparées par sept rangs de trente-trois colonnes Elle eut alors ses dimensions actuelles.

Les colonnes courtes surélevées par des arcs qui s'entretoisent et

s'épaulent, les uns les autres, ont permis, par une solution très élégante, d'élever des nefs assez hautes avec de petits matériaux (fig. 140).

La mosquée était couverte de plafonds posés sous les nefs de charpente parallèles, dont les murs goutterots portent les chéneaux suivant une disposition vicieuse mais employée dans



Fig. 162 *bis*. — Plafond à solives à la chapelle palatine à Palerme (1132 J.-C.).

tout le Mogreb. Ces charpentes vermoulues ont été remplacées par des voûtes légères, sauf dans la partie K où l'on a restauré les anciens plafonds d'après les fragments retrouvés depuis peu.

Devant le mihrab se trouve la maksoura, enceinte réservée qu'on retrouve à la Kalaa des Beni-Hammad, à Tlemcen, etc... et qui est une survivance des clôtures de chœur dans les églises chrétiennes [1]. Celle-ci est d'un grand effet avec ses arcades polylobées (fig. 141), alternativement lisses et sculptées ; elle est voûtée de trois coupoles dont la principale est revêtue d'une très riche mosaïque byzantine. Cette coupole, comme ses voisines, comme aussi les coupoles marquées A et C (fig. 139), est d'un mode de construction qui paraît plutôt inspiré de l'enchevêtrement des courbes de charpente [2] que

1. Gsell, *Recherches archéologiques*, 1893. Cf. supra p. 40, note 2.

2. Nous avons parlé des charpentes courbes des coupoles de Damas et de Jérusalem. Cf. pp. 61 et 81.



Fig. 163. — Coupole à la grande mosquée de Tlemcen (530 H.-1136 J.-C.).
Cliché Gervais-Courtellemont.

d'arcs de maçonnerie en briques ou en pierre (c'est de ce système que paraissent aussi dériver les coupoles de Sto Cristo de la Luz à Tolède [1], qui est, croit-on, une ancienne mosquée). Cette chapelle A (chapelle Villaviciosa) dont je donne le détail (fig. 143-4-5) paraît, dans son état actuel, dater de la fin du XIVe siècle. C'est, semble-t-il, une sorte de chapelle exhaussée afin de servir de tribune pour l'iman khatib, une espèce de dikka. Peut-être est-ce là que les musulmans priaient, lorsque, après la prise de Cordoue, on leur permit encore (jusqu'en 1492) de faire leurs dévotions dans la mosquée. Sa coupole en charpente (fig. 144) est imitée de celle de la travée voisine dans l'axe de la nef principale, qui, paraît-il, est en pierre. Les retombées des arcs sont, fait remarquable, appuyées sur des encorbellements en forme de lions. Les stalactites qui se voient au-dessus de l'arc polylobé ressemblent beaucoup à celles qui, à l'alcazar de Séville, sont de style mudejar du XIVe siècle. Le minbar de la mosquée (Silla del Rey Almansor) qui roulait sur quatre roues, comme les minbars malékites de Tunisie et d'Algérie, était une merveille de matière et de travail ; sa construction en 1236, par ordre de Hakem, avait duré neuf ans. Il fut détruit en 1572, d'après Moralès [2]. Sous



Fig. 164. — Minaret à Oran. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

1. Girault de Prangey, *Essai*, pl. 6.
2. De ses debris on a construit un autel de la cathédrale.

la cour, comme à Sidi-Okba de Kairouan, des citernes recueillaient les eaux pluviales. Les façades extérieures ont un décor assez original, avec leurs contreforts saillants, leurs voussoirs décorés de marbre comme ceux des arcs extérieurs, leurs fenêtres à claustra de marbre ; à l'intérieur même de la mosquée (angle S.-S.-E. de la mosquée de Hakem II), on remarque toute une série de parements aux couleurs très vives que l'on a découverts tout récemment sous le badigeon qui les masquait ; sur un côté de la porte de la mosquée primitive, s'élève le minaret, reconstruit et englobé dans une construction relativement moderne ; il a, d'après Makkari (cité par Girault de Prangey), dix-huit coudées de largeur sur chaque face, cinquante-quatre coudées de haut jusqu'à la plate-forme du muezzin, soixante-treize coudées jusqu'à la dernière grenade qui le termine. Ce sont à peu près les proportions rituelles indiquées dans le Roudh-el-Cartas, à propos du minaret de la mosquée Karaouyin : la hauteur est égale à quatre fois le côté du carré de base.

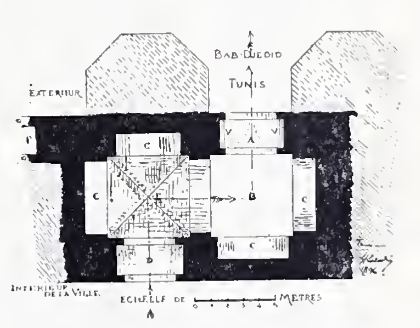


Fig. 165. — Porte Bab-Zira ou Bab-Djedid à Tunis (676 H.-1277 J.-C). Plan. — *Dessin de H. Saladin.*

Il est à remarquer que les deux grands monuments dont je viens de donner une description si détaillée n'ont eu qu'une médiocre influence sur les monuments de l'art qu'ils ont précédé. Comme les premiers monuments musulmans de Syrie et d'Égypte, malgré leur importance et leur réelle beauté, ils sont restés, non pas des édifices de transition, mais des originaux qui n'ont pas été imités. Il faut attendre un ou deux siècles pour que l'architecture des pays musulmans trouve une formule d'art définitive dont les édifices des siècles suivants ne furent qu'une application naturelle.

Palais. — Dans les villes de Kairouan et de Cordoue la magnificence des souverains exigeait des palais aussi luxueux que ceux des califes d'Asie. Nous ne les connaissons que par les descriptions des chroniqueurs arabes. Un exemple fameux fut celui qu'Abd-el-Rahman avait fait construire près de Cordoue en l'honneur de sa favorite Ez-Zahra (926 J.-C.). Il l'appela la ville de la Fleur (Medinat-az-Zahra).

Palais de Medinat-az-Zahra. — Cette demeure magnifique pouvait contenir la cour du calife avec une garde de 12.000 cavaliers. On y voyait une fontaine ornée d'un cygne doré fait à Cons-



Fig. 166. — Mihrab de la grande mosquée à Tlemcen (638 H.-1240 J.-C. à 681 H.-1282 J.-C. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

tantinople et de figures humaines sculptées : douze figures d'animaux construits à Cordoue en or et pierres précieuses versaient continuellement l'eau par leurs bouches. Cette fontaine se trouvait dans le pavillon du calife. Sur la porte du palais, il avait fait placer la statue de sa maitresse Ez-Zarah [1]. Dans ce palais se trouvait aussi une mosquée à cinq nefs. Il faudrait, pour se figurer ces palais, se reporter aux mosaïques byzantines qui nous en donnent des

1. Cf. École syro-égyptienne, p. 40. Statues et bas-reliefs du palais d'Ibn Touloun.

représentations (grande mosquée de Damas), ou bien encore aux maisons byzantines des mosaïques de Tabarca, avec leurs toitures en pavillon, leurs arcades à voussoirs noirs et blancs, leurs portiques couverts de petites coupoles. Car il est bien probable que la



Fig. 167. — Intérieur de la grande mosquée, à Tlemcen (638 H.-1240 J.-C. à 681 H.-1282 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

survivance des traditions de l'art local et de l'art byzantin se maintint en Espagne encore assez longtemps pendant les premiers siècles de l'hégire, de même que plus tard celle du style mudejar après la conquête chrétienne.

Monuments de Sedrata. — Pendant que les dynasties aglabites, fatimites, concentraient autour de Kairouan et de Tunis les monuments, mosquées, palais, fortifications, d'autres centres plus éphémères s'étaient créés dans le reste de la Tunisie et de l'Algérie, en Ifrikiya, ainsi que s'appelait alors cette région.

Ces centres indépendants, qui groupaient des éléments indigènes, berbères, et s'élevaient dans des régions d'accès plus difficile, moins soumises aux influences romaines et byzantines, ont fourni des



Fig. 168. — Détail de la Giralda à Séville 568 H.-1172 J.-C. à 590 H.-1195 J.-C.

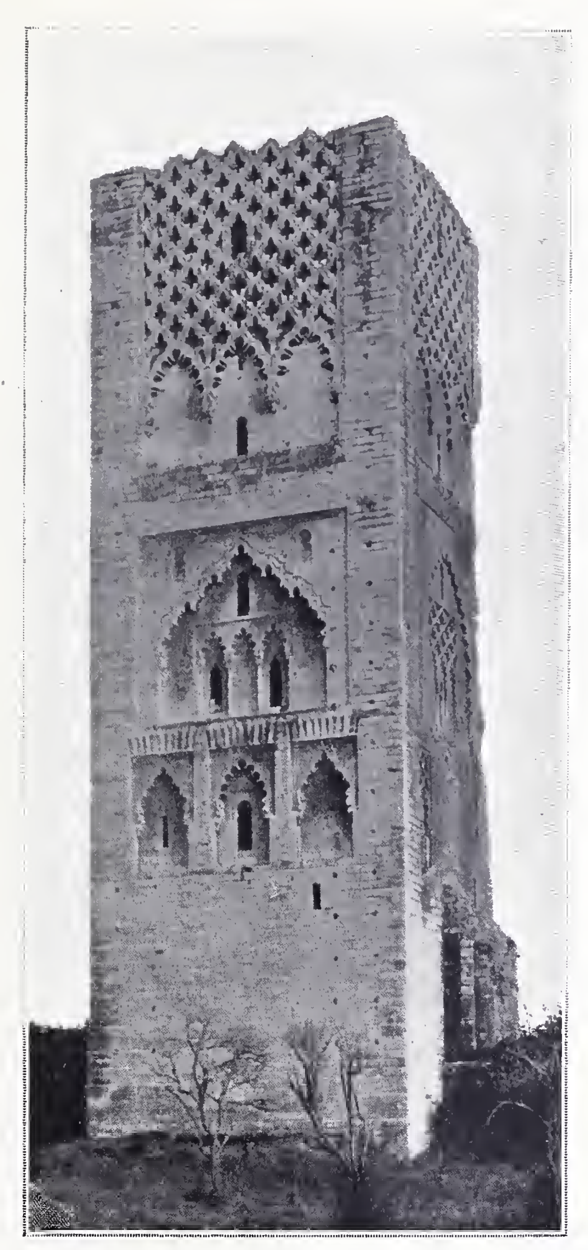


Fig. 169. — Minaret de Hassan à Rabat, Maroc, de (574 H.-1178 J.-C. à 684 H.-1184 J.-C.).

monuments d'un caractère déjà plus original que les premiers monuments de la Tunisie. L'absence complète dans ces nouvelles villes de restes antiques ou byzantins, colonnes, chapiteaux, obligea



Fig. 170. — Porte à Chella, de 574 H.-1178 J.-C. à 584 H.-1184 J.-C., d'après une photographie de H. de la Martinière.

les architectes à chercher des procédés d'ornementation nouveaux. C'est la raison pour laquelle les ruines, même dévastées, de ces anciennes capitales, donnent lieu à des remarques intéressantes. Les Ibadites de Tiaret, refoulés par les Fatimites de Tunisie, avaient fondé à Sedrata (Algérie) une ville qui fut très prospère au xe siècle. Des fouilles successives ont découvert une mosquée à salle carrée,

couverte de vingt voûtes soutenues par seize piliers, avec de fausses portes sur les murs et des fenêtres entourées de dessins symétriques; un palais avec sa cour centrale sur laquelle s'ouvrent cinq chambres, dont l'une était couverte en voûte d'arête, l'autre précédée d'une

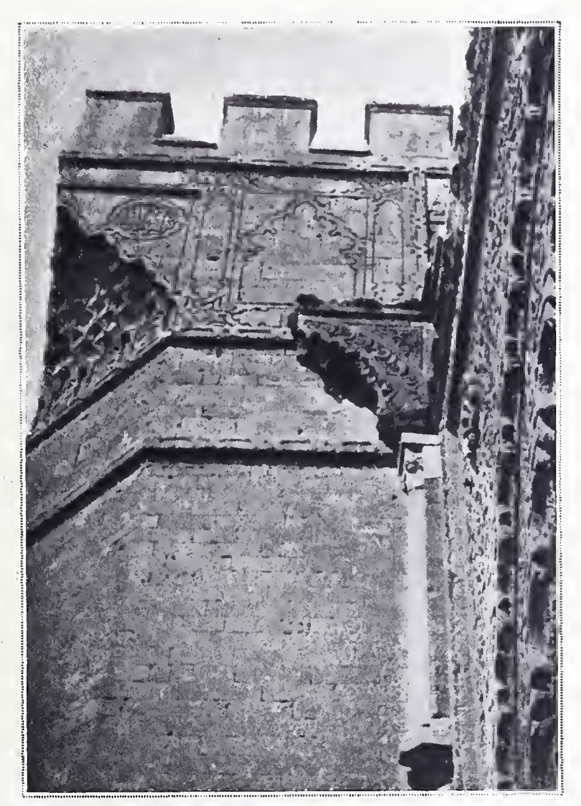


Fig. 171. — Détail de la porte de Chella, de 573 H.-1118 J.-C. à 584 H.-1184 J.-C., d'après une photographie de H. de la Martinière.

colonnade massive; c'est à ce palais qu'appartiennent les fragments que je décris plus bas; une autre salle en forme de T couvrait trois lits de repos chargés d'arabesques; une voûte en berceau en couvrait la partie centrale; deux culs de four sillonnés de nervures qui aboutissaient sous d'élégantes clefs de voûte, s'arrondissaient au-dessus des lits [1]. Je donne ici (fig. 152 et 153) des détails

1. P. Blanchet. *Les villes mortes du Sahara.* — *Tour du Monde*, 25 juin 1898.

d'un de ces palais [1]. Dans la figure 152 on remarque aux angles, des niches en coquille qui forment une sorte de trompe pour racheter la portée de la demi-coupole en cul de four. C'est une réminiscence, en petit, des trompes en coquille qui soutiennent la coupole du mihrab à Sidi-Okba. Mais ce qu'il faut le plus remarquer, c'est le parti de revêtir les murs d'une décoration sculptée pareille à ces étoffes (*haïtis*) que l'on tend les jours de fête sur les murs des palais et des maisons. C'est là le plus ancien exemple de *noukch-hadidas*, puisque Sedrata, fondée au x[e] siècle, fut détruite de fond en comble en 1077 par El-Mansour ben-Nasser, seigneur de la Kalaa des Beni-Hammad. Ces noukch-hadidas ne sont pas en plâtre : ce sont, sur des murs en pisé ou en moellons, des enduits faits de teffiza qui est une sorte de tuf qu'on applique frais sur les murs et qu'on sculpte au fer quand il est encore mou. L'ornementation participe à la fois de certaines dispositions usitées pour les nattes et certaines broderies sur étoffes de soie byzantines ou arabes. On retrouve encore chez les Kabyles la tradition de découpures sur bois qui sont d'un style analogue.

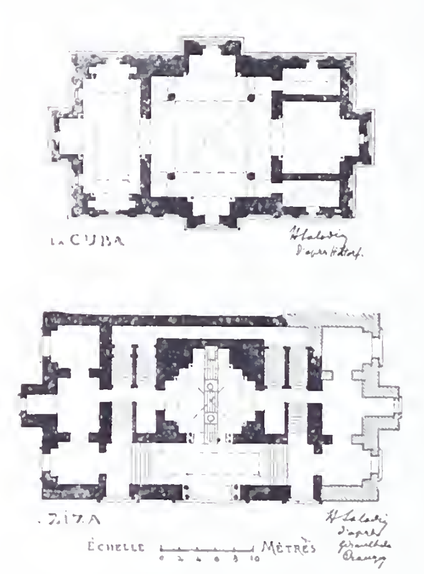


Fig. 172. — Plans de la Cuba et de la Ziza, à Palerme (Ziza, 495 H.-1154 J.-C. ; Cuba, 575 H.-1180 J.-C. — *Dessin de H. Saladin.*

Monuments Hammadides. — La Kalaa des Beni-Hammad, département de Constantine, fut la capitale d'un empire indépendant des Fatimites d'Égypte, fondé par Bologguin ben Ziri ben Menad Çanhadji. El-Mansour, le plus célèbre des souverains hammadides, éleva de nombreux palais, Casr-el-Menar, el-Kokab, Dar-es-Selam construisit à Bougie la grande mosquée, le palais de la Perle et d'Ammimoun. Nous ne les connaissons que par des descriptions d'auteurs arabes qui nous les montrent revêtus de faïence et de marbre, couverts de plafonds dorés, de boiseries incrustées.

1. Je dois ces photographies à la grande obligeance de M[me] P. Blanchet.

« La grande mosquée de Bougie, aujourd'hui détruite, située à côté du palais de la Perle, avait un minaret haut de soixante coudées sur vingt de large à la base. On y entrait par une grande porte

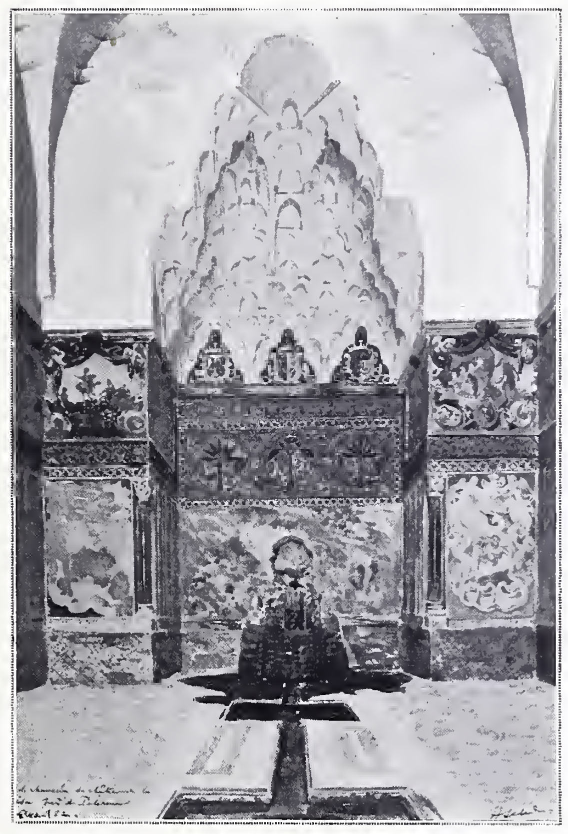


Fig. 173. — Intérieur de la Ziza, d'après une aquarelle de H. Saladin. 594 H.-1154 J.-C.

revêtue de marbres et d'inscriptions sculptées. Le vaisseau de la mosquée, soutenu par trente-deux colonnes de marbre, avait deux cent vingt coudées de long sur cent cinquante de large. La façade était ornée de dix-sept portes. Une immense coupole la surmontait. Autour des murs latéraux couverts de faïence émaillée étaient gravés des versets du Coran. [1] »

1. Cf. Féraud, *Hist. des villes de la province de Constantine* (Rec. soc., Constantine, 1869, p. 157).

Des monuments hammadites, il ne nous reste que des descriptions et les ruines de la Kalaa des Beni-Hammad au milieu desquelles s'élève encore un minaret (fig. 154) dont la partie supérieure manque, mais dont la façade se lit encore clairement. En A, un linteau



Fig. 174. — Façade de la Ziza, à Palerme (549 H.-1154 J.-C.).

de marbre porte une décoration analogue aux plus beaux morceaux de la maksoura de Kairouan (xie siècle); en B, l'on voit des traces d'ornementation; en C, des coquilles amortissant la partie supérieure des niches; en D et E, des revêtements de faïence colorée sont encore visibles. En 1049-50 J.-C. (441 H.) le calife fatimite El-Mostancer lança les Beni-Hilal et les Beni-Soléim sur la Tunisie et l'Algérie en leur disant : « Je vous fais cadeau du Mogreb et du royaume Çanhadgien qui s'est soustrait à mon autorité ». Tout le pays fut dévasté, les monuments rasés, les puits comblés, les arbres coupés. Un vaste désert remplaça les royaumes florissants. Mais la

civilisation mogrebine ne succomba pas dans le désastre ; en Espagne et au Maroc, où son caractère se dessine complètement à partir du

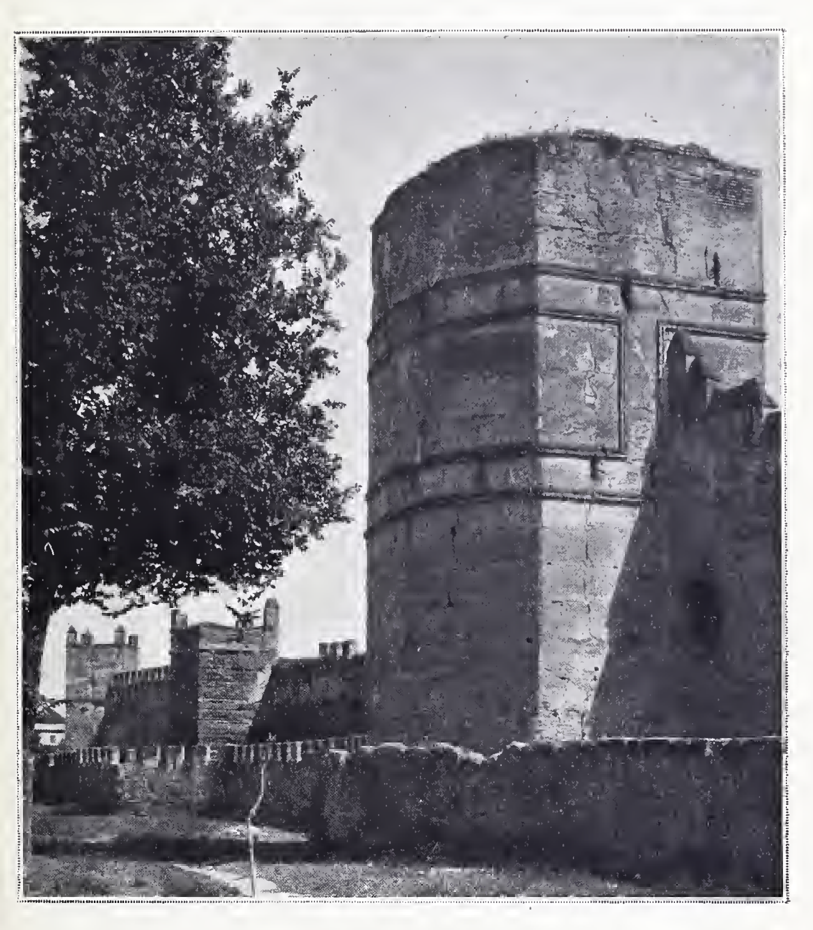


Fig. 175. — Murs de Séville, de 590 H.-1194 J.-C. à 618 H.-1221 J.-C.

xi[e] siècle, elle commence à montrer les qualités de fermeté et de richesse par lesquelles elle devait briller plus tard.

Les monuments siciliens (*monuments siculo-arabes*). — Je termine cette première période par l'étude de l'influence musulmane sur la Sicile. Cette belle contrée resta soumise à l'Islam pendant plus de trois siècles, et le style des monuments de Palerme, capi-

tale des rois normands, a dû, à son originalité, un nom particulier.

Nul doute que cette originalité ne vienne de la conquête musulmane qui avait, certes, laissé, non seulement des palais et des mosquées, mais surtout des artistes et des artisans dont se servirent les architectes de la chapelle Palatine, de l'église de Monreale, etc. Il ne subsiste aucun édifice datant, d'une façon certaine, de la domination arabe. Cependant, Girault de Prangey soutient que le palais de la Ziza est un monument arabe remanié par les rois normands, et paraît en effet avoir raison.

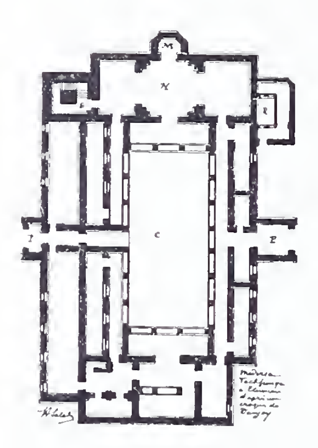


Fig. 176. — Plan de la Medersa Tachfiniya, à Tlemcen. XIV[e] siècle, de 735 H.-1335 J.-C. à 776 H.-1374 J.-C. — *Dessin de H. Saladin.*

Quant à l'influence musulmane sur les monuments siculo-normands [1], elle est indéniable dans la décoration des plafonds de la chapelle Palatine (1132 J.-C.), dans ceux de l'ancien palais de Manfred de Chiaramonte, dans les charpentes et les mosaïques de Monreale. Les figures (162 et 162 *bis*) en sont une preuve évidente.

La Ziza. — La Ziza (fig. 174) serait, d'après G. de Prangey, un palais du X[e] siècle qui n'aurait été que restauré en 1154 par le roi Guillaume II [2]. On ne comprendrait pas sans cela le silence que les historiens particuliers des rois normands, ordinairement si prolixes, ont gardé sur ce monument et sur la Cuba (fig. 172). Il est certain, d'autre part, qu'on ne peut s'empêcher de trouver une certaine analogie entre les longues baies à archivoltes concentriques de ces édifices et celles du minaret de la Kalaa des Beni-Hammad (fig. 154); mais les moellons revêtus d'un enduit de la Kalaa sont, en Sicile, remplacés par de la belle pierre. La grande inscription karmatique couronnant la Ziza et qui a été découpée en merlons, semble témoigner aussi en faveur d'un remaniement. La Ziza a une cour centrale parfaitement accusée,

1. Ibn Haukal, dans sa description de Palerme, parle d'une grande mosquée et de trois cents autres.

2. Toute la partie inférieure est évidemment remaniée (chapiteaux siculo-normands, etc.).

avec fontaine, et on voit (fig. 173) les quatre liwans avec leurs amortissements en stalactites ; on devait, au premier étage, circuler



Fig. 177. — Vue intérieure de Sidi Bou-Médine (Tlemcen) (738 H.-1339 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

autour de cette cour. Les mosaïques de la Ziza portent les palmiers de Guillaume II. Girault de Prangey a longuement étudié ce monument. Alberti l'a décrit, tel qu'il le visita en 1526, avec ses jardins, ses bassins et ses kiosques de marbre ornés de peintures.

Si l'on ne peut plus juger cet art siculo-arabe sur d'autres monuments arabes proprement dits, il est facile, cependant, de se faire une idée de la richesse intérieure qu'ils pouvaient présenter. Il est hors de doute, en effet, que les mosaïques et les stalactites de la



Fig. 178. — Vue intérieure de Sidi Bou-Médine à Tlemcen (738 H.-1339 J.-C.).
Cliché Gervais-Courtellemont.

Ziza, ses décorations de marbre de couleur, les merveilleuses charpentes peintes et les plafonds de la chapelle palatine, de Monréale, des cathédrales de Cefalu, et de Messine, les lambris de mosaïque et de dalles de marbre de Monréale et de la Palatine sont d'une pureté de style absolue au point de vue arabe.

Nous savons que la Sicile fut surtout prospère sous les Fatimites

et si nous rapprochons la forme du minaret du tombeau d'El Guiouchi au Caire, de celle du minaret de la grande mosquée de Kairouan et de celle de nombre de petits clochers siciliens et siculo-normands, dont la forme se transmit jusqu'à Ravello et à Amalfi,



Fig. 179. — Porte latérale de Sidi Bou-Médine à Tlemcen, restaurée au XVIIIe siècle. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

nous ne pouvons pas douter un instant que nous retrouvons en Sicile de précieuses indications sur la richesse que pouvaient avoir les palais à jamais disparus des Fatimites du Caire, et sur le style de leur décoration.

II. — ÉDIFICES DU IXe AU XVe SIÈCLE

FORMATION DÉFINITIVE DE L'ART MOGREBIN OU HISPANO-MORESQUE APRÈS L'INVASION SICILIENNE ET L'HÉGÉMONIE DES ALMORAVIDES. — ÉTUDE DE CET ART JUSQU'A LA PRISE DE GRENADE (1494).

Le changement politique marqué par la bataille de Zallaka qui donnait l'Espagne aux Almoravides, Berbères venus du sud du Maroc, fut la fin de la suprématie arabe. La politique des nouveaux souverains berbères consista du reste à isoler et à disséminer à travers le Mogreb les petits états arabes désormais inoffensifs.

Au point de vue de l'art, nul doute que ce changement n'ait eu une grande importance, puisque c'est de cette époque que le style mogrebin prend un caractère définitif et se différencie des autres styles musulmans[1]. Même dans les régions indépendantes comme Tlemcen, c'est à cette époque que furent élevés les plus beaux monuments de l'école que nous avons à étudier.

Nous avons vu la naissance du style particulier au Mogreb, dans les centres indépendants de l'Afrique du Nord. En 1018 (409 H.) la grande mosquée d'Alger présente des arcades en fer à cheval, qui sont déjà légèrement ogivales. Dans la vue du palais du grand-vizir à Fez (fig. 157) on pourra comparer l'arc outrepassé moderne à peine rétréci à sa base, avec les arcs archaïques, où la saillie du départ est si caractéristique.

L'Aljaferia à Saragosse. — Parmi les restes des plus anciens monuments espagnols de la période musulmane, un des plus intéressants (la date en est incertaine) est le palais de l'Aljaferia à Saragosse, converti aujourd'hui en caserne. On y trouve, signe d'archaïsme, l'arc outrepassé, aussi accentué qu'à Cordoue, avec des voussoirs sculptés. Il se voit mieux encore dans l'arcade de la niche (fig. 155); cette niche peut se comparer à celles de Sedrata comme à celles des demi-tympans des grands arcs de la coupole du mihrab à Sidi-Okba (creusés en A fig. 134). On trouve aussi à l'Aljaferia ces sortes de petites coupoles à côtes creusées dans le mur (fig. 155, angle de droite au haut de la figure), elles ont neuf lobes à Saragosse au lieu de six à Kairouan. La partie de la mosquée qui subsiste encore présente une décoration d'arabesques déjà fleuries, une ornemen-

1. Antérieurement, au contraire, les influences asiatiques prédominaient. Sidjilmessa avait des monuments ressemblant à ceux de Koufa. Cf Ibn Hançal, p. 66, et Kitab-el-Istibsar (Rec. de Constantine, 1899, p. 162, note).

tation empruntée à la broderie et à la soutache et dans laquelle on remarque cette abondance [1] singulière qui s'accentuera jusqu'à la fin du xve siècle. L'Aljaferia a fourni au Musée provincial de Saragosse, au Musée de Madrid, des chapiteaux moresques (fig. 158) dont l'épannelage est toujours dérivé du corinthien ou du composite, mais qui, par leur grâce et leur vigueur, sont peut-être, après ceux de Tlemcen (fig. 180), les plus beaux de ce genre.

En suivant l'ordre chronologique, nous arrivons à la Puerta del Sol, à Tolède, qu'on attribue à la fin du xie siècle, mais qui paraît avoir été très fortement remaniée, surtout dans la partie supérieure (fig. 160). Les fortifications arabes d'Espagne sont, d'après Girault de Prangey, des murailles de pisé sous un enduit plus dur (à Almeria, à Grenade) et quelquefois même des couches d'argile alternent avec les lits de béton. Devant les murs, court un fossé ; leurs tours carrées, peu distantes, ont à Cordoue des merlons et des embrasures (fig. 146) ; à Séville (fig. 175) aussi, un chemin couvert est ménagé au pied des murailles ; il y a rarement des mâchicoulis (ceux de Tolède sont peut-être une adjonction des rois chrétiens).



Fig. 180. — Détail d'une colonne de Sidi-Bou-Médine à Tlemcen (738 H.-1339 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

1. On doit remarquer qu'en Espagne, à toutes les époques de prospérité, le tempérament national s'accuse toujours par une redondance et une exagération dans l'ornement, très caractéristiques.

Grande mosquée de Tlemcen et mosquée de Mansourah près Tlemcen. — Le commencement du XI[e] siècle est une époque de prospérité pour Tlemcen, dont les beaux monuments, surtout les mosquées, sont d'un style très remarquable.

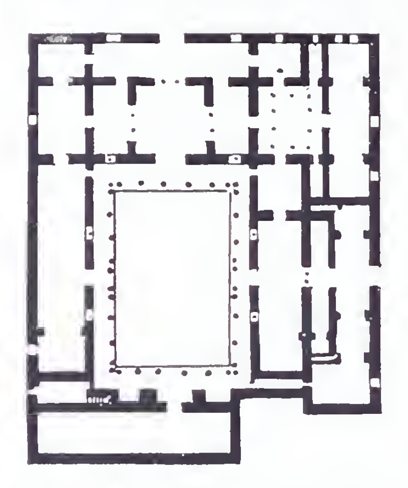


Fig. 181. — Plan de l'Alcazar de Séville. Construit pour Mohammed-el-Nasser par l'architecte toledan Jaloubi (596 H.-1200 J.-C., restauré en 1353 et en 1403). — *Dessin de H. Saladin, d'après Uhde.*

La grande mosquée (1135-1138 J.-C.) nous montre nettement ce que sera la mosquée mogrebine (fig. 147). On y voit les nefs parallèles dont la centrale est plus large que les autres ; cette nef est indiquée par un large portail dont la richesse extrême accuse la direction du sanctuaire. A Mansourah, près de Tlemcen [1], le mihrab forme une sorte de petite tour, et dans l'intérieur de la mosquée se trouve un sanctuaire ou maksoura, encore plus nettement accusé que dans la mosquée de Cordoue. Dans les deux mosquées le minaret est sur plan carré.

Tous ces caractères : nefs parallèles, avec une nef centrale, grand porche à riche ornementation, mihrab en tourelle, maksoura, minaret à plan carré, se retrouvent désormais dans toutes les mosquées mogrebines jusqu'à nos jours.

Les minarets, toujours sur plan carré, ont pour décoration une sorte de réseau qui s'explique si l'on pense qu'on a voulu rendre le mur plus léger et le raidir en même temps par cette rigide décoration de briques. Ces briques sont souvent émaillées pour fournir l'effet le plus délicat ; et l'origine de cette céramique émaillée semble bien mésopotamienne et persane (l'ornementation du mausolée de Moumine-Hatoun à Nackchevan (1186) [2] offre des analogies avec celle de la Seo de Saragosse). Dès que les Mogrebins connurent cette

1. Relevé de M. Lefebvre, publié par Duthoit (Arch. Miss. Scientif., 1873, p. 318.

2. F. Sarre, *Denkmäler persischer Baukunst.* La Seo de Saragosse est, il est vrai, un monument mudejar, mais qui montre avec quelle persistance on avait gardé, même à cette époque, les traditions de la céramique arabe.

fabrication de la céramique émaillée, ils substituèrent dans leurs pavages et leurs revêtements, au porphyre, au granit, aux marbres, cette matière brillante et économique. Pour les mosaïques de faïence,



Fig. 182. — Façade de l'Alcazar de Séville, restaurée en 764 H.-1353 J.-C., par Pierre le Cruel, dernière restauration en 1403.

chaque morceau, comme on le fait encore à Fez, était découpé à la main dans des carreaux émaillés, puis régularisé à la lime ou à la meule et adapté à son voisin, suivant une section qui est oblique à la face vue, de façon à assurer la solidité du joint ; ce n'est que plus tard que les céramistes, suivant une technique bien plus grossière,

moulèrent les pièces à assembler, ou bien encore marquèrent sur les carreaux des lignes ou des reliefs, pour figurer leurs combinaisons polygonales.

La grande mosquée de Tlemcen (fig. 167) montre, par la dentelure de ses arcs, combien l'architecture moresque tendait à la richesse. Ces dentelures peuvent être l'imitation de certaines formes de l'architecture en bois, et on le comprendra mieux si on étudie les consoles des grands auvents moresques, de l'Alcazar de Séville ou de certains monuments à Marrakech, à Mekinès, à Fez (fig. 242); on peut aussi expliquer ces découpures et seulement, à mon sens, celles qui sont petites et régulières, par la construction en briques : il est en effet bon pour un arc en briques que les joints de celles-ci se chevauchent ; mais pour leur enlever l'aspect disgracieux qu'elles auraient ainsi, il est naturel de les recouvrir d'un enduit en arrondissant les intervalles qui existent entre les briques les plus longues et les plus courtes de l'intrados de l'arc.

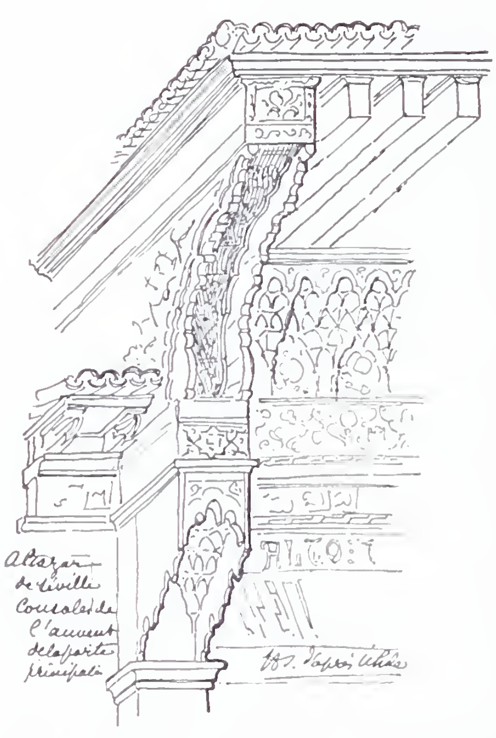


Fig. 183. — Détail de l'auvent du portail de l'Alcazar de Séville restauré de 1353 à 1364 par Pierre le Cruel. — *Dessin de H. Saladin d'après Uhde.*

Le mihrab (fig. 166) de cette mosquée est un modèle de composition. Son encadrement rectangulaire accompagne admirablement l'arc de tête aux voussoirs inégaux alternativement lisses et sculptés, et dont l'archivolte est si élégamment silhouettée en lobes successifs. La coupole qui le surmonte a une décoration à jour merveilleusement exécutée.

Nous trouvons à la même époque en Espagne et au Maroc, sous l'impulsion des souverains almoravides et almohades qui avaient réuni sous leur sceptre ces deux grands pays, une pareille floraison de monuments. C'est une époque en quelque sorte classique. La décoration est relativement sobre, les plans simples et vigoureux, les grandes lignes de la composition d'une proportion excellente.

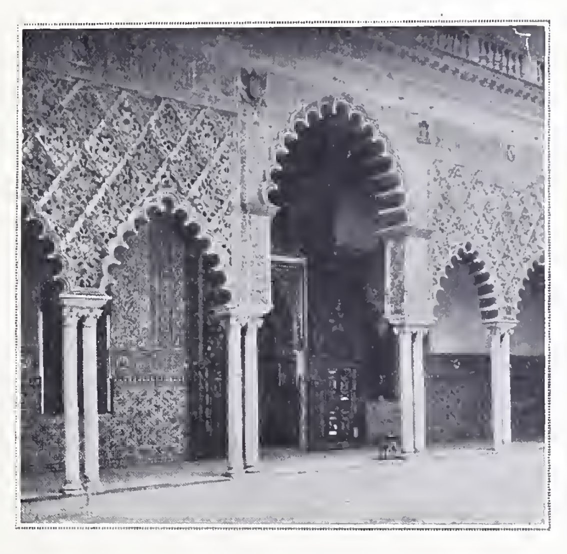


Fig. 184. — Alcazar de Séville. Cour intérieure ou Patio de las Doucellas, restaurée en 1526 par Charles-Quint.

La Giralda (1195). — De 1171 (567 H.) à 1172 construction de la grande mosquée de Séville dont le minaret qui subsiste encore est la célèbre Giralda, construit par Yacoub-el-Mansour qui agrandit la mosquée de 1195 à 1197 (591 à 593 H.) en même temps qu'il élève de nombreux monuments au Maroc et en Andalousie. D'après le Roudh-el-Cartas c'est Abou'l-Laith-el-Siquilli (le Sicilien) qui la surmonta de pommes dorées enfilées sur une tige de fer.

Toute la partie arabe (le couronnement date de la Renaissance) est en briques, et la décoration, très simple d'abord, devient plus riche à mesure qu'on s'élève (fig. 168). A partir du second tiers de la hauteur, qui, dans les autres minarets, est occupé par le treillis d'arcatures entrelacées dont j'ai parlé, sont disposées trois longues

bandes verticales dont celle du milieu a quatre étages de fenêtres à jour, tandis que les deux antres sont couvertes d'entrelaes que rompent seulement deux séries d'arcatures aveugles.

Une légende attribue à un même architecte (Geber, de Séville), les trois tours de la Giralda, de Rabat et de Marrakech. Elles sont du reste de la même époque.

La tour de Hassan à Rabat (1197). — La tour de Hassan à Rabat

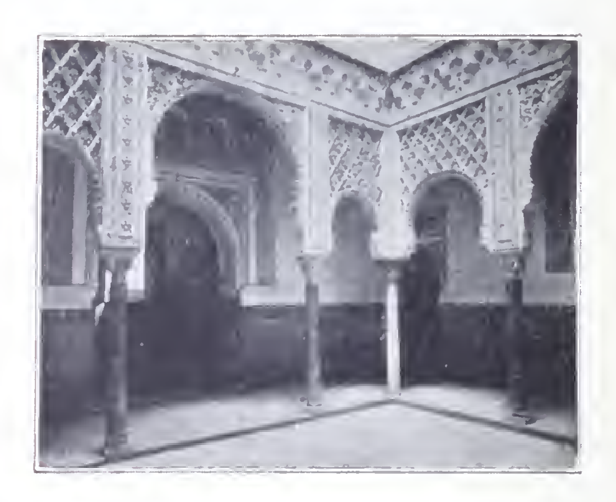


Fig. 185. — Détail de la Cour de las Muñecas. Alcazar de Séville.

(fig. 169) est plus simple ; elle est malheureusement dépourvue de son couronnement qui devait consister en une série d'arcatures aveugles surmontées d'un rang de merlons dentelés, au-dessus desquels, sur la plate-forme, s'élevait le petit lanternon portant un dôme, habituel dans les minarets mogrebins. Les petites colonnes de marbre, qui soutenaient les trois arcades du remplissage supérieur, ont disparu. On peut étudier l'encadrement de la grande baie aveuglée du deuxième étage et les trois arcatures dentelées d'au-dessous. Ces formes sont soulignées d'une sorte de bordure ; ce n'est pas une moulure en relief, comme aux monuments du XIVe siècle au Caire ; c'est un champ limité par un trait profond de gravure. Des arcs entrelacés et très multipliés bordent, sur un rang ou sur deux, l'archivolte des baies. Les tympans des arcs sont ornés de rinceaux symétriques suivant un type qui deviendra traditionnel.

La Koutoubia à Marrakech. — En 1069 (460 H.), au moment où le Hammadide en-Nasser élevait les monuments de Bougie, les Almoravides fondent Marrakech. Les fortifications de Marrakech sont encore d'aspect byzantin (fig. 159) ; d'ailleurs dans l'attaque et la défense des places on était resté fidèle aux méthodes byzantines.

La tour de la Koutoubia est une des plus belles du Maroc (fig. 161). Son aspect sévère lui donne l'aspect d'une œuvre romane. Elle est en pierre comme celle de Rabat. Elle présente, comme les deux autres, cette particularité, que les baies ne se correspondent pas horizontalement, parce qu'elles suivent dans son ascension la rampe intérieure de l'escalier. Cet édifice est classique, par son accent et sa fermeté.

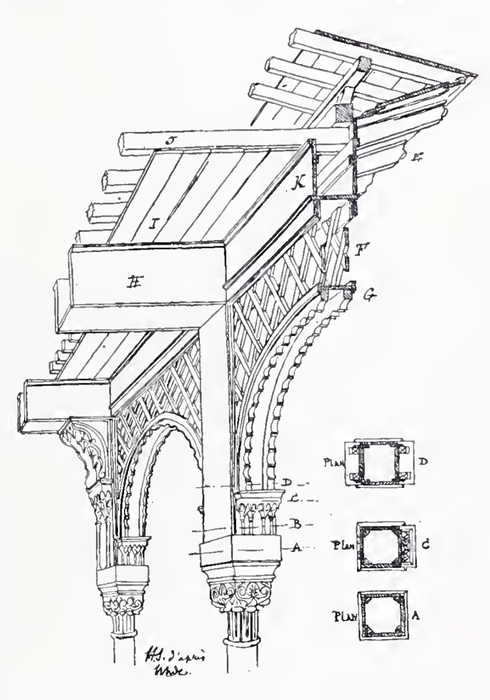


Fig. 186. — Détail de la construction des portiques de l'Alhambra d'après Uhde. — *Dessin de H. Saladin.*

E. Auvent.
F. Remplissage des tympans.
G. Arcs.
H. Poutres maîtresses.
L. Plafond.
J. Solives.
K. Frise

La porte de Chella. — La porte de Chella (fig. 170-171) s'ouvre entre deux tours octogonales dont la partie supérieure est carrée ; le passage de l'un à l'autre plan se fait par de très belles stalactites ; toute la construction est bâtie en pierres de taille. La porte est conçue sur un plan coudé ; on devait sans doute, en cas de siège, poser, entre les deux tours, une sorte de hourd en bois pour accabler l'assaillant de projectiles ou de traits; cette disposition se comprend mieux encore à la porte de Mehedia du Maroc (fig. 240) qui a gardé son talus en pierres de

taille [1], et qui est d'une si fière mine. A Chella, les autres monuments que j'ai pu connaître par les photographies de M. de la Martinière, m'ont paru avoir le même caractère d'énergique simplicité ;

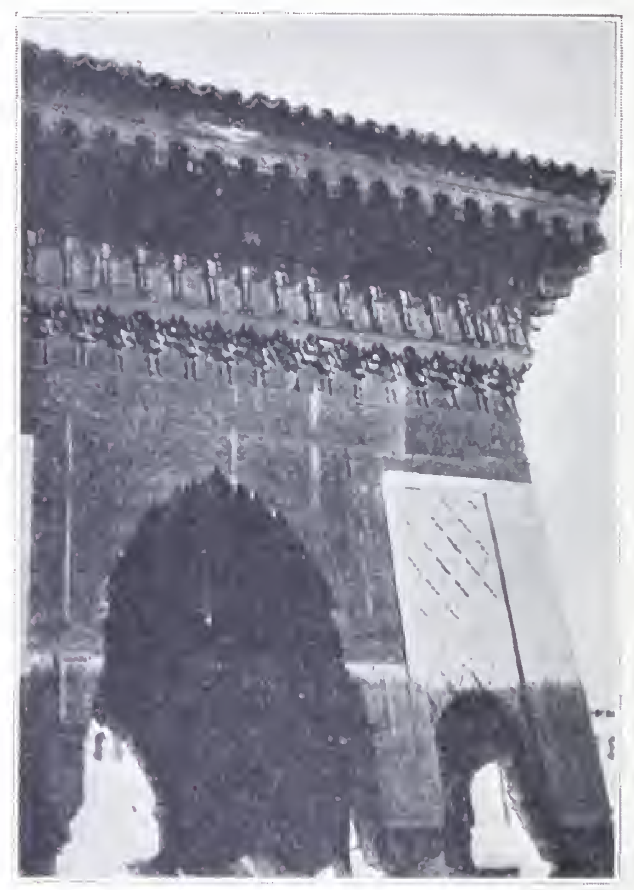


Fig. 187. — Kiosque dans la cour de la mosquée Karaouyin à Fez construit en 1023 H. 1623 J.-C. par Abdallah ech Cheikh. D'après une photographie de H. de la Martinière.

une porte de mosquée, toute revêtue de mosaïques de faïences, présente, comme la porte que nous venons d'étudier, des arcs entrelacés bordant l'archivolte. Mentionnons aussi un curieux minaret

1. On retrouve cette disposition coudée à la porte de Damas, à Jérusalem, fig. 122) et à Bab-Zira à Tunis fig. 165 et le talus en pierre à Bab-Zoueila, au Caire.

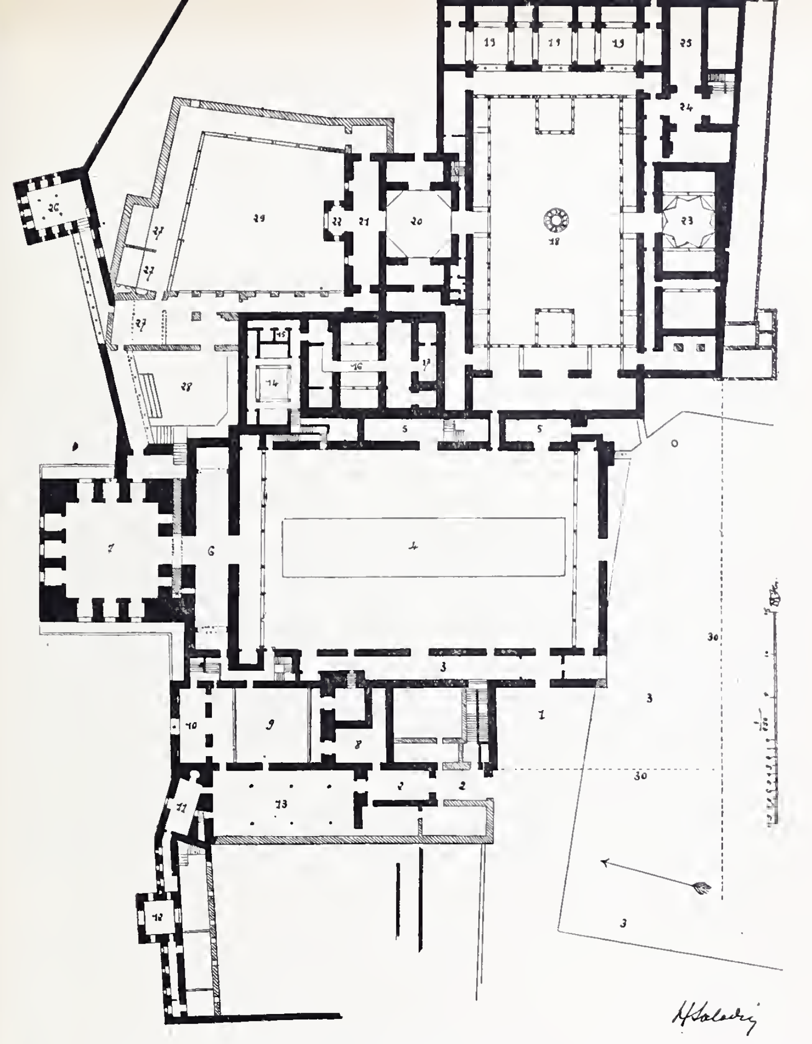


Fig. 188. — Plan de l'Alhambra de Grenade — *Dessin de H. Saladin, d'après Uhde.*

1. Porte moderne du palais.
2. Portail ancien et entrée principale du palais
3. Palais de Charles-Quint.
4. Cour des myrtes.
5. Chambres
6. Salle de la Barca.
7. Salle des Ambassadeurs ou de Comarès.
8. Salle de réception (Saha).
9. Patio de la mosquée.
10. Salle plus ancienne.
11. Sanctuaire ou mosalla du palais.
12. Tour des Puñales.
13. Salle oratoire pour les rois catholiques.
14. Salle des bains.
15 Cabinets.
16. Salles et tepidarium.
17. Caldarium.
18. Cour des lions.
19. Salle de justice.
20. Salle des deux sœurs.
21. Salle des infantes (ajimeces).
22. Cabinet de Lindaraja.
23. Salle des Abencerrages.
24. Tombeaux de quelques rois grenadins.
25. Cour des cérémonies.
26. Tour du mihrab.
27. Appartements habités par Philippe Ier et sa femme.
28. Cour de la Reja.
29. Cour moderne.
30. Ligne indiquant la portion détruite consacrée au Harem.

orné d'incrustations de faïence et tout différent de celui de Rabat [1].

Marrakech. — Le xiie siècle vit l'embellissement des capitales musulmanes du Mogreb. A Marrakech, Yacoub el-Mansour, sous le règne duquel fut construite la Koutoubia, rehaussa la mosquée à cinquante coudées [2], l'embellit de jaspes et d'albâtres qu'il fit venir d'Espagne, et y ajouta comme trophées les portes de la grande église de Séville qui s'y voient encore aujourd'hui couvertes de petites pièces de bronze avec grands verrous du même métal. Elles sont posées à la porte du Septentrion..... Il y mit aussi deux cloches enlevées d'Espagne qu'il suspendit à rebours..... Au haut de la tour, il y a quatre pommes d'or fin attachées l'une sur l'autre à une grosse barre de fer..... Le corps de la pomme est de cuivre couvert d'une grosse lame d'or de Tibar »..... « Il institua les hôpitaux pour les malades et les fous. »

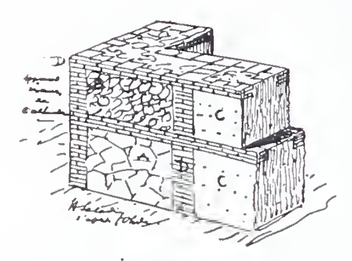


Fig. 189. — Détail des murs de pisé de l'Alhambra, d'après Uhde.

Synagogue de Tolède. — C'est du xiie siècle que date à Tolède la Synagogue, maintenant Sainte-Marie la Blanche, dont les arcs outrepassés (fig. 222-223), les chapiteaux massifs, ont un caractère archaïque très prononcé et dont les charpentes sont soutenues par des corbeaux d'un si puissant caractère.

Bougie. — Bougie, vers la fin du xiie siècle, hérite des dépouilles de la Kalaa des Beni-Hammad, et devient une des belles villes de l'Islam.

Mansourah près de Tlemcen. — Yacoub el-Nacer, nous l'avons vu, avait élevé Mansourah en face de Tlemcen qu'il assiégeait, mais il mourut assassiné et Mansourah fut rasée. En 1334, son petit-fils, Aboul-Hassen, revint assiéger Tlemcen et releva Mansourah. Il ne reste presque rien du palais de la Victoire. Les murailles de Mansourah, en pisé, qui demeurent (fig. 199), dérivent toujours de la fortification byzantine. Enfin le minaret de la mosquée est encore debout (fig. 200). Le plan de cette mosquée détruite (fig. 198) a été relevé par

1. Cf. L. Weeks, *Two centres of morish art* (Marrakech, Chella). Scribner's. Magazine art, avril 1901.
2. Marmol (t. II, l. III, chap. 41, p. 66).

M. Lefebvre, architecte des monuments historiques. Avec sa cour intérieure, ses portiques latéraux, son minaret accusé dans l'axe et servant en même temps de porte d'entrée, ses treize portes, son mihrab comme enfermé dans une petite tour, cette mosquée présente le type de la mosquée mogrebine du XIVe siècle d'une façon complète, magistrale et classique; c'est le développement de l'édi-



Fig. 190. — Alhambra. Ensemble de la Cour des lions (n° 18 du plan).

fice dont il faut chercher peut-être le prototype dans la mosquée des Almohades à Tinmel (Doutté) et dont Sidi Bou-Médine et Sid-el-Haloui à Tlemcen ne sont que des réductions.

Le minaret seul subsistant (fig. 199, 200, 201) est, comme la tour de Hassan à Rabat, décoré par un treillis de mailles entrelacées, dans sa partie supérieure; au-dessus, se trouve la série d'arcatures aveugles qui couronnent les minarets du Mogreb. Les colonnettes des fausses fenêtres ont disparu. Au-dessous de celles-ci, une grande arcature à peine défoncée dont le profil, comme à la tour de Hassan, rappelle les découpures des consoles en bois, encadre une baie géminée qui n'a plus ses colonnes. Cette arcature repose sur une sorte de balcon à encorbellements de stalactites, terminé par de fort belles consoles et qui, peut-être, formait comme un énorme auvent au-

dessus de la porte. Dans les creux laissés par la sculpture, luisaient des faïences vertes ou brunes qui ont disparu en grande partie. On retrouve ici, comme à Chella, la décoration d'arcs entrelacés, le grand encadrement formé par une inscription monumentale, et enfin cette coquille creuse d'un faible relief qui met une note brillante au milieu des tympans.

Medersa Tachfiniya. — Le plan de la mosquée de Mansourah



Fig. 191. — Alhambra, tour des Myrtes ou de l'Alberca, sous Yusuf Ier et Mohamed V (1333-1391 J.-C., n° 4 du plan).

est condensé dans les petites mosquées annexées aux Medersa ; à la Medersa Tachfiniya par exemple (fig. 176), à Tlemcen, la mosquée est réduite à la coupole du sanctuaire, au mihrab disposé en tourelle saillante et au minaret : autour de la cour sont les salles de cours, en R les latrines, en P les portes saillantes si caractéristiques de l'architecture mogrebine.

Mosquée de Sidi Bou-Médine à Tlemcen. — La mosquée de Sidi Bou-Médine (fig. 177 à 180), élevée à Tlemcen, en 1339, est un des types les mieux conservés des petites mosquées. Son grand portail est décoré de mosaïques de faïence et on y retrouve encore ce dessin d'archivolte formé de demi-cercles entrelacés, qui, à la clef de l'arc, rejoignent l'encadrement rectangulaire de la porte, formé de motifs analogues, à dessin de galons ou de soutaches. Les

tympans et la grande frise supérieure sont en mosaïque de faïence. Les vantaux de la porte restaurés sont en bois revêtu de plaques de bronze, fondues et ciselées, autrefois dorées, avec des heurtoirs en bronze. La décoration intérieure est une surabondante broderie



Fig. 192. — Détail intérieur du portique de la Cour des lions (765 H.-1354 J.-C.).

de plâtre. Les membres d'architecture ne sont pas moins riches et le chapiteau que je reproduis (fig. 180) est d'un art précis et somptueux. Nous en retrouvons le type au Maroc et à Tunis.

On voit, par l'apparition d'une décoration plus chargée, plus complexe, l'influence espagnole s'infiltrer à la suite de l'exode des Andalous. Cordoue a été prise en 1236, Séville en 1248. Après la prise de cette dernière ville, 300.000 Musulmans l'évacuèrent et allèrent se réfugier en Afrique. L'art mogrebin d'Afrique, jusqu'ici caractérisé par une sorte de grandeur sévère, de grandes lignes,

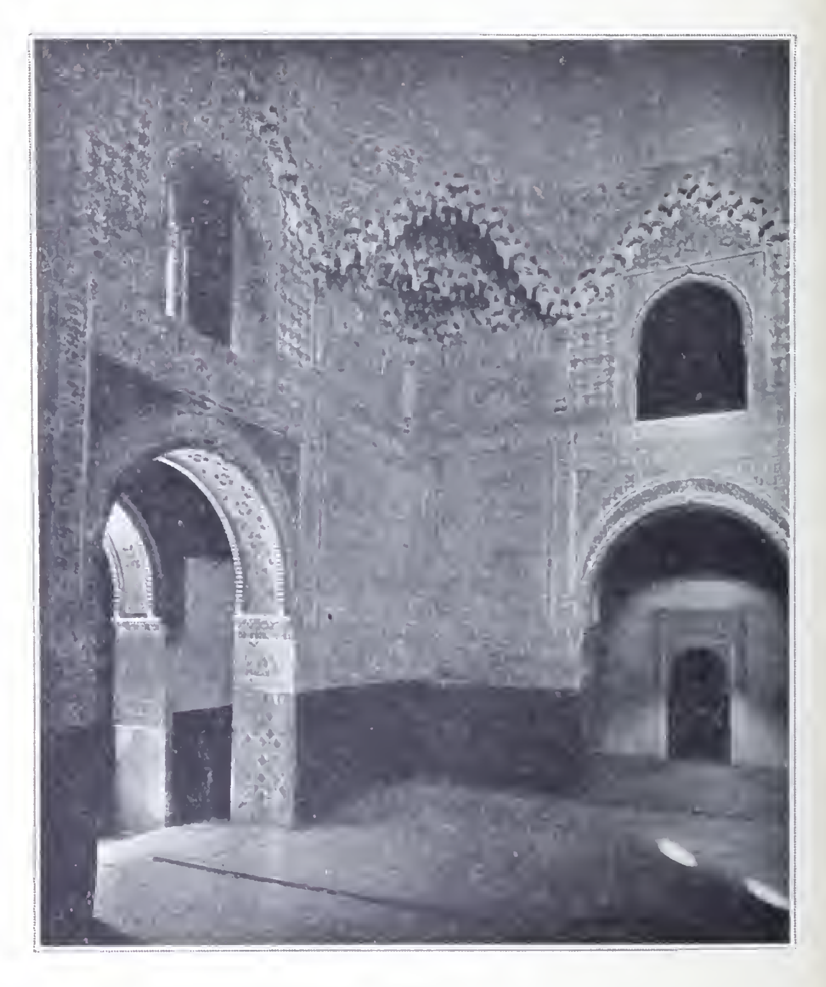


Fig. 193. — Salle des deux Sœurs à l'Alhambra (nº 20 du plan).

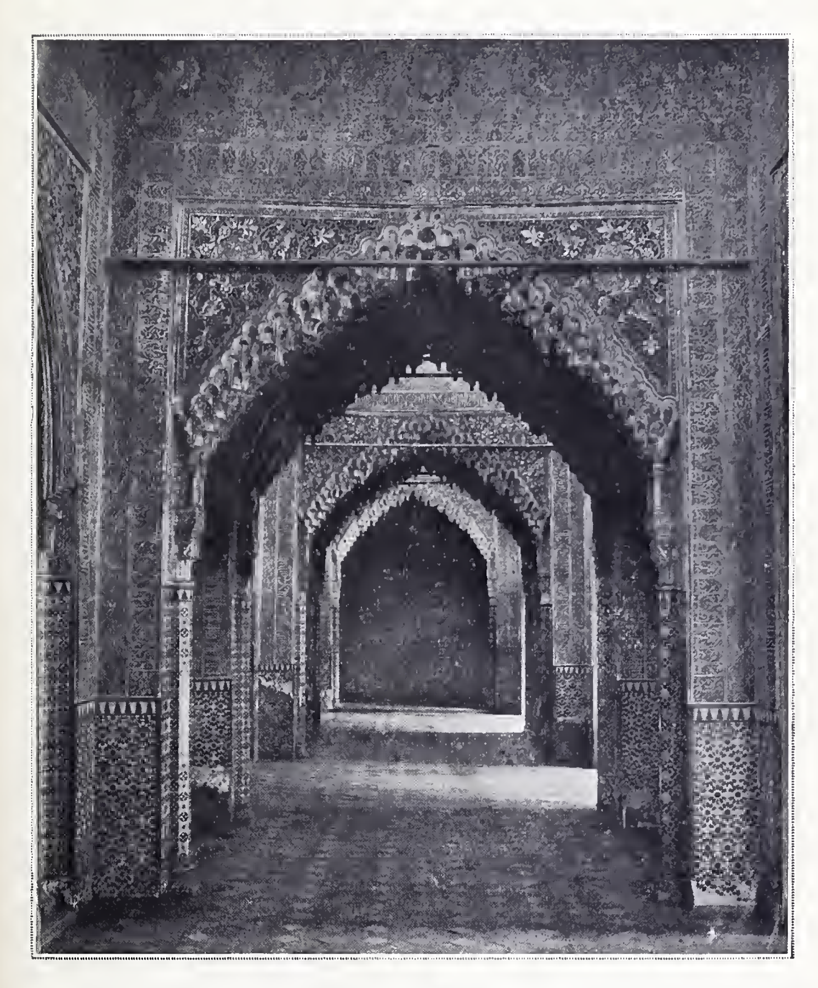


Fig. 194. — Salle de justice à l'Alhambra (vers 869 H.-1465 J.-C., n° 19 du plan).

une sobriété quelquefois même un peu exagérée, se rapproche des édifices d'Andalousie et leur emprunte cette parure délicate qui leur

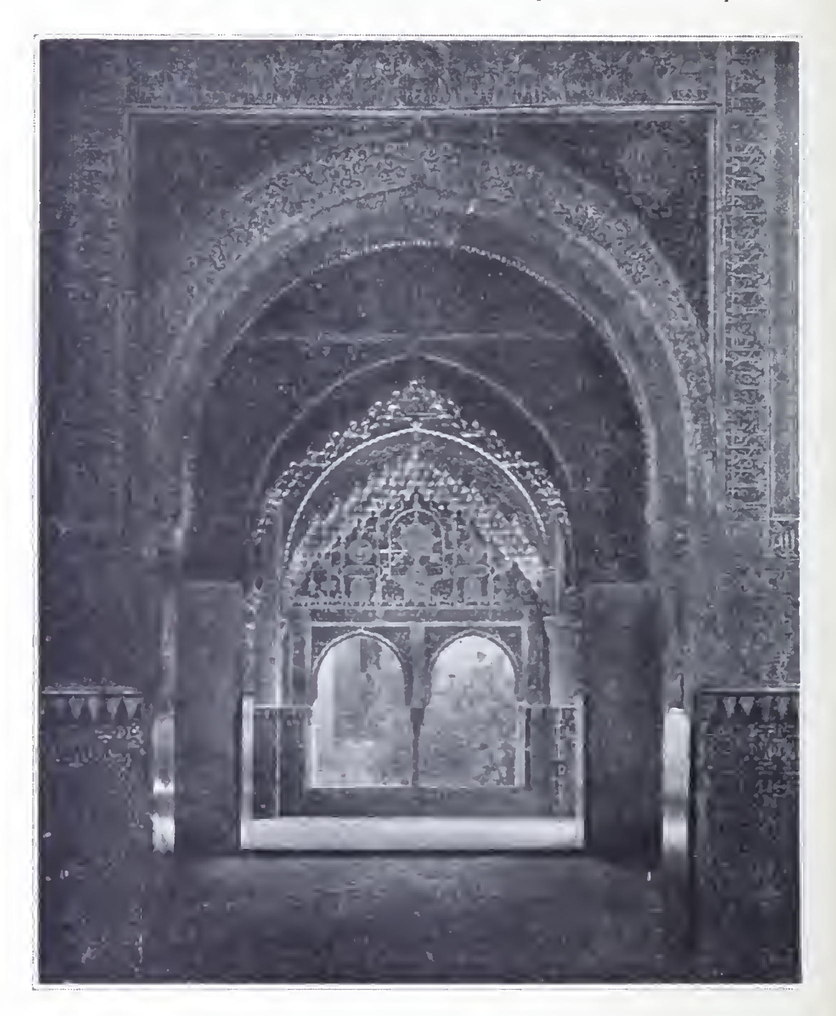


Fig. 195. — Porte du vin à l'Alhambra sous Mohammed V Abou Abdallah Algani, 755 H.-1354 J.-C.).

donne un si grand charme. Il y eut aussi réciprocité, car les beaux monuments espagnols doivent au contraire à la conquête marocaine du ve siècle de l'Hégire la fermeté des lignes et la simplicité des plans (Alhambra).

Autres monuments de Tlemcen. — La fin du XIVe siècle a produit à Tlemcen de charmants monuments. Je donne ici (fig. 203-204,

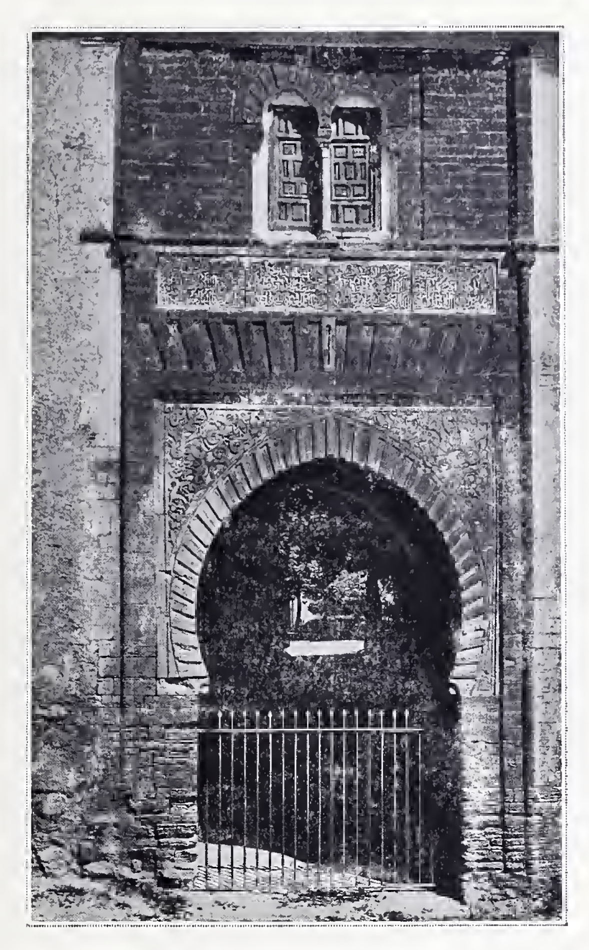


Fig. 196. — Porte du vin à l'Alhambra sous Mohammed V (Abou Abdallah Algani, 755 H.-1354 J.-C.).

205) la mosquée de Sidi-el-Haloui et son minaret, avec leur décoration de faïence et de briques ; le minaret de Sidi-Lahssen ben Maklouf-er-Rachidi (fig. 203) qui, d'après Marçais, semble antérieur à la mort de celui-ci (1453) et que Duthoit (mission en Algérie 1872) veut dater

de 1350. C'est aussi du xiv[e] siècle qu'on doit dater le tombeau à coupole de la figure 206.

Les édifices civils. — Les édifices civils n'étaient pas moins riche-



Fig. 197. — Minaret de la mosquée de Sidi-Bou-Médine (Tlemcen). *Cliché Gervais-Courtellemont* (738 H.-1339 J.-C.).

ment décorés que les mosquées ; à défaut des palais marocains, nous pouvons étudier l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade.

L'Alcazar. — Le plan de l'Alcazar (fig. 181) est relativement simple ; ce sont de grandes pièces groupées autour d'une cour centrale rec-

tangulaire. Il a été extrêmement remanié par Pierre le Cruel en style mudejar, et plus tard encore par Charles-Quint en 1526 ; ces restaurations enlèvent à son étude beaucoup d'intérêt. Le petit patio de las Muñecas (fig. 185) présente à son couronnement une série de stalactites analogues à celles qui couronnent l'arc polylobé de la chapelle Villaviciosa à Cordoue (fig. 145) et qui, sans accent et sans énergie, appartiennent sûrement à une restauration de style mudejar ; de belles portes en bois sculpté et peint ont été restaurées par Pierre le Cruel, mais elles ont conservé la grâce de leurs lignes et l'harmonie de leurs couleurs. Ces portes sont peut-être, avec celles de l'Alhambra, ce que la menuiserie moresque a produit de plus beau.

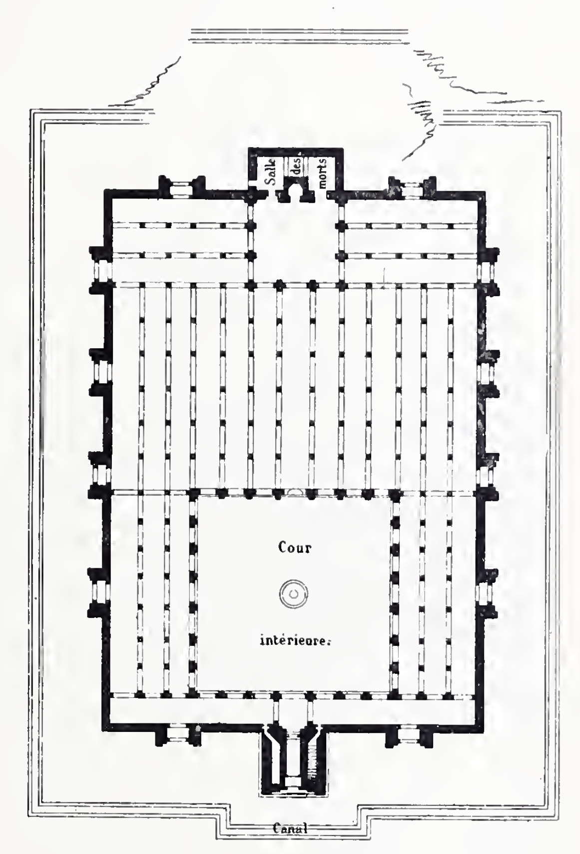


Fig. 198. — Plan de mosquée de Mansourah à Tlemcen, d'après Lefebvre (737-1337 à 744-1344).

Les parties restées intactes sont heureusement encore importantes : l'entrée a gardé son portail magnifique (fig. 182) que couronne un grand auvent de charpente peint et doré de l'effet le plus somptueux. La partie inférieure est découpée comme une vraie dentelle, et les grands voussoirs de la porte principale, alternativement lisses et sculptés, donnent à cette partie de la construction

un accent de fermeté remarquable. Le grand auvent de bois est très employé dans l'architecture moresque. On le retrouve souvent à Fez, à Marrakech, à Mékinès, à Tanger, à Tétouan. Je donne (fig. 242) celui de la medersa Bou-Anania, à Fez, qui est bien conservé, et d'un beau caractère. On en voit aussi d'autres beaux



Fig. 199 — Algérie. Murs et minaret de Mansourah, près de Tlemcen (de 698 H.-1299 J.-C. à 702 H.-1302 J.-C.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

exemples au grand portail de la mosquée des Andalous, à Fez [1], et à la fontaine dite du Muezzin à Marrakech. C'est une des formes mogrebines les plus expressives, et nul doute qu'il n'y en ait eu de nombreux exemples à Tunis. Mais ceux-ci furent brûlés dans les divers pillages de la ville.

Enfin, quoique ce palais présente dans son ensemble des morceaux intéressants et d'un bel aspect, comme la salle des ambassadeurs, les restaurations successives ont altéré son caractère, et l'ont rendu moins intéressant pour l'histoire de l'art, que les palais de Grenade.

L'Alhambra. — L'Alhambra reste, malgré les restaurations et

1. Construit en 1207 (604 H.), sous En-Nassir l'Almohade.

mutilations qu'il a subies, le type le plus remarquable des monuments moresques des XIVe et XVe siècles.

Ce palais s'élève sur une longue colline qui domine Grenade.



Fig. 200. — Algérie. Minaret de la mosquée de Mansourah près de Tlemcen. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Charles-Quint en a détruit une faible partie pour y bâtir un palais à son goût. Malgré cette mutilation, il constitue un ensemble merveilleux de grâce et de richesse. J'en donne (fig. 188) le plan complet d'après Uhde.

Le système de construction des gros murs est en général (fig. 189) composé de blocs de pisé ou de blocage B, reliés par des assises



Fig. 201. — Algérie. Partie inférieure du minaret de la mosquée de Mansourah près de Tlemcen (de 737 H. à 744 H.). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

de briques D. Certaines parties sont même maçonnees en *opus incertum*. Les portiques sont au contraire très légèrement con-

struits. Si l'indication de la construction donnée par Uhde (fig. 186) est exacte, ce sont des pans de bois hourdés en plâtre, sur lesquels reposent des charpentes ; le tout est supporté par des colonnes à base et chapiteaux de marbre. Le climat peu rigoureux de l'Andalousie, et le soin avec lequel furent assemblés les matériaux, ont permis à ces constructions précaires de subsister pendant cinq siècles, sans autre dommage que de voir pâlir les ors et les couleurs qui les enluminaient.

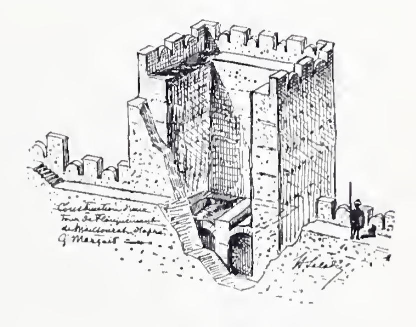


Fig. 202. — Tour de Mansourah, près de Tlemcen (698 H.-1299 J.-C. à 702 H.-1302 J.-C.). — *Croquis de H. Saladin*, d'après Marçais.

La décoration se compose de plâtres fouillés et sculptés avec une richesse peut-être exagérée. Les stalactites abondent dans les consoles et voussoirs des encorbellements (fig. 192, 193, 194, 195), ou forment à elles seules de ravissants chapiteaux (Cour de la mosquée, n° 9 du plan). Elles servent aussi à former des corniches, ou, dans les grandes salles, à former des pendentifs pour passer de la forme carrée à la forme semi-circulaire (salle de la Barca, n° 6 du plan). Elles dessinent, comme à la salle des Ambassadeurs et à celle des deux Sœurs, des voûtes à alvéoles d'une richesse extraordinaire et compliquée.

Les plafonds, les portes en bois doré et peint, décorés de rosaces entrelacées, les marqueteries de faïence, le marbre à profusion, les vitraux de couleurs serties dans des réseaux de plâtre, les arabesques jetées comme une dentelle précieuse et colorée sur tous les murs ; telles furent les merveilleuses ressources dont les architectes ont joué avec une ingéniosité et un goût parfaits. Les nuances de la décoration de l'Alhambra sont à la fois précieuses et charmantes. Sans doute, la patine du temps a fondu les couleurs, mais la franchise des couleurs primitives et la science avec laquelle les artistes musulmans ont partout su les accorder nous donnent la certitude que l'ensemble, même dans sa fraîcheur, était harmonieux.

Les reproductions colorées qu'en a donné Owen Jones dans les planches de son ouvrage sont inexactes, car les couleurs en sont criardes. Au contraire, pleines d'harmonie sont les reproductions

splendides contenues dans les *Monumentos Arquitectonicos de España*, mais elles ne donnent que des impressions de détail. Si l'on considère les ensembles, au contraire, c'est Henri Regnault qui en a rendu la splendeur et l'harmonie en vrai artiste, dans ses aquarelles (Louvre) et dans son magnifique tableau, « Une exécution à Tan-



Fig. 203. — Mosquée de Sidi-Lhassen ben Makhlouf à Tlemcen (1453, J.-C.).
Cliché Gervais-Courtellemont.

ger » ; l'effet produit par cette décoration n'est pas à chercher dans le plein air, il est dans le clair obscur et dans la lumière mystérieuse des intérieurs.

L'architecture intérieure, légère, aérienne, donne un charme d'une élégance extrême aux appartements. On a pu remarquer l'opposition peut-être un peu brutale de la blancheur des *noukch hadidas*, avec la coloration des plafonds peints ou des lambris de faïence. Aussi ne doit-on pas être étonné si les artistes si délicats qui ont orné l'Al-

hambra ont cherché à atténuer ce contraste en peignant de bleu ou de rouge ou de vert, et même d'or, certaines parties de ces lambris de stuc. Les parties blanches elles-mêmes ont pris une patine de



Fig. 204. — Minaret de Sidi-el-Halouï à Tlemcen (764 H.-1363 J.-C.).
Cliché Gervais-Courtellemont.

vieil ivoire qui adoucit ce que ces différentes tonalités pourraient avoir de heurté.

Mais pour se figurer ce qu'était ce palais, il faut ajouter à ses beautés actuelles les effets d'eau des fontaines, leur murmure dans les salles, les reflets des grands bassins, comme celui de la Cour des myrtes, les costumes brillants de soie des sultans et de leurs

hôtes, les tentures de brocart, les tapis merveilleux. Il faut aussi se figurer la variété et l'harmonie de tons que dispensait sur tous ces intérieurs la lumière discrète des vitraux en plâtre ajouré, cette



Fig. 205. — Porte de Sidi-el-Halouï à Tlemcen (764-1353).
Cliché Gervais-Courtellemont.

lumière qui presque partout n'arrivait qu'en second jour et par des baies étroites. Ces eaux, qui embellissaient les salles et les cours, embellissaient aussi des jardins merveilleux, aux ombrages épais des cyprès, aux parterres de fleurs, à la verdure brillante et opulente des orangers et des citronniers. Partout des kiosques comme

les historiens nous décrivent ceux de Tunis et du Maroc, tels ceux de la Cour des lions dont les pareils s'élèvent encore aux deux extrémités de la Cour de la mosquée Karaouyin à Fez.

L'Alhambra comprenait non seulement des salles de réception, des chambres, des salons, mais encore une mosquée et des bassins



Fig. 206. — Tombeaux près de Tlemcen. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

somptueux. Nous n'avons plus, malheureusement, maintenant, qu'une partie du palais, car Charles-Quint, avec une maladresse royale, en fit démolir une aile pour y construire un informe palais sur plan elliptique !

Les jardins de l'Alhambra, comme ceux de Medinet-ez-Zahra, comme ceux du Maroc, étaient un souvenir des jardins de Bagdad qui eux-mêmes dérivaient des *paradis* des rois sassanides. Le charme des jardins a toujours été goûté par les Arabes ; pour ces enfants du désert, en effet, quel bonheur plus grand, après avoir souffert de la chaleur, de la soif, de l'excès de lumière et de sécheresse, que de se reposer sous des ombrages frais, au bruit des eaux jaillissantes, et de pouvoir promener les yeux sur la verdure,

sur des fleurs éclatantes, à la lumière tamisée par l'ombre des grands arbres. Aussi, partout où ils ont pu le faire, ils ont cherché à créer des jardins avec des effets d'eau. Lorsqu'on pourra pénétrer plus facilement dans les anciens palais des sultans du Maroc, on retrouvera certainement des jardins analogues, avec ces canaux, ces bassins, ces miroirs d'eau, ces ombrages épais et ces parterres de fleurs variées.

Fig. 207. — Détail d'un huitième du plan d'un plafond en tronc de pyramide à exécuter en charpente. — *Dessin de H. Saladin*, d'après une figure du traité de Diego Lopès de Arenas : *Compendio del arte de Carpinteria* (Séville, 1632). — D C A' B' E, moitié du plafond octogonal. — A' B' A B, un des pans du tronc de pyramide. — o o', axe d'une des faces du plafond.

Le petit palais du Généralife à Grenade a conservé encore quelques jardins qui, malgré leur dimension restreinte, donnent une idée de ce que pouvaient être ceux des grands palais maures. Dans toute la longueur de l'enceinte, un bassin étroit reçoit les eaux que lancent en jets nombreux de petits ajutages verticaux. Ces eaux s'échappent ensuite dans les jardins par un canal en pente rapide. Des conduits en grandes tuiles creuses sont placés de chaque côté pour former des cascatelles d'eau vive. A chaque palier, le canal s'élargit en bassins pleins d'eaux jaillissantes. C'est, en petit, ce que devaient être les jardins de l'Alhambra.

On peut aussi comparer ces dispositions à celles du fameux jar-

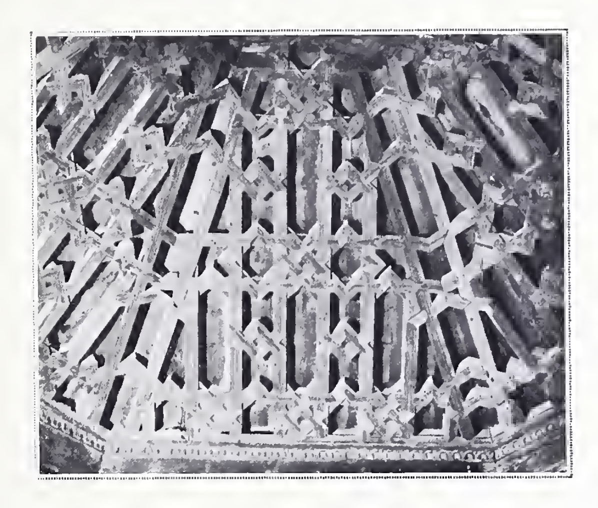


Fig. 208. — Plafond mudejar à Séville (analogue aux plafonds andalous de Tlemcen).

Fig. 209. — Cour de la mosquée de Miliana, Algérie. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

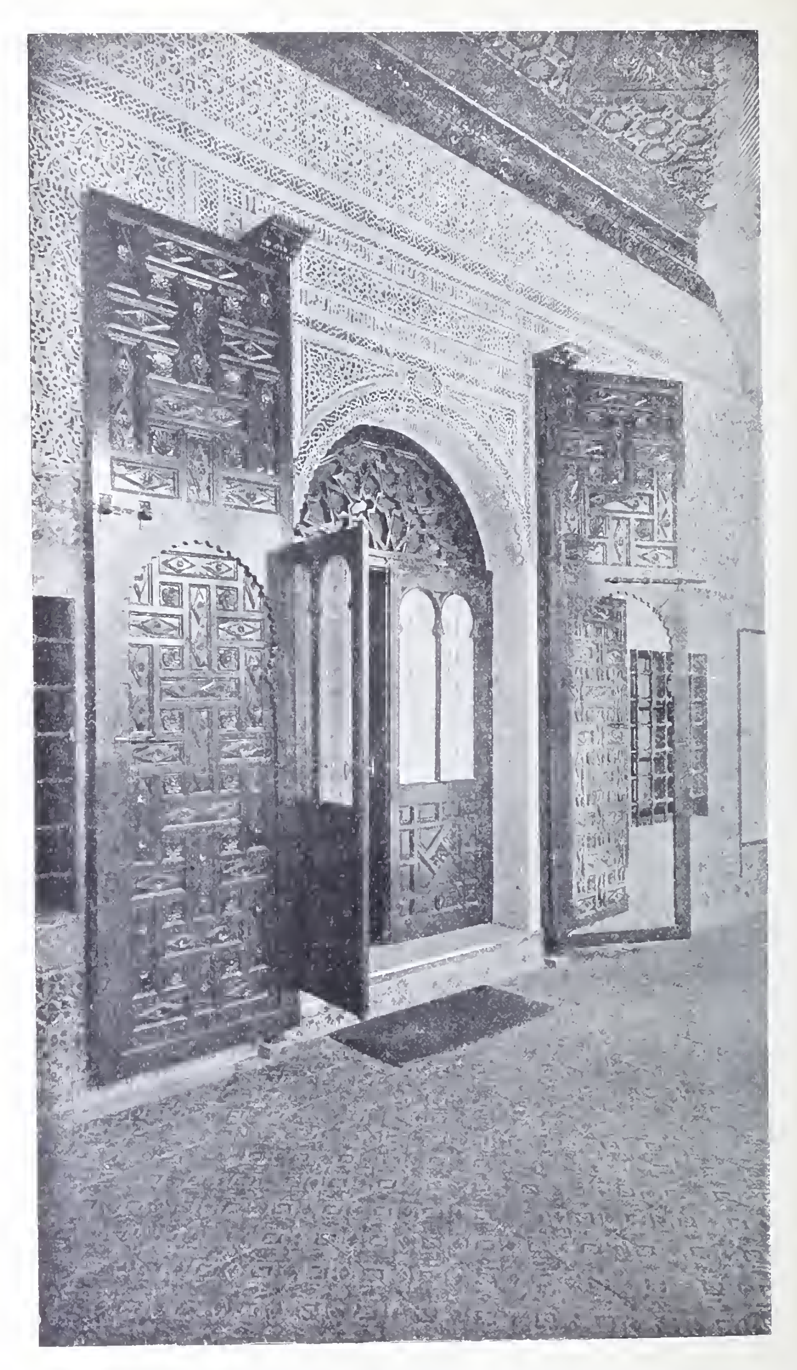


Fig. 210. — Palais de l'archevêché à Alger. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

din d'Abou-Fehr[1] dessiné vers 1253 par des jardiniers andalous pour un des souverains Hafsides de Tunis, El-Mostancer. « Il contient, dit Ibn Khaldoun[2], des kiosques nombreux, et un énorme bassin dans lequel l'eau arrive par l'aqueduc ancien, ouvrage colossal qui amène les sources de Zaghouan jusqu'à Carthage. Ce conduit pénètre dans le jardin sous la forme d'un mur, de sorte que les eaux sourdent d'abord



Fig. 211. — Mosquée de la pêcherie à Alger (1070 H.-1660 J.-C.).
Cliché Gervais-Courtellemont.

d'une vaste bouche, pour tomber dans un grand et profond bassin carré. Cette pièce d'eau était assez grande pour que les femmes du sultan s'y promenassent en nacelle. A chaque extrémité s'élève un pavillon, soutenu par des colonnes de marbre blanc revêtues de mosaïque de marbre. Les plafonds étaient en bois sculpté et orné d'arabesques peintes et dorées ; les kiosques, les portiques, les bassins de ce jardin, ses palais à plusieurs étages, les ruisseaux qui coulent à l'ombre de ses arbres, tous les soins prodigués à ce site enchanteur le rendaient si cher au sultan que pour mieux en jouir, il abandonna les lieux de plaisir construits par ses prédécesseurs. »

1. On en a retrouvé les vestiges au village de l'Ariana, près Tunis.
2. *Op. cit.*, II, p. 338.



Fig. 212. — Colonne à l'archevêché à Alger. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

3° *L'art mogrebin après la perte définitive de l'Espagne par les musulmans*

En Espagne, de nombreux musulmans étaient restés à Séville après la conquête, et les artisans de toutes sortes y avaient travaillé pour les rois chrétiens. De même à Saragosse, à Tolède,



Fig. 213. — Portes dans la Casba à Alger. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

à Valence, à Cordoue, et à Grenade ; mais si les monuments religieux de l'Espagne médiévale sont presque tous de style ogival et ont eu pour architectes des artistes français ou bourguignons, les palais et les édifices civils sont en tout ou en partie fréquemment exécutés dans un style mixte nommé le style *mudejar*. Ce style a conservé pendant très longtemps encore, dans la faïence, la menuiserie, la charpente et le plâtre sculpté, les traditions presque purement arabes. On comprend d'ailleurs parfaitement que les artisans locaux, même récemment convertis, ne désap-

prissent pas pour cela leur métier et l'art dans lequel ils avaient été élevés. D'un autre côté, leurs maîtres étaient loin d'être incapables d'apprécier le charme et l'élégance de leurs œuvres, contrastant par leur richesse et la délicatesse de leur goût, avec le style un peu rude et un peu nu des édifices de style ogival.



Fig. 214. — Détail de colonne. Vestibule du Conseil général à Alger. *Cl. Gervais-Courtellemont.*

Ces traditions nous ont été conservées non seulement par les monuments, mais même par un traité de charpente qui nous donne le tracé traditionnel des plafonds arabes, en dôme, ou en pavillon. Voici d'abord un plafond mudejar conservé à Séville (fig. 208) et qui se voyait encore il y a quelques années dans un couvent de cette ville. Puis, pour faire comprendre son analogie avec ceux qui nous ont été transmis par le livre dont j'ai parlé, je reproduis (fig. 207) un dessin calqué sur une figure tirée de ce livre, publié en 1632, vingt-deux ans après le dernier exode des Arabes, par Diego Lopes de Arenas (*Compendio del arte de carpinteria*, Séville, 1632), livre ne contenant presque que des tracés purement arabes, soit en dômes pyramidaux sur plan carré ou octogone, soit en dômes curvilignes du plus ingénieux dessin.

MM. Marçais, dans leur description des édifices de Tlemcen, ont reproduit un certain nombre de plafonds arabes du XIVe siècle ; on peut les comparer à ceux de Diego Lopes de Arenas, et l'on verra à quel point ces tracés se ressemblent. Aujourd'hui encore, au Maroc, on en fait d'analogues, presque aussi compliqués, et M. de la Martinière a bien voulu en photographier quelques-uns à mon intention, j'en donne un (fig. 239).

Algérie. — En Algérie, du XVIe au XVIIIe siècle, les formes s'abâtardissent très vite (fig. 209); la menuiserie peut garder encore une certaine ingéniosité (fig. 210), mais on en arrive à bâtir les mosquées sur un plan d'église (mosquée de la pêcherie à Alger, fig. 211).



Fig. 215. — Vestibule du Conseil général à Alger. — Ensemble.

Tous les éléments perdent leur caractère (fig. 212), les faïences sont souvent de fabrication espagnole ou italienne (fig. 214); les auvents de porte eux-mêmes deviennent plus pauvres (fig. 213); le plan des maisons est composé sans soin (fig. 217), et celles-ci ne se sauvent que par l'aspect pittoresque de leurs cours intérieures égayées de faïences, de plâtres sculptés et de balustrades à jour (fig. 216). On est même agréablement surpris de rencontrer à Alger un édifice harmonieux comme la mosquée de Sidi Abd-er-Rahman (1697) (fig. 218). Une des productions les plus bâtardes de ce mauvais style italianisé est

le palais du dey Ahmed à Constantine (1826-37) qui est loin de valoir les monuments contemporains de Tunis (fig. 220).

La décadence fut moins rapide à Tunis et au Maroc.

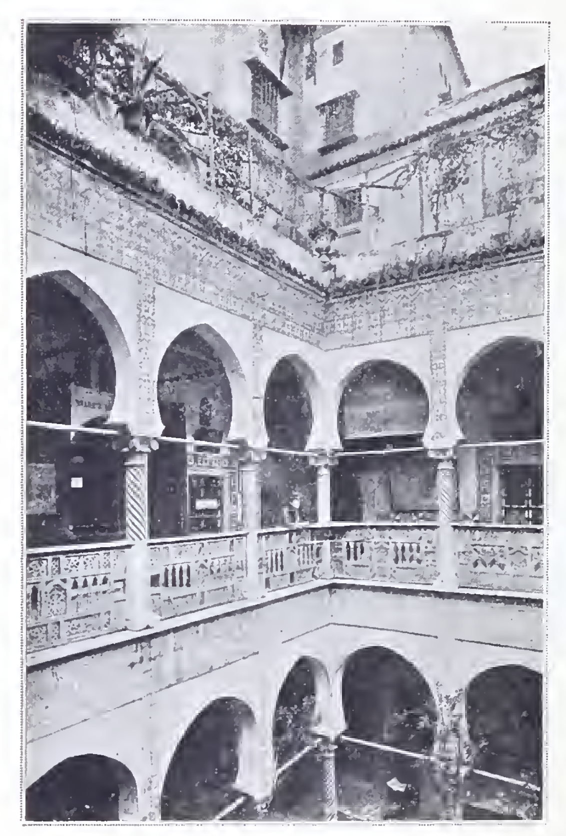
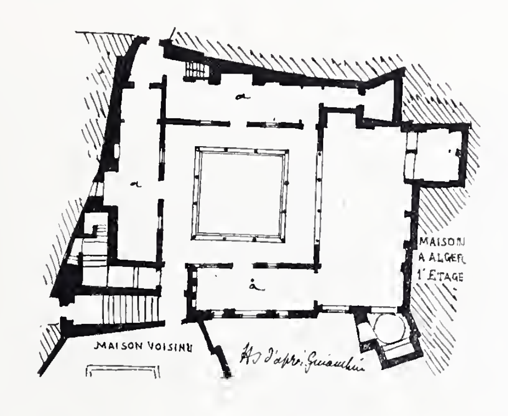


Fig. 216. — Cour de la Bibliothèque-Musée à Alger.
Cliché Gervais-Courtellemont.

Tunis. — Tunis garda assez pure la tradition andalouse[1]; comme les beys étaient d'origine turque, on y éleva, il est vrai, des mosquées hanéfites, mais sauf la mosquée Moyammed-Bey et surtout la mosquée de Sidi-Mahrez, qui rappelle par son parti intérieur la mos-

1. Ibn Saïd, historien arabe du XIII[e] siècle cité par Girault de Prangey (*op. cit.*, p. 116), dit qu'à Tunis les architectes, céramistes et jardiniers, sont tous des Arabes d'Andalousie. Les artistes arabes de Tunis que j'ai pu consulter attribuent unanimement à l'Andalousie les traditions de leur art. Cf. Ibn-Khaldoun, *op. cit.*, II, p. 382.

quée Ahmedié de Constantinople, les mosquées hanéfites de Tunis ne se distinguent des malékites que par leur minaret octogonal un peu analogue à ceux d'Alep et de Damas, et par le portique qui les entoure sur trois faces et les isole de la cour intérieure. Dans les mosquées, du XVIe au XVIIIe siècle, on trouve à Tunis des inscriptions



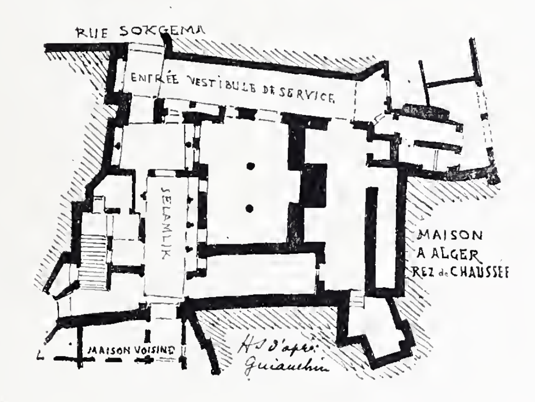


Fig. 217. — Plans d'une maison arabe à Alger.
Dessin de H. Saladin, d'après Guiauchin.

de plomb coulées dans le marbre. Ce système, fréquent dans beaucoup de monuments turcs, a été appliqué aux inscriptions et aux niches du pavillon qui sert de tombeau à Mourad bey, et qui se trouve rue Sidi ben-Arouz, non loin du minaret de la mosquée Hamouda pacha (fig. 226 et 227); dans les niches qui accostent la baie centrale du portique, les ornements en plomb figurent de grande étoiles formées de triangles se pénétrant.

Les bains, les maisons. — Je donne ici (fig. 228) le plan des bains du Bardo qui sont plus simples que ceux du Caire. Quant aux mai-



Fig. 218. — Mosquée de Sidi Abd-er-Rahman à Alger (875-1471 H. à 1108-1697 J.-C.).

sons de Tunis, elles ont gardé, jusqu'au siècle dernier, un caractère plus artistique qu'à Alger. L'essai d'adaptation des formes italiennes

à un parti moresque (fig. 235), sur un plan demeuré presque antique (fig. 236), n'a pas donné de mauvais résultats (palais Hussein), (fig 232, 233, 234). Ces maisons, grâce à leurs panneaux de faïence, à leurs plafonds peints à solives ou à caissons, présentent un assez agréable aspect. Aux environs de Tunis, les demeures pittoresques



Fig. 219. — Intérieur de la mosquée de Sidi Abd-er-Rahman à Alger.

sont encore assez nombreuses et assez semblables à la description qu'en fait Thévenot (t. II, p. 883). Mais les autres villes, et surtout celles du sud, n'ont rien gardé des traditions artistiques que Tunis conservait. Il n'y demeure rien d'intéressant, sauf le merveilleux mihrab de la mosquée de Tozeur (fig. 229) que M. Cagnat et moi y avons découvert en 1883. Quant aux maisons des oasis, la seule recherche de leur décoration est de disposer sur leurs façades de briques, de singuliers dessins réticulés qui rappellent de bien loin les minarets andalous et tlemceniens (fig. 230).

Le barrage de Djedeïda. — Les beys ont construit quelques ouvrages publics. Il faut citer le beau pont barrage de Djedeïda (fig. 231) bâti pour irriguer tout le pays, mais qui n'a rempli qu'un rôle bien plus modeste. Thévenot le mentionne (t. II, p. 886) et décrit la maison du Tchélébi qui se trouvait à côté, et qui était un vrai petit palais andalou.



Fig. 220. — Algérie. Palais du dey Ahmed à Constantine. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

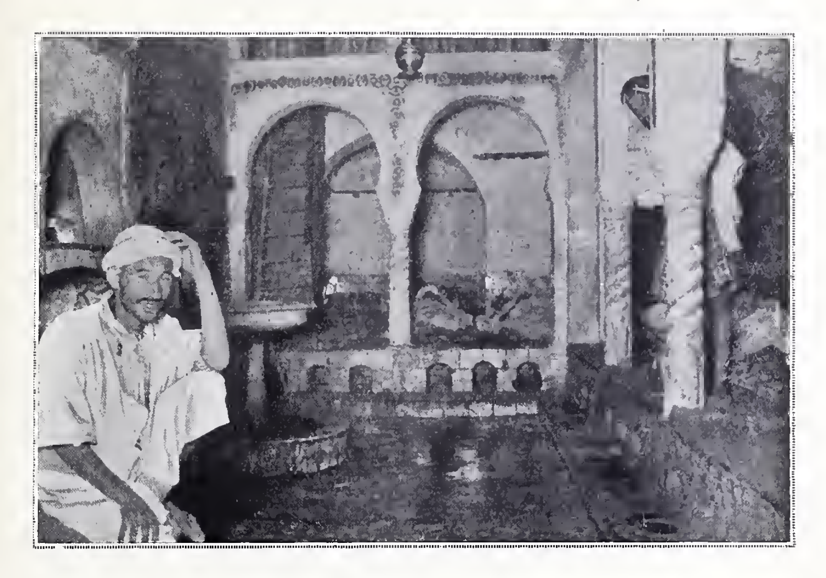


Fig. 221. — Blidah, Algérie. Bains maures.



Fig. 222. — Vue intérieure de Santa Maria la Blanca, à Tolède, XIIe siècle.

Le Maroc. — C'est au Maroc que la tradition andalouse s'est conservée avec le plus de pureté. Des monuments comme le palais du Sultan à Tanger, qui est relativement moderne, ne sont pas, avec leurs arcs décorés de stalaetites, leurs pavements en mosaïques

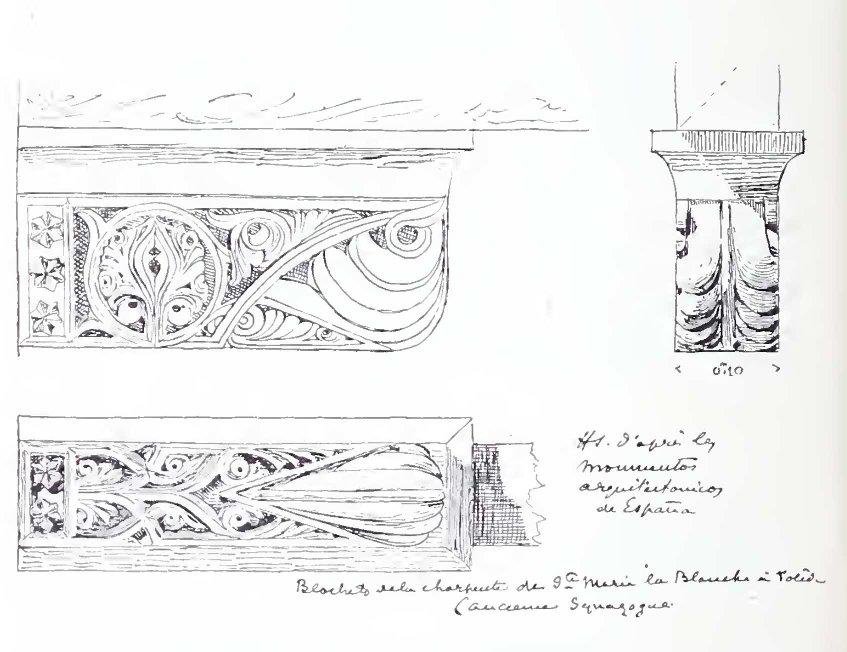


Fig. 223. — Détail de la charpente de Santa Maria la Blanca à Tolède, XIIe siècle. — *Dessin de H. Saladin.*

de faïence, leurs riches plafonds (fig. 224), indignes de l'Alhambra et du Généralife. L'architecture militaire a disparu ; rien, depuis le XVIIe siècle, ne rappelle les sévères et majestueuses portes d'autrefois ; mais l'architecture religieuse subsiste, et on imite aujourd'hui encore les minarets analogues à ceux de Tlemeen, dont la franchise de décoration et la fermeté de sculpture sont si remarquables. Les maisons particulières, même dans leur plus simple arrangement, rappellent de très près les maisons arabes de Grenade ou de Séville ; il n'est pas jusqu'aux détails des corbeaux soutenant les corniches, qui ne se retrouvent, au musée de Madrid, dans les fragments de charpentes arabes venant de Tolède, dans les corbeaux de

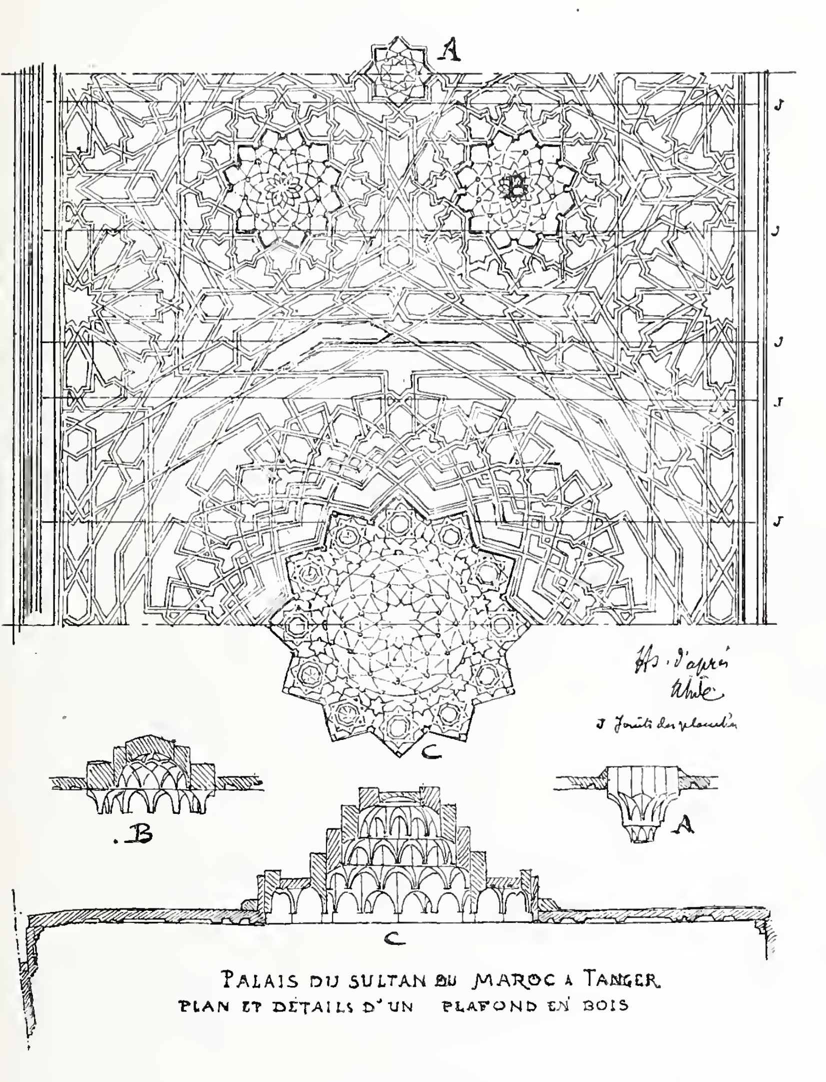


Fig. 224. — Plafond du palais du sultan à Tanger. — *Dessin de H. Saladin,* d'après Uhde.

Santa Maria la Blanca de Tolède, dans la corniche en bois du patio de las Muñecas, etc... Si l'on y construit encore des auvents, ils

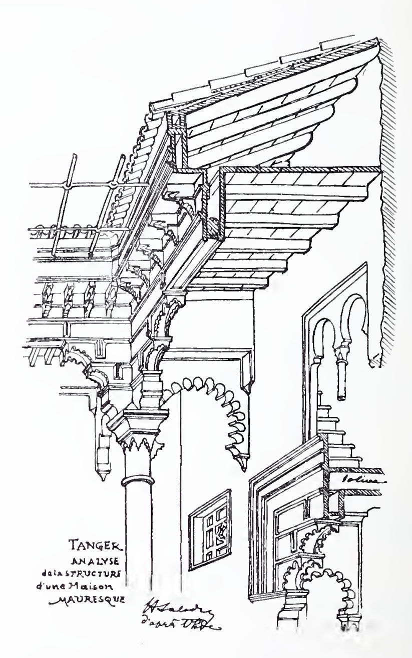


Fig. 225. — Détail de charpente d'une maison à Tanger. — *Dessin de H. Saladin*, d'après Uhde. Comparer avec le mode de construction des portiques de l'Alhambra (fig. 186).

ont la belle forme traditionnelle (fig. 242). Les fondouks eux-mêmes, au lieu des portiques à arcades qui les entourent en Tunisie et en Algérie, conservent, au Maroc, les piles carrées en maçonnerie surmontées de larges chapeaux en bois, qui sont une tradition hispano-moresque. Les palais, même modernes, comme celui d'El-Mokri à



Fig. 226. — Minaret de la mosquée de Hamouda pacha, dit de Sidi-ben-Arous à Tunis (1041-1632 H.-1072-1664. J.-C.).



Fig. 227. — Tombeau de Mourad-Bey (plus connu sous le nom de Mrad-Bey), rue Sidi-ben-Arous à Tunis (1632).

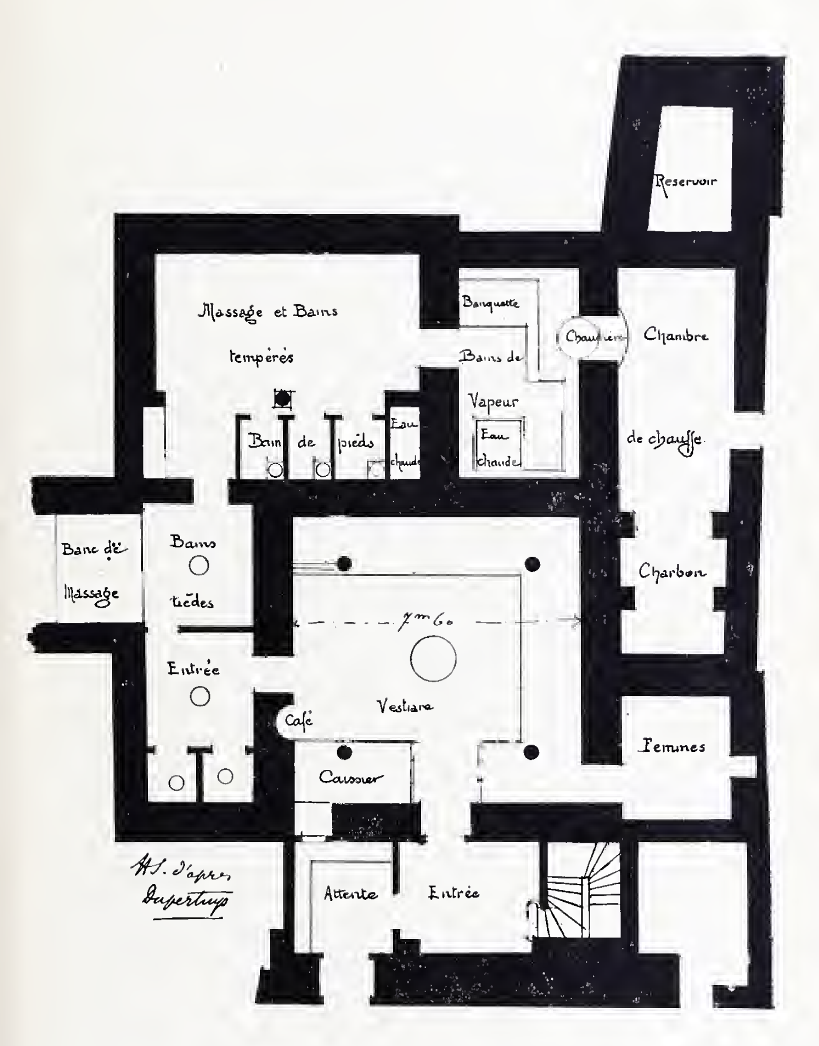


Fig. 228. — Plan des bains du palais du Bardo près de Tunis. — *Dessin de H. Saladin*, d'après Dupertuys.

Fez (fig. 238) ont conservé les belles portes de bois peint et sculpté, les archivoltes à stalactites, et si les arcades de la cour étaient d'un



Fig. 229. — Mihrab de la mosquée de Beled el-Adhar. Oasis de Tozeur, Tunisie (590 H.-1194 J.-C.).

profil un peu moins lourd et reposaient sur des colonnes au lieu d'être supportées par des piliers octogones, la ressemblance avec les palais du XIVe siècle serait complète.

Fig. 230. — Maison à chapiteaux fatimites. Oasis de Tozeur, Tunisie. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*



Fig. 231. — Pont et barrage de Tebourba, Tunisie.

C'est ce Maroc qu'il est pressant de connaître et de pénétrer, pour étudier ses monuments, et aussi parce qu'il est, avec la Perse, le seul pays où la tradition de l'art musulman survive. Les procédés actuels, si bien conservés encore, nous éclaireraient sans doute sur

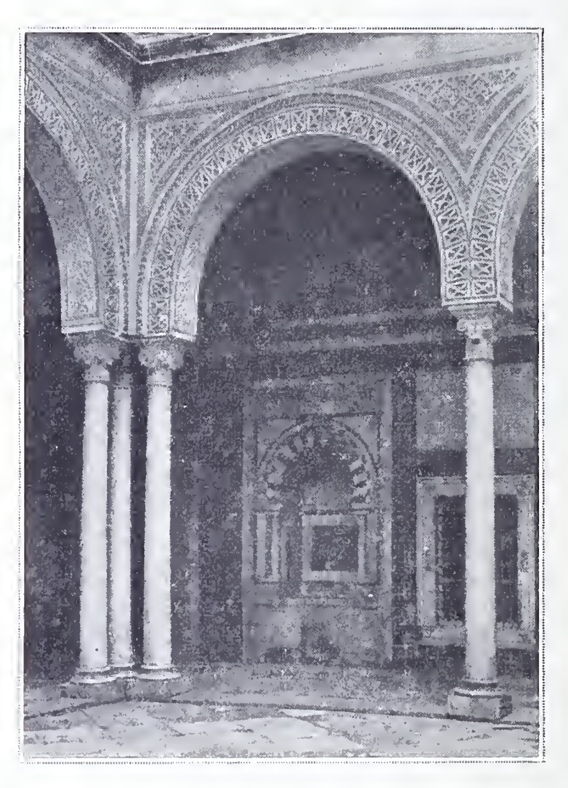


Fig. 232. — Palais Hussein à Tunis. Détail de l'angle de la cour au rez-de-chaussée. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

beaucoup de points. Dans quelques années, il sera peut-être trop tard, tant est mortel, pour ces arts d'autrefois, le contact de notre civilisation moderne et l'indifférence malheureusement barbare qu'ont presque toujours professée, à l'égard des arts arabes, beaucoup de nos compatriotes devenus africains de par leur profession ou de par leurs fonctions.

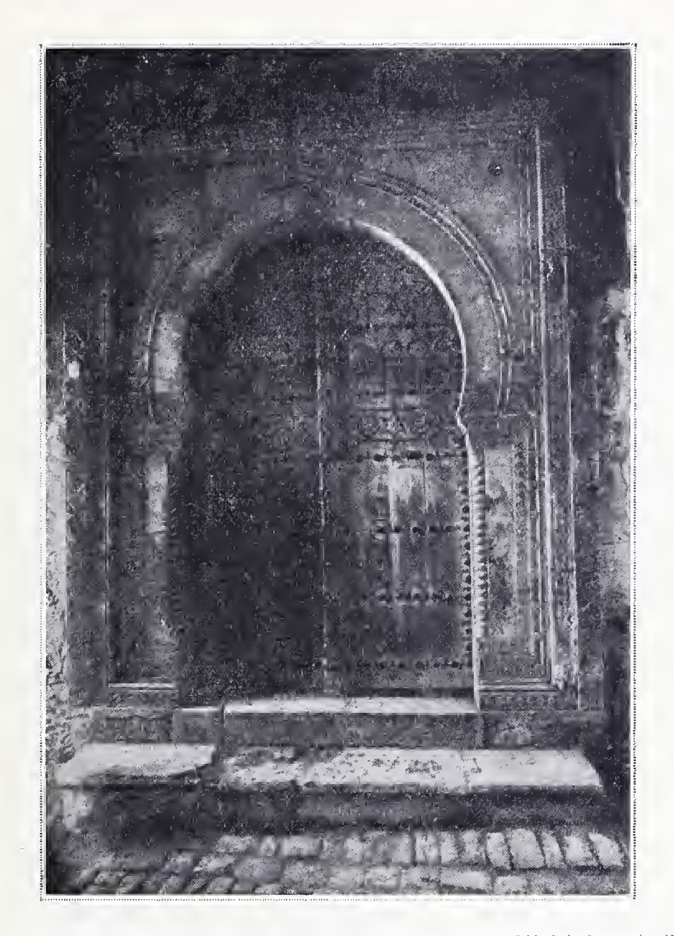


Fig. 233. — Palais Hussein à Tunis. Porte sur la rue. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Ce palais, nommé aussi Dar-Hussein-el-Farik fut construit par un des gardes des Sceaux des Beys. Il sert aujourd'hui de palais au général commandant la division d'occupation.



Fig. 231. — Décoration en plâtre sculpté d'un des salons du rez-de-chaussée du palais Hussein, à Tunis. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Le style de cette décoration se distingue de celui des sculptures analogues des monuments de l'Andalousie par une plus grande sobriété dans la composition et une distribution en panneaux d'une proportion remarquablement élégante.



Fig. 235. — Entrée de la medersa Suleïmania à Tunis. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Construite rue des Libraires par le Bey Ali Pacha (1153-1169 H.-1740-1755 J.-C.) dont le fils Suleiman y est enterré. Les colonnes de marbre, leurs chapiteaux et leurs bases sont d'importation italienne.



Fig. 236. — Plan du rez-de-chaussée d'une maison arabe à Tunis. — *Dessin de H. Saladin*, d'après Ph. Caillat.

Cette maison date de la fin du XVIIIe siècle; quelques parties ont été refaites au commencement du XIXe. Remarquer les trois vestibules successifs qu'il faut franchir avant de pénétrer dans la cour centrale entourée par les pièces de réception dont quelques-unes sont accompagnées de réduits non éclairés sur l'extérieur, endroits frais où l'on se tient souvent pendant l'été.

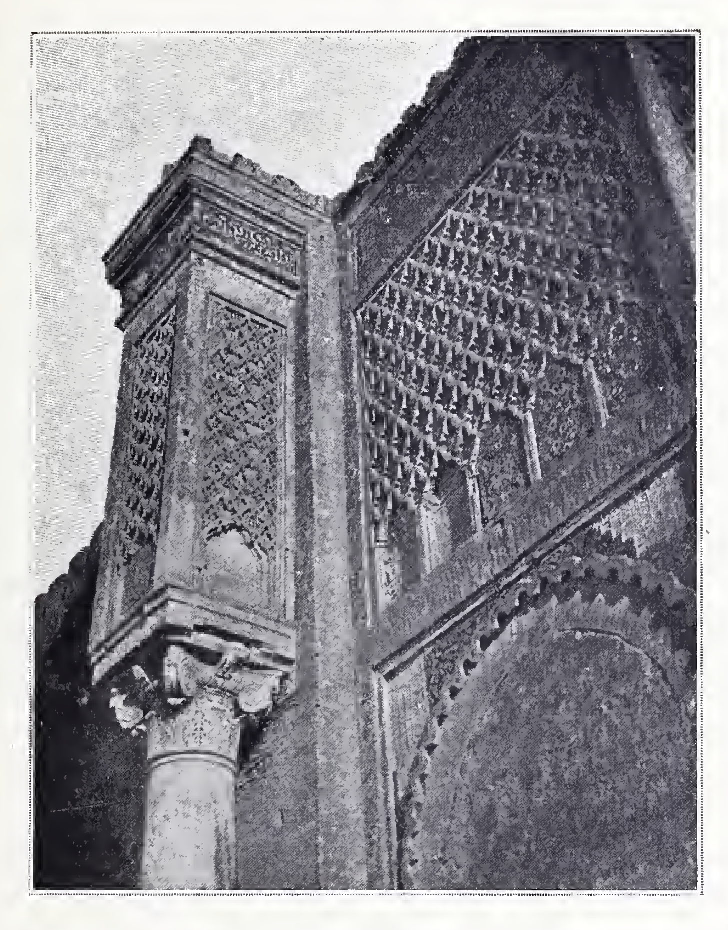


Fig. 237. — Bab-el-Mansour el-Heuldj à Mékinès, d'après une photographie de H. de la Martinière.

Construite sous le règne de Moulay Abdallah-ben-Ismaïl, terminée en 1144 H.-1732 J.-C. (Cf. Et Tordjeman el Mo'arib, trad. O. Houdas : règne de Moulay Abdallah-ben-Ismaïl). La colonne et son chapiteau composite sont antiques. Toute la décoration faite d'arcatures et de mailles d'une très faible saillie se détache sur un fond de mosaïques de faïences polychromes où le bleu et le vert dominent.

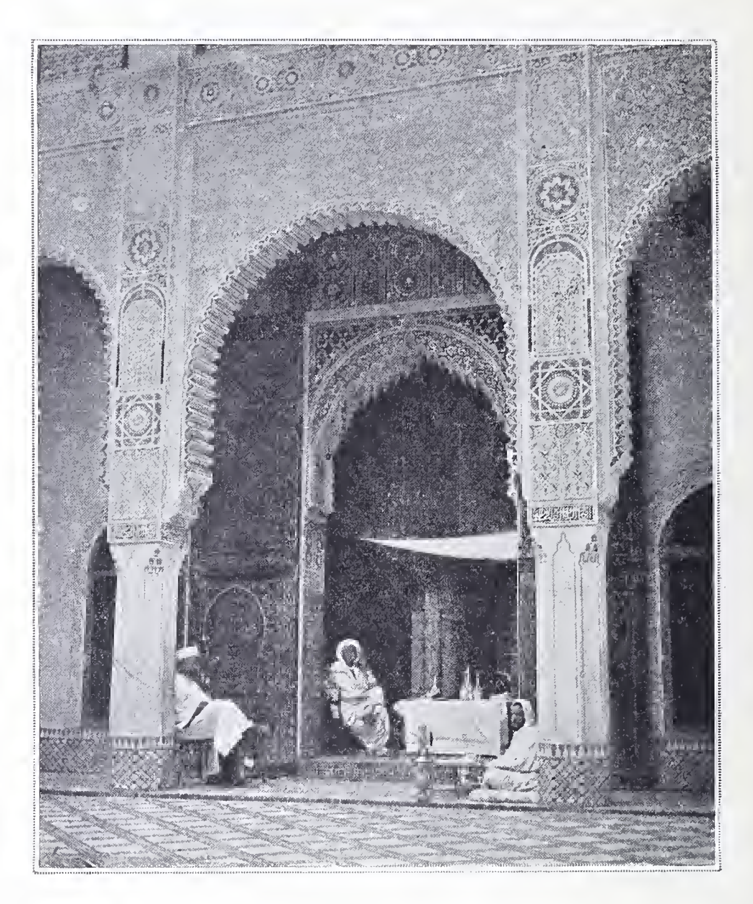


Fig. 238. — Maison de Sidi el-Mokri à Fez, d'après une photographie de H. de la Martinière.

Architecture marocaine de style andalou. Cette maison a été exécutée dans les dernières années du XIXe siècle par des artistes qui ont conservé presque intactes leurs traditions de métier (céramique, peinture, charpente, menuiserie, sculpture sur plâtre).

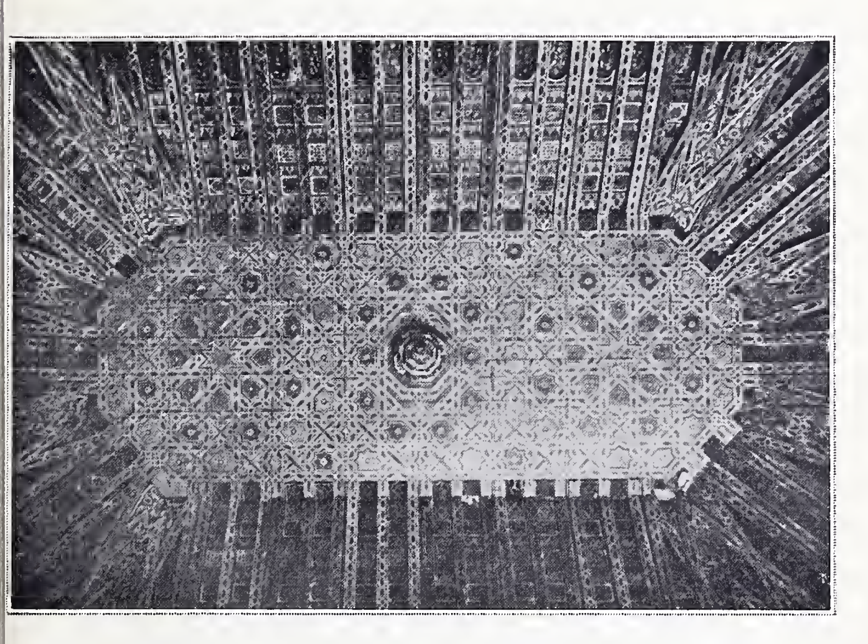


Fig. 239. — Plafond du palais Arsat-ben-Abd-el-Acath à Fez, d'après une photographie de H. de la Martinière.

Ce plafond est analogue aux plafonds andalous, bien que d'un travail moins compliqué et d'une décoration plus mièvre. Il est disposé suivant un plan à peu près semblable à celui du vestibule du palais du Généralife à Grenade.

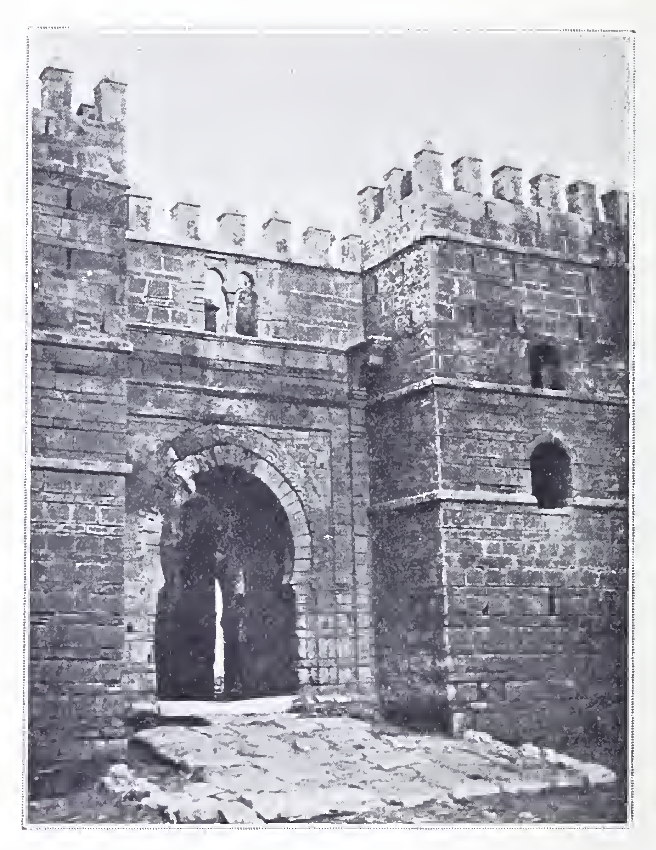


Fig. 240. — Porte de Méhédia (Maroc), d'après une photographie de H. de la Martinière (fin du XII° siècle).

Remarquable par son appareil analogue à l'appareil classique « pseusisodomum ».

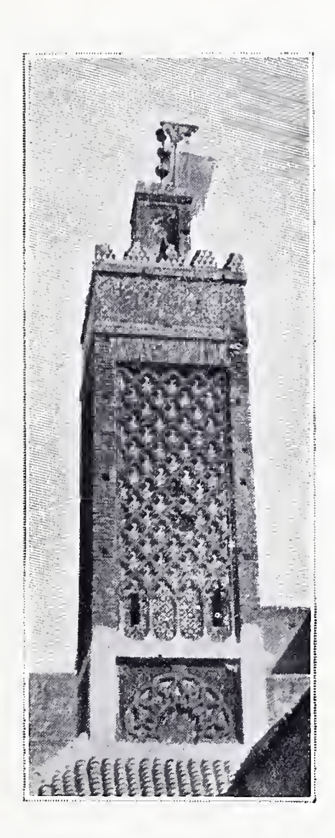


Fig. 241. — Medersa Bouanania à Fez (751-756 H.-1350-1355 J.-C.), d'après une photographie de H. de la Martinière. Les vides des entrelacs et des arcatures sont remplis par des mosaïques de faïence.

Ibn-Batouta (t. IV, p. 352) cite ce collège comme un des plus remarquables du monde musulman : « le Grand Collège... n'a pas son pareil dans tout le monde habité pour la grandeur, la beauté, la magnificence, la quantité d'eau et l'avantage de l'emplacement ; je n'ai vu aucun collège qui lui ressemble, ni en Syrie, ni en Egypte, ni dans l'Irak, ni dans le Khorâçan ».

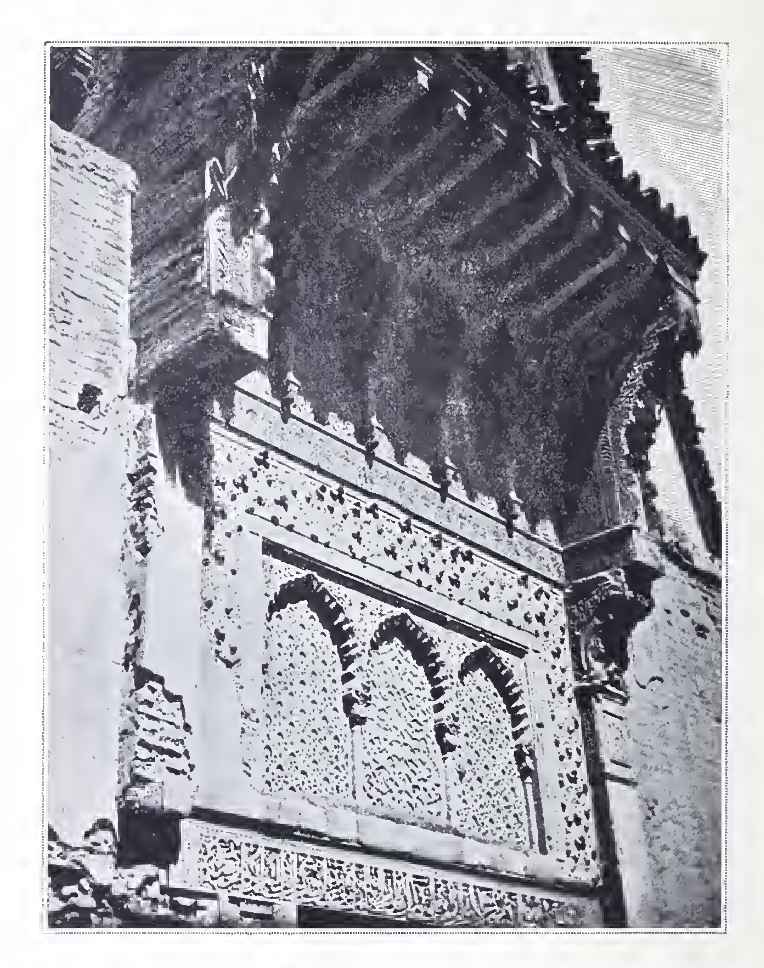


Fig. 242. — Portail de la Medersa Bouanania à Fez (751-756 H.-1350-1355 J.-C.), d'après une photographie de H. de la Martinière.

« Construite par l'Emir Abou-Inan Farès (ou Bouanân), fils de Abou-l'Hahsen-el-Mrini, cette medersa est la plus belle des anciennes medersas de Fez, et sa dédicace en maïoliques fort bien conservées donne la date exacte de sa fondation et des immeubles constitués en habous pour son entretien » (H. Gaillard, *Une ville de l'Islam : Fès*).



Fig. 243. — Intérieur d'un fondouk à Fez, d'après une photographie de H. de la Martinière.

Ces fondouks de Fez sont analogues aux okels, caravansérails, ou khans de l'Orient. Au rez-de-chaussée se trouvent les magasins ; au premier étage et au second étage se trouvent les chambres ou de petits magasins.

III. — CHRONOLOGIE DES MONUMENTS DU MOGREB

Hégire	Ère chrétienne	
50	670	Fondation de Kairouan et de sa grande mosquée par Okba ben Nafi.
84	703	Hassan ben Nôman reconstruit la mosquée de Kairouan.
114	732	Fondation de la Djama [1] Zitouna de Tunis par Obeid Allah ibn el Habhab.
132	750	Fondation du califat d'Occident à Cordoue.
153	770	Fondation de la grande mosquée à Cordoue.
174	790	Abou Mançour-Iça achève au Maroc les monuments de Sidjilmessa analogues à ceux de Koufa.
184	800	Citernes des Aglabites à Kairouan.
191	806	Fondation de Fez et de la mosquée des Cheurfas par Idris ben Idris.
222	837	Ziadet Allah Ier restaure la mosquée de Kairouan (mihrab de marbre).
225	840	Fondation de la mosquée Karaouyin à Fez.
245	849	A Fez, Yahia ben Mohammed embellit la ville et y attire des Andalous et des habitants de Kairouan.
297	909	Fondation de Sedrata par les Ibadites.
299	912	Obeid Allah fonde Mehdia de Tunisie, sa capitale.
325	936	Abd-er-Rahman III fonde près de Cordoue, Medinet ez-Zahra. Au Maroc, fondation de Mékinez.
355	965	Sous l'émir Hassan, la Sicile passe des Aglabites aux Fatimites. Influence asiatique sur les arts siciliens.
398	1007	Hammad ibn Bologguin ibn Ziri fonde la Kalaa des beni-Hammad.
406	1015	Avènement d'Abou Temin el-Moezz qui fait construire la clôture en bois sculpté de la maksoura de la mosquée de Sidi-Okba à Kairouan.
409	1018	Un artiste nommé Mohammed fait le minbar de la grande mosquée d'Alger.
459	1068	En-Nasser fonde Bougie.
460	1069	Les Almoravides fondent Marrakech, embellissent Fez. Sedrata est détruite.

1. J'emploie la forme Djama (bien que Djami soit plus correcte) pour me conformer à la prononciation usitée à Tunis.

Hégire	Ère chrétienne	
478	1085	Youssef ben Tachfin, appelé du Maroc en Espagne, y affirme l'influence mogrebine. L'art moresque se définit hispano-africain.
481	1088	La Puerta del Sol à Tolède.
500	1107	L'Almoravide Ali ben Youssouf fortifie Marrakech qui comptait 100.000 hab.; il détruit Méhédia du Maroc.
524	1131	Abd el-Moumen restaure Tlemcen.
525	1132	Chapelle palatine à Palerme.
530	1136	Coupole de la Djama Kebira à Tlemcen.
		Église de la Martorana à Palerme.
548	1153	Abd el-Moumen agrandit Tinmel au Maroc.
549	1154	La Ziza à Palerme.
555	1160	Abou-Rebia restaure les jardins hammadites à Bougie.
		Château d'Alcala de Guadayra en Espagne.
570	1174	L'architecte Abdallah ben Amr commence la grande mosquée de Séville.
		Lambris de marbre à la cathédrale de Monreale (Sicile).
574	1178	Yacoub el-Mansour construit le port de Rabat et reconstruit Chella.
576	1180	La Cuba (Palerme).
590	1194	Yacoub el-Mansour embellit Marrakech, Cuba, Alcazar Kebir, Alcazar Srir, Mansourah, Tehert, Mensala, fait l'aqueduc de Marrakech, achève la Koutoubia, construit à Séville la mosquée Moharram, deux casbas, les murs, les quais, les aqueducs et achève la grande mosquée. — Mihrab de la mosquée de Beled el-Adhar à Tozeur (Tunisie).
596	1199-1200	En-Nasser construit le tombeau de Sidi bou Médine près de Tlemcen.
		L'Alcazar de Séville est construit pour le roi en-Nasser par l'architecte Galoubi.
604	1207	A Fez; aqueduc de l'Adoua des Andalous, porte nord de la mosquée des Andalous, chapelle de l'Adoua el-Karaouyin.
608	1224	La grande mosquée de Bougie est achevée.
628	1230	Fondation de l'Alhambra.
629	1231	Abou Zakaria construit à Tunis la Kasba et sa mosquée, terminées en 1235.
634	1236	Après la ruine des Almohades, émigration andalouse

Hégire	Ère chrétienne	
		à Tlemcen. Construction à Grenade de la Silla del Rey Almanzor (minbar). A Grenade medersa (Silla del Ayutamento).
637	1239	A Tlemcen minarets d'Agadir et de la grande mosquée.
648	1250	A Tunis, mé la de la Djama Zitouna, et jardins d'Abou Fehr à l'Ariana.
651	1253	Le pavillon Asarak à Tunis.
674	1275	Fondation au Maroc de Fez Djedid et de Mékinès.
676	1277	Bab Zira à Tunis.
679	1280	Exode des Maures d'Andalousie.
685	1286	Embellissements de Fez, hôpitaux, école, arsenal. A Chella, fortifications du côté de la rivière.
696	1296	Construction à Tlemcen de la mosquée de Sidi Bel Hassen.
698	1299	Abou Yacoub en Nasser y construit Mansourah en trois ans.
703	1307	Abou Ziyan restaure Tlemcen.
707	1308	Abou Hammou et son fils Abou Tachfin font venir à Tlemcen des architectes et des ouvriers andalous. Restauration à Fez de la mosquée des Andalous.
709	1309	A Grenade, Abou Walid embellit l'Alhambra.
714	1314	Abou Zakaria fait refaire les plafonds et les portes de la Djama Zitouna.
718	1318	Moussa Ier bâtit à Tlemcen une prison, la mosquée du Méchouar, la mosquée et la Koubba de Sidi-Brahim.
721	1321	Restauration de la médersa et de la mosquée des Andalous à Fez.
723	1323	Abou Tachfin fait élever à Alger le minaret de la Djama Kebira.
731	1331	Sous Abou'l Hassen Ali, embellissements de Marrakech.
737	1336	Reconstruction complète de Mansourah, de Tlemcen finie en 1344.
738	1337	Abou Abdallah ibn en-Nasser construit la tour de Comarès et la porte du Jugement à l'Alhambra (travail terminé en 1348).
739	1338	Mosquée de Sidi Bou Médine à Tlemcen.
754	1353	Sidi el-Haloui à Tlemcen. — Pierre le Cruel restaure l'Alcazar de Séville.
755	1354	A Grenade, sous Mohammed V sont achevés la cour

Hégire	Ère chrétienne	
		des lions, le cabinet des infantes, la salle des ambassadeurs, la porte du vin à l'Alhambra.
756	1355	Medersa Bouanania à Fez.
757	1356	Construction près de Fez du kiosque nommé tour de l'or.
767	1365	Moristan de Grenade.
768	1366	Rabi Meir construit à Tolède une synagogue (Santa-Maria del Transito).
776	1374	A Tlemcen restauration de la medersa Tachfiniya, construction des minarets de Sidi-Lahsen et de Sidi-Senoussi.
796	1394	Abou Farès abd el Aziz construit à Tunis divers monuments.
865	1460	Zaouia de Sidi ben Arouz à Tunis.
869	1466	Embellissement de l'Alhambra, décoration de la salle des Rois et de la salle de Justice.
898	1492	Prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle.
902	1496	Mort à Tunis de Sidi Gassem el Djelizi qui y avait construit une zaïoua remarquable par ses faïences andalouses.
908	1502	Construction de la tour penchée de Saragosse par deux architectes chrétiens, un juif et un arabe, sous la direction d'un des deux chrétiens, Daniel Gombeo.
929	1523	Mort à Tunis d'Abou Abdallah Ahmed el Hafsi qui bâtit l'Abdelliah annexe de la Djama Zitouna.
970	1562	Mouley Abdallah embellit Marrakech.
985	1577	El-Mansour Ezzebihi construit à Marrakech le fameux palais el Bedi et à Fez le kiosque de la mosquée de Karaouyin qui est près du minaret.
1037	1627	Restauration de l'aile orientale de la Djama Zitouna à Tunis.
1041	1631	L'architecte Mohammed Ennigro à Tunis construit la mosquée Hamouda-Pacha dont le minaret est terminé en 1654.
1044	1634	L'architecte Mouça construit le palais de la Janina à Alger.
1112	1700	La mosquée Sidi Mahrez est achevée à Tunis.

CHAPITRE IV

ÉCOLE PERSANE (PERSE, MÉSOPOTAMIE, TURKESTAN)

Sommaire. : I. Généralités : Vue d'ensemble sur l'histoire de la Perse. — Généralités sur l'architecture persane ; Divisions de l'architecture persane : architecture religieuse, civile, militaire. — II. Étude chronologique des monuments musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et du Turkestan. — 1. Période médiévale : Palais de Rakka ; Mosquée de Samarra ; Bagdad ; Koufa ; premières mosquées persanes de l'époque des Abbassides ; les dômes persans ; tombeau du Sultan Sandjar ; grande mosquée de Mossoul ; tombeau de la fille d'Houlagou ; mosquée de Véramine ; — Monuments de Samarcande : mosquée de Chah-Sindeh ; mausolée de Tamerlan ; medressé Chir-Dar ; mosquée de Kodjit ; mosquée bleue de Tauris. — 2. Période moderne : Ardébil ; monuments d'Ispahan : constructions de Chah-Abbas ; le Tchar Bag ; pont d'Allah-verdi-Khan ; Meïdan-i-Chah ; porte Aali-Kapou ; mosquée impériale ; palais d'Achref ; Kasr-i-Kadjar ; tombeaux d'Abou-Hanifé et d'Abd-el-Kader el-Gilani ; mosquée de Kazimeïn ; pont de Baba-Rokned-din ; medressé et khan de la mère du Sultan Hussein ; caravansérails et palais d'Ispahan : Tchehel-Soutoun ; Hecht-Behicht ; maisons privées ; aqueducs, *cannots* ou *kerises* ; architecture militaire. — III. Chronologie des monuments de la Perse, de la Mésopotamie et du Turkestan.

I. — GÉNÉRALITÉS.

Vue d'ensemble sur l'histoire de la Perse. — Nous avons vu, dans le premier chapitre, de combien d'éléments divers était constitué l'art de Mésopotamie, cet art des premiers califes dont les historiens seuls nous ont révélé les splendeurs, puisque, jusqu'ici, nulle fouille, nulle description méthodique de ruines n'a pu nous permettre d'en retrouver les vestiges. Cet art, qui rayonna vers le sud et vers l'ouest, fut aussi l'élément primordial de l'art persan ; car la Perse forma d'abord une province de l'immense empire des califes. Malgré son originalité persistante manifestée d'abord par l'hérésie chiite, et surtout par son art si ingénieux et si abondant dans sa diversité, la Perse n'eut pas d'indépendance nationale politiquement parlant pendant près de neuf cents ans. En effet, province du califat, puis gouvernée sous la suzeraineté des califes par des dynasties locales, les Tahirides, les Saffarides, les Samanides, les Deilémites, les Gaznévides, les Bouides, puis par les Seldjoucides con-

duits par Togrul-Beg, puis par les Kharismiens, la Perse fut soumise par les Mongols de Gengis-khan au XIIIe siècle de notre ère ; les Ilkaniens ou dynastie des descendants d'Houlagou formèrent bien pendant quelque temps un royaume particulier composé de la Perse et d'une partie de l'Anatolie ; mais ce royaume disparut dans la tourmente de l'invasion de Tamerlan. Au XVe siècle, la dynastie turco-



Fig. 244. — Palais à Sari. — *Dessin de H. Saladin*, d'après J. Laurens.

mane du Mouton noir est fondée par Kara-Youssouf ; en 1468, la dynastie du Mouton blanc la supplante et met encore des Turcomans sur le trône de Perse. Ce n'est qu'en 1502 que Chah-Ismaïl, de la dynastie des Séfévides ou Sofys, rend à la Perse son indépendance nationale, et lui donne une prospérité qui atteint son apogée sous le règne de Chah-Abbas. Cette dynastie disparaît en 1722, elle est remplacée par une famille afghane qui fournit quelques souverains remarquables, et cette dernière est supplantée par Nadir-Chah. Après les règnes très courts de Adil-Chah et de Chah-Rokh, Kérim-Khan, de la tribu des Zends, établit le pouvoir dans la famille en laissant en apparence le pouvoir à Chah-Ismaïl, de la dynastie des Sofys. Après trois règnes successifs et de brève durée, cette petite

dynastie disparaît devant Aga-Mohammed-Khan, de la tribu des Kadjars, qui fonde la dynastie régnant actuellement en Perse.

Cette courte notice historique sur la Perse est indispensable pour démontrer que, malgré la diversité d'origine de ses souverains musul-



Fig. 245. — Maison moderne à Bagdad. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

mans, l'art persan subit une évolution régulière, non seulement dans la Perse propre, mais même dans le Turkestan, qui en dépendit toujours au point de vue architectural ; ce n'est pas, en effet, dans les tribus nomades du Turkestan qu'il peut avoir jamais été question de trouver des architectes. On sait que lorsque Tamerlan voulut embellir Samarcande, il dut emprunter à la Perse ses meilleurs architectes et les monuments qu'ils y élevèrent pour le grand conquérant et ses successeurs ne sont pas les moindres titres de gloire de l'architecture persane.

Généralités sur l'architecture persane. — L'architecture de la Perse, aux temps anciens et antéislamiques nous est connue par un grand nombre de monuments remarquables.

Cependant, les Persans musulmans ont su donner à leurs édifices, même à ceux d'utilité publique, un caractère tout différent de celui qu'on peut remarquer dans les monuments des Achéménides ou des Sassanides, et la variété des programmes auxquels ils ont dû satisfaire nous a laissé un bien plus grand nombre de types d'édifices différents que nous n'en avons trouvé en Égypte, en Syrie, ou même dans le Mogreb.

L'architecture persane comprend dans ses trois divisions : religieuse, civile, militaire, les édifices suivants :

1° *Architecture religieuse.*

Mosquées à grande cour centrale.

Oratoires.

Couvents.

Cimetières.

Monuments funéraires.

Imam-Zadés ou monuments funéraires des descendants des Imams, auxquels on donne en Perse un développement plus considérable qu'aux mausolées ordinaires.

2° *Architecture civile.*

Maisons particulières, hôtels princiers, palais des souverains, dans les villes, avec pièces d'eau et jardins (palais d'Ispahan). Palais des souverains à la campagne (palais de Kasr-i-Kadjar et d'Achref).

Monuments publics : Caravansérails, bazars etc.

Places publiques (Meïdan-i-chah à Ispahan), jardins publics ou promenades (Tchar-Bag à Ispahan). Ponts, canaux, aqueducs.

3° *Architecture militaire.*

Nous ne connaissons, en réalité, et fort imparfaitement jusqu'à présent, qu'une petite partie de la Perse, la partie occidentale. Et même, dans cette région, les monuments religieux [1] sont encore

1. Si, autrefois, Coste et Flandin ont pu pénétrer dans les mosquées persanes avec une assez grande facilité, M et Mme Dieulafoy et M. J. de Morgan n'ont pu le faire aussi aisément. M. J. Gervais-Courtellemont, à qui je dois les vues intérieures de la mosquée Djouma et de la mosquée impériale d'Ispahan, plus heureux que ses prédécesseurs, a pu en photographier facilement les détails grâce à sa qualité de musulman. M. Fr. Sarre a publié un assez grand nombre de documents nouveaux sous forme de photographies inédites, et de très remarquable planches en couleur qui complètent admirablement les photographies, mais il n'a publié encore, comme plan, que celui de la mosquée d'Ardébil : nous en sommes donc encore réduits, pour beaucoup de monuments, à l'ouvrage de Coste et à celui d'Hommaire de Hell, illustré par J. Laurens, dont les dessins sont d'une exactitude remarquable.

inaccessibles, d'une façon générale, aux voyageurs européens ; il en est de même pour beaucoup de maisons particulières.

Caractères généraux de la construction. — Dans les édifices de la Perse, de la Mésopotamie et du Turkestan, deux systèmes de construction sont en présence, qui dérivent tous deux de traditions antérieures :

1° La plate-bande avec ses colonnes et ses plafonds : construc-



Fig. 246. — Bazar à Chiraz (XVIIIe siècle). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

tion en charpente et en bois, dont les murs peuvent être faits de briques crues ou cuites, ou de moellons, ou de pans de bois hourdés en terre et briques crues ou cuites. Ce type de construction dérive de l'art assyrien et médique ;

2° La construction voûtée[1], en arcades et sans colonnes monolithes, dérivée des traditions chaldéennes et perses, et de l'art sassanide, ne présentant comme points d'appui isolés que des piliers en briques construits sur plan circulaire, octogonal, ou carré cantonné de quatre colonnes engagées. La voûte a été, pour les Persans, le système choisi de préférence à cause du manque absolu de bois de

1. La voûte en pierre appareillée semble avoir été importée en Perse par les Arméniens, architectes et appareilleurs habiles. Les coupoles en pierre appareillée sont rares, du reste, en Perse, sauf, peut-être, dans l'Arménie persane.

charpente dans la plus grande partie du pays; aussi sont-ils arrivés rapidement à une habileté remarquable dans ce genre de construction; ils semblent jouer avec les difficultés, et dans aucun pays, sauf en France, au moyen âge, on n'a su inventer des dispositions plus ingénieuses et plus variées de voûtes sur plans irréguliers. Par une conséquence logique du système de construction



Fig. 247. — Un caravansérail en Perse. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

employé, les architectes persans et les architectes français du moyen âge sont, comme l'a fait remarquer M. Dieulafoy, arrivés à considérer comme l'élément principal de la voûte la nervure qui sertit les remplissages et forme un réseau résistant se soutenant par lui-même; grâce à cette division en petites parties de la superficie générale de la voûte, la construction devient d'une exécution bien plus facile que celle des grandes voûtes en berceau ou en arêtes dont les thermes antiques nous ont laissé de si beaux exemples. Deux espèces de matériaux factices étaient à leur disposition, la brique crue et la brique cuite.

Emploi de la brique. — La construction en briques crues est par son essence même périssable. Dès les temps les plus reculés, on est d'abord arrivé à concevoir la nécessité d'en préserver les parements au moyen d'un revêtement de briques cuites. De là à l'emploi des briques émaillées, il y avait qu'un pas et c'est peut-être

le hasard d'une cuisson trop énergique qui montra aux anciens architectes de la Chaldée la possibilité de vitrifier la surface extérieure de la brique et de tirer parti de cette propriété pour augmenter la solidité et embellir la décoration de leurs édifices.

Mais la brique ne se prête pas facilement aux saillies ; il faut donc employer différents artifices pour arriver à créer des jeux d'ombre et de lumière, soit à l'aide de briques disposées en dents de scie, soit par des encorbellements ; ceux-ci ne peuvent pas cependant former de fortes saillies sans une disposition spéciale permettant de créer des points d'appui successifs, dont l'appareil même dérive de la nature des matériaux employés. Tels sont par exemple les treillis ajourés du minaret de la grande mosquée de Mossoul, destinés à donner aux murs une rigidité suffisante, sans en diminuer la légèreté, ou encore la création des stalactites, cet élément si remarquable de l'architecture musulmane, engendrées, selon la très juste remarque de M. Max van Berchem, par une succession de trompes variées se superposant en encorbellement.



Fig. 248. — Pont sur le Daléki entre Chiraz et Bender Bouchir. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Les stalactites. — Si les stalactites, dans certains cas, ne sont que des trompes en briques plus ou moins compliquées, comme aux tombeaux de Reï, et à une tour analogue située à Bostan[1] près de la mosquée Djouma, à Véramine, elles peuvent rece-

1. Cf. Sarre, *Denkmäler persischer Baukunst.*



Fig. 249. — Entrée de la mosquée Djouma à Véramine (722 H.-322 J.-C. restaurée en 815 H.-1412 J.-C. sous Chah-Rokh). — D'après une photographie de M. Fr. Sarre, *Denkmaeler pers. Bauk.*

voir un développement remarquable (V. fig. 249, détails de l'entrée principale). Là encore elles sont une expression décorative logiquement déduite du procédé de construction employé. Il en est de même au tombeau de la fille d'Houlagou à Maragha (fig. 264) et au porche intérieur de la mosquée Djouma à Ispahan (fig. 253). Mais cette décoration en stalactites est si séduisante qu'elle arrive, bientôt, à être employée pour elle-même. On l'exécute alors en pièces de terre cuite moulée (mosquée bleue à Tauris, fig. 283 et fig. 284, et mosquée d'Ardébil, fig. 287) appliquées tant bien que mal au corps même du monument.

Ce n'est pas seulement dans la construction des encorbellements, des voussures et des corniches, que la stalactite fut employée. On en a fait des voûtes complètes, comme au tombeau de Zobéïde, près de Bagdad [1] (fig. 250) et à l'Imam-Zadé-Touil près de Tag-Eiwan [2].

Dès que les stalactites furent devenues un motif courant de décoration on les appliqua un peu à tort et à travers ; elles revêtirent des voussures intérieures, formèrent des corniches, des chapiteaux, même des couronnements de minarets, et lorsque cet élément dérivé de la voûte s'appliqua aux constructions en bois, il perdit son caractère de trompes successives pour prendre celui de prismes accolés à faces planes [3] ; on les peignit, on les dora, qu'elles fussent en bois ou en plâtre ; enfin, le jour où l'on songea à les revêtir de petites glaces étamées de manière à former des sortes de cristallisations brillantes où la lumière se reflétait de tous côtés et leur donnait un aspect immatériel, l'un des éléments les plus gra-

1. Cette forme singulière rappelle certains moules à gâteaux dont la forme traditionnelle s'est transmise scrupuleusement jusqu'à nos jours dans les ateliers de nos chaudronniers. Il serait curieux de savoir si des moules pareils ne se retrouvent pas en Orient, car je ne vois pas qu'il soit possible qu'une forme aussi caractéristique soit d'origine européenne. Les cuisiniers et pâtissiers ayant toujours eu prétention à l'architecture, cette remarque est parfaitement loisible, et il serait logique de penser que cette forme a pu passer de l'architecture dans un art plus inférieur. Nous avons encore souvent des exemples de ce fait sous les yeux.

2. J. Dieulafoy, *Tour du monde*, t. LI, 1886, p. 72.

3. Nous avons vu, dans le chapitre III, que les stalactites des corniches en bois et même certaines voûtes sont faites de prismes de bois accolés, sur la face inférieure desquels sont creusés les éléments curvilignes dont la succession forme les stalactites. Ces faces intérieures sont toujours courbes et le caractère de la stalactite est par conséquent de présenter une suite de concavités successives. Plus loin, nous verrons, qu'au contraire, les stalactites turques sont plutôt des combinaisons de prismes à faces planes, avec une alternance d'éléments concaves et convexes qui doivent, je pense, avoir leur origine dans les stalactites persanes.

cieux et les plus originaux de l'architecture persane était inventé.

Les toitures. — Les toitures des constructions en bois sont des terrasses revêtues souvent de carrelages en terre cuite. Pour les cons-



Fig. 250. — Tombeau de Zobéïde vers 834, près de Bagdad, restauré au XIIIe et au XVIe siècle. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

tructions voûtées, la couverture est le plus souvent formée par l'extrados de la voûte elle-même.

Pour les grands dômes ou les tombeaux, la nécessité de constituer une silhouette satisfaisante rend inévitable l'emploi d'une coupole supérieure soutenue sur un tambour (Ispahan, Chiraz, Samarcande, etc.), ou bien une toiture conique ou polygonale circonscrivant et abritant la coupole intérieure (tombeaux d'Amol, fig. 265; de Maragha, fig. 264; de Démavend, fig. 302 A).

Décoration des édifices. — La faïence a été l'élément le plus riche de la décoration architecturale des édifices persans. D'abord réduite à la tranche des briques émaillées se détachant sur le fond rose des briques cuites, ou sur le ton blanc des stucs (mausolée de Moumine-Hatoun à Nackchevan), la décoration émaillée envahit bientôt toute la maçonnerie de briques ; puis afin d'obtenir autre chose que des dessins à éléments rectilignes, les seuls exécutables avec des briques, on découpa de petits fragments émaillés, et par leur juxtaposition on constitua de grandes décorations qui sont une marqueterie de faïence, une sorte d'*opus sectile* qu'on peut employer seul, ou mélangé à la brique cuite[1]. L'emploi de carreaux de terre cuite émaillée de forme différente, permettant par leur juxtaposition des dessins, où habituellement des éléments émaillés en plein en bleu turquoise et portant des reliefs, alternent avec des éléments à reflets métalliques sur fond blanc ivoire, fut d'abord réservé à la décoration intérieure, à des lambris, à des mihrabs (comme celui de l'Imam-Zadé Yahia à Véramine qui d'après M. Dieulafoy daterait du XIIIe siècle). Au XIVe siècle et au XVe siècle la palette des céramistes s'enrichit de plus en plus, les dessins se compliquent, et enfin au commencement du XVIe siècle à Ardébil le tombeau de Cheikh Séfi contient toute la série des applications possibles de la céramique architecturale : corniches à stalactites, bandeaux, frises à inscriptions, murs et dômes en briques émaillées, *claustra* ou clôtures ajourées en faïence, etc... Les édifices d'Ispahan restaurés ou construits sous Chah-Abbas sont aussi des merveilles de décoration céramique ; mais l'abus des carreaux de revêtement (plus économiques il est vrai que la brique émaillée ou que la marqueterie de faïence) est une des causes principales de la ruine de ces édifices. Sous le climat variable de la Perse, abandonnés sans être entretenus, ces revêtements se détachent peu à peu, et les monuments qui ne sont pas vieux de quatre siècles auront dans peu d'années perdu leur parure. Au XVIIe siècle, les couleurs se font de plus en plus nombreuses, le rose, le jaune clair, le rouge, le vert feuille (peut-être apportés par des ouvriers chinois) complètent la gamme

1. L'imitation des tapis ou des broderies se fait fréquemment sentir, dans la décoration en briques émaillées, car la disposition des points de tapis, *points rectangulaires* et non pas carrés, donne une disposition réticulée de la même famille géométrique que la disposition des briques, rectangulaires elles aussi, et le mur en briques prend l'aspect d'une étoffe à mailles rectangulaires (Cf. chap. I, p. 15 et 38).

des couleurs autrefois employées ; bleu turquoise, brun, feuille morte, vert bouteille, bleu de cobalt, blanc, violet foncé ; l'ornementation tend d'abord à imiter les tapis, puis l'imitation de la figure humaine, les scènes à personnages, les animaux, les fleurs réalistes s'introduisent peu à peu dans une confusion qui amène rapidement la décadence de cet art charmant. Les vitraux de couleur sertis dans des ossatures en plâtre découpé, les frises de plâtre ou de stucs sculpté ou moulé, les marqueteries de bois précieux, les métaux précieux [1], les dorures, et plus tard les glaces de Venise, la peinture et les riches étoffes brochées d'or ou d'argent venaient compléter les ensembles dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée imparfaite, soit par les descriptions des voyageurs qui, comme Chardin, ont mis une conscience remarquable à décrire ce qu'ils avaient vu, soit par les miniatures des manuscrits, dans lesquelles la représentation des édifices et de leur décoration présente souvent une grande exactitude.

En Perse, si les édifices antérieurs au XVIe siècle qui nous sont actuellement connus ne sont que des édifices religieux ou d'utilité publique, il nous reste les palais des rois Sofys et de leurs successeurs et ceux des principaux seigneurs persans depuis le XVIIe siècle, par lesquels nous pouvons encore juger exactement de ce que pouvaient être la splendeur et le goût de la cour persane et voir pour ainsi dire réalisées de nos jours les merveilles de luxe que nous ne connaissons pour les époques anciennes que par les récits des historiens.

II. — ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS MUSULMANS DE LA PERSE

1. PÉRIODE MÉDIÉVALE

Nous avons vu les raisons qui amènent à placer en Mésopotamie l'origine de l'architecture musulmane de Perse. Quant aux monuments du Turkestan, on ne saurait les étudier à part, car l'influence persane s'y fait trop manifestement sentir ; certains édifices

1. Portes d'argent à la mosquée Royale et à la mosquée Mederé-Chah-Sultan Hussein, à Ispahan, au tombeau de Cheikh Séfi, à Ardébil, au tombeau de Fatma à Koum, au tombeau d'Ali à Mechhed, etc... tuiles dorées placées sur les dômes des mosquées de Koum, de Mechhed, de Kazimeïn, etc.

de Samarcande et Bokhara ont été élevés par des architectes persans de Chiraz ou d'Ispahan [1].

Dans l'énumération et l'analyse qui vont suivre, je n'attache que peu d'importance aux régimes politiques qui ont gouverné la Perse, et je n'attribue pas à un art mongol, seldjoucide ou turcoman, les monuments élevés sous les dynasties mongoles, seldjoucides ou turcomanes. Ces dynasties, d'origine étrangère jusqu'à l'époque de

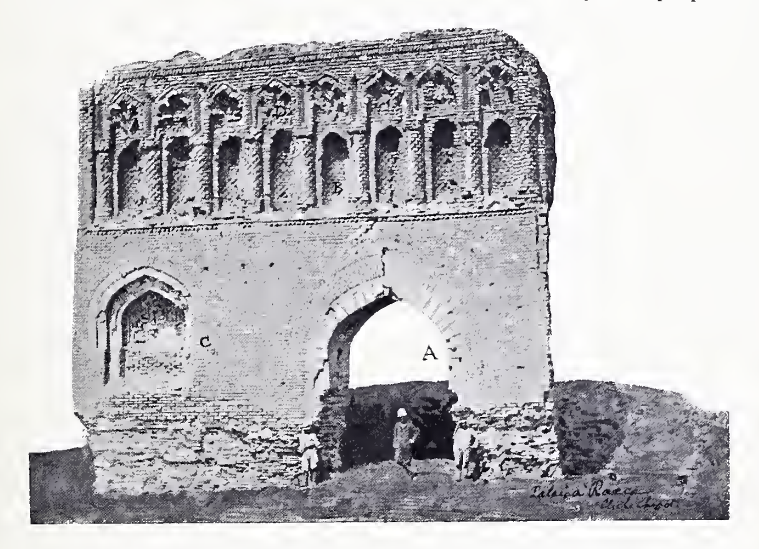


Fig. 251. — Ruines d'un palais à Rakka. — *Cliché V. Chapot.*

A. Arcade analogue à celle de A' fig. 252, comme appareil.
B. Arcatures et niches semblables à celles qui sont marquées B' dans la fig. 252.
C. Grandes niches analogues à C' (fig. 252).

Chah-Ismaïl, ne firent que gouverner politiquement le pays, sans lui infuser un sang nouveau, ni lui apporter des traditions architecturales quelconques, inconnues d'ailleurs aux peuples dont elles étaient issues. Un exemple justifiera cette remarque : Prenons, si l'on veut, les monuments élevés par les souverains des trois dynasties seldjoucides, soit dans le Kirman, soit dans l'Iran, soit en Asie Mineure. Il serait bien difficile de trouver une analogie quelconque entre eux, et de les attribuer tous à un

1. Le Gour-Emir à Samarcande, par un architecte d'Ispahan ; la mosquée de Hazret à Turkestan par un architecte de Chiraz.

prétendu style seldjoucide, car nous verrons dans le chapitre suivant sur l'art ottoman à quel point les monuments seldjoucides de Konieh, par exemple, sont, au point de vue de l'architecture proprement dite, différents de ceux de la Perse.

Ces dynasties étrangères contribuèrent parfois à modifier dans un certain sens les styles locaux, soit en provoquant entre les peuples qu'ils réunissaient sous leur domination des relations plus fréquentes, soit, comme l'ont fait les Seldjoucides d'Anatolie, en y apportant le goût des revêtements émaillés, et en cherchant à retrouver, dans les monuments qu'ils faisaient élever à Konieh, quelques-uns des aspects de cette décoration luxueuse qu'ils avaient pu admirer en Perse, soit, comme le firent Houlagou pour la Perse et Tamerlan pour Samarcande, en créant de véritables colonies de céramistes chinois, dont l'influence est nettement établie par certains détails de faïences de revêtement, comme ornementation, et comme tonalité d'émaux [1].

Palais arabe de Rakka. — C'est assurément aux monuments de Séleucie et de Ctésiphon (Madaïn, les deux villes), que furent empruntées les premières formes architecturales des monuments musulmans de Mésopotamie. Cette influence était très naturelle car le Tag-i-Kesra ou palais de Khosroès passait aux yeux de tous pour une véritable merveille. Le palais arabe de Rakka, probablement celui qu'y fit construire Haroun-al-Rachid, et dont un fragment est reproduit ici (fig. 251) d'après une photographie due à l'obligeance de M. V. Chapot, est en effet visiblement inspiré de l'ordonnance inférieure du Tag-i-Kesra (fig. 252) ; c'est aussi probablement sur ce modèle qu'a dû être conçue la façade du palais d'El-Achik ainsi décrit par M. d'Oppenheim [2] : « Il reste une partie du château et des murs épais qui autrefois devaient être flanqués de tours énormes ; la maçonnerie est exécutée en briques avec une perfection remarquable, et la salle intérieure est accusée encore par une sorte de grande terrasse qui sans doute recouvre les



Fig. 252. — Arcade à droite de la porte centrale du Tag-i-Kesra à Ctésiphon. *Dessin de H. Saladin.*

1. Par exemple la mosquée d'Anaour près d'Aksabad, fig. 279.
2. *Vom Mittelmeer zum persischer Golf.* Band II, p. 221.

chambres proprement dites dont les voûtes se sont écroulées ensemble..... La façade principale regarde l'ouest et est aussi tournée vers le fleuve. Il y a là une grande entrée en forme de tour encore bien conservée, qui est ornée de niches et de petites arcades[1].... La construction d'El-Achik est attribuée à Djafar al-Barmeki, vizir d'Haroun-al-Rachid. »

Il faut remarquer, dans ce monument de Rakka, la forme ogivale des baies et l'appareil des arcs dont les rouleaux de la première archivolte semblent appareillés en briques posées de champ, la grande face restant parallèle au mur de face, comme à Ctésiphon, tandis que dans l'archivolte extérieure ou d'encadrement, elles sont posées de façon à ce que leur grande face ne soit pas visible, et que leur tranche seule apparaisse ; le fond de la niche du rez-de-chaussée semble être décoré de briques en relief formant un ornement géométrique ; le bandeau qui couronne cet étage est en briques en dents de scie, mais l'élément le plus intéressant est constitué par une rangée de huit niches ogivales séparées par des colonnes engagées surmontées d'arcatures tréflées séparées elles-mêmes par une longue cannelure creuse à section triangulaire. C'est, je crois, le plus ancien exemple connu de cette arcade tréflée construite en briques et dont les architectes arabes d'Espagne firent plus tard un usage si fréquent et dont ils surent varier les formes avec un art si ingénieux. On reconnaîtra aussi dans la forme des arcatures dont les ogives ont des parties droites (conséquence de la construction en briques), une grande analogie avec ces grandes niches en forme de mitre si fréquentes dans l'architecture arabe d'Égypte à partir de l'époque fatimite.

Mosquée de Samarra. — Très probablement c'était d'une manière analogue qu'étaient construits ces palais de Thinars, d'El-Achik, de Machouka, de Samarra, dont le baron d'Oppenheim mentionne rapidement les ruines, et la fameuse mosquée de Samarra, construite, ainsi que sa tour, en briques jaunes. Ce minaret, prototype du minaret primitif de la mosquée d'Ibn Touloun au Caire[2], est ainsi conçu : « Sur une base carrée s'élève la tour proprement dite avec son escalier en spirale qui se termine par une sorte de cône. Le nombre des révolutions est de six, la hauteur de la tour est, d'après Jones, de

1. C'est bien le même motif que celui de la façade du monument de Rakka.
2. D'Oppenheim, *op. cit.*, p. 222.

163 pieds. Cette tour et les ruines qui l'entourent se nomment *el Maulaouiye*, la seigneuriale. La mosquée paraît construite sur plan carré et a été bâtie par le calife Mostansir; elle a des murs de 320 pas de long qui sont étayés par de nombreux contreforts demi-cylindriques en forme de tours et de la même hauteur que les murs eux-mêmes. Les piliers ressemblent un peu à ceux d'El-Achik, mais ont un plus petit diamètre. Dans l'intérieur de cette enceinte, il y a encore des colonnes et des arcades... Yakoubi mentionne à Samarra trois grands palais : el-Gauchak, el-Oumari, el-Ouaziri, élevés par Montassim, el-Harouniye par Haroun el-Ouatik et les nombreux palais, une colline artificielle, l'hippodrome, la grande mosquée élevés par Djafar-el-Moutaouakil. De Kremer en donne les noms : Kasr-el-Arous, Mokhtar, Ouahid, Garib, le parc Itachiye et le palais Djafariye. » A la mort de Moutaouakil son successeur abandonne Samarra et les habitants sont contraints de quitter leurs demeures, et d'emporter leurs mobiliers, les poutres et les portes de leurs maisons[1].

Bagdad. — Samarra fut donc abandonnée, comme l'avaient été, avant elle, Koufa et Hachemiye, et Bagdad devint la capitale définitive du califat, mais il ne reste rien des édifices que les premiers Abbassides y élevèrent. A Damas, la vieille capitale des Omayades, nous avons pu étudier dans la grande mosquée ce que pouvait être la richesse des premiers temples musulmans. A Bagdad, rien ne subsiste des monuments d'Haroun-al-Rachid et de ses successeurs qui, pendant près de quatre cents ans, y régnèrent d'une façon continue. Peut-être doit-on attribuer ce fait à ce que les constructions y étaient faites en briques crues et en briques cuites et très rarement en pierre (réservée pour les colonnes ou pour le pavage des cours ; c'est l'albâtre de Mossoul qui sert à ces deux usages[1]). Comme les constructions en briques crues sont éphémères, on comprend qu'un grand nombre de monuments où elles étaient employées aient disparu. Mais il faut aussi tenir compte de la destruction presque totale de tous les monuments après la prise de Bagdad par Houlagou (658 H.-1250 J.-C.). D'Oppenheim mentionne les ruines des palais des califes[2], de Mouiz-ed-daula, de l'hôpital de Adad-ed-daula, tous ruinés par Houlagou. Cette destruction fut tellement radicale que rien n'y échappa ; les richesses furent enle-

1. Von Oppenheim, *op. cit.*, vol. II, p. 224.
2. Von Oppenheim, *op. cit.*, p. 240.

vées, les manuscrits brûlés et jetés dans les eaux du Tigre. « Telles étaient les ressources que les hommes avides d'instruction avaient pu rassembler dans cette ville avant une aussi épouvantable catastrophe dit Kotb-ed-din el-Hanafi, que les Mongols ayant jeté dans le Tigre tous les livres des collèges, leur amoncellement forma un pont sur lequel pouvaient passer les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en devint toute noire »[1].

Douane de Bagdad (*medressé de Mostansir transformé en 1823*). *Khan Ortma*. Quel que soit le sentiment qu'on puisse avoir sur l'assertion évidemment hyperbolique de l'historien arabe, il n'en est pas moins vrai que les monuments du califat qui subsistent encore à Bagdad d'après les voyageurs récents, se bornent à ce medressé de Mostansir transformé en douane (fig. 7) et dont une longue inscription donne la date (306 H.-1232 J.-C.) ; au minaret de la mosquée de Souk-el-Ghazl (632 H.-1234 J.-C.) et au Khan Ortma qui est attribué par d'Oppenheim à la période califale. Ce dernier édifice a été décrit très exactement par M. Dieulafoy[2]. C'est un vaisseau rectangulaire couvert de voûtes reposant sur une série, de grands arcs parallèles, au premier étage un balcon est soutenu par des encorbellements en stalactites très élémentaires. Des contreforts intérieurs reçoivent la retombée des arcs minces reliés entre eux par des voûtains ; en leur centre ces voûtains ou berceaux cylindriques sont interrompus et surmontés de petites coupoles ajourées portant en partie sur le tympan des grands arcs et en partie sur les reins de ces voûtains ; les voûtes sont décorées de mosaïques monochromes... les bandeaux et les tympans sont couverts de briques estampées analogues à celles du tombeau de Zobeïde et des édifices persans de la période seldjoucide[3].

Koufa. — Il faudrait pouvoir fouiller ces ruines abandonnées comme celles que Tavernier[4] mentionne à quatre jours au sud de Mechhed-Ali, l'ancienne Koufa. « Ce grand palais tout de briques cuites au feu,... chaque brique d'un demi pied en carré et épaisse de six pouces ; il y a dans ce palais trois grandes cours et dans chacune de beaux bâtiments avec deux rangs d'arcades qui sont l'un sur l'autre. Quoique ce grand palais soit inhabité, il est encore tout entier... Devant la porte de ce palais, il y a un étang accompagné

1. Le Bon, *La Civilisation des Arabes*, p. 168.
2. *Tour du monde*, t. XLIX, 1885, p. 156.
3. *Tour du monde*, 1er semestre 1885.
4. *Voyages*, I. p. 165.

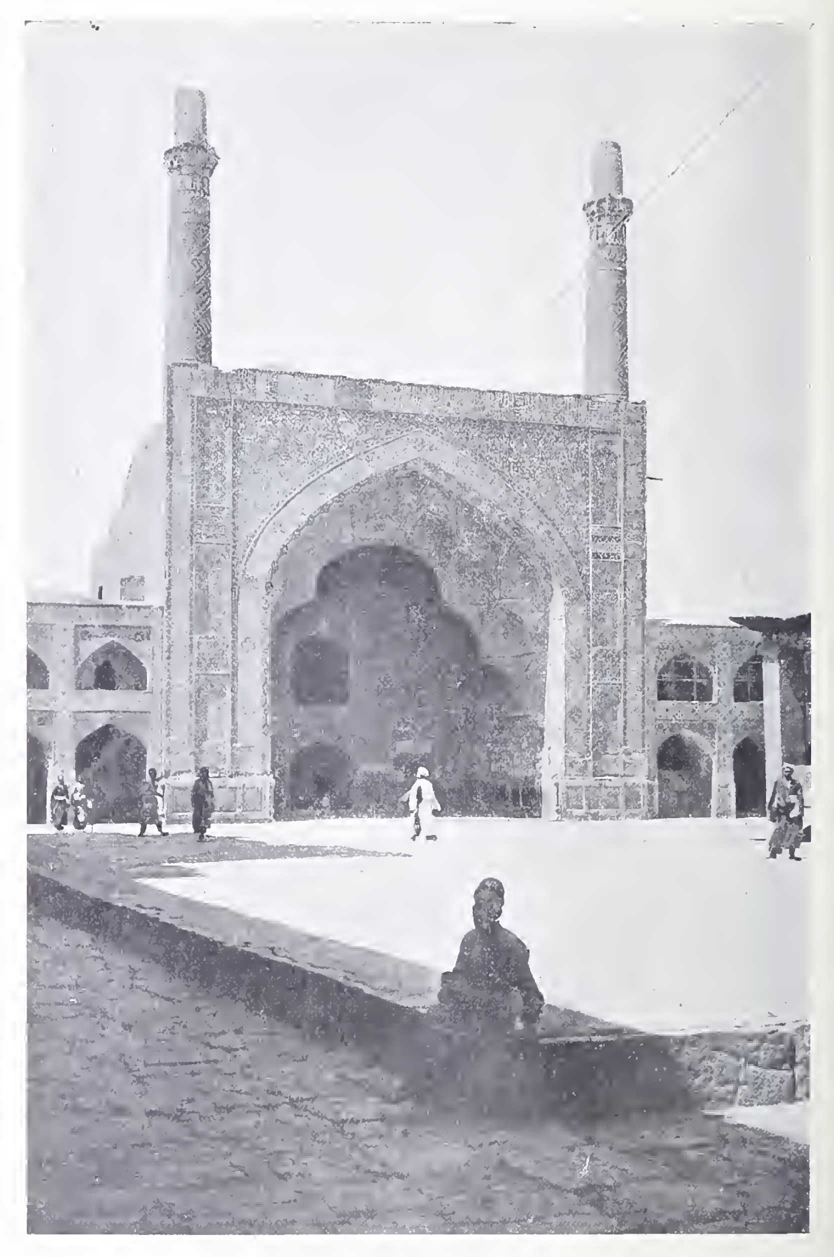


Fig. 253. — Cour intérieure et liwan principal de la mosquée Djouma, ou du vendredi à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

d'un canal qui est à sec. Le fond du canal est en briques, de même que la voûte qui est à fleur de terre, et les Arabes croient que ç'a

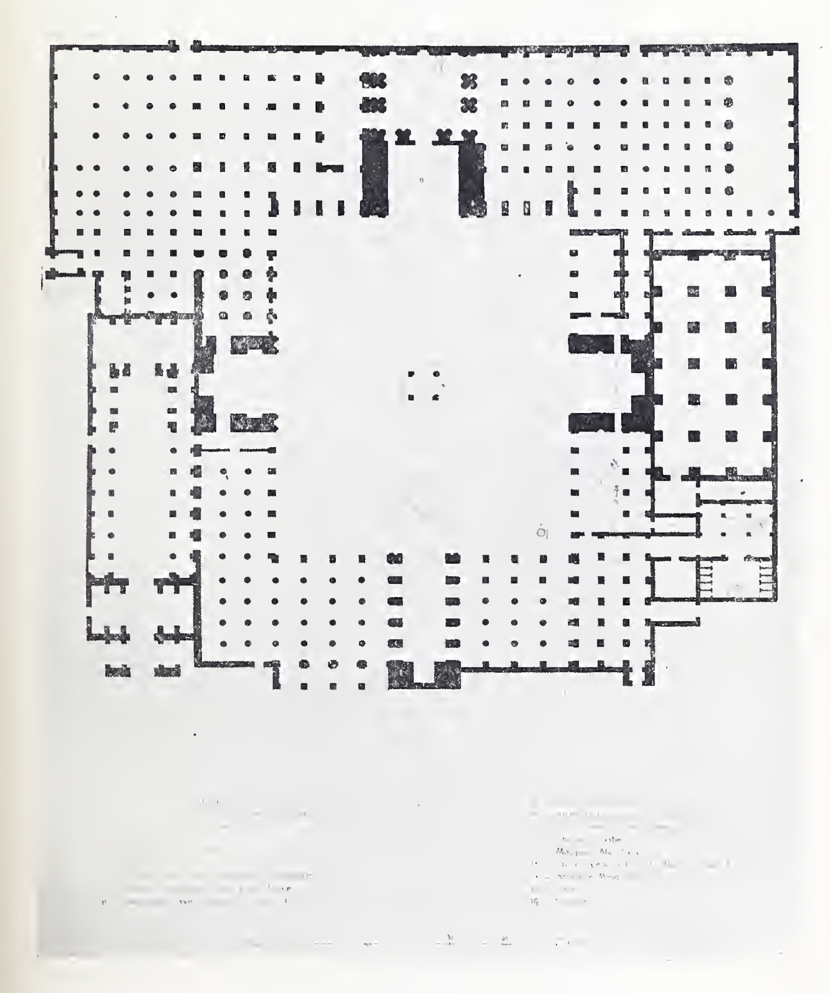


Fig. 254. — Mosquée Djouma à Ispahan — construite de 143 à 152 H. sous le califat de l'abbasside el-Mansour agrandie vers 1080 par Melik Chah, réparée sous Chah Tamasp (1523-1576) et sous Chah Abbas (1585-1628). — *Plan par P. Coste.*

a été un conduit par lequel on faisait passer l'eau de l'Euphrate qui est éloignée de ce lieu d'environ vingt lieues. »



Fig. 255. — Colonne d'angle dans une des salles intérieures de la mosquée Djouma à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Premières mosquées persanes de l'époque des Abbassides. — C'est en Perse que nous retrouvons des monuments de cette époque plus ou moins remaniés. C'est la mosquée Djouma de Kazvin rebâtie par Haroun-al-Rachid en 786 J.-C. sur le plan primitif de la mosquée construite dans les premiers temps de l'hégire par Mohammed-ibn-Hadjadj ; c'est la mosquée de Chiraz construite en

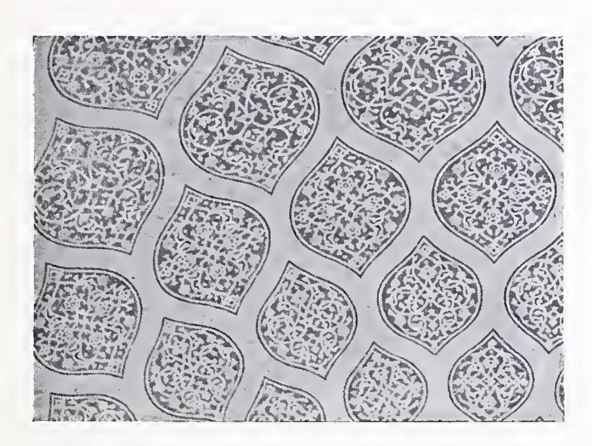


Fig. 256. — Détail de construction de la voûte de la grande coupole de la Mosquée Djouma à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

875 J.-C. par Amr-ibn-Leïs, avec son pavillon carré, au centre de la cour : le « Khoda Khane [1] » ou maison de Dieu, souvenir de la Kaaba de la Mecque ; c'est surtout la mosquée Djouma d'Ispahan construite de 143 à 152 de l'hégire (760-762 J.-C.) sous le califat de l'abbasside El-Mansour et agrandie sous Malik-Chah (471 H.-1080 J.-C.), réparée sous Chah-Tamasp (1523-1676 J.-C.) et sous Chah-Abbas (1585-1628 J.-C.).

Mosquée Djouma d'Ispahan. — Le plan de cette mosquée (fig. 254) est très particulier. Il comporte une grande cour carrée, avec au centre, un petit pavillon également carré. Les quatre faces de la cour sont décorées d'énormes portails en voussures reliés entre eux par des portiques à deux rangs d'arcades superposées [2]. Le plus beau

1. Ou peut-être réminiscence des salles centrales des palais sassanides, par exemple du petit palais de Kasr-i-Chirin. Cf. *supra*, fig. 12.

2. Ces portiques superposés abritent des chambres d'étudiants et ces grandes mosquées persanes sont un peu comme d'immenses medressés. Le plan cruciforme des medressés syriens et égyptiens qui pourrait être considéré comme la contraction à l'extrême du plan de la mosquée persane réduite à ses quatre liwans devrait-il être attribué à une origine persane ?

et le plus grand (fig. 253) donne entrée dans le sanctuaire proprement dit et est flanqué de deux grands minarets. Ceux-ci qui pourraient être prosaïquement comparés à de gigantesques cheminées d'usines sont légèrement coniques et couronnés par un balcon soutenu par des encorbellements en stalactites d'où le muezzin appelle à la prière [1].

L'aspect de ce plan est très caractéristique et très différent du plan classique des mosquées primitives. Cette cour carrée, ces grands portails qui sont une sorte de réplique de l'arc colossal du palais de Chosroès à Ctésiphon, forment le parti même de l'édifice. Le reste n'est que remplissage et la mosquée aux nefs parallèles et multiples se trouve, en quelque sorte, répétée quatre fois. Elle a été simplement éventrée en son milieu, et subsiste encore puisque toute la partie du fond de chaque côté du sanctuaire paraît être identique et former de chaque côté une mosquée distincte avec son mihrab. Au centre de ces deux ailes, le véritable sanctuaire s'abrite sous une énorme coupole. Nous verrons que plus tard sous Chah-Abbas, le plan type de la mosquée persane se crée, la mosquée à nefs a disparu et le parti de la cour avec ses quatre liwans (mosquée Impériale à Ispahan [2], fig. 290) devient seul prédominant.

Les voûtes sont soutenues ou par des piliers carrés, ou par des piliers composés de quatre colonnes engagées [3] ; ce sont ceux qui supportent la coupole. Le plan de Coste indique au n° 14 la vieille mosquée dont nous donnons une vue intérieure fig. 257. Au n° 12 est la mosquée Abd-el-Aziz. La fig. 258 donne la vue intérieure du liwan nord. Je pense que ces mosquées 14 et 12 ont été incorporées après coup à la vieille mosquée primitive qui comporte les nefs s'étendant de part et d'autre du sanctuaire. Celui-ci est surmonté d'une coupole intérieure construite en briques disposées suivant des nervures sinueuses dont les intervalles sont remplis par des panneaux de mosaïques de faïences bleues sur fond jaune (fig. 256) et recouverte par un dôme extérieur orné de faïences.

1. Ces minarets sont exécutés en briques émaillées à dessins élégants et couronnés par une galerie soutenue par un encorbellement formé de stalactites.

2. Nous avons vu, à propos de la mosquée du sultan Hassan au Caire, que la préoccupation de son fondateur avait été l'imitation du Tag-i-Kesra.

3. J'ai dit plus haut, pp. 47 et 91, que la forme de ces piliers à quatre colonnes engagées, me semblait d'origine chaldéenne ou mésopotamienne et qu'on pouvait les rapprocher des colonnes analogues trouvées à Tello et à Suse.

La fig. 255 donne une des colonnes qui cantonnent les angles des salles intérieures. Cette colonne est en marbre sculpté et son fût qui repose sur une base calyciforme est décoré sur toute sa surface d'entrelacs d'arabesques. Le chapiteau a des stalactites rectilignes dont le caractère est spécial à l'art persan

La voussure du grand porche (fig. 253) est très remarquable, non seulement par sa décoration de faïences et de briques émaillées, par



Fig. 257. — Mosquée du vendredi à Ispahan Intérieur de l'ancienne mosquée (n° 14 du plan). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

ses deux minarets également revêtus de briques émaillées, mais encore par le système même de sa construction. Le plan rectangulaire sur lequel elle est élevée ne comporte pas, en effet, un berceau ; c'est une demi-coupole précédant une coupole (toutes deux étoilées), qui, par une suite de stalactites sur plan triangulaire, s'étageant en encorbellements, arrivent à racheter ce plan rectangulaire. Cette suite de stalactites superposées est d'une grande hardiesse, et ces voûtes semblent suspendues dans les airs. Peut-être en trouvera-t-on cependant la proportion un peu lourde.

Ces stalactites sont construites en briques dont les unes sont restées roses, les autres émaillées. Chardin [1] a donné de cette

1. *Voyages en Perse*, t. VIII, p. 1.

mosquée une description fort détaillée : « L'ouvrage est revêtu dedans et dehors de carreaux d'émail peints de moresques (arabesques) vifs et luisants, excepté le bas, à huit pieds de hauteur, qui est revêtu de belles tables de porphyre ondé et rubané (ce doit être de l'albâtre de Tauris) qui sont celles que Abbas le Grand



Fig. 258. — Mosquée Djouma à Ispahan une des nefs du liwan nord. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

voulait faire enlever pour servir à la mosquée royale. Il y a partout, aux frises, aux corniches et le long des murs, des versets de l'Alcoran et des sentences des imans. Le diamètre du grand dôme est de plus de cent pieds. Au devant de ce dôme, qui fait comme le chœur du temple, il y a une fort spacieuse cour entourée de cloîtres dont le devant est en arcades soutenues par de gros pilastres de même ouvrage que les dômes ; des gens d'église et des étudiants en théologie logent sous ces arcades-là qui sont fermées de châssis sur le devant. Cette mosquée a deux tourelles ou aiguilles (minarets) hautes et munies de briques d'émail et sept portes. Chaque porte principale de ce grand édifice a son nom particulier, et comme les dômes et les tours, quelques-uns étant pris du fondateur particulier, car cette mosquée est l'œuvre de plusieurs princes. Le nom de chaque prince est écrit en grosses lettres sur le frontispice, et les

noms des architectes et des principaux ouvriers y sont aussi, comme récompense, je crois, de leur application, mais les inscriptions en sont simples... Les antiquités d'Ispahan portent que c'est le roi Malik Chah-Djelal-ed-din, lequel vivait l'an 400 de l'hégire, qui en est le fondateur; mais il faut qu'il n'en ait été que le restaurateur, car le dôme septentrional est inscrit du roi Mansour et le dôme méridional du roi Joussouf qui régnait bien auparavant... Il y a un bassin d'eau carré au milieu de la cour, lequel est fort



Fig. 259. — Mosquée des Corbeaux à Barfrouch fondée vers 889 J.-C. -275 H. — D'après une photographie communiquée par *J. de Morgan*.

grand, et dans lequel on a bâti un jubé ou placitre en bois, à trois pieds de l'eau, où vingt personnes peuvent tenir, et c'est où l'on va faire ses prières après s'être purifié. »

Les encorbellements successifs formés par les stalactites ont conduit non seulement à constituer des voussures ou des pendentifs, mais encore de véritables coupoles qui, dans certains cas, comme, par exemple, pour le tombeau d'Imam-Zadé-Touil, près de Dizfoul et de Tag-Eiwan [1], ou celui de Zobeïde près de Bagdad (fig. 250), constituent une silhouette assez bizarre par la façon dont s'étagent les extrados apparents de toutes ces stalactites. Dans ce dernier exemple, de petits orifices, percés au sommet des stalactites et bouchés par une lentille de verre scellée dans la maçonnerie, permettent d'obtenir un éclairage intérieur suffisant.

1. Dieulafoy, *T. du Monde*, t. LI, 1886, p. 72.

Mosquée des Corbeaux à Barfrouch. — Par ordre chronologique, viendrait, d'après M. J. de Morgan, ensuite la mosquée des Corbeaux à Barfrouch (Mazendéran), qui donne une idée de ce

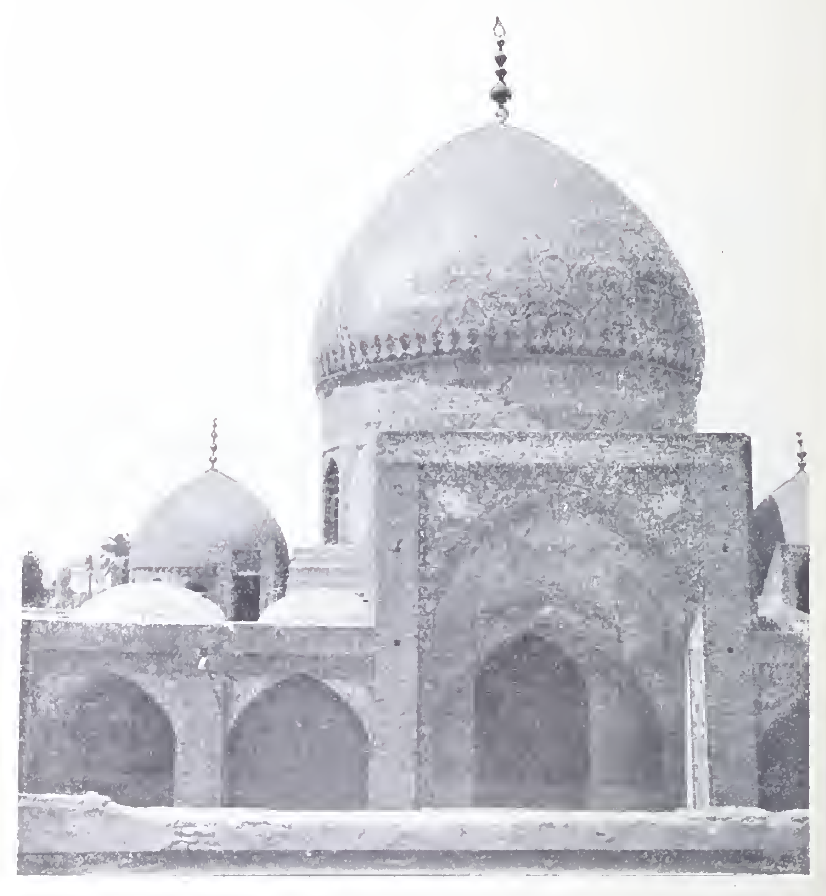


Fig. 260. — Grande mosquée de Bagdad, fondée par Abou Djafar el-Mansour (143 H.-760 J.-C.), restaurée à plusieurs reprises. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

que peuvent être ces petites mosquées de campagne en Perse. Celle-ci semble, d'ailleurs, avoir été restaurée à une époque relativement récente (fig. 259).

Grande mosquée de Bagdad. — La grande mosquée de Bagdad qui lui est postérieure, car elle fut fondée par Abou-Djafar-el-Mansour en 142 H. (760 J.-C.), présente un sanctuaire voûté, flanqué

de nefs latérales avec petites coupoles. Mais (fig. 260) le grand dôme paraît avoir été restauré au XVIe ou XVIIe siècle et présente en effet une grande analogie avec les dômes persans de cette époque. La forme légèrement bulbeuse de son profil semble l'indiquer; et l'on doit remarquer à ce propos, que plus le surplomb du dôme est



Fig. 261. — Mosquée Djelal-ed-din à Chiraz. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

grand sur le nu du tambour et plus l'époque à laquelle il a été construit est récente. Ainsi, par exemple, le dôme (fig. 261) de la mosquée Djelal-ed-din à Chiraz qui est tout à fait moderne, présente nettement ce caractère de surplomb exagéré. Ce tour de force n'est d'ailleurs surprenant qu'en apparence. Nous verrons plus loin, en décrivant le dôme du tombeau de Tamerlan à Samarcande, à l'aide de quel artifice on obtient ce résultat. Le dôme de la grande

mosquée de Bagdad est tout entier, ainsi que son tambour, recouvert de faïences émaillées décorées d'arabesques entrelacées et surmonté d'un épi en bronze doré.



Fig. 262. — Tombeau du sultan Sandjar à Merv († 552 H.-1157 J.-C.).
Cliché Paul Nadar.

Dômes persans. — La construction de ces dômes a toujours été un problème assez difficile, à la solution duquel les architectes persans ont apporté un soin extrême ; ils ont employé les procédés les plus ingénieux pour en assurer la stabilité ; non seulement ils ont fait usage de chainages en bois pour cercler pour ainsi dire la base

de la coupole, à l'endroit où elle repose sur le tambour, mais ils ont encore cherché par diverses combinaisons à assurer la rigidité de celui-ci, et à donner aux angles de la construction le plus de solidité possible.

Tombeau du sultan Sandjar (*Merv*). — Ainsi, par exemple au tombeau du sultan Sandjar à Merv (fig. 262) la coupole paraît avoir été construite en double paroi, comme celle du tombeau d'Oldjaïtou Khodabendeh à Sultanieh (fig. 266); cette coupole repose elle-même sur un tambour constitué par un mur cylindrique raidi en son pourtour par trois étages d'arcades à jour formant comme autant de contreforts. Ce tambour porte sur une série de huit grands arcs très épais, dont quatre sont ajourés pour aboutir aux coupoles aujourd'hui effondrées qui se trouvaient sous les pinacles angulaires. Ceux-ci, très probablement, étaient surmontés de minarets élevés qui, de même que dans le tombeau d'Oldjaïtou, chargeaient fortement les angles de la construction afin d'y annuler les poussées des arcs intérieurs. Toutes ces dispositions se lisent facilement sur la fig. 262 et prouvent que les architectes de ce monument étaient d'une habileté remarquable. On ne peut s'empêcher, à la vue de ce monument, de se rappeler les grandes coupoles romaines (comme, par exemple, celle de la Minerva medica), si ingénieusement disposées, elles aussi, pour équilibrer par une succession d'arcs, de piles et d'enveloppes concentriques, les poussées énergiques que leur grande portée développait nécessairement.

Grande mosquée de Mossoul (1150-1191 J.-C.). — Si en Perse ou dans le Turkestan, la décoration de ces monuments de briques était, comme au tombeau du sultan Sandjar, réduite à des jeux de dispositions géométriques dans lesquelles n'intervenait que très modestement l'emploi de la brique émaillée, dans les régions comme le nord de la Mésopotamie où des carrières d'albâtre gypseux permettaient l'emploi de la pierre, la décoration sculptée reprenait son importance. Ainsi, par exemple, à la grande mosquée de Mossoul (fondée par Seïf-ed-din Ghazi en 1150 J.-C. et embellie ou restaurée en 1191), le mihrab tout entier est en albâtre gypseux (fig. 263); on y retrouve les colonnes à bases et à chapiteaux calyciformes, une ornementation touffue que justifie l'emploi des décorations en plâtre ajouré dont l'emploi est habituel à Mossoul [1], et enfin certaines formes

1. On trouve la décoration en plâtre découpé dans quelques monuments musulmans à Mossoul. Thévenot (*Voyages*, t. III, p. 176) cite deux mosquées ornées de cette façon (Voir chapitre premier de ce volume, p. 33).

d'archivoltes ou à redans, ou à voussoirs cannelés que nous avons déjà remarquées dans les édifices de la Syrie du Nord et que nous retrouverons dans les monuments de Konieh. Les arcatures feintes



Fig. 263. — Mihrab de la grande mosquée de Mossoul bâtie par Seïf-ed-din Ghazi vers 1150 J.-C., terminée en 1191 (586 H.), d'après Ibn el Athir, cité par d'Oppenheim[1]. — *Cliché Gervais-Courtellemont*, d'après *Jouannin*.

des parties latérales sont traitées comme de l'architecture de pierre, et ce petit monument ne se rattache plus que par de lointaines analogies à la décoration mésopotamienne si dépendante de l'emploi de la brique. La mosquée elle-même contient aussi des traces de décorations magnifiques exécutées en plâtre sculpté [1].

1. Von Oppenheim, *op. cit.*, II, p. 176.

Néanmoins d'autres monuments de Mossoul présentent des exemples d'emploi de céramique émaillée ; ainsi, par exemple, le minaret de la mosquée d'Hammou-Kaddo [1] qui est couronné d'une coupole ornée de faïences bleues et vertes.

Kara Seraï (Mossoul). — Dans le Kara Seraï, l'ancien palais de Bedr ed-din-Loulou [2] à Mossoul, se trouvent aussi des décorations en plâtre sculpté, frises d'inscriptions ornementales, arcatures entrelacées et enfin figures de personnages assis, tellement semblables, dit Niebuhr, qu'elles paraissent avoir été imprimées dans la chaux dans une même forme (avec un même moule) [3]. C'est donc à Mossoul que nous devrions arrêter la limite occidentale de l'influence persane. Si plus tard certains éléments persans se trouvèrent mêlés, ou dans l'architecture des monuments de Konich, ou dans l'architecture turque de Constantinople, ce fut, dans les premiers cas, par l'emploi de la faïence pour la décoration des intérieurs et dans le second cas par l'expatriation forcée d'artisans persans enlevés de Tauris par le sultan Sélim.

Tombeau de la fille d'Houlagou à Maragha (1260 J.-C.). — La brusque conquête de la Perse par les Mongols, tout en amenant le contact d'influences diverses et de races nouvelles, ne semble pas avoir influé sur l'architecture elle-même. Celle-ci s'était développée peu à peu sur place, par l'emploi des matériaux du pays, la brique, ou la pierre, suivant les lieux. Et lorsque la fille d'Houlagou fut enterrée à Maragha (Perse) en 1260, son tombeau (fig. 264) fut construit d'après les méthodes locales. On y voit employée la terre cuite émaillée en mosaïques, en stalactites, en arabesques géométriques. Ce tombeau était originairement surmonté d'une pyramide à base polygonale dont la partie inférieure seule subsiste. Il consiste en une sorte de chapelle, dont les faces limitées par des contreforts peu saillants, et décorés d'arabesques géométriques en relief, reposent sur un soubassement appareillé en pierre. Les arcades qui reposent sur ces contreforts sont aveugles et remplies par de larges stalactites ; la corniche est formée également de stalactites en terre cuite, et reçoit directement l'égout du toit.

1. Von Oppenheim, *ibid.*, p. 176.
2. Max van Berchem, dans *Orientalische Studien* (*Festschrift für Th. Nödelke*, etc., 1906).
3. Comparer avec les fragments de décoration en relief, animaux, ornements, etc., rapportés de Konich et donnés au Musée des Arts décoratifs, par M. Koechlin. Ces fragments semblent avoir été moulés, car, non seulement ils sont d'un modelé très mou, et l'on n'y voit pas de traces d'outil, mais encore le plâtre est plein de bulles, ce qui n'arrive que pour du plâtre moulé.

Cette forme de mausolée paraît être particulière à la Perse. Que ces chapelles soient sur plan carré, comme certains tombeaux d'Amol (fig. 265), ou sur plan circulaire ou étoilé, ou polygonal (tombeaux de Reï, de Barfrouch, d'Amol, de Nakchevan, de Véramine, de

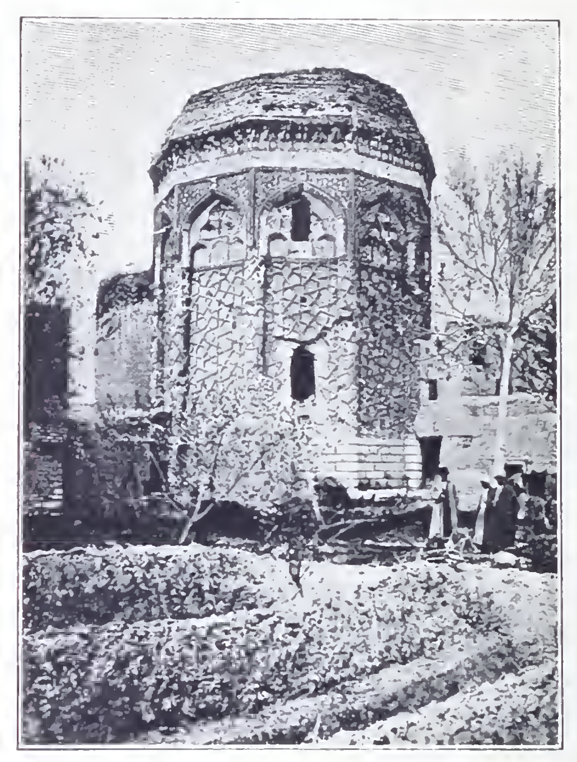


Fig. 264. — Tombeau de la fille d'Houlagou à Maragha vers 1260 J.-C.
D'après une photographie de J. de Morgan.

Démavend [1], etc . . . .), elles ressemblent toujours à des tours isolées et ne semblent pas pouvoir être rattachés à aucun monument funéraire assyrien ou chaldéen, pas plus qu'à des modèles qui, aux premiers temps de l'hégire, seraient venus d'Asie Mineure ou d'Égypte. Je ne crois pas que l'on puisse, d'un autre côté, penser que les tertres funéraires des populations turcomanes ou mongoles aient pu en donner l'idée. Aucune ressemblance ne peut être invoquée à l'appui

1. Fig. 302 A.

de cette hypothèse. Il ne reste alors qu'à les comparer à d'énormes pavillons de tentes.

Certaines tentes, dont le toit polygonal s'arrête au-dessus des parois verticales formant comme les murs mêmes de la tente, en

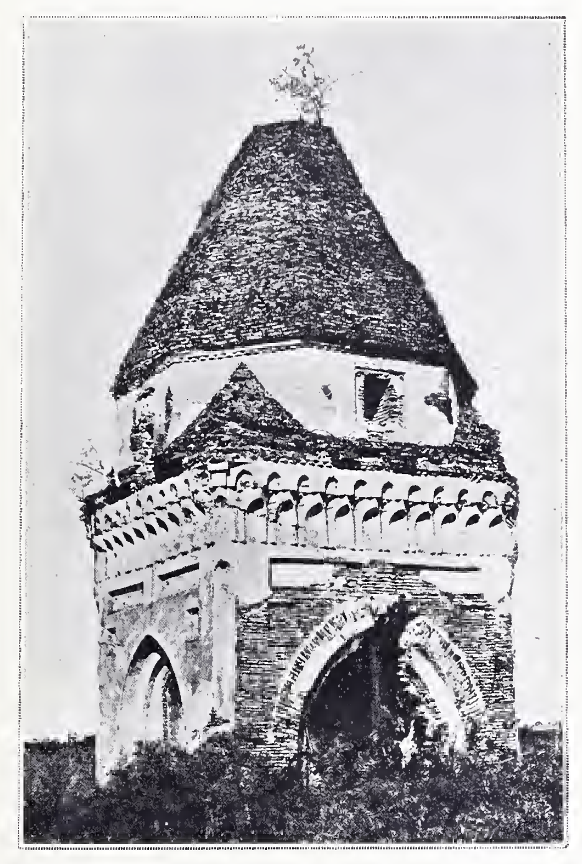


Fig. 265. — Mausolée de Nazir-ul-Hakk à Amol (864-913 H.-1460-1508 J.-C.). D'après Sarre (*Denkmäler*).

donneraient assurément la silhouette, que le plan soit circulaire, carré, ou polygonal. Le mausolée de la fille d'Houlagou représenterait alors un pavillon soutenu par des poteaux figurés par les contreforts, et cette décoration géométrique qui enserre le tout comme dans un même réseau, figurerait parfaitement l'étoffe à

la décoration régulière et uniforme tendue sur ces poteaux eux-mêmes. Mais cette hypothèse ne s'applique pas aux tombes de Reï à plan étoilé, qui semblent formées de prismes triangulaires juxtaposés, ou



Fig. 266. — Plan et coupe du tombeau d'Oldjaïtou Khodabendeh à Sultanieh, d'après Dieulafoy (720 H.-1320 J.-C.).

à certaines tombes de Démavend ou du Khorassan constituées par une suite de demi-cylindres juxtaposés sur plan circulaire et formant comme un énorme cylindre à cannelures convexes. Bien que séduisante, cette hypothèse n'est pas pleinement satisfaisante.

Ne serait-il pas plus simple de rappeler que l'idée funèbre chez les Persans, avant l'islamisme, s'exprimait par des tours funéraires, ces tours du silence où tous les cadavres indistinctement étaient exposés ; que la tour serait restée chez eux, même après l'établissement de la religion nouvelle, comme le symbole parfait de la sépulture, et que cette tradition antéislamique aurait survécu, comme tant d'autres, telles que les fêtes du Naurouz, etc...

Quoi qu'il en soit, cette forme de tour polygonale, carrée ou cylindrique, surmontée d'une toiture conique ou pyramidale est particulière aux tombeaux, mais les sépultures royales étaient, nous l'avons déjà vu par le tombeau du sultan Sandjar à Merv, de véritables monuments ; celui d'Oldjaïtou Khoda-bendeh à Sultanieh en est certes un des plus beaux exemples.

Tombeau d'Oldjaïtou Khodabendeh à Sultanieh (Commencement du XIVe siècle). — Elevé sur un plan octogonal (fig. 266), il se compose essentiellement d'une grande coupole reposant sur ses murs et contrebutée par deux étages de galeries qui l'entourent (fig. 267). Non seulement la coupole est chaînée à sa base par un triple rang de poutres [1], formant une enrayure continue, mais les minarets qui surmontaient les huit angles extérieurs du monument remplissaient là le rôle des pinacles des contreforts de nos monuments du moyen âge, et annulaient en ces points l'effet de la poussée des voûtes [2], non pas seulement de la coupole elle-même, mais surtout des huit grands arcs sur lesquels elle repose (v. la coupe) et des arcs des galeries. La coupole elle-même est double, la voûte intérieure est reliée à la voûte extérieure par une série d'alvéoles [3], formées par des méridiens et des parallèles constitués par de petits arcs en briques, dont l'ensemble forme un énorme réseau à la fois léger et résistant, s'opposant à toute déformation d'abord, et ensuite permettant une exécution rapide et économique. Ce système de construction est parfaitement visible sur

1. Ces tirants en bois sont très fréquents en Orient, chez les Byzantins, les Arabes d'Égypte, les Turcs, les Persans, c'est une tradition probablement mésopotamienne, ou à coup sûr, sassanide. Cf. Dieulafoy, *L'Art antique de la Perse* (Tag-i-Kesra, à Ctésiphon).

2. Le tombeau d'Ahmed-Chah, à Kandahar, dans l'Afghanistan, me semble avoir été construit sur une donnée analogue.

3. Ce mode de construction alvéolaire était employé par les Romains. Cf. Choisy, *L'Art de bâtir chez les Romains*, fig. 18. Mais les alvéoles étaient remplies ensuite par du béton. Il n'y a donc aucune analogie avec le procédé employé par l'architecte de Sultanieh.

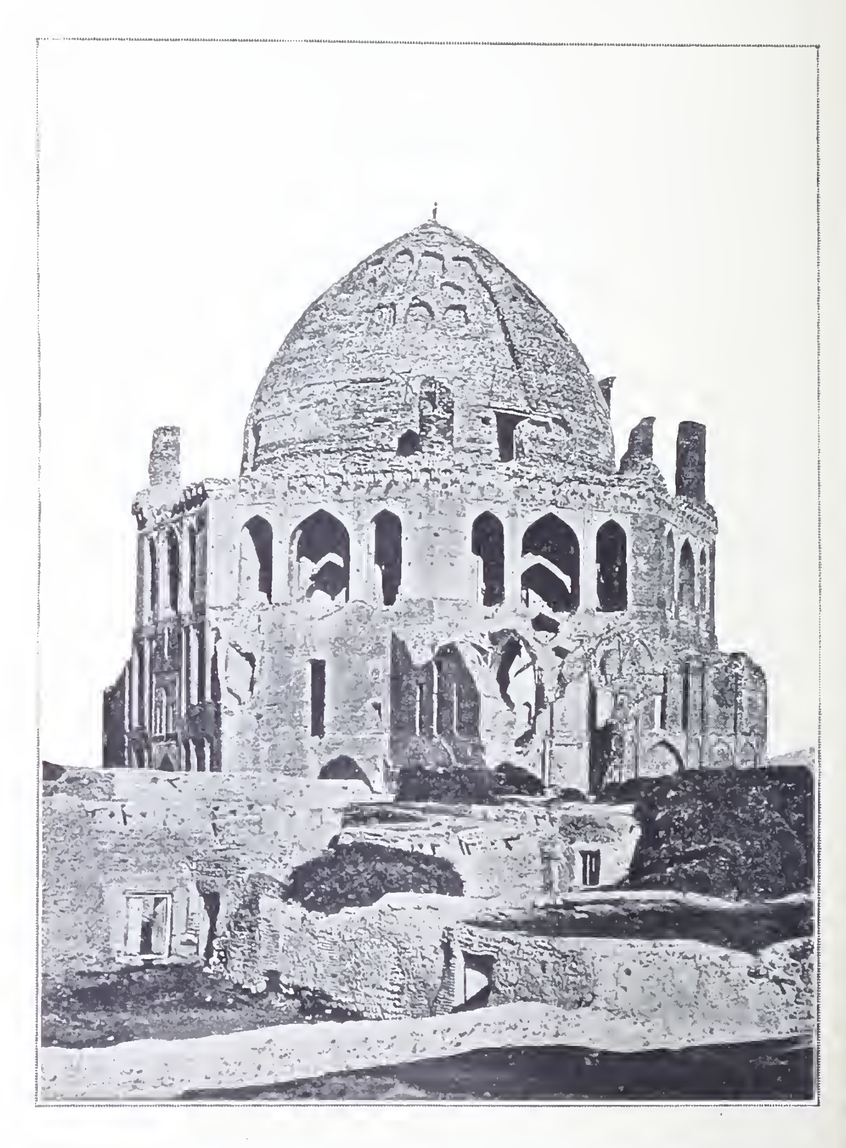


Fig. 267. — Vue d'ensemble du tombeau d'Oldjaïtou à Sultanieh, d'après Sarre (*Denkmäler*) (720 H.-1320 J.-C.).

la photographie (fig. 267), ainsi que sur la coupe (fig. 266) mais, dans cette dernière il semble qu'on ait figuré un nombre d'alvéoles bien supérieur à celui que parait indiquer la photographie.

Cette mosquée funéraire fut achevée au commencement du XIV[e] siècle par Oldjaïtou Khodabendeh, fils d'Arghoun-khan, petit-fils d'Houlagou et fondateur de Sultanieh [1]. M. Dieulafoy en a donné une excellente description [2], mais comme on peut aisément la lire et comme Hommaire de Hell a vu le monument dans un état de conservation plus complet [3], c'est à ce dernier que nous emprunterons ces lignes : « Des escaliers intérieurs montent « aux tribunes, aux angles rentrants (de l'octogone et des niches « inférieures) sont des colonnes octogonales en briques vernis- « sées à fond bleu d'azur avec entrelacs blanc et bleu clair, « elles sont surmontées d'un polyèdre qui présente la même « ornementation [4]. Au-dessus des colonnes une magnifique frise « dont les caractères en relief (de plâtre) paraissent avoir été « dorés sur un fond bleu. Une petite corniche orne la partie supé- « rieure de cette inscription ; elle est ornée de sculptures. La forme « octogonale a fait supprimer les pendentifs [5], la figure octogonale « se transforme en cercle à l'aide d'une ornementation à angles qui « se trouve à la base de la coupole et qui fait légèrement voûte « aux angles. La coupole a quatre ouvertures rectangulaires (on le « voit nettement à la base du dôme sur la fig. 267) à sa partie infé- « rieure ; le jour arrive encore dans l'intérieur de la mosquée par « les fenêtres qui donnent dans les tribunes et qui sont au nombre « de trois, une grande et deux petites. Il faut s'élever d'une « marche pour entrer dans les niches inférieures. Les voûtes sont « généralement à ogives surbaissées ; la courbe de ces voûtes est « régulière, sans renflement apparent; cependant quelques-unes « font pressentir la forme rectiligne adoptée plus tard. Tout l'inté- « rieur de la mosquée est orné dans le principe de briques vernis- « sées recouvrant certaines parties et formant dans d'autres, comme

1. J. Dieulafoy, *Tour du monde*, XLV, p. 146.
M. Dieulafoy en a donné également une description raisonnée avec les tracés géométriques des proportions dans *L'Art antique de la Perse*, t. V, fig. 122 et suiv.
2. *Op. cit.*, ibid.
3. Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. III, p. 400,
4. Ce sont de ces chapiteaux très simples, comme on en voit, par exemple, sur les colonnettes de faïence, au porche de la mosquée de Chah-Sindeh à Samarcande, fig. 271.
5. Ce sont probablement des encorbellements formés par des stalactites.

« à la partie inférieure, des dessins en s'enchevêtrant au milieu de « briques ordinaires ».

Le travail est ici, de même qu'à Tauris, celui de la mosaïque :

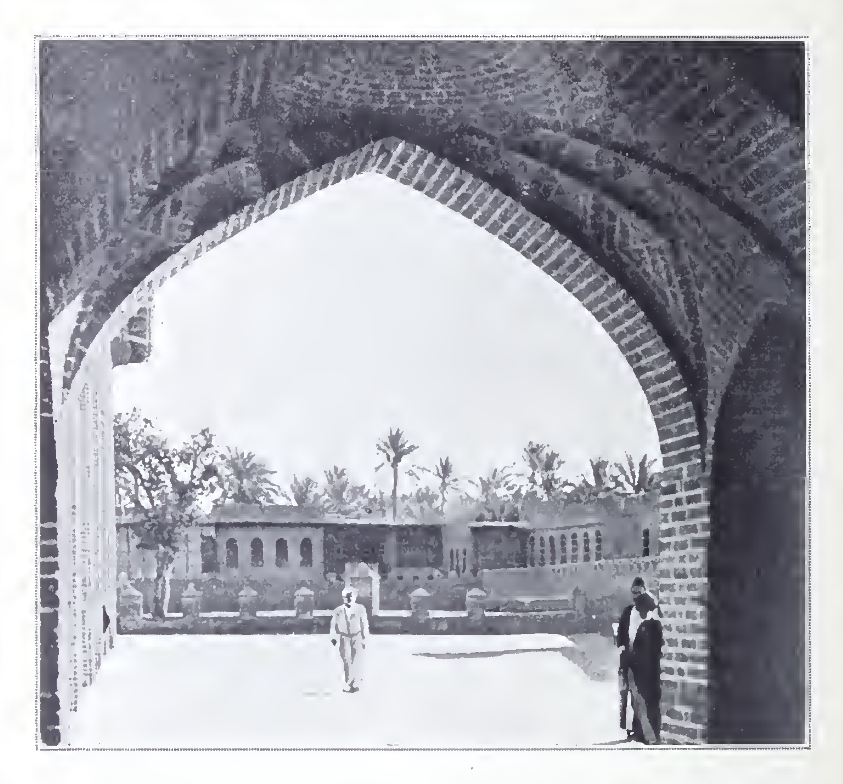


Fig. 268. — Entrée de la Mosquée d'Abou Hanifé Imam Azam à Bagdad. Restaurée en 1638 par le sultan Mourad. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

les morceaux vernissés ont 0,02 d'épaisseur, la terre en est plus cuite qu'à la mosquée bleue [1], elle est rouge (M. Dieulafoy dit que les briques intérieures sont couleur crème et que les lambris des chapelles et les faces des piliers sont recouverts de panneaux de mosaïques dont les dessins, composés d'étoiles gravées serties d'émaux bleu de ciel, se détachent sur un fond de briques blanches).

1. Voir plus loin, fig. 282, 283, 284 et 284 *bis* : je ne crois pas que cette terre soit plus rouge parce qu'elle est plus cuite, la couleur rouge n'étant pas l'indication d'une cuisson plus intense. Elle indique seulement une quantité plus ou moins grande d'oxyde de fer dans la composition de la terre.

Plus tard, sous un des premiers princes Sefévides [1], tout l'intérieur de la mosquée a été recouvert d'un épais plâtrage sur lequel se trouvent de nombreuses inscriptions, de magnifiques rosaces décorant le fond des niches inférieures. On comprend d'autant moins ce travail que partout où le plâtrage est tombé la mosaïque est parfaitement intacte et d'une admirable perfection [2]. Toute la mosquée est construite en briques moulées de 0,05 d'épaisseur et de 0,10 de côté; elles sont carrées, une simple couche de mortier les sépare. Dans la coupole ce sont les épaisseurs de briques qui paraissent ; chaque rangée forme une arche [3]... à part la grande inscription et celles placées immédiatement au-dessous des tribunes, toutes les autres sont blanches à fond bleu. Sur les faces angulaires de l'octogone, d'autres inscriptions verticales s'élèvent jusqu'au-dessus du dôme. Les parois des voûtes en sont également garnies. Les rosaces et autres ornements décorant les archivoltes et les tympans se détachent sur un fond bleu. Outre la grande inscription circulaire, deux autres entourent la base et la naissance de la coupole... les galeries extérieures sont percées de trois fenêtres : une grande et deux petites. Les voûtes de ces galeries [4] en mosaïque sont intactes ; celle du centre offre une étoile, toutes sont admirables de dessin et de couleur, le fond est couleur de chair, et les tympans des fenêtres sont bleus. C'est au-dessus de cette partie octogonale, garnie autrefois d'un minaret à tous les angles, que s'élève la coupole, couverte, comme les murs et les encadrements des fenêtres, de briques vernies avec dessins [5] ; peut-être les faces de la mosquée en étaient-elles

1. Dieulafoy, *Tour du Monde*, XLV, p. 46.
2. On le comprend à mon avis fort bien, en pensant que le restaurateur du monument a préféré cacher l'œuvre de son prédécesseur pour y substituer la sienne.
3. Ou plutôt un arc.
4. Les parties du monument incontestablement les plus soignées sont les voûtes des galeries supérieures. Les dessins exécutés en relief sont recouverts de peintures à la détrempe dont les tons varient du gris au rouge vineux. On ne saurait donner une idée de la richesse de cette polychromie rappelant les harmonieuses couleurs des vieux châles des Indes et de la valeur que prennent par leur juxtaposition les faïences bleues des alvéoles et les broderies aux tons rouges des voûtes (Dieulafoy, *op. cit.*). Texier a publié des dessins très intéressants de ces décorations ; ils ne semblent pas très exacts au point de vue des couleurs, mais cela peut être attribué autant à l'imperfection des procédés de reproduction employés, qu'à l'imperfection des croquis de Texier, dont on sait que malheureusement les dessins n'ont souvent pas pu être assez complètement achevés sur place.
5. A l'extérieur, la coupole était entièrement revêtue de faïences bleu turquoise.

entièrement recouvertes. Le sanctuaire s'élève au fond, on y arrive par une voûte à angles en ogive ; au-dessus de celle-ci s'élève une seconde voûte recouvrant une tribune ; cette voûte est à arêtes croisées de manière à former une moitié d'étoile au centre [1] ; à deux mètres au-dessus du sol se trouve une magnifique inscription sculptée sur place dans une épaisse couche de plâtre ; elle est surmontée d'une frise d'un dessin ravissant. L'inscription elle-même a été ornementée de la manière la plus remarquable. C'est tout ce que l'imagination orientale a pu rêver de plus capricieux. Tel était ce magnifique monument, un des premiers exemples de la décoration céramique appliquée en grand ; malheureusement il se ruine et se dégrade tous les jours davantage.

Mosquée de Véramine (1322-1412). — Sur les fig. 249, 269, 270, on peut étudier des détails d'ornementation analogue qui existent encore à la vieille mosquée de Véramine (722 H.-1322 J.-C.), restaurée en 815 H.-1412 J.-C. sous Chah-Rokh). Cette mosquée présente un intérêt tout particulier, car elle joint à une perfection d'exécution remarquable, une simplicité de lignes pour ainsi dire classique. La mosquée proprement dite dont nous donnons le portail (fig. 249) est située [2] au fond d'une cour intérieure dont les piliers sont revêtus des plus élégantes moulures en entrelacs et en rosaces ; tout autour de l'édifice règne une admirable inscription arabe de 0,80 de haut, ornementée de fleurs d'un goût exquis et bordée d'une frise ravissante [3]... dans la mosquée même les tympans de l'octogone (qui supporte la coupole) sont émaillés et ceux de l'étage supérieur en plâtre sculpté. A la naissance de cette coupole, au centre de laquelle s'étale une magnifique rosace en mosaïque, court une frise composée de lignes croisées entremêlées de cartouches et d'entrelacs. Le sanctuaire (mihrab) en face de la porte d'entrée présente une niche à ogive dont la voûte toute en dentelle repose sur une petite frise terminant une inscription coufique d'une ornementation très riche. L'archivolte se compose d'une ligne de petits caractères coufiques dont la simplicité contraste avec le reste. Les tympans ne sont que dentelles, broderies, combinées de manière à former les rosaces les plus élégantes ; ajoutons d'après M. Dieulafoy,

1. Comme au porche de la mosquée d'Abou Hanifé, par exemple, fig. 268. Ce sont ces voûtes étoilées si caractéristiques de l'art persan.

2. Hommaire de Hell, *op. cit.*, texte, t. III, pl. XXIV.

3. J. Laurens en a donné un excellent dessin dans l'album in-fol. du voyage de Hommaire de Hell.

que la façade est ornée de mosaïque de faïence de deux bleus, et que le plan de la mosquée est bien mieux composé que celui de la Mesdjid-i-Chah de Kazvin.

On voit (fig. 269) que les stalactites de la voussure du grand porche ogival sont appareillées soigneusement en briques, leur dis-

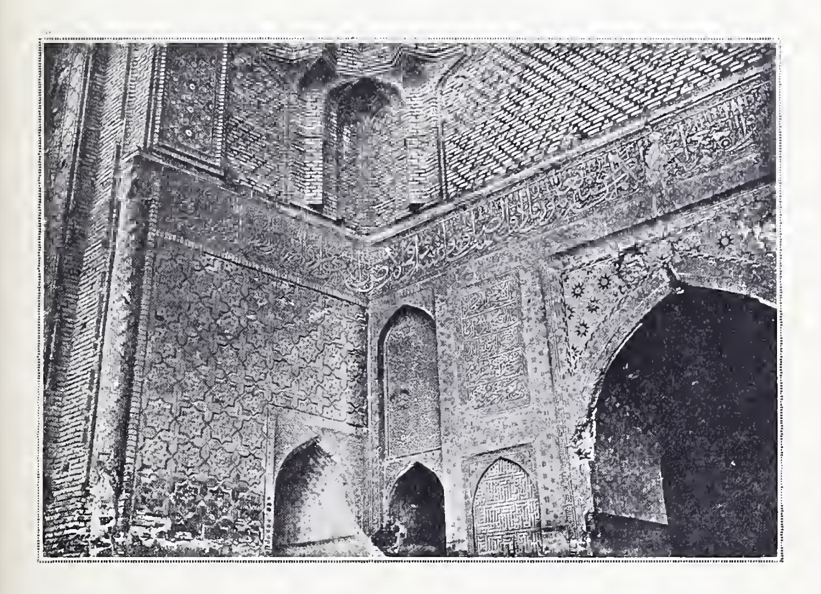


Fig. 269. — Mosquée Djouma à Véramine. — Détail de l'entrée d'après Sarre (*Denkmäler*), départ des stalactites.

position est large et fort belle; nous verrons que, plus tard, par exemple dans le porche d'Ardébil (fig. 287), et à la mosquée bleue de Tauris (fig. 284), les stalactites ne sont plus qu'un motif d'ornementation formé de pièces séparées en terre cuite moulée et émaillée, fixées par un procédé quelconque à l'infrastructure dont elles ne font plus partie intégrante [1]. Il en est de même de celles du porche de la ehapelle de Chah-Sindeh (fig. 273).

L'archivolte du grand porche de la mosquée de Véramine repose sur des colonnettes engagées en briques émaillées, à chapiteaux de terre cuite émaillée également et d'une forme particulière que nous retrouvons aussi dans les édifices de Samarcande (chapelle de la mos-

1. Cf. ce que nous disons plus haut, p. 319.

quée de Chah-Sindeh, Gour-Émir, medressé Chah-Rokh, etc...), fig. 271. — Nous voyons déjà la mosaïque de faïence apparaître dans les tympans des arcs, les champs horizontaux, en même temps que les jeux de briques alternés avec des éléments creux (côté gauche de la

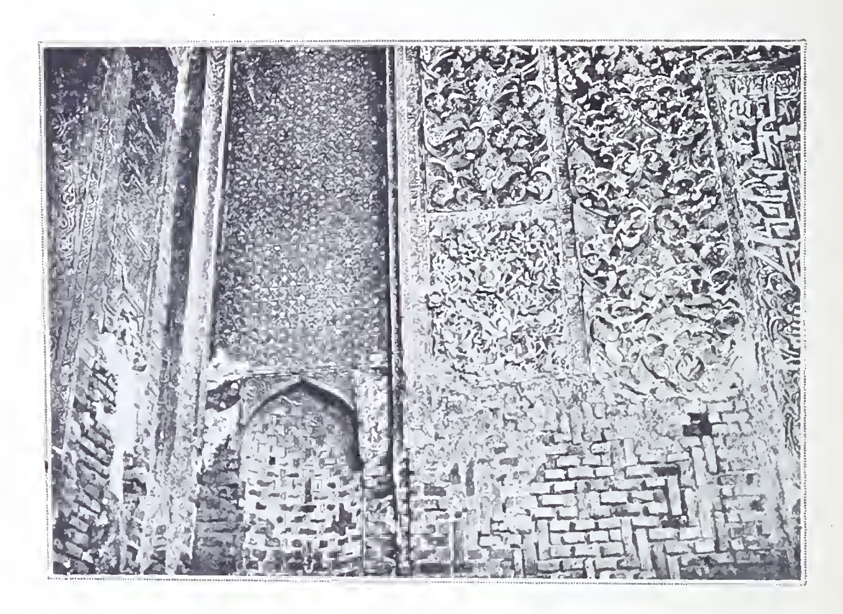


Fig. 270. — Détails de stucs et de briques, mosquée Djouma à Véramine.

figure) et des inscriptions en relief. L'ornementation en plâtre découpé ou en stuc (fig. 270), des parements de maçonnerie, celle des joints verticaux larges de quatre centimètres à dessins en creux formant des semis à motifs multiples régulièrement disposés[1] complètent cette décoration. Mais tout reste encore purement architectural, c'est-à-dire d'un caractère un peu abstrait, malgré la richesse de l'ornementation sculptée. En effet, les grandes lignes sont respectées, les partis franchement accentués et chaque procédé de construction appliqué judicieusement à la décoration.

Véramine présente d'ailleurs d'autres monuments fort intéressants, des tombeaux en forme de tour sur plan octogonal avec décoration de briques mêlées de parties émaillées. L'Imam-Zadé-Yahia

1. Dieulafoy, *Tour du Monde*, XLV, p. 69.

est tapissé intérieurement de faïence à reflets métalliques formant des étoiles et des croix alternées [1]. Un petit tombeau sur plan octogonal possède un remarquable mihrab bleu turquoise sur fond terre cuite dont M. Dieulafoy a publié un excellent dessin. La niche de ce mihrab est en stalactites curvilignes de la plus ingénieuse disposition, et l'ensemble est encadré d'une superbe inscription. L'effet décoratif charmant est obtenu simplement [2] avec le ton naturel de la brique et un ton bleu turquoise

Monuments de Samarcande. — Mosquée de Chah-Sindeh 1392 J.-C.— C'est particulièrement à Samarcande, où la pierre manque, que l'architecture en briques émaillées a pris, sous Tamerlan et ses successeurs, un développement considérable [3].

Le porche de la mosquée de Chah-Sindeh est loin d'avoir la richesse d'ornementation des porches persans, mais il est d'une perfection remarquable au point de vue de la céramique. Toute l'ornementation de cette façade (fig. 271) : inscriptions, panneaux, colonnettes d'angle des retombées de la voussure, avec leurs chapiteaux, est entièrement exécutée en mosaïque de briques brutes ou émaillées, ou en pièces de rapport juxtaposées avec une admirable

1. Dieulafoy, *Tour du Monde*, XLV, p. 75.
2. Comme au mausolée de Moumine-Hatoun à Nakchevan, 1186 (Sarre, *op. cit.*).
3. Les limites de ce travail ne me permettent pas d'étudier en détail les monuments du Righistan, la mosquée de Bibi-Hanoum, la princesse chinoise, favorite de Tamerlan, qui amena à Samarcande des potiers et des émailleurs chinois dont la main et la technique se retrouvent si souvent dans les monuments de la céramique monumentale, le Gour-Emir, les chapelles de la mosquée de Chah-Sindeh etc... Je dirai néanmoins quelques mots sur ces édifices qui sont d'un si grand intérêt pour l'histoire de l'architecture et sont si peu connus. Grâce à l'obligeance de M. P. Nadar, dont les grandes photographies permettent d'étudier les moindres détails de leur ornementation et à celle de MM. H. Moser et Hugues Krafft qui ont bien voulu mettre leurs collections de photographies à ma disposition, je puis donner ici quelques détails inédits sur leur construction et leur décoration. Medressé de Bibi-Hanoum (791 H.-1388 J.-C.), mosquée de Chah-Sindeh (795 H.-1392 J.-C). Gour-Emir (808 H.-1405 J.-C.). Tilla-Kari (1010 H.-1601 J.-C). Chir-dar (1020 H.- 1618 J.-C.). — M. Fr. Sarre, dans ses *Denkmäler pers. Bauk*, a donné d'excellentes photographies et des détails en couleur de plusieurs, de ces monuments. Mais la publication la plus remarquable qui ait été faite jusqu'ici sur Samarcande est celle dont le premier fascicule, consacré à la description du Gour-Emir, vient de paraître, *Les mosquées de Samarcande*, publiées sous le patronage de S. M. I. Maria Feodorowna, Saint-Pétersbourg, 1905.

précision [1]. L'harmonie de ces émaux est très simple, mais le bleu

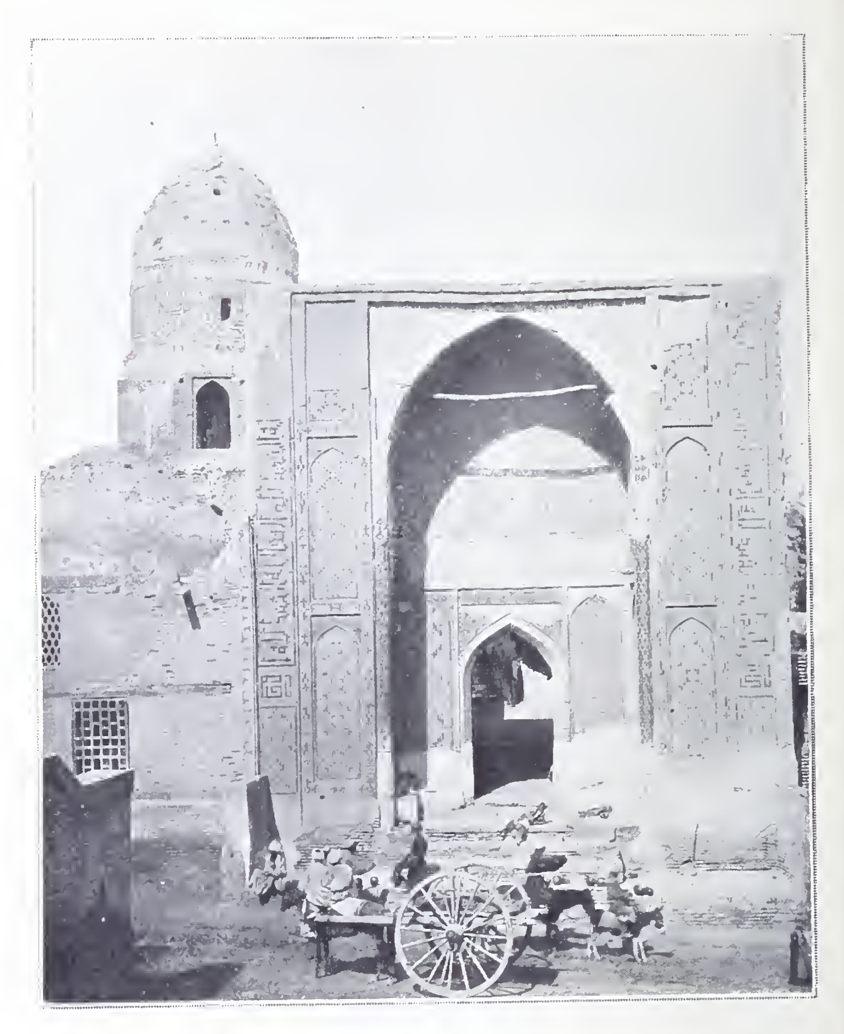


Fig. 271. — Entrée de la mosquée de Chah Sindeh à Samarcande (795 H.-1392 J.-C.), achevée en 838 H.-1434 J.-C. par Ouloug-bey. — *Cliché Paul Nadar.*

1. Il y a au musée Guimet un certain nombre de fragments de céramique provenant de la mission Ujfalvy ; d'autres fragments de faïences de Samarcande soit au musée de Sèvres soit au musée des Arts décoratifs sont extrêmement intéressants à étudier, tant pour la technique que pour l'histoire de l'art. Il est regrettable qu'on ne songe pas à les réunir en une collection unique de tout ce que nous pouvons avoir à Paris d'échantillons de la céramique architecturale musulmane.

turquoise y prédomine comme, d'ailleurs, dans presque tous les monuments de Samarcande.

Cette façade est relativement simple ; le parti n'en est pas compliqué, et le jeu des saillies et des creux sans aucune exagération. Néanmoins on remarquera qu'ici l'expression de la construction ne constitue plus, comme à, Véramine, un des principaux éléments de composition. Le monument est entièrement revêtu d'une décoration de briques roses ou émaillées et de mosaïque de faïence ; il semble qu'on ait tendu de grands tapis sur les murs.

L'originalité de cette décoration émaillée consiste en ce que, prise à part, et abstraction faite de la construction, elle paraît arriver, dès ses premières manifestations, à une perfection presque absolue au point de vue décoratif. On ne peut se l'expliquer que par l'application au thème décoratif de règles consacrées par la longue pratique des fabricants de tapis et d'étoffes peintes : règles qui, par une sélection continuelle, avaient éliminé des compositions décoratives les éléments imparfaits pour ne garder que les plus satisfaisants. La même remarque s'applique aux autres emplois de la faïence émaillée en Turquie ou en Perse, et pour ce dernier pays en particulier la décadence de la céramique architecturale a commencé dès que d'autres préoccupations ont guidé les peintres sur faïence. Tant qu'ils ont gardé le souci des grands partis décoratifs, dont procède la composition des tapis, ils ont produit des œuvres remarquables ; dès qu'ils se sont égarés dans la minutie, les détails, la recherche de l'imitation exacte de la nature, ils ont perdu également le sens de la composition et sont tombés dans une décadence irrémédiable.

Mosquée funéraire de la sœur de Tamerlan Tchouchouk Bika (1371 J.-C.). — Derrière la mosquée de Chah-Sindeh s'élève une colline sur laquelle, de chaque côté d'une voie étroite, sont placés les tombeaux de la nécropole de cette mosquée. Les chapelles funéraires sont toutes très remarquables par la diversité avec laquelle les ressources de la céramique y ont été employées. Celle dont les figures 272, 273, 274 donnent l'ensemble et les détails, permet de se rendre compte de la perfection de toute la construction [1]. Le portail s'ouvre sous une grande voussure à stalactites (fig. 273). Il est facile de voir que ces stalactites sont formées d'éléments moulés en terre

1. C'est la mosquée funéraire d'une des sœurs de Tamerlan, la princesse Tchouchouk Bika, morte en 1371 (Sarre, *Denkmäler pers. Bauk.* et Schubert von Soldern. *Die Baudenkmæler von Samarkand*, pp. 34 et 38).

cuite ; ces éléments sont non seulement émaillés, mais encore

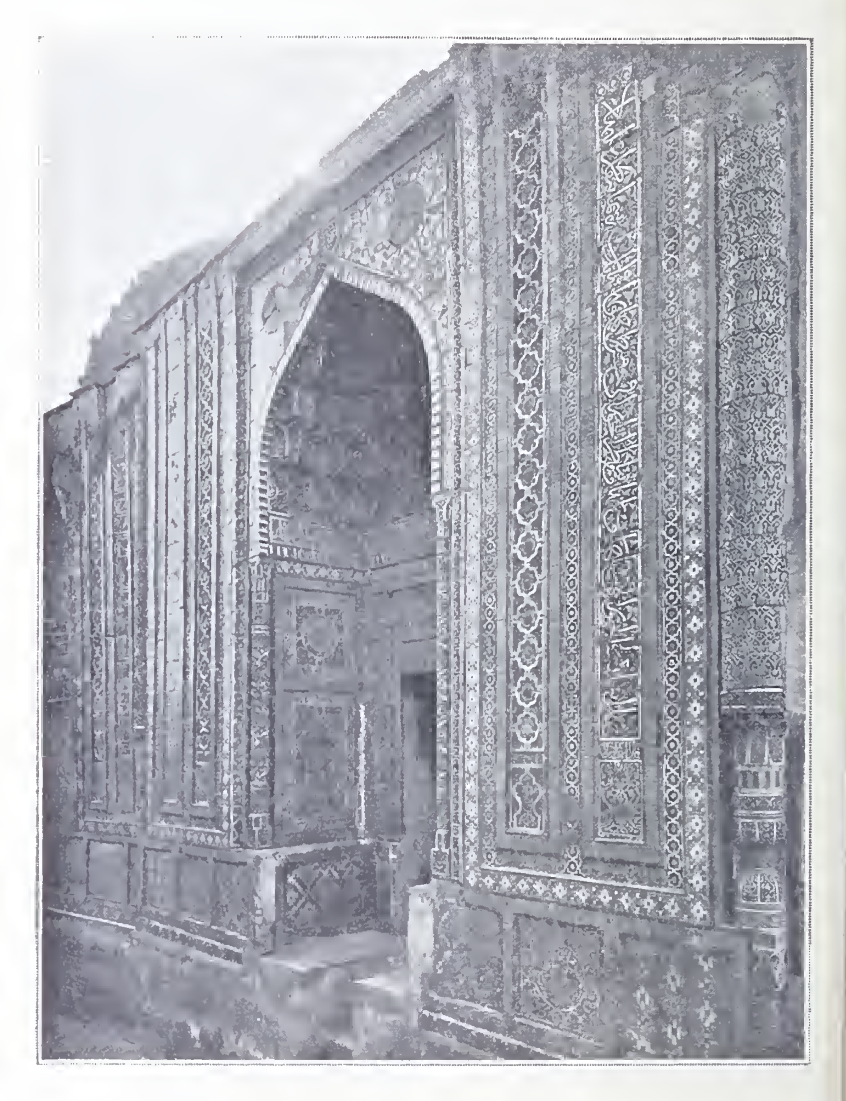


Fig. 272. — Porche du tombeau de la princesse Thouchouk Bika († 1371) à la mosquée de Chah-Sindeh à Samarcande. — *Cliché Paul Nadar.*

recouverts de rinceaux sculptés et découpés analogues aux découpures de plâtre du Mogreb ainsi que les panneaux qui

séparent le prolongement des culots des stalactites inférieures. Il est assez singulier de voir à quel point se sont fondues les deux influences extrême orientale et persane dans le tracé et la conception de ces ornements et la répartition des couleurs. Ainsi, par exemple, le grand panneau du bas côté gauche de l'intérieur du porche, visible sur la figure 272, rappelle étrangement comme

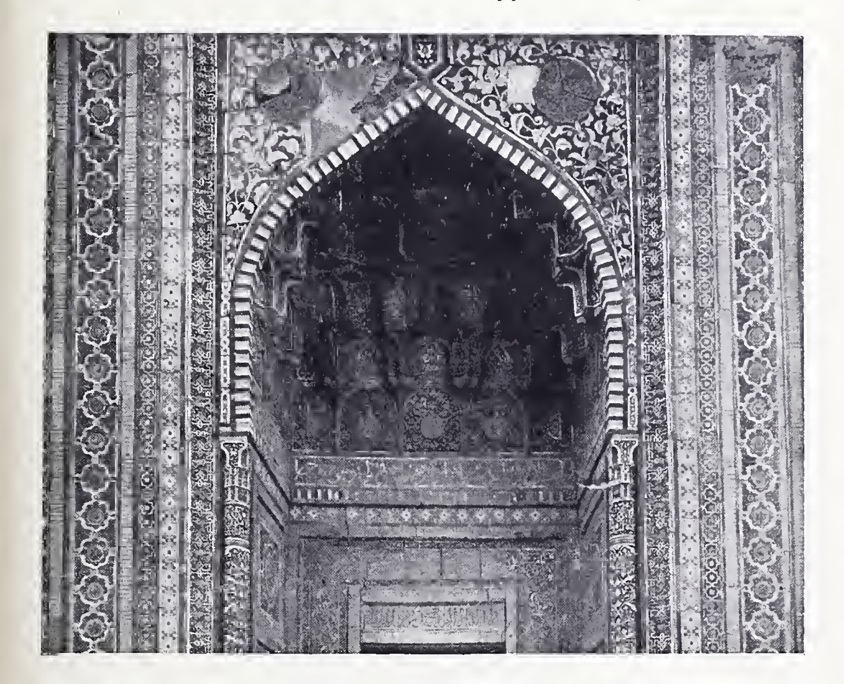


Fig. 273. — Détail de la partie supérieure de la porte du tombeau de la princesse Tchouchouk Bika. — *Cliché Paul Nadar.*

aspect général certains ivoires chinois patiemment fouillés et découpés ; de même pour certains fleurons de la décoration du fût de la colonnette de retombée de l'arc de tête du porche (fig. 272) et les carreaux de faïence peintes [1] décorant les tympans, tandis que la composition des colonnettes d'angle (fig. 274) ne procède que par ornements de style nettement persan. Celles-ci sont de véritables merveilles d'exécution et de composition céramique, avec leurs parties alternativement émaillées ou teintées du rose clair

1. Peut-être ces carreaux appartiennent-ils à une restauration postérieure



Fig. 274. — Détail de l'angle du portail du tombeau de la princesse Tchouchouk Bika. — *Cliché Paul Nadar.*

On connait le nom des deux architectes de ce charmant édifice : Chama-ed-din et Seïn-ed-din (H. Krafft, *A travers le Turkestan russe*).

de la brique [1], mais les colonnettes du porche proprement dit sont encore plus remarquables. Dans les premières, on voit, malgré la perfection d'exécution, les raccords des tambours superposés, tandis qu'aux colonnettes du porche, qui ont leur fût en trois morceaux (je parle de la partie comprise entre les astragales de base et du chapiteau), il n'est pas possible à première vue d'en découvrir les joints. Ici toutes les ressources de la céramique sont appliquées, mosaïque de briques émaillées (soubassement et encadrement latéraux), pièces moulées (colonnettes, chambranles, rosaces, panneaux, stalactites), carreaux émaillées (tympans de l'arc de tête), mosaïque de faïence (inscription au-dessus de la porte, entre la base des stalactictes et l'encadrement de la porte). La mosquée Chah-Sindeh a été commencée en 1392 J.-C. et terminée en 1434, tandis que cette tombe lui est antérieure.

Mausolée de Tamerlan (*Gour-Emir*), 1485. — Le mausolée de Tamerlan à Samarcande, le Gour-Emir (fig. 275, 276, 277) est aussi exactement daté (808 H.-1405 J.-C.), et l'on connaît le nom de l'architecte qui l'éleva : Mohammed, fils de Mahmoud, d'Ispahan. Ce renseignement est précieux, car il nous prouve d'une façon précise quelle fut l'influence de l'architecture de la Perse sur celle du Turkestan [2]. Le Gour-Emir n'est, à proprement parler, qu'un assemblage de plusieurs tombeaux dont le principal est celui de Tamerlan ; deux autres moins importants et contenant les sépultures d'autres membres de la famille du conquérant sont placés l'un sur le côté gauche, l'autre à droite et au fond de la cour d'entrée [3], qui par un grand portail aujourd'hui détruit conduit au tombeau de Tamerlan (fig. 275). Celui-ci consiste en une salle en croix inscrite dans un octogone ; cette salle en croix est formée par quatre grandes niches sur les pans du carré circonscrit à la projection du dôme [4]. Ces niches ont leurs voussures décorées d'admirables encorbelle-

1. Ces briques sont d'une pâte rose très fine et n'ont rien de la rugosité et de la grossièreté des nôtres, j'en parle par expérience, car j'en possède une pièce émaillée en bleu turquoise, qui est de la plus grande beauté, et comme pâte et comme émail.

2. D'autres mosquées du Turkestan ont été contruites par des Persans ; ainsi la belle mosquée de Hazret, élevée en 1404 par Tamerlan, dans la ville de Turkestan, fut construite par un architecte de Chiraz, nommé Khodja-Houssein.

3. C'est celui des femmes et des filles de Tamerlan.

4. Ce plan rappelle celui de la salle centrale du palais de la Ziza, à Palerme.

ments en stalactites (fig. 276) et soutiennent le départ du dôme. Celui-ci repose sur un tambour cylindrique, et comme la coupe le montre (fig. 276), ce dôme est double : l'extérieur donne la silhouette,



Fig. 275. — Ensemble du Gour-Emir, tombeau de Tamerlan à Samarcande (898 H.-1405 J.-C.) (d'après Simakoff, *L'Art dans l'Asie centrale*).

l'intérieur couvre la salle. On voit par cette coupe comment ces dômes bulbeux[1] peuvent se tenir malgré leur encorbellement apparent, contrairement à ce que Coste a figuré dans son ouvrage

1. M. A. Choisy donne aux coupoles bulbeuses une origine indoue. Ce sont des coupoles bulbeuses, figurées sur les dômes à bases polygonales de certains monuments indous du IXe siècle, taillés dans le roc, coupoles qui reproduisent des édifices construits par empilage de matériaux, remplissant une fonction purement statique, et résistant en vertu de l'équilibre par encorbellement. La forme bulbeuse présente alors l'avantage de conserver sensiblement, à l'aplomb de l'arc du mur du tambour, la projection du centre de gravité du segment le plus important de la coupole, donc de ramener la poussée à l'intérieur du mur.

sur les monuments modernes de la Perse, où il donne une coupe d'un dôme soutenu par une charpente (dôme du medressé Madéré-i-chah-Sultan-Hussein), ce que je ne crois guère admissible[1] : ces dômes

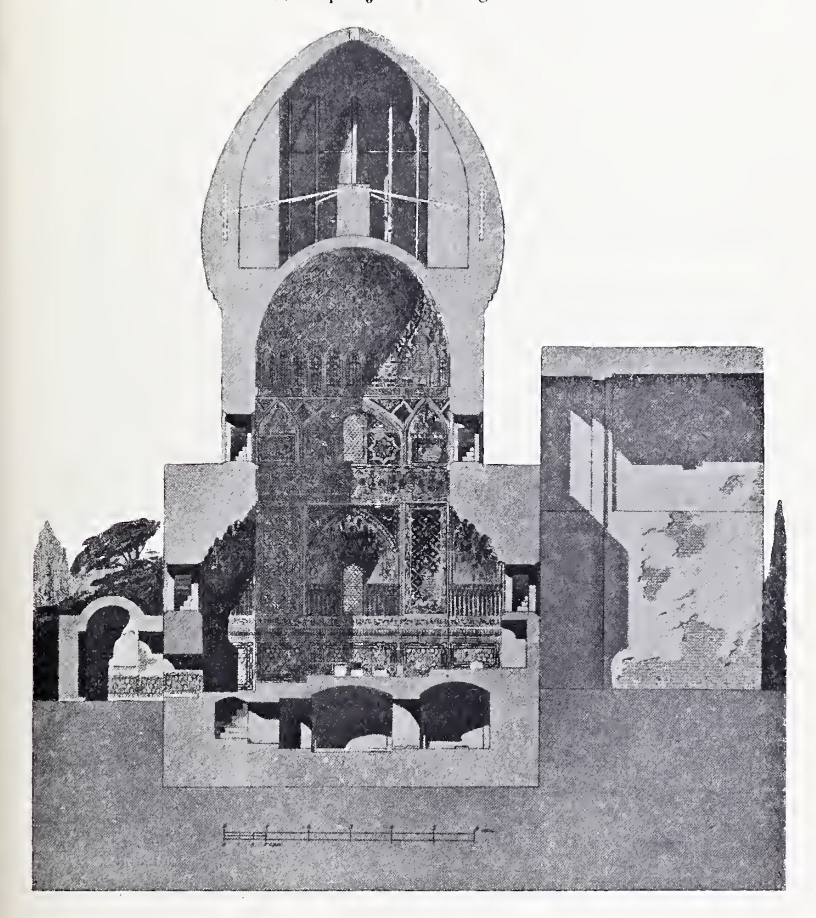


Fig. 276. — Mosquée funéraire de Tamerlan ou Gour-Emir à Samarcande. Coupe d'après l'ouvrage de Simakoff, *L'Art dans l'Asie centrale* (1405 J.-C.).

sont construits sur une série de murs convergents et les poussées sont contrebutées par des tirants fixés à des ancres en fer scellées

1. On ne peut en effet supposer qu'une charpente soit disposée pour soutenir, une maçonnerie même de briques. D'ailleurs, dans « l'Orient » de Flandin on voit, dans une vue de Bagdad, une coupole éventrée dans laquelle on reconnaît les dispositions de celle du Gour-Emir.

dans les parois du dôme d'une part et aboutissant de l'autre à un nœud central porté par une pile de maçonnerie. Ce dôme est orné extérieurement (fig. 277) de côtes demi-cylindriques juxtaposées et allant en s'amoindrissant jusqu'au sommet. Leur partie inférieure est soutenue par des stalactites fort simples dont l'élément est le



Fig. 277. — Dôme du Gour-Emir. — *Cliché de H. Moser.*

pan coupé à section triangulaire qui plus tard prendra tant d'importance dans le tracé des stalactites persanes et turques. Ces côtes sont revêtues ou plutôt formées de briques émaillées dont les dispositions régulières forment des rosaces. Le tambour du dôme est orné extérieurement d'une énorme frise d'inscriptions en caractères coufiques, couronnée de deux bandeaux d'ornements successifs;

le tout est exécuté en briques émaillées dont les couleurs ont gardé tout leur éclat. A l'intérieur la salle centrale contient des sarcophages figurés, car les tombeaux proprement dits [1] se trouvent dans la crypte fermée par une belle pierre en jade noir couverte d'inscriptions, l'espace où se trouvent ces tombes est entouré d'une

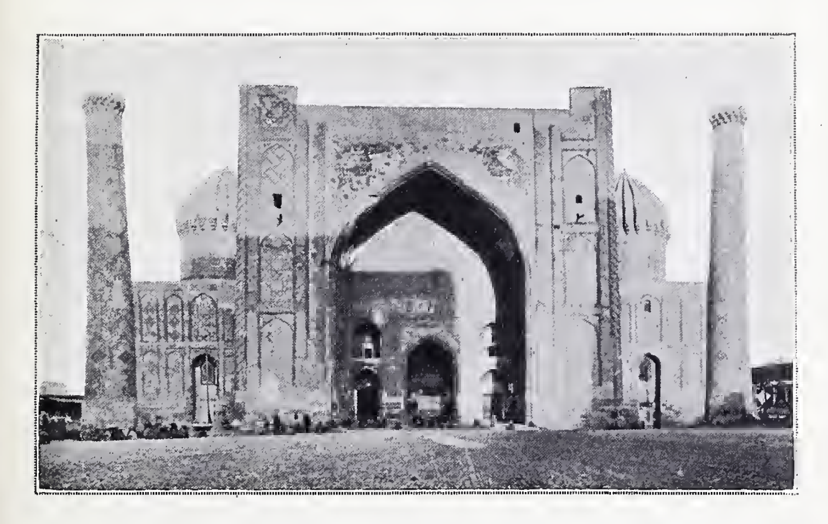


Fig. 278. — Medressé Chir-dar sur le Righistan à Samarcande (1010 H.-1601 J.-C.).
Cliché Paul Nadar.

balustrade composée de panneaux en marbre repercés à jour suivant les dessins polygonaux et géométriques réunis par des piliers carrés que termine un fleuron sculpté. Les murs de la salle sont couverts de plaques de jaspe ornées d'arabesques, d'inscriptions [2] et de faïences hexagonales.

La porte d'entrée du Gour-Emir, devant la cour intérieure, quoique ruinée en partie, est un des plus beaux morceaux qui se puissent voir de décoration céramique par pièces rapportées, tant pour la perfection de l'exécution que par le charme du dessin, il en est de même du mihrab intérieur.

Medressé Chir-dar (1601). — Nous avons parlé des dômes du Caire (p. 121), à côtes terminées par des stalactites, notamment dans la nécropole située au-dessous de la citadelle. Ils ne semblent pas origi-

1. Cf. Ujfalvy, *Tour du Monde*, XXXVII, p. 122.
2. Ces tombeaux sont simplement blanchis à la chaux.

naires d'Égypte, car ils y sont rares. Je les croirais plutôt d'origine turcomane, tant ils sont nombreux à Samarcande, aussi bien dans les monuments du Righistan qu'aux tombeaux de la nécropole de Chah-Sindeh [1]. Leur emploi se perpétua longtemps par la tradition, puisque dans la décoration du medressé Chir-dar (fig. 278), construit en 1010 H.-1601 J.-C. par Yalangtach Bahadour, on retrouve encore ces côtes à retombées de stalactites. Ici ces stalactites sont superposées sur trois rangées successives. Le soubassement de toute



Fig. 279. — Mosquée d'Anaour.

la façade est en marbre, ainsi que le départ des gros boudins à cannelures torses encadrant la grande baie centrale. La façade de ce monument est d'un fort bel effet, avec ses minarets aux angles, ses dômes et son énorme portail ; elle est malheureusement incomplète, car les minarets et le portail sont découronnés, et de grandes lacunes existent dans la décoration émaillée, composée d'une façon presque exclusive de briques ou de fragments de faïence taillés formant des mosaïques. Les tympans de la grande arche du portail furent décorés (je pense au XVIIIe siècle) de deux énormes lions [2], encadrés dans des rinceaux derrière lesquels se couche le soleil ; ces lions sont aussi exécutés en terre cuite émaillée, mais en fragments de carreaux taillés et non pas en fragments de briques, c'est probable-

1. A Bokhara, on en rencontre aussi.

2. Ce sont ces deux lions qui ont donné au medressé son nom actuel « Chir-dar ».

ment pour cette raison qu'ils sont méconnaissables, la plus grande partie de ces fragments s'étant détachés du mur. L'intérieur de la mosquée contient trois grands corps de bâtiment et des portiques assez élevés entre lesquels des cellules de mollahs apparaissent sur deux étages autour d'une grande cour centrale.

Ces décorations de faïence ont non seulement, comme celles de Perse, des tons bleus, jaunes, verts, noirs, blancs, mais encore des rouges, roses, ors, rouge brique, verts et carmins, empruntées à la palette des céramistes chinois. Il est facile de s'en rendre compte non seulement par les fragments conservés au musée de Sèvres, au musée des arts décoratifs et au Trocadéro, mais encore par l'examen des planches de l'ouvrage de Simakoff[1] ; on y voit très exactement reproduites ces ornementations si originales, où des fleurs chinoises roses et carminées, avec des feuilles vertes, voisinent avec les ornements de style persan ; elles sont elles-mêmes serties ou dans des étoiles, ou des cartouches allongés, d'autres sont analogues aux dessins des châles indous, tandis qu'on rencontre des morceaux tout entiers exécutés en style persan, comme la rosace de la planche 41. Mais ce n'est pas seulement la flore chinoise qu'on rencontre sur ces monuments, c'est encore la faune. Ainsi à la mosquée d'Anaour près d'Askabad[2], persane d'ensemble, les deux tympans triangulaires au-dessus du grand arc (fig 279) sont décorés de deux superbes dragons du plus pur style chinois avec griffes, queues flamboyantes, et ces têtes grimaçantes d'une expression si extraordinaire.

Mosquée de Kodjit ou Khodjent. — Ce mélange d'influences chinoises et persanes se fait aussi sentir dans les charpentes et autres œuvres de menuiserie, par exemple dans les balustrades du portique de la mosquée de Khodjit (fig. 281), dont les entablements et les colonnes (fig. 280) sont de style persan. Les colonnes des salles hypostyles (fig. 327), ou des portiques des mosquées (fig. 328), ne sont plus, comme les colonnes des palais persans, inspirées de réminiscences empruntées à l'antiquité perse. Les colonnes persanes, en effet, rappellent par leurs proportions celles de Persépolis, qui, de leur côté, avaient emprunté leurs proportions aux colonnes de bois plaquées d'argent ou d'or des anciens palais d'Ecbatane, tandis que celles de Samarcande et de Bokhara sont au

1. *L'art dans l'Asie centrale.*
2. Dans la Transcaucasie russe, sur la frontière persane.

contraire toutes différentes ; ce n'est plus le fût de la colonne dont l'aspect éveille l'idée de support, ce sont plutôt des mâts dont la base empattée, et passant de la forme ronde à la forme carrée, donne l'impression de stabilité d'un mât isolé, maintenu d'un côté par le sommet du pavillon qu'il soutient, et de l'autre par une base fortement assise sur le sol.

Voilà donc encore un emprunt fait très probablement à l'archi-



Fig. 280. — Péristyle de la grande mosquée de Kodjit ou Khodjent, Turkestan. — *Cliché de M. Hugues Krafft.*

tecture nomade, si l'on peut ainsi appeler le style des tentes de ces peuplades si nombreuses formant souvent de véritables villes. Le luxe qui s'y développa tout naturellement par suite des richesses énormes que les Mongols et les Tartares rapportèrent de leurs incursions dans l'Asie tout entière, se traduisit naturellement par l'emploi de tapis, de tentures et de broderies ou d'application d'étoffes sur les parois intérieures et extérieures des tentes. D'abord réduits à des combinaisons géométriques, de lignes droites, brisés ou courbes, les motifs de décoration empruntèrent à la flore stylisée ses branches, ses feuillages, ses rinceaux.

Mosquée bleue de Tauris (1437-1468). — Rien ne prouve mieux cette évolution dans la décoration que l'étude des revêtements émaillés de la mosquée bleue de Tauris (fig. 283, 284, 284 *bis*). L'aspect de son plan (fig. 282) respire la force et l'indestructibilité ; il

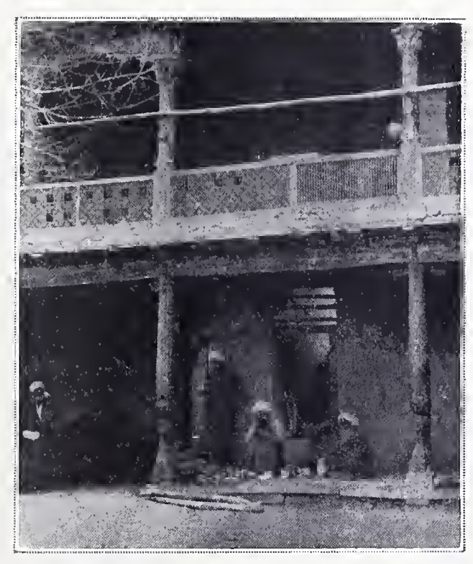


Fig. 281. — Portiques de la mosquée de Kodjit ou Khodjent, Turkestan. — *Cliché Hugues Krafft.*

fallait en effet que l'édifice pût résister aux tremblements de terre assez fréquents dans la région. Le sanctuaire isolé au fond de l'édifice dans une sorte d'édicule prend un caractère très original Les minarets sont réduits à leur plus simple expression et relégué. aux angles extrêmes de la façade. Malgré l'épaisseur des murs et la disposition assez bien comprise des voûtes pour atténuer les poussées [1], cette mosquée n'a pas résisté aux tremblements de terre, et il n'en reste aujourd'hui que des ruines.

Elevée en 1437-1468 J.-C. sous Djihan-Chah, de la dynastie turcomane du Mouton noir, elle est décorée de mosaïques, de faïences de toute beauté ; le porche est encadré (fig. 283) d'une grosse torsade émaillée, les arêtes du portail sont aussi ornées de colonnes engagées revêtues

1. Peut-être cette ruine doit-elle être attribuée à l'absence de chaînages à la base des voûtes.

d'émaux, la grande voussure du porche est composée d'une demi-coupole, dont les pendentifs sont remplacés par une trompe formée de stalactites à éléments rectilignes, les faces latérales sont ornées de niches ogivales dont l'encadrement est conçu exactement comme celui d'un tapis. Toutes ces décorations sont exécutées en

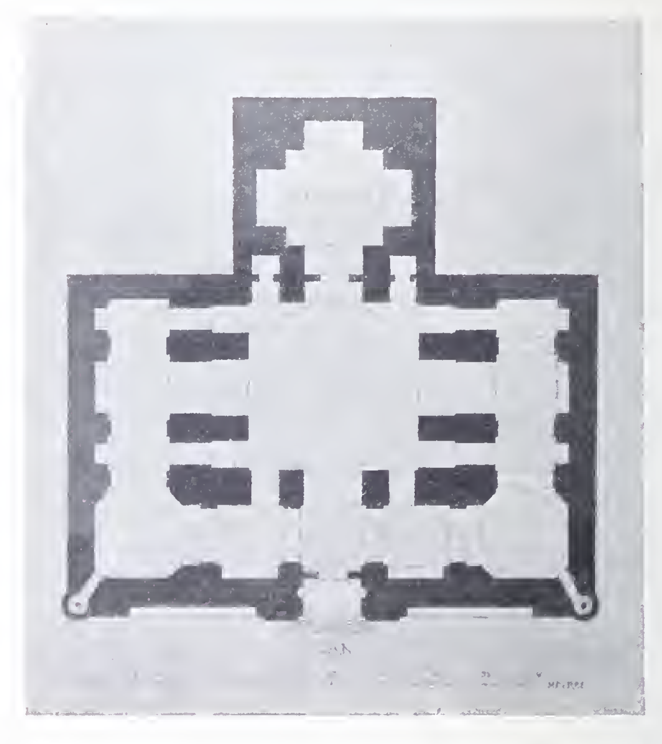


Fig. 282. — Plan de la mosquée Bleue de Tauris, construite de 1437 à 1468 J.-C. sous Djihan-Chah de la dynastie du Mouton noir, d'après Texier. (*Description de la Mésopotamie, de l'Arménie et de la Perse.*)

briques émaillées, en mosaïques de briques, en mosaïques de faïences taillées à la main. Parfois, comme dans la fig. 283, des stalactites en terre cuite suspendues à la construction dont l'ossature robuste est assez simple, amortissent les angles des voussures ; les arcs sont indiqués intérieurement par des boudins décorés de bandes foncées sur fond clair ; tantôt la mosaïque de faïence constitue un revêtement général des surfaces (tympans fig. 284 bis), tan-

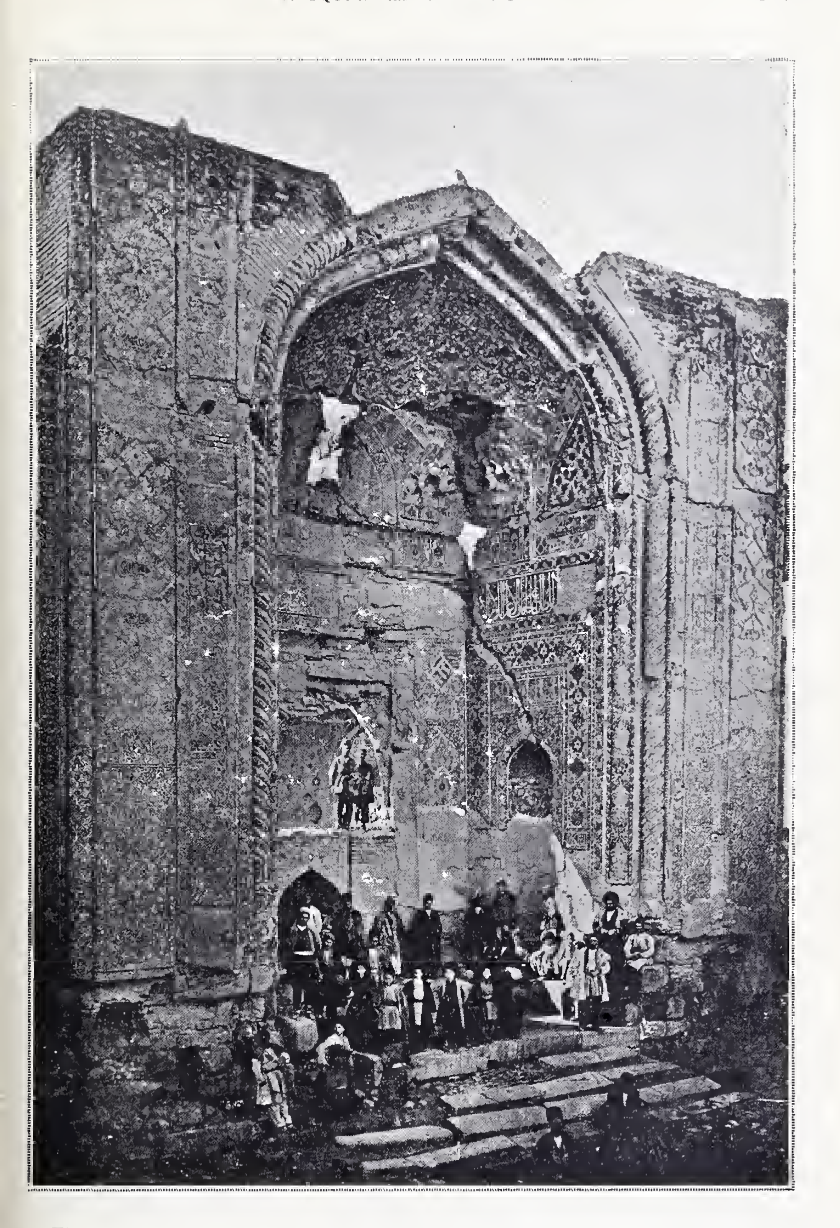


Fig. 283. — Portail de la mosquée bleue de Tauris, d'après Sarre, *op. cit.*

tôt elle forme de longues bandes d'inscriptions entrelacées de rinceaux où les lettres ont un faible relief, tantôt elle ne consiste qu'en médaillons, en fleurons à quatre branches, en étoiles à huit pointes qui se détachent sur le fond gris rosé des briques appareillées elles-mêmes de différentes façons. Certaines parties même sont dorées [1]. Autour du sanctuaire « règne une plinthe en albâtre fleuri de Maragha. Ces dalles en albâtre vitreux ont de 4 m.50 à 5 mètres [2] ». La tonalité de ces faïences « varie du bleu clair au bleu foncé, avec des tons d'un vert foncé, brun feuilles mortes, noir. Dans la salle du mihrab, les faïences sont hexagones, d'un bleu foncé rehaussé d'arabesques d'or, avec de grands lambris d'agate (?) rubanée blanc d'ivoire [3] ». Tavernier, qui la vit alors qu'elle était moins dégradée qu'aujourd'hui, en donne la description suivante : « C'est un grand bâtiment d'une très belle structure et dont la face qui est de cinquante pas est relevée de huit marches de l'assiette du chemin. Il est revêtu par dehors de briques vernissées, de différentes couleurs, et par dedans de belles peintures à la moresque et d'une infinité de chiffres et de lettres arabes en or et en azur. Des deux côtés de la façade, il y a deux minarets ou tours fort hautes, mais qui ont peu de grosseur et dans lesquelles toutefois on a pratiqué un escalier. Elles sont aussi revêtues de briques vernissées, ce qui est l'ornement que l'on donne en Perse à la plupart des beaux bâtiments, et chacun est terminé par une boule taillée en turban de la même manière que le portent les Persans [4]. La porte de la mosquée n'a que quatre pieds de large et est taillée dans une grande pierre blanchâtre et transparente de vingt-quatre pieds de haut et de douze de large, ce qui paraît beaucoup au milieu de cette grande façade. Du vestibule de la mosquée, on entre dans le dôme de trente-six pas de diamètre élevé sur douze piliers, piliers qui l'appuyent par dedans, seize autres le soutiennent par dehors ; et ces piliers sont fort hauts, et de six pieds en carré [5]. Il y a en bas

1. Cet or n'était pas cuit sur émail ou sous couverte. Il était simplement fixé à froid sur les faïences, au moyen d'une mixtion résineuse qui, à la longue, devenait excessivement dure, il en était de même sur certaines parties dorées de la grande mosquée de Kazvine dont je possède un fragment qui porte encore la trace de ces parties dorées sur mixtion.

2. Texier, *op. cit.*

3. Dieulafoy, *T. du M.*, XLV, 1883, p. 22 et sq.

4. Très judicieuse observation pour les minarets, coupoles, dômes pyramidaux. « Les turbans, en Perse, chez les gens dévots avaient douze côtes, autant qu'il y a d'imams chez les Chiites ».

5. Ce n'est pas exact, ils sont rectangulaires en plan et leur plus petite dimension est de six pieds.

une balustrade qui règne autour, avec des portes pour passer d'un côté à l'autre, etle pied de chaque pilier de la balustrade, qui est de marbre blanc, est creusé de petites niches au rez du pavé de la mosquée pour y mettre ses souliers qu'on ôte toujours pour y entrer.

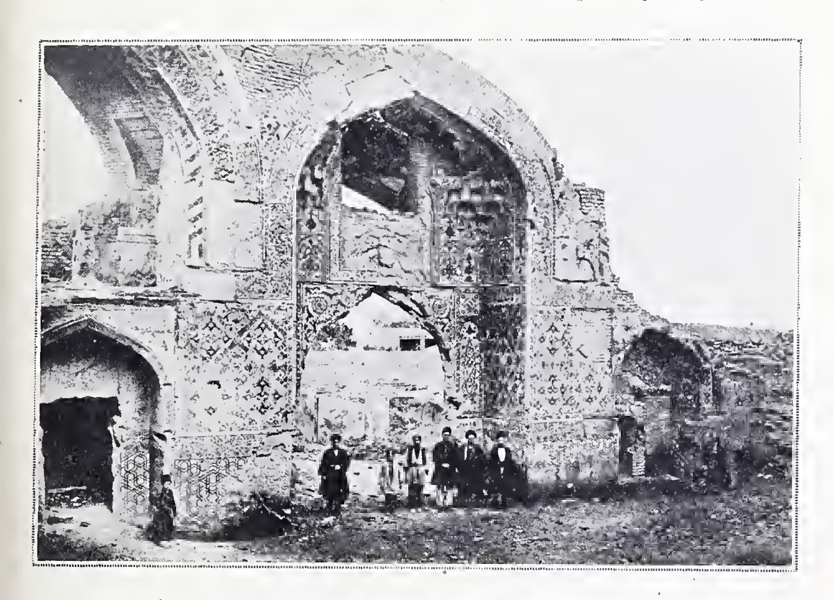


Fig. 284. — Intérieur de la mosquée bleue de Tauris, d'après Sarre (*op. cit.*).

Le dôme est revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de plusieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chiffres et d'autres moresques en relief, le tout si bien peint et si bien doré et ajusté avec tant d'art, qu'il semble que ce ne soit qu'une pièce et un pur ouvrage du ciseau. De ce dôme, on passe dans un autre plus petit, mais qui est plus beau en son espèce. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la façade, blanche et transparente et taillée comme une manière de porte qui ne s'ouvre point [1]. Ce dôme n'a point de piliers, mais à la hauteur de huit pieds, il est tout de marbre blanc, et on y voit des pierres d'une longueur et d'une largeur prodigieuses ; toute la coupole est en émail violet où sont peintes toutes sortes de fleurs plates. Mais le dehors des deux dômes est couvert de ces briques avec des fleurons en relief. Sur

1. C'est le mihrab.



Fig. 284 *bis*. — Détail d'une des voûtes de la mosquée bleue de Tauris, d'après Sarre (*op. cit.*).

le premier, ce sont des fleurons blancs à fond vert, et sur le second, des étoiles blanches à fond noir, et ces diverses couleurs frappent agréablement la vue... Du côté du midi de la mosquée, il y a deux grandes pierres blanches et transparentes que le soleil, quand il donne dessus, fait paraître rouges, et même quelque temps après qu'il est couché, on peut lire au travers par sa réverbération. Cette porte de pierre est une espèce d'albâtre et elle se trouve près de Tauris. »

Ce qui est assez particulier dans les plans des mosquées de Perse du xve siècle, comme celle de Mir-Bouzourk[1] à Amol[2] par exemple, c'est le caractère massif du plan. Les voûtes sont peut-être hardies, mais seulement dans leur proportion proprement dite; l'épaisseur des murs[3] trahit l'inexpérience ou la prudence excessive des constructeurs; peu à peu cependant, ils deviendront plus hardis ; le tombeau de Cheikh-Séfi à Ardébil nous le montrera ; comme nous le voyons par la figure 275, il y a déjà un progrès marqué sur les plans de la mosquée bleue de Tauris et sur celle de Mir-Bouzourk à Amol, mais il faut arriver à la fin du xvie et du xviie siècle pour voir enfin, comme à la mosquée impériale d'Ispahan (fig. 290), les architectes persans posséder une habileté et une élégance absolument remarquables dans le tracé et l'exécution des plans.

Ces considérations ne sont que l'expression d'un sentiment particulier, et s'appuient sur un trop petit nombre d'exemples connus pour pouvoir être considérées comme autre chose qu'une conjecture basée sur ce que nous savons actuellement de l'architecture persane au moyen âge. Pour émettre à ce sujet une théorie même élémentaire, il faudrait posséder un plus grand nombre de relevés d'édifices religieux de la Perse. Il faudrait aussi y joindre ceux des édifices publics et des palais anciens. Or sur ce dernier point, cette lacune ne sera pas facile à combler. Nous verrons plus

1. Mir-Bouzourk-Kaouam ed-din, mort en 1379.
2. De Morgan, *op. cit.*, I, f. 82.
3. On voit, par exemple, dans le portail de la mosquée bleue de Tauris, (fig. 283) que la construction compacte ne répond pas à la décoration et que ni les stalactites ni les nervures en éventail du bas de la coupole ne sont l'expression de dispositions adoptées dans la construction. Ce n'est qu'un peu plus tard que la fusion se fait pour ainsi dire entre la construction et la décoration et, dans la mosquée bleue, il semble que la conception de la construction et celle de la décoration soient distinctes et, par conséquent, dues à la collaboration de deux architectes, l'un plus décorateur, l'autre plus constructeur.

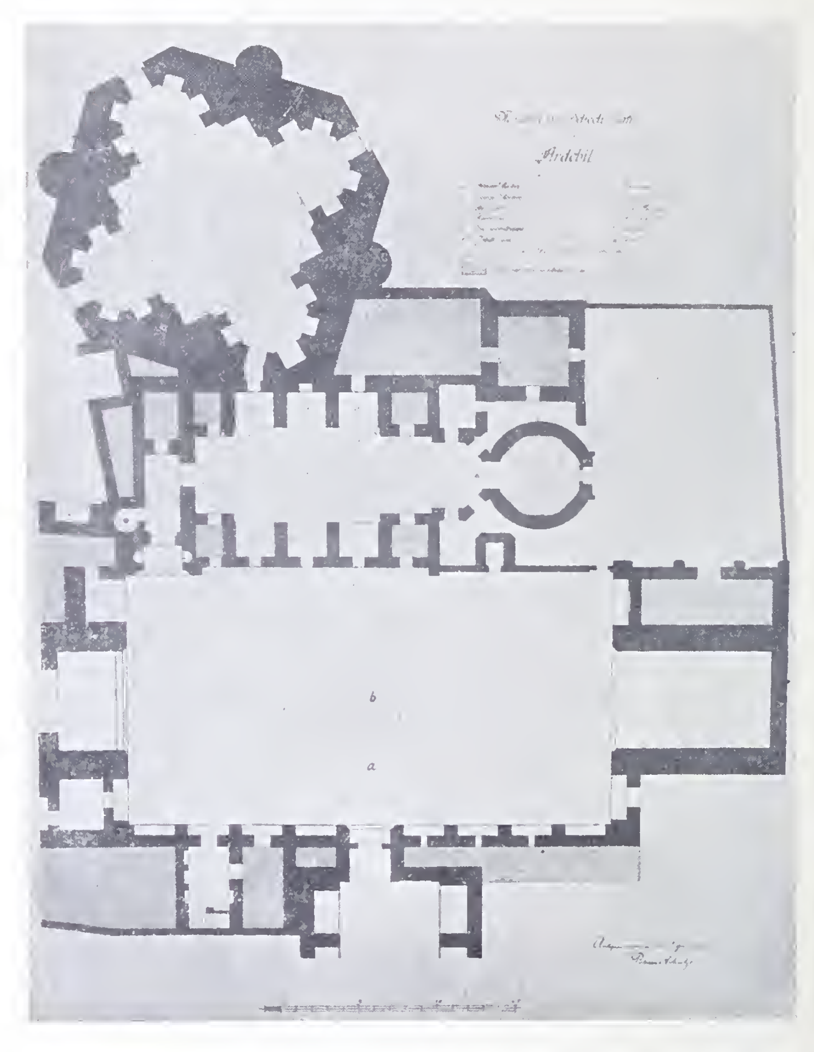


Fig. 285 — Mosquée de Cheikh-Séfi à Ardébil, commencée au XVIe siècle, terminée sous Chah-Abbas (1642-1667). Plan d'après Bruno Schulz (Sarre, *op. cit.*).

a, cour.
b, fontaine.
c, petite cour.
d, vestibule.
e, escalier.
f, four de l'oratoire.
g, chambres.
h, tombe de Cheikh-Séfi.
i, tombe de Cheikh-Ismaïl.
k, tombeau des femmes.
l, cimetière.
m, cour.
n, trésor.

loin dans quel état de délabrement se trouvent les plus beaux palais de Chah-Abbas, soit à Achref, soit même à Ispahan. Construits en matériaux légers, sans souci de durée, ils n'ont été pour

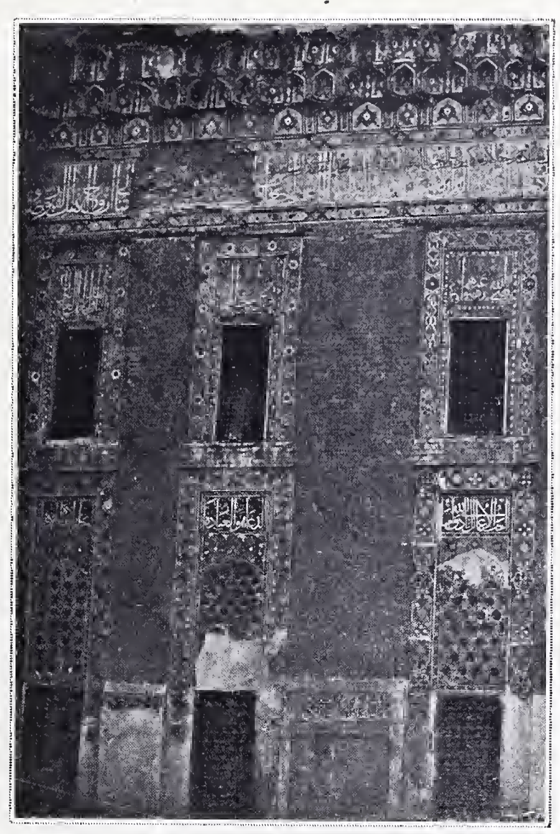


Fig. 286. — Façade des bâtiments entourant la cour de la mosquée de Cheikh-Séfi à Ardébil. — *D'après une photographie de J. de Morgan.*

la plupart que des décors charmants mais éphémères, dont il faut chercher le souvenir dans les récits des vieux voyageurs qui, comme Chardin, les ont vus au moment de leur splendeur.

II. PÉRIODE MODERNE

Cette période comprend les édifices de style persan élevés depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours. On ne peut, en effet, refuser de recon-

naître, dès l'avènement de la dynastie des Séfévides en Perse, une sorte de renaissance, et avec la prospérité dont ce pays jouit sous le règne de Chah-Abbas l'essor remarquable que prit l'architecture. Malgré les guerres, les défaites, les révolutions, cet art un peu mièvre, mais si élégant, exprimant si délicatement un luxe raffiné, s'est perpétué en Perse jusqu'au commencement du XIXe siècle. Actuellement, depuis que les architectes ont presque partout remplacé l'arc ogival persan si élégant, par le banal plein cintre, les édifices de la Perse moderne, notamment à Téhéran, ont perdu tout caractère.

Ardébil. Tombeau de Cheikh-Séfi (1642). — Ardébil, le berceau de la dynastie des Séfévides, conserve encore dans le tombeau de Cheikh-Séfi, et ses annexes, commencé au XVIe siècle et terminé sous Chah-Abbas Ier (1642-1667) un des plus beaux monuments dont la Perse puisse s'enorgueillir (fig. 285).

Autour d'une grande cour [1] se trouvent répartis de grands portails, des salles diverses et l'on pénètre ensuite dans la cour de l'oratoire au fond duquel se trouve, dans une salle octogonale intérieurement, mais enfermée dans une sorte de tour cylindrique surmontée d'un dôme, le tombeau de Cheikh-Séfi. L'édifice qui se rattache un peu maladroitement dans le haut du plan et à gauche, est une salle carrée de vastes dimensions compliquée de quatre absides polygonales percées de niches profondes qui contient les trésors. C'est là que sont conservés, entre autres objets précieux, d'innombrables vases de porcelaines, plats, coupes, vases décoratifs, etc. Les façades intérieures de la cour de l'oratoire ou deuxième cour sont décorées d'arcades aux tympans merveilleusement ornés. La façade de la première cour (fig. 286) est toute en briques, couronnée par une puissante corniche à stalactites en terre cuite émaillée et percée de fenêtres dont les chambranles sont composés de bordures en faïence d'une variété charmante et couronnés d'attiques à grandes inscriptions. Quelques-unes de ces fenêtres possèdent encore des clôtures ajourées composées de motifs de faïence s'assemblant les uns aux autres et formant une sorte de treillage ajouré qui tamise la lumière. La ressemblance de ces clôtures du XVIe siècle, avec celles de la Koubbet-es-Sakhra à Jérusalem, contemporaines de la restauration faite par les ordres de Soliman, induisent à croire que ces dernières sont dues à des

1. Cf. Sarre, *op. cit.* : excellents ensembles en photographie et planches en couleur donnant des détails des faïences avec une remarquable exactitude.

artistes persans, et peut-être à ceux mêmes qui firent celles d'Ardébil, tant les motifs sont identiques.

La porte de la mosquée (fig. 287) est aussi un chef-d'œuvre de

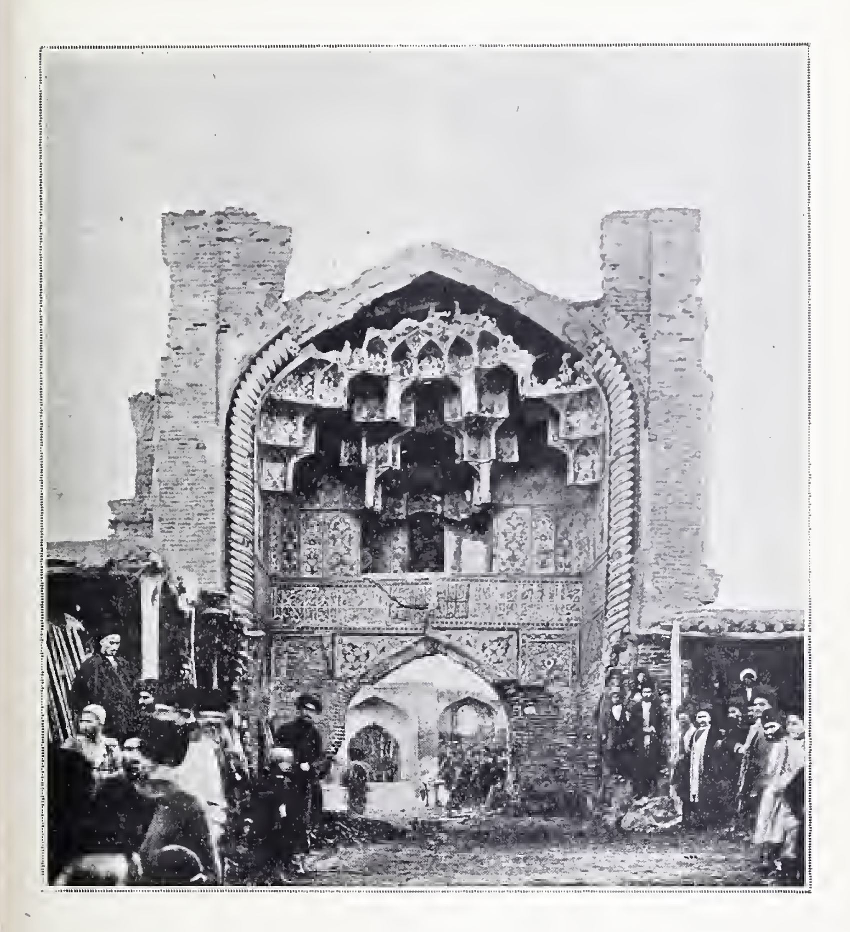


Fig. 287. — Porte de la mosquée d'Ardébil. D'après Sarre, *op. cit.*

céramique, mais son état de ruine fait voir combien était précaire l'artifice par lequel on avait fixé à la voussure la carcasse qui soutenait les stalactites creuses de terre cuite émaillée. C'est

encore à nos vieux voyageurs qu'il faut avoir recours [1] pour savoir ce qu'était, au temps de sa splendeur, le tombeau de Séfi-ed-din Abou-Ishak, fondateur de la dynastie des Séfévides [2]. « La mosquée funéraire est accompagnée de plusieurs bâtiments dont l'entrée donne sur le Meïdan qu'elle vient joindre au midi par un grand portail. La porte est croisée de chaînes de fer attachées à de grosses boucles et quand un criminel peut les toucher et entrer dans la première cour, il est en sûreté et l'on ne saurait le prendre. C'est une grande cour plus longue que large et au dehors, du côté qui regarde le Meïdan, on a bâti le long du mur des boutiques pour les marchands et les artisans. De cette cour, on passe à une seconde de moindre étendue et pavée de pierres plates avec un ruisseau qui est au milieu, on y entre par une grande porte croisée de chaînes de fer comme la première et qui est à main gauche au coin de la grande cour. Elle conduit d'abord sous un portique où il y a de grands balcons élevés à la façon du pays, sur lesquels on voit plusieurs personnes, pèlerins ou autres gens que de mauvaises affaires obligent à rechercher cet asile. C'est en ce lieu là qu'il faut quitter l'épée et le bâton et donner quelque chose à un mollah qui est toujours là avec des livres.

Dans cette seconde cour où coule un ruisseau, d'un côté sont les bains, de l'autre les greniers à riz et à blé et à main gauche et au bout de la même cour il y a une petite porte qui conduit au lieu où tous les jours, soir et matin, on distribue aux pauvres les aumônes royales, ce qui se fait vis-à-vis des cuisines. Cette porte est couverte de lames d'argent et il y a, dans ces cuisines, vingt-cinq ou trente fourneaux pratiqués dans l'épaisseur du mur avec autant de chaudières où l'on apprête quantité de viandes ou de pilau, tant pour les pauvres que pour les officiers de la mosquée. Pendant qu'on fait cette distribution, le maître cuisinier est assis dans une chaise couverte de lames d'argent... Au bout du portique qui suit la première cour, il y a deux portes l'une après l'autre, de moyenne grandeur, couvertes toutes deux de lames d'argent et qui donnent passage à un corridor [3]. Entre ces deux portes, on voit à main droite une petite mosquée où il y a des tombeaux de seigneurs persans. Quand on a passé le corridor on entre dans une petite cour et à main gauche

1. Voir aussi la description qu'en donnent Pietro della Valle (t. V, p. 113) et Adam Olearius (*Voyages faits en Moscovie, Tartarie et Perse*, p. 625 et 642), cités ainsi p. J. de Morgan (*op. cit.*, I, p. 342) et par Chardin, *Voyages*, éd. Langlès, II, p. 368.

2. Tavernier, *op. cit.*, I, chap. V, p. 63.

3. Sarre, *op. cit.*, a donné la photographie d'une de ces portes.

est la porte de la mosquée où sont les tombeaux des princes de la maison royale de Perse. Il se faut bien garder de marcher sur le seuil des portes qui, d'ordinaire, est couvert de lames d'argent ; c'est un crime à ne pouvoir être expié que par un châtiment très sévère. On passe d'abord par une petite allée qui mène à la nef fort richement tapissée, autour de laquelle il y a des pupitres chargés de gros livres et où lisent continuellement les mollahs ou les docteurs de la loi gagés pour le service de la mosquée ; au bout de la nef qui n'est pas grande, il y a un petit dôme en octogone comme une manière de chœur d'église [1] au milieu duquel est le sépulcre de Chah-Séfi. Il n'est que de bois, mais bien travaillé, et c'est un bel ouvrage de marqueterie. Il n'excède pas la hauteur d'un homme de taille ordinaire et paraît comme un grand coffre dont les quatre coins d'en haut portent quatre grosses pommes d'or. On le tient couvert d'un brocart rouge et les autres tombeaux qui l'accompagnent sont couverts de même de riches étoffes. Tant au chœur qu'en la nef, il y a quantité de lampes, les unes d'or, les autres d'argent, et la plus grande est d'argent vermeil doré d'une belle ciselure. Il y a aussi six grands chandeliers d'un bois exquis couvert de lames d'argent, et ils portent de gros cierges qu'on allume à leurs grandes fêtes. Du dôme où est le tombeau de Chah-Séfi, on passe sous une petite voûte qui enferme la sépulture d'un roi de Perse dont je n'ai pu savoir le nom [2]. C'est comme un autre grand coffre de bois d'un assez beau travail et couvert aussi d'un brocart de soie. La voûte de la mosquée est ornée au dedans d'une peinture à la moresque d'or et d'azur, et au dehors d'un beau vernis de diverses couleurs, comme à la superbe mosquée de Tauris. » Ce petit dôme est aussi posé sur une corniche en faïence émaillée dominant un tambour cylindrique construit en briques émaillées dont la disposition assez simple affecte des losanges réguliers. La cour qui précède la mosquée de Cheikh-Séfi, c'est-à-dire la première cour (V. plan fig. 285) est, en effet, bordée d'arcades dont les tympans, les douelles et les fonds sont

1. C'est le petit dôme marqué *h* sur le plan. Le tambour qui porte la coupole et la coupole elle-même sont en briques émaillées, la coupole pose sur une large frise en faïence ornée d'une belle inscription ; au-dessous, les murs du tambour cylindrique présentent des briques émaillées de deux couleurs par les dispositions desquelles se trouve formé, en caractères coufiques, le mot Allah, retourné dans tous les sens (A comparer avec les pavages à inscriptions analogues dessinés au Caire par Bourgoin et Prisse d'Avennes).

2. C'est le tombeau de Cheick-Ismaïl.

décorés de faïences de toute beauté [1]; on n'y trouve pas les motifs d'émail sertis dans des briques roses comme à Tauris, mais les rinceaux variés qui tapissent les fonds semés eux-mêmes de fleurettes ou de rinceaux clairs présentent en effet un ensemble fleuri qui n'est pas sans avoir une certaine analogie avec l'aspect général de la décoration de la mosquée bleue. Sous ces arcades s'ouvrent des baies qui ont encore conservé une partie de leurs clôtures en faïence émaillée et à jour.

Toute cette décoration, on le voit, est encore exécutée, non pas au moyen de carreaux de faïence émaillée et ornés de dessins se raccordant, mais bien au moyen de pièces découpées formant une sorte de marqueterie, comme nous en avons vu des exemples aux portes des mosquées de Tlemcen ou de certaines mosquées du Maroc, à Chella, par exemple dans une mosquée funéraire. Ce procédé très long et très dispendieux présente par sa nature même un avantage inappréciable sur la peinture qu'on applique aux carreaux séparés ; ceux-ci en effet portent des ornements colorés qui par la fusion des émaux ou de la couverte qui les protège tendent à se confondre à leurs points de contact ou de croisement. De là une certaine confusion ou un manque de netteté que seuls deux procédés permettent de corriger, soit sertir les ornements d'un trait foncé au violet de manganèse par exemple, c'est ce qu'ont fait les potiers de Tunis au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle, soit tracer les ornements au moyen d'émaux épais, c'est ce qu'ont fait les céramistes du turbé vert et de la mosquée verte à Brousse [2]. Cependant, l'effet est toujours un peu plat. La marqueterie de faïence au contraire permet de distinguer les ornements les uns des autres par le joint souvent presque imperceptible qui les sépare, et surtout par la différence de reflet que toutes ces pièces présentent entre elles. Quel que soit, en effet, le soin apporté à l'ajustage, même sur une table absolument plate, la surface extérieure des fragments de faïence offre toujours une certaine irrégularité. Ces irrégularités, même peu sensibles sur des pièces isolées, donnent aux pièces réunies un aspect chatoyant rappelant celui de la mosaïque d'émail. L'emploi des carreaux émaillés est certes plus économique, et donne des

1. Voir dans Sarre, *op. cit.*, des photographies à grande échelle de ces arcades.

2. Ou encore par des cloisons en relief produites par le moulage comme dans les carrelages espagnols de style mudejar. (V. t. II, p. 311 et seq.).

résultats plus réguliers, mais cette grande régularité enlève à l'œuvre d'art ce sentiment de vie que possèdent à un si haut point celles où l'on sent à chaque détail la main même de l'artiste qui les a faites.

Malgré cette excellence de l'exécution, nous voyons déjà, à Ardébil, se manifester dans la décoration un certain excès de richesse, de finesse dans les détails qui lui donne une sorte de mièvrerie et de recherche inutile. Les inscriptions se font trop fines, les lettres s'allongent démesurément ; ce sont malheureusement les conséquences inévitables du perfectionnement des tracés et de l'affinement du goût.

Monuments d'Ispahan. Constructions de Chah-Abbas. — Cependant avant d'arriver à la décadence fatale, l'art persan devait avoir une floraison magnifique. Ispahan devait renaître par la volonté d'un des plus grands souverains qu'ait jamais eu la Perse : Chah-Abbas. Il devait en faire une des plus belles villes d'Orient au XVIIe siècle, et sous son impulsion vigoureuse, la nouvelle capitale se couvrit en peu d'années d'un nombre considérable d'édifices d'une architecture somptueuse et d'une élégance remarquable.

Cette reconstruction d'Ispahan ne résulta pas du concours de plusieurs intelligences, ni de l'assemblage confus de monuments divers. C'est l'exécution d'un plan conçu d'un seul jet, et c'est la première fois que nous nous trouvons en présence d'une conception d'ensemble ayant pour but l'embellissement d'une ville entière, dans un état musulman [1].

Ces conceptions d'ensemble ont été rarement réalisées. Le fait a pu se produire pour certains quartiers d'Alexandrie, pour un grand nombre de villes d'Asie Mineure, pour Palmyre, pour Djerach, etc.., dans l'antiquité classique ; de même aussi pour Delhi, Agra, etc... pour les palais ou les temples khmers, pour certaines parties de grandes villes de Chine, comme la ville tartare à Pékin ; mais je crois que dans l'histoire de l'architecture musulmane, l'Inde exceptée, l'embellissement d'Ispahan par Chah-Abbas est un exemple unique de ce genre de conceptions.

Sans donner ici le plan d'Ispahan, nous tracerons en quelques lignes le programme que Chah-Abbas sut concevoir avec une netteté de vues absolument remarquable, et réalisa en peu d'années.

1. C'est l'impression que donne la description d'Ispahan par Chardin ; à chaque instant, en effet, il mentionne l'intervention de Chah-Abbas dans la conception des programmes et l'exécution des travaux.

Ispahan[1] s'étend en forme de demi-cercle sur la rive nord du Zendéroud, tandis que Ferachabad et Djoulfa, deux de ses faubourgs, lui font face sur la rive sud. Le palais royal occupe à peu près le centre de la ville. Chah-Abbas le dégagea sur sa face orientale par cette belle place du Meïdan-i-Chah sur les côtés de laquelle s'ouvrent à l'est la mosquée Loutf-Oullah, à l'ouest la porte Aali-kapou, à elle seule véritable petit



Fig. 288. — Palais sur le Tchar-bag à Ispahan (XVII[e] siècle). — *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.*
A, B, décorations peintes imitées des étoffes peintes.

palais (fig. 289), au nord la porte d'un grand bazar, au sud la mosquée Mesdjid-i-Chah. De cette extrémité de la place, des jardins et des parcs longent la façade méridionale du palais au milieu desquels se trouvent des pavillons ravissants comme le pavillon des quarante colonnes, Tchehel-Soutoun (construit par Chah-Abbas, brûlé puis reconstruit sous le règne de Chah-Sultan-Hussein). Le Hecht-behicht, le Ser-Pouch-i-Deh, etc., un des côtés du parc de Tchehel-Soutoun se trouve dans le prolongement de la façade ouest du palais, Chah-Abbas fit prolonger cette ligne à travers la ville, au delà du Zendéroud jusqu'au jardin ou parc d'Hazar-djérib. Il en

1. V. dans Coste, *Monuments modernes de la Perse*, le plan d'Ispahan.

fit l'un des côtés d'une avenue monumentale, appelée le Tchar-bag, bordée de palais, décorée de bassins, d'eaux jaillissantes, de pavillons, ornée de platanes, et sur les côtés de laquelle s'élevèrent bientôt un grand nombre de palais charmants [1]. Cette avenue, dont la longueur dépasse plus de six fois celle de Meïdan-i-Chah, traverse le Zendéroud sur un beau pont (le pont d'Allah-Verdi-Khan). Il semble qu'à un moment donné, cette conception d'ensemble ait été interrompue, car elle paraît incomplète. Mais si l'on examine avec plus d'attention le plan de Coste, on voit que le pont [2] de Baba Rockned-din (fig. 304, 305, 306), qui se trouve à l'est du pont d'Allah-Verdi-Khan paraît symétrique à celui-ci par rapport à un axe nord-sud passant à peu de chose près dans l'axe du palais royal. Une avenue parallèle au Tchar-bag part de ce pont et longe le parc du Pavillon des miroirs ou Aïneh-khané (fig. 315, 316 et 316 *bis*); elle ne se prolonge pas au nord bien profondément dans la ville, car elle y rejoint presque immédiatement une longue et large rue parallèle au Tchar-bag aboutissant à peu près à l'angle sud-est du Meïdan-i-Chah.

On voit donc que la conception d'ensemble consistait à rattacher au Palais un ensemble de parcs, de jardins et d'avenues, qui devaient peu à peu meubler pour ainsi dire l'espace laissé entre les deux ponts et les avenues en en formant comme le prolongement. Ce plan n'a pas été complètement abandonné par les successeurs de Chah-Abbas, car un certain nombre de grands édifices, comme par exemple le medressé et le caravansérail Madéré-i-Chah-Sultan-Hussein, construits en 1710, montrent bien par leur disposition qu'on cherchait à les raccorder à ce plan d'ensemble. Ce qui semble le prouver aussi, c'est la vue d'Ispahan que donne Coste prise de l'intérieur du pavillon des miroirs. Il a fait ce dessin en se plaçant au fond de la grande salle et en regardant, à travers les colonnes du portique, le panorama d'Ispahan qui se déroule de l'autre côté du Zendéroud. Il montre ainsi toutes les plus belles silhouettes des monuments d'Ispahan depuis celle de la mosquée impériale, à droite, avec ses dômes et ses minarets, jusqu'à gauche, celle du medressé de Chah-sultan-Hussein; et ce merveilleux ensemble se compose trop bien pour n'être dû qu'au hasard.

Il faudrait lire toutes les descriptions enthousiastes que Chardin

1. Sur le plan de Coste on en compte encore plus de vingt-deux.

2. Ce pont ne date que du règne de Chah-Abbas II (1666 J.-C.), mais son alignement était donné par les jardins d'Aineh-khané et la grande rue, et son emplacement n'est pas dû au hasard.

donne de ces beaux jardins, quelques passages permettront néanmoins de se rendre suffisamment compte de la disposition régulière du Tchar-bag. On se reportera à la figure 307. On y verra la disposition des canaux, des trottoirs et des plantations d'arbres qui faisaient de cette avenue une promenade unique au monde au commencement du XVII[e] siècle.

Promenade et canaux du Tchar-bag. — « Cette avenue est large de soixante-quatre pas et longue de seize cent vingt au deçà du pont et de deux mille deux cents au delà qui, joints aux quatre cent quatre-vingt-dix du pont, donnent une longueur de quatre mille trois cent dix pas. Elle fut plantée et embellie d'un grand nombre d'édifices somptueux par les ordres et l'inspection immédiate de Chah-Abbas I[er], la onzième année de son règne (1006 H. ou 1597 J.-C.). Cette grande allée, qu'on peut appeler le cours d'Ispahan et qui est la plus belle que j'aie vue et dont j'aie jamais entendu parler, est arrosée par un canal qui coule au milieu, d'un bout à l'autre ; ses rebords, qui sont faits de pierre de taille, sont élevés de neuf pouces et si larges que deux hommes à cheval peuvent se promener de chaque côté... Les ailes de cette charmante allée sont de beaux et spacieux jardins dont chacun a deux pavillons, l'un fort grand situé au milieu du jardin, consistant en une salle ouverte de tous côtés, et en des chambres et cabinets aux angles ; l'autre, élevé sur le portail du jardin, ouvert au devant et aux côtés... Ces pavillons sont de diverse construction et figure, mais ils sont presque tous d'égale grandeur, et tous peints et dorés fort matériellement (fig. 288)... les bassins d'eau sont différents aussi, et en grandeur et en figure, avec des jets d'eau et des chutes d'eau... Les rues qui la traversent aussi en plusieurs endroits sont de larges canaux d'eau, plantés de hauts platanes à double rang, l'un près des maisons, l'autre sur le bord du canal. L'allée finit à une maison de plaisance du roi qui en occupe la largeur et dont les jardins sont si grands qu'on la nomme mille arpents... On voit d'abord (en sortant du palais sur le Tchar-bag) en entrant dans cette admirable allée, un pavillon carré qui fait pendant à ce palais des mille arpents (Hazar djérib) qui est au bout. Il est à trois étages... avec jalousies au lieu des vitres... faites de plâtre, peintes et dorées d'une façon fort agréable... à la suite viennent sept bassins, entre la rivière et la ville, avec des cascades et des jets d'eau... Le pont [1] est au delà

1. Le pont Allah-Verdi-Khan.

du septième bassin, et dans les jardins qui terminent la vallée sont la volière du roi dont le fil est doré, et la maison des livres à l'autre coin. Le jardin des mille arpents, qui est au bout du Tchar-Bag, est long d'un mille et large presque autant ; fait en terrasses soutenues de murs de pierre, on y compte douze terrasses élevées de six à sept pieds l'une sur l'autre et qui vont de l'une à l'autre par des talus fort aisés à monter, et aussi par de grosses pierres qui joignent le canal... de pierre profond de huit pouces et large de trois pieds avec des tuyaux de dix en dix pieds qui jettent l'eau fort haut. Au bas de chaque terrasse, à l'endroit de la chute du canal, laquelle est en talus et fait une nappe d'eau, il y a un bassin de dix pieds de diamètre et, au haut, il y en a un autre sans comparaison plus grand, profond de plus d'une toise avec des jets d'eau au milieu et autour... On voit proche de chaque bassin, sur les ailes, deux grands pavillons fort hauts, peints, dorés et argentés de la même architecture que ceux que j'ai décrits... ; au milieu de la sixième terrasse, il y a un pavillon qui coupe l'allée, lequel est à trois étages et si grand et si spacieux qu'il peut contenir deux cents personnes assises en rond ; il y a un autre pavillon à l'entrée du jardin et un autre au bout qui sont semblables à la figure et à l'ordonnance près. Quand les eaux jouent dans ce beau jardin, ce qui arrive fort souvent, on ne saurait rien voir de plus grand et de plus merveilleux, surtout au printemps dans la saison des premières fleurs, parce que ce jardin en est couvert, particulièrement le long du canal et à l'entour du bassin. »

Meïdan-i-Chah. — La grande place Meïdan-i-Chah est symétrique au départ du Tchar-bag par rapport au palais du Chah ; elle est antérieure à Chah-Abbas Ier, mais c'est à ce prince qu'on doit son achèvement. « C'est un carré long [1] de quatre cent quarante pas sur cent soixante de large, entouré par un canal bâti de briques... la place est bordée par deux cents maisons de mêmes dimensions et structure. Au rez-de-chaussée, elles présentent deux boutiques donnant sur la place et deux sur le bazar, au premier étage quatre petites chambres distribuées de même, celles de la place ont chacune un petit balustre (balustrade) de brique à jour enduit de plâtre, le tout peint de rouge et de vert et fort agréable à la vue. Le tour des maisons de la place est entrecoupé par de grands édifices qui sont le portail du palais royal (porte Aali-kapou, fig. 289), la mosquée

1. Chardin, *op. cit.*, II, p. 337.

Loutf-Oullah [1] à l'est, la mosquée royale à l'extrémité méridionale de la place, et le marché impérial à l'autre bout, formant chacun une grande demi-lune ayant au levant un bassin d'eau de soixante-dix pas de tour et de dix pieds de profondeur, fait à angles et dont les rebords sont de pierre de porphyre.

Il y a autour de ces magnifiques édifices, des échafaudages de



Fig. 289. — Palais royal sur le Meïdan-i-chah et Porte Aali-kapou à Ispahan. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

perches minces qui montent jusqu'au haut et qui sont faits pour porter de petites lampes de terre pour les illuminations des réjouissances publiques [2] ».

Aali-Kapou. — « La porte Aali-Kapou (fig. 289) est en porphyre et fort exhaussée[3]. Le seuil est aussi de porphyre de couleur verte, haut

1. Date de 1647-8 J.-C., d'après Sarre.

2. « Les Persans les font d'une fort agréable manière en représentant sur les murailles, des chasses, des batailles, des bois, des fontaines, des palais et telles autres choses, tracées avec de petites lampes de terre qu'on attache dans le mur, lesquelles n'ont que trois pouces de diamètre et un d'épaisseur, qui contiennent quelques cuillerées d'huile. Quand cela est allumé, l'effet en est surprenant et admirable, car toutes les figures paraissent en feu. Les Persans appellent cela Chiragan (*Tchéragaun*) ; j'ai ouï dire qu'on en fait où il y a plus de six-vingt milles lampes (Chardin, t. IX, p. 329).

3. Chardin, *op. cit.*, t. II, p. 23.

de cinq à six pouces, fait en demi-rond [1]. C'est la plus belle entrée

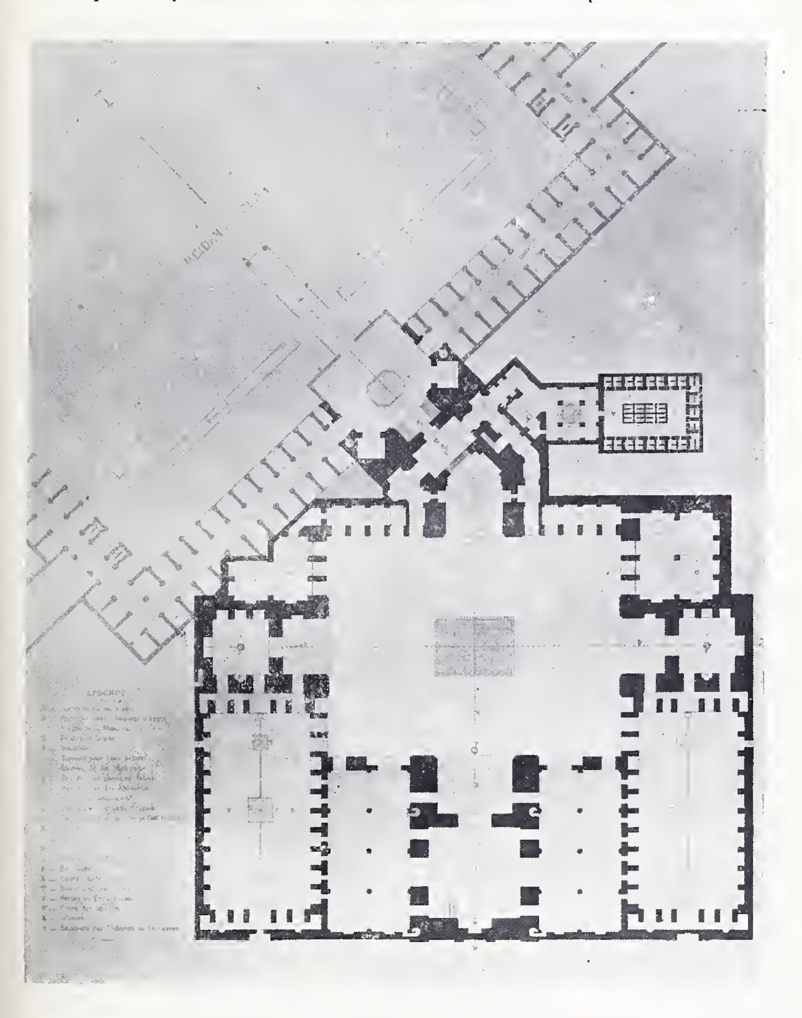


Fig. 290. — Plan de la mosquée impériale à Ispahan sous Chah-Abbas, † 1628), par Pascal Coste.

du palais, au-dessus de laquelle est un magnifique pavillon qui est si élevé, qu'en regardant de là dans la place, on ne reconnaît pas

1. Cf. Coste, *op. cit.*, p. 23.

les gens qui passent, et ils ne paraissent pas grands de deux pieds. Ce beau pavillon est soutenu sur trois rangs de hautes colonnes, et est orné au milieu d'un bassin de jaspe à trois jets d'eau... on n'est pas peu surpris de voir des jets d'eau dans un lieu si haut élevé. Au nord de la place se trouve l'entrée du bazar des tailleurs, qui a la forme d'une demi-lune enfoncée. Le portail est un grand demi-dôme, fait de carreaux de porcelaine (faïence) peints de moresques de diverses couleur, où aboutissent deux grands parapets aux rebords qui règnent tout autour de l'édifice... lesquels sont revêtus de table de jaspe et de porphyre. » En face et par conséquent dans le prolongement du grand axe de la place, se trouve la mosquée royale ou impériale, la Mesdjid-i-chah.

Mosquée impériale d'Ispahan ou Mesdjid-i-Chah. — Cette mosquée est un véritable chef-d'œuvre comme plan et comme exécution. Elle est rattachée d'une façon magistrale et ingénieuse à la grande place royale, malgré l'obliquité de son orientation relativement à la direction du grand axe de la place (fig. 290) à l'aide d'un artifice extrêmement simple : la brisure de cet axe sur l'entrée de la mosquée. L'entrée elle-même se présente sous la forme d'un demi-octogone dont les faces sont creusées de niches profondes, dont la plus grande est la voussure de la porte de la mosquée. Elle s'ouvre sur un passage rectangulaire débouchant immédiatement sur un des pans coupés d'un des quatre grands porches qui décorent les quatre faces de la cour de la mosquée proprement dite. Nous trouvons ici encore, comme à la mosquée Djouma, les quatre grands liwans au centre des quatre faces de la cour, liwans qui semblent, comme je l'ai déjà dit, une réminiscence du Tag-i-Kesra, et qui semblent aussi comme un épanouissement et un agrandissement notablement plus majestueux du plan de la mosquée du sultan Hassan au Caire.

Le sanctuaire proprement dit se trouve dans le grand liwân situé face à la porte d'entrée. C'est une salle carrée voûtée en coupole, au fond de laquelle parait le mihrab. De chaque côté, deux grandes salles longues composées de quatre travées doubles ont chacune deux autres mihrabs, et forment des mosquées distinctes. Les deux autres liwâns, à droite et à gauche, ont aussi leur sanctuaire carré couvert en coupole et orné d'un mihrab, d'autres salles entre le liwân d'entrée et les autres servent aussi de salle de prières, il y a donc ainsi sept mosquées réunies en une seule. Près de l'entrée, en retraite, et sur la cour de droite, se trouve la



Fig. 291. — Porte de la mosquée impériale d'Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

cour des latrines isolée du reste des bâtiments. Aux angles extrêmes, de chaque côté du groupe formé par le grand liwân et les deux salles

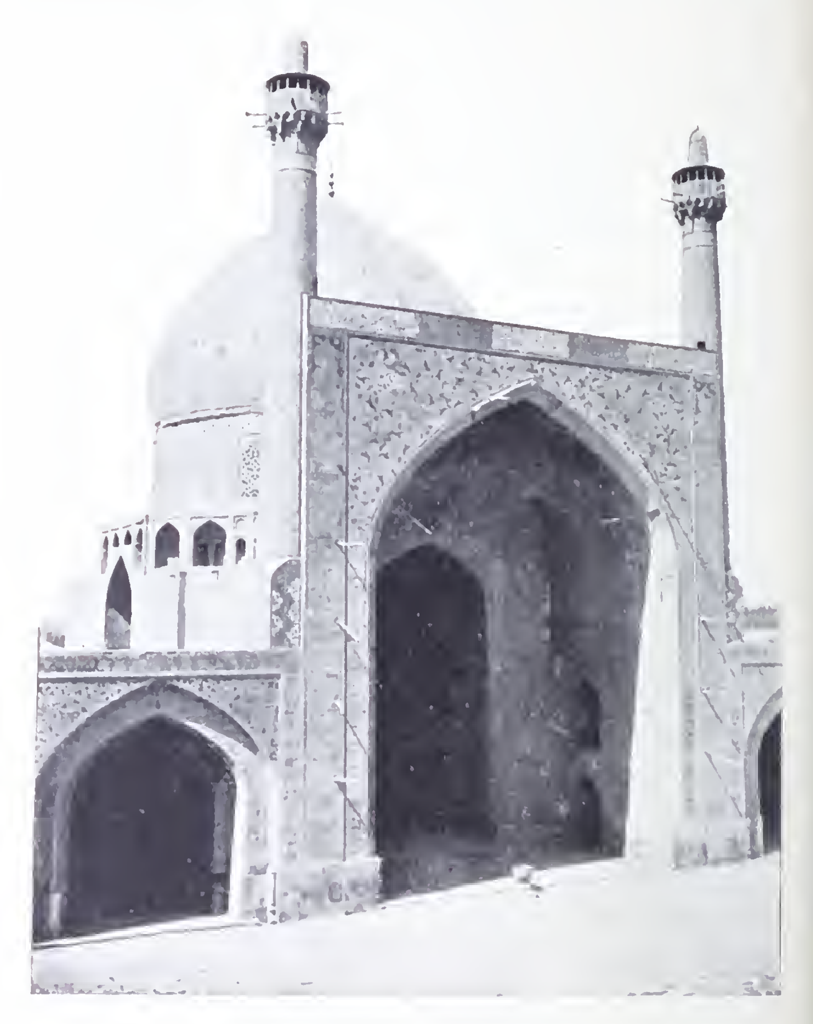


Fig. 292. — Entrée du sanctuaire de la mosquée impériale d'Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

de prières adjacentes s'ouvrent de grandes cours dallées avec des bassins et des fontaines pour les ablutions. — La pondération des masses, l'ingéniosité des dégagements, la bonne disposition des détails et la clarté de la conception d'ensemble font de cet

édifice un véritable chef-d'œuvre sur le mérite duquel on n'a pas encore insisté suffisamment. C'est pourquoi nous en donnons une description aussi étendue. On retrouvera, dans les figures 290-291-292-293-294-295-296-297 et 298, tous les détails dont Chardin[1] a illustré sa description[2] : « La mosquée royale est située au midi, ayant au-devant un parvis en polygone, avec un bassin aussi au milieu en polygone. La face de l'édifice est pentagone et nous y voyons des deux côtés un balustre (balustrade) de pierre polie, à hauteur d'appui, qui s'étend jusque vis-à-vis de l'entrée. Les deux premières faces (dudit pentagone) sont ouvertes en arcades qui donnent sous les bazars, et elles sont traversées d'une chaîne pour empêcher les chevaux d'y passer. Les deux autres au-dessus sont de grandes boutiques d'apothicaires et de médecins... Les étages qui sont à quelque vingt pieds du bas ont des galeries qui ressemblent à des balcons. La face intérieure qui forme le portail est une demi-lune enfoncée de treize pieds environ, fort élevée et toute revêtue de jaspe du rez-de-chaussée à dix pieds de haut, avec des perrons de même ouvrage (fig. 290). L'ornement en est merveilleux et inconnu dans notre architecture européenne. Ce sont des niches[3] de mille figures, où l'or et l'azur se trouvent en abondance, avec de la parqueterie (marqueterie) faite de carreaux d'émail et une frise plate autour, de même matière, qui porte des passages de l'Alcoran, en lettres proportionnées à la hauteur de l'édifice. Ce portail est orné d'une galerie comme celle des côtés. Les linteaux sont de jaspe. La porte est de quelque douze pieds de large, formée de deux valves ou battants revêtus de lames d'argent massif, couverts de pièces de rapport à jour, ciselé et doré, fort massives[4]. Joignant le portail au dedans il y a de hautes aiguilles[5] ou tourelles avec des loges ou galeries couvertes au-dessus de chapiteaux, le tout même ouvrage que le contour du portail.

1. *Op. cit.*, II, p. 342.
2. Cf. d'autres détails sur la description de Coste (*Notes et souvenirs de voyage*, t. I, p. 206).
3. Ce sont les voussures à stalactites. Remarquer, fig. 291, le grand panneau de faïence à droite de la porte, véritable tapis comme composition.
4. On les voit sur la fig 291. Mais dans le tome II de cet ouvrage, p. 233, M. Migeon en a publié un grand détail d'après un cliché de M. Gervais-Courtellemont (fig. 193).
5. Les minarets sont appelés par les Persans Gul destch (bouquets de roses) : les muezzins n'y montent pas (de peur qu'ils ne voient les femmes sur les terrasses des maisons). On a dressé sur les dômes de petites huttes en bois (ou loges ouvertes de tous côtés) : c'est là d'où ils appellent à la prière. Chardin, V, p. 11 (voir une de ces loges, fig. 294, au-dessus du grand liwan).

« En entrant dans ce beau portail, on détourne tant soit peu vers l'occident et ayant fait quinze pas, on trouve, au milieu, un beau bassin de jaspe à godrons, de six pieds de diamètre, soutenu sur un piédestal de même matière de huit pieds de haut avec des marches. C'est pour donner à boire aux passants. En tirant de ce



Fig. 293. — Détail de la coupole de la mosquée impériale d'Ispahan. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

bassin vers le corps de la mosquée par une allée découverte qui va en s'élargissant, et qui est formée de quatre grands portiques de chaque côtés en arcades, on entre dans une spacieuse cour... Le portique du milieu est profond de soixante pas : son dôme surmonté d'un croissant doré est un des beaux morceaux de l'architecture moderne des Persans... Il est si haut qu'on le voit de quatre grandes lieues en venant de Kachan. Le vaste portique qui est comme le chœur du temple est séparé en deux parties inégales... par un mur de dix pieds de haut, qui cependant ne paraît pas plus haut qu'un balustre (balustrade) à cause de la hauteur du portique. Il y a au milieu de ce mur une large porte qui

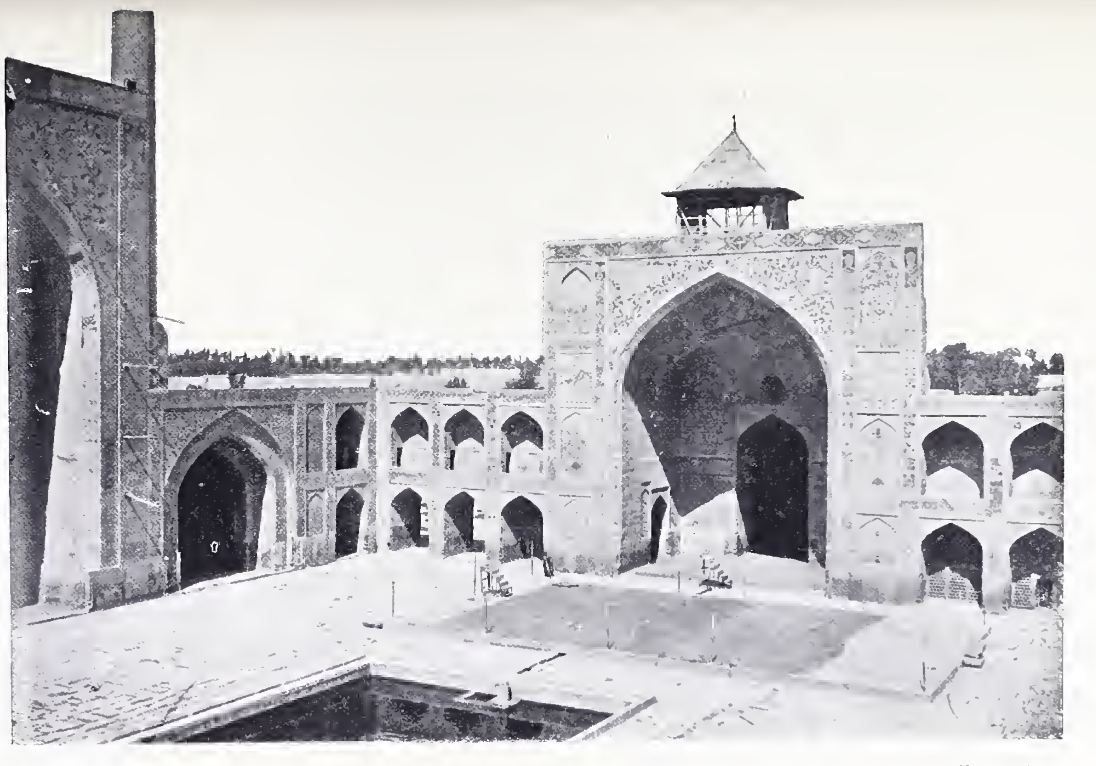


Fig. 294. — Côté ouest de la cour de la mosquée impériale d'Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

mène dans l'intérieur du portique. La partie antérieure est élevée de deux marches au-dessus de l'autre et revêtue de marbre aux côtés. Le fond du portique est marqué par un entablement en jaspe en forme de porte incrustée dans le mur de dix pieds de haut et de trois de large, s'appelle le mihrab (fig. 295)[1]. Contre le pilastre



Fig. 295. — Mihrab d'un des liwâns latéraux de la mosquée impériale d'Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

gauche du portique, il y a une chaire de porphyre... C'est où l'on prêche en hiver ou dans les mauvais temps, car il y a une autre chaire à l'entrée du portique où l'on prêche quand l'air ou le soleil le permettent (on voit deux de ces chaires en plein air, fig. 294). Au-dessus du mihrab il y a une armoire faite dans le mur, de bois d'aloës, ornée de lames d'or et garni d'or massif jusqu'aux pentures,

1. C'est un des mihrabs des liwâns latéraux, car on n'y trouve ni la chaire de porphyre mentionnée par Chardin, ni l'armoire pour renfermer le Coran ; il est surmonté d'une fenêtre décorée d'une dalle d'albâtre ajourée et toutes les parois des murs sont ornées de faïences.

fermées d'un cadenas d'or... Les côtés de la cour consistent chacun en neuf portiques (arcades), celui du milieu plus haut que les autres... Les cours et tout le fond de la mosquée est construit de grandes et massives pierres, et tout l'ouvrage est revêtu de briques vernissées d'un émail merveilleusement vif et d'ouvrage mosaïque... on voit des lieux souterrains pavés et lambrissés... à côté du grand dôme il y a deux tourelles comme au grand portail et qu'enfin entre la grande entrée il y en a deux autres, l'une au derrière, l'autre au côté de la mosquée (fig. 298)... Le marbre qui a servi à la cons-

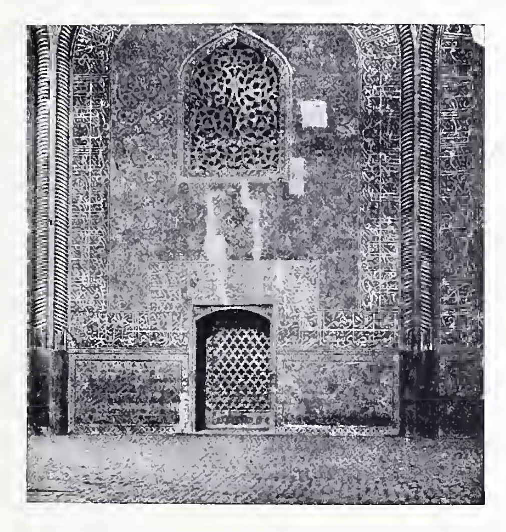


Fig. 296. — Fenêtre à l'intérieur de la mosquée impériale d'Ispahan. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

truction est blanc et rouge ; Séfi Ier, successeur de Chah-Abbas, en fit recouvrir les portes de plaques d'argent. » L'extérieur de cette mosquée est donc entièrement revêtu de matériaux émaillés : briques, comme dans les fûts et les bases des minarets, ailleurs mosaïques de faïence, ou carreaux émaillés. Le grand dôme est couvert de faïence dont le dessin se lit admirablement sur la fig. 293. Malheureusement ce mode de décoration par carreaux est moins solide que la mosaïque de faïence, et il est facile de voir qu'en bien des endroits les carreaux se descellent et tombent, ceux qui sont employés à l'intérieur ne présentent pas cet inconvénient, et l'on voit par les fig. 295 et 296 quelle richesse d'aspect donne l'emploi de ces matériaux.

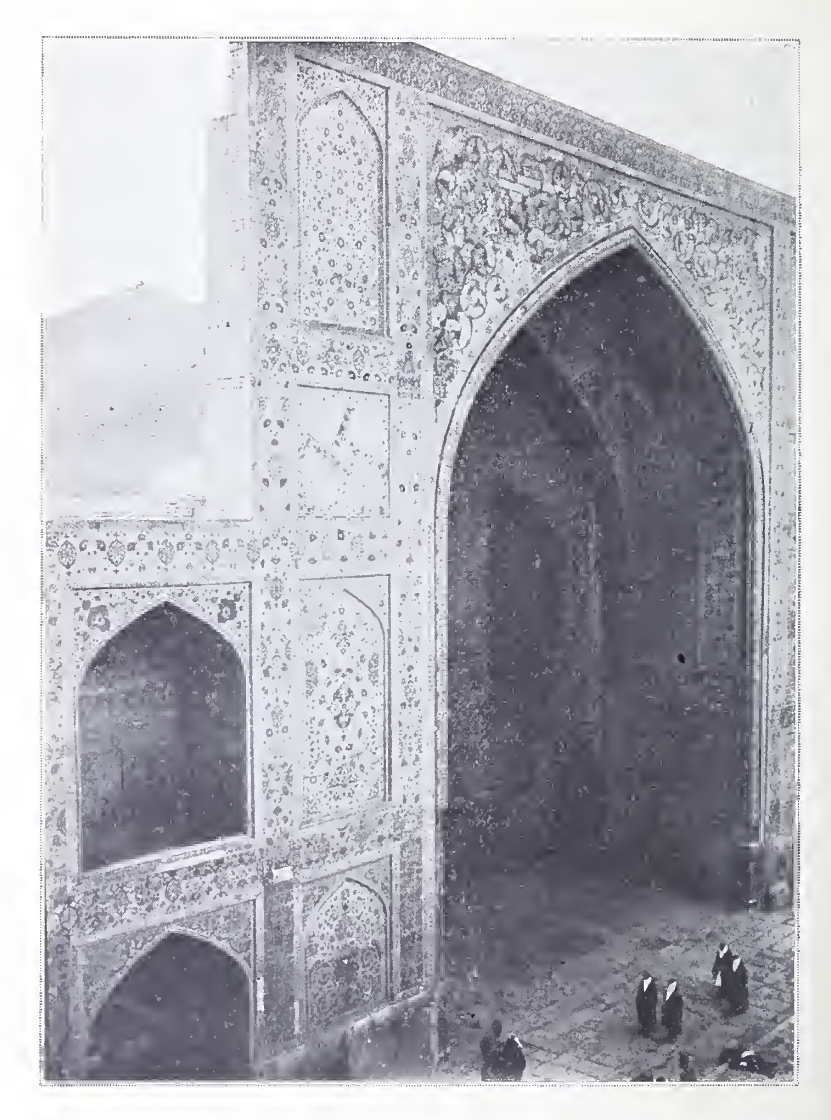


Fig. 297. — Liwân latéral intérieur de la mosquée impériale d'Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

On y a joint les marbres et l'albâtre (colonnes torses engagées, lambris, dallages, clôtures ajourées). Le marbre s'harmonise admirablement avec la faïence, car son poli rivalise avec le miroitement des parois émaillées. Nous verrons à propos des édifices de Constantinople que les architectes des sultans ont su tirer tout le parti possible de cette association de matériaux. Mais en Perse, le marbre est rarement usité et la faïence prédomine, aussi les marbres, les onyx ou les albâtres employés sont-ils d'une coloration soutenue. Les Turcs au contraire construisant à Constantinople des édifices revêtus de marbre blanc, ont rapidement abandonné les faïences à tonalités soutenues, comme celles qu'ils avaient employées à Brousse, par exemple, et ont découvert cet accord merveilleux des faïences à fond blancs et à arabesques légères qui fait si bien valoir l'architecture de marbre qui les encadre [1].



Fig. 298. — Minaret de la mosquée impériale à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

Palais d'Achref. — Chah-Abbas ne se contenta pas d'orner sa capitale, il fit élever des palais en maints endroits. L'un des plus considérables étaient était celui d'Achref (Mazendéran) dont nous donnons le plan fig. 301 et une vue de détail (fig. 302). — Ce pavillon n'a pas, comme le palais principal [2], des dispositions à arcades

1. Cf. Un exemple d'emploi de faïence d'une allure plus calme et plus classique, si l'on peut s'exprimer ainsi, se voit au portail du tombeau de Chah Ismaïl ou mosquée Sandjerieh (fig. 299) ; la fig. 300 donne un détail du lambris intérieur de ce monument, lambris tout revêtu de faïence affectant les dispositions d'une tenture murale.

2. On y remarque les grands bassins, les arcades décorées de peintures A, les tympans B, décorés de faïences et ces arcs à clef formée par un linteau

comme au palais du Tchar-bag (fig. 288). Ce sont des portiques à

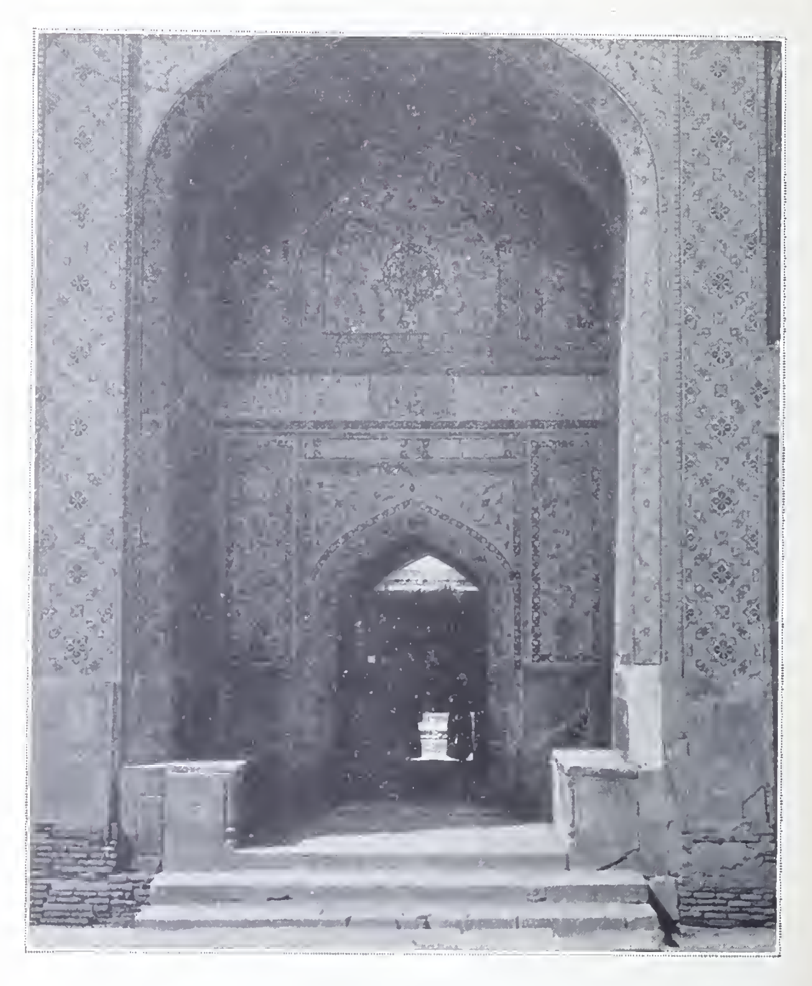


Fig. 299. — Mosquée Sandjerieh (tombeau de Chah-Ismaïl, † 1523)[1] à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

jour, à colonnes longues, avec des toitures saillantes comme nous

que nous retrouverons dans l'architecture turque et qui paraissent dérivée d'une forme empruntée à la construction en bois (v. fig. 351, maison turque à Kadikeuï).

1. Je ne suis pas sûr de l'identification de ce monument, je donne la première indication d'après M. Gervais-Courtellemont et la seconde d'après Chardin.

en verrons dans le palais de Tchehel-soutoun et d'Aïneh-khané à Ispahan [1]. Le plan de ce château d'Achref est fort curieux, car il reproduit à peu près (fig. 301) une disposition analogue à celle des

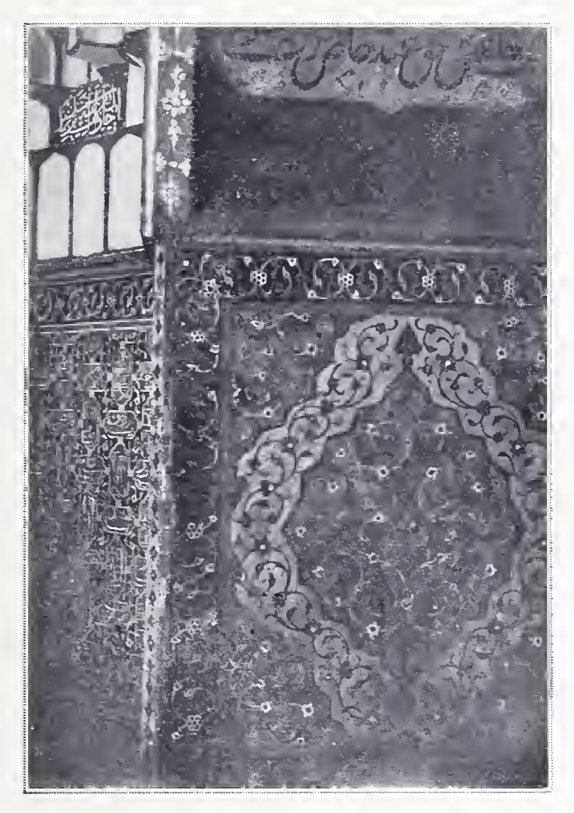


Fig. 300. — Détail du tombeau du Chah-Ismaïl à Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

palais sassanides de Kasr-i-Chirin (fig. 11), même disposition des pavillons avec de grands jardins, même disposition de longs bassins d'eau formant miroirs. On y retrouve le palais principal, le palais du souverain entouré de dépendances et disposé pour les

1. J'ai figuré en A (fig. 302) deux mosquées funéraires de Demavend avec leurs coupoles coniques et une tour à vent en C ou Bala khané ; ce sont ces tours qui servent, pendant la saison chaude, à faire circuler l'air frais (fig. 302) dans les maisons.

réceptions pompeuses, l'Amarat-i-Khosrou, et le petit palais particulier Kala-i-Tchouar-Kapou réservé au harem et à la vie privée [1]. Ce domaine se divise en deux grandes parties séparées par un petit jardin, le Bagh-i-Tépé ; « à droite de la porte et dans la première enceinte de murailles sont des bains encore en bon état ; on se trouve

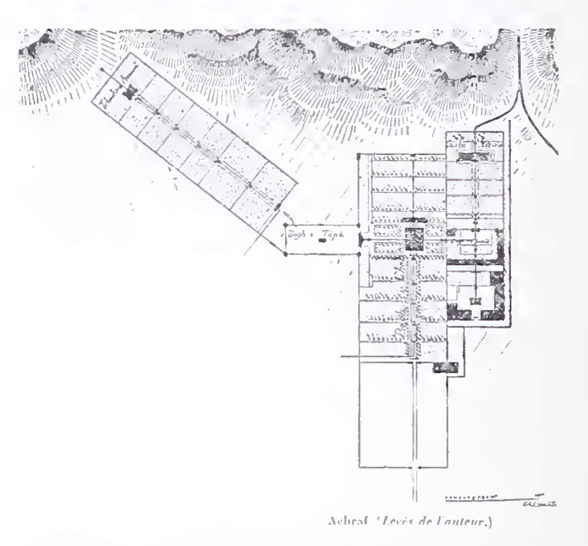


Fig. 301. — Jardin et palais d'Achref (Perse), d'après J. de Morgan (1613-1627 J.-C.).

au milieu du Bagh-i-Chah, vaste jardin carré planté de cyprès séculaires et disposé en terrasse ; dans toute la largeur de ce jardin coule un ruisseau dérivé dans la montagne et qui, tombant en nombreuses cascades, alimente une large pièce d'eau carrée... ; à droite du Bagh-i-Chah, sont les bâtiments du Bagh-i-Chomal et de Zaabi-Zémoun qui auraient été la résidence des grands de la cour ; au sud du Bag-i-Chomal sont les communs du roi et les écuries. Le palais royal qui était au centre du Bag-i-Chah a été détruit et remplacé par un pavillon d'un goût détestable. Le Bag-i-Tépé est construit sur un tertre artificiel. Pietro della Valle [2] dit qu'il avait été

1. M. J. de Morgan, *Mission en Perse*, t. I, p. 480.

2. « Au milieu du jardin où les quatre principales allées le divisent en croix, où ils ont bâti une maison dont la figure est octogone. le réduit est serré à la vérité, mais fort exhaussé et à plusieurs étages, les chambres y sont bien peintes et dorées, mais fort petites... tout cet appartement est destiné pour

construit pour les femmes du roi. Plus loin vers l'est, à l'extrémité d'un parc de quatre cent soixante mètres de long est une source qui, captée fut envoyée jaillissante dans un pavillon ravissant décoré d'émaux et appelé aujourd'hui Tchechma-imarat, pavillon de la source ». Rien de ce qui nous reste des installations analogues en Espagne ou au Maroc n'est comparable à ce que les Persans nous ont laissé en ce genre.

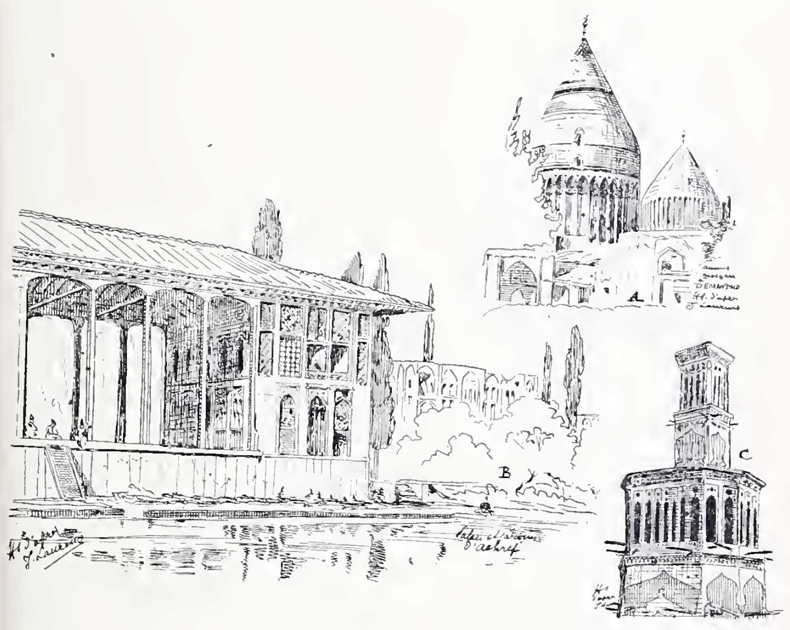


Fig. 302. — A. Mosquée de Demavend. — B. Palais d'Achref. — C. Tour à vent à Téhéran. — *Dessin de H. Saladin*, d'après J. Laurens.

Nous pouvons par la vue du jardin d'un petit palais à Sari (fig. 244) nous rendre compte de ce que devaient être les jardins des particuliers aisés. Les grands bassins allongés destinés à donner de la fraîcheur, et à réfléchir dans leurs eaux, les bosquets qui les entouraient y étaient fréquents. Quoique nous ne puis-

les femmes... la maison du roi (actuellement détruite), de même que l'autre est fort petite.., et les chambres sont toutes étroites quoique peintes et dorées et enrichies de miniatures exquises qui ont coûté infiniment. On y voit plusieurs balcons qui sont fermés de jalousies accompagnés de grands rideaux » (Pietro della Valle, cité par J. de Morgan, *op. cit.*).

sions pas citer entre Amarat-i-Khosrou et le palais d'Achref, d'exemples des époques intermédiaires, on ne saurait douter que ces palais entourés de jardins, précédés de terrasses, embellis d'effets d'eau [1] de tout genre, n'aient pas été de tradition en Perse, et un des luxes les plus appréciés et les plus recherchés.

Kasr-i-Kadjar. — Un fort bel exemple de château de plaisance est le Kasr-i-Kadjar, château bâti par un prince de la dynastie actuelle, Fath-Ali-Chah [2] aux environs de Téhéran et dont Coste donne un plan et des vues ; c'est une résidence énorme, construite sur le point culminant d'une colline dont les pentes sont décorées de terrasses étagées, dominées par le château avec jardin flanqué aux angles de grosses tours octogones ornées de briques émaillées.

Tombeau d'Abou-Hanifé et d'Abd-el-Kader el-Gilani à Bagdad (1638). — Un exemple très caractéristique, montrera combien les méthodes de construction et combien l'architecture elle-même tiennent plus aux conditions et aux traditions locales qu'aux conditions politiques. A Bagdad, en 1638, le sultan Mourad faisait restaurer le tombeau d'Abou Hanifé (ou Imam Azam [3]) et celui d'Abd-el-Kader el-Gilani, car ces tombeaux avaient été détruits par les Persans, et dépouillés de leurs lampes, de leurs clous et de leurs portes d'argent, lors de la reprise de Bagdad le 28 novembre 1623 ; c'est le Mufti Yahya qui fut chargé des travaux ; on commanda aux orfèvres de Diarbékir, renommés pour leur habileté (le 5 février 1639), des portes garnies d'argent, des fenêtres, des lampes et d'autres ornements de même métal, destinés au tombeau du grand imâm (Abou-Hanifé) : d'après M. d'Oppenheim [4], il aurait encore été « restauré depuis, sa coupole est décorée de briques ou de faïences émaillées en bleu, vert et blanc. Au nord et à l'est, le tombeau est entouré d'un

1. Quelquefois, comme au palais de Fath-Ali-Chah à Téhéran, ces bassins sont dallés de faïence bleue turquoise, Dieulafoy, *T. du M.*, t. XLV, 1883, p. 62. Ce qui est assez curieux, c'est que ce détail de coloration des bassins en bleu turquoise se retrouve à Pompéi dans un certain nombre de piscines réservées dans le milieu de l'atrium ou de la cour. Cette coloration est obtenue par un enduit, à la chaux, coloré de bleu de cuivre. Il est probable que les architectes persans, comme les architectes romains, ont adopté cette coloration dans le but de donner à l'eau une teinte analogue à celle qu'elle avait en reflétant le bleu du ciel.

2. Ce prince de la dynastie Kadjar monta sur le trône en 1797, à la mort d'Aga-Mohammed, fondateur de la dynastie.

3. Le sultan Mourad a fait rebâtir à nouveau la sépulture de l'Imam Azam et l'a ornée de plusieurs lampes d'or garnies de pierres précieuses (Thévenot, II, 938, d'après une note écrite à Bagdad le 22 Chaban 1048, 19 décembre 1638).

4. D'Oppenheim, *loc. cit.*, II.

portique dont les arcades sont décorées de faïences blanches et vertes,



Fig. 303. — Tombeau d'Abou-Hanifé (Imam Azam) à Bagdad, restauré en 1638 par le sultan Mourad. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

fabriquées à Bagdad [1]. » On y pénètre par un portail dont la figure 268 donne une vue prise de l'intérieur vers la rue. Cette entrée

1. De Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, IX, p. 221 et 329.

est couverte d'une coupole étoilée dont les pendentifs sont formés par une surface subdivisée en nervures simples, prolongements des côtés des pointes de l'étoile. Cette solution fort élégante du problème de la voûte en remplissages était connue depuis très longtemps en Perse, mais je n'en connais pas d'exemple daté avant la tombe d'Oldjaïtou à Sultanieh.

Le dôme de ce monument (fig. 303) est à peine renflé ; le minaret [1] a un balcon découvert soutenu par un encorbellement en stalactites émaillées. Émaillés aussi sont le fût du minaret, sa balustrade et son cylindre terminal couronné par une coupole ogivale à côtes demi cylindriques.

Le tombeau de Sidi-Abd-el-Kader-el-Gilani est semblable, à peu de chose près, comme coupole et minaret. Cette persistance des méthodes persanes de construction et de décoration ne s'est pas seulement manifestée au moment de la reconstruction de ces deux tombeaux mais aussi aux époques postérieures.

Mosquée de Kazmeïn près Bagdad. — Elle s'est prolongée jusqu'à nos jours. Il est vrai que l'exemple que nous donnons est un peu particulier. C'est la mosquée de Kazmeïn près de Bagdad, et dans laquelle sont enterrés deux imans célèbres, Moussa el-Kazim (185 H.-801 J.-C.) et son petit-fils Mohammed el-Gaouad. Elle a été restaurée dans la première moitié du XIX[e] siècle et comme c'est un des plus célèbres pèlerinages chiites, elle l'a été aux frais de ceux-ci, c'est-à-dire des Persans et du gouvernement persan, et par des architectes persans. Son grand porche (surmonté d'une tour à horloge assez laide) est entièrement revêtu de faïence, ses minarets ont leurs balcons et leur couronnement doré, de même que leur coupole terminale, enfin, les coupoles mêmes des tombeaux, ainsi que leurs tambours, sont dorés, c'est-à-dire revêtus de ces tuiles de cuivre doré dont j'ai déjà parlé. La mosquée proprement dite s'élève au fond d'une grande cour entourée d'arcades [2] ogivales sur deux rangées superposées. La mosquée est précédée d'un grand portique à hautes colonnes de bois, couronnées de chapiteaux à stalactites et d'une corniche ouvragée, en tout semblables à celles des pavillons de Tchehel-soutoun et d'Aïneh-khané décrits plus loin [3].

1. L'Imam Abou-Hanifé, chef d'un des quatre rites orthodoxes de l'Islam (les Turcs sont hanéfites) naquit à Koufa en 80 H. 699 et mourut empoisonné par l'ordre du calife Abdallah II, en 150 H.-767 J.-C.

2. D'Oppenheim, *loc. cit.*

3. Chardin, *loc. cit.*

Pont de Baba-Rokn-ed-din à Ispahan (1666). — Revenons donc à Ispahan et examinons quelques-uns des édifices dus aux successeurs de Chah-Abbas Ier. Le premier en date est le pont de Baba-Rokn-ed-din, plus intéressant que celui d'Allah-Verdi-Khan [1] et d'une composition plus originale [2]. Ce pont appelé aussi le pont de Chiraz ou pont Hassan-abad ou Hassan-beg, a été construit sous Chah-Abbas II

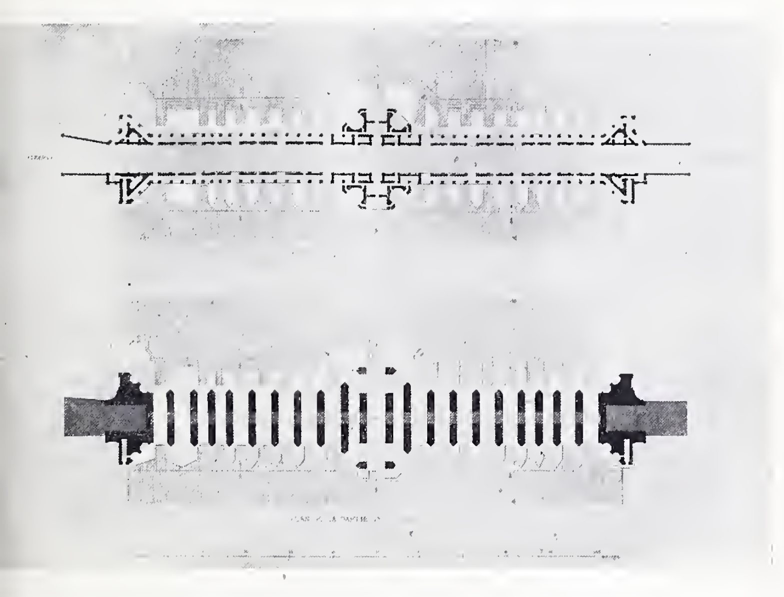


Fig. 304. — Pont Hassan-beg, ou de Rokn-ed-din sur le Zendéroud à Ispahan. Plan de l'étage inférieur et plan de l'étage de la chaussée. — Par Pascal Coste.

(1666). Il sert à la fois de pont et de barrage, et des vannes que l'on peut abaisser permettent de relever assez haut le niveau du Zendéroud pour alimenter les irrigations et amener l'eau dans le jardin de Séadet-abad. Comme on le voit par la fig. 305, le pont est un véritable monument avec des tourelles aux deux extrémités et des pavillons au milieu. Aux basses eaux, quand les vannes sont relevées, on peut circuler à pied sec d'une rive à l'autre en passant sur le chemin ménagé au-dessus des caniveaux inférieurs ainsi qu'en passant dans

1. Le Pont d'Allah-Verdi-Khan, moins richement décoré, présente la même particularité, d'un passage inférieur, sous la chaussée bordée de portiques et d'une terrasse supérieure servant de passage.
2. Cf. Coste, *op. cit.*, t. I, p. 34.



Fig. 305. — Pont de Baba Rokn-ed-din à Ispahan construit sous Chah-Abbas II, † 1666. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

le couloir ménagé au milieu des arches (fig. 305). « Les murs sont revêtus de carreaux d'émail dedans et dehors ; le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies (à jour) et si large que trois hommes peuvent s'y promener fort aisément. Au bout du pont il y a quatre beaux pavillons et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone [1], étant faits en terrasse par laquelle on va d'un côté du pont à l'autre. Le dedans de ces pavillons est orné de riches peintures et dorures de haut en bas avec des cartouches qui offrent de sages proverbes en vers et en prose » . Les



Fig. 306. — Arcades du pont de Baba Rockn-ed-din à Ispahan. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

arcades ont toutes des tympans émaillés à dessins tous différents, exécutés au moyen de carreaux et non de mosaïque de faïence (fig. 306).

Medressé et khan de la mère du Sultan Hussein (1710). — Ces deux édifices, construits en 1700 et 1710 sur le côté est du Tchar-bag, sont deux excellents types de ces fondations pieuses et leur ordonnance remarquable (fig. 307) [2] mérite d'être étudiée en détail.

Le medressé s'ouvre sur le Tchar-bag par un portail monumental qui donne accès à une cour carrée, plantée de beaux arbres et de jardins, et creusée dans sa longueur d'un miroir d'eau. Tout autour se trouvent les cellules des étudiants, à droite un grand portail mène à la mosquée proprement dite, couronnée d'un dôme bleu tur-

1. Ou plutôt octogone.

2. Chah-Abbas Ier et sa femme (Zeinab Begoum) en firent construire un grand nombre, ainsi que des ponts, des chaussées et des hôpitaux.

quoise avec volutes blanches et noires, et arabesques serties de bleu et de noir suivant leur position [1]. Deux minarets ornés de briques émaillées, flanquent cette façade. Les arcades des grandes voussures sont bordées d'une torsade bleue en faïence reposant sur des

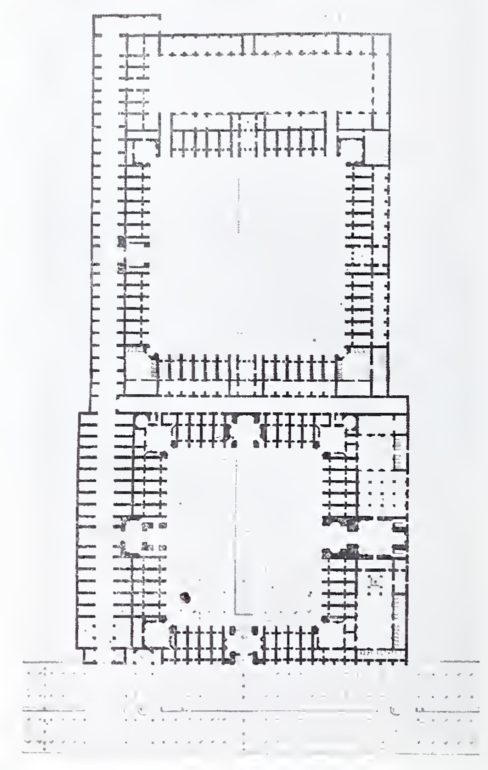


Fig. 307. — Medressé et caravansérail Madéré-i-Chah Sultan Hussein à Ispahan (construit en 1700-1710 par Chah Sultan Hussein). — *Plan P. Coste.*

bases d'albâtre. La porte est en bois de cyprès recouverte de plaques d'argent ciselées [2] aux inscriptions dorées. Les jardins sont

1. Voir, dans les salles de Morgan au Louvre, les aquarelles de M. E. André, membre de la mission de Perse, qui retracent avec une exactitude remarquable tous les détails de cette harmonieuse polychromie.

2. Dieulafoy, *op. cit.* Les panneaux des vantaux ne sont pas accusés ici. Chacun de ces vantaux forme un grand rectangle dont la surface est ornée par une disposition qui rappelle d'une façon frappante les belles reliures persanes en cuir ciselé et doré.

plantés de lauriers-roses, de rosiers et de jasmins, à gauche un portail symétrique à la mosquée conduit à un bazar qui longe le caravansérail et le medressé. En face du portail d'entrée un autre symétrique complète la décoration de cette cour intérieure. Les salles octoognes des angles de la cour (fig, 309) sont aussi décorées

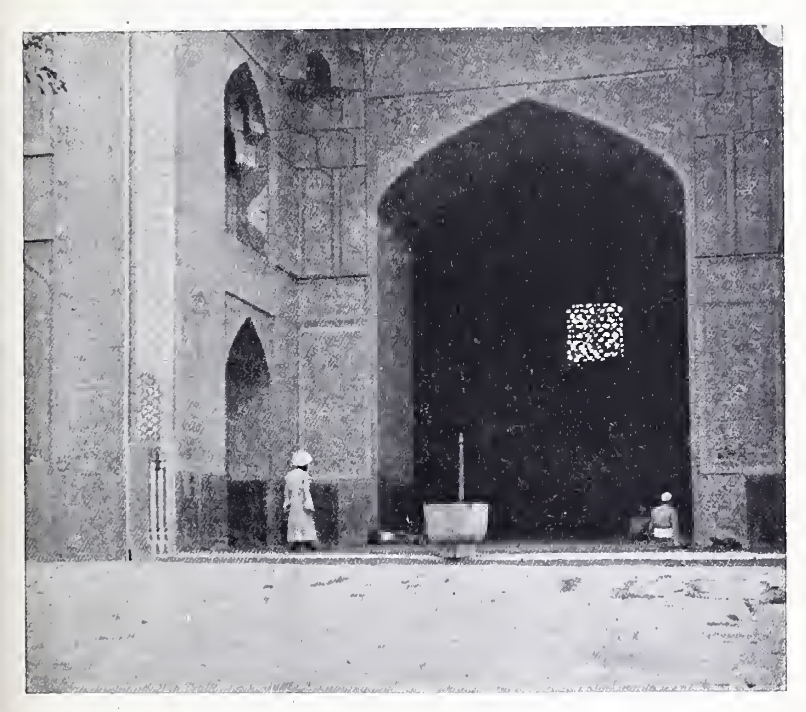


Fig. 308. — Grande salle intérieure de la mosquée du medressé Madéré-i-Chah Sultan Hussein à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

de faïences, mais sont loin d'égaler la richesse de l'intérieur de la mosquée (fig. 308) avec ses revêtements de marbre et de faïence, ses grandes inscriptions monumentales, ses stalactites d'une coupe si majestueuse, et ses fenêtres garnies de dalles de marbre sculptées et ajourées. Le caravansérail est aussi disposé sur plan carré. Sur le côté nord se continuent les boutiques du bazar. Sur le côté est se trouve une grande cour entourée de bâtiments, contre le bazar les chambres du caravansérail sont simples, sur les autres faces elles sont doublées par des écuries.

Caravansérails. — Ces caravansérails sont des établissements nécessaires en Perse, pour la sûreté des voyageurs, et des mar-



Fig. 309. — Intérieur des salles octogones au medressé Madéré-i-Chah Sultan Hussein à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

chands. Dès les temps les plus anciens, les routes de la Perse en étaient jalonnées car Hérodote en fait déjà mention [1]; les caravansérails furent construits à partir de l'hégire autant par les particuliers que par les souverains ou les gouverneurs des provinces [2]. D'après les relations de voyage de Tavernier et de Chardin, on voit qu'en

1. Texier, *op. cit.* « Il y a sur le parcours de la route de Sardes à Suse, des relais royaux et de belles hôtelleries ».
2. Chardin, *op. cit.*, II, p. 406.

Perse, ces établissements sont rentés ou gratuits, et sont alors rangés dans la catégorie des biens wakoufs ou de mainmorte ; ce sont des fondations pieuses comme les medressés, les mosquées, les écoles

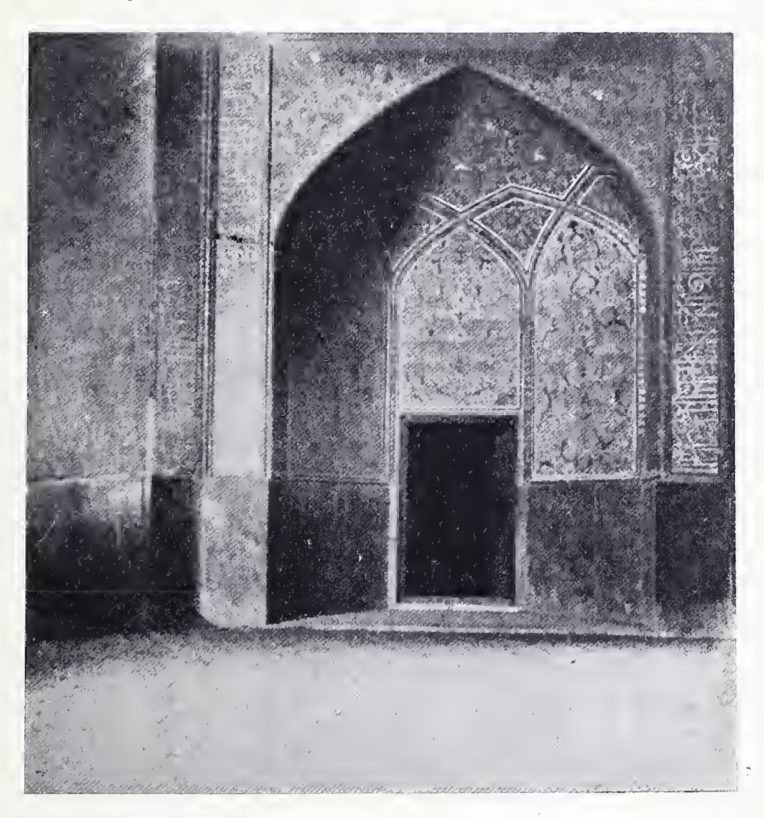


Fig. 310. — Salle intérieure au medressé Madéré-i-Chah Sultan Hussein à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

etc.. ou bien alors ce sont des établissements payants, c'est-à-dire rapportant un revenu à ceux qui les ont construits [1]. Ceux des villes sont quelquefois très considérables, comme le caravansérail Madéré-i-Chah d'Ispahan que nous venons d'étudier. Ceux des campagnes sont plus simples. Ce sont des édifices sur plan

1. D'après les évaluations que Chardin en donne à différentes reprises, on voit que ce revenu représente environ 5 °/₀ de la dépense faite pour la construction.

carré, flanqués de tours aux angles (fig. 247 et 311) à un ou deux étages de chambres. Celles du rez-de-chaussée sont souvent adossées aux écuries de manière à ce que les voyageurs puissent, par une

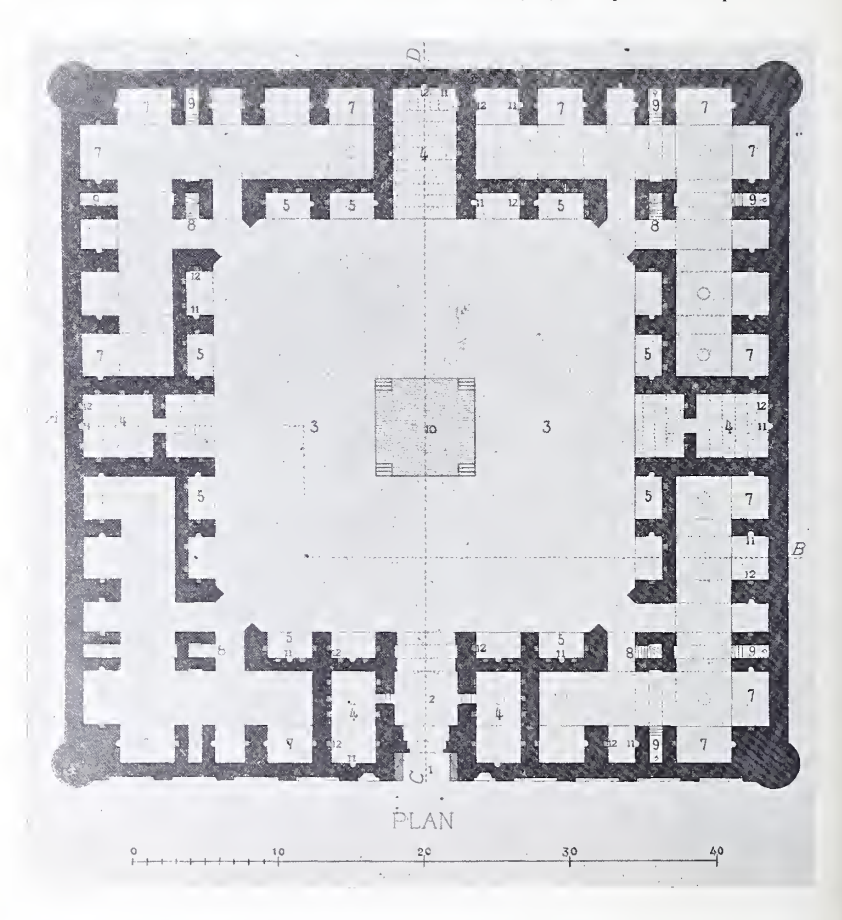


Fig. 311. — Plan du caravansérail Passengan, par Pascal Coste, construit en 1805 par Hadji Mohammed Bakir, riche marchand de Kazvin.

petite fenêtre percée dans le mur de séparation, se rendre compte de la façon dont on traite leurs chevaux. Quelquefois, ces caravansérails possèdent de plus belles chambres, des boutiques où les voyageurs peuvent s'approvisionner de vivres, certains même ont des bains. Au centre de la cour carrée est creusée une citerne ou placée une fontaine.

Palais Tchehel-soutoun. — Le Tchehel-soutoun (fig. 312, 313 314), qui se trouve au sud du palais royal à Ispahan, et à peu près à égale distance du Tchar-bag, fut primitivement bâti sous Chah-Abbas I[er]. Détruit par un incendie il fut reconstruit sous le règne de Chah-Sultan-Hussein. « Bâti au milieu d'un jardin



Fig. 312. — Pavillon de Tchehel-soutoun à Ispahan, rebâti sous Chah-Sultan Hussein en 1700. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

comme les autres, [1] c'est un pavillon qui consiste en une salle élevée de cinq pieds sur le jardin, large de cinquante-deux pas de face, et huit de profondeur, à trois étages hauts de vingt pieds l'un sur l'autre, dont le plafond fait d'ouvrage mosaïque [2] est porté

1. Chardin. *op. cit.*, II, p. 368 et suiv.
2. Ces plafonds étaient assemblés, peints, dorés et entièrement terminés par terre, avant d'être posés. On les guindait tout d'une pièce, ce qui faisait l'admiration de Chardin (II, p. 10). Ce mode d'opérer était, je crois, général en pays musulman, car, à examiner de près la question, il ne paraît pas possible de donner aux peintures de ces plafonds la finesse qu'on y remarque si l'on ne les peint pas posément et à son aise, comme on peut le faire sur des plafonds posés à terre. A Tunis, l'amine des peintres, dans un rapport qu'il m'a fait sur sa profession, m'a confirmé que ce travail se faisait toujours ainsi autrefois à Tunis.

sur dix-huit piliers de colonnes, de trente pieds de haut tournées et dorées. Il consiste de plus en deux chambres qui sont à côté et grandes à proportion et en une autre salle au dos de la grande, de trente pas de face et de quinze pas de profondeur, lambrissée de

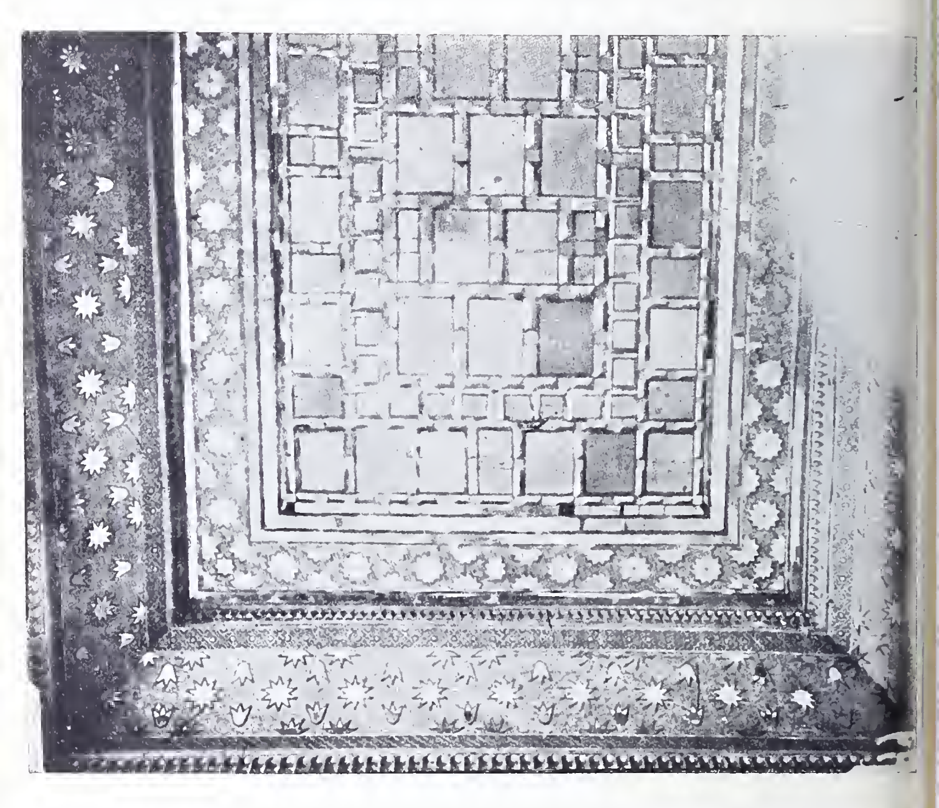


Fig. 313. — Plafond du palais de Tchehel-soutoun,
Cliché Gervais-Courtellemont.

même que la grande, avec de petits cabinets. Les murs sont revêtus de marbre blanc, peint et doré jusqu'à moitié de la hauteur, et le reste est fait de châssis de cristal de toutes les couleurs. Au milieu du salon, il y a trois bassins de marbre blanc qui vont en rapetissant..... il y a quatre cheminées dans le salon, deux à droite, et deux à gauche, au-dessus desquelles il y a de grandes peintures qui tiennent tous les côtés, dont l'une représente une bataille d'Abbas

le Grand contre les Uzbeks, et les trois autres des fêtes royales [1]. Les autres endroits sont peints ou de figures dont la plupart sont obscènes, ou de moresques d'or et d'azur appliqués fort épais. On n'y voit nul vide, tout est couvert de cette manière-là. Au haut du

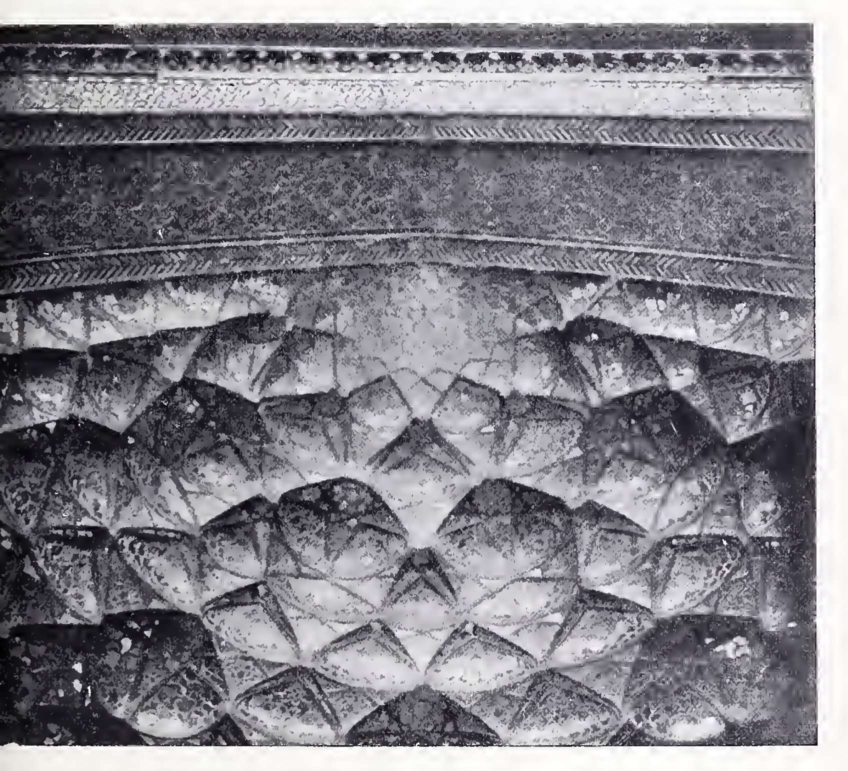


Fig. 314. — Détails de la voûte du talar du palais de Tchehel-soutoun à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

salon, tout à l'entour, sont attachés des rideaux de fin coutil, doublés de brocart d'or à fleurs, qu'on tire du côté du soleil en les étendant jusqu'à huit pieds de terre, comme une tente ce qui rend le salon très frais... Dans le même enclos où est ce superbe salon, il y en a deux autres, l'un composé de cinq étages octogones ouverts

1. C'est la première mention que fasse Chardin de peintures représentant des êtres animés employés dans les édifices civils. Mais cela est fréquent en Perse surtout, depuis le xv[e] siècle. On peut d'ailleurs s'en faire une idée par les miniatures des manuscrits persans, cf. t. II de cet ouvrage, fig. 18 et 30.

l'un sur l'autre en perspective, ou en étrécissant, chacun soutenu sur quatre piliers tournés et dorés et orné d'un bassin au milieu. L'autre salon est fait en carré avec plusieurs chambres et cabinets à côté; à côté du Tchehel-soutoun se groupaient les bâtiments du sérail, Mehman-khané, Amarat-Firdous, Divan-khané, Amarat der-i-chah, précédé d'un bassin de vingt pieds de large entouré d'un rebord de marbre; pavillons à deux étages, peints et dorés, azurés avec plafonds de rapport ».

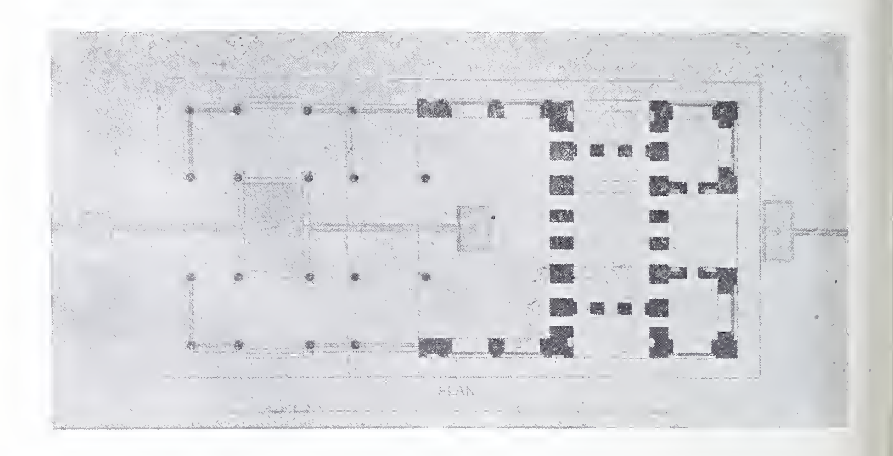


Fig. 315. — Plan du kiosque des miroirs à Ispahan, par Pascal Coste (Aïneh-khané).

Le palais actuel de Tchehel-soutoun fut encore plus richement décoré: voici, d'après M. Dieulafoy et P. Coste, comment il est construit : son portique extérieur est soutenu par dix-huit colonnes en bois de cèdre, octogonales revêtues de glaces étamées, retenues par des cadres. Celles du centre, au nombre de quatre, posent sur des bases sculptées représentant quatre lions groupés, jetant de l'eau par leurs gueules ouvertes (fig. 312) dans un bassin placé devant la salle du trône ; le plafond à fleurs peintes avec compartiments garnis de glaces biseautées (fig. 313) entourées de prismes de cristal [1] repose sur une corniche en mosaïque de bois

1. J'ai vu chez M. Dieulafoy un prisme de verre qu'il a trouvé à Mossoul et qui devait être employé pour décorer un joint. On voit que la préoccupation d'obtenir des effets par les surfaces émaillées ou vitrées est ancien et date peut-être déjà de l'époque sassanide.

mêlée d'étoiles scintillantes. Les murs sont couverts de peintures persanes à personnages[1], notamment dans la salle du trône ; celle-ci, qui se trouve au fond du porche, est recouverte d'une demi-coupole ornée de stalactictes (fig. 314) entièrement garnie de plaques de verres serties dans une monture, analogue à la mise en plomb de

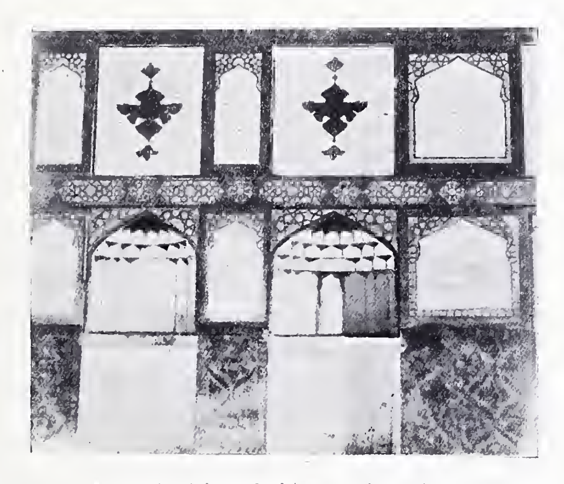


Fig. 316. — Détail intérieur du kiosque des miroirs à Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

nos vitraux, l'arc de tête est décoré de la même manière, et ces stalactictes qui s'étagent par encorbellements superposés aboutissent à une coupole étoilée, construite de la même manière (fig. 314). D'autres parties de la décoration consistent en miroirs entourés de cadres dorés. Cette ornementation en glaces ou en verres sertis de métal a eu son épanouissement dans l'exécution de voûtes en stalactites prismatiques, du plus bel effet au petit palais de Ser-Pouch-i-Deh à Ispahan (il a été élevé par Seid-ed-Daula-Mirza, fils de Fath-Ali-Chah). Au palais du chah à Téhéran plusieurs salons sont ainsi décorés Les stalactictes à éléments rectilignes qui sont dérivés de l'emploi de la brique y trouvent tout naturellement leur application[2].

1. On voit (fig. 312) que toute la décoration peinte a disparu de la face antérieure du palais comprise sous le portique.

2. L'exécution de ce genre de travail est encore familière aux ouvriers persans et j'ai vu à l'Exposition universelle de 1878, dans le petit pavillon persan du Champ-de-Mars, comment ceux-ci traçaient leur ouvrage. Après en avoir dessiné un plan exact sur le sol, ils relevaient successivement au moyen de fils à plomb les points ainsi projetés, et, procédant par plans successifs, ils arrivaient au sommet de la voussure qu'ils fermaient par une voûte étoilée.

Palais de Hecht-Behicht — Près du palais de Tchehel-soutoun, en bordure du Tchar-Bag, se trouve le pavillon des huit paradis ou Hecht-Behicht construit par Fath-Ali-Chah. Il se compose de deux étages d'appartements, quatre au rez-de-chaussée et quatre au premier, reliés par un grand salon commun. Cette pièce est voûtée d'une grande coupole à alvéoles toutes dorées, peintes et ornées de glaces. Des terrasses l'entourent avec des canaux et des pièces d'eau, tout comme le palais de Tchehel-soutoun. Le palais d'Aineh-Khané ou pavillon des Miroirs, qui se trouve sur la rive du Zendé-roud opposée à Ispahan et à l'ouest de la route de Chiraz et auprès du pont Hassan-Beg, est d'un plan beaucoup plus simple que le Tchehel-soutoun, mais il est disposé d'une façon analogue (fig. 315). Les colonnes de bois étaient autrefois revêtues de miroirs à facettes, ses plafonds en marqueterie de bois de cyprès et de platane (fig. 316 *bis*) sont rehaussés de peintures et de dorures, les lambris sont revêtus de faïences de couleur et les murs décorés de peintures, de niches à stalactites et de glaces (fig. 316). Enfin les portes et les croisées sont fermées par des vantaux à jour comme les moucharabiés du Caire; ce pavillon a quarante-quatre mètres sur vingt et un. Les quatre colonnes centrales sont, comme au Tchehel-soutoun, soutenues par des bases de marbre ornées de lions épannelés, qui jettent l'eau dans un bassin placé entre ces quatre colonnes. Derrière le portique, une salle fermée par des panneaux et des fenêtres grillées précède une autre salle couverte par une coupole richement décorée.

Maisons privées. — Ces palais sont le développement de la salle d'apparat des maisons persanes, au centre desquelles est un salon large et ouvert sur un jardin intérieur (fig. 244) où les effets d'eau sont ménagés avec art ; de chaque côté de ce salon, d'autres salles accessoires sont surmontées par les pièces d'habitation auxquelles des escaliers intérieurs permettent d'accéder. Autour de la cour intérieure sont les pièces de service, et quelquefois un autre pavillon ou *andéroun* destiné à l'habitation des femmes. Mais si ces maisons sont luxueusement décorées intérieurement, ce luxe est précaire, car les maisons sont construites généralement en briques crues [1]. Elles n'ont donc qu'une existence éphémère d'ailleurs bien en harmonie avec la fortune précaire de leurs possesseurs et les superstitions qui les empêchent souvent d'habiter

1. Nous renvoyons aux descriptions données par Tavernier, I, 49. — Thévenot, III, 186. — Chardin, II, 110.

une maison dont le propriétaire est mort. Les voûtes au contraire, partout où on les emploie, sont faites avec une habileté remarquable. La fig. 294 qui reproduit une vue de Semnân dans le Khorassan donne nettement l'impression que doivent produire tous ces extrados de voûtes, seule silhouette des bâtiments. Ces

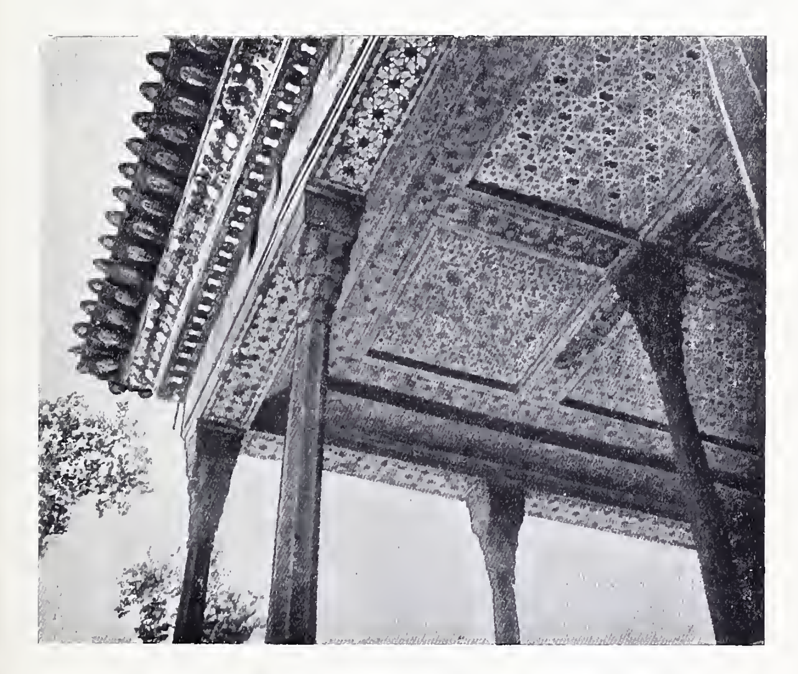


Fig. 316 *bis*. — Plafond du palais de Aineh-Khané à Ispahan. *Cliché Gervais-Courtellemont.*

voûtes se font sans cintres et presque sans échafauds et avec une habileté surprenante.

La décoration intérieure se compose principalement de peintures, de dorures, de voûtes en stalactites de plâtre ou de glaces étamées, ou encore de sculptures sur plâtre [1] (analogues à celles du Mogreb) et de revêtements de faïence. Des châssis vitrés, des portes de même,

1. On peut se faire une idée de ce que peuvent être ces découpures par les guipures qui en sont l'origine (South Kensington Museum, nos 936, 940, 2377, 318, 2382, 2378, 933, 668 etc.), et des vitraux par une portière ou rideau de porte à jour (53-1898).

des vitraux en plâtre, des niches (*taktchés*) creusées dans les murs [1], où sont posés des vases de fleurs, ou des objets précieux, complètent la décoration intérieure, « les vitraux en plâtre représentent des oiseaux, des vases, des corbeilles de fleurs... en verre de toutes couleurs ». [2] Dans toutes les maisons même les plus simples il y a des bassins d'eau. Les entrecolonnements du salon central sont, comme nous l'avons déjà vu, fermés au besoin par de grandes portières doublées de cretonnes relevées en avant pour



Fig. 317. — Vue générale de Semnân dans le Khorassan.
Dessin de H. Saladin d'après J. Laurens.

A. Extrados d'un grand porche.
B. Face d'un grand porche.
C. Coupole à lanternon.
D. Tour à vent.

donner de l'air en même temps qu'on laisse le salon dans l'ombre. Ces cretonnes sont ces fameux kalemkars ou cretonnes imprimées en couleur (autrefois peintes à la main) et qu'on fabrique encore en Perse et aux Indes; quelques-unes sont rehaussées d'or appliqué à l'aide de gomme ou d'une mixtion appropriée.

Les formes de l'architecture persane se sont transmises presque sans altération au Turkestan où l'on retrouve les niches à stalactites, les taktchés découpés dans les murs, les corniches à stalactites des maisons persanes. La figure 318 qui représente une chambre sarte de Bokhara, le montre amplement.

1. V. plus loin les armoires de la mosquée verte à Brousse et celles du kiosque de Bagdad à Constantinople, fig. 364, 365 et 382.
2. Chardin, *loc. cit.*

Monuments d'utilité publique.

Le luxe des revêtements céramiques s'étend aux bains (fig. 319) aux fontaines ou ab-Ambar (fig. 320), et Chiraz, qui contient encore les restes des beaux monuments élevés sous le gouvernement de

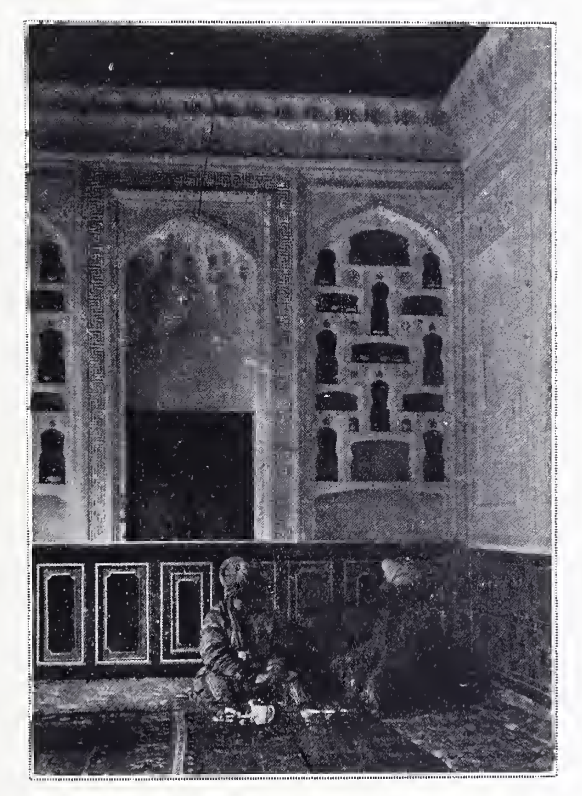


Fig. 318. — Chambre sarte à Bokhara. — *Cliché Hugues Krafft* (*A travers le Turkestan russe.*)

Kérim-Khan, en présente encore de beaux exemples dans le medressé Vékil (fig, 323 et 324) et dans les mosquées (fig. 321).

Les édifices d'utilité publique sont aussi souvent construits avec des voûtes à pendentifs à nervures et des clôtures en boiseries à jour (fig. 326).



Fig. 319. — Porte d'un bain à Ispahan (XIXe siècle).
Cliché Gervais-Courtellemont.

Les bazars, où se concentre la vie commerciale des Persans, sont, même dans les villes de provinces, construits avec une certaine recherche (fig. 246) ; les bains qui sont souvent compris dans



Fig. 320. — Ab-Ambar à Ispahan. — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

l'enceinte de ces bazars affectent des partis de plans fort ingénieux ; je donne ici, d'après Coste, celui de Kachan (fig. 326) dont le plan est parfaitement disposé, avec son entrée, son salon de repos ou apodyterium, la salle de massage avec ses quatre alcôves, ses étuves et sa piscine. Les lanternons qui éclairent les voûtes des bazars sont souvent très élégamment construits (fig. 325). Pour



Fig. 321. — Entrée d'une mosquée à Chiraz.
Cliché Gervais-Courtellemont.

compléter la série d'exemples nécessaires pour donner une idée des édifices publics de la Perse, nous reproduisons un pont situé sur le Daliki (route de Chiraz à Bender-Bouchir) (fig. 248).

Enfin on doit mentionner à titre de curiosité ces immenses pigeonniers ou colombiers que l'on trouve en si grand nombre aux environs d'Ispahan. « Ces grosses fuyes, dit Chardin, sont six fois grandes, comme les plus grandes que nous ayons : elles sont bâties de briques, revêtues de plâtre et de chaux par-dessus, pleines en dessous, de haut en bas, de trous pour nicher les pigeons. On compte autour d'Ispahan plus de trois cent colombiers, tous faits moins pour nourrir les pigeons que pour avoir du fumier. »

Aqueducs, cannots ou kerises[1].

Ces aqueducs sont souterrains, et des regards placés de distance en distance en permettent la visite. Ces regards sont fréquemment surmontés de tourelles creuses, afin d'en préserver l'entrée, et les files ininterrompues de tourelles, qui se déroulent dans les plaines voisines de Kasr-i-Kadjar[2], ne sont que des regards d'aqueducs souterrains qui, partant du pied des montagnes, arrivent dans les villes, à des réservoirs souterrains. Ceux-ci, quelquefois très profondément enterrés, et appelés *ab ambars*, sont accusés au dehors par un très grand portail décoré de faïence (fig. 320) qui y donne accès ; on y descend par une trentaine de marches et on arrive à un mur, à la base duquel des robinets de bronze permettent de puiser l'eau fraîche en tout temps. D'autres fois les eaux sont retenues par des barrages, dont M. Dieulafoy a décrit deux types, celui de Saveh, avec ses contreforts se terminant en forme de tours, et le Bend-Émir, près de Persépolis, construit par Adad-ed-Daula, prince déilemite au IVe siècle de l'hégire.

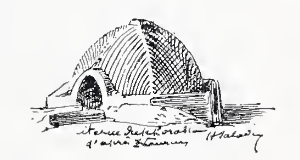


Fig. 322. — Entrée d'une petite citerne du Khorasan. — *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.*

1. Ces aqueducs étaient excessivement nombreux autrefois, « un de mes voisin d'Ispahan, fils du vizir du Khorassan, qui est l'ancienne Bactriane, me disait souvent que son père avait trouvé, dans les registres de la province, qu'il y avait eu, autrefois, 42.000 kerises et qu'on disait avoir de ces puits de 750 guezes de profondeur (gueze = 35 pouces », Chardin, IV, 96).

2. Cf. Hommaire de Hell, *op. cit.*, planche 73.

Les puits sont nombreux en Perse. Ils sont profondément creusés et on y recueille l'eau à l'aide de gros seaux de cuir à tubulure flexible [1], que tirent des chevaux, des bœufs, ou des chameaux descendant un chemin en pente; il est probable que ce procédé



Fig. 323. — Portail du medressè Vekil à Chiraz (XVIIIe siècle).
Cliché Gervais-Courtellemont.

remonte à une origine très reculée, car il a toujours été employé en Arabie et en Mésopotamie d'où il a passé en Perse, et dans les autres pays orientaux, de même que par l'Égypte il s'est propagé jusqu'en Tunisie, en Algérie et au Maroc où l'on s'en sert encore.

Enfin dans les régions désertiques « les citernes sont ménagées le long des routes : les citernes [2] sont rondes, de quatre à cinq toises de diamètre, fort profondes, couvertes d'un dôme en moellon à six entrées, avec degrés pour atteindre au fond. L'eau vient par un aqueduc d'une montagne. Il y a d'autres citernes carrées oblongues

1. C'est le *d'lou* (comme l'appellent les Arabes de Tunisie).
2. Thévenot, III, p. 450.

couvertes comme le dessus d'un coche [1]. C'est de ces deux façons que sont construites toutes les citernes jusqu'au Bender (Bender-Bouchir) » ; on peut dire que celles du Khorassan sont couvertes de même (fig. 322), et ce qui est curieux dans la disposition adoptée

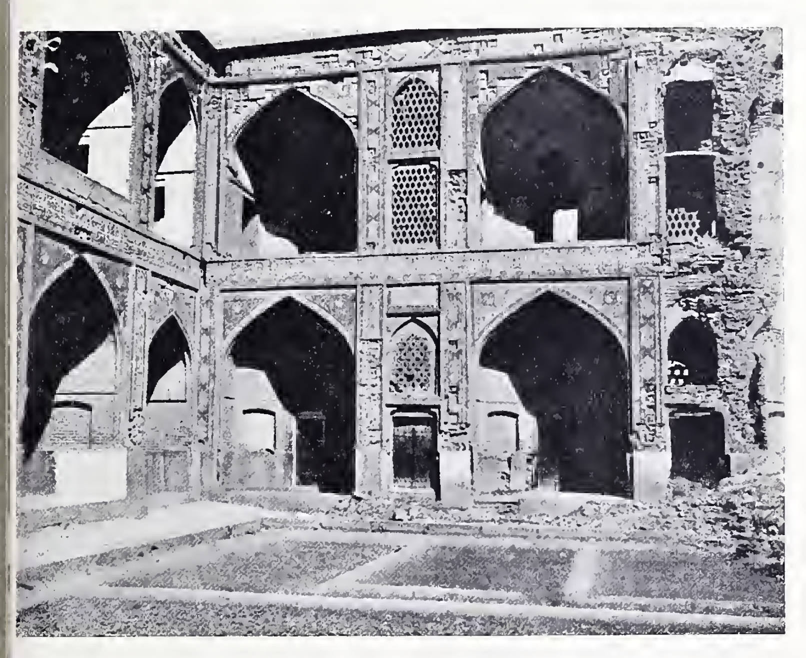


Fig. 324. — Intérieur du medressé Vekil à Chiraz.
Cliché Gervais-Courtellemont.

dans les voûtes, c'est que celles-ci sont appareillées, pour ainsi dire, d'une façon polaire, au lieu de l'être suivant les génératrices des quatre berceaux formant par leur intersection la voûte en *arc de cloître*. Cette disposition, qui semble un peu bizarre [2], s'explique très facilement quand on aura pu remarquer que grâce à cet artifice (qui fut employé non seulement par les Byzantins, mais même par les Romains, notamment en Tunisie), la voûte peut, si elle n'a pas une grande portée, se construire sans cintre, ce qui est précieux dans une contrée où le bois est rare.

1. C'est-à-dire par une voûte en arc de cloître.
2. Pascal Coste, *op. cit.*, et Hommaire de Hell, pl. 100.

Architecture militaire.

Les données que nous possédons sur les monuments de cette catégorie manquent de précision. Cependant il est probable qu'on pourra donner un jour la description de ces nombreux châteaux forts qui défendent les passages[1] des régions montagneuses de la Perse, et d'un autre côté celle des citadelles de Tauris, de Véramine, ainsi que des remparts des grandes villes comme Bagdad dont l'enceinte comprend encore des ouvrages fort intéressants tels que le Bab-et-Talism (618 H.-1221 J.-C.) décrit par M. Dieulafoy et publié plus récemment par M. Fr. Sarre[2]. C'est une ancienne porte, actuellement murée et dont la disposition défensive n'est pas, d'après M. Dieulafoy, sans offrir certaines analogies avec notre fortification française du XIIIe siècle. L'emploi de la brique crue, de la brique cuite et du pisé, général dans ces ouvrages (sauf dans les pays montagneux), a entraîné leur ruine dans la plupart des cas. Avec eux ont disparu maintes dispositions intéressantes employées par les ingénieurs persans du moyen-âge. Le pisé offrait l'avantage d'être de construction rapide, économique et de résister aux coups de bélier. Néanmoins dans les fortifications exécutées en briques, comme les murs de Sereh dans le Kurdistan, par exemple, on trouve des dispositions particulières je crois à la Perse ; de grosses tours cylindriques, garnies de meurtrières abritées par des mantelets fixes et saillants en maçonnerie qui ont la forme de demi-voûtes en arc de cloître ogival ; c'est le type de con-



Fig. 325. — Lanternon de coupole à Kachan. *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.*

1. Château de Mala-Kolo (de Morgan. *Mission en Perse*, Etud. géogr., p. 192), etc...
2. *Islamische Tongefæsze aus Mesopotamien*, p. 6, 7 et 19. *Jahrb. d. preuss. Künstsam.*, XXVI, Hft. 2.

struction dont les échauguettes saillantes de la grosse tour de Diarbékir sont peut-être une imitation en pierre (fig. 356)[1].

Monuments provisoires. — Enfin, bien que les Persans soient un peuple de sédentaires, ils ont subi l'influence de la vie nomade de leurs envahisseurs ou de leurs conquérants arabes, mongols, ou turkestans. Cette influence s'est traduite dans ce qu'on pourrait appeler leur architecture passagère. Dans leurs déplacements les

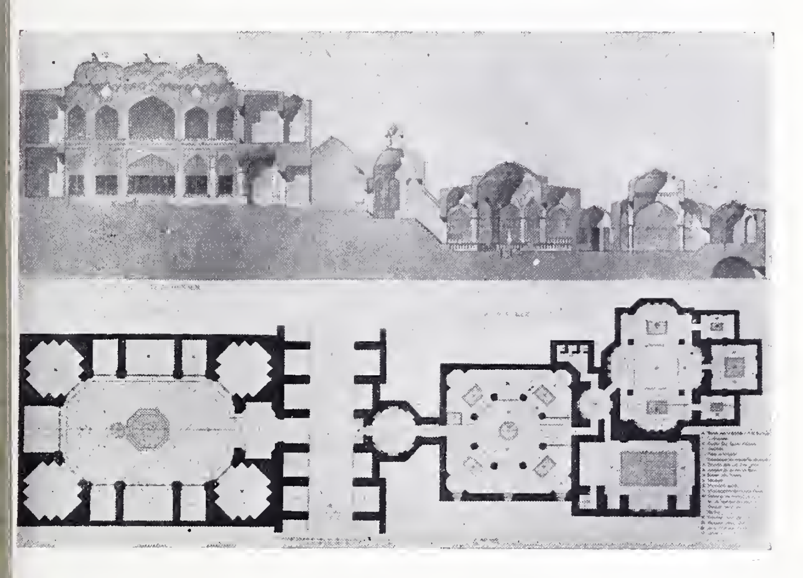


Fig. 326. — Bain et bazar de Kachan; plan et coupe par P. Coste.

rois de Perse faisaient élever de véritables petites villes formées de pavillons et de tentes.

On peut dans certaines miniatures persanes se rendre compte du luxe apporté dans ces campements, tentes ornées de tapis, de portières brodées, d'étoffes de tout genre, de meubles dorés, trônes, escabeaux, tables basses, etc... Voici d'après Chardin la description du campement du roi de Perse, lors des fêtes à la campagne et, dit-il, il les fait toujours dans le même ordre: « Voici comme la tente d'audience paraît. Elle est longue de soixante pieds sur trente-cinq de large et sur trente de haut, elle est soutenue par cinq piliers ronds, gros à proportion ; lesquels s'emboîtent en

1. V, p. 481.

trois endroits dans des garnitures dont quelques-unes étaient d'or massif et d'autres étaient d'argent. Les bouts des piliers qui passaient au travers de la couverture étaient surmontés de pommes



Fig. 327. — Kok-Tach à Samarcande.

d'or fort grosses et c'est la marque à laquelle on reconnaît de loin la tente du roi. Le dedans de cette tente était tout de brocard d'or, et à côté il y en avait une plus petite d'environ les deux tiers, mais du reste, toute semblable à la première. Les tapis étaient tenus à terre par des pommes d'or d'environ dix marcs chacune, posées par rang de quatre en quatre pieds. Celles qui tenaient la courte pointe qui couvre le trône du roi étaient plus grosses et toutes garnies

de pierreries de même que les carreaux (tapis). Les tentes du roi sont tendues en croix grecque, sans que l'une soit ouverte sur l'autre. quoique, pourtant, il y ait communication des unes aux autres...Les tentes des grands de Perse sont comme de spacieuses maisons : tous les offices y sont à part chacun comme dans une maison ; il y a la salle à recevoir les visites, le bain, le sérail ; et le quartier d'un grand seigneur contient quelquefois cinq cents pas en carré. On fait passer l'eau devant les tentes du roi, et quelquefois en travers, en faisant des tables de plomb qu'on met en terre, au haut desquelles on attache des lames d'or en demi-rond pour servir de rebord. Il y en a toujours de cette sorte dans la tente d'audience de parade autour de laquelle on plante aussi des fleurs. »

Cette disposition de grands pavillons se trouve déjà au XIIIe siècle dans la description que Guillaume de Rubruquis donne du palais du khan des tartares à Karakorum [1]. « Le palais du khan ressemble, dit-il, à une église ayant la nef au milieu et aux côtés deux ordres de colonnes ou piliers et trois grandes portes au midi. » Marco Polo [2] parle de la « maison construite dans le parc du grand khan bâtie avec des roseaux très magnifiques, étant dorée dehors et dedans et remplie de belles peintures ; elle est bâtie avec tant d'industrie que la pluie n'y peut faire aucun dommage. Cette maison se peut porter comme *une tente*, car l'on soutient qu'elle est attachée avec deux cents cordes de soie , les roseaux dont elle est construite ont quinze pas de longueur et trois pouces d'épaisseur... le grand khan demeure là ordinairement pendant trois mois de l'année... pendant ces trois mois la maison demeure sur pied, et le reste du temps elle est pliée et serrée. » Dans un autre passage [3] : « Voici comment, dit-il, sont bâties les tentes du roi, c'est-à-dire celles où est son lit, sa cour et son conseil ; elles sont soutenues chacune par trois colonnes de bois de senteur ornées de sculptures, couvertes de peaux de lion rouge et noir... les dedans de ces tentes sont tapissées de riches peaux d'hermines et de zibelines. Les cordes qui soutiennent ces trois tentes sont de soie... Autour de ces trois tentes il y en a plusieurs pour les femmes et les fils du roi... enfin il y en a une si grande quantité de tentes qu'on dirait

1. *Voyages de Guillaume de Rubruquis et de Marco Polo*, édition Muller, XLI, p. 113.
2. *Ibid.*, LXV, livre I.
3. *Ibid.*, l. II, XX.

quand on approche du camp que c'est une très grande ville. » Il n'y a pas de doute que Gengiskhan et Tamerlan n'aient influé par le luxe de leurs campements sur les usages perpétués après eux en Perse et dans le Turkestan, dans ces formes d'architecture provisoires, et c'est à coup sûr d'après les formes empruntées à ces édi-



Fig. 328. — Péristyle de la mosquée de Zabé-Hanout à Bokhara.
Cliché de Hugues Krafft.

fices que furent composées les longues colonnes sculptées encore fréquentes dans les édifices du Turkestan : par exemple les piliers du Kok-Tach, à Samarcande, ou les colonnes de la mosquée de Zabé-Hanout à Bokhara (fig. 327 et 328). Leur aspect est celui des piliers de tentes, posés sur une base rapportée, fuselés comme des mâts de navire, forme naturelle du poteau tel que le fournit l'arbre ébranché qui en est le prototype.

CHRONOLOGIE DES MONUMENTS DE LA MÉSOPOTAMIE ET DE LA PERSE MUSULMANE

Hégire.	Ère chrét.	
16	637	Fondation de Bassora.
131	748	Avènement des Abbassides qui prennent d'abord pour capitale Koufa, puis Hachemié. Leur avènement amène une réaction persane contraire à l'influence syrienne qui avait prévalu sous les Omayades.
136	754	Le calife Aboul-Abbas fait d'Anbar sa capitale.
137	755	Mohammed el-Mahdi construit à Bagdad le palais de Rousâfa. — Tombes à Reï (Perse).
142	760	Abou-Djafar el-Mansour fait de Bagdad sa capitale et y construit une grande mosquée, des casernes, le palais des califes et le Dar-el-Choud. Fondation de la Mesdjid Djouma à Ispahan, achevée en 152 H.-769-70 J.-C.
174	790	Haroun el-Raschid élève un palais magnifique à Rakka. Djafar-el-Barmeki, son vizir, élève un palais à Aschik. — Mosquée Djouma à Kazvine (Perse) en 786.
184	800	Fondation de Kachan (Perse) par Zobeïde, femme d'Haroun el-Raschid.
185	801	Mort d'Imam-Mousa-el-Kazim, son tombeau à Kazimeïn près de Bagdad, restauré au XIXe siècle.
205	820	El-Mamoun élève des palais et des mosquées à Bagdad.
216	831	Tombeau de Zobeïde à Bagdad.
227	842	Le calife El-Motassem fonde Samarra, à 48 kil. de Bagdad, sa mosquée, le palais de Gausak ; à Thinars, palais de Ischnas, favori d'El-Motassem.
261	875	A Samarra, palais d'El-Machuka, d'El-Djaffarié, celui d'El-Motawakkel, etc. Mosquée Djouma de Chiraz (Perse), restaurée en 1450.
275	889	Mosquées de Nichapour et de Barfrouch en Perse.
339	950	Mosquée Djouma, ou de Koumartach à Kazvine (Perse).
408	1017	Fondation de la grande mosquée d'Ardébil. Au XIe siècle à Damgan (Perse), mausolées de Pir-i-Alander et de Tchehel-Doukhteran.
447	1055	Construction du Khan Ortma à Bagdad (?)
471	1079	Agrandissement de la grande mosquée d'Ispahan par Malik-Chah.

Hégire.	Ère chrét.	
519	1125	Tombeau à la porte de Kachan à Koum (Perse), XIIe siècle.
540	1145	Seif-ed-din Ghazi fonde la grande mosquée de Mossoul.
552	1157	Tombeau du sultan Sandjar à Merv.
568	1172	Mausolée de Youssouf-ibn-Kutajir à Naekhchevan.
579	1183	Mosquée de l'imam Askari et mosquée el-Hadra à Samarra.
583	1187	Mausolée de Moumine Hatoun à Naekhchevan.
587	1191	Grande mosquée de Mossoul.
615	1218	Monuments de Bedr-ed-din Loulou à Mossoul (1218-1259).
616	1219	Mausolées du Chah-Zadeh Mohammed-Sultan-Riza et du mollah Nadjd-ed-din à Sari (Perse).
630	1232	Le calife El-Mostanser construit à Bagdad un medressé et la mosquée Souk-el-Ghezel. Tombeaux des seïds à Amol (Perse), XIIIe siècle.
641	1243	Bab-Sindjar à Mossoul.
646	1248	Tombeau de Ibn-al-Hassan à Mossoul.
648	1250	Restauration du tombeau de Zobeïde à Bagdad.
659	1261	Vers cette époque construction à Maragha (Perse) du tombeau de la fille d'Houlagou, de sa mère, du mausolée Djaffarieh, du Kermez Ghombaz et du Ghouï-Bourdj.
693	1294	Ghazan khan (1293-1303) bâtit à Tauris la mosquée qui porte son nom.
704	1304	Mosquée d'Oldjaïtou Chah-Khoda-Bendeh à Sultanieh finie en 1316.
		Au XIVe siècle, mosquée de Hamadan. Tour près de la mosquée Djouma et mosquée de Cheikh Bayezid à Bostan, mosquée d'Asbistan.
716	1316	Mosquée de Marad (Perse). Inscription d'Abou-Saïd Bahadour-Khan (1316-1337).
722	1322	Portail de la mosquée de Véramine.
758	1357	Mosquée Djami-el-Mardjani à Bagdad, restaurée en 1200 H.-1785 J.-C. par Suleïman-Pacha.
781	1379	Amol. Mosquée de mir Bouzourk-Kaouâm-ed-din, † 1379.
791	1389	Mosquée de Bibi-Hanoum à Samarcande, achevée en 1403.
795	1392	Mosquée de Chah-Sindeh à Samarcande, terminée en 838 H.-1434 J.-C.

Hégire	Ère chrét.	
805	1403	Grande mosquée de Tauris, terminée en 852-1448.
807	1405	Gour-Emir, tombeau de Tamerlan à Samarcande.
815	1412	Restauration de la mosquée de Véramine sous le Timouride Chah-Rokh.
823	1420	Mosquée d'Ouloug-Beg à Samarcande, terminée en 1449.
		Au xve siècle, mosquée de l'imam Riza à Mechhed (Perse).
864	1460	Tombeau de Nasir-ul-Hakk à Amol.
901	1496	Dervaze der-i-Kiechk à Ispahan.
		Au xvie siècle la mosquée de Cheikh-Séfi à Ardébil a sa décoration en faïence commencée, elle est terminée sous Chah-Abbas Ier (de 1642 à 1647).
942	1535	Palais d'Osman-Khan à Ardébil. Sous le règne de Chah-Abbas les villes de Tauris et de Kazvine se relèvent de leurs ruines. Ispahan devient la capitale de la Perse et est embellie d'édifices magnifiques.
1010	1601	Restauration du medressé de Tilla-Kari à Samarcande terminé en 1638.
1021	1612	Mesdjid-i-Chah à Ispahan. De 1613 à 1627, construction des palais d'Abbas à Achref.
1026	1617	A Samarcande, restauration et reconstruction du medressé de Chir-dar.
1056	1647	Mosquée de Loutf-Oullah à Ispahan.
1088	1677	Mosquée d'Erivan et palais des Serdars.
1104	1693	Medressé et caravansérail Madéré-i-Chah-Sultan-Hussein, terminé en 1710 et reconstruction de Tchehel-soutoun à Ispahan. Au xviiie siècle, splendeur de Chiraz sous Kérim-Khan, vers 1764. — Tombeau de Hafiz.
1206	1791	Monuments de Téhéran. Palais de Hecht-Behicht ou des huit paradis à Ispahan.
1223	1808	Fath-Ali-Chah embellit Ispahan. Palais du Ser-Pouch-i-Deh.

CHAPITRE V

ECOLE OTTOMANE (TURQUIE D'EUROPE, ASIE MINEURE)

Sommaire : I. Généralités. — II. Les monuments seldjoucides d'Arménie et d'Asie Mineure ; monuments d'Ani ; monuments de Konieh ; palais du sultan ; grande mosquée ; caravansérail de Sultan-Khan ; Indjé-minareli à Konieh et grande mosquée de Divrigui ; Gueuk-medressé à Siwas ; Sirtchéli-medressé ; mosquée de Sahib Ata et Karataï-medressé à Konieh. — III. Monuments ottomans, l'art turc depuis le xive siècle jusqu'à la fin du xviiie. Mosquées, palais ; maisons privées, caravansérails. Architecture funéraire. Architecture militaire. — IV. Étude chronologique des monuments ottomans : monuments de Brousse : mosquée Oulou-Djami, mosquée Mouradié ; Yéchil-Djami ou mosquée Verte ; Yéchil-Turbé ; Bains d'Yéni-Kaplidja. — Monuments de Constantinople : Tchinli-kiosk ; mosquée Bayezidié ; mosquée Suleïmanié ; mosquée Sélimié à Andrinople. A Constantinople : Turbé du sultan Sélim II ; Kiosque de Bagdad au Vieux Sérail ; mosquée Ahmedié ; mosquée Yéni Validé ; fontaine Bab Humaïoun ; fontaine de Top-Hané ; mosquée Nour-i-Osmanié. — Conclusions. — V. Chronologie des monuments seldjoucides d'Asie Mineure et d'Arménie et des monuments ottomans d'Europe et d'Asie Mineure.

I. — GÉNÉRALITÉS SUR L'ARCHITECTURE SELJOUCIDE ET OTTOMANE.

Les Turcs Osmanlis n'ont commencé à remplir un rôle politique qu'à partir du moment où le dernier Seldjoucide de Konieh, Ala-ed-din III, vaincu par les Mongols, abandonna le pouvoir à Othman, c'est-à-dire au xive siècle de notre ère. Il est donc indispensable d'étudier les monuments seldjoucides de cette région, qui ont nécessairement servi de modèles aux premiers monuments ottomans, et dans lesquels se trouvent en germe les principaux éléments de la décoration turque.

L'empire des Seldjoucides avait atteint son apogée à la fin du xie siècle et s'était divisé, à la mort de Malik-Chah, entre ses trois fils qui avaient formé les sultanies de Perse, de Syrie avec Alep pour capitale, et d'Asie Mineure ; dans cette dernière région, Daoud et Kilidj-Arslan, neveux de Malik-Chah, avaient fondé la sultanie d'Iconium ou de Roum.

Les monuments seldjoucides qui se trouvent dans la région comprise entre Erzeroum et Konieh ont tous le même caractère, mais à des degrés différents.

Si l'on jette les yeux sur une carte de l'Asie Mineure, le massif montagneux qui sépare l'Asie Mineure de l'Asie moyenne et s'étend

de Trébizonde à Adana, apparaît comme une sorte de forteresse naturelle, d'où l'on peut à son gré envahir les plaines d'Anatolie, de Syrie septentrionale et de Mésopotamie. En vertu de l'orientation dominante de leurs montagnes (nord-nord est, et sud-sud-ouest), les montagnards de l'Arménie [1] eurent toujours tendance à descendre vers l'Anatolie ; de là l'influence arménienne sur les monuments d'Erzeroum, Siwas, Kaisarié, etc. Le voisinage de la Syrie septentrionale et notamment des villes d'Alep et de Damas ne fut pas non plus sans influence sur les monuments de Konieh, surtout au point de vue de la correction des lignes et de la conception des porches.

Enfin l'art persan s'infiltra à la suite des tribus turcomanes qui arrivèrent en Asie Mineure après un long séjour et de longues pérégrinations en Perse ; elles en apportèrent les industries nécessaires à la vie des tribus nomades : la sellerie, la fabrication des étoffes, des tapis et des broderies. D'autre part, il ne faut pas oublier que Konieh ne fut pas seulement la capitale d'un royaume seldjoucide au XIIIe siècle, mais aussi un centre de philosophie religieuse et mystique. Chems-eddin de Tauris (Perse) et Djelal-ed-din Roumi [2] y fondèrent l'ordre religieux des Mewlévis ou derviches tourneurs, dont les doctrines sont d'origine persane ; cet ordre joua dans l'histoire de l'empire ottoman un rôle plus ou moins effectif, dont M. C. Huart a fort bien montré l'influence.

L'art naissant de Konieh ne put pas se soustraire aux influences artistiques qui lui venaient des Byzantins dont l'empire bordait à l'ouest la frontière du royaume seldjoucide ; c'est à ces influences qu'il emprunta ses procédés, certains partis de plan, certains détails de construction [3] et d'ornementation [4], parfois même ce furent des architectes grecs qui construisirent les monuments des sultans d'Iconium [5].

1. L'Arménie a présenté une singulière résistance à la conquête byzantine : les Turcs n'ont mieux réussi en partie que grâce aux divisions des Arméniens et à la rivalité des Kurdes. La Turquie d'Asie d'ailleurs a toujours manqué complètement d'homogénéité au point de vue national : Kurdes, Grecs, Arméniens, Juifs, Turcs s'y côtoient sans jamais se mélanger.

2. Huart, *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 215.

3. Façade du Tach-medressé à Ak-Chéhir sous Kaï-Kaous II (Houtsma : je dois ce renseignement à M. Max van Berchem), dans sa partie de gauche, par exemple.

4. Comme par exemple les grecques qui décorent le grand chambranle de la porte d'entrée de Ak-Khan, près de Gondjarli. Cf Sarre, *op. cit.*

5. A Siwas, l'architecte du Gueuk-medressé et du Tchifteh-Minaret était le maître Kalojan Καλοϊαννης de Konieh (renseignement donné par M. Max van Berchem).

Peu à peu, à mesure que les Turcs se rapprochèrent de Constantinople, cette imprégnation des influences de l'art byzantin eut une importance de plus en plus grande dans la constitution de l'art ottoman jusqu'à ce que, comme nous le verrons plus loin, l'adoption du plan byzantin de Sainte-Sophie et de ses variantes donnât à cette architecture sa forme définitive.

On pourrait à ce propos remarquer que lorsqu'une architecture nouvelle se forme au contact de deux civilisations déjà anciennes, où les méthodes de constructions sont arrivées depuis longtemps à un état de perfection relative, mais où les matériaux de construction sont différents, on ne fait que transposer de nouvelles formes décoratives, les méthodes de construction restant fidèles aux traditions locales.

Au contraire, si les deux civilisations en contact sont de culture inégale, le pays dont les méthodes de construction sont les plus perfectionnées les imposera, telle la Syrie à l'Égypte au XIIe siècle, la Perse à la Mésopotamie à partir du XVIe siècle et l'Espagne arabe au Maroc au XIIe siècle.

Les monuments seldjoucides de Konieh contiennent en germe les principaux éléments de l'architecture ottomane ; porches à niches latérales, grandes voussures à stalactites [1], encadrements rectilignes de ces voussures, décoration de faïence appliquée sur des monuments à revêtements de marbre.

Lorsque les Ottomans pénétrèrent en Anatolie, les provinces autrefois byzantines, dont ils s'emparèrent, n'étaient soumises aux Seldjoucides que depuis un siècle ou deux. La pénétration musulmane y avait été plutôt politique et religieuse que matérielle ; la population y avait conservé les corps de métiers dont les méthodes étaient consacrées depuis longtemps par l'expérience ; on comprend donc aisément pourquoi les traditions locales de construction continuèrent à être employées par les architectes. C'est pourquoi le porche du Tach-medressé à Ak-Chéhir [2] montre encore un parti absolument

1. Nous pouvons considérer par exemple que les stalactites rectilignes ou prismatiques si particulières à l'architecture turque, dérivent d'un prototype très simple, que Texier a dessiné à Konieh. Ce sont les stalactites qui couronnaient autrefois le porche du grand liwan du Sirtcheli-medressé ou medressé bleu (Texier, *L'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, II, pl. 99) et qui n'existent plus depuis longtemps. Ces stalactites sont en faïence, formées de morceaux découpés et rapportés et affectent une forme polyédrique et prismatique à faces planes.

2. Sarre, *Reise in Kleinasien*.

byzantin. Il en est de même de nombreuses petites mosquées des environs d'Ephèse. D'autres monuments, comme les khans d'Ishakli, de Tchaï, de Sultan-khan, etc., présentent, au point de vue de l'appareil, une science et une exactitude de tracés qui rappellent les plus beaux monuments antiques et montrent comment s'étaient conservées dans le pays les traditions de l'architecture de pierre. A mesure donc que l'empire turc s'étend vers l'ouest, nous verrons l'influence de l'architecture byzantine s'accroître, et les éléments syriens ou persans des plans s'atténuer et se fondre pour ainsi dire dans un style nouveau pour enfin disparaître devant le plan byzantin. Cependant, l'ornementation byzantine sera rejetée d'une façon absolue, peut-être parce que les conquérants craignent que leurs nouveaux sujets n'y voient une concession aux idées chrétiennes, et c'est l'art arabe et l'art persan devenus franchement musulmans qui, par une fusion singulière, fourniront seuls tous les éléments de la décoration de l'art ottoman, jusqu'au jour néfaste où l'influence d'un faux rococo italien viendra empoisonner, si je puis dire, le goût de tous les Turcs.

Les architectes des sultans abandonnèrent peu à peu les plans un peu mesquins des monuments de l'Asie Mineure, et dès qu'ils eurent adopté la coupole comme élément essentiel de leur architecture, ils en comprirent si bien les avantages qu'ils subordonnèrent toutes leurs conceptions de plan à l'emploi des voûtes en coupole. Dès que la conquête de Constantinople eut pour ainsi dire consacré la grandeur de l'empire ottoman, c'est sur Sainte-Sophie que ces architectes prirent modèle. La mosquée du sultan Bayézid en reproduit textuellement la disposition magistrale : une grande coupole précédée et suivie de deux demi-coupoles de même rayon que celle-ci.

La plupart du temps les architectes de ces mosquées ne sont pas des Turcs. Ce sont ou bien des Grecs, comme Christodoulos, l'architecte de la mosquée du Conquérant, ou des janissaires (c'est-à-dire des fils de chrétiens, convertis et incorporés de force dans la milice impériale), comme le fameux Sinan, et comme l'architecte de la mosquée Bayézidié, Khaïr ed-din, tous deux Albanais de naissance[1]. L'architecte de Yéchil-Djami à Brousse, Ilias-Ali[2], était un grec, comme son nom l'indique, ou un chrétien syrien ; quant à l'archi-

1. Cf. Montani Effendi, *L'architecture ottomane*, p. 34.
2. Montani Effendi, *ibid.*, p. 12.

tecte du kiosque des faïences au Sérail, Kemal ed-din, il était probablement originaires des provinces orientales de l'empire, car [1] tout dans le plan comme dans l'architecture de cet édifice, rappelle la Perse, rien n'y éveille le souvenir des monuments seldjoucides ou byzantins.

Enfin, c'est à des artisans égyptiens [2] et persans arrachés à leur patrie que les sultans firent exécuter une partie des décorations de leurs mosquées ou de leurs palais. Nous verrons qu'en effet dans les belles mosquées du XVIe siècle, si la sculpture d'ornement, la menuiserie et les vitraux rappellent l'art musulman du Caire, les décorations de faïence semblent copiées sur des décors ou plutôt sur des étoffes et des broderies persanes. Cette influence de l'art persan est due à l'importation de décorations persanes (intérieur du kiosque de Mourad ou de Bagdad au vieux Sérail), aux trophées que les sultans avaient conquis en pillant les camps des rois de Perse qu'ils combattaient et aux présents réciproques qu'ils échangeaient. Dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, de Hammer a cité *in extenso* des descriptions faites par les historiens turcs de ces présents envoyés par les rois de Perse, des fêtes données par les sultans et du luxe de leurs palais et partout il est facile de comprendre quelle fut l'influence de la Perse sur Constantinople au point de vue de l'art et du luxe.

Églises et monuments d'Ani et leur influence sur ceux que construisirent les Seldjoucides en Arménie.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir attribuer ici à l'Arménie une certaine influence sur la formation de l'art seldjoucide et par conséquent sur celle de l'art turc. De tout temps, l'Arménie produisit d'excellents constructeurs, car dans tout le pays on trouve de très bonne pierre. On eut déjà, au Xe siècle, à recourir au talent des architectes arméniens [3]. Ainsi lorsqu'en 989 la coupole de Sainte-Sophie fut détruite par un tremblement de terre, on manda à Con-

1. D'autres kiosques élevés par de grands seigneurs étaient aussi des copies de kiosques persans, ainsi celui d'Emirgoune, ancien khan persan d'Erivan, qu'il fit décorer selon le goût de sa patrie et qu'il avait nommé Féridoun (de Hammer, *op. cit.*, IX, p. 381).

2. Soliman renvoie en Égypte six cents artisans égyptiens que le sultan Sélim avait amenés à Constantinople (de Hammer, *op. cit.* V, p. 9).

3. Schlumberger, *Épopée byzantine*, t. II, p. 182.

stantinople pour la reconstruire, Tiridat ou Terdat, architecte arménien (qui, sous le règne de Sempad II, avait construit la plupart des monuments d'Ani); par conséquent, lorsque les Seldjoucides y firent élever des monuments, ils n'eurent qu'à s'adresser aux architectes locaux Mais examinons un peu dans quelles conditions avait pu se produire un art arménien original.

Justinien [1] avait embelli l'Arménie occidentale de nombreuses églises ; c'est donc à l'influence byzantine qu'il faut attribuer une partie des caractères de l'art chrétien d'Arménie, mais cet art se modifia peu à peu sous l'influence des traditions locales, des matériaux imposés par la nécessité, et des circonstances de lieu et de climat. On trouve déjà à Sainte-Repsime d'Echmiadzine le plan en croix des églises arméniennes, leurs dômes couverts d'une toiture conique ou pyramidale en pierre, et ces niches singulières qui affectent en plan la forme d'un V et sont couvertes d'une trompe dans l'angle

II. — LES MONUMENTS SELDJOUCIDES D'ARMÉNIE ET D'ANATOLIE

La petite chapelle de Saint-Grégoire d'Ani [2] qui se présente sous forme d'une série de huit absides demi-circulaires surmontées d'une coupole centrale à toiture pyramidale ou plutôt conique offre le type de ces niches encore plus accentué. Lynch y voit un tombeau des princes Palahvides et le date de 1047 environ. On pourrait y trouver le prototype de ces tombeaux singuliers d'Akhlat [3] qui sont couverts d'un toit conique où des tuiles de marbre se dessinent, avec leurs arcatures décorant la partie haute du tambour, rappelant les longues arcatures des églises arméniennes et leurs niches en V alternant avec des baies couronnées de stalactites seldjoucides ; près de Siwas, un tombeau. le Charnah-Kumbet (daté de 627 H.-1230 J.-C. [4]), possède aussi ces niches, alternant avec des baies à stalactites, son aspect général est aussi arménien que celui des tombeaux d'Akhlat, et son toit est une pyramide octogonale.

L'Église des apôtres, à Ani, construite en pierres noires et rouges a des niches en V, elle date de 1031 au moins, mais des inscriptions postérieures amènent à croire que des travaux y ont été

1. Procope, *De Ædificiis Justiniani*, cité par Lynch, *Travels in Armenia*, I, p. 384.
2. Lynch, *op. cit.*
3. Lynch, *op. cit.*, II, f. 181 et 182.
4. Je dois ce renseignement à M. Max van Berchem.

faits jusqu'au XIVe siècle (inscription datée de 1348 au nom du souverain mongol). Néanmoins, la grande niche en stalactites du portail de l'Est date peut-être du XIe siècle, car ses stalactites sont de même style que celui des plafonds de la mosquée (fig. 329) qui date du règne de Manoutscher (1072-1110 J.-C.)[1]. En effet, Ani avait



Fig. 329. — Mosquée d'Ani (règne de Manoutscher) (1072-1110).

été prise par le seldjoucide Alp-Arslan dans l'été de 1064, après un siège de vingt-cinq jours. Nous voyons dans la cathédrale d'Ani ces niches en trompe conique dont les pendentifs du portail du caravansérail d'Ishakli[2], également en trompe, et la voussure du caravansérail de Tchaï[3] sont dérivés sans aucun doute.

Le plan de cette petite mosquée d'Ani est simple; on voit, par la figure 329, qu'il consiste en un quinconce de colonnes supportant des arcades en plein cintre qui, elles-mêmes, sont surmontées de coupoles octogonales dont les angles sont rachetés par des

1. Lynch, *op. cit.*, I, p. 377.
2. 647 H. (1249 J.-C.).
3. Vers 648 H. (1250 J.-C.).

trompes à stalactites. C'est en principe la disposition qui fut plus tard adoptée pour la construction de la voussure de la porte de la mosquée funéraire de Kaït-Bey *extra muros* au Caire, mais le caractère des stalactites est ici tout différent; elles rappellent celles des monuments d'Alep et de Damas[1]. Nous les retrouverons plus ou moins développées dans les voussures des monuments seldjoucides de Konieh et des environs.

La cathédrale d'Ani présente aussi des champs décorés d'ornements géométriques analogues aux demi étoiles octogonales [2] des portails seldjoucides (par exemple celui du Sirtcheli-medressé fig. 339) dont on retrouve encore le principe dans certaines archivoltes de l'église Saint-Grégoire l'illuminateur à Ani, construite en 1216 J.-C.[3]. Nous remarquons d'autre part dans certains monuments arméniens, comme par exemple dans le porche de l'église de Safar [4], ces arcatures allongées dont j'ai déjà parlé, et surtout ces ornements en forme de colonnes torses accolées, terminées par des nœuds ou des carrés décorés de gravures qui offrent tant d'analogie avec le décor de certains monuments de Siwas, ou de Divrigui; il en est de même de l'ornementation parasite des façades de l'église d'Akhtamar [5]; à l'église de Ktütz, au contraire, le parti architectural est presque syrien, quoiqu'aux angles et à la clef de l'arc en segment de cercle de la porte on trouve ces singulières excroissances sculptées que nous verrons à Divrigui, à Karaman, etc.

Cette influence syrienne est due presque entièrement aux monuments d'Alep, si rapprochés de l'Anatolie; cette influence se traduit non seulement dans le travail de la pierre, mais encore, dans certains cas, dans le travail du bois, comme, par exemple, dans le minbar de la mosquée d'Ala ed-din à Konieh [6], où l'on rencontre cette façon d'accuser la taille de certains panneaux, que nous ne voyons pas dans les ouvrages des menuisiers du Caire, et qui se montre au contraire nettement dans les écoinçons triangulaires du mihrab en bois de la mosquée Halaouiya à Alep (643-1245-6 J.-C.).

1. Bourgoin, *Précis de l'art arabe*, pl. 38, 39, 40, 41, 42, malheureusement l'auteur n'a daté aucun de ces monuments.

2. Ce sont ces demi-étoiles octogonales qui décorent les chambranles de certains portails de Damas, comme, par exemple, celui du medressé de Malek-Adel à Damas (Bourgoin, *Précis de l'art arabe*, I, pl. 19).

3. Lynch, *op. cit.*, p. 381.

4. Lynch, I, *op. cit.*, fig. 13 et 14.

5. Lynch, *op. cit.*, II.

6. Cf. tome II, Migeon, *Arts plastiques et industriels*, fig. 101.

Les colonnes striées de cannelures en zig-zag qui ont été si souvent employées dans l'architecture alépitaine et damasquine se retrouvent aussi fréquemment dans l'architecture seldjoucide, et les voussures à stalactites empruntent plutôt les formes courbes des stalactites syriennes, que les formes rectilignes des stalactites égyptiennes.

Nous avons vu, par contre, que certains monuments égyptiens (la mosquée du sultan Hassan par exemple) portent des traces d'influence seldjoucide.

I. — *Monuments de Konieh.*

Palais du sultan (1160-1190). — Le premier en date des monuments de Konieh que nous avons à examiner est le dernier vestige du palais des sultans (fig. 330), un kiosque qui surmontait une des tours, et dont la construction rappelle les édifices persans : voûtes à mosaïques de briques, consoles avec stalactites de briques à revêtement émaillé, grande baie à ornements de plaques émaillées [1]. Les stalactites sont purement persanes ; j'ai déjà signalé l'analogie qu'elles présentent avec les stalactites des minarets de Bibars à la mosquée El-Hakem, et de Nagm-ed-din au Caire.

M. van Berchem attribue la construction de ce kiosque à Kilidj-Arslan II (qui régna de 1156 à 1192). Ce kiosque était entouré d'un large balcon soutenu par de puissantes consoles à stalactites. Sur les côtés du kiosque, des fenêtres s'ouvraient sur ce balcon ; la face principale était percée d'une grande baie ogivale autour de laquelle court encore un grand chambranle en faïence portant une longue inscription à caractères en relief. Le balcon à cet endroit était ombragé par un auvent en charpente dont le chevronnage en bois subsiste encore en partie, mais ces restes paraissent appartenir à une reconstitution faite d'une époque postérieure. Cependant les larges consoles en briques et à stalactites qui cantonnent les angles de cette baie prouvent, sans qu'il soit possible d'en douter, l'existence d'un auvent qu'elles étaient destinées à supporter et qui abritait tout le balcon antérieur. Ce kiosque était autrefois complètement revêtu de carreaux de faïence, on en voit encore les empreintes sur les enduits en mortier. La tour qui le supporte est, comme l'étaient les murs de Konieh, bâtie de blocage revêtu de grandes

1. Cf. Véramine, Chiraz, Tauris.

pierres d'appareil au milieu desquelles on a encastré des fragments antiques arrachés aux ruines d'Iconium.

Si les premiers monuments seldjoucides ont eu un caractère persan très accentué, c'est que les conquérants auront fait venir de Perse des artistes capables de décorer à leur gré leurs édifices bien mieux que n'auraient pu le faire les artistes locaux imbus de traditions byzantines.

Un long siècle de paix leur permit d'organiser le pays et d'y construire des caravansérails sur les routes [1], des mosquées et des medressés [2], des fontaines, des aqueducs dans les villes, etc. A Ilghoun [3], qui sous les Seldjoucides s'appelait Abigern, le sultan Ghiyath-ed-din (1237-1279), père du sultan Ala-ed-din avait enfermé les eaux sous de riches coupoles [4]. Dès qu'ils furent établis à Konieh, la prospérité de leur royaume attira à coup sûr des artistes de Syrie et d'Arménie, qui se mêlèrent à ceux de Mésopotamie et de Perse [5]. De là ces influences différentes dont nous allons constater à chaque instant la présence dans les monuments de Konieh. Tantôt elles se juxtaposent, sans se mélanger, comme dans le Sirtcheli-medressé tantôt elles se mélangent comme dans la mosquée Sahib-Ata, parfois elles se traduisent par des associations hybrides et même déconcertantes, comme à Divrigui.

Ce mélange d'influences persiste dans cette région même après que le style ottoman a acquis toutes ses caractéristiques à Constantinople ; ainsi, à Nigdé, le tombeau de Fatma-Khanoum, fille du sultan Ahmed Ier, qui date de 1610, garde les archivoltes à stalactites et à ornements, le plan octogonal, la pyramide à pans, et les figures d'oiseaux à tête de femme [6] dans les écoinçons des tympans

1. Ishakli, Dokouz, Seldjé, Ak-khan, Sultan-khan, Tchaï, Ak-seraï, etc.

2. Konieh, Siwas, Amasia, Karaman, Adalia, Erzeroum, Divrigui, etc.

3. De Hammer, *op. cit.*, IX, 315.

4. C'était probablement un réservoir comme les grandes citernes de Constantinople, Bir-bin-dérek, etc., construit également d'après les traditions byzantines.

5. Cette influence est visible sur les édifices suivants : Coupole conique à côtes en faïence bleue du couvent des Derviches et du mausolée de Djelal ed-din Roumi à Konieh. — Intérieur du medressé de verre (Sirtchéli medressé), Konieh, tombeau de Sidi-Mouhi ed-din à Ak-chéhir (621 H.-1244 J.-C.) dont la décoration est signée du céramiste Ahmed ben Abdallah de Mossoul. Cette influence de la Mésopotamie peut être encore prouvée par les fragments de décoration en plâtre moulé que M. Kœchlin a trouvés à Konieh et qui représentent des animaux dans des arabesques (Musée des Arts décoratifs).

6. Ces figures d'oiseaux à tête de femme se retrouvent sur certaines monnaies, sur des miroirs en bronze blanc, sur des miniatures de manuscrits, (Cf. t. II, nomb. fig.) et ne sont autres que la survivance de la forme artistique des sphinx ailés ou des harpies.



Fig. 330. — Palais des sultans à Konieh (1160-1190 J.-C.).

des arcs, qui se retrouvent dans tant de monuments seldjoucides. (Au caravansérail blanc de Gondjarli, Ak-khan[1], les tailloirs des chapiteaux du grand porche portent de ces figures d'oiseaux à têtes féminines).

Grande mosquée de Konieh. — La grande mosquée de Konieh

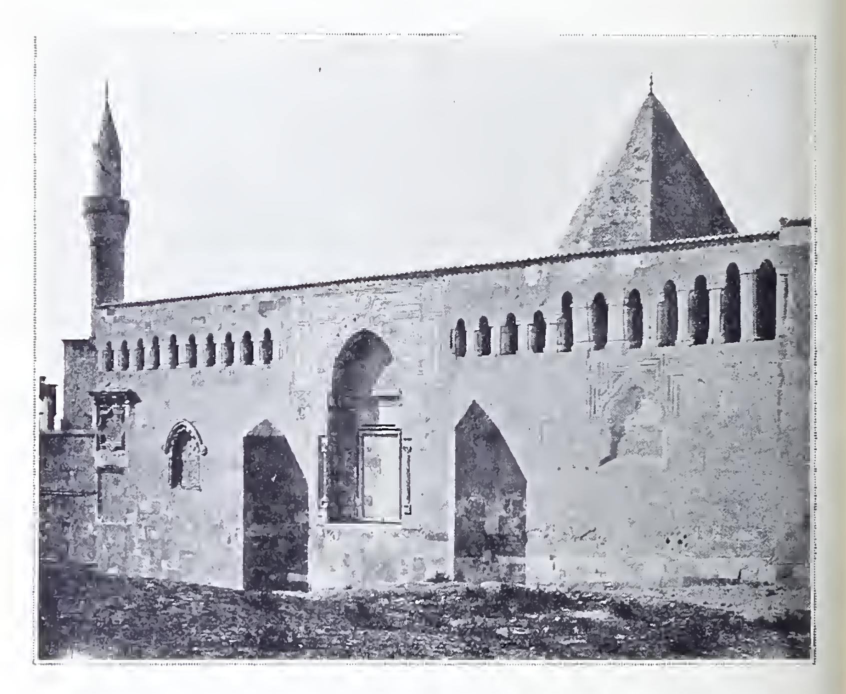


Fig. 331. — Façade de la grande mosquée de Konieh (617 H.-1220 J.-C.).

(1220) présente encore un caractère un peu incohérent dans la composition de la façade. Les arcades ouvertes qui forment comme deux portiques de largeur inégale dans la partie supérieure du mur, de chaque côté de la porte principale, aujourd'hui murée, sont une adaptation maladroite à cet édifice de fragments empruntés à une église byzantine d'Iconium; ce sont en effet des piliers formés de deux colonnettes adossées à un pilastre et engagées en partie dans celui-ci, comme on en rencontre dans l'église octogonale d'Isaura[2] (Oulou-Bounar). Au milieu, la grande porte, dont celle

1. Sarre, *Reise in Kleinasien.*
2. Strzygowski, *Kleinasien ein Neuland.*

du Karataï-medressé (fig. 340) semble une copie, est absolument syrienne de conception. Cette porte consiste en un arc formant une grande voussure ogivale qui encadre une porte rectangulaire à chambranle simple, dont le linteau est appareillé en voussoirs redentés. Cet arc est soutenu à sa naissance par des colonnettes coudées très courtes, à chapiteaux corinthiens simples. Des chapiteaux identiques couronnent les colonnettes engagées qui sont encastrées dans les piédroits de l'arc. Les fûts de ces colonnes sont décorés de cannelures saillantes en zig-zag qui semblent avoir été adoptées fréquemment par les architectes des sultans seldjoucides. L'arc ogival est encadré comme celui de la porte du Karataï-medressé (fig. 340) d'abord par une série d'arcatures entrelacées en marbre incrustées dans la façade, puis par une série de bandes moulurées qui sertissent, comme d'une passementerie de galons à plat, les angles et les tympans de l'arc. C'est une disposition syrienne. En effet une inscription donne le nom de l'architecte qui a construit ce portail, Mohammed-ben-Khaulan ed-Dimachki. C'est donc le fils d'un Syrien et, par conséquent, un architecte rompu aux méthodes syriennes. A gauche de celle-ci une arcature aveuglée qui porte une inscription de Kaï-Kaous datée de 1219 J.-C. a une arcade à dents de scie très caractéristique, des colonnettes à cannelures à redans, et enfin de ces retombées d'archivolte en volute que les architectes musulmans avaient à coup sûr copiées sur les monuments chrétiens de Syrie ou du Haouran (par exemple à Kalaat-Semân). A droite et dans une position presque symétrique une autre arcature tréflée, encadrée de bandes entrelacées comme celles du porche central, contient une inscription datée de Kaïkobadh; à l'extrême gauche une étoile octogonale à fort relief, ombragée par une corniche formée en partie d'éléments antiques ou byzantins, sertit encore une autre inscription. Telle est la disposition un peu incohérente de cette façade dont l'intérêt principal consiste dans la porte centrale datée et signée de son architecte. La mosquée elle-même a été refaite ou restaurée, elle contient de singulières colonnes composées de colonnettes entrelacées [1], et des fenêtres à arc mixte dont le cintre est fait de deux quarts de cercle réunis à leur sommet par un linteau, forme que nous avons trouvée en Perse au XVIe siècle, mais qui dès le XIIIe et le XIVe a été

1. Motif probablement arménien et dont nous retrouvons un exemple un peu modifié dans le porche du medressé Indjé-minaréli (fig. 337).

employée en Anatolie et en Asie Mineure d'où elle a passé à Constantinople. C'est assurément une forme empruntée à la charpente (fig. 351, maison à Kadi-Keui, Haute Mésopotamie). Elle possède un beau mihrab de faïence et un beau minbar de bois sculpté [1]. Les pendentifs qui forment le départ de la coupole, au-dessus du mihrab, sont en forme de triangles [2] comme ceux qui supportent la voussure du portail de Yéchil-turbé à Brousse, et de la grande coupole d'Yéchil-Djami, dans la même ville.

M. Huart mentionne dans l'intérieur du turbé qui se trouve dans la cour de cette mosquée (on en voit la pointe dans la fig. 331, à droite) une inscription au-dessus des fenêtres qui en indique le nom de l'architecte, Youssouf ou abd-el-Djaffar [3].

Caravansérail de Sultan-khan. — Au point de vue de la traduction du programme largement compris de ces grands partis d'architecture, je dois, au point de vue chronologique et artistique, citer d'abord le caravansérail de Sultan-khan (fig. 332, 333, 334).

Situé à l'est-nord-est de Konieh, il a été construit en 626 H.-1229 J.-C. par Ala-ed-din-Kaï-Kobad Ier dans la dixième année de son règne et restauré en 677 H.-1278 J.-C., sous Ghiyath-ed-din-Kaï-Kosrau III [4]. Ce caravansérail est pour ainsi dire double. La première cour, sur laquelle s'ouvre un porche magnifique (fig. 333), comporte à gauche des chambres d'habitation, et à droite des salles voûtées qui servaient probablement d'écuries et de dépôt de marchandises. Au centre de la cour, se trouve une petite mosquée, ou plutôt un oratoire absolument placé comme le Khoda-Khané de la vieille mosquée de Chiraz. C'est là assurément une tradition persane, comme d'ailleurs le plan même du caravansérail avec son portail à niches latérales, dont le grand encadrement rectangulaire (malheureusement le couronnement n'existe plus) semble être aussi de tradition persane. Seule la grande voussure à stalactites est syrienne.

Après la première cour, une seconde construction qui comporte neuf nefs de profondeur et cinq en largeur, et dont le centre est éclairé par une coupole sur lanterne, devait très probablement servir d'entrepôt pour les marchandises [5]. Cette grande composition

1. Voir tome II, p. 120.
2. L'origine de cette forme de pendentif est byzantine, comme l'a prouvé M. A. Choisy, *L'art de bâtir chez les Byzantins*, p. 96, fig. 116.
3. Huart, *Konieh*, p. 143.
4. Sarre, *Reise in Kleinasien*, p. 77.
5. C'est à peu près le même plan que celui du khan de Susuz à Selgé (Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et la Pisidie*), dont la partie postérieure semble seule avoir été conservée.

est enserrée de murs épais que cantonnent aux angles des tours massives sur plan carré et que des contreforts saillants épaulent de distance en distance. C'est sur un plan analogue que le Khan blanc, Ak-khan, à Gonjarli [1] (de 1200 à 1250 J.-C.), a été construit, mais sur de moindres dimensions. Le caravansérail d'Ishakli [2] a aussi un plan semblable à celui de Sultan-khan et possède une petite mosquée centrale.

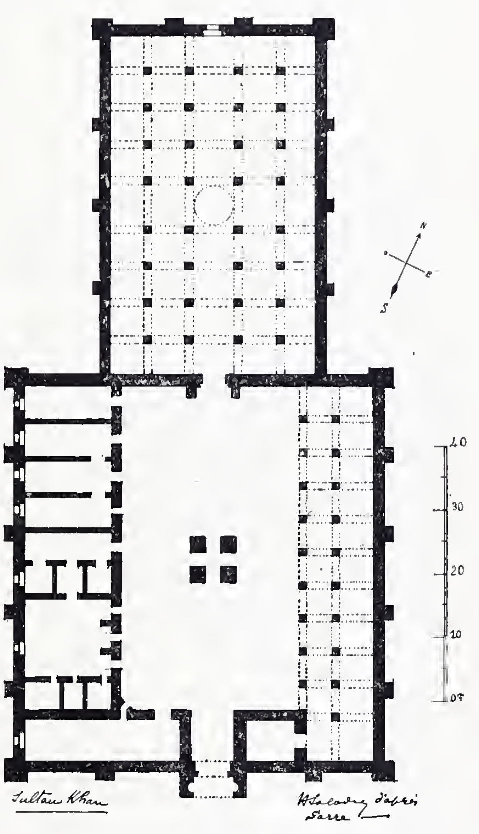


Fig. 332. — Plan du caravansérail de Sultan-khan (1229-1278).

La petite mosquée de Sultan-khan a ses murs en blocage revêtus de marbre, les stalactites sont analogues à celles d'Ani, mais, ce qui la distingue, c'est que les colonnettes du mihrab, bien qu'exécutées en marbre, sont taillées comme si elles l'étaient en faïence, avec leurs chapiteaux en forme de losange posé [3] sur l'angle et leur fût octogonal à chanfreins ; c'est donc une transposition dans l'architecture lapidaire des formes de l'architecture céramique. C'est évidemment pour obéir à des considérations analogues qu'ont été tracés les ornements géométriques évidés du chambranle de l'en-

1. Sarre, *op. cit.*, p. 11.

2. Bâti sous Izeddin-Kaï-Kaous, de 607 H. (1210 J.-C.) à 647 H. (1149 J.-C.).

3. Des chapiteaux semblables se voient aux colonnettes de la grande porte du fond de la cour de Sultan-khan ; des chapiteaux de faïence identiques se trouvent à Konieh, au mihrab de Energhé-Djami, ou Sahib-Ata (Cf. Sarre, *Persische Denkmäler*).

cadrement du porche, et surtout de ceux de l'arc ogival qui circonscrit les tympans de la voussure. Ces mascarons circulaires, ces tables rectangulaires et même l'inscription qui est au-dessus de la



Fig. 333. — Portail extérieur de Sultan-khan (1229-1278).

clef, toutes ces parties ont été autrefois incrustées de marbre de couleur ou de faïence, dont un certain nombre de fragments sont encore restés fixés dans les alvéoles préparées pour les recevoir (fig. 333).

De singulières cannelures en bâtons rompus décorent les fûts des colonnettes du portail et des niches du porche. On ne peut guère

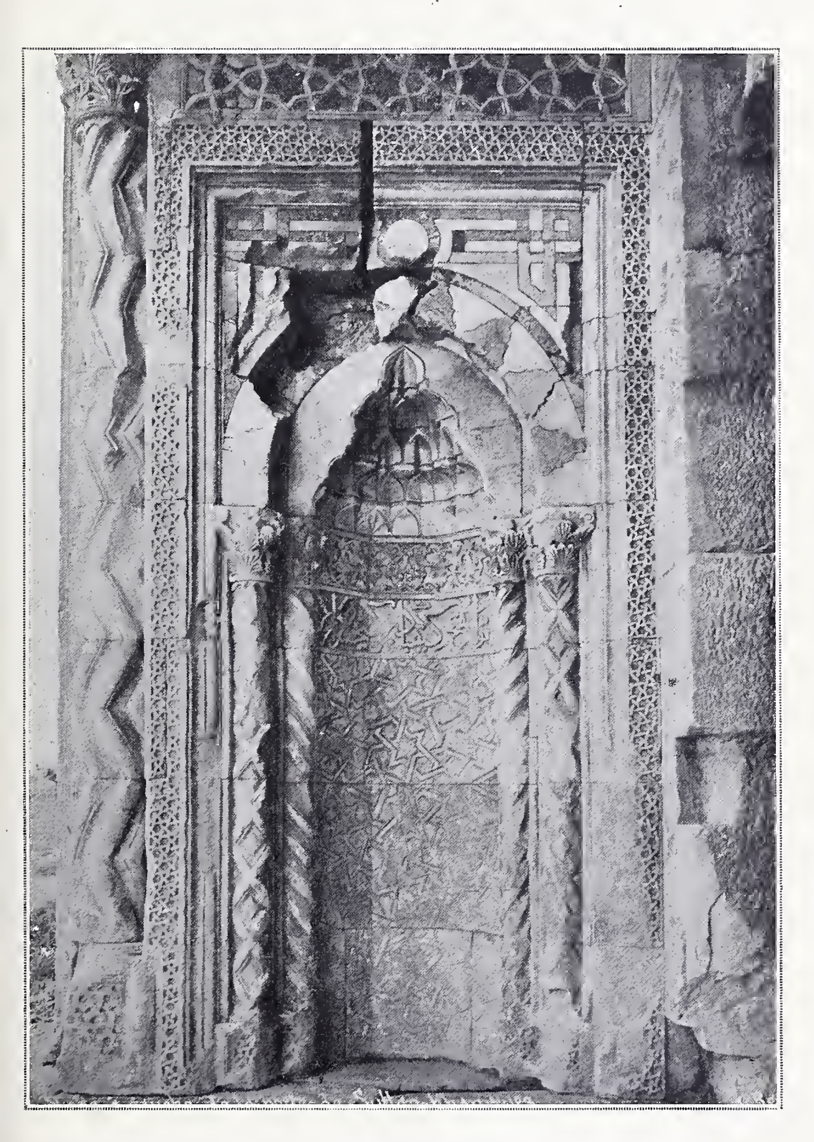


Fig. 334. — Niche de gauche du portail de Sultan-khan (1229-1278).

en comprendre la signification à moins de penser qu'on a voulu rappeler ainsi, par un jeu d'ombres et de lumière, l'effet décoratif

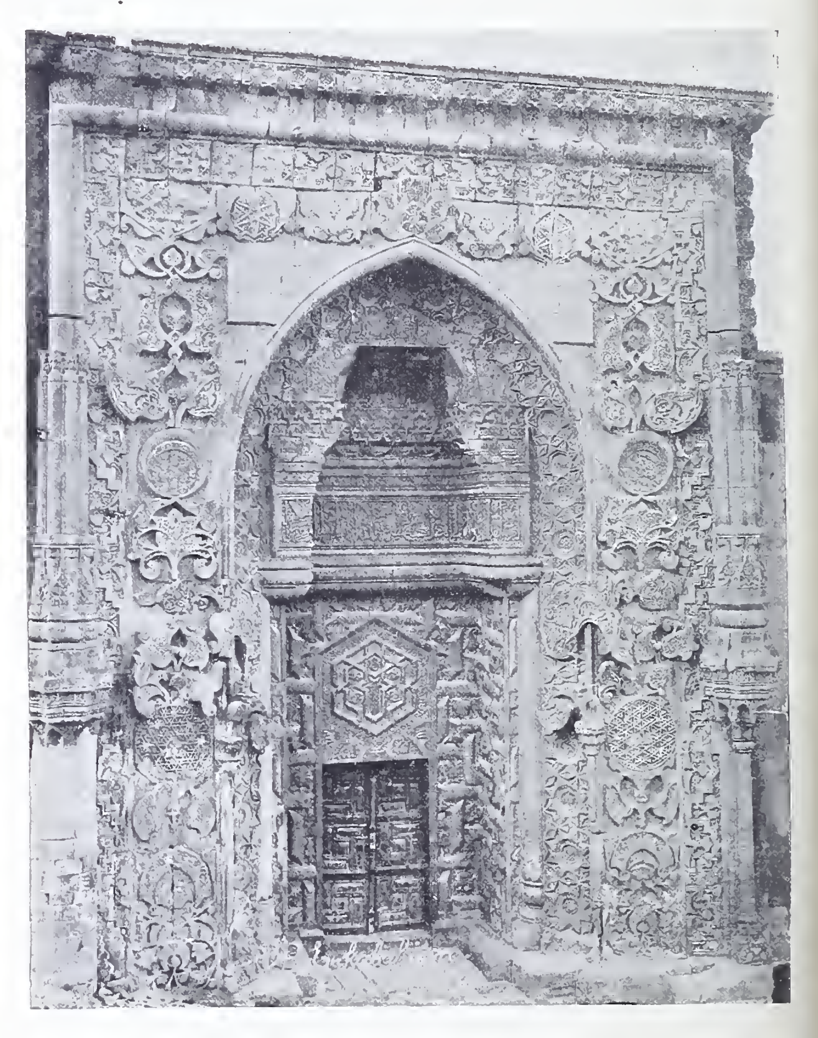


Fig. 335. — Portail nord de la grande mosquée de Divrigui (628 H.-1228 J.-C.).

obtenu sur les eolonnes en briques émaillées par les dessins et les eontrastes deseouleurs de celles-ci (voir le liwan du Sirtcheli-medressé, fig. 338). Les tympans de la niche (fig. 334) sont déeorés d'in-

crustations de marbre, ainsi que le champ qui sépare l'encadrement de celle-ci de la corniche en stalactites qui forme le départ de la voussure.

Les caravansérails si utiles à la prospérité commerciale d'un pays ont été un des luxes des sultans seldjoucides, aussi le portail d'Ak-khan n'est-il pas moins remarquable que celui de Sultan-khan. Sans les décrire, deux remarques importantes sont nécessaires. Dans l'encadrement du portail se voit une grecque absolument antique de facture et de composition [1]. Puis les colonnettes qui supportent la grande voussure n'ont plus une base copiée sur les bases antiques, comme à Sultan-khan. Le fût se termine à sa partie inférieure par une demi-coupole à côtes dont le sommet repose sur celui d'une sorte de pyramide. C'est le principe de la colonnette ottomane que nous retrouverons employée partout dans les porches et les mihrabs des édifices turcs de Constantinople (notamment à la porte de la mosquée Bayezidié (fig. 373) et à celle de la mosquée du sultan Ahmed (fig. 387). On voit aussi aux colonnettes des niches de ce portail des chapiteaux copiés sur des chapiteaux en faïence (demi-sphère coupée par quatre plans verticaux).

Un autre fait fort singulier est à signaler : les chapiteaux à feuilles de la niche de Sultan-khan, ceux du portail du Sirtcheli medressé, ceux de Tchifté-minaret et de l'imaret Oulou-Djami d'Erzeroum dessinés par Texier offrent une analogie difficile à expliquer avec les chapiteaux du portail occidental de la cathédrale de Palerme. On ne saurait passer sous silence cette singulière ressemblance attribuable, semble-t-il, à un même désir de copier les chapiteaux corinthiens, et à une même inhabileté à les interpréter.

Grande mosquée de Divrigui [2] *1228*. — Par ordre chronologique nous sommes amenés à étudier le portail de la grande mosquée de Divrigui (fig. 335), construit en 628 H.-1228 J.-C. que je crois pouvoir rapprocher du portail d'Indjé-minaréli [3] à Konieh (fig. 337). Ces deux monuments présentent une ornementation singulière.

1. Ce caravansérail a été bâti avec des matériaux antiques provenant de Laodicée qui est tout à côté et il est probable qu'un de ces fragments portant une grecque aura séduit le sculpteur par son aspect décoratif et qu'il l'aura copiée dans le portail du caravansérail.

2. Sur les monuments de Divrigui et de Siwas, consulter les articles de MM. Huart et Grenard, *Journal asiatique*, 9e série, 17 et 26, etc. A. Houtsma, « Les Banou Mangutchek », *Revue orientale*, 1904, p. 277 et suiv.

3. Huart, *op. cit.*, p. 160 et 161, écrit ainsi ce nom.

Le portail nord de la grande mosquée de Divrigui, donné ici (fig. 335) d'après une photographie due à l'obligeance de M. Barbier de Meynard, se compose d'une grande voussure ogivale défoncée par un renfoncement rectangulaire. Une grande inscription couronne l'encadrement de la porte proprement dite de la mosquée. Cet ensemble est compris entre des piliers composés de faisceaux de colonnettes supportées par une petite colonne dont le chapiteau à stalactites est fort original ; de ces colonnettes aux piédestaux sculptés se dégage une forte moulure cylindrique qui monte encore pendant quelques assises et se retourne ensuite sous la corniche qui couronne le tout, de façon à encadrer complètement les tympans latéraux de la voussure [1]. Tel est le thème sur lequel l'ornemaniste a brodé une décoration touffue et incohérente dont chaque morceau est intéressant par lui-même, mais dont la réunion est absolument déconcertante par le manque absolu de parti architectural qui devrait régler la répartition d'ensemble.

Gueuk-medressé à Siwas. — A Siwas dans le portail du Gueuk-medressé (669 H.-1270 J.-C.), dont je dois la photographie à M. Gallois, on peut remarquer aussi quelques-uns de ces détails bizarres. De même aussi dans le portail du Tchifté-minaré (670 H.-1271 J.-C.), dans celui du Bouroudjiyé-medressé (670 H.-1271 J.-C.) également. Nous pourrions donc attribuer à l'influence de l'art arménien ce singulier dévergondage de décoration. Nous en retrouvons un exemple à Konieh dans le portail du medressé Indjé-minaréli (649 H. 1251 J.-C.), dont l'architecte se nommait Kaloûs fils d'Abdallah [2].

Le Gueuk-medressé de Siwas est dû à un architecte de Konieh, maître Kalojan, mais il a dû y employer des sculpteurs ornemanistes arméniens. Les minarets sont à côtes cylindriques comme ceux d'Erzeroum, comme celui de Indjé-minaréli et de

1. La grande mosquée de Divrigui possède encore deux autres portails très curieux ; un à l'ouest, tout à fait arménien de style, et un autre tout à l'extrémité de cette façade ouest, daté de 1229 et tout aussi déconcertant que le portail nord, au point de vue de l'art. Sa silhouette rappelle à s'y méprendre l'aspect d'un portail du xv[e] siècle, français (dépourvu il est vrai de ses crochets et de ses fleurons), et il est vraiment singulier que par la modification de l'architecture arménienne suivant la mode seldjoucide, c'est-à-dire par l'emploi des colonnettes arméniennes dans un portail à courbes persanes et à voussures successives, on ait obtenu un ensemble si curieusement semblable à ce qu'on devait faire en France plus tard, au xv[e] siècle.

2. Ce Kaloûs, fils d'Abdallah (Huart, *loc. cit.*, p. 163), était probablement Arménien, fils d'un renégat, car généralement les convertis à l'Islam portent ce nom d'Abdallah.

Sahib-Ata de Konieh, et l'on retrouve, comme dans ce dernier monument, ces grosses moulures hors d'échelle qui dessinent des

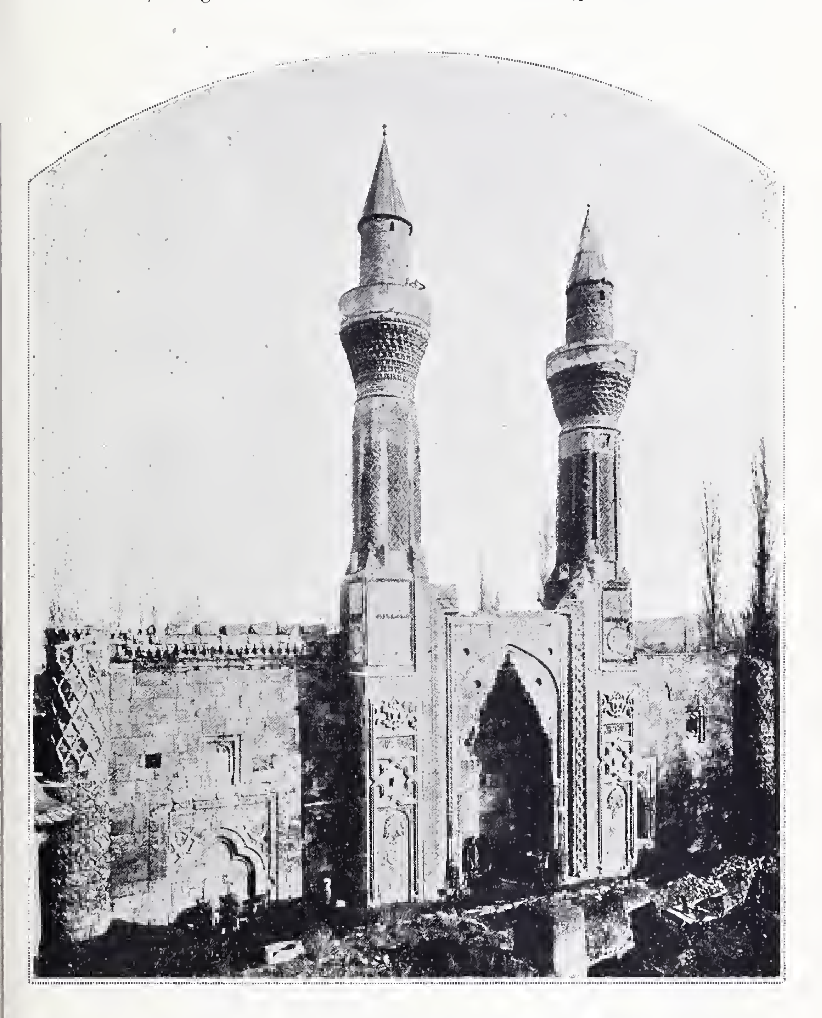


Fig. 336. — Façade du Gueuk-medressé à Siwas.

entrelacs ou des étoiles en relief. L'ornementation des chambranles du grand portail seldjoucide est fleurie de gros fleurons entrelacés, et orné de stalactites rappelant ceux de la porte de Echref-Roum-

Djami à Beischéhir (XIIIe siècle) ou du portail du medressé Hatounié à Karaman (1384 J.-C.)[1].

Indjé-minaréli à Konieh. — Le minaret d'Indjé-minaréli avait un



Fig. 337. — Portail de Indjé-minareli-medressé à Konieh (649 H.-1251 J.-C.), architecte Kaloús, fils d'Abdallah.

fût formé de faisceaux de colonnes revêtues de briques émaillées, en trois divisions, présentant pour ainsi dire celles de la colonne avec son piédestal et son entablement. Il a été détruit par un

1. Sarre, *op. cit.*, p. 126.

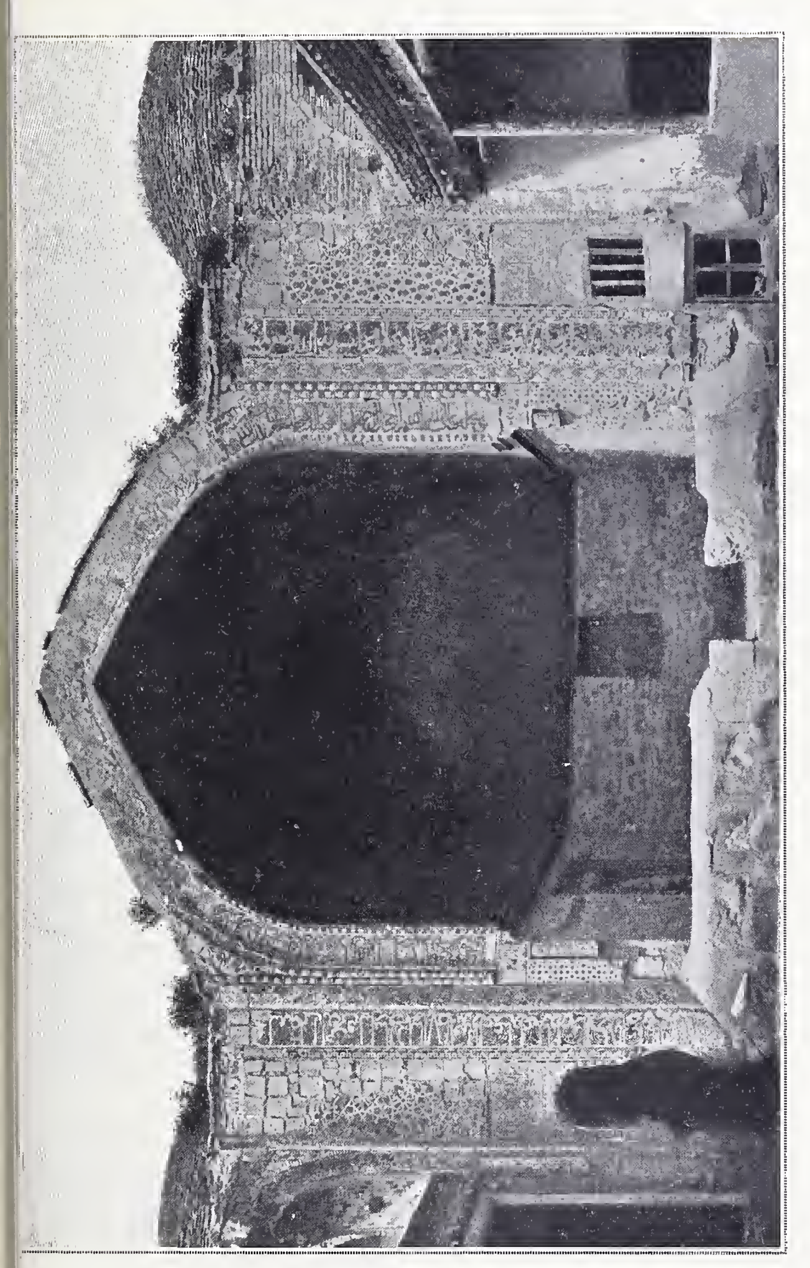


Fig. 338. — Vue intérieure du Sirtchéli-medressé à Konieh (640 H.-1242 J.-C.).

des derniers tremblements de terre dont a eu à souffrir Konieh. La base du minaret est décorée de ces longues arcatures si fréquentes dans l'architecture arménienne. Enfin son portail si original (fig. 337) est couronné par quatre arcatures qui n'ont également rien de syrien ni de persan. Le couronnement proprement dit a disparu, mais il est facile de l'imaginer par le retour à angle droit de ses larges chambranles cantonnés de colonnettes se nouant vers leur premier tiers. La voussure est décorée aux points où se placent ordinairement les trompes à stalactites par d'énormes fleurons [1] sculptés s'y appliquant complètement. La porte ogivale présente une archivolte se contournant comme une large bande de broderie, montant, se pliant et se repliant de manière à faire à elle seule tous les frais de décoration de la façade. Ces bandes sont ornées d'inscriptions et aussi d'arabesques en relief, de style persan, qui rappellent, à s'y méprendre, celles que sculptèrent plus tard au Caire au xve siècle les artistes qui décoraient les édifices de Kaït-Bey. Comme Indjé-minaréli est de 1251, ce serait donc à l'art persan que le Caire devrait le style de ses arabesques au xve siècle. Cette constatation aurait une grande importance.

La forme des colonnettes des angles, de la retombée des arcatures extrêmes, ces tores enlacés, ces nœuds, rappellent les entrelacs employés dans la passementerie des harnachements ou des ameublements (housses de chevaux, cordons, glands, etc....); mais ici l'absence [2] de toute préoccupation architecturale est évidente, et le constructeur a bâti simplement une masse sur laquelle l'imagination du sculpteur a brodé une ornementation singulière, quoique moins confuse que celle du portail de Divrigui.

Sirtchéli-medressé à Konieh [3]. — Le portail du Sirtchéli-medressé ou medressé de verre (640 H-1242 J.-C.) est analogue à celui de Sultan-khan, mais d'une composition encore plus ferme et bien syrienne d'aspect, malgré ses colonnettes à fûts sculptés (fig. 339).

1. La floraison touffue et bizarre de cette ornementation arménienne rappelle d'une façon frappante celle des ornements de certains manuscrits byzantins de la Bibliothèque nationale, manifestement copiés sur des broderies (Cf. Villemin, *Monuments*, t. I, pl. 30, ms. grec du xe siècle, n° 64, Bibl. du roi, et Schlumberger, *Epopée byzantine*, II, p. 237.

2. C'est par suite de l'indépendance réciproque du décorateur et de l'architecte que je signale ici, que l'on doit de voir dans les tympans du medressé d'Ibrahim-bey à Ak-serai (fig. 341) une décoration géométrique tracée sans qu'on ait aucunement tenu compte de l'appareil de la maçonnerie. Cela se remarque aussi dans les œuvres de menuiserie. Voy. porte provenant de Konieh, au musée impérial de Constantinople, t. II, fig. 102, 103.

3. Huart (*op. cit.*, p. 178), écrit Syrtchély-medressé et Texier, l'appelle le medressé bleu.

La cour au contraire, qui était autrefois, d'après Texier, entourée



Fig. 339. — Portail du Sirtchéli-medressé à Konieh (640 H.-1242 J.-C.).

d'un portique à arcades, possédait une décoration] entièrement exécutée en briques émaillées, en mosaïques de faïences et de briques et en pièces de faïence moulées. La fig. 338

permet de se rendre compte de ce qui subsiste de cette belle décoration dont les planches de Texier nous ont donné une idée à peu près exacte. L'harmonie générale était bleue, rose, violette, brune et blanche [1]. Rien ici ne rappelle l'architecture de la Syrie, tout est absolument persan et analogue aux plus beaux morceaux de Nakchevan ou de Véramine. Cette cour, de chaque côté de laquelle s'ouvrent, sur un portique de cinq arcades, autant de chambres rectangulaires, était entourée de bâtiments élevés d'un étage sur le rez-de-chaussée, à cet étage on accédait par deux escaliers assez amples situés de chaque côté du bâtiment ; entre ces escaliers et le porche se trouvaient deux salles carrées. Au fond de la cour s'élève encore à peu près intacte la voûte du grand liwan qui, probablement, servait d'oratoire, car sur le côté gauche de celui-ci on aperçoit une sorte de mihrab. Cette grande arcade est un arc ogival persan, à parties rectilignes. On remarque à la naissance de celui-ci les colonnettes de briques à chapiteaux réduits au tailloir seul, forme indiquée plus haut [2] comme caractéristique de certains monuments de briques.

Mosquée de Sahib-Ata à Konieh (1260). — D'autres décorations en briques émaillées ou en faïence [3] se voient à Konieh soit dans la mosquée de Sahib-Ata, ou Energhé-Djami dont le turbé (vers 1260 J.-C.) possède un mihrab en faïence avec tympans en mosaïque de faïence et stalactites moulées, et dont la niche est revêtue de carreaux émaillés ; des fenêtres l'éclairent, elles ont des claires-voies en faïence ornées de pièces détachées suivant un dessin géométrique et encadrées de tympans en mosaïque de faïence. Les tombeaux sont en faïence en forme de sarcophages et formés soit de plaques moulées et émaillées, soit de mosaïques de faïence.

Karataï-medressé à Konieh (1251). — Le Karataï-medressé (649 H.-1251 J.-C.) contient aussi de fort belles décorations en faïence. La coupole, dont malheureusement la lanterne a été détruite, puis refaite à neuf en maçonnerie blanche, est entièrement revêtue intérieurement de faïence. Sa décoration consiste en un semis de grandes étoiles à vingt-quatre rayons, réparties dans un réseau géométrique à petits compartiments. Cette nappe de tapisserie est bordée en haut et en bas par de merveilleuses inscriptions

1. Cf. Sarre, *Persischer Denkmäler*.
2. Mosquée d'El-Hakem au Caire. Copie en pierre de chapiteaux de briques à Rabat-Amman, chapiteaux en brique du Tag-i-Kesra à Ctésiphon.
3. Sarre, *Persischer Denkmäler*.

en caractères karmatiques fleuris, qui se détachent en bleu foncé sur un fond de rinceaux en vert turquoise clair. Ces caractères

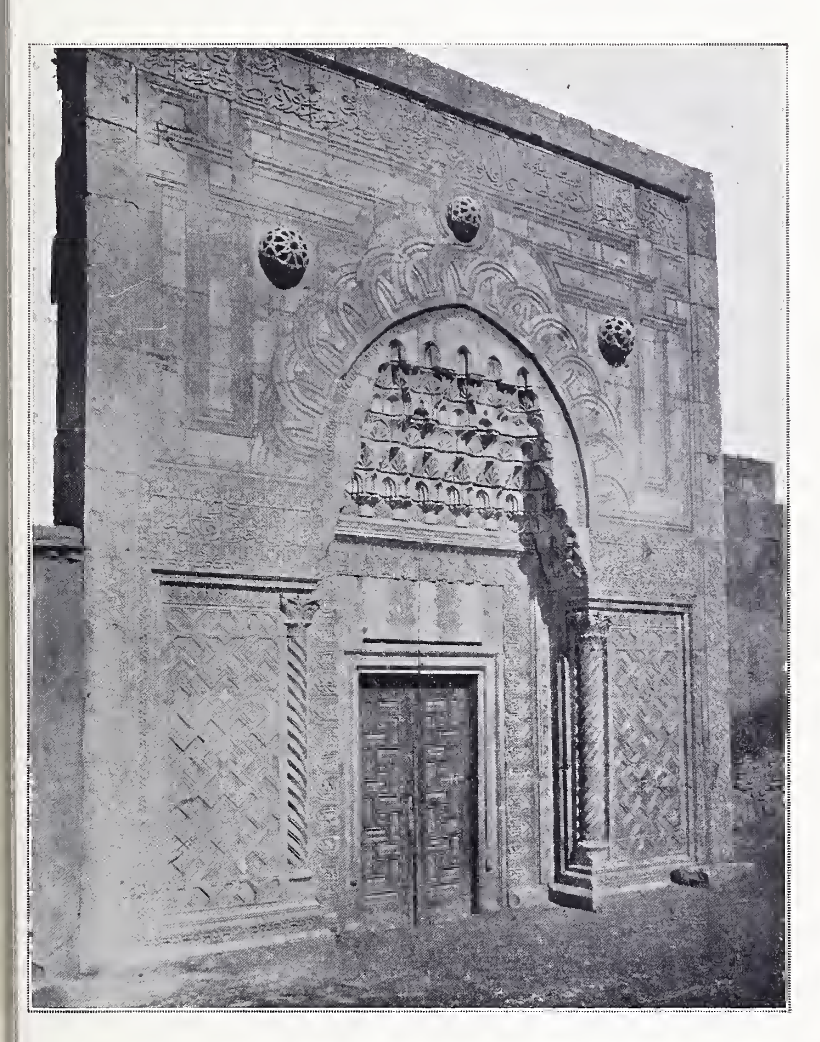


Fig. 340. — Portail de Karataï-medressé à Konieh.

ont toute l'élégance qu'on donna plus tard aux inscriptions fleuries de la mosquée d'El-Ghouri au Caire. Les grands arcs qui supportent la coupole sont persans et décorés aussi d'inscriptions en faïence :

une partie des murs et des fenêtres ont encore conservé également leur décoration émaillée exécutée en mosaïque de faïence, c'est-à-dire par pièces rapportées [1]. Le point faible de la composition sont les pendentifs composés d'une série de triangles juxtaposés sur lesquels se lisent les noms des quatre premiers califes : « Abou Bekr, Omar, Othman et Ali en coufique carré [2] » Ces pendentifs en forme de panaches n'ont réellement pas l'aspect solide nécessité par leur rôle. Le soubassement de la salle est en faïence bleu turquoise avec ornements d'or [3].

Le portail de ce medressé (fig. 340) qui date de 1251 est encore en très bon état, quoique la corniche du couronnement soit tombée. Il ressemble comme parti à celui de la grande mosquée, mais il s'en distingue par ces gros clous en relief ou cabochons repercés placés si heureusement à la clef et dans les tympans, dont nous verrons de nombreuses applications dans les monuments de Constantinople. Peut-être cette ornementation doit-elle son origine à l'orfèvrerie, comme celle de certains monuments d'orfèvrerie byzantine, tels que cette icone du xe siècle du monastère de Vatopédi au Mont Athos [4] entourée d'une arcade en argent doré ornée à la partie supérieure de son encadrement, de grosses bossettes en relief.

III. — MONUMENTS OTTOMANS. — L'ART TURC DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE. — GÉNÉRALITÉS.

L'Asie Mineure a fourni l'élément principal de l'art turc. C'est sur son terrain que s'est préparée la fusion du style byzantin et des styles orientaux qui produisirent le bel épanouissement de l'art turc. Dès que les Ottomans eurent fait de Brousse leur capitale, ils purent,

1. Les Persans comme les Arabes nomment *zelidj* la mosaïque de faïence. C'est le nom mogrebin qui a été transformé par les Espagnols en azulejos. Le nom de *kachanis* est, d'après Sarre (*Reise in Kleinasien*, p. 63), réservé par les Persans aux carreaux de faïence).

2. Cf. Huart, *op. cit.*, p. 159.

3. Il est probable que cet or en feuille est appliqué avec une infusion de pépins de coing, car sur les faïences turques à dorures que j'ai examinées avec soin, je n'ai pas remarqué cette mixtion rougeâtre que j'ai vue sur les faïences persanes dorées (celles de Kasvin, par exemple).

4. Schlumberger, *Epopée byzantine*, II, p. 273. Cf. aussi même ouvrage, p. 413, un fragment de sculpture du couvent des philosophes, près d'Athènes, et qui date du xie siècle.

grâce aux architectes et aux matériaux byzantins, embellir la ville des premiers grands édifices qu'ils marquent de leur caractère.

La mosquée, qui, en Anatolie, conserve le plan à nefs parallèles, comme celles d'Echref-Roum-Djami à Beisehéhir[1] (XIIIe siècle) et de Houen à Césarée (XIVe siècle), tend à se simplifier de plus en plus, et n'a plus que quatre nefs parallèles à cinq travées dans la mosquée Oulou-Djami à Brousse, commencée par Mourad Ier (†1389), continuée par Bayezid († 1403) et terminée par Mohammed Ier († 1421). Un autre type dérivé du plan cruciforme du medressé syro-égyptien[2] finit par se simplifier et se condenser sous une forme un peu massive, par exemple à Yéchil-Djami à Brousse (construite en 1420 par Mohammed Ier). Ce plan peut, si l'on ferme les arcs de tête des bras de la croix aboutir, comme dans la mosquée de Mourad II (†1451) à Brousse, à une nef couverte par deux coupoles qui se suivent, le bras de la croix ne formant plus alors que deux chapelles fermées une à droite, l'autre à gauche; des chambres accessoires ou vestibules sont placées entre le portique extérieur et la mosquée proprement dite, mais ce plan est encore hybride, et par conséquent d'une composition peu nettement définie.

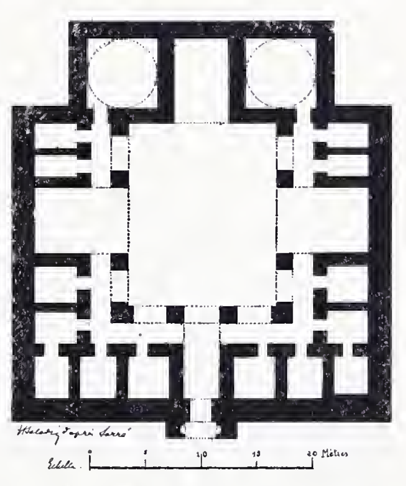


Fig. 341. — Medressé Ibrahim-bey à Ak-seraï, IXe siècle de l'hégire, XVe de l'ère chrétienne, d'après Sarre. *Reise in Kleinasien.*

La conquête de Constantinople amena une révolution brusque dans la conception du plan. C'est Sainte-Sophie et les églises à coupole qui en dérivent qui fournissent le thème du plan de la mosquée, soit que l'admiration bien naturelle inspirée par ce chef-d'œuvre immortel ait influé sur le goût des sultans, soit que les

1. Sarre, *op. cit.*, p. 126.
2. Ce plan de medressé est très nettement conservé dans le medressé Ibrahim-bey à Ak-seraï.

architectes grecs chargés par les sultans de leur construire leurs mosquées n'aient pas jugé bon de chercher leurs modèles ailleurs que dans les beaux édifices byzantins qu'ils avaient sous les yeux.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de ce moment que l'architecture ottomane s'oriente définitivement vers le type classique de la mos-



Fig. 342. — Yéchil-medressé à Nicée.

quee turque, à plan byzantin, mais à décor syro-égyptien et persan. Dans cette décoration apparaît l'élément caractéristique de l'art turc, la stalactite rectiligne ou plutôt cristalliforme [1], essentiellement différente de la stalactite persane ou de la stalactite syro-égyptienne, comme on peut le voir dans les figures 345, 349 et 362. L'ornementation sculptée est plus grasse et plus touffue que celle d'Égypte ou de Perse (fig. 362). Enfin l'emploi des faïences qui, à Brousse, appartient encore à une tradition persane (Yéchil-

1. Montani Effendi (*op. cit.*) appelle ordre cristallisé l'ordre formé par la colonne surmontée d'un chapiteau à stalactites ; cette épithète est fort judicieusement trouvée, et caractérise très bien ce genre d'ornement. Il en attribue l'invention à Khaïr-ed-din, l'architecte de la mosquée Bayézidié (mais c'est une erreur, car ces stalactites se trouvent déjà fort bien caractérisées à la mosquée Verte à Brousse).

Djami et Yéhil-Turbé), prend un caractère tout à fait original lorsqu'il transpose sur un fond blanc, aussi fin de ton que de la porcelaine, des décors colorés inspirés des formes persanes et dont les couleurs s'harmonisent admirablement avec l'éclat du marbre blanc des revêtements.



Fig. 343. — Mosquée de Mostar (Herzégovine). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

La mosquée turque, après bien des transformations, a pris comme élément constitutif la salle carrée couverte par une coupole sur pendentifs sphériques. C'est là l'élément primordial. Si la mosquée est petite, une coupole suffit. D'autres fois, la coupole est flanquée ou précédée de coupoles accessoires; si la mosquée présente une plus grande étendue, deux solutions se présentent, ou bien augmenter le nombre des coupoles, ou bien prendre une grande coupole et la contourner de quatre demi-coupoles (mosquée du sultan Ahmed)[1] ou bien encore allonger le plan par deux demi-coupoles (mosquées Bayézidié et Suleïmanié[2]). Elle est toujours précédée d'une

1. Fig. 383.
1. Fig. 371 et 375.

cour à portiques au milieu de laquelle se trouve une fontaine ; cette fontaine sert aux ablutions, c'est le *chadrivan*, réservoir muni de robinets où chaque fidèle vient prendre l'eau nécessaire.

Dans certains cas, des fontaines à ablutions auxiliaires se trouvent sur les flancs de la mosquée (comme à Yéni-Validé-Djami de Constantinople et à la mosquée du sultan Ahmed). Des tribunes se trouvent



Fig. 344. — Medressé de Mostar (Herzégovine). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

fréquemment autour de la mosquée, à l'intérieur, afin d'augmenter la place disponible pour les fidèles (mosquées Ahmedié, Validé, Roustem Pacha, etc.) ; le mihrab a toujours la forme d'une arche ouverte sur une niche, mais l'arche finit par se réduire à une niche à stalactites, encadrée par un chambranle rectangulaire plus ou moins richement décoré. Les minbars sont fréquemment en marbre et même, dans les mosquées les plus riches de Constantinople, ils sont toujours plus simples que les minbars arabes du Caire. Ils ont souvent de très grandes dimensions, et sont très élevées.

Les minarets sont tout autres que les minarets égyptiens et mogrebins ; ce sont bien des fûts cylindriques comme en Perse, mais ici le minaret est continu comme grosseur au lieu d'être conique. Ils ne portent pas, comme en Perse, à leur sommet, un petit édicule cou-

vert par une coupole et où aboutit l'escalier avec une galerie terminale en encorbellement, couverte ou non couverte, où le muezzin se tient pour faire l'appel à la prière, mais une ou plusieurs galeries (*cherifés*) pour le muezzin et leur fût se termine par une toiture en forme de cône aigu [1]. Les architectes ottomans se sont bien aperçus de l'inconvénient que présente souvent cette forme un peu simple des minarets. Leur fût constitue en effet une colonne isolée se détachant sur le ciel ; par conséquent il se déforme [2] et la ligne des génératrices se creuse dans son milieu ; aussi, pour remédier à cet inconvénient, a-t-on augmenté le nombre des balcons afin de rompre cette longue ligne droite et d'éviter la déformation apparente, tandis que les architectes persans, pour une raison analogue, leur avaient donné une forme légèrement conique.

Ces mosquées ont souvent des annexes plus ou moins



Fig. 345. — Tombe turque à Constantinople.

1. On a souvent comparé les minarets turcs à de gigantesques chandeliers ; les Turcs eux-mêmes sont de cet avis, car ils en nomment la partie inférieure *chandan* ou chandelier et la partie supérieure *kandil* ou chandelle.

2. Les Grecs en avaient déjà fait la remarque pour les colonnes d'angle des portique des temples ; voici d'ailleurs ce qu'en dit Vitruve, d'après eux (Lib. III, cap. III, § 7) :« Les colonnes d'angle doivent être faites plus fortes d'1/15 du diamètre parce que, se détachant sur le ciel, elles paraissent plus grêles qu'elles ne sont réellement ; c'est le renflement appelé par les Grecs Ἐντασὶς qui est ajouté au milieu du fût de la colonne ».

étendues. Les unes sont simplement, comme la mosquée de Mehemet-Sokolli Pacha près de l'Atmeïdan, accompagnées de magasins ou locaux à louer qui donnent un revenu à la fondation, et de chambres d'étudiants en petit nombre ; telle est aussi la petite mos-

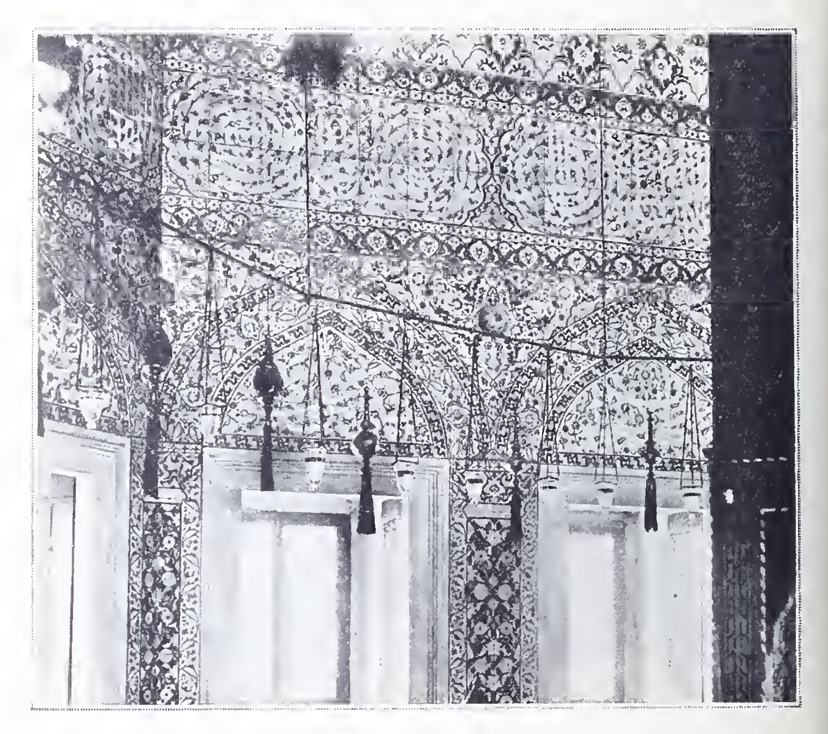


Fig. 346. — Intérieur du tombeau de la sultane Roxelane près de la mosquée Suleïmanié. Constantinople (940 H.-1566 J.-C.). La décoration céramique en est encore toute persane de dessin.

quée de Mostar (fig. 343). D'autres, au contraire, sont entourées d'une véritable petite ville de bâtiments universitaires, de fondations pieuses, de nécropoles, telle que la grande mosquée Suleïmanié, un des chefs-d'œuvre du fameux Sinan, où il y a à la fois des bains, des logements pour les prêtres, pour les étudiants, un hôpital, des imarets ou cuisines pour les pauvres, l'ancien palais de l'Agha des janissaires, des écoles, des medressés pour les quatre rites orthodoxes, une école de médecine, des bibliothèques, des caravansérails, une nécropole avec le tombeau de Soliman le Magnifique et celui de la sultane Roxelane, etc...

Les medressés sont le plus souvent des fondations particulièrement destinées à l'enseignement et alors ils se composent d'une cour entourée des logements des élèves avec, au fond, la mosquée qui est plus ou moins considérable (fig. 344). Des édifices assez particuliers sont les dervicheries ou couvents de religieux qui s'y

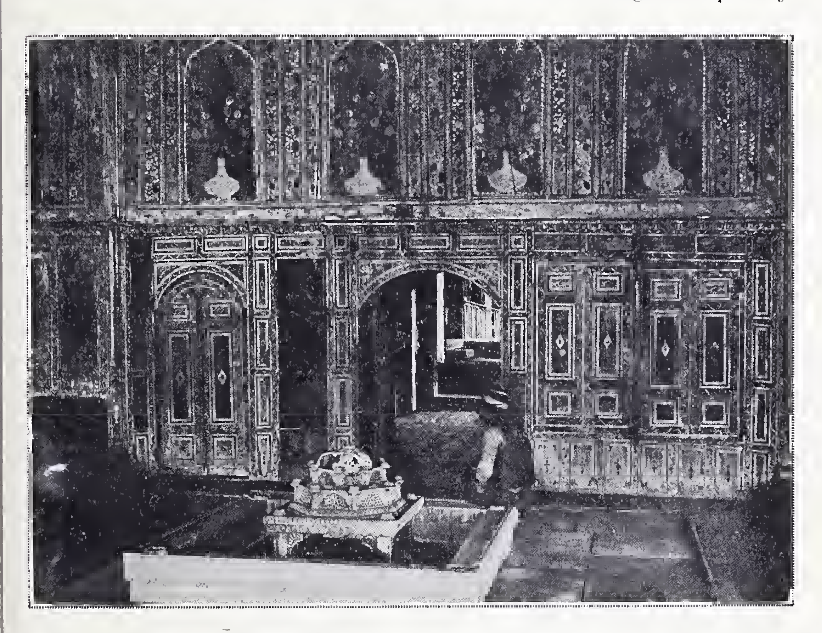


Fig. 347. — Décoration en style persan d'un palais turc sur le Bosphore.

adonnent à l'étude et aux exercices mystiques, ceux des derviches tourneurs sont les plus connus.

Les cimetières contiennent des sépultures très typiques, ce sont généralement de grandes stèles fichées en terre (fig. 345) sur lesquelles se lisent les titres du défunt ou de la défunte; elle est surmontée d'un turban ou d'un fez, si c'est la tombe d'un homme, d'une corbeille de fleurs, pour les femmes ; mais dans les villes de province, ces stèles se réduisent à leur plus simple expression, et en Macédoine, par exemple, ce sont fréquemment de longues pierres brutes à peine dégrossies; en somme, le dolmen dans son expression la plus fruste. Souvent des cippes remplacent les stèles.

Les tombes plus riches affectent la forme de sarcophages surmontés aussi de stèles ou de cippes ornés d'inscriptions, enfin des

édicules sur plan carré ou octogonal sont la forme la plus simple des chapelles funéraires.

D'autres sont très importantes pour former des édifices souvent assez considérables, comme, par exemple, les chapelles funéraires



Fig. 348. — Plan du vieux sérail à Constantinople, d'après Melling.

des sultans, près de la Suléïmanié, près de Sainte-Sophie, etc. (fig. 346 et 380).

Palais. — Les palais des sultans n'ont pris sous les souverains ottomans de véritable importance qu'à partir du moment où ils ont commencé à mettre le pied en Europe. Ce sont par conséquent les palais de Constantinople et d'Andrinople (ce dernier est le premier en date que nous aurons à étudier).

Sérail d'Andrinople. — Le sérail d'Andrinople, détruit en 1878, avait été fondé par le sultan Mourad Ier qui prit Andrinople en 1360 J.-C. Ce palais avait été embelli par différents sultans ; en 1676,

par exemple, le sultan Mohammed posait la première pierre d'un nouveau sérail et d'un kiosque auxquels travaillaient 10.000 ouvriers ; à Akbounar ou la fontaine blanche, à trois lieues de la ville, il avait fait élever un palais ; en 1695 on y construisait le kiosque du paradis (comme à Constantinople) ; plus tard encore le sultan Moustafa y



Fig. 349. — Portique de la deuxième cour du vieux sérail à Constantinople.

faisait construire un palais pour ses trois filles. Voici la description qu'en donne M. A. Dumont [1] : « On y pénétrait d'abord par une cour immense entourée d'auvents soutenus par des colonnes en bois, où se tenait la garde du sultan. En face se trouve la porte de félicité Bab-Seadet, entrée proprement dite du Palais qui donne accès sur un passage voûté. Les ambassadeurs, les grands de l'empire, les sujets tributaires ne pouvaient aller plus loin. Le souverain... écoutait là leurs requêtes, renfermé dans une petite chambre et

1. Alb. Dumont, *Voyage archéologique en Thrace*.

caché par un treillage doré... les murs sont recouverts de peintures sur bois dont le temps n'a pas altéré la fraîcheur : ce sont des oiseaux, des guirlandes, des bouquets du plus vif éclat. »C'était probablement une décoration dans le genre de celle que représente la fig 347.

« Puis une seconde cour étendue au milieu de laquelle s'élève



Fig. 350. — Palais de Tiréboli. — *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.* Hommaire de Hell, *op. cit.*

une très haute tour avec un double escalier intérieur en marbre blanc qui donne accès sur un perron monumental. Au sommet de l'édifice est une loge de bois qui fait saillie de tous côtés... l'aile gauche du palais qui contenait le harem a été détruite ; l'aile droite subsiste encore en partie. On y remarque un salon de réception séparé du jardin par de larges fenêtres, espèce de loggia[1] qui devait se fermer en hiver et où l'on monte par quelques marches ... A côté de ce salon sont trois chambres peu étendues garnies dans toute leur hauteur de faïences émaillées du plus beau travail... des architectes persans et non pas grecs, comme pour les

1. La même disposition se voit au kiosque de Bagdad, au vieux sérail de Constantinople.

mosquées [1], avaient bâti ce palais. » Nous pouvons nous faire une idée de la disposition de ce palais, par celle que présentait au commencement du siècle dernier le vieux sérail de Constantinople (fig. 348) dont nous donnons un plan d'ensemble d'après Melling [2]. On voit la première cour comme un grand jardin irrégulier et la seconde cour où l'on entre par la porte nommée Orta Kapou. Cette porte s'ouvre sous un portique (fig. 349) abrité par un auvent d'une très grande saillie et qui malgré le singulier mélange d'architecture turque très pure, et d'une décoration italienne fort médiocre, ne laisse pas de produire un certain effet. Le harem d'hiver se trouve à gauche avec les palais des grands dignitaires, à droite, les grands bâtiments des cuisines et au fond le palais proprement dit disposé autour d'une cour encadrée de portiques ; c'est là qu'on voit encore la salle d'audience avec son portique et ses grands auvents, le trésor, une mosquée et enfin plusieurs kiosques



Fig. 351. — Intérieur d'une maison turque à Kadi-keui (Haute Mésopotamie). — *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.* Hommaire de Hell, *op. cit.*

1. Cette indication, si M. Albert Dumont l'avait justifiée par un texte, serait du plus haut intérêt.
2. *Constantinople et le Bosphore*, in-f°, 1806.

dont le plus remarquable est le kiosque de Bagdad (voir plus loin, fig. 382)[1].

Palais de Tiréboli[2]. — Le palais de Tiréboli (fig. 350) est un curieux exemple de ces constructions en pans de bois hourdés sur maçonnerie de briques dont les grands toits saillants et les galeries soutenues par des colonnettes en bois reliées entre elles par de légères balustrades rendent l'aspect si pittoresque. Il doit dater de la fin du XVIIIe siècle[3]. Nous joignons à la vue générale quelques détails; en A est figuré un vitrail en plâtre repercé à jour; en B le détail du chapiteau d'une des colonnes, et en C un fragment de ces corniches.

Maisons privées. — L'intérieur des petites maisons est même souvent agencé avec une certaine recherche. Ainsi voici (fig. 351) l'intérieur d'une maison turque à Kadi-keuï (Haute-Mésopotamie) que j'emprunte au même voyage et dont les arcades intérieures, tout en n'étant qu'une traduction de formes empruntées à la charpente, sont charmantes de simplicité et d'élégance.

Comme ces maisons sont construites dans les régions souvent très froides en hiver, on y trouve les cheminées en forme de hotte polygonale accolée devant une niche creusée dans le mur ; c'est le type de cheminée qu'on retrouve dans toutes les régions froides de la Turquie, de la Perse et du Turkestan. J'en donne ici un croquis d'après le voyage d'Hommaire de Hell (fig. 352). Les maisons de campagne des environs de Constantinople et en général de la Turquie d'Asie sont construites en pans de bois et à un ou deux étages ; elles sont, comme toutes les maisons musulmanes, divisées en deux parties, le selamlik ou partie consacrée à la réception, et le harem, consacré la vie de famille. Les plus anciennes de ces maisons possèdent encore des faïences, des boiseries peintes ou incrustées et des plafonds peints et sculptés.

1. Les Turcs avaient pris en Asie Mineure le modèle de ces constructions légères, à grands auvents en bois dont ils ornèrent à plaisir leurs maisons de ville, leurs maisons de campagne, leurs portes, leurs fontaines... je n'ai pas pu me procurer d'autres représentations de ces monuments en bois de l'Asie antérieure ou des régions frontières de la Perse qui puissent me fixer d'une manière précise sur l'origine de ces formes d'architecture. Il n'est pas douteux cependant que cette architecture a dû prendre naissance dans une région montagneuse et par conséquent riche en forêts et en bois de construction.

2. Tiréboli est une petite ville de la côte nord de la Turquie d'Asie sur la mer Noire.

3. Hommaire de Hell, au voyage de qui j'emprunte ces détails, n'en donne pas la date.

Sur la frontière de la Mésopotamie cependant, à Diarbékir (fig. 353) par exemple, les formes de l'architecture sont restées syriennes quoique l influence du style turc se fasse sentir dans les toitures saillantes et la forme caractéristique de l'arc de la niche de la citerne (au-dessus du personnage accroupi).

Monuments publics. — Les monuments d'utilité publique sont, comme chez les Persans, les ponts, les caravansérails[1], les hôpitaux, les fontaines publiques, les bains ou hammams.

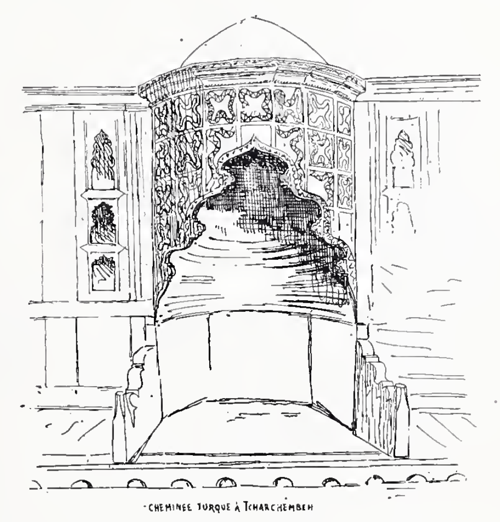


Fig. 352. — Cheminée à Tcharchembeh.

Les ponts ont été un des plus grands luxes des sultans, c'était aussi une nécessité, car il fallait pourvoir au transport rapide des troupes sur toute l'étendue de l'empire[2]. Des fontaines et des citernes ont été aussi construites en très grand nombre [3]; près de Constantinople, de puissants barrages et des aqueducs ont été ajoutés par les sultans aux ouvrages que les empereurs byzantins avaient consacrés à l'approvisionnement en eau de leur capitale.

Les fontaines turques sont généralement ornées avec goût, nous l'avons vu pour Constantinople, mais ce luxe et cette recherche se rencontrent même dans les provinces de l'empire, non seulement dans les grandes mais même dans les petites villes; elles furent parfois de petits chefs-d'œuvre, témoin cette petite fontaine d'Hadji-vel-Oglou

1. Du temps des empereurs byzantins, il y avait de cinquante en cinquante milles des caravansérails sur les routes qui servaient en même temps de relais de poste (Cf. plan d'un caravansérail byzantin à Salonique, Texier et Pullan, *L'architecture byzantine*).

2. De Hammer (IV, p. 140) a énuméré les plus beaux ponts de l'empire turc et en a compté dix-huit.

3. A Amasia on avait coupé une lieue de rochers pour faire venir l'eau de fontaine dans la ville (Tavernier, *Voyage*, t. I).

dont Laurens a donné un si joli dessin dans le voyage d'Hommaire de Hell (fig. 354).

Caravansérails. — Les caravansérails sont, comme en Perse, des hôtelleries sur les routes, où les caravanes s'arrêtent le soir ; ce sont ces caravansérails que Thévenot (I, p. 284) décrit ainsi : « C'est un vaste bâtiment plus long que large fait comme une halle ; au

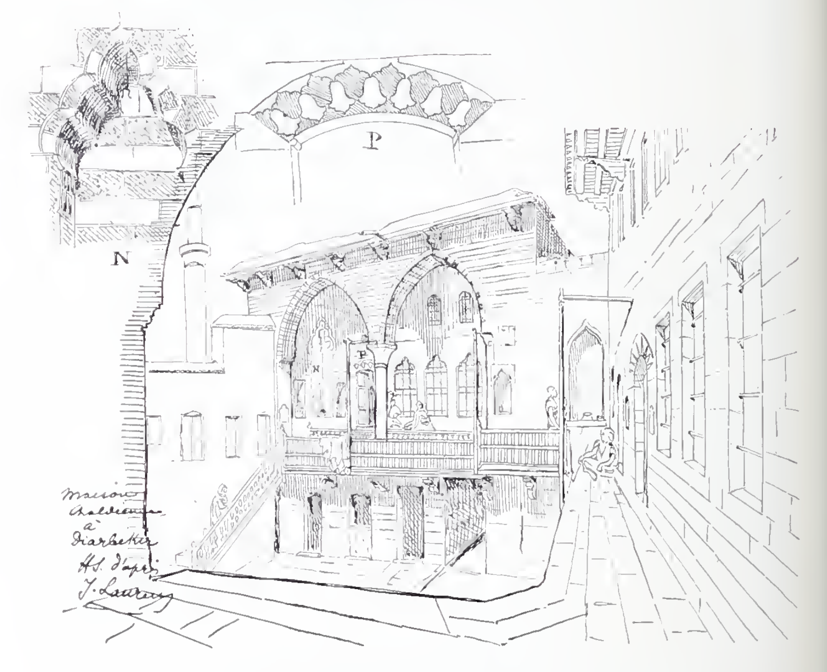


Fig. 353. — Intérieur d'une maison chaldéenne à Diarbékir.
Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.

milieu de ces bâtiments, il y a une grande place où on loge les chevaux, mulets, chameaux et autres bêtes de la caravane, et cette place est environnée d'un petit mur de trois pieds de haut bâti et attaché dans le gros mur. Le dessus de cette muraille est plat et large de six pieds. Ils appellent ces sortes de murailles « mastabas », c'est là-dessus que les Turcs disposent leur chambre, leur salle, leur office et leur cuisine. D'autres caravansérails sont faits comme une grande écurie, ayant d'un côté les mangeoires où sont attachés les chevaux [1], et de l'autre les mastabas où les hommes se reposent,

1. C'est ainsi, par exemple, qu'est disposé le khan seldjoucide de Suzuz à Selgé (Lanckoronski, *Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie*).

mangent et couchent. Ailleurs plusieurs petits mastabas séparent les stalles à chevaux (de Brousse à Smyrne), parfois même il y a une écurie pour les bêtes et un autre lieu semblable, mais à part, pour les hommes. » C'est en somme le caravansérail persan.

Enfin, les caravansérails urbains présentaient de plus grandes proportions, ainsi le grand caravansérail de Brousse, dont la figure 355 donne une vue intérieure, avait trois étages de chambres ; au rez-de-chaussée étaient les magasins et les écuries. Des portiques d'arcades à chaque étage en rendaient les communications très faciles. C'est sur ce type qu'ont été construits les grands caravansérails de Constantinople dont un des plus beaux est le caravansérail de la sultane Validé derrière la mosquée Yéni-Validé.



Fig. 354. — Fontaine à Hadji-vel-oglou.
Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.

Architecture militaire. — L'architecture militaire suivit l'évolution des méthodes d'attaque et de défense des places. Depuis qu'Osman, en 1281, eut pris le gouvernement des provinces qu'Ala Eddin avait données à son père Ertogrul et qu'en 1300 il eut assumé le pouvoir à la mort d'Ala-ed-din III [1], les Turcs employèrent les architectes qui avaient fortifié les places seldjoucides. Mais ces méthodes de fortification devaient se réduire à celles de la Syrie, de la Mésopotamie et même de l'empire de Byzance.

1. Ala-ed-din III, réfugié auprès de l'empereur grec, Michel Paléologue, qui le fit mourir dans les fers (A. de la Jonquière, *Histoire de l'empire ottoman*, p. 117).

Un type de fortification qui paraît résumer les principes orientaux, c'est celui des grosses tours de Diarbékir (fig. 356). Ces tours armées partout d'embrasures ou d'archères sur deux étages et de créneaux autour de la plate-forme supérieure sont en outre garnies de mâchicoulis saillants A ; pour renforcer encore cet ouvrage, on a pratiqué à sa base de larges talus en maçonnerie afin de per-



Fig. 355. — Grand caravansérail à Brousse.

mettre aux projectiles lancés au travers des mâchicoulis de rebondir sur les assaillants. Ces talus avaient aussi l'avantage d'empêcher la pose des échelles pour l'escalade et d'éloigner les mineurs de la base des murs. Une autre tour, celle d'Yédi-Kardach [1], contemporaine de la première, est construite sur le même type. Ces tours portent des inscriptions et des figures d'animaux, aigles et lions, comme il y en avait sur les murs, aujourd'hui détruits, de Konieh (C. fig. 356). Elles avaient de grandes plates-formes pour les machines de guerre, et de doubles escaliers pour communiquer avec les chemins de ronde. Les murs des courtines, d'après Hommaire de Hell, laissent un espace de 4 m 20 de profondeur pour les défenseurs, ce qui laisse à penser que des machines pouvaient aussi y être installées.

1. C'est la tour que l'on voit à droite de la figure 356.

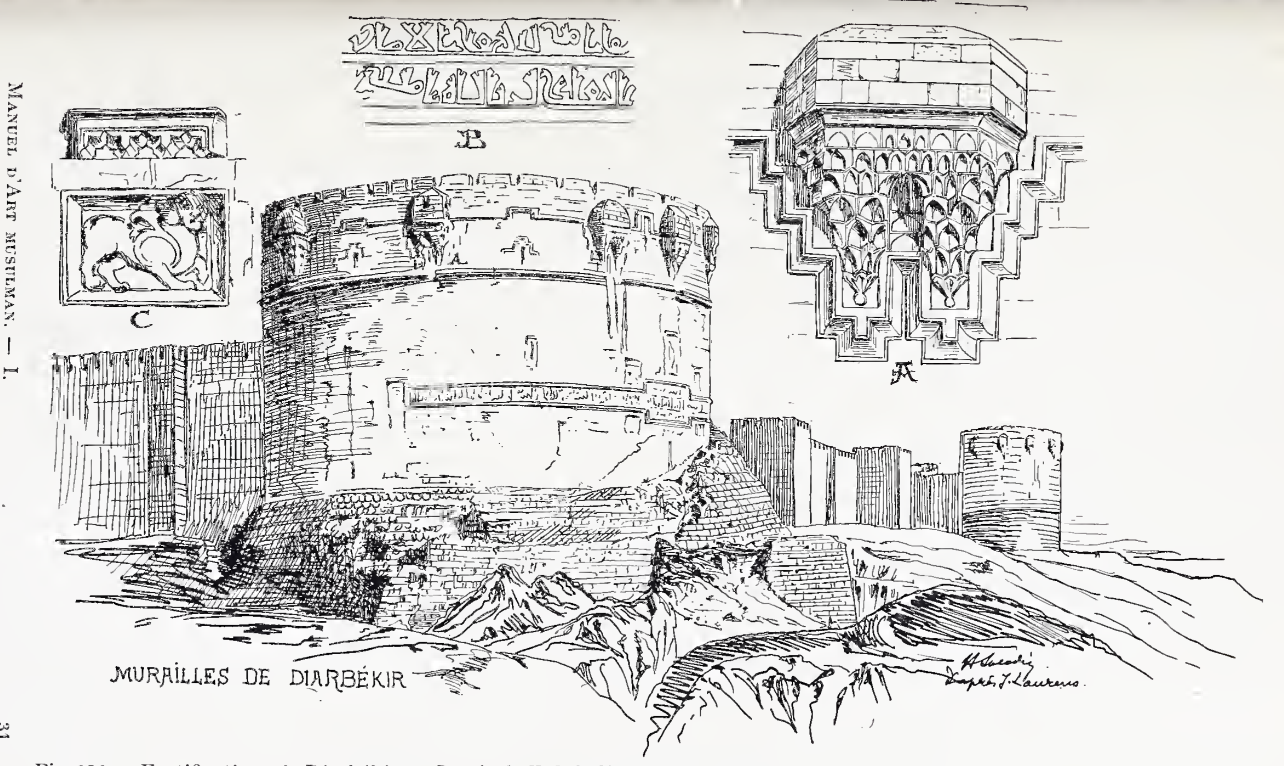


Fig. 356. — Fortifications de Diarbékir. — *Dessin de H. Saladin, d'après J. Laurens.* Evli-Badan au S.-O. de la ville. Tour construite par le sultan ortokide Mahmoud (vers 604 H.-1208 J.-C.). A, échauguette. — B, inscription coufique. — Lion de la tour Yédi-kardach.

Aucun exemple typique de fortification turque [1] ne se trouve à Nicée, Nicomédie ou Brousse; ce sont toujours des fortifications byzantines remises en état qui ont servi à défendre les places nouvellement conquises par les Ottomans.

Cependant dès qu'ils s'approchent de Constantinople, les sultans sont bien forcés de se fortifier. Bayézid Ier (1420) construit sur la rive d'Asie le château d'Anatoli-Hissar qui est une menace permanente pour Constantinople et d'où il peut barrer le Bosphore par le feu de ses canons. Mahomet II en 1452 construit Rouméli-Hissar en face d'Anatoli-Hissar et sur la côte européenne du Bosphore, afin de compléter l'investissement de la capitale byzantine, mille maçons, mille chaufourniers, une foule d'ouvriers y travaillent, on pille les églises des environs pour y prendre des matériaux ; en trois mois l'ouvrage était terminé, avec ses énormes murailles de dix mètres d'épaisseur, et la tour qui se trouve la plus rapprochée de la rive du Bosphore, construite par Khalil Pacha, était armée de gros canons de bronze qui lançaient des boulets de pierre pesant plus de 300 kilos chacun, qui battaient le détroit et rendaient par conséquent l'accès impossible par le nord à un secours quelconque par mer.

Par un caprice singulier, le sultan avait voulu que le plan du château reproduisît son nom en caractères arabes. Le plan de chacune des trois tours représente la lettre *mim*, M, qui est de forme circulaire; mais ces tours, ces murailles crénelées ne sont, en somme, que la reproduction des types de fortifications byzantines aux XIVe et XVe siècles [2]. Avec la généralisation de l'emploi de l'artillerie, l'architecture militaire de l'Europe allait peu à peu gagner l'Orient; tant que l'offensive réussit aux Turcs, ils ne construisirent pas de grands travaux de fortification, et en tous cas, ils empruntèrent ou aux Italiens ou aux Allemands leurs méthodes de fortification. On trouve fréquemment la mention de ces travaux exécutés ou par des ingénieurs appelés par les sultans, ou par des rénégats [3]. Il y a par conséquent, à partir de ce moment, une influence telle de l'Europe sur la Turquie que l'étude de ces constructions militaires ne présente plus d'intérêt architectural.

1. Les murs du vieux Sérail qui le séparent de Stamboul avec leurs tours carrées à merlons pointus sont encore un véritable ouvrage de fortification byzantine.
2. A. Dumont, *Voyage archéologique en Thrace*.
3. En 1701, le château d'Yéni-Kalé, à l'entrée du détroit de Taman, est construit par le renégat italien Ahmed (Galoppo de Modène), de Hammer, *op. cit.*, XIII, p. 149.

J'aurais pu parler aussi du château des septs tours, Yedi-Koulé [1], qui forme un des réduits de la défense de Constantinople, mais cette citadelle ne présente qu'un intérêt historique et, comme Anatoli et Rouméli-Hissar, n'est qu'une citadelle byzantine dans laquelle on a donné aux murs une épaisseur suffisante pour résister aux projectiles de l'époque et où l'on a pratiqué de profondes embrasures et des plates-formes pour recevoir de l'artillerie.

A Rhodes et à Chypre où les fortifications furent remises en état dès que les Turcs s'en furent emparés, pour ne citer que les places fortes les plus exposées aux attaques de l'Europe chrétienne, par conséquent celles qui étaient sans cesse entretenues, on ne remarque aucune disposition architecturale propre à l'art ottoman [2] qui mérite d'être remarquée.

IV. — ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS OTTOMANS

Mosquée Verte à Nicée. — Les premiers édifices élevés par les sultans turcs en Asie Mineure, que ce soient des édifices de peu d'importance (mosquée Verte à Nicée, fig. 357 et 358), ou de grandes mosquées (mosquée Verte à Brousse, fig. 360, 361, 362, 363, 364, 365), présentent les caractères d'un art en possession de formules précises [3]. Ils sont déjà conçus avec ampleur, leurs détails sont nets [4], fermes, clairement écrits, soit que la seulpture en accuse les

1. Construit par Mahomet II en 1468.

2. D'ailleurs, à partir de la généralisation de l'emploi des armes à feu, c'est-à-dire dès le XVIe siècle, l'art de la fortification obéit de plus en plus aux nécessités strictes de la défense, et tend de plus en plus aussi à devenir une science, ce qui en exclut peu à peu tous les ornements superflus. Cependant je dois dire que cette observation ne peut être que générale et qu'elle souffre des exceptions ; ainsi, en Tunisie, à Sousse et à Sfax par exemple, j'ai relevé des portes de ville et des fortifications qui conservent, phénomène singulier, un appareil et une décoration dont le caractère médiéval est frappant bien qu'elles datent du XVIIe et du XVIIIe siècle.

3. Il faut dire, pour être juste, que les architectes des sultans ont été, à l'inverse de leurs confrères musulmans, plus architectes que décorateurs. Le sentiment décoratif des artistes turcs s'est en effet complètement dénaturé du moment où l'influence des arts persans a été remplacée par celle des arts d'Europe. Cela ne se serait pas produit si, dans l'esprit des Osmanlis, des aptitudes décoratives réelles avaient existé. Mais leur esprit rationaliste et méthodique (que prouve l'organisation admirable de leur administration dès le XVe siècle), s'il est accessible aux spéculations un peu abstraites de l'architecture, semble réfractaire au sentiment artistique pris dans le sens général du mot « art ».

4. J'insiste sur cette qualité, on n'y retrouve plus cette confusion et cette surcharge qui paraissent si singulières sur certains monuments seidjoucides.

formes, soit au contraire que l'appareil seul en constitue la décoration

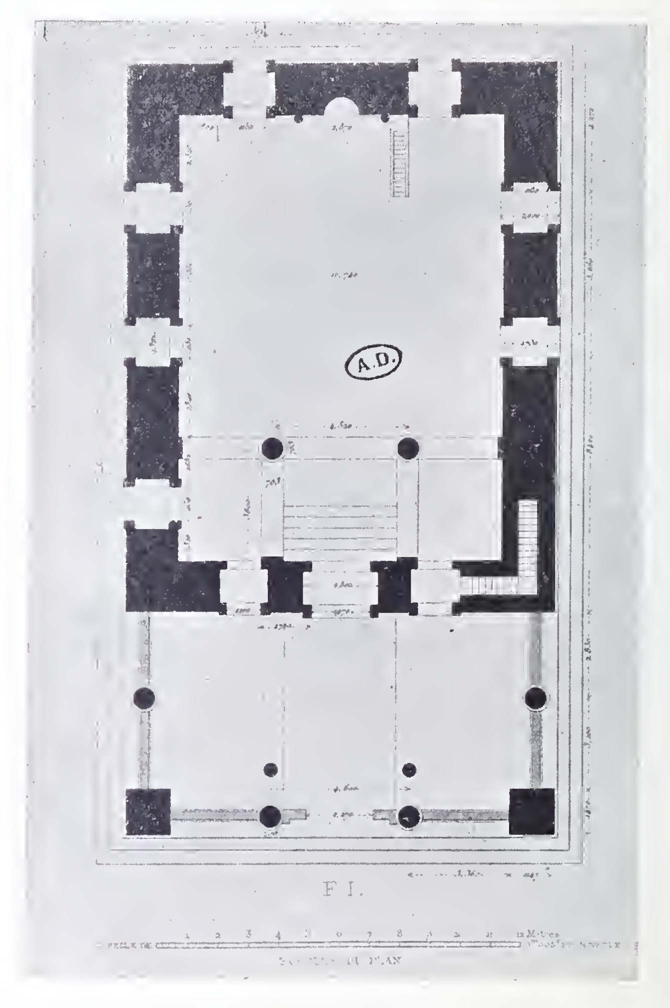


Fig. 357. — Plan de la mosquée Verte à Nicée (785 H.-1379 J.-C.).

(medressé de Nicée (fig. 342) ou mosquée Mourad à Brousse (fig. 359).

Dans la petite mosquée Verte de Nicée[1], dont le plan est si net-

1. Cette mosquée a été restaurée au XIX[e] siècle par les soins d'Ahmed-Véfik-Pacha, ministre de l'Instruction publique, à la remarquable administration duquel on doit la restauration des plus intéressants monuments de Brousse.

tement conçu, tout est exprimé logiquement, les murs épais qui soutiennent la coupole, les baies dont les vantaux se replient en tableaux dans l'épaisseur des murs, de manière à ne pas saillir dans l'intérieur, ont leur dimension déterminée par cette disposition même.

Le porche s'ouvre en trois arcades inégales soutenues aux angles

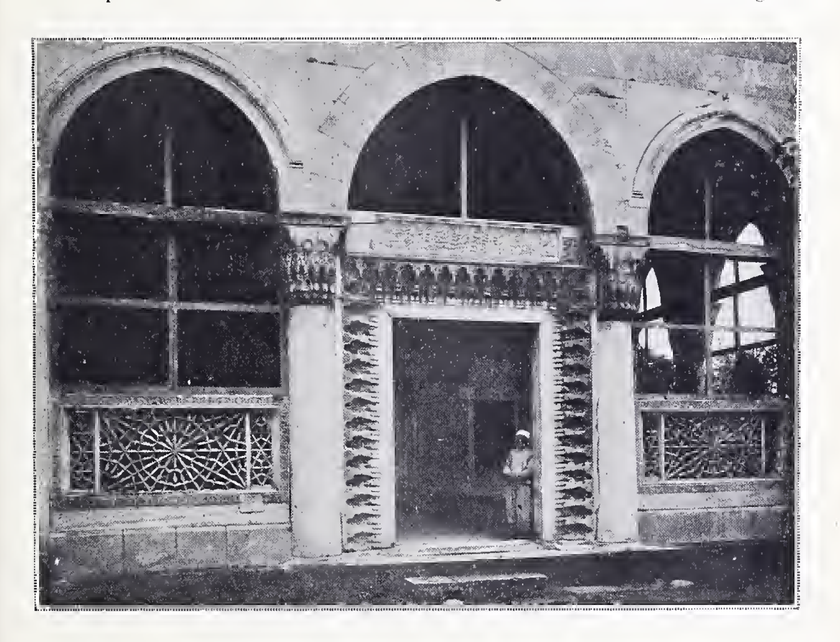


Fig. 358. — Porche de la mosquée Verte à Nicée.

par de gros piédroits, et pour l'arcade médiane [1] par deux colonnes surmontées de chapiteaux dont la corbeille et l'abaque sont décorés de stalactites d'un caractère absolument différent des stalactites syriennes, égyptiennes ou mogrebines ; ce sont plutôt de petites niches dont la conque est cannelée comme une coquille. La porte centrale est encadrée par un chambranle en marbre dont le décor ne consiste qu'en stalactites juxtaposées ; on y voit déjà poindre ces éléments rectilignes et prismatiques qui seront la véritable caractéristique des stalactites ottomanes.

1. Cette porte entre deux colonnes présente une singulière ressemblance avec certaines portes de temples égyptiens (temple de Toutmès, salle hypostyle de Karnak, Ramesseum).

Loutf-Oullah [1] à l'est, la mosquée royale à l'extrémité méridionale de la place, et le marché impérial à l'autre bout, formant chacun une grande demi-lune ayant au levant un bassin d'eau de soixante-dix pas de tour et de dix pieds de profondeur, fait à angles et dont les rebords sont de pierre de porphyre.

Il y a autour de ces magnifiques édifices, des échafaudages de



Fig. 289. — Palais royal sur le Meïdan-i-chah et Porte Aali-kapou à Ispahan.
Cliché Gervais-Courtellemont.

perches minces qui montent jusqu'au haut et qui sont faits pour porter de petites lampes de terre pour les illuminations des réjouissances publiques [2] ».

Aali-Kapou. — « La porte Aali-Kapou (fig. 289) est en porphyre et fort exhaussée [3]. Le seuil est aussi de porphyre de couleur verte, haut

1. Date de 1647-8 J.-C., d'après Sarre.

2. « Les Persans les font d'une fort agréable manière en représentant sur les murailles, des chasses, des batailles, des bois, des fontaines, des palais et telles autres choses, tracées avec de petites lampes de terre qu'on attache dans le mur, lesquelles n'ont que trois pouces de diamètre et un d'épaisseur, qui contiennent quelques cuillerées d'huile. Quand cela est allumé, l'effet en est surprenant et admirable, car toutes les figures paraissent en feu. Les Persans appellent cela Chiragan (*Tchéragaun*) ; j'ai ouï dire qu'on en fait où il y a plus de six-vingt milles lampes (Chardin, t. IX, p. 329).

3. Chardin, *op. cit.*, t. II, p. 23.

de cinq à six pouces, fait en demi-rond [1]. C'est la plus belle entrée

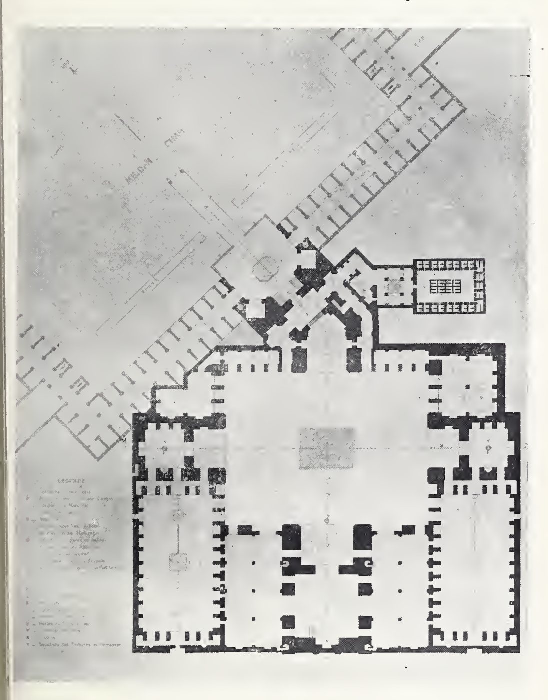


Fig. 290. — Plan de la mosquée impériale à Ispahan (sous Chah-Abbas, † 1628), par Pascal Coste.

du palais, au-dessus de laquelle est un magnifique pavillon qui est si élevé, qu'en regardant de là dans la place, on ne reconnaît pas

1. Cf. Coste, *op. cit.*, p. 23.

arcades du portique et de la façade sont décorées de briques et de faïences alternées dont les ingénieuses combinaisons produisent un effet charmant en égayant de bleu, de vert et de rose la blancheur un peu uniforme de l'ensemble. Les colonnes sont gauchement couronnées de moulures lourdes et d'une base antique, aussi n'insisterai-je pas davantage sur cet édifice, qui n'offre d'intérêt que par son plan byzantin et sa décoration polychrome [1].

Oulou-Djami ou grande mosquée. — Le plan d'Oulou-Djami [2] présente un parti très simple qui rappelle un peu celui des mosquées mogrebines. Il consiste en quatre nefs parallèles au mur du mihrab, chacune de cinq travées d'arcades, travées couvertes en coupole, sauf la travée médiane de la deuxième nef à partir de la façade qui est ouverte par un vaste hypèthre. Malheureusement l'intérieur est actuellement défiguré par un badigeon uniforme, orné de grandes inscriptions, mais aussi de décorations hideuses dues au pinceau de peintres ignorants imbus d'idées européennes. Les seuls restes de son antique splendeur sont quelques rares vitraux et un magnifique minbar en bois sculpté, d'un travail très remarquable. Ce beau morceau de menuiserie artistique peut rivaliser avec les plus beaux exemples de ce genre de travail à Constantinople (minbars, meubles, portes, etc. [3].)

Yéchil-Djami ou mosquée Verte. — La mosquée Verte ou Yéchil-Djami est construite sur un plan bien différent (fig. 360 à 365). C'est le plan cruciforme du medressé syro-égyptien, dans lequel la cour hypèthre n'existe plus comme cour; le centre de l'édifice, au lieu d'être découvert, est fermé et surmonté d'une coupole sur plan carré [4]. La partie réservée au mihrab et au minbar est aussi recouverte par une coupole, c'est le liwân principal de nos mosquées collégiales du Caire. Quatre salles carrées ou rectangulaires remplissent les vides formés par les bras de la croix. De chaque côté

1. C'est de cette tradition byzantine que procèdent les petits turbés d'Aya-Solouk (Éphèse). Cf. Huart, *Konia, la ville des derviches*, p. 239, et les photographies de la collection Sebah et Joailler, n° 91-1890.

2. Commencée par Mourad Ier, vers 781 H.-1379 J.-C. : elle fut continuée par Bayezid-Ilderim et terminée par Mohammed Ier (818 H.-1414 J.-C.).

3. Les piliers étaient originairement dorés jusqu'à hauteur d'homme et la chaire d'Oulou-Djami n'a d'égale que celle de la grande mosquée de Sinope (Parvillée, *Architecture et décoration turques*, p. 7).

4. La mosquée Verte ou Yechil-Djami a été fondée par Mohammed Ier et terminée en 827 H.-1424 J.-C., sous le règne du sultan Mourad II. Son architecte se nommait Ilias-Ali (Inscription au-dessus de la tribune intérieure. Cf. Montani Effendi, *op. cit.*, p. 26).

de l'entrée, de petits liwâns auxiliaires forment, pour ainsi dire, comme deux petites chapelles entièrement revêtues de faïences

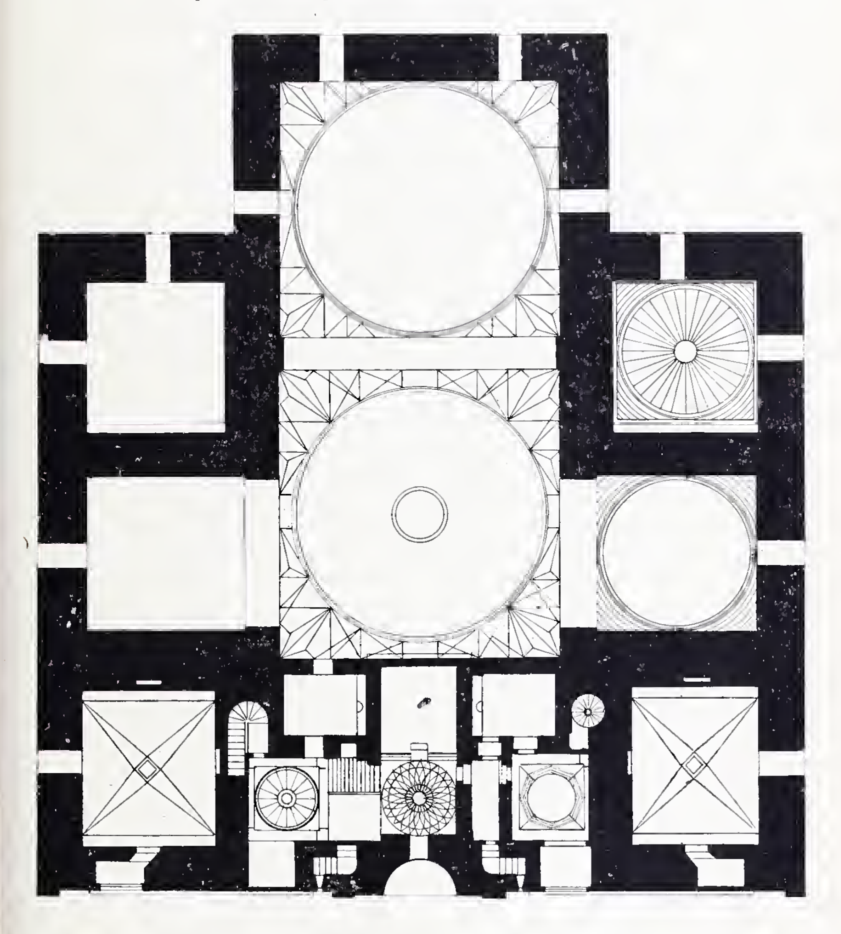


Fig. 361. — Mosquée Verte à Brousse. Plan du 1er étage d'après Montani Effendi.

vertes et noires avec dessins dorés d'un effet merveilleux. Les arcs de tête qui s'ouvrent sur ces liwâns, comme celui de la tribune qui les surmonte, sont en faïence. Comme décoration, ils sont

simplement peints en émail. L'arc composé de deux parties en quart de cercle réunies par un arc surbaissé presque rectiligne dérive des formes de charpente, comme celles que nous avons vues précédemment (fig. 351, maison turque à Kadi-keui); les retombées de l'arc sont reçues par un petit encorbellement en stalactites rectilignes. Les tympans de ces arcs et leurs encadrements sont formés de carreaux en faïence peinte à rinceaux, une grande inscription couronne le tout. Le fond de ces liwâns ou grandes niches est revêtu jusqu'à une certaine hauteur d'un lambris de faïences en carreaux hexagones d'un vert foncé, analogues à ceux qui décorent le reste de la mosquée (ces derniers sont entourés d'une bande bleu turquoise). Au-dessus de ce lambris uni s'étend une longue frise d'inscription que surmonte un lambris général de faïences à légers reliefs dont la tonalité générale verte est relevée par des parties noires ou dorées; le parti du semis est de carreaux hexagones relevés de petits fleurons incrustés aux angles. Les plafonds sont aussi en faïence [1], ainsi que l'encadrement de la petite fenêtre et son plafond. La tonalité de ces faïences dont les dessins sont d'une richesse extrême est très variée, le bleu, le jaune, le blanc, le vert, le noir s'y trouvent et même le rouge foncé, caractéristique, on pourrait le dire, de la céramique turque. Ces émaux sont des émaux stannifères, tandis que les carreaux octogones de tonalité unie semblent teintés sous couverte. Les balustrades qui précèdent ces liwâns sont en marbre blanc découpé à jour.

La tribune impériale au premier étage est flanquée, à droite et à gauche, de deux autres tribunes [2] ne s'ouvrant sur l'intérieur de la mosquée que par une petite fenêtre encadrée de faïences. Cette tribune est constituée par une grande baie, analogue à celles des liwâns inférieurs décrits précédemment, mais l'arc, son inscription et ses tympans sont seuls en faïence peinte de fleurons conventionnels et de rinceaux [3], le grand encadrement formant chambranle, son couronnement en fleurons de faïence découpée, sa balustrade ajourée, sont en faïences à relief d'une tonalité générale, verte avec rehauts de couleurs ou de dorures. Il en est de même pour les revêtements des murs intérieurs de la tribune.

Toute la partie inférieure des murs de Yéchil-Djami est tapissée

1. Cf. Parvillée, *op. cit.*, pl. 4, 10, 11. 12, 13.

2. L'une de ces tribunes était destinée aux femmes et l'autre aux hôtes du sultan.

3. Ces rinceaux et ces fleurons sont nettement persans comme dessin.

de carreaux hexagonaux de faïence verte encadrés d'une bande

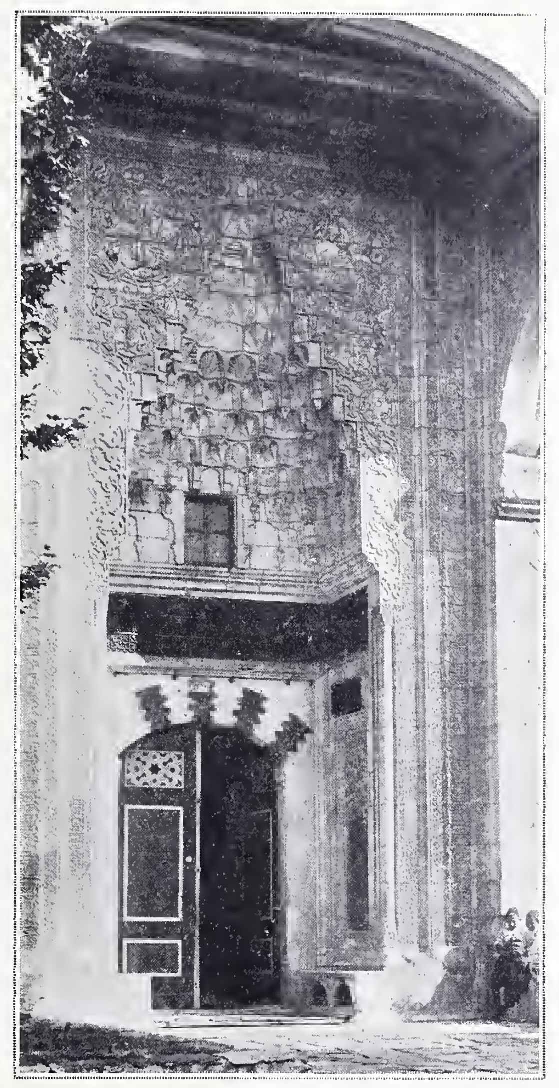


Fig. 362. — Portail de Yéchil-Djami à Brousse.

bleu turquoise, les fenêtres sont encadrées de chambranles de marbre entourés eux-mêmes d'une bande de faïence à rinceaux et à fleu-

rettes ; le tout est couronné d'une frise d'inscriptions en faïence où les caractères d'un blanc pur entrelacés de lettres coufiques dorées se détachent sur un fond d'arabesques multicolores où le bleu domine. Au fond de la mosquée ce lambris émaillé vient buter contre l'encadrement de l'énorme mihrab (fig. 363) qui est une véritable merveille de céramique émaillée. On y retrouve à la fois les frises lisses et peintes, les stalactites, les revêtements à reliefs, et les colonnettes à bases et à chapiteaux géométriques que nous avons trouvés en Perse et dans le Turkestan. La richesse de coloration de ce beau monument est tout à fait remarquable. Ces décorations émaillées se retrouvent encore dans le passage central et dans les chambres latérales (fig. 364). Celles-ci, outre leurs lambris émaillés (dont quelques-uns ont été refaits au xvie siècle, en faïence de Kutahia), présentent encore des types d'une décoration fort originale assez rare en Turquie. Comme Brousse est sous un climat assez rude, on a dû partout mettre des cheminées dans les maisons [1] et dans les pièces habitées des mosquées. Ces cheminées sont en forme de niches surmontées d'une hotte conique ; on a donc ménagé des cheminées dans trois des chambres situées au rez-de-chaussée et dans deux tribunes du premier étage (fig. 364). Comme la niche en plâtre dont ces cheminées sont constituées formait saillie sur le mur, on a dissimulé cette saillie en avançant de toute l'épaisseur de la niche, le nu du mur, et pratiqué dans cette paroi un certain nombre de niches ajourées (ce sont les taktchés persans). Les niches sont des armoires ouvertes et quelques-unes d'entre elles sont assez grandes (fig. 365). Toute la surface des parois a été décorée de reliefs creusés dans le plâtre (c'est une variété des noukch-hadidas mogrebins, accommodée au goût persan et turc). A certains endroits, ces arabesques ont été rehaussées de bleu et de rouge, mais l'effet de ces couleurs est loin d'être très heureux. D'autres applications du plâtre ont été faites à Yéchil-Djami; ainsi, il y a encore quelques rares vitraux [2] merveilleusement découpés à jour dans des dalles de plâtre, et garnis de verres aux colorations chaudes et harmonieuses. Ces vitraux ont été quelquefois traités avec une délicatesse de tracé et une finesse de détails absolument remarquables.

1. Dans certaines maisons de Brousse, ces cheminées sont en saillie sur les murs et forment des encorbellements assez curieux.
2. Montani Effendi, *op. cit.*, pl. 51, fig. 1 et 2.



Fig. 363. — Intérieur et mihrab de Yéchil-Djami à Brousse.

Nous pourrions donc dire que si le plan de Yéchil-Djami est byzantin, son décor intérieur est presque purement persan, car l'industrie céramique n'existait pas à Brousse avant la conquête ottomane, quoique l'argile y fût abondante[1] et la brique employée

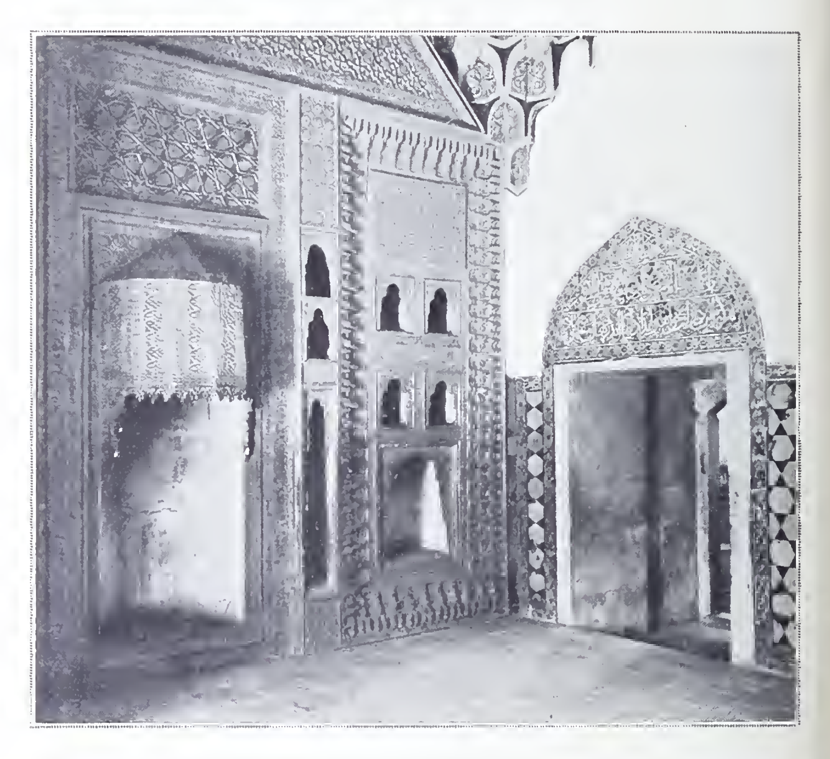


Fig. 364. — Cheminées dans une des chambres latérales d'Yéni-Djami à Brousse.

depuis les temps les plus anciens. Il a donc fallu installer des ateliers soit à Brousse, soit à Nicée (cette dernière ville a fourni pendant longtemps de fort belles faïences à Brousse et à Constantinople) et y amener des céramistes et des émailleurs probablement persans,

1. Montani Effendi (*op. cit.*, p. 25) dit que ces faïences étaient faites en recouvrant la terre (cuisant en rouge) d'un engobe de terre de Kutahia (cuisant en blanc), sur laquelle on posait l'émail. Les échantillons que j'ai rapportés de Brousse ne me montrent pas cette technique, mais ils ont bien cette cernure noire cloisonnant pour ainsi dire les émaux, dont parle Montani Effendi et qui n'est pas un émail à base de cuivre, mais bien à base d'oxyde de manganèse.

car je doute que Konieh ait jamais été un centre de fabrication céramique assez important pour que ses ateliers aient essaimé au dehors et envoyé des ouvriers créer d'autres fabriques de faïence en Anatolie. A Yéchil-Djami il n'y a aucune hésitation, ni dans le parti des décorations, ni dans leur coloris, ni dans leur exécution.

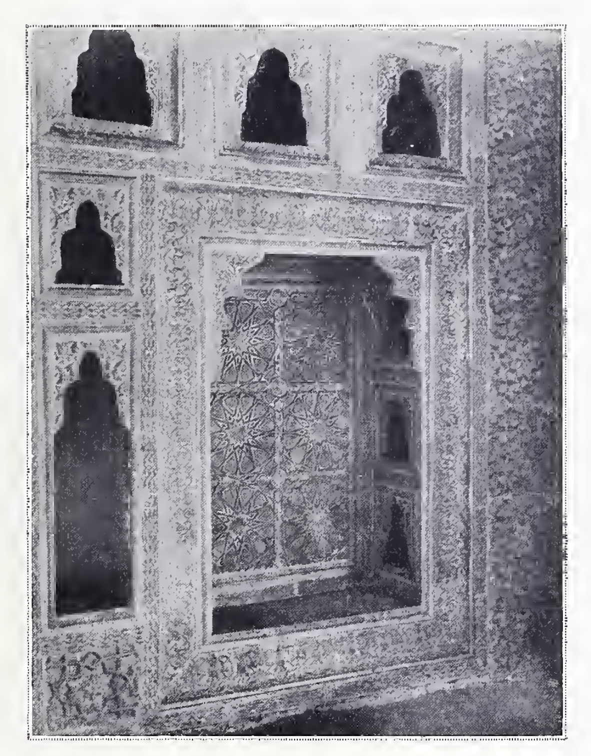


Fig. 365. — Armoire et niches dans une des chambres de Yéchil-Djami à Brousse.

Seule l'exubérance que nous retrouvons dans l'ornementation sculptée rappelle celle des monuments seldjoucides.

Le grand portail (fig. 362) est flanqué latéralement de deux niches comme dans ceux-ci ; sa voussure est décorée de stalactites et les tympans ornés de rinceaux d'une fort belle allure. Le tout est encadré d'un chambranle rectangulaire très habilement mouluré, et décoré d'inscriptions et d'arabesques en relief. On y retrouve une certaine analogie avec les portails des medressés de Siwas,

notamment avec celui du Gueuk-medressé ; mais à Brousse [1], l'arc ogival a disparu, et l'ampleur du parti, la franchise des saillies et des lignes générales de la composition, le soin extrême apporté à l'exécution donnent à toute cette œuvre une allure absolument

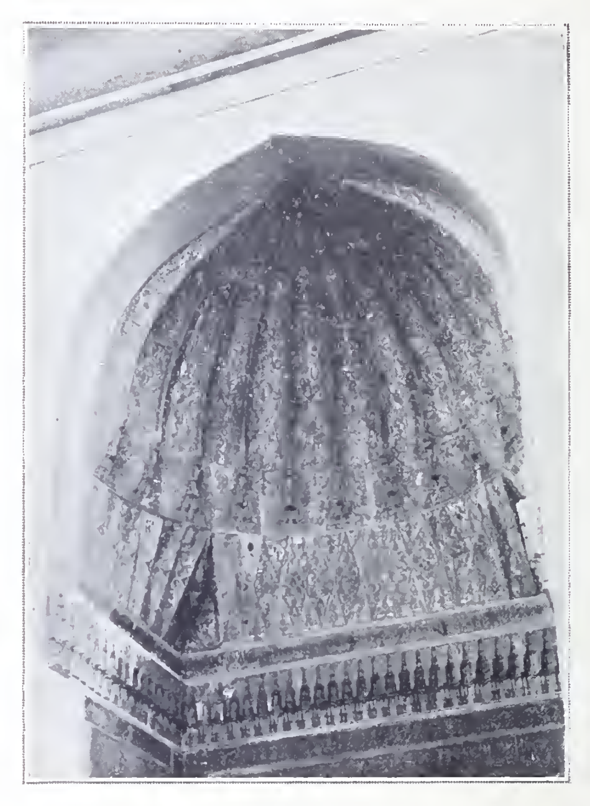


Fig. 366. — Partie supérieure du portail du Turbé vert à Brousse (vers 823 H.-1421 J.-C.).

classique. Les fenêtres basses avec leurs arcs à tympans pleins et leurs cadres de stalactites formant chambranles [2], les petits mihrabs extérieurs, où les stalactites simples très bien traitées sont

1. Ce beau portail est malheureusement défiguré par un auvent moderne d'une proportion ridicule, et qui, construit sur une carcasse en charpente, pourrait être démoli à peu de frais.

2. On voit aussi de belles fenêtres à chambranles à stalactites à la grande mosquée seldjoucide d'Éphèse, actuellement en ruines.

encadrées de rinceaux puissants [1], tout en un mot est parfaitement traité dans cette façade d'un marbre blanc admirable et soigneusement appareillé. La porte est surmontée d'une fort belle frise à inscription dorée sur trois lignes superposées, à fond peint en vert. Les niches sont aussi surmontées de cartouches rectangulaires à incriptions dorées. La voussure à stalactites qui couronne le tout, ainsi que celles des niches latérales, est remarquable par son exécution et par sa forme en mitre qui est caractéristique des belles voussures turques à stalactites [2].

Yéchil-Turbé, tombeau de Mohammed Ier Tchélébi. — Ce turbé vert, ou tombeau de Mohammed Ier Tchélébi, est construit sur plan octogonal [3], il est revêtu extérieurement, dans les nus que laissent les grandes lignes de face, de briques émaillées d'un beau vert turquoise. Ce revêtement, ruiné en partie, a été refait sous l'administration d'Ahmed-Vefik-Pacha, mais le porche que j'ai vu en ruine n'a pas pu, faute de ressources suffisantes, être rétabli comme il était autrefois, en faïence [4]. On en a conservé et restauré cependant la plus grande partie, c'est-à-dire la porte et sa

1. Ici, la richesse un peu exubérante et un peu lourde de la sculpture seldjoucide a disparu pour faire place à une abondance correcte et dont les masses sont très judicieusement réparties.

2. Voir Parvillée et Montani Effendi.

Parvillée a analysé, au point de vue des tracés géométriques, les proportions de Yéchil-Djami et de Yéchil-Turbé (ou Turbé vert, tombeau de Mohammed Ier). S'inspirant des doctrines de Viollet-le-Duc, il a recherché dans les élévations et les coupes de ces deux monuments les dispositions de ces réseaux triangulés à l'aide desquels les proportions des édifices auraient pu être déterminées, et son explication paraît satisfaisante ; c'est un argument de plus à l'appui de la thèse soutenue dans plusieurs passages du présent ouvrage : la transmission depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes des applications de ces *geometricae rationes* dont Vitruve citait l'emploi comme familier aux architectes grecs et romains de son temps et dont M. Fauré a récemment indiqué l'application presque intuitive dans un grand nombre des plus beaux monuments de l'architecture contemporaine. Montani Effendi (*op. cit.*, p. 26) a prouvé qu'Yéchil-Djami a été construite par Ilias-Ali sur un module de 0m 5294, divisé en 18 parties (0m 5294 = 17 parmaks). Il a d'ailleurs établi à l'appui de sa thèse une théorie modulaire assez intéressante qu'il expose dans le même ouvrage. Cette mesure, 0m5249, n'est autre qu'une mesure très ancienne (elle est égale à la coudée de la canne philiétérienne de 0m 5294 employée à Bassæ par Ictinus) qui remonte aux temps les plus reculés de l'histoire de la Chaldée, car c'est à peu près la coudée de Goudéa figurée sur l'étalon de mesure sculpté sur la tablette que porte sa statue (Cf. Musée du Louvre, où l'on conserve aussi une coudée égyptienne de 0m525. Consulter, à ce sujet, Mauss, *L'Église Saint-Jérémie et les mesures de Tello*, p. 280).

3. Parvillée, *op. cit.*, pl. 28 et suivantes.

4. Il a été refait en marbre blanc. C'est une grande arche sans prétention.

voussure, ainsi que les niches latérales, construits comme le porche d'Yéchil-Djami sur le plan des porches seldjoucides (fig. 366). Cette voussure qui se présente sous la forme d'une demi-coupole à côtes creuses est entièrement construite en faïence émaillée reposant, par l'intermédiaire d'une zone de fuseaux [1] en forme de losanges, sur une corniche en stalactites de faïence émaillée. Au-dessous, une frise à

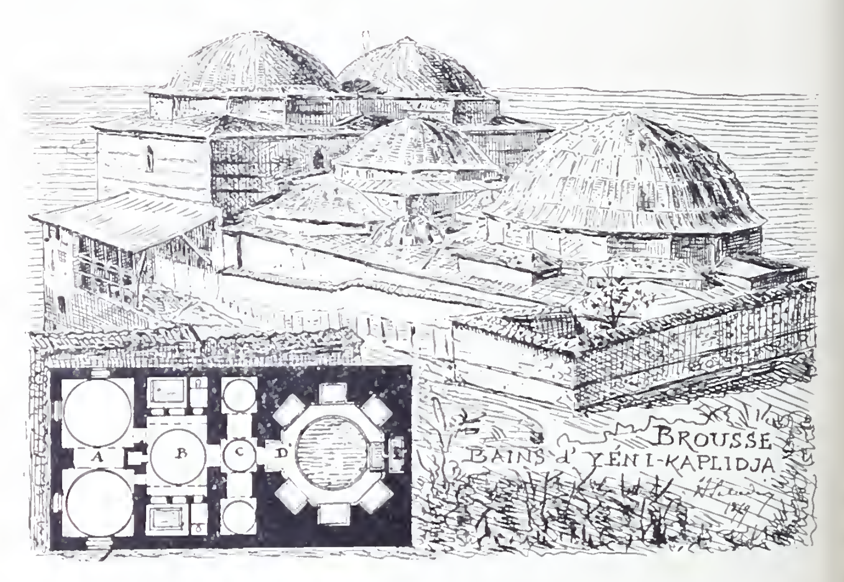


Fig. 367. — Bains de Brousse construits vers 960 H.-1553 J.-C., restaurés vers 1098 H.-1687 J.-C. Plan et vue perspective. — *Dessin de H. Saladin.*

inscriptions, en faïence aussi, couronne les niches latérales et l'arc de la porte d'entrée. Ce dernier a trois voussoirs de marbre foncé, un à la clef et un à chaque naissance. La porte en bois sculpté est assez remarquable, mais elle parait avoir été restaurée récemment.

1. Nous avons déjà signalé ce membre d'architecture à propos de la mosquée d'Ala-ed-din à Konieh. Ces fuseaux permettent de s'affranchir des pendentifs en niche ou en trompe pour racheter les angles du carré sur lequel pose la coupole, mais cette solution est bâtarde et peu satisfaisante. On en trouve quelques exemples à Constantinople, mais les architectes ottomans y ont renoncé rapidement pour ne plus adopter que le pendentif en segment sphérique, bien plus logique et bien plus facile à construire.

Ces fuseaux en losanges ont été employés aussi dans la décoration des chapiteaux. C'est ce que les auteurs de l'*Architecture ottomane* appellent l'ordre bréchiforme (*Arch. ott.*, p. 15). Dans la photographie que donne M. Migeon au tome II de cet ouvrage (fig. 245) de la partie supérieure du mihrab de la mosquée d'Ala-ed-din à Konieh, ces pendentifs sont parfaitement visibles.

Les faïences qui décorent ce porche sont analogues, comme émaux, tonalités et dessins, à celles d'Yéchil-Djami. Les fenêtres, percées dans chacune des faces de ce petit monument, sont aussi encadrées de faïences analogues et sont défendues par des grilles à gros nœuds polyédriques. Les encadrements rectangulaires sont surmontés de

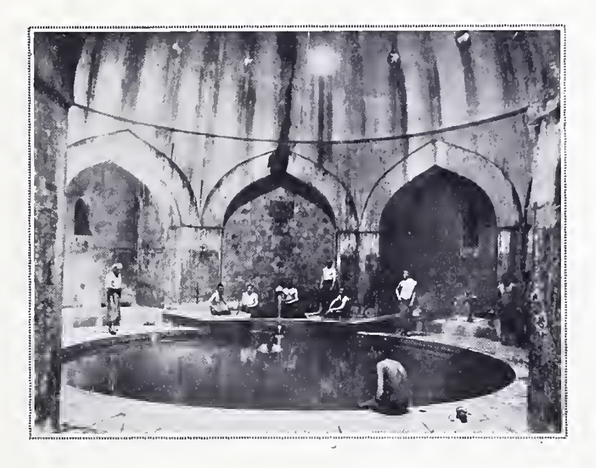


Fig. 368. — Intérieur des bains d'Yéni-Kaplidja à Brousse.

tympans ogivaux décorés de belles inscriptions blanches sur fond bleu avec encadrements et rinceaux de couleur.

L'intérieur de ce charmant monument contient plusieurs cénotaphes. Celui du fondateur est composé de faïences à fond bleu foncé, avec inscriptions jaunes et arabesques d'une harmonie de couleur remarquable. Le jour ne pénètre guère que par les fenêtres hautes, en ogive, dont quelques-unes sont garnies de magnifiques vitraux [1] en plâtre finement découpé sertissant des verres colorés dont l'assemblage forme des dessins exquis. La lumière qui pénètre dans ce mausolée est donc déjà colorée par elle-même ; cette qualité rend plus délicates encore les colorations du sarcophage en faïence [2] ; les lambris à hauteur d'homme sont revêtus d'hexagones vert foncé ; aux angles rentrants de la salle, de grands médaillons en faïence peinte d'arabesques en relèvent l'aspect, comme dans un tapis uni, un médaillon richement coloré donne de la valeur au centre du pan-

1. Cf. Parvillée, *op. cit.* (pl. 34 et 36).
2. Dont la dominante bleue fait admirablement ressortir les grands caractères jaunes des inscriptions.

neau. Enfin, un mihrab en faïence d'une richesse d'ornementation étonnante complète la décoration intérieure de ce tombeau qui est resté presque complètement intact jusqu'à ce jour. Ce mihrab présente encore bien des dispositions empruntées à l'art des monu-

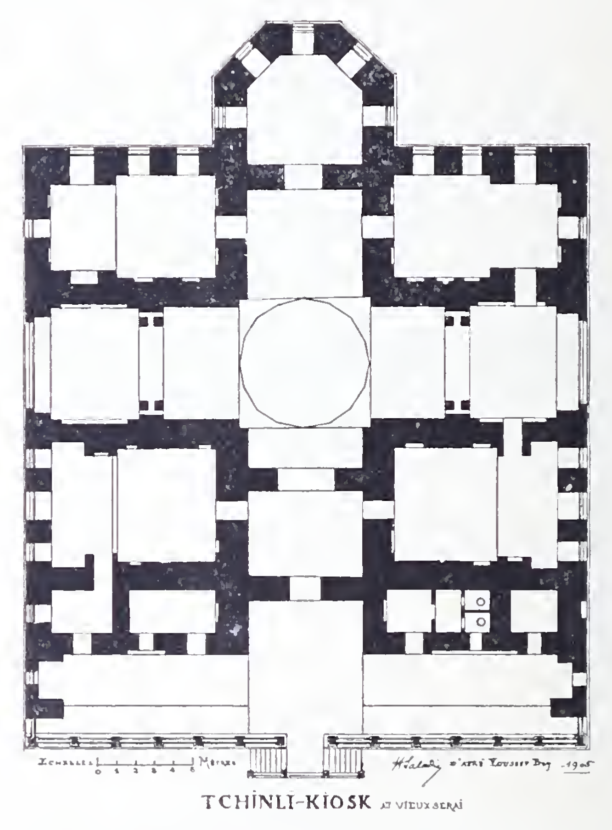


Fig. 369. — Plan du Tchinli-kiosk à Constantinople, commencé en 870-1466, achevé en 877 H.-1470 J.-C. par l'architecte Kemal-ed-din ; restauré en 990 H.-1590 J.-C. sous le règne du sultan Mourad III.

ments seldjoucides, mais il s'en distingue néanmoins par un détail remarquable, je veux parler de ces énormes fleurons découpés, tout en faïence peinte, qui couronnent si heureusement l'encadrement du mihrab, et dont nous retrouverons l'emploi comme couronnement de portes ou d'acrotères, dans certains monuments de Constantinople, à la mosquée du sultan Bayézid par exemple. Nous retrouverons aussi à Constantinople ces grosses têtes de clous en

relief, formant cabochons, comme il y en a ici dans l'encadrement de la niche même du mihrab et dans les grands panneaux latéraux du minbar d'Oulou-Djami [1].

Bains d'Yéni-Kaplidja. — Il ne faut pas omettre de men-

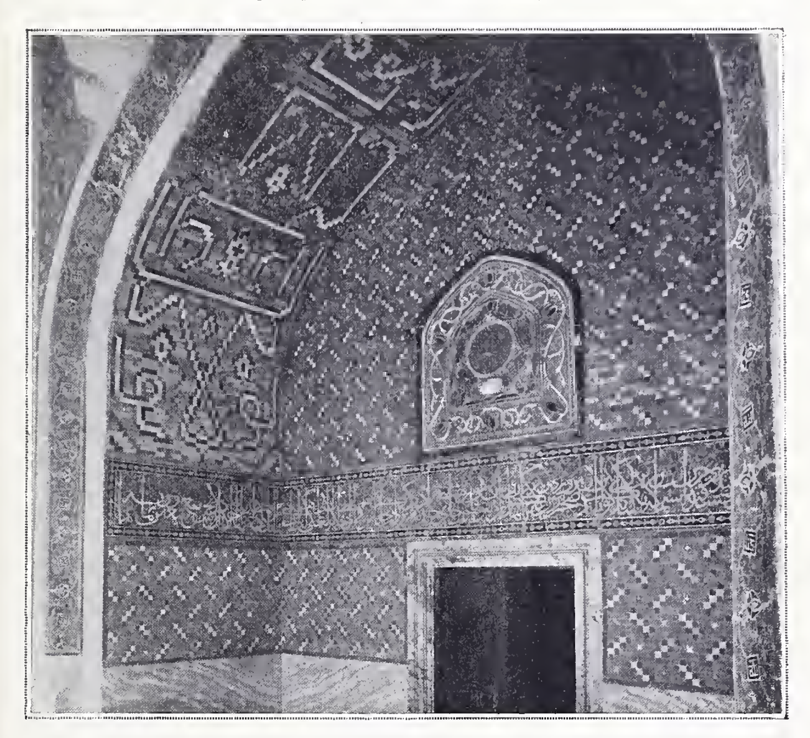


Fig. 370. — Entrée de Tchinli-kiosk à Constantinople.

tionner parmi les plus intéressants monuments de Brousse, les célèbres bains d'Yéni-Kaplidja (fig. 367) construits par Roustem Pacha, grand vizir de Soliman le Magnifique, restaurés au XIXe siècle par les soins d'Amed-Vefik-Pacha, alors ministre de l'Instruction publique, à côté des bains d'Eski-Kaplidja (bâtis vers 1389 J.-C. par le sultan Mourad Ier et dans lesquels on a employé un assez

1. Cf. le portail du Karataï-medressé à Konieh. Nous les retrouvons aussi à Constantinople dans les faïences, dans l'architecture en marbre, dans les portes de bronze ou de bois précieux et dans les meubles du culte, minbars, tribunes ou coffres à serrer les Corans.

grand nombre de colonnes antiques et de chapiteaux byzantins). Ces bains se composent de grandes salles de repos A couvertes en coupoles, qui servent aussi d'*apodyterium*; en B sont des salles tièdes où se trouvent des baignoires et des latrines, le vestibule C conduit dans une salle D, au milieu de laquelle est creusée une grande piscine circulaires dans laquelle, par un conduit E, arrivent les eaux de la source thermale qui a rendu ces bains célèbres; les niches sur plan rectangulaire, pratiquées dans les faces de l'octogone, sont revêtues de faïences vertes à dessins noirs sur carreaux hexagonaux; une coupole (fig. 368) couvre cette salle qui n'est éclairée que par des jours en forme d'étoiles pratiqués de distance en distance.

Pour résumer cette étude sur les monuments de Brousse, nous pouvons y reconnaître déjà les éléments principaux de l'architecture ottomane, plan byzantin, construction byzantine, architecture extérieure dérivant en grande partie de l'art seldjoucide épuré, simplifié et pour ainsi dire ramené à une allure plus discrète et plus classique. Décoration intérieure en faïence inspirée de l'ornementation des tissus et des tapis, et exécutée au moyen des procédés techniques des céramistes persans. Ils ne furent pas les seuls artistes persans qui eurent à travailler pour les sultans.

Monuments de Constantinople.

Tchinli-kiosk au vieux Sérail. — Ainsi par exemple à Constantinople, le Tchinli-kiosk ou kiosque des faïences a été très probablement construit par un architecte persan (fig. 369 et 370). Son plan cruciforme avec sa coupole centrale reposant sur des pendentifs à nervures dans le système persan, ses liwâns s'ouvrant par de grandes baies sur l'extérieur, sa décoration en faïence et en mosaïque de faïence et en briques émaillées (fig. 370), son portique à longues colonnes, la forme des arcades dont les ogives ont des parties rectilignes, tout cela n'appartient pas à l'art ottoman mais procède plutôt de l'art persan; seulement les balustrades qui, peut-être en Perse, auraient été exécutées en bois, ont été ici exécutées en marbre blanc. L'architecte [1] qui a construit ce kiosque se nommait Kemal ed-din.

1. Je dois ce renseignement, ainsi que le plan du Tchinli-kiosk, à M. Youssouf-bey, professeur à l'École impériale des Arts et Métiers de Constantinople.

Ce petit monument se compose de deux galeries en croix de 7 mètres de large par lesquelles on accède à quatre chambres rectangulaires éclairées chacune par trois fenêtres, un salon terminé par une sorte d'abside à pans coupés se trouve dans l'axe de la galerie principale. Il reste encore dans les chambres quelques vestiges de la décoration céramique qui faisait de ce pavillon une merveille célé-



Fig. 371. — Vue panoramique de la mosquée du sultan Bayézid à Constantinople, commencée en 902 H.-1497 J.-C. et terminée en 909 H.-1505 J.-C.

brée par les historiens ottomans, ce sont des faïences vertes ornées de délicates arabesques dorées [1], elles se trouvent dans les petites niches des chambres ; j'ai remarqué que ces faïences sont analogues comme tonalité aux faïences vertes de Brousse. Toutes les parois des murs étaient couvertes de revêtements de faïence. Il en reste encore quelqnes parties ainsi qu'une grande voussure en briques

1. L'or n'est pas sous émail, mais il est appliqué à l'aide d'une mixtion et à froid, sur la surface émaillée de la faïence, ce que paraît prouver l'usure bien manifeste de ces parties dorées, sans que la surface émaillée ait été usée ou ternie ; si cet or avait été appliqué sous émail, il serait encore intact.

émaillées sous le portique antérieur (fig. 370) et une fort belle frise d'inscription qui rappelle que ce monument fut construit et achevé en 877 de l'hégire, la vingtième année de la prise de Constantinople, par l'architecte Kemal ed-din, par ordre du sultan Mehemet-khan Abou'l-Fath el-Moughazi [1]. Ces faïences sont encore admirablement



Fig. 372. — Cour de la mosquée Bayézid à Constantinople.

conservées, et j'estime qu'elles ne sont pas inférieures aux plus belles faïences de Brousse, quoiqu'elles aient une tout autre tonalité. Elles se rapprochent, en effet, à mon avis, bien plus des faïences persanes. D'ailleurs, ce ne sont pas des carreaux, mais bien une mosaïque de fragments de faïence taillés et ajustés. Ce charmant monument a malheureusement été défiguré par les architectes qui l'ont successivement modifié pour y installer les collections du Musée.

Mosquée du sultan Bayézid. — La mosquée du sultan Bayézid est la plus ancienne en date des grandes mosquées de Constantinople,

1. D'après Youssouf-bey.

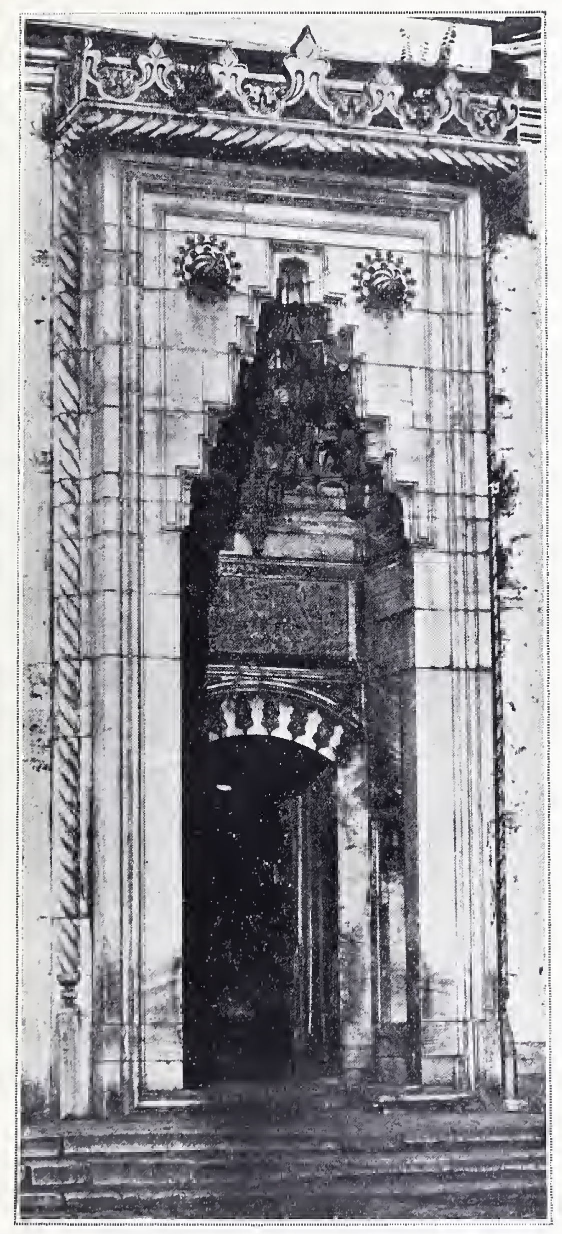


Fig. 373. — Porte latérale droite de la mosquée du sultan Bayézid à Constantinople.

puisque celle de Mahomet II le Conquérant qui avait été bâtie sur l'emplacement de l'église des Saints-Apôtres par l'architecte grec Christodoulos en 1469, a été détruite en partie par un tremblement de terre en 1763 et que sa reconstruction, par l'ordre du sultan Moustapha III, lui a enlevé presque complètement son aspect primitif.

Elle présente (fig. 371) un aspect général d'une homogénéité parfaite, et nous donne avec une netteté remarquable l'ensemble de la mosquée ottomane telle qu'elle sera désormais composée, avec des variantes plus ou moins développées, mais toujours suivant un programme analogue.

C'est d'abord la cour ou haram (fig. 372), entourée de portiques, un peu comme un cloître, et dans laquelle on pénètre par une porte principale, tracée dans l'axe principal de la composition, et par deux portes latérales situées en face de l'avant-dernière travée des portiques de la cour [1]. Cette disposition est pour ainsi dire rituelle dans les mosquées turques. Ces portes latérales (fig. 373) sont fort belles et d'une composition très simple. C'est en somme la porte seldjoucide, dans laquelle l'ogive n'existe plus ; cette courbe est remplacée ici par la silhouette rectiligne et en dents de scie des stalactites extrêmes de la voussure qui forme le porche précédant la porte proprement dite ; de chaque côté de ce porche, des niches peu profondes sont pratiquées. Le chambranle fortement moulure qui circonscrit le porche est couronné par une frise de fleurons très amples et d'un beau caractère, reposant sur une grosse torsade qui en constitue pour ainsi dire la corniche. L'architecte Khaïr ed-din a donc encore simplifié ici le porche seldjoucide, dont Ilias-Ali avait à Yéchil-Djami si heureusement su éliminer les éléments superflus. Une belle inscription en lettres d'or, inscrite dans une cartouche rectangulaire dont le fond est peint en vert, couronne harmonieusement la porte aux voussoirs de marbre découpé, alternativement bruns et blancs ; les façades sont percées de deux rangées de fenêtres, ouvertes au rez-de-chaussée et aveuglées au premier étage [2]. Les dômes qui recouvrent les coupoles des travées du portique de la cour se silhouettent au-dessus de la

1. C'est l'atrium des églises byzantines avec la fontaine ou φίαλη qui en occupait le milieu.

2. Ces dernières en effet ne correspondent pas à un étage réel de la cour et ne remplissent ici que la fonction de niches décoratives.

corniche très simple qui couronne les façades et enlèvent à cette ligne la monotonie qui résulterait de son uniformité même.

Cette cour, entourée d'une galerie de cinq arcades par face (fig. 372), est occupée dans sa partie centrale par une fontaine d'ablutions abritée par un dôme recouvert de plomb.

Avec une franchise que seuls peuvent se permettre les architectes de génie, Khaïr ed-din a osé pratiquer dans la face du portique qui s'adosse à la mosquée une porte centrale plus large que les autres arcades, quoique cependant reposant sur des colonnes égales,



Fig. 374. — Vue générale de la mosquée Suleïmanié à Constantinople.

et la manière hardie avec laquelle il a décroché la corniche à stalactites qui surmonte les arcades, pour accuser et couronner cette porte principale, est un modèle d'arrangement ingénieux. Ces arcades ont leurs voussoirs en marbre alternativement blanc et brun rouge, cette tonalité rouge se retrouve dans certaines parties des minarets et dans les tympans intérieurs des fenêtres de la cour occupés par des arabesques en marbre noir et rouge incrustées dans le marbre blanc. La même préoccupation de polychromie se retrouve dans le portique lui-même qui compte deux colonnes de porphyre rouge par face. Les chapiteaux sont tous en marbre blanc, et les astragales, d'un profil assez compliqué, en bronze. Les bases des colonnes se composent de deux parties, l'une d'un profil analogue à celui de la base attique est en bronze et supporte directement la colonne ; la seconde, d'un empattement plus large, est en marbre blanc, à profil très simple reposant sur une plinthe octogonale.

La mosquée elle-même s'ouvre sur cette galerie par une grande porte et deux fenêtres. De ehaque côté de la mosquée proprement dite (fig. 371), s'étendent symétriquement des bâtiments réguliers

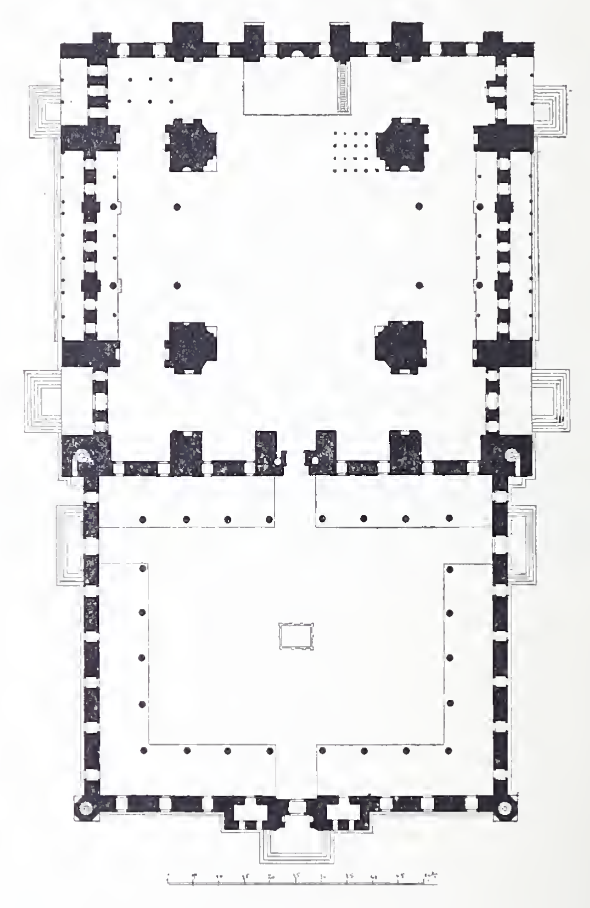


Fig. 375. — Plan de la mosquée Suleïmanié, à Constantinople.

où se trouvent une bibliothèque et un certain nombre de logements. La mosquée proprement dite est eonstruite sur le plan de Sainte-Sophie ; plan simplifié, mais admirablment eompris dans sa simplification. Il est d'ailleurs très faeile de s'en rendre eompte rien que par l'examen de la vue d'ensemble (fig. 371). La coupole eentrale est préeédée d'une demi-eoupole de même diamètre ; elle possède aussi une demi-eoupole symétrique à celle-

ci du côté de la face postérieure, c'est cette seconde demi-coupole qui surmonte le mihrab et le minbar [1]. Mais l'architecte de la mosquée du sultan Bayézid a supprimé les galeries du premier étage qui existent à Sainte-Sophie, il n'a gardé que les bas côtés du rez-de-chaussée réduits à deux travées d'arcades portant deux coupoles, ce qui, avec les travées d'angle, donne sur chaque façade latérale de la mosquée quatre coupoles qui se silhouettent franchement au-dessus des toits.

Comme on le voit, cette disposition de plan se rapproche plutôt (à cause des portiques latéraux) des églises byzantines d'Asie Mineure [2] et de Sainte-Sophie de Salonique.

Malheureusement l'aspect intérieur de cette belle mosquée a été complètement gâté par une décoration de mauvais goût, exécutée par des barbouilleurs italiens dans ce style rococo turc si désagréable.

Mosquée Suleïmanié ou de Soliman le Magnifique. — C'est sur un plan dérivé du même principe que Sinan éleva la mosquée de Soliman le Magnifique [3] (fig. 374, 375, 376, 377, 378). La vue générale de cette mosquée (fig. 374) montre avec quelle

1. Le mihrab est une haute niche à stalactites, assez simple, couronnée par un rang de fleurons découpés. Le minbar est très grand, tout en marbre, comme la plupart de ceux des grandes mosquées de Stamboul.

2. Kasr-ibn-Wardân, Koimesis de Nicée et Église double d'Éphèse, etc. (Cf. Strzygowski, *Kleinasien ein Neuland*).

3. Bâtie de 957 H.-1550 J.-C. à 964 H.-1556 J.-C. par le célèbre architecte Sinan, albanais d'origine, et d'après Montani Effendi, *op. cit.* (p. 34), appartenant à l'état-major des Janissaires. Il mourut à l'âge de 110 ans après avoir, d'après une nomenclature écrite par lui-même (même ouvrage, p. 481) construit ou dirigé la construction de soixante-treize mosquées, quarante-neuf oratoires, cinquante-deux medressés et écoles, dix-sept imarets, trois hôpitaux, sept aqueducs, sept ponts, vingt-sept palais, dix-huit caravansérails, cinq greniers d'abondance, trente et un bains et dix-huit turbés. C'est à son autorité et à son talent que l'architecture ottomane dut, à cette époque, cette grandeur de conception, cette beauté d'exécution qui font de ses œuvres les véritables types de l'art turc, mais il faut bien avouer aussi que, par le fait même de cette autorité indiscutée de Sinan sur les œuvres monumentales du règne de Soliman, on sent, malgré le talent de ce grand maître, une sorte d'uniformité monotone. L'influence de Sinan ne fut pas limitée aux frontières de l'empire, car, d'après le même auteur, plusieurs élèves de Sinan, sur l'invitation de l'empereur Baber, construisirent dans l'Inde les forteresses de Delhi, d'Agra, de Lahore et de Cachemire, et l'un deux, maître Youssouf, éleva de grands palais et des mausolées pour les empereurs Mogols. L'école de Sinan produisit, jusqu'au règne du sultan Mourad IV, des monuments remarquables et la mosquée du sultan Ahmed I[er] (où furent employés pour la dernière fois les carreaux émaillés de Nicée), les deux mosquées Validé, de Stamboul et de Scutari appartiennent encore à l'influence de l'enseignement de cet artiste remarquable.

habileté l'architecte a su en étager les coupoles pour donner à cet ensemble une silhouette majestueuse à laquelle viennent s'opposer avec un contraste si harmonieux les flèches élancées des quatre minarets. Ceux qui sont situés à l'entrée de la cour de la mosquée (v. plan, fig. 374) sont moins élevés que ceux qui touchent la mosquée proprement dite, ce qui produit un effet de perspective qui agrandit encore les dimensions d'ensemble du monument.

Cette belle mosquée, comme je l'ai dit plus haut, occupe le centre de tout un ensemble de monuments et de bâtiments divers du milieu desquels elle surgit avec une indicible majesté. Son plan (fig. 375) est, avec une bien plus grande ampleur, inspiré de celui de la mosquée du sultan Bayézid, et dérive comme lui de celui de Sainte-Sophie. Mais si l'architecte de la Suleïmanié a conservé le même parti, en supprimant les tribunes élevées, que ceux de Sainte-Sophie avaient ouvertes sur la nef ou plutôt sur la partie de l'église abritée par la coupole centrale, il n'a pas renoncé radicalement à ce moyen d'augmenter la surface de l'édifice et il a relégué ces tribunes dans une sorte de bas côté compris à droite et à gauche de la grande nef entre les principaux contreforts. De cette façon il a réussi, non seulement à ne pas encombrer la mosquée, mais encore à déterminer ainsi (v. fig. 377) une ligne horizontale basse, qui, par contraste, donne l'échelle véritable aux grandes arcades et met en valeur leur grandeur réelle. A ces tribunes intérieures correspondent des galeries extérieures (fig. 376) composées d'une série de seize arcades ogivales, abritées par un toit presque plat d'une saillie énorme qui donne à toute cette partie de la façade latérale une unité remarquable.

Pour donner aux arcades du portique inférieur une proportion plus robuste qu'aux arcades supérieures, Sinan a disposé au rez-de-chaussée un portique d'arcades inégales, mais disposées avec symétrie. Cet artifice ingénieux produit un effet excellent, et l'architecte de Yéni-Djami, Khodja-Kassim, l'a imité avec succès, non seulement dans les façades latérales (fig. 388) mais encore dans la décoration intérieure de la mosquée même (fig. 389).

Il est facile de voir par les vues intérieures (fig. 377 et 378) à quelle hauteur de style Sinan s'est élevé dans la conception de ce beau monument où l'architecture atteint véritablement par ses seuls moyens une expression de grandeur et de majesté remarquable ; en effet, si l'on en excepte les merveilleux vitraux en plâtre

ajouré, œuvres de Serkoch Ibrahim, et dont quelques-uns sont bien visibles dans les fenêtres du mur du fond de la mosquée (fig. 378), et quelques belles inscriptions ou dorées sur marbre ou peintes sur faïence, et le lambris de faïence du mur du mihrab qui couvre ce mur jusqu'à la naissance de la voûte, c'est aux colonnes de por-



Fig. 376. — Entrée latérale de la Suleïmanié à Constantinople.

phyre, aux voussoirs de marbre noirs et blancs, aux stalactites, aux proportions des baies, des arcades et des supports, à la cadence des lignes des arcs et des coupoles que l'architecte a emprunté ses moyens d'expression. Les deux colonnes de porphyre rouge antique et les deux colonnes de syénite rose qui soutiennent les arcs latéraux, sous les grands pignons de droite et de gauche, proviennent, dit-on, du palais impérial et de l'Augustéon de Justinien; une grande partie des autres colonnes de la mosquée et de ses matériaux proviennent de l'église Sainte-Euphémie de Chalcédoine. Le mur auquel s'adosse le mihrab est, comme je l'ai dit, orné de

faïences du bas jusqu'au faîte, et de merveilleux vitraux [1] ajourés donnent à toute cette partie de la mosquée un rayonnement lumineux et coloré sur lequel tranche la simplicité du mihrab. Le minbar, tout en marbre avec ses rampes ajourées et sa flèche aiguë, complètent la décoration de ce sanctuaire (fig. 378).

La cour intérieure de la mosquée frappe l'esprit par sa simplicité

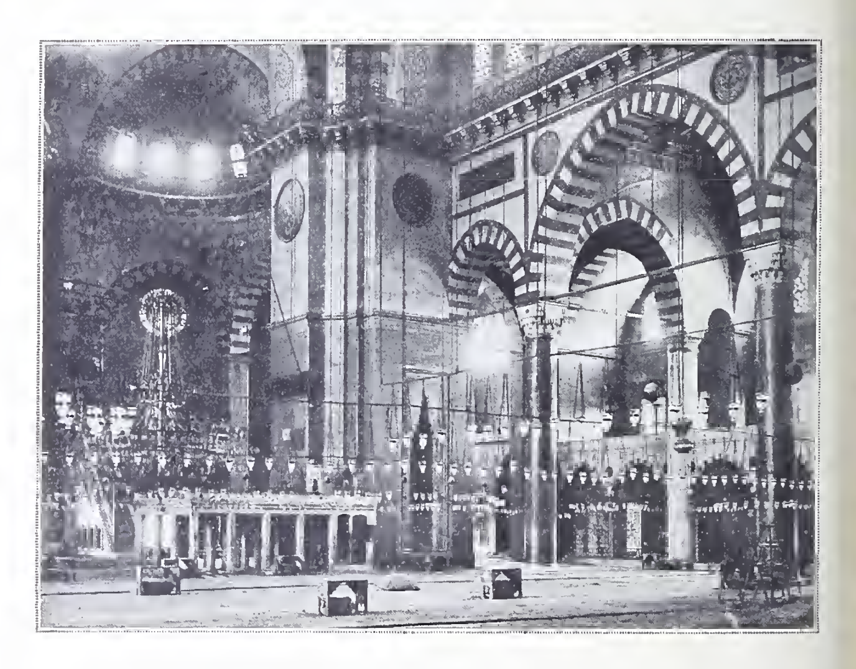


Fig. 377. — Intérieur de la mosquée Suleïmanié à Constantinople vue vers l'entrée.

un peu sévère, seules les bagues de bronze aux bases et aux astragales, des voussoirs alternativement noirs et blancs, et de beaux chapiteaux à stalactites cristalliformes, enlèvent à cette simplicité ce qu'elle peut avoir de trop absolu. Mais la porte d'entrée qui s'ouvre sur l'esplanade est fort belle, et les minarets cannelés qui précèdent la mosquée, avec leurs galeries à jour, soutenues par des

1. Une description complète de la Suleïmanié a été faite par Djelazadé, (citée par de Hammer). Les inscriptions décoratives ont été tracées par le calligraphe Karahissari et les vitraux par Serkosch Ibrahim (de Hammer, *op. cit.*, VI, p. 19).

stalactites, mettent une note d'élégance sur cet ensemble un peu austère [1].

On peut, au sujet du plan de la Suleïmanié, faire cependant une légère critique : si l'on compare la face intérieure où se trouve le mihrab (fig. 377) à celle qui lui est opposée et qui se trouve à l'entrée même de la mosquée on est frappé de la monotonie de la première, et du caractère accidenté et pittoresque de la seconde qui paraît, pour ainsi dire, se terminer en abside et se compose admirablement en élévation. On est frappé, aussi bien dans la Suleïmanié que dans la Yéni-Validé-Djami, et même dans la mosquée du sultan Ahmed, du sentiment de froideur et de sécheresse que donnent à l'aspect du sanctuaire cette uniformité un peu triste et cette rectitude absolue du mur du mihrab des mosquées turques. Probablement Sinan avait compris qu'il fallait obvier à cet inconvénient et trouver une solution plus heureuse qui, tout en différant des absides chrétiennes, permît d'accuser en plan et en élévation le sanctuaire d'une façon plus en harmonie avec son caractère sacré.

Mosquée d'Azab-Kapou. — C'est ce qu'il a fait du reste (dans la charmante mosquée d'Azab-Capou [2]) à Galata et dans la célèbre mosquée Sélimié d'Andrinople

Mosquée Sélimié à Andrinople (fig. 379). — Cette mosquée, construite par ordre de Sélim II, fils de Soliman le Magnifique, est la dernière œuvre de Sinan [3]; il se plaisait à dire, quand il eut vu son œuvre terminée, qu'il n'avait été qu'un apprenti en construisant la mosquée des princes (Chahzadé), compagnon en construisant la Suleïmanié, maître seulement lorsqu'il avait construit la Sélimié d'Andrinople.

Cette belle mosquée, de quelque point qu'on la contemple, se silhouette d'une façon admirable, avec ses dômes, ses tourelles qui s'étagent et ses quatre beaux minarets cannelés, avec leurs trois étages de galeries qui, suivant la belle expression de Mehemet Chefki Effendi, semblent s'élever aux côtés du dôme étincelant comme quatre flambeaux autour d'un autel.

La cour antérieure (fig. 379) est entourée d'un portique à seize colonnes, au milieu s'élève une fontaine à ablutions suivant un

1. La mosquée Suleïmanié a coûté, d'après les auteurs de l'*Architecture ottomane*, environ 10,000,000 francs.
2. Gosset, *Coupoles d'Orient et d'Occident*, en a donné d'excellents plans.
3. *Arch. ott.*, p. 40.

plan octogonal ; le portique antérieur de la mosquée présente des arcades inégales, motif si heureusement employé déjà par



Fig. 378. — Intérieur de la mosquée Suleïmanié à Constantinople. Mihrab et minbar.

Sinan, et qui lui a permis d'accuser nettement l'entrée du temple. Le dôme élément essentiel de l'édifice, est soutenu par huit gros piliers dodécagonaux qui montent de fond [1] ; les faces de ces

1. Kugler (fig. 379) ne leur donne que huit côtés, mais c'est inexact.

piliers sont recreusées en longs panneaux rectangulaires qui enlèvent à ces énormes prismes la lourdeur que leur auraient donnée des faces planes. Des colonnes de marbre, de granit, de por-

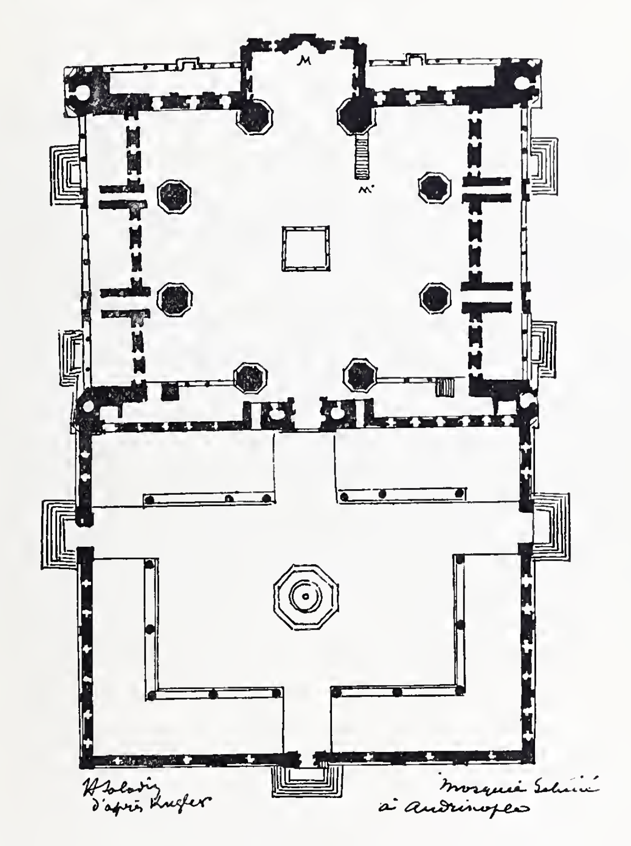


Fig. 379. — Mosquée Sélimié à Andrinople (de 978 H.-1570 J.-C. à 982 H.-1574 J.-C. d'après Kugler).

phyre soutiennent les galeries intérieures du côté de l'entrée et sur les faces latérales ; les tribunes s'ouvrent au-dessus des galeries du rez-de-chaussée qu'un mur percé de fenêtres éclaire sur la mosquée. Des inscriptions dorées, des voussoirs de marbre clairs et foncés comme à la Suleïmanié, des stalactites, des baies cintrées composent la décoration architecturale complétée par des vitraux, et pour le sanctuaire M (fig. 379) par un merveilleux revêtement en

faïence émaillée [1]. Le minbar, tout en marbre repercé à jour couronné d'une flèche polygonale richement décorée de peintures, élève sa tribune plus haut que les fenêtres du premier étage ; mais ici encore les barbouilleurs italo-turcs ont fait leur œuvre, et leurs hideuses inventions dénaturent la beauté de ce chef-d'œuvre.

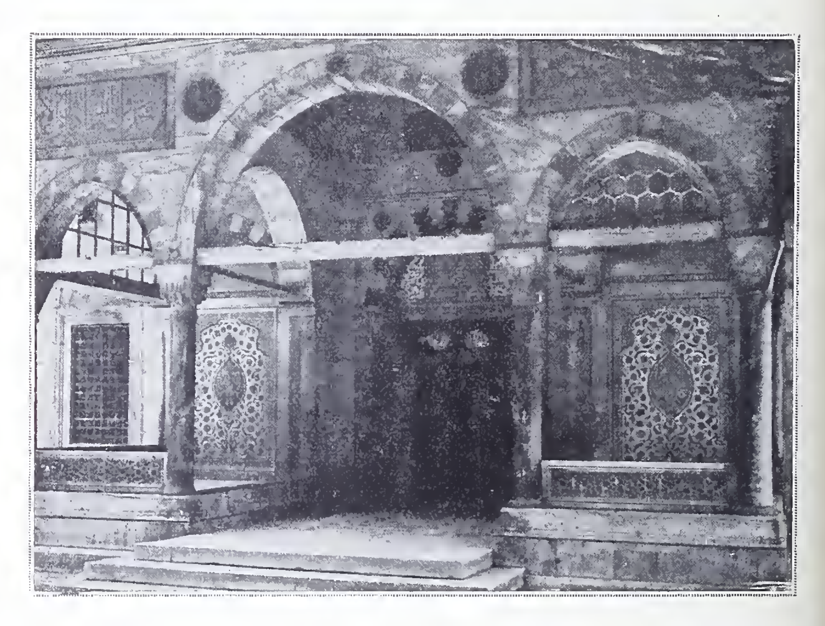


Fig. 380. — Mausolée du sultan Sélim II à Constantinople (979 H.-1581 J.-C.).

Néanmoins on peut considérer la Sélimié d'Andrinople comme une des plus belles œuvres de l'art turc.

Turbé du sultan Sélim II. — Le turbé du sultan Sélim II (979 H.-1571 J.-C.) (fig. 380 et 381) peut être attribué aussi à Sinan, d'après la liste des œuvres de ce maître que donne Méhemet Chefki [2]. Ce charmant petit édifice, qui se trouve tout près de Sainte-Sophie, se compose d'une salle carrée où huit colonnes inscrivent un plan octogonal suivant lequel les arcades qui posent sur ces colonnes sont déterminées ; un nombre égal de légers penden-

1. Dans la hauteur du rez-de-chaussée seulement. De chaque côté du mihrab, et sur les faces latérales de l'abside sont de grands panneaux de faïence à fond blanc, comme nous en verrons plus loin au turbé de Sélim II.
2. Montani Effendi, *op. cit.*, p. 83.

tifs sphériques supportent une coupole délicatement décorée de peintures noires et rouges dont les tons pâlis sont exquis. Les pendentifs à stalactites des culs-de-four des angles, et ceux qui reçoivent les retombées des petits arcs qui joignent les colonnes aux faces de l'édifice, déterminent le plan de naissance des berceaux alternant avec ces petites coupoles [1]. Ce sont des modèles

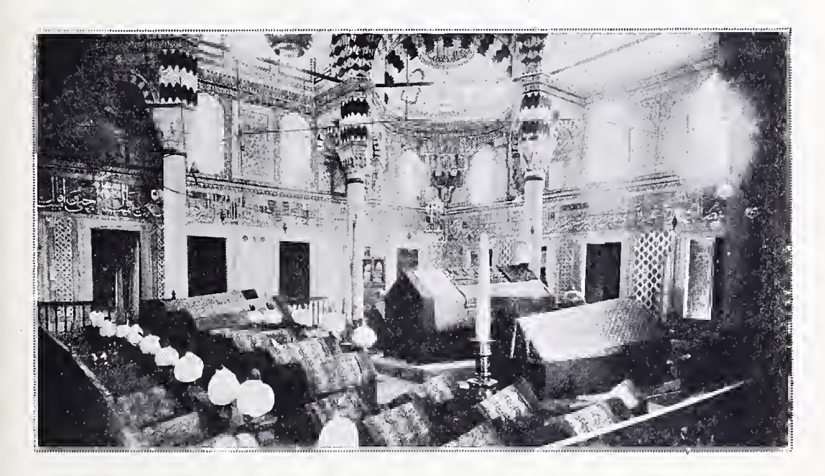


Fig. 381. — Vue intérieure du tombeau du sultan Sélim II à Constantinople.

d'ajustement, ainsi que les chapiteaux à stalactites dont les tailloirs affectent la forme d'un pentagone irrégulier (fig. 381). Les colonnes ont des astragales et des bases de bronze ; les murs sont entièrement revêtus de faïences ou de peintures jusqu'à la naissance des voûtes. Une fort belle frise de faïence à inscriptions couronne les fenêtres basses, et bien qu'à grande échelle, ces inscriptions ne sont pas disproportionnées avec l'ensemble du monument, les faïences qui tapissent les murs sont à petits motifs de fleurs sur fond blanc (fig. 381).

Ce turbé contient non seulement le sarcophage du sultan Sélim II, mais encore ceux de ses femmes, de cinq de ses filles et de dix-sept de ses fils ; les étoffes de soie qui recouvrent ces sarcophages sont d'un vieux rouge grenat avec caractères et ornements blancs

1. C'est un arrangement tout à fait byzantin, mais qu'a très élégamment adapté Sinan au programme qu'il s'était donné.

de toute beauté. Des chandeliers énormes en bronze contiennent de gros cierges en cire blanche, des coffrets incrustés de nacre renferment des corans précieux.

L'entrée (fig. 380) est précédée d'un portique de quatre colonnes de marbre de couleur à bases et à astragales de bronze,



Fig. 382. — Vue intérieure du kiosque de Mourad IV au vieux Sérail à Constantinople, commencé en 1044 H.-1634 J.-C. et terminé en 1049 H.-1639 J.-C.

avec des chapiteaux de marbre blanc à stalactites ou à fuseaux losangés soutenant trois arcades [1] inégales, le tout est abrité d'un toit très saillant. Les travées de la façade correspondant aux arcades extrêmes ont leurs tympans décorés de faïences peintes avec des dispositions réticulées ; les panneaux du bas sont incrustés de ces faïences à fond blanc, et à dessins rouges, verts et bleus sous couverte si remarquablement harmonieux et qui

1. Les tympans de ces arcades contenaient autrefois des vitraux en plâtre ajourés, un seul subsiste encore sur l'arcade de droite. Entre les colonnes extrêmes sont des balustrades de marbre blanc ajourées de dessins polygonaux.

semblent peints sur porcelaine [1]. Ces panneaux paraissent des toiles peintes appliquées dans un encadrement de marbre. Le médaillon central est à fond bleu, les ornements sont rouges dans les écoinçons, ainsi que quelques fleurs, et les feuillages sont verts.

Le portail lui-même, dont l'arcade à voussoirs alternativement foncés et blancs est soutenue par des colonnes engagées en marbre de couleur, a son tympan orné d'inscriptions dorées sur fond vert, encadrées de faïences analogues à celles des panneaux latéraux. Les vantaux de la porte sont en bois à réseaux polygonaux incrustés d'ivoire et de nacre.

On voit par cette description à quelle délicatesse Sinan sut plier son talent quand il s'agissait de monuments de petite dimension. On voit aussi avec quel discernement et avec quel sentiment exact de leur valeur il savait disposer les faïences, et Montani Effendi a dit très justement que ce grand architecte était très sobre de ce genre de décoration et que lorsqu'il s'en est servi, il a fait exécuter les pièces nécessaires, tout exprès avec des champs colorés bien définis, de manière à rompre autant que possible la monotonie résultant de ce genre de décoration » [2].

Kiosque de Bagdad au vieux Sérail. — Les palais impériaux étaient décorés avec un luxe tout particulier et, pour en donner une idée, nous ne saurions choisir un meilleur exemple que le kiosque de Mourad IV appelé aussi le kiosque de Bagdad au vieux Sérail, dont tout l'intérieur est encore intact. Il fut construit de 1044 H.-1634 J.-C. à 1049 H.-1639 J.-C. pour le sultan Mourad IV. C'est une salle octogonale (fig. 382) couverte d'une coupole intérieure en faïence rose, les murs sont tapissés de faïence blanche et bleue à dessins persans ; une belle frise d'inscriptions à fond bleu règne tout autour de cette salle et correspond à l'intervalle qui existe entre les fenêtres hautes [3] et les fenêtres basses. Quatre des faces

1. Ces faïences sont en effet improprement appelées ainsi, car leur pâte n'est pas d'argile rouge enduite d'émail blanc comme les faïences de Brousse ou d'un engobe blanc comme celles de Koutaïa ; elle est composée d'une fritte vitreuse analogue à l'ancienne porcelaine tendre de Sèvres. Elles passent pour avoir été fabriquées à Nicée.

2. *Op. cit.*, p. 16. Sinan avait aussi fait exécuter des travaux à la grande mosquée de la Mecque, à laquelle les sultans ottomans firent à plusieurs reprises ajouter des portiques, réparer les minarets et même orner d'or les chapiteaux des colonnes et les gouttières de la Kaaba (de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, VI, p. 654 ; VII, p. 267 ; VIII, p. 153 ; IX, p. 156 et 402 ; X, p. 44 ; XII, p. 52 ; XIII, p. 55).

3. Celles-ci sont ornées de beaux vitraux de couleur sertis dans un réseau de plâtre ajouré.

de l'octogone sont défoncées et donnent entrée à de petits cabinets

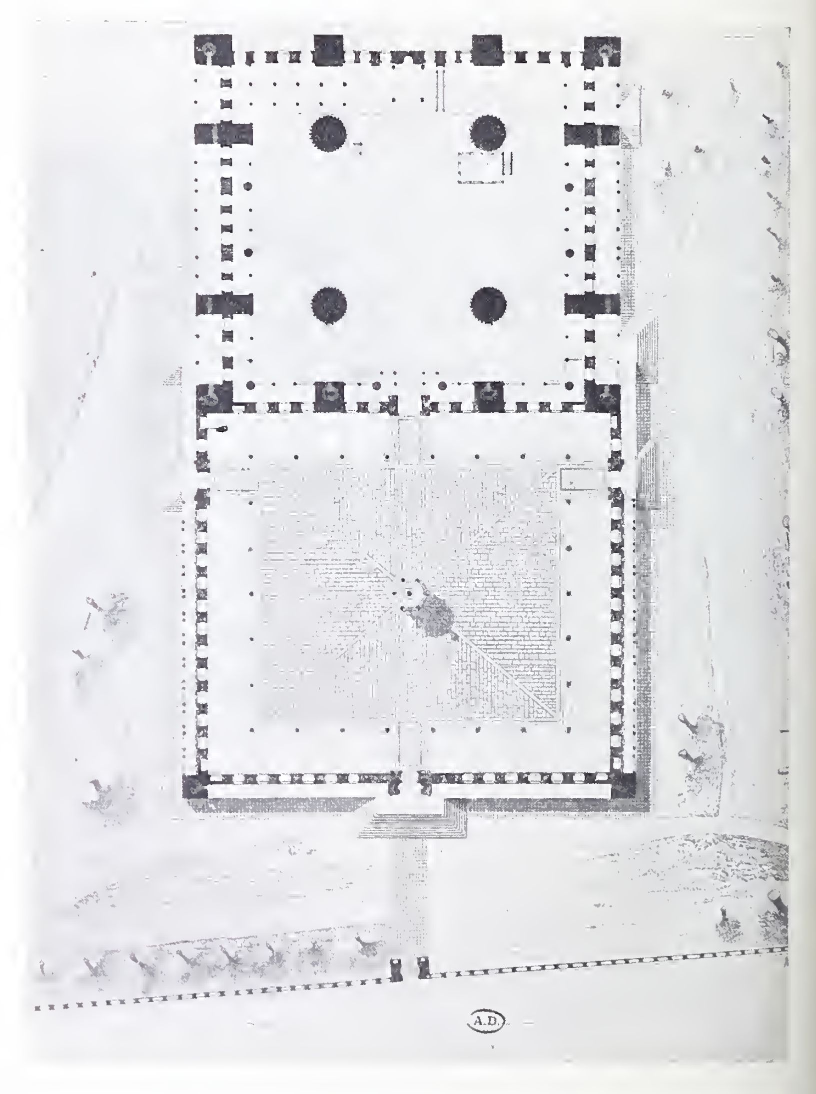


Fig. 383. — Plan de la mosquée du sultan Ahmed I[er] (1016 H.-1608 à 1023 H.-1615 J.-C.), d'après le relevé de Thomas.

rectangulaires dont les plafonds à compartiments géométriques décorés de gros cabochons saillants sont d'une coloration rouge, bleue

et or, où l'or éteint domine avec une harmonie analogue à celle des vieilles reliures persanes à reliefs dorés au fer.

Trois des autres faces sont percées de portes, la quatrième contient une fort belle cheminée à hotte conique ou plutôt pyramidale en bronze doré. Les murs sont creusés de niches (comme celles des chambres latérales d'Yéchil-Djami à Brousse) mais ici ces niches



Fig. 384. — Vue d'ensemble de la mosquée du sultan Ahmed Ier à Constantinople.

à fond de faïences bleu et or sont formées par des arcatures percées dans des panneaux de menuiserie de noyer décorés d'ivoire, d'écaille et de nacre. Les portes en menuiserie avec leurs battants saillants sont de même travail et ont encore leurs ferrures dorées. Malgré les quelques meubles modernes qui s'y trouvent, cet ensemble a gardé un cachet d'une originalité remarquable et une grande harmonie dans sa décoration. Ce kiosque est entouré d'un portique à arcades sur colonnes de marbre avec un toit à auvent saillant et domine tous les jardins du sérail et l'entrée de la Corne d'or. Mais aujourd'hui ces arcades sont bouchées par de grandes

fenêtres vitrées, ce qui enlève à son aspect extérieur tout son caractère. De Hammer mentionne, d'après les historiens ottomans, un autre kiosque du Sérail, c'est le kiosque nommé le kiosque d'Erivan parce que Mourad IV en 1639 en avait posé la première pierre à son retour de Perse. Ses murailles furent ornées de plaques d'or et d'émail rehaussées de sculptures [1], sur lesquelles le premier calligraphe de Constantinople, Mahmoud de Top Hané, fut chargé de tracer les vers tirés de la première sourate et entre autres le verset qui commence ainsi : Lorsque Ibrahim élevait les colonnes du temple, etc... (verset 128 et suiv.). D'autres, kiosques avaient été construits précédemment au sérail par Mourad III (1574-1575), l'un dans les jardins, l'autre sur le bord de la mer (kiosque de Sinan [2] en 1582). Le vieux Sérail comprend encore de nombreuses salles, la bibliothèque, la salle d'audience, la mosquée, le vieux harem, mais leur description ne peut pas trouver place ici.

Mosquée du sultan Ahmed. — Beaucoup plus simple est la mosquée du sultan Ahmed Ier. Elle se trouve au sud-est de l'Atmeïdan, l'ancien hippodrome. C'est, je crois, la plus grande mosquée de Constantinople, à coup sûr la principale après Sainte-Sophie, d'ailleurs elle est considérée pour ainsi dire comme la mosquée cathédrale de Stamboul. Nous ne donnons ici que le plan (fig. 383) principal, c'est-à-dire celui de la mosquée proprement dite et de sa cour. Mais une enceinte énorme dont la partie antérieure forme sur l'Atmeïdan comme une clôture ajourée de baies grillées (visible sur la façade, fig. 384) englobe dans son périmètre des medressés, des écoles, des minarets, des tombeaux et des dépendances de toute sorte. Une énorme esplanade sépare la mosquée proprement dite de toutes ces dépendances, esplanade couverte de beaux arbres dont la verdure puissante forme un fond pittoresque sur lequel se détachent admirablement la mosquée et ses six minarets [3]. Ces six minarets élancés, mais

1. Cf. de Hammer (IX, p. 379).
2. De Hammer, *op. cit.*, VII, 130.
3. Jusqu'à la reconstruction de cette mosquée, la mosquée de la Mecque était la seule qui possédât six minarets : lorsque le chérif de la Mecque eut appris que le sultan osait construire six minarets à sa mosquée éponyme, il réclama vivement. Pour tourner la difficulté, le sultan décida de construire un septième minaret à la mosquée de la Kaaba, et c'est aussi très probablement pour apaiser ces récriminations des Mecquois qu'Ahmed fit refaire la toiture de la Kaaba en plaques d'or massif, lui fit faire des ceintures d'étoffes d'or et des gouttières d'or pur (de Hammer, *op. cit.*, t. VIII, 153) et cercla les colonnes du Haram de cercles d'or en même temps qu'il en restaurait les 360 coupoles.

aux bases puissantes, encadrent d'une façon très harmonieuse la

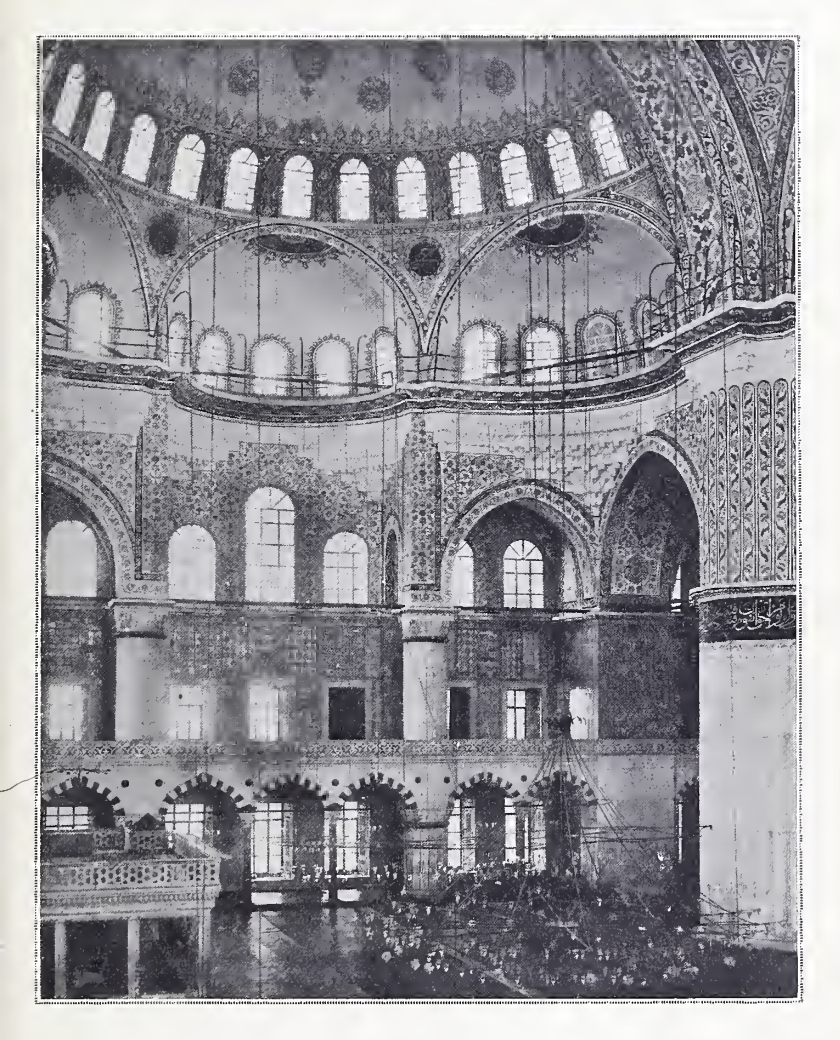


Fig. 385. — Vue intérieure de la mosquée du sultan Ahmed Ier à Constantinople (une des grandes demi-coupoles).

silhouette un peu trapue de la mosquée, et vraiment on ne saurait trop insister sur l'heureux contraste existant entre la gracilité des minarets turcs et l'imposante silhouette des dômes de leurs

mosquées. Pris isolément ces deux éléments offrent une disproportion frappante, le minaret paraît trop mince et la mosquée trop lourde; mais associés, ils se font valoir l'un par l'autre, quand ils se détachent sur le ciel d'un bleu si tendre de Constantinople, ou sur la verdure des platanes et des cyprès.

Le plan de la mosquée proprement dite est très simple (fig. 383).



Fig. 386. — Cour et fontaine de la mosquée du sultan Ahmed Ier à Constantinople.

Une grande coupole est soutenue par quatre énormes piliers cylindriques que des cannelures saillantes décorent jusqu'à la naissance des arcs de soutènement. Elle est épaulée par quatre grandes demi-coupoles elles-mêmes soutenues chacune par trois demi-coupoles (fig. 385) ; il est facile de voir, d'après cette dernière figure, à quelle expression de légèreté l'architecte est arrivé en adoptant ce parti si hardi. Quoique pour assurer la rigidité et la solidité des différentes parties de l'édifice en vue des tremblements de terre, on ait dû chainer la base des coupoles secondaires au moyen de tirants en fer, ainsi que la plupart des arcs de la mosquée, ces tirants ne frappent guère la vue et dispa-

raissent dans l'ensemble. On ne voit plus que la légèreté des coupoles ajourées à leur base, comme celle de Sainte-Sophie, soutenues par d'autres coupoles ajourées aussi qui reposent ou sur des arcs à jour, ou sur des pendentifs à stalactites (fig. 385) auxquels le jeu des ombres portées par tous ces petits éléments géométriques enlève la lourdeur qu'auraient présentée de simples pendentifs sphériques.

On voit donc que l'architecte de la mosquée du sultan Ahmed a pris à Sainte-Sophie l'élément que lui donne sa hardiesse, c'est-à-dire la superposition des coupoles ; mais au lieu de se borner à une simple imitation comme l'architecte de la Bayézidié, ou à un arrangement ingénieusement majestueux comme le fit Sinan à la Suleïmanié, il a eu la merveilleuse intuition d'évider les faces latérales en y répétant les demi-coupoles de l'abside et du pronaos et en étageant ces coupoles ajourées les unes au-dessus des autres. Il a obtenu ainsi un effet de légèreté intérieure extraordinaire. Cet effet est encore augmenté par les décorations peintes d'assez bon goût dont on a parsemé les piliers et les voûtes pour répondre aux lambris intérieurs en faïence de la mosquée. Mais il faudrait que cette décoration fût complétée par des vitraux en plâtre ajouré qui auraient à la fois l'avantage de rendre la lumière plus discrète, et aussi celui de donner de l'échelle à ces innombrables fenêtres dont les divisions par trop simples sont très monotones.

Le point faible de la composition est, comme je l'ai dit plus haut, le mur du mihrab, trop froid, trop plat, trop monotone, et l'on se demande pourquoi l'habile architecte de cette mosquée ne s'en est pas rendu compte. Rien qu'à l'aspect du plan (fig. 383) on s'aperçoit de ce défaut qui saute à l'œil de l'observateur le moins exercé. Si seulement ce plan était rigoureusement symétrique par rapport à son axe transversal, ce défaut serait atténué par la formation de grandes niches répondant aux saillies intérieures des gros contreforts de l'entrée, mais il n'en est pas ainsi.

Quant aux dispositions extérieures, nous retrouvons les portiques latéraux comme à la Suleïmanié, mais ici, le parti des arcades inégales est appliqué aussi bien au portique haut qu'au portique bas, ce qui ne produit plus du tout l'heureux effet d'opposition qu'on admire dans les portiques de la Suleïmanié. Nous retrouvons aussi la cour intérieure qui est vaste et d'un effet imposant (386). Cinq colonnes en granit rose, douze en granit gris, neuf en marbre blanc en soutiennent les arcades élevées, couronnées de

coupoles. Les chapiteaux à stalactites sont d'une bonne proportion, ils ont leurs astragales en bronze comme sont d'ailleurs aussi les bagues des bases des colonnes. La porte de la mosquée est en bois d'olivier, de noyer et d'ébène, incrustée d'ivoire et de nacre, avec un gros cabochon au milieu des panneaux, des ferrures et ornements en bronze. Au milieu de la cour est une ravissante fontaine octogonale en marbre blanc dont les arcades couvertes d'arabesques sculptées avec le plus grand art sont soutenues par de belles colonnes aux bases et aux astragales de bronze. Des grilles de bronze repercées suivant un lacis géométrique d'hexagones recoupés de triangles équilatéraux sont disposées entre les colonnes pour empêcher qu'on ne puisse polluer l'eau de la fontaine.

En bronze fondu et gravé sont aussi les portes d'entrée latérales de la cour et la porte principale. Celle-ci (fig. 387) est abritée par un grand porche à stalactites, avec niches latérales; deux grandes frises, l'une au-dessus de la porte, l'autre au-dessus du porche, ont de grandes inscriptions dorées sur fond vert. Les voussoirs sont alternativement en marbre blanc et en marbre brun foncé. La porte proprement dite est en bronze. Elle est fort belle, chacun de ses deux vantaux massifs est composé de trois panneaux à arabesques ou inscriptions, avec dorures sur les filets de ces dernières; de gros clous en saillie ornaient autrefois ces vantaux; il en reste encore quelques-uns, le grand panneau central est orné d'un beau cabochon en saillie gravé et doré.

Mosquée Yéni-Validé. — La mosquée Yéni-Validé, qui se trouve à Stamboul à l'extrémité du pont de Galata, est peut-être plus classique encore comme aspect que l'Ahmédié. Sa silhouette puissante (fig. 388) et ses beaux minarets à trois galeries font l'admiration de tous les voyageurs. C'est assurément une des plus belles mosquées de Constantinople, autant pour la beauté de ses proportions extérieures; que pour la richesse de sa décoration intérieure : son plan est en principe celui de l'Ahmedié, quatre demi-coupoles contournant une coupole centrale et déterminant ainsi un plan cruciforme dont les angles sont couverts de petites coupoles. Mais la coupole centrale n'est pas soutenue par de gros piliers cannelés comme ceux de la Sélimié d'Andrinople ou de l'Ahmedié; ce sont des piles cruciformes qui remplissent ici cet office, et il faut avouer que la franchise de ce parti ne nuit pas du tout à l'impression d'ensemble. En réunissant par une galerie le mur du mihrab à chacune de ces grosses piles qui lui corres-

pondent, Khodja-Kassim, le premier architecte d'Yéni-Validé, a réussi à corriger cette impression de froideur du mur du mihrab

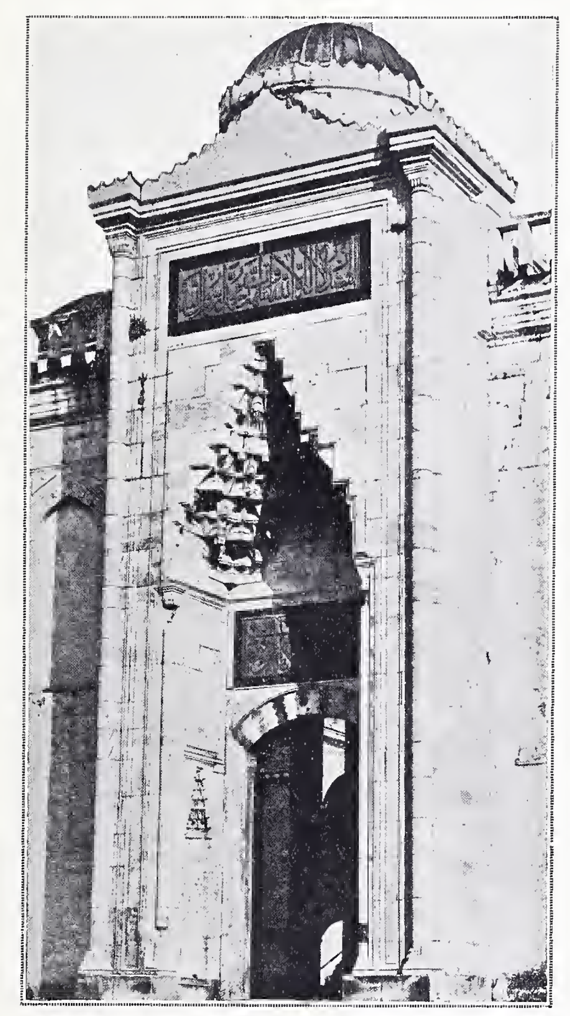


Fig. 387. — Mosquée du sultan Ahmed Ier à Constantinople, porche d'entrée.

qui nous a frappé dans l'Ahmedié, en isolant ainsi un peu le sanctuaire. Ces tribunes ne sont d'ailleurs pas inutiles, puisque d'un côté elles sont destinées aux femmes du sultan et de l'autre à celui-ci lui-même qui y a une sorte de petit oratoire.

Les minarets sont placés aux angles inférieurs du plan et déterminent les extrémités d'une sorte de narthex intérieur, doublant le portique de la cour; celle-ci est carrée et en son milieu s'élève une



Fig. 388. — Vue générale de la mosquée Yéni-Validé à Constantinople, commencée en 1074 H.-1651 J.-C., terminée 1091 H.-1680 J.-C.

très belle fontaine octogone en marbre blanc et à grilles de bronze analogue à celle de l'Ahmedié, mais d'une décoration bien plus riche encore (fig. 391).

Cette belle mosquée a été commencée en 1615 par la mère du sultan Ahmed, la sultane Validé-Kœsen, ce fut l'architecte Khodja-Kassim qui fut chargé d'en dresser les plans et d'en diriger

l'exécution. Elle fut complètement terminée plus tard par la sultane Validé-Tarkhane, mère du sultan Mohammed IV, vers 1091 H.-

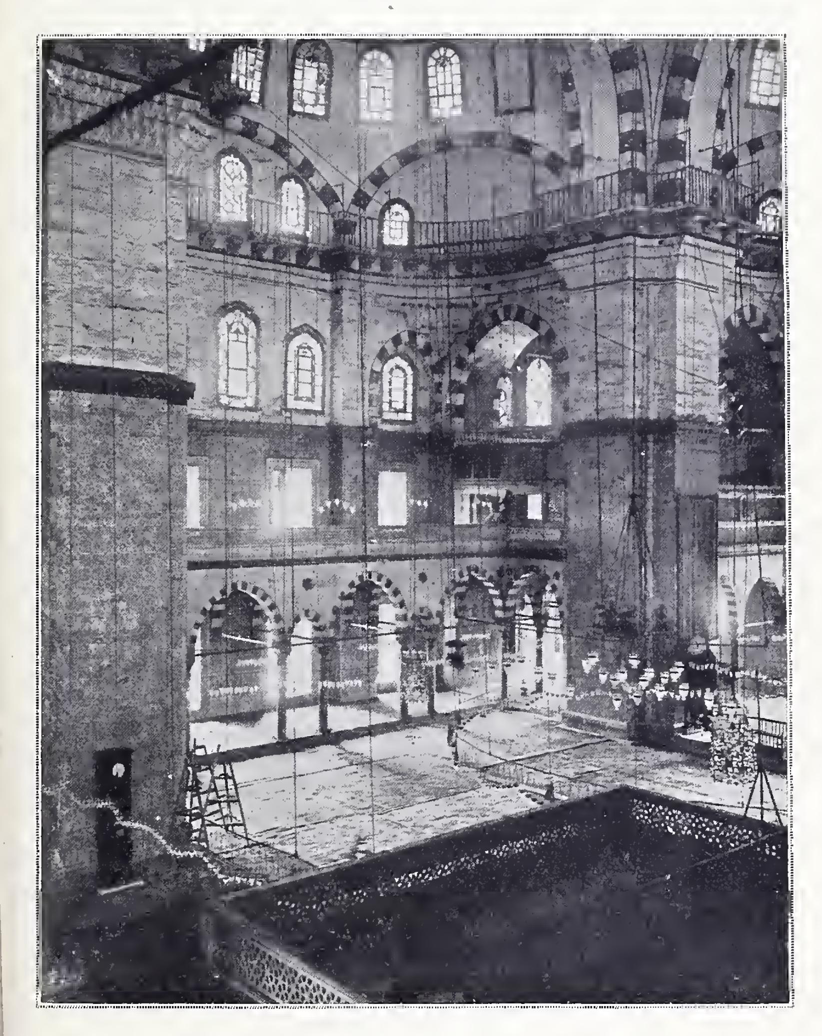


Fig. 389. — Vue intérieure d'Yéni-Djami à Constantinople

1680 J.-C. sous la direction de l'architecte Djewheri Ibrahim ; ce fut alors en quelque sorte une reconstruction, car le grand incendie

de 1660 l'avait en partie détruite [1]. Il y a donc bien des probabilités



Fig. 390. — Appartements du sultan à Yéni-Djmai à Constantinople. Cheminée en faïence.

1. Cet incendie commença à Ayasma-Kapou et détruisit le premier jour le palais de l'aga des janissaires, et le quartier entre les mosquées Bayézidié et Méhémmedié ; le second jour il s'étendit jusqu'au Besestin de Mahmoud Pacha et de Tahtoul-Kala, et le troisième jour vers Koum-Kapou et Psamatia. Rien ne donne mieux l'impression de cette terrible catastrophe que l'énumération des ruines qu'elle laissa après elle : 200.000 maisons, 300 palais, 100 khans et caravansérails disparurent dans cet immense désastre (de Hammer, *op. cit.*, XI, p. 66).

pour que toute la partie décorative de cette mosquée soit due à l'architecte Djewheri-Ibrahim. Un minaret et un medressé y sont joints et à côté dans un turbé sont les tombeaux de la fondatrice et ceux des sultans Mohammed IV, Moustafa II, Ahmed III, Mahmoud Ier et Osman III. Les colonnes de la cour proviennent d'Alexandra Troas, les astragales sont en bronze, les bases ont des bagues de



Fig. 391. — Fontaine dans la cour de la mosquée de Yéni-Validé à Constantinople.

bronze relevées d'ornements gravés. La porte d'entrée est en bois incrusté de nacre, d'écaille et d'ivoire, ses pentures sont en cuivre découpé et ciselé. Le plafond qui est au-dessus est en marbre gravé et peint.

A l'intérieur de la mosquée, les piliers (fig. 389) sont revêtus de faiences bleues et vertes sur fond blanc, d'une très belle harmonie ; le mihrab [1] est fort simple, mais le minbar en marbre blanc repercé à jour relevé de dorures et de tons verts est d'une grande beauté.

Les façades latérales de la mosquée sont décorées de grands

1. Au-dessus du mihrab sont encore trois merveilleux vitraux appartenant à la première construction de la mosquée.

portails et de galeries superposées d'une admirable proportion où l'architecte a imité l'ordonnance de la Suleïmanié en superposant deux portiques inégaux à entre-colonnements différents. Abrités par d'énormes auvents, ces portiques ont une fermeté de tracé et d'exé-



Fig. 392. — Fontaine du sultan Ahmed III à Constantinople (1141 H.-1728 J.-C.).

cution toute florentine [1]. C'est assurément un des plus beaux morceaux d'architecture qu'on puisse voir ; enfin la façade postérieure se compose d'une façon remarquable.

Mais ce qui est particulier à cette mosquée, ce sont les appartements privés qui y ont été aménagés pour recevoir les sul-

1. Les porches qui s'ouvrent aux extrémités des galeries ont de longues colonnes prismatiques dont la proportion élancée rappelle un peu celle des colonnes des palais persans.

tans et leur suite (fig. 390). Ces appartements, situés au premier étage, et auxquels on accède par une longue rampe couverte, communiquent avec la tribune impériale. Ils ont encore gardé leur décoration intérieure de faïences; les portes, les armoires, les vantaux des fenêtres sont en bois incrustés de nacres et d'ivoire, avec des ferrures en cuivre doré. De beaux vitraux [1], dont quelques-uns

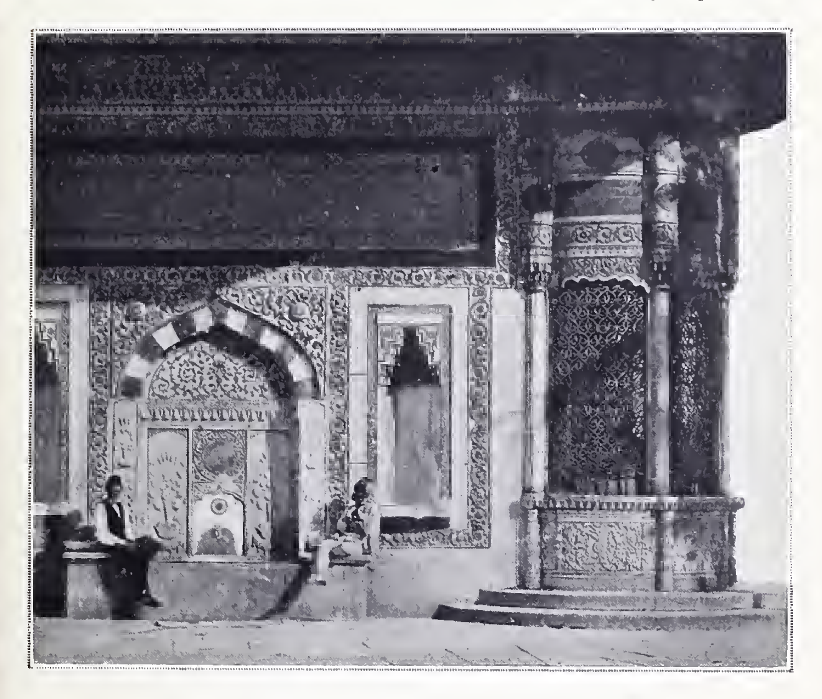


Fig. 393. — Détail de la fontaine du sultan Ahmed III.

possèdent encore toutes leurs découpures (ce sont les plus anciens), complètent cette décoration qui a conservé toute sa splendeur. Une fort belle cheminée en faïence [2] (fig. 390) décore une de ces salles,

1. Ces vitraux sont très fins de dessin, d'une harmonie générale ton jaune avec des fleurs bleues, blanches, rouges et quelques notes turquoise se détachant sur le réseau de plâtre percé d'une quantité de petits trous ronds vitrés en verre blanc qui forment à la vue un pointillé blanc et brillant excessivement fin.

2. Ces faïences à fond blanc et à dessins bleus et verts, pour la plupart, ont une couverte assez délicate que le temps a irisée légèrement de reflets métalliques que l'on voit très bien quand on les regarde sous un certain angle.

aucun des anciens plafonds n'existe plus. La tribune du sultan a des balustrades de marbre repercées à jour, sculptées et dorées en partie ainsi que le petit mihrab qui est placé dans cet oratoire sur le prolongement du mur même du mihrab de la mosquée.

Pour être complètement renseignés sur l'évolution de l'architec-



Fig. 394. — Fontaine de Top-Hané à Constantinople sous Ahmed III vers 1141 H.-1728 J.-C., d'après Melling.

ture ottomane, nous devrions étudier aussi les petites mosquées, les medressés, les caravansérails, etc.... Mais une telle étude nous entraînerait trop loin ; je donnerai cependant plus loin un type de petite mosquée, celle de Nour-i-Osmanié, assez intéressante par sa simplicité (fig. 395).

Je reprends donc, en gardant l'ordre chronologique, la suite des derniers monuments turcs que nous avons à examiner. Ce sont deux charmantes fontaines dues au sultan Ahmed III et qui existent encore, l'une à Stamboul, près de Bab-Houmaïoun et du sérail,

l'autre à Top-Hané, dans un faubourg de Galata, près de l'arsenal.

Fontaine d'Ahmed III, près de Bab-Houmaïoun. — Celle-ci (fig. 392-393) a conservé ses toitures à auvent et à pinacles et sa décoration peinte et dorée. Elle se compose d'un réservoir central qui dessert quatre fontaines à vasques et à robinets occupant les milieux des faces du monument. Les niches qui sont au-dessus des vasques sont ornées d'arabesques sculptées de la plus grande délicatesse, il en est de même de leurs encadrements. Cette ornementation florale possède un caractère oriental très accentué qui se retrouve plus encore dans les deux vases à fleurs en bas-relief (fig. 393) situés de chaque côté du panneau de la fontaine où est scellé le robinet. Ce caractère oriental est aussi très accusé dans les détails de la fontaine de Top-Hané (fig. 394). L'arabesque géométrique a complètement disparu et est remplacée complètement par l'arabesque florale. Mais celle-ci n'a plus le caractère abstrait de l'arabesque égyptienne, syrienne ou persane, la recherche, maladroite peut-être, de l'imitation de la nature paraît analogue à celle qu'on trouve dans certains ivoires indous ou même chinois [1], et cette constatation est assez intéressante à faire dans ces monuments élevés à un moment où l'influence de certains éléments européens, qualité malheureusement médiocre, commençait à dénaturer l'esprit de l'architecture ottomane.

Outre les trois fontaines des faces, quatre sébils, ou fontaines auxquelles on peut boire directement à l'aide de tasses accrochées aux grilles, sont disposées dans les quatre tourelles d'angle (fig. 392). Celles-ci sont soutenues par de légères colonnettes engagées à chapiteaux à stalactites, entre lesquelles sont placées de merveilleuses grilles en bronze doré d'une étonnante délicatesse de dessin. Ces colonnettes reposent sur un gracieux soubassement sculpté, décoré de feuillages et de rinceaux.

Toute cette décoration peinte, sculptée ou dorée a acquis une

1. Cette influence orientale se retrouve dans la façon dont sont bordés certains ornements turcs et qui rappelle l'indication des images dans les œuvres chinoises ou japonaises ; elle se retrouve aussi dans beaucoup d'ornementations de manuscrits turcs, c'est par la Perse que cette influence a gagné l'art turc et il n'est pas douteux que le goût des sultans pour les porcelaines de Chine (ce que prouvent abondamment leurs belles collections exposées au Trésor ou au kiosque de Bagdad) ait influé d'une certaine façon sur le goût des architectes qu'ils employaient (Cf. Migeon, *Arts décoratifs*, pour l'emploi du *tchi* chinois dans les faïences persanes et turques).

patine d'une douceur charmante qu'harmonise encore mieux le demi-jour que projette sur elle l'ombre de l'énorme auvent saillant qui la couronne.

Fontaine d'Ahmed III à Top-Hané. — La fontaine de Top-Hané



Fig. 395. — Mosquée Nour-i-Osmanié à Constantinople (fondée en 1160 H.-1748 J.-C. terminée en 1170 H.-1755 J.-C.).

(fig. 394) était, au commencement du XIXe siècle, couronnée, comme la précédente, par un auvent très saillant dont Melling nous a laissé un dessin exact. Cet auvent, couronné par un dôme cantonné d'une masse de petits pinacles, devait être très pittoresque et complétait admirablement la silhouette de cette jolie fontaine dont les sculptures sont au moins aussi bien traitées que celles de la fontaine de Bab-Houmaïoun. Malheureusement, cet

auvent tombait en ruines, on l'a démoli mais on ne l'a pas remplacé.

Une autre fontaine, celle d'Azab-Kapou, contemporaine des précédentes, est tout aussi intéressante. Elle réunit, comme celle de Bab-Houmaïoun, la tchechmé, ou fontaine à robinet et à puisage intermittents, et la sébil, ou fontaine permanente où l'on va se désaltérer seulement. Il y a enfin une quantité d'autres fontaines intéressantes dans tous les quartiers de Stamboul, et ce serait une étude assez longue à faire que d'en comparer les dispositions et les décorations, étude qui compléterait fort bien tout ce qu'on a écrit sur les citernes et les réservoirs de la Constantinople byzantine.

Mosquée Nour-i-Osmanié. — Je termine ici, à la mosquée Nour-i-Osmanié, mon étude sur l'architecture turque ; je l'arrête intentionnellement à ce petit monument (élevé de 1160 H.-1748 J.-C. à 1170 H.-1755 J.-C.) parce que s'il possède encore une partie des qualités de style des monuments turcs, il montre déjà par l'emploi de certains éléments empruntés à l'architecture européenne du XVIIIe siècle, le commencement de cette décadenee rapide de l'art ottoman, qui fut, il faut bien le dire, accentuée par la médiocrité et l'ignorance des artistes européens auxquels les sultans et les grands seigneurs turcs s'adressèrent. Cet engouement pour les styles européens aurait peut-être été moins néfaste pour l'art, si des artistes de talent avaient été appelés alors à Constantinople, mais ce ne fut pas le cas; aussi, à partir du milieu du XVIIIe siècle, la décadence s'accentua-t-elle d'une façon déplorable.

La mosquée Nour-i-Osmanié mesure vingt-quatre mètres dans œuvre. C'est une seule coupole soutenue par quatre arcs énormes qui reposent sur des piles carrées surmontées de lanternes ajourées. Une petite abside de près de huit mètres de diamètre forme le sanctuaire au fond duquel se trouve le mihrab. Une grande cour demi-circulaire, bordée de portiques, précède la mosquée dont la silhouette générale est assez élégante et se compose très bien dans sa simplicité.

Conclusion. — Nous avons vu que les monuments élevés par les Ottomans depuis les origines de leur existence politique sont, par une évolution régulière, arrivés à l'expression d'un art complet, très intéressant à étudier dans toutes ses manifestations. Cet art a été, pendant trop longtemps, injustement confondu avec les productions assurément inférieures de l'art bâtard du XVIIIe siècle. Je voudrais avoir réussi à en faire comprendre la grandeur, et à en faire étudier

plus consciencieusement les nombreux monuments encore existants. Au point de vue de l'architecture et de la composition générale, ils sont souvent plus complets et mieux traités que ceux des écoles syrienne et égyptienne, et les programmes qui ont été imposés à leurs auteurs ont souvent eu une ampleur qu'on ne retrouve ni en Syrie, ni en Égypte, ni au Mogreb. Ils méritent donc pleinement l'admiration que nous avons cherché à faire partager à nos lecteurs et ne sont nullement indignes de devenir l'objet de travaux jusqu'ici réservés à d'autres arts et à d'autres civilisations. Ceux qui les entreprendraient entreraient en contact avec un autre idéal que l'idéal classique, mais ils s'apercevraient bientôt que leur peine n'était pas perdue, et qu'ils s'ouvriraient un domaine de recherches encore à peine exploré et fécond [1]. Nul doute, d'ailleurs, que l'intérêt en soit dès à présent compris par les classes élevées et instruites de la Turquie musulmane qui ne sont inférieures, ni comme finesse de perception, ni comme intelligence, aux plus cultivés des Européens. J'en vois un témoignage indéniable dans la création d'une section d'art mulsuman au Musée Impérial de Constantinople, et nous devons en augurer l'espoir d'une renaissance des études historiques dans la société musulmane.

1. Des études pleines d'intérêt seraient aussi celle des collections de S. M. I. le sultan et celle des bibliothèques. Chefket Effendi (Arch. Ott., p. 73) prétend qu'à la Bibliothèque Impériale, on conserve d'assez nombreuses collections d'anciens dessins, il doit y en avoir parmi eux qui proviennent des grands architectes du XVI[e] siècle, enfin, comme je l'ai dit à propos du tombeau du sultan Sélim II, l'étude de l'ornementation même des manuscrits peut être précieuse pour l'histoire de l'art, puisqu'on y retrouve des motifs de décoration employés dans les édifices.

CHRONOLOGIE DES MONUMENTS SELDJOUCIDES D'ASIE MINEURE ET D'ARMÉNIE ET DES MONUMENTS OTTOMANS D'EUROPE ET D'ASIE MINEURE

Hégire.	Ère chrétienne.	
510	1116	Minaret de la mosquée d'Ani (Arménie).
550	1155	Minbar de la grande mosquée de Konieh par l'arménien Zizani.
555	1160	Palais des Seldjoucides à Konieh.
607	1210	Khans de Dokouz et d'Ishakli (Asie Mineure); à Konieh, tombeaux de Kilidj-Arslan et de Kaï-Khosrou Ier par Youssef Abd-el-Djafar, architecte.
610	1213	Citadelle de Konieh.
613	1216	Tach-medressé à Ak-Chéhir (A. M.) [1].
614	1217	Portail du Chifaïeh-medressé, à Siwas.
616	1219	Construction de la citadelle d'Afioum-Kara-Hissar par Ala-ed-din Kaï-Kobad († 634 H.-1237 J.-C.).
617	1220	Mosquée d'Ala-ed-din à Konieh par l'architecte Mohammed-ben-Khaulaned-Dimachki; à Siwas, tombeau de Kaï-Kaous et achèvement du Chifaïeh-medressé.
621	1224	Tombeau de Seïd-Mouhi-ed-din, petit-fils de Seïd-Mahmoud-Kheïrani, à Ak-Chéhir, faïences signées d'Ahmed ben-Abdallah de Mossoul.
627	1229	Caravansérail de Sultan-khan près de Konieh (restauré en 1278) et grande mosquée de Divrigui (A. M.).
628	1230	Construction du Charnah-Kumbet, à Siwas.
638	1240	Ghiyath-ed-din construit à Ilghoun de grands réservoirs à coupoles.
640	1242	Sirtchéli-medressé à Konieh.
641	1243	Medressé d'Egherdir (A. M.).
648	1250	Tach-Medressé à Ak-Chéhir, terminé (A. M.).
		Construction du caravansérail blanc (Ak-khan) près de Gondjarli (A. M.).
649	1251	Karataï-medressé, et Indjé-minaréli-medressé (dont l'architecte est Kaloûs, fils d'Abdallah) à Konieh.
657	1259	Grand caravansérail et medressé à Tchaï (architecte Ghalbek, fils de Mohammed).
658	1260	Dervicherie d'Ak-Chéhir (A. M.).

1. A. M., Asie Mineure.

Hégire.	Ère chrétienne.	
659	1261	Turbé de Sahib-Ata à Konieh, terminé en 1269.
669	1270	Tchifté-minaré, Bouroudjiyé-medressé, Gueuk-medressé à Siwas (architecte Kalojan).
672	1273	Mosquée de Djelal-ed-din à Konieh (architecte Ali, fils d'Abou-Bekr); tombeaux de Chadi-Aga et de Hasan-Aga à Akhlat (Arménie). Sept ans après y sont élevés les tombeaux de Mugatay et de sa femme et celui de Hasan-Timur-aga.
700	1300	Au XIVe siècle, mosquée de Houen et tombeaux à Césarée.
725	1325	Orkhan s'empare de Brousse et en fait sa capitale ; il y construit, ainsi qu'à Nicée et à Nicomédie, des mosquées et des hôpitaux.
755	1354	Tombeau d'Orkhan à Brousse.
758	1357	Amurat (Mourad Ier) construit à Brousse un palais, sa mosquée éponyme et commence la construction d'Oulou-Djami ou grande mosquée.
768	1366	Mourad Ier fait d'Andrinople sa capitale, y élève un palais (Éski-seraï), une mosquée et des caravansérails. Mosquée d'In-Éunu (A. M.).
775	1373	Mosquées et medressé à Koutahia (A. M.).
780	1378	Mourad Ier construit la mosquée Verte à Nicée ; un medressé, des bains et l'imaret de Niloufer-Hatoun à Brousse. Il obtient l'autorisation de construire à Constantinople la première mosquée d'avant la conquête (mosquée Daoud Pacha).
786	1384	Hatounié-medressé à Karaman (A. M.).
791	1389	Bains de la sultane Niloufer à Nicée ; mort du sultan Mourad sous le règne duquel ont été élevés le pont de Guyuk Déré, le pont du Niloufer et à Brousse la mosquée du Bazar, le grand caravansérail et le tombeau de Devlet-chah-Hatoun et les bains d'Eski-Kaplidja.
796	1394	Bayézid-Ilderim élève à Brousse un hôpital, continue Oulou-Djami et construit un pont à Erghéné.
818	1415	Mahomet Ier termine Oulou-Djami, commence Yéchil-Djami à Brousse et construit une mosquée à Andrinople.
823	1420	Mahomet Ier et son fils Mourad construisent à Merzifoun des mosquées, des medressés, des bains et des caravansérails. Turbé vert ou tombeau de Mahomet Ier à Brousse.

Hégire.	Ère chrétienne.	
824	1421	Turbé de Mohammed-bey à Konieh.
827	1424	Achèvement de Yéchil-Djami à Brousse par Ilias-Ali, architecte.
837	1433	Mosquée de Yakoub-Tchelebi à Koutahia. A Brousse sous le sultan Mourad II († 1451) sont construits la mosquée, le medressé et le tombeau du sultan.
855	1451	Mahomet II construit sur la rive européenne du Bosphore le château de Rouméli-Hissar.
de 856 à 881	de 1452 à 1476	Mahomet II, après avoir pris Constantinople, y construit la mosquée d'Eyoub, le palais du Vieux Sérail et les bazars. A Andrinople, la mosquée de Bokharia ; à Constantinople, le château des sept tours ; Bab Humaïoun ; l'architecte grec Christodoulos y élève la mosquée du Conquérant avec les matériaux de l'église des Saints-Apôtres et ceux des bains de Xeuxippe (1463) ; la forteresse de Konieh est achevée; Eski-Djami à Andrinople (1468), le château d'eau ou Kasina à Ak-chéhir (A. M.), en 1472, ainsi que l'achèvement par l'architecte Kemal ed-din du Tchinli-kiosk au sérail de Constantinople. Bains de Mahomet II et son turbé, *ibid.*
889	1484	Mosquée Bayézidié avec imaret et medressé à Andrinople ; couvent, imaret et medressé à Amasia ; mosquée et couvent de Chems ed-din-el-Bokhari et achèvement de la mosquée Daoud-Pacha à Constantinople.
de 902 à 909	de 1497 à 1504	Mosquée Bayézidié construite à Constantinople par l'architecte Khair ed-din ; fortifications et caravansérails d'Andrinople ; achèvement de la mosquée d'Amasia et de la mosquée Bayézidié à Constantinople. Pont sur le Sangarius.
de 919 à 974	de 1513 à 1566	Soliman, fils du sultan Sélim, construit à Constantinople la mosquée de Chah-Zadeh en mémoire de son fils aîné. L'eau est amenée à Constantinople par 110 tuyaux de 8 pouces de diamètre par les soins de Mohammed-Safi, chambellan du sultan Sélim ; ce dernier (920 H.-1514 J.-C.) envoie de Tauris à Constantinople mille des meilleurs artisans persans. A Damas (1515), construction du grand hôpital et de la dervicherie Sélimié. A Konich (1520), la fontaine du sultan Sélim est achevée. Fondation de la forteresse d'Akhlat (Arménie). Restau-

Hégire	Ère chrétienne.	
		ration à Konich de la mosquée de Djelal ed-din, à Nicée et à Kaffa, mosquées restaurées. A Siwas, tombeau de Bayézid, fils de Soliman. A Jérusalem, porte de Damas et fortifications (944 H.-1537 J.-C.). Restauration de la Koubbet es-Sakhra (950 H. 1545 J.-C.). La même année est terminée la mosquée de Chah-Zadeh, à Constantinople. A Bagdad sont restaurées et ornées de magnifiques faïences, les mosquées funéraires de Abou-Hanifé et de Sidi Abd el-Kader el-Djilani. A Scutari, construction de la mosquée Inkelessi-Buyuk. Restauration, à Hassi-Keui, des bassins de Valens et à Kalkali des bassins d'Andronic, des aqueducs d'Ouzoun-Kamer et de Guzel-Kamer. Roustem pacha, grand-vizir, construit des mosquées, des imarets et des médressés à Constantinople, à Roustchouk et à Hama ; à Ancyre, mosquées d'Hadjï-Baïram et d'Ahmed-Pacha ; à Brousse, bains d'Yéni-Kaplidja. A Constantinople, mosquée du sultan Sélim Ier, par Sinan (964 H.-1556 J.-C.). Mosquée Suléïmanié (965 H.-1557 J.-C.), mosquées Mirmah, Kourret-Hanoum, pont de Tchekmedjé, tombeau de Sokolli, et à Scutari les mosquées d'Ayasma et de Djahanguir,
974	1566	(en 980 H.-1566 J.-C.), tombeaux de Soliman et de Roxelane, mosquée de Selim II.
976	1568	Mosquées à Akhlat (Arménie).
978	1570	Fondation de la Sélimié à Andrinople, terminée par Sinan (en 982 H.-1574 J.-C.). Turbé de Sélim II, à Constantinople. Le kiosque de Beycoz, aujour-
979	1571	d'hui détruit, est construit en 1571, sous Mourad III, par Osman Pacha, avec les dépouilles de la Perse.
986	1578	Mort du vizir Sokolli qui fit construire de nombreuses mosquées, écoles, imarets, etc. Piali-Pacha construit une mosquée à l'Okmeïdan.
989	1581	Kiosques de Sinan et des jardins au Sérail.
990	1582	Restauration de Tchinli-Kiosk au Sérail.
1008	1599	Validé-Djami à Scutari.
1018	1609	Fondation de la mosquée du sultan Ahmed Ier, achevée en 1023 H.-1614 J.-C.
1025	1616	Reconstruction, par Moustafa Ier, de la mosquée de Mahomet Ier, à Constantinople.

Hégire	Ère chrétienne.	
1028	1619	Mosquée et tombeau de Fatma-Khatoun, fille du sultan Ahmed, à Nigdé (A. M.).
1036	1626	Les Persans, à la prise de Bagdad, dépouillent de leurs lampes, de leurs clous et de leurs portes d'argent les tombeaux d'Abou-Hanifé et de Sidi Abd el-Kader-el-Djilani.
1038	1628	Mosquée de Mourad IV, à Andrinople.
1044	1634	Sous Mourad IV, on construit, à Constantinople, le tombeau du moufti Akhi-Zadé et à Scutari le kiosque du palais impérial. En 1635, Mourad entre à Tauris, la pille et la détruit ; le kiosque de Bagdad au Sérail est commencé.
1048	1638	Le sultan Mourad, après avoir repris Bagdad sur les Persans, y fait restaurer les mosquées d'Abou-Hanifé et de Sidi Abd-el-Kader el-Djilani et y relève la mosquée de Cheikh-Omar.
1060	1650	Fondation à Constantinople, par la sultane Validé Keucem, femme du sultan Ahmed, de la mosquée Yéni-Djami, dont l'architecte est Khodjà-Kassim. Elle y fonda aussi le Validé-Khan ; de plus, elle construisit à Scutari, la Tchinli-Djami et la mos-
1071	1661	quée d'Anatoli-Kavak. En 1661, la mosquée Yéni-Djami, de Constantinople, est restaurée par l'architecte Djewheri Ibrahim, après le grand incendie de Constantinople ; l'architecte Mustapha-Aga construit les châteaux de Kilid-ul-Bahar et de Sedul-Bahar, sur l'Hellespont.
1072	1662	Kiosques, jardins et fontaines à Andrinople et à Gül-Baba, près de Constantinople.
1075	1664	Reconstruction du Sérail de Constantinople.
1082	1672	Kiosque et sérail d'Ak-Binar à Andrinople. Un nouveau palais y est construit, en 1676.
1105	1693	Kiosque du palais des Paradis construit à Andrinople pour le sultan Ahmed II.
1125	1713	Palais des Eaux douces d'Europe, près de Constantinople.
1141	1728	Sous le sultan Ahmed III, les fontaines de Bab-i-Houmaïoun, d'Azab-Kapou, de Top-Hané et de Scutari sont construites.
1144	1732	Grand aqueduc de Mahmoud Ier.
1161	1748	Reconstruction du palais d'Unkiar-Skelessi, élevé par Soliman le Magnifique. La mosquée Nour-i-

Hégire.	Ère chrétienne.	
		Osmanié est commencée sous le règne du sultan Mahmoud Ier (terminée sous Osman III, en 1170 H.-1756 J.-C.).
1174	1760	Mosquée de Laléli, élevée par Moustafa III, à Constantinople.
1182	1768	Restauration par Moustafa IV de la mosquée de Mahomet le Conquérant, après le tremblement de terre de 1768.
1221	1807	Turbé du sultan Sélim III, à Constantinople.

CHAPITRE VI

ÉCOLE INDOUE — MONUMENTS MUSULMANS DE CHINE ET D'EXTRÊME ORIENT

SOMMAIRE : I. Généralités sur l'architecture musulmane dans l'Inde. — II. Étude chronologique des monuments musulmans de l'Inde. 1. Monuments antérieurs à la dynastie des Grands Mogols. 2. Monuments des Grands Mogols. — III. Monuments musulmans de Chine et d'Extrême-Orient. — IV. Chronologie des monuments musulmans de l'Inde.

L'Inde est si éloignée du centre géographique de l'Islam que l'architecture musulmane y a subi l'influence de l'art florissant qui y était implanté depuis des siècles. Le continent indien, peuplé de races très diverses, dont les antagonismes assurèrent la servitude, constitue cependant un monde particulier. Une civilisation religieuse s'est étendue sur les races ennemies et a donné à l'art indou une vie puissante et originale.

Les premières conquêtes musulmanes datent de 712 de notre ère. L'Inde, envahie par sa frontière du nord-ouest, ne présentait, au point de vue politique, que des états divisés, sans cohésion, ni force. Comme en Afrique, la conquête musulmane se fit par invasions successives de tribus d'origine différente, pour se terminer par la fondation d'empires sérieusement organisés au moyen de l'exploitation des vaincus infidèles. Les conquérants, après avoir soumis la vallée de l'Indus, se heurtèrent aux monts Aravalli qui les rejetèrent sur le Gange. Les capitales successives s'échelonnèrent de l'ouest à l'est, et la domination effective même des Grands Mogols ne dépassa guère la Nerbudda.

Le premier royaume musulman fut celui des Ghaznévides-turcomans, fondé vers la fin du x[e] siècle, avec Ghazna pour capitale. Il réunit le Pendjab, le Moultan, le Gouzarat et le Kachmir jusqu'au Gange.

Delhi devint la capitale des Afghans Ghourides, après la destruction de Ghazna (1152). Elle est à son tour pillée par Tamerlan, en 1398, dans sa conquête stérile de l'Inde.

Baber (1494-1531) établit enfin un empire solide sur les débris des derniers royaumes musulmans de l'Inde. C'est alors sous la

dynastie des « Grands Mogols » qu'un style particulier, où les formes persanes dominent, s'introduit dans l'Inde du Nord.

Comme le montre ce court résumé historique, l'Islam mit beaucoup de temps à s'implanter dans l'Inde dont il n'acheva du reste jamais la conquête. Il ne subsiste aujourd'hui que dans certaines provinces septentrionales, et grâce à des antagonismes de race.

La religion de Mahomet y trouvait en effet un terrain bien moins favorable qu'en Afrique ou en Asie occidentale où le judaïsme et le christianisme avaient façonné les peuples au monothéisme. Déjà la Perse, foyer d'une religion et d'une civilisation religieuse antérieure vivaces, avait opposé une résistance plus sérieuse, et avait rapidement adopté le schisme des Chiites. Dans l'Inde seuls, les peuples de la frontière du nord-ouest de race apparentée aux Persans, acceptèrent volontiers la propagande religieuse nouvelle. Partout ailleurs le génie sémitique resta incompris, étranger. Il fallut pour y implanter solidement l'islamisme la violence de la conquête armée, et surtout l'établissement durable d'un puissant empire musulman, d'une organisation très supérieure à celle des califats d'Orient ou d'Occident et, à plus forte raison, des premiers états musulmans de l'Inde. Baber et ses successeurs, les Grands Mogols, apportèrent dans leur façon de gouverner une unité de vues, un sentiment de l'autorité et de l'administration remarquables. Ils créèrent de toutes pièces une langue nouvelle, l'hindoustani, qu'ils imposèrent administrativement.

De là, pour l'architecture musulmane dans l'Inde deux périodes bien distinctes, l'une antérieure à l'empire des Grands Mogols, l'autre postérieure à la fondation de cet empire. Dans la première, les conquérants se servent des architectes et des procédés locaux, se contentant d'apporter quelques formes nouvelles, comme l'arc aigu dans les façades. On reconnait surtout dans les monuments de cette époque l'influence du style jaïna.

On y retrouve les traditions de la construction en bois, les procédés d'empilage, d'encorbellement, de linteaux horizontaux et de piliers formés par la juxtaposition de madriers verticaux. Les voûtes y sont plutôt une série de plafonds superposés et à dispositions concaves. Les artistes locaux mirent au service des nouveaux maîtres leurs méthodes, leur ornementation, leurs traditions, mais le rigorisme musulman en supprima radicalement la statuaire dont ils élaguèrent les statuettes innombrables.

Dans la seconde, avec les Grands Mogols, se dessine nettement

l'influence persane, facilitée par les nombreuses relations antérieures de la Perse avec l'Inde. Aussi, le style des monuments si imposants qu'ils ont laissés se rattachera si étroitement à l'architecture musulmane de la Perse qu'on pourrait le considérer comme une variété de l'école persane.

Fergusson, le meilleur historien de l'architecture musulmane dans l'Inde, trouvait facilement à distinguer quinze styles différents d'architecture. Il propose, toutefois, la classification suivante :

1° Style des Ghaznévides, dont très peu de monuments sont actuellement connus ;

2° Style pathan, de l'Inde du Nord (1193-1554) ;

3° Style des monuments de Jaunpore (1394-1476) ;

4° Style du Guzarate (1396-1578), dérivé presque complètement de l'architecture des monuments jaïnas ;

5° Style des monuments de Malwa (de 1401 à la conquête mogole), c'est un style apparenté avec celui de Delhi ;

6° Style du Bengale (1203-1576).

Comme on le verra, ces styles ont montré leur originalité à mesure que se détachaient des attaches occidentales les différentes dynasties devenues indépendantes.

Ces six divisions permettent de différencier les styles musulmans au nord de la Nerbudda.

Au sud de cette rivière, d'autres grandes écoles d'architecture peuvent être déterminées :

7° Celle de la dynastie Bahmani à Kalburga (1347), puis à Bidar (1426) jusqu'à la conquête mongole en 1525 ;

8° Celle de la dynastie des princes de Bijapour (1489-1660) qui possède un caractère presque exclusivement persan ;

9° Celle des monuments de Golconde (1512-1572) où déjà la décadence commence à se faire sentir ;

10° Celle des monuments de style mogol (Baber-1494) où se fondent peu à peu toutes ces différentes écoles. Futtipore, Agra, Delhi, etc. ;

11° Celle des monuments du Sindh, de caractère persan.

Et enfin, 12° et 13° celles d'Oude (1756-1847) et de Mysore (1760-1799) moins caractérisées.

Nous n'examinerons pas avec d'amples détails tous les monuments musulmans de l'Inde, un résumé chronologique et descriptif suffira à montrer l'intérêt que présentent ces monuments, encore peu connus sauf ceux d'Agra et de Delhi.

I. — GÉNÉRALITÉS SUR LES MONUMENTS MUSULMANS DE L'INDE

Les édifices que les musulmans ont laissés dans l'Inde sont des mosquées, des medressés, des tombeaux. C'est surtout dans l'architecture religieuse que se manifeste l'empreinte de l'Islam. Cette influence fut, dans les premiers siècles de l'Hégire, bien faible et ne se marque que par les arcs aigus dans les façades. Cependant, les palais et les châteaux des sultans de l'Inde ont eu plus d'ampleur peut-être que dans tout autre pays musulman. La description que faisait Ibn-Batouta, au xive siècle de notre ère, du palais de Djelal-ed-din à Delhi [1] en fait foi.

« Ce château, nommé le château rouge, est à l'intérieur de Delhi. Il est très grand, avec une salle d'audience fort vaste et un vestibule immense. Près de la porte se trouve une coupole qui domine cette salle d'audience ainsi qu'au-dessus d'une deuxième par laquelle on entre dans le palais. Le sultan Djelal-ed-din avait l'habitude de s'asseoir dans le pavillon où l'on jouait au mail devant lui, dans cette salle d'audience. C'est dans ce palais qu'eut lieu le mariage de Saïf-ed-din Emir Ghada ; on y fit dresser de grandes tentes et dans l'une et l'autre on éleva une coupole extrêmement vaste dont le plancher fut recouvert de fort beaux tapis ».

Les édifices d'utilité publique n'étaient pas dans l'Inde l'objet d'un moindre intérêt de la part des souverains musulmans, que dans les autres pays d'Islam ; ce sont des barrages, des ponts, des réservoirs qui subsistent encore. Les uns, réservoirs souterrains, sont analogues aux ab-ambars persans. Rousselet en cite [2] à Tintouï, entre Ahmedabad et Oudeypore, dont la description rappelle en de plus grandes dimensions les travaux que j'ai mentionnés à propos de la Perse. Ibn-Batouta [3] les nomme *baïn*, ce sont des puits très spacieux maçonnés en pierre et pourvus de marches au moyen desquelles on descend jusqu'à la surface de l'eau. Quelques-uns de ces puits ont au centre et sur les côtés des pavillons construits en pierre, des bancs et des sièges. Les rois et les chefs du pays s'efforcèrent de se surpasser les uns les autres en construisant de pareilles citernes dans les contrées où il n'y a pas d'eau ; le même voyageur ajoute qu'à Deh-el Fattan [4] se trouve « un grand

1. Ibn-Batouta, *op. cit.*, III, 271.
2. *L'Inde des Rajahs*, p. 163.
3. *Op. cit.*, IV, 13.
4. *Ibid.*, *op. cit.*, IV, p. 84.

bassin de cinq cents pas de long sur trois cents de large, revêtu de pierres de taille rouges, et qui a sur ses côtés vingt-huit dômes de pierre dont chacun renferme quatre sièges de la même matière. On monte à chaque pavillon au moyen d'un escalier en pierre. Au milieu de l'étang, il y a un grand pavillon haut de quatre étages dont chacun a quatre sièges. C'est le père du sultan Koueïl qui a fait construire ce bain. Il y a vis-à-vis de celui-ci une mosquée cathédrale pour les musulmans. La mosquée a des marches au moyen desquelles on descend jusqu'au bassin où les fidèles font leurs ablutions et se lavent ».

Serait-ce enfin de l'Inde que vint aux musulmans l'usage des meubles ornés d'or ou d'argent? On pourrait le croire, d'après la description faite par Ibn-Batouta[1] du cadeau fait par le sultan de l'Inde à Nassir-ed-din, prédicateur de Termedh. — « C'était une chaire en bois de santal blanc, nommé al-mokassiry. On l'orna avec des plaques et des clous d'or, et l'on adapta à sa partie supérieure un rubis magnifique. »

Les fêtes données par les sultans de l'Inde comportaient un luxe de tentures analogues à celui que déployaient les califes abbassides et les rois de Perse. Les rues étaient tendues de tapis, non seulement le long des maisons, mais encore sur le sol. On dressait sur le parcours du cortège royal des pavillons en bois, à étages, dont les coupoles et les balcons étaient tendus d'étoffes de soie brodées d'or, des chanteuses et des danseuses s'y tenaient. Des réservoirs faits au moyen de peaux de buffles et remplis d'eau dans laquelle on avait délayé « du sirop »[2] permettaient au public de se rafraîchir.

II. — ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES MONUMENTS MUSULMANS DE L'INDE

1. MONUMENTS ANTÉRIEURS A L'EMPIRE DES GRANDS MONGOLS.

La région occidentale de l'Inde, par laquelle commença la conquête musulmane, comprend des populations d'origines touraniennes qui se sont superposées à la population primitive. Ces Touraniens ou Jates se subdivisent actuellement[3] en trois groupes : 1° un

1. *Op. cit.*, III, 250.
2. Ibn-Batouta, I, p. 364.
3. G. Le Bon, *Les civilisations de l'Inde*, p. 113.

groupe musulman dans le bassin intérieur de l'Indus ; 2° le groupe Sikh dans le Pendjab, dont la religion constituée au xve siècle est un mélange singulier d'islamisme et de religions indoues, mélange qui se manifeste aussi dans l'architecture (monuments de Lahore et d'Amritsar relevant de l'art persan et de l'art jaïna) ; 3° Les Jates

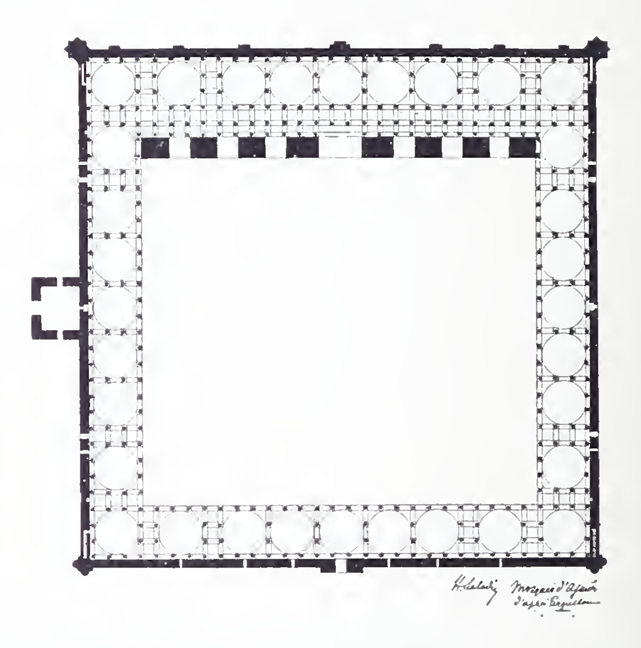


Fig. 396. — Plan de la mosquée d'Ajmir commencée en 1200, terminée sous Altamsh 1211-1236, dessin de H. Saladin, d'après Fergusson.

brahmaniques ou Vaïsayas dans le Radjpoutana, qui s'étend de l'Indus jusqu'à Agra et du sud du Pendjab aux États Mahrattes de Baroda à Gwalior. L'art radjpoute a emprunté de nombreux éléments aux arts musulmans de l'Inde.

Les Jaïnas, secte religieuse analogue au bouddhisme, attachaient une importance singulière à la construction des temples [1]. Ce sont leurs monuments qui, ou bien transformés, ou bien démolis et reconstruits ont fourni les premiers éléments des mosquées musulmanes de l'Inde. Voici comment Fergusson l'explique :

1. Contrairement aux bouddhistes et aux musulmans qui laissent leurs temples se détruire, les Jaïnas entretiennent soigneusement les leurs (Fergusson, *op. cit.*).

« Si l'on se rapporte au plan du temple de Vimala-Sap au mont Abou [1], et qu'on enlève par la pensée la principale cella et son porche au centre de la cour, et les constructions qui la précèdent du côté de l'entrée, en ne gardant que le portique qui entoure la cour et celui du fond avec ses coupoles, on a le type du plan de la mosquée, pourvu que le mur du fond soit orienté vers la Mecque » (Cf. avec la mosquée d'Ajmir fig. 396). On trouve aussi dans ces



Fig. 397. — Façade intérieure de la mosquée d'Ajmir.

monuments des éléments d'architecture qui ont été depuis fréquemment employées dans l'architecture indo-musulmane, la forme des toits, les vérandas, des coupoles. Les monuments de Chittore, ancienne capitale d'un Etat qui résista longtemps aux invasion musulmanes, contiennent, en particulier, tous ces éléments qui modifiés légèrement, donneront à l'architecture indo-musulmane un caractère si gracieux. Dans les temples de Sadri et de Vimala-Sap on trouve, ainsi que dans le Gautal de Kajurhad [2], des colonnes, des encorbellements, des arcatures singulières, que les musulmans reproduiront dans leurs édifices.

Minaret de Ghazna. — L'influence occidentale apparaît dans le

1. *History of Indian and Eastern architecture*, f. 129.
2. Fergusson, *op. cit.*

minaret de Ghazna qu'a publié Fergusson[1] et qui a pour section en plan une étoile octogonale. Ce minaret, sauf la colonne cylindrique qui le termine, ressemble à celui de la mosquée de Kodja Alam, à Ispahan ; il possède, comme les minarets ghaznévides de Perse, des ornements moulés en terre cuite d'un très beau style. Au tombeau de Mahmoud († 1000 J.-C.) des portes en cèdre, exécutées comme les menuiseries fatimites, rappellent par la sculpture de leurs rosaces étoilées les plus beaux morceaux du minbar de la mosquée de Kous (Égypte) ou des menuiseries de la mosquée Talaï-Abou-Rezzik au Caire [2].



Fig. 398. — Minaret de la mosquée du Koutab à Delhi.

Mosquée d'Ajmir (fig. 396 et 397). — La mosquée de Delhi et celle d'Ajmir (fig. 396), construites sous le règne de Kotb-ed-din-Ibek (1206), d'Altamsh (1210), et d'Ala-ed-din (1295), ne présentent pas ce caractère persan. Ce sont, pour ainsi dire, encore des monuments jaïnas. Devant le plan général, de tradition jaïna avec ses coupoles sur plan octogonal, et ses nombreuses colonnes, l'architecte a plaqué une sorte de décor de style tout différent, com-

1. *Op. cit.*, fig. 275.
2. *The book of Ser Marco Polo*... H. Yule's translat. revis. by H. Cordier, vol. II, p. 399 et 400. note 1.

posé de sept portails en arcs aigus ou dentelés, dont l'arche centrale domine les autres (fig. 397). Ces grandes arcades sont brodées d'inscriptions et d'ornementations variées, qui contrastent par leur abondance avec la sobriété de la décoration des parties intérieures en style jaïna. Il y a là des frises en caractères carrés et entrelacés, surtout au-dessus du grand portail central, qui sont de la plus grande beauté ; mais les inscriptions en caractères cursifs sont moins bien traitées. La décoration des tympans des arcs présente des ornements en rinceaux très simples et stylisés, dont la monotonie est interrompue par de petites niches à cadres rectangulaires saillants, ou par de petites rosaces en saillie. On ne peut, dit Fergusson, s'empêcher de rapprocher ces nappes de rinceaux, de celles qui décorent le palais de Machitta ou certaines parties de Sainte-Sophie à Constantinople [1]. Cette remarque est absolument juste.

Le portail central était couronné par deux minarets côtelés dont la base seule subsiste. Ces minarets se ramènent au même type que le célèbre minaret du Koutab (fig. 398).

Mosquée du Koutab à Delhi. — Le plan de la mosquée de Kotb-ed-din est analogue à celui de la mosquée d'Ajmir, mais l'édifice est en bien plus mauvais état. On y remarque également des arcades formant une sorte d'écran ogival placé devant les nefs jaïnas. Les arcs sont, comme ceux d'Ajmir, non pas appareillés en voussoirs, mais en assises superposées par encorbellement. Les inscriptions décoratives y sont moins belles, et la décoration sculptée se rapproche davantage du style jaïna. Quant aux tympans des arcs, ils renferment une décoration géométrique, il est vrai, mais d'un caractère absolument différent des ornements semblables des monuments musulmans contemporains d'Asie ou d'Afrique. D'ailleurs l'intérieur de la mosquée est nettement de style jaïna, et Fergusson, tout en insistant sur la perfection avec laquelle le travail a été fait, dit que tous ces piliers semblent avoir été remontés avec des matériaux de provenance différente, et rappelle que Cuningham a trouvé dans cette mosquée une inscription indiquant que vingt-sept temples païens ont été démolis pour en fournir les matériaux. On retrouve dans les piliers, et avec plus de richesse, mais sans les figures sculptées, la décoration de ceux du temple du mont Abou.

1. Fergusson, *op. cit.*, et Saladin (H.) : Rapport sur le palais de Machitta (*Bulletin arch. du com. de trav. hist. et scient.*, 1905).

Minaret du Koutab. — Le célèbre minaret de cette mosquée (fig. 398), terminé sous le règne d'Altamsh, est une énorme tour côtelée à cinq étages, colossale imitation des minarets d'Ajmir. il a en effet 14 mètres au moins de diamètre à la base, et avait autrefois près de 80 mètres de haut.

Pour éviter la monotonie d'aspect dans une pareille masse, l'architecte en a partagé la hauteur en plusieurs étages, accusés par de puissants balcons dont les encorbellements sont de pur style jaïna. Il en a cannelé la surface en en variant la disposition à chaque étage, puis il a rehaussé cette décoration par des lignes parallèles d'inscriptions en bas-reliefs où les réminiscences jaïnas[1] sont très fréquentes. On y a même ajouté le charme de la couleur, car les trois étages inférieurs sont en grès rouge et les autres en marbre blanc, avec deux zones de grès rouge sculpté, par étage. Fergusson rapproche ce monument (puisqu'il est isolé de la mosquée) de ces tours de victoire ou Jayas-Stambhas que les Hindous construisirent de tout temps comme emblème de la conquête.

Tombeau d'Altamsh (fig. 399). — C'est Altamsh qui termina ce minaret et qui construisit les ailes de la mosquée, dans l'angle nord de laquelle se trouve son tombeau. Celui-ci se trouve au milieu d'une salle carrée. Aux angles de grandes trompes ogivales aux voûtes formées par des encorbellements successifs de dalles, soutenaient autrefois une coupole octogonale. Les murs sont couverts d'ornements en bas-relief, inscriptions à caractères carrés, inscriptions cursives, petites arcatures, jaïnas, etc. Les arcs des baies, des niches et même de la partie qui soutenait la coupole sont découpés dans de grands encorbellements de pierre d'après les vieux procédés de l'architecture indienne. Ces procédés apparaissent encore dans les colonnes octogonales engagées qui soutenaient autrefois la coupole et qui sont, malgré leur décoration arabe, d'un aspect si particulier. L'ornementation est d'ailleurs répartie ici avec une sorte d'abondance confuse qui est loin d'être agréable, et je la trouve à ce point de vue bien inférieure à celle des monuments du Caire ou de l'Espagne. On y sent un art d'importation qui n'a pas été compris des artistes indous : les ornements sont accumulés sans discrétion, avec cette surabondance qui est une des caractéristiques de l'art indou.

1. Fergusson (*op. cit.*) pense que cette forme étoilée en plan, qui se retrouve dans beaucoup de temples jaïnas, à Mysore et ailleurs, doit être probablement d'origine indoue.

Porte d'Ala-ed-din (fig. 400). — Je préfère sous tous les rapports le portail d'Ala-ed-din (1295-1321) accolé à l'un des flancs de cette



Fig. 399. — Tombeau du sultan Altamsh (1235) dans la mosquée du Koutab à Delhi.

mosquée, symétriquement au tombeau d'Altamsh par rapport à la diagonale du plan de la mosquée. Ce porche se compose

d'une salle carrée recouverte d'une coupole. Il est surélevé de huit marches au-dessus du sol. Son soubassement est richement décoré d'ornements plats, découpés en forme d'arcatures tréflées alternées, de style arabe, encadrées d'ornements dans le style jaïna. Le portail principal s'ouvre au milieu de la façade. Il est flanqué de deux séries verticales de baies à jour au rez-de-chaussée, aveuglées ou en forme de niches, au premier étage. Les baies du rez-de-chaussée sont clôturées par des dalles de pierre repercées à jour, suivant des ornements géométriques de style arabe. Les colonnettes des baies, celles du portail principal avec leurs fûts octogonaux, leurs chapiteaux polyédriques, les bandes qui encadrent le tout sont encore de tradition jaïna, bien que l'emploi des inscriptions décoratives en arabe cursif soit ici généralisé. La construction appareillée rationnellement avec des arcs à claveaux et non à encorbellement a fait ici un progrès remarquable. Aussi Fergusson a-t-il pu considérer avec justesse et exactitude ce petit monument comme le chef-d'œuvre du style pathan à Delhi.

Le voyageur marocain Ibn-Batouta visita Delhi lorsqu'elle était dans toute sa splendeur [1]. Il vit le mur de fortifications de la ville, qui a onze coudées de largeur et dans l'épaisseur duquel on a pratiqué des chambres qui servent de magasins et de corps de garde ; la mosquée et son minbar de pierre ; près de la porte, dit-il, on a enterré trois grandes idoles de cuivre [2] que foulent aux pieds tous ceux qui y pénètrent. Il vit aussi le minaret du Koutab dont la flèche est d'un blanc de lait, et couronnée par des pommes d'or pur, et dont la porte est si large qu'un éléphant peut y entrer ; les grands bassins, en dehors de la ville, construits par Chems-ed-din-Altamsh, son palais aux deux lions de marbre placés sur deux tours, le palais du sultan Toglack couvert de tuiles dorées, le palais du sultan Mohammed avec ses salles d'audience ; celle qui se nommait Hezar-Soutoun (les mille colonnes) était soutenue par des colonnes de bois vernissé supportant un plafond en bois peint d'une façon admirable. C'est auprès de ce palais que se faisaient des revues dont la description montre le luxe extraordinaire des sultans de l'Inde. Il décrit le trône du roi, placé au milieu d'une tente merveilleuse, soutenue par de nombreuses colonnes et entourée de tous côtés par

1. *Op. cit.*, III, 97.
2. Ces idoles provenaient de l'ancien temple ou Bondh Khané que remplaça la mosquée.

des coupoles et des pavillons. On forme, dit-il, des arbres artificiels avec de la soie de diverses couleurs et où les fleurs sont aussi imitées. On les distribue en trois rangées dans cette salle d'audience et l'on place partout, entre ces arbres, des estrades d'or surmontées d'un coussin recouvert de sa housse. Le trône magnifique qui est

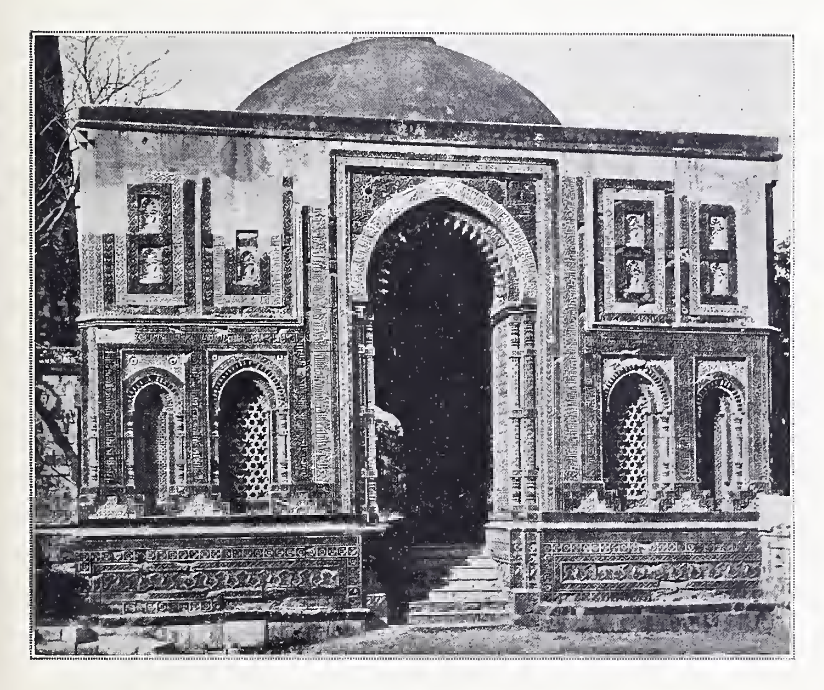


Fig. 400. — Portail d'Ala-ed-din à Delhi.

dressé sur le devant de la salle est entièrement d'or pur, les pieds sont incrustés de pierres précieuses, il a de hauteur vingt-trois empans, et de largeur, moitié environ, etc...

Tombe de Schere-Chah à Chahabad. — Après le règne d'Ala-ed-din le style des monuments devient plus sévère (tombeau de Toglack à Delhi), les tombeaux des souverains de cette dynastie au vieux Delhi, à Chepry près de Gwalior, le Baraya Kund à Bénarès cités par Fergusson, et surtout le tombeau de Schere-Chah à Chahabad près de Sasseram, sont des monuments d'une beauté remarquable. Ce dernier, bâti sur plan octogonal, est situé au milieu d'une grande terrasse carrée cantonnée de dômes aux

angles, et reposant sur un énorme soubassement du sommet duquel partent quatre escaliers qui permettent de descendre à l'étang qui entoure le monument. Dans les mosquées de cette région les minarets, quand il y en a, sont toujours isolés. A Jaunpore les mosquées ont des salles voûtées à grands arcs, mais aussi des portiques jaïnas à plates-bandes et à colonnes, avec corbeaux, architraves, et chapiteaux dérivant de l'emploi du bois. Ces deux styles ne se fondent pas bien encore. La mosquée de Jaunpore a un plan singulier, car la cour de la mosquée n'a que trois côtés. Dans le Guzarat l'esprit indou n'a pas disparu dans la conquête musulmane, mais sur ces nouveaux programmes l'art national a pris une ampleur inaccoutumée (mosquée Jumma à Ahmedabad, mosquée de la reine à Mirzapour, mosquée d'Ahmed Gund-Bush à Sirkeï). Cependant les minarets ont encore une certaine lourdeur. Les tombes dérivent toujours des constructions jaïnas, mais ne sont que des coupoles octogonales soutenues par des portiques plus ou moins multipliés.

Dans le Bengale, on voit paraître d'assez bonne heure ces toitures courbes en forme de segment de tore coupé par quatre plans verticaux qui, du Bengale, se répandirent dans toute l'Inde du nord-ouest. Dans certaines parties du Bengale, comme à Gour, par exemple, l'architecture de brique revêt un caractère de force absolument remarquable (mosquée Kedim-el-Ressoul à Gour). La mosquée Adina à Maldat est au contraire plus élégante, sur un plan rectangulaire allongé dans un sens parallèle au mur du mihrab.

La grande mosquée de Kalburga est construite à jour de tous côtés et c'est certainement une des plus originales de l'Inde, avec ses arcades et ses dômes. On sent déjà que l'architecture a presque complètement abandonné les traditions de la construction par encorbellement pour adopter avec toutes ses conséquences l'emploi des arcs et des voûtes. On voit de plus en plus l'influence des méthodes occidentales qui pénétraient peu à peu le pays : ainsi à Gwalior, le palais du roi Mah-Mandir, qui n'était pas musulman (fig. 401), reproduit déjà bien des formes d'art musulman et est décoré de faïences de couleur dont l'emploi venait à coup sûr de Perse. Ce palais date de la fin du XVe siècle et Baber en vit encore les coupoles recouvertes de dômes en cuivre doré, d'origine persane également.

Il en est de même des monuments élevés à Bijapour au XVIe et

au XVII[e] siècle. Les princes de Bijapour ne perdirent leur indépendance qu'en 1660 [1].

Le premier sultan de Bijapour était un fils d'Amurat II, d'Anatolie [2], et était par conséquent un turc pur. Il commença par être officier des gardes du corps à Bidar et parvint, à force d'énergie,



Fig. 401. — Palais du roi Mah-Mandir à Gwalior.

à détrôner Dustar Dinar en 1501 et à fonder une dynastie. C'est sous son arrière-petit-fils Adil-Chah que se sont élevés les plus beaux monuments de Bijapour. Peut-être doit-on penser avec Fergusson que le style occidental de ces monuments est dû à ce que Yussef-Khan et ses successeurs étant d'origine turque auraient fait venir à leur cour des artistes persans ou turcs. Quoi qu'il en soit ces édifices se distinguent des précédents par la franchise des partis et l'ampleur des conceptions [3].

La grande mosquée, commencée par Ali-Adil-Chah, a un plan

1. Époque où Aureng-Zeyb s'empara de Bijapour.
2. Fergusson, *op. cit.*
3. Hart, A. Cumings and J. Fergusson, *Architecture at Beejapoor*.

analogue à celui de la grande mosquée de Kalburga, mais elle est plus complète et plus savamment disposée. Son dôme principal, qui repose sur huit arcs entrecroisés à la mode persane, placé au milieu du sanctuaire, domine le mihrab. Les ailes de la mosquée sans clôture antérieure (de même qu'à celle de Kalhurga) sont terminés par deux énormes minarets à base octogonale qui précèdent ainsi d'une façon magistrale l'ensemble de la composition.

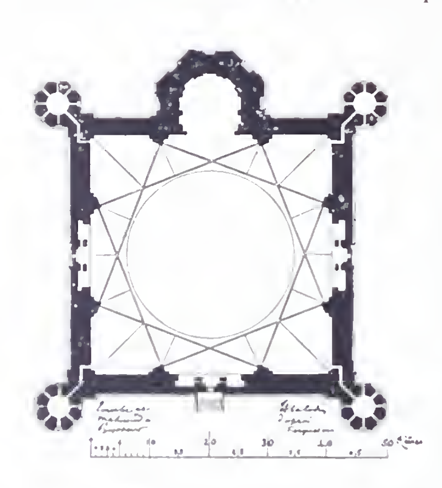


Fig. 402. — Tombeau de Mahmoud à Bijapour, dessin de H. Saladin, d'après Fergusson.

Tombeau de Mahmoud à Bijapour (fig. 402). — Le monument le plus remarquable de Bijapour, est le fameux tombeau de Mahmoud (1626-1660), dont l'énorme coupole est soutenue par huit arcs persans entrelacés et dont les dimensions exceptionnelles sont aussi étonnantes que la construction en est hardie. C'est une conception agrandie de la coupole de la grande mosquée de Bijapour. Elle mesure intérieurement environ quarante mètres de diamètre, c'est-à-dire qu'elle est plus grande que le Panthéon de Rome [1]. La naissance des arcs et des pendentifs est à seize mètres du sol, et au-dessus de ces arcs entrecroisés un encorbellement intérieur très saillant, par une ingénieuse et audacieuse innovation, contrebalance une partie de la poussée du dôme contrebutté d'un autre côté aux angles du monument, par quatre tourelles octogonales montant de fond.

Ce dôme a environ cinquante-cinq mètres de hauteur sous clef. La décoration intérieure est très simple, mais l'effet produit par cette simplicité même ne s'en accorde que mieux avec la grandeur du monument. L'architecture des empereurs mogols influa sans doute sur le style des monuments de Bijapour. Dès le règne de Baber (1494-1531), contemporain de l'établissement de la dynastie

1. Fergusson, *op. cit.*

de Bijapour, en effet l'influence des arts persans, puis celle des architectes turcs, pénétrait dans l'Inde du nord-ouest [1].

Monuments du Sindh. — Les monuments de la province nommée Sindh, région qui sépare l'Inde de l'Afganistan, sont relativement peu connus. Ceux qui ont été superficiellement et imparfaitement décrits par les voyageurs sont en briques avec applications de briques émaillées et de faïences avec des dômes bulbeux, des arcs aigus, et paraissent appartenir d'une façon presque complète au style persan, comme le sont d'ailleurs les monuments voisins de Hérat et de Candahar. C'est ce que confirme Fergusson lorsqu'il parle des monuments de Tatta et du tombeau de Nawab-Emir-Khan, élevé sous le règne de Chah-Jehan ou dans les années qui suivirent, c'est-à-dire de 1632 à 1640.

2. MONUMENTS DES GRANDS MOGOLS.

On peut dire qu'au XVI[e] siècle, la Perse a joué, relativement à l'art ottoman et à l'art indou, le même rôle que l'Italie du quattrocento et de la Renaissance vis-à-vis de la France et de l'Espagne.

L'art persan, pour l'Inde comme pour la Turquie, a été une sorte de thème sur lequel ont brodé les artistes de ces pays avec leurs idées particulières, et en se servant de procédés différents de ceux des Persans. Mais, si l'art persan n'a été pour les Turcs qu'un élément décoratif à greffer sur un plan byzantin, il a été plus que cela pour les arts indous, ce qui se comprend à mon avis, très facilement, si l'on veut bien se rappeler qu'à la cour de Tamerlan la culture artistique et littéraire était presque exclusivement persane. D'un autre côté la vallée de l'Indus peuplée de peuplades aryennes était à moitié persane de traditions et de nationalité.

Les musulmans avaient apporté déjà dans l'Inde un goût pour les lettres, les arts et les sciences, tout différent de celui qui y existait auparavant. L'établissement de l'empire mogol, par sa puissante organisation, et surtout par la remarquable intelligence d'Akbar

1. On sait que des élèves du célèbre Sinan furent appelés, au commencement du XVI[e] siècle, par le sultan Baber, pour élever ses monuments de Delhi, d'Agra, de Cachemire. Un de ses élèves favoris, le maître Youssef, construisit des palais et des mausolées pour les souverains mogols (Cf. *supra* Montani, *Architecture ottomane*, p. 6).

continua, en l'accentuant, la modification que l'islamisme avait déjà apportée à l'art des provinces septentrionales de l'Inde.

Baber, qui était monté sur le trône en 1494, ne s'empara d'Agra qu'en 1526. Son fils, Houmayoun, dont l'intelligence et la culture étaient au moins égales à celles de son père, eut à lutter contre de si grandes difficultés qu'il ne laissa pas de monuments bien importants. Son règne fut d'ailleurs, pour ainsi dire, interrompu un moment par les victoires de Schere-Chah et de son fils Sélim. Le style de cette époque est encore sobre et élégant. Sous le règne d'Akbar, au contraire, il prend à la fois une énergie et une splendeur remarquables tout en gardant une grande originalité. La grâce et l'élégance persanes, qui triompheront sous ses successeurs dans les monuments d'Agra et de Delhi se mélangent à la fermeté du style pathan [1] et du style jaïna. Quoique Baber ne nous ait pas laissé de grands monuments authentiquement datés, on sait, par ses mémoires [2], combien il employait d'ouvriers dans ses travaux de Sikri, Biana, Agra, Gwalior, Dhulpour, etc.

Les monuments élevés sous le règne d'Humayoun sont probablement analogues à ceux de son contemporain et rival Schere-Chah à qui Fergusson attribue la construction de la mosquée du Purana Kilah ou forteresse de Delhi, et les murs de la ville que Houmayoun fit reparer (en 1553). Dans cette mosquée terminée par Schere-Chah en 1541, on voit déjà employées ces mosaïques de marbre de couleur qui prendront plus tard, dans les monuments d'Agra et de Delhi, un développement si remarquable. Il en est de même d'une partie du palais d'Agra qu'y vit autrefois Fergusson, et qui a été démoli en partie depuis.

Monuments d'Akbar. — Akbar qui régna près de cinquante ans, et fut certainement le plus remarquable des empereurs mogols, avait un esprit d'un libéralisme bien remarquable pour son temps. Il traitait sur un pied d'égalité complète ses sujets musulmans ou indous et semble avoir cherché, à un moment donné, par une tolérance réciproque, à en faire une nation homogène. Cette fusion, qu'il ne put produire dans les esprits, il la réalisa peut-être dans le style de ses monuments, dont les plus remarquables sont ceux de Futtipore, la ville de la Victoire (aujourd'hui Futtipore-Sikri).

Si le mausolée qu'il eleva à Delhi pour son père Houmayoun est

1. Les Pathans construisaient comme des géants et sculptaient comme des orfèvres (Fergusson, *op. cit.*).

2. *Mémoires de Baber*, traduits par Erskine.

un monument persan où l'esprit traditionnel de l'Inde ne se trahit que par l'emploi de la pierre colorée et du marbre [1], les monuments de Futtipore sont encore plus indous que persans comme structure, et les architectes qui les ont élevés ont fait preuve d'un talent et d'une originalité remarquables.

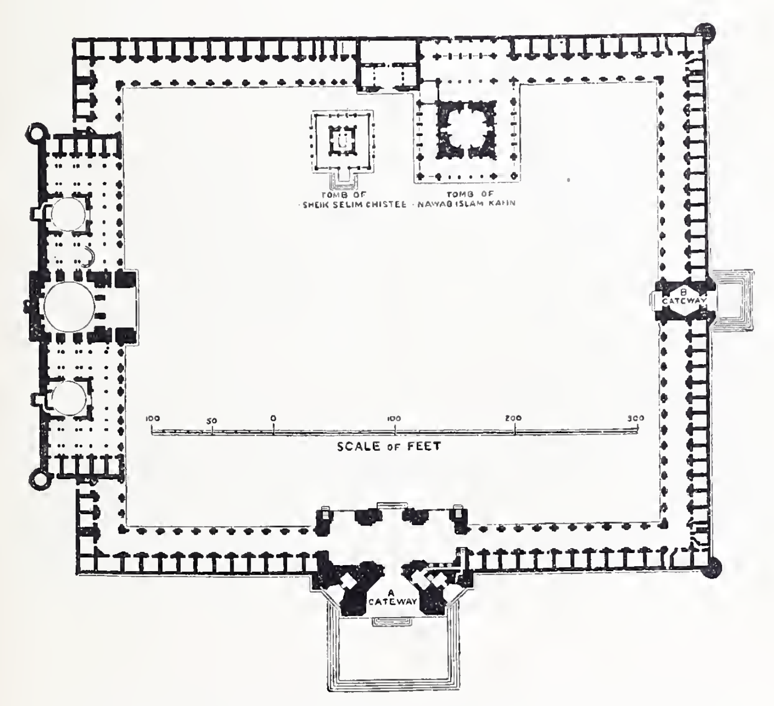


Fig. 403. — Plan de la mosquée de Futtipore-Sikri, d'après Fergusson.

Mosquée et monuments de Futtipore. — Le plus splendide est la mosquée (fig. 403) qui contient les deux tombeaux de Selim-Chisti et de Nawab-Islam-Khan.

On pénètre dans cette grande enceinte par une porte triomphale (fig. 404) qui est la partie la plus persane de tout cet ensemble. Ce magnifique portail, dont la voussure mesure vingt et un mètres sous

1. Nous ne trouvons plus, dans ces monuments, l'emploi généralisé de la faïence qui rappelle si bien, en Perse et dans le Turkestan la décoration des tapis et des tentures ; l'art indo-musulman est, par l'emploi de la pierre et du marbre, plus architectural, ce que nous avons déjà remarqué aussi pour l'art turc.

clef [1], est en marbre rouge et blanc. Il est couronné par une sorte de galerie à jour surmontée de petites coupoles, derrière laquelle se dressent d'autres coupoles plus grandes, d'une silhouette ana-



Fig. 404. — Grand portail de la mosquée de Futtipore-Sikri.

logue à celle des coupoles jaïnas [2]. La hauteur de cet édifice est de trente-six mètres au-dessus du sol du grand perron qui compte cent cinquante marches. Ce porche, comme il est aisé de le voir sur le plan, est à lui seul un véritable monument, avec sa grande salle intérieure qui donne accès dans les portiques de la cour et dans la cour elle-même. En face et de l'autre côté s'élèvent les tombeaux que j'ai mentionnés ; celui de Sélim Chisti est en tout

1. Rousselet, *L'Inde des Rajahs*, p. 339.

2. J'emploie ce mot Jaïna pour désigner l'architecture indoue de toute cette région N.-O., quoique, d'après la remarque très judicieuse du Dr G. Le Bon, cette dénomination soit impropre puisqu'il y a des monuments brahmaniques (comme ceux de Khajurao) qui sont construits dans ce style.

marbre blanc, avec ses baies fermées de grandes dalles minces ajourées de merveilleuses découpures.

A droite, s'élève la mosquée proprement dite composée d'un sanctuaire central (analogue, comme plan, au sanctuaire de la mosquée Djouma à Ispahan); de chaque côté du sanctuaire se trouvent deux petites mosquées ayant chacune leur sanctuaire cen-



Fig. 405. — Palais des Audiences ou Diwan-i-Am à Futtipore-Sikri.

tral, où l'on prie les jours de la semaine ; le vendredi, la prière se dit dans le grand sanctuaire du milieu. Deux minarets sur plan circulaire s'élèvent aux deux angles postérieurs de l'édifice. Le mihrab est [1] décoré de merveilleuses mosaïques en marbre de couleur. Sur deux kilomètres de long s'étendent ensuite les palais de l'empereur, son harem et les palais des ministres et des grands seigneurs.

Parmi ces palais on distingue celui de la sultane turque (Roumi sultani, fille d'un sultan de Constantinople) dont la décoration semble absolument empruntée à celle des monuments en bois sculpté (fig. 406). Ce petit palais donne, d'un côté, sur des jardins et, de l'autre, sur un grand bassin entouré de gradins et au milieu

1. Publié par G. Le Bon, *Les civilisations de l'Inde*, fig. 257.

duquel une plate-forme carrée est reliée aux côtés par des passerelles de pierre. Je ne peux pas énumérer ici toutes les autres constructions de Futtipore, mais je ne puis oublier le charmant Palais



Fig. 406. — Détail du palais de la sultane turque à Futtipore-Sikri.

des Audiences ou Diwan-i-Am (fig. 405) qui donne sur la cour du Patchisi et sur une autre cour entourée de colonnades.

Avec ses coupoles, les balustrades de ses terrasses et ses toits saillants qui projettent de belles ombres sur les murs, son balcon délicat à colonnettes et à auvent, ses murs percés de rares fenêtres,

ce petit édifice est un type complet de cette architecture si originale que n'a pas encore déformée l'imitation servile du style persan.

Cette imitation, comme je l'ai dit, se voit déjà dans la mausolée d'Houmayoun, mais elle est encore plus sensible dans la porte du mausolée d'Akbar à Secundra (à deux milles d'Agra).

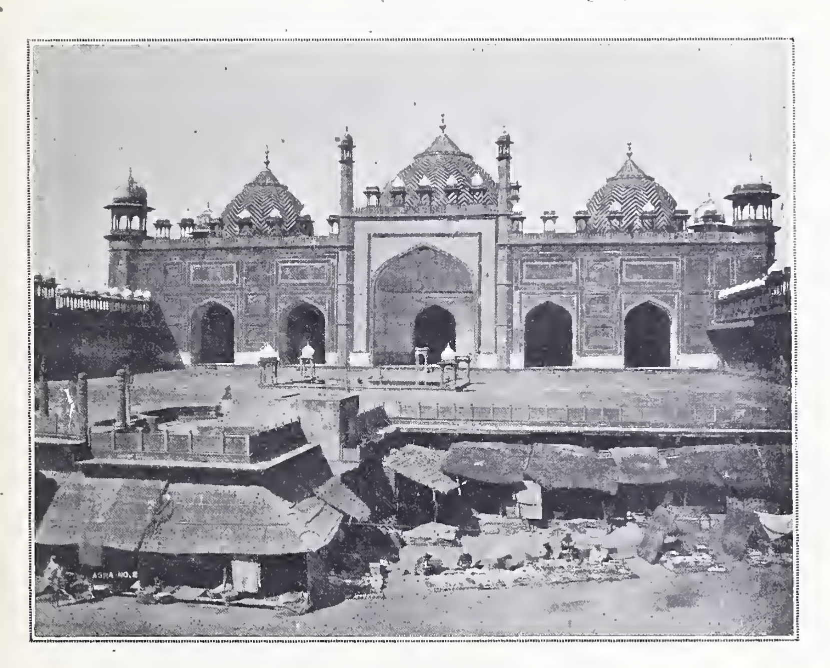


Fig. 407. — Grande mosquée à Agra.

Tombe d'Akbar à Secundra. — Ce mausolée qui s'élève sur trois étages successifs par de grandes terrasses carrées superposées n'est pas persan comme la porte d'entrée. Il paraît plutôt dans sa forme générale qui est une sorte de pyramide d'édifices, avoir été inspiré par l'imitation de monuments bouddhistes [1]. Il s'élève au milieu d'un grand jardin, comme d'ailleurs le tombeau d'Houmayoun, le Tadj-Mahal à Agra, etc. Les princes mogols, comme le font également remarquer Fergusson et Rousselet, aimaient à construire leurs tombeaux de leur vivant ; ils en faisaient le motif principal de la décoration de grands jardins ornés de canaux de

1. Fergusson, *op. cit.*

marbre, de fontaines jaillissantes, d'arbres de toutes espèces et de parterres de fleurs. Pendant la vie du souverain, l'édifice se nomme Barrah-Durrie ou salle de fêtes; il s'en sert pour donner des réceptions, festoyer avec ses amis, et ce n'est qu'à sa mort, lorsqu'il y a été enterré, quelquefois avec une de ses favorites, que la destina-

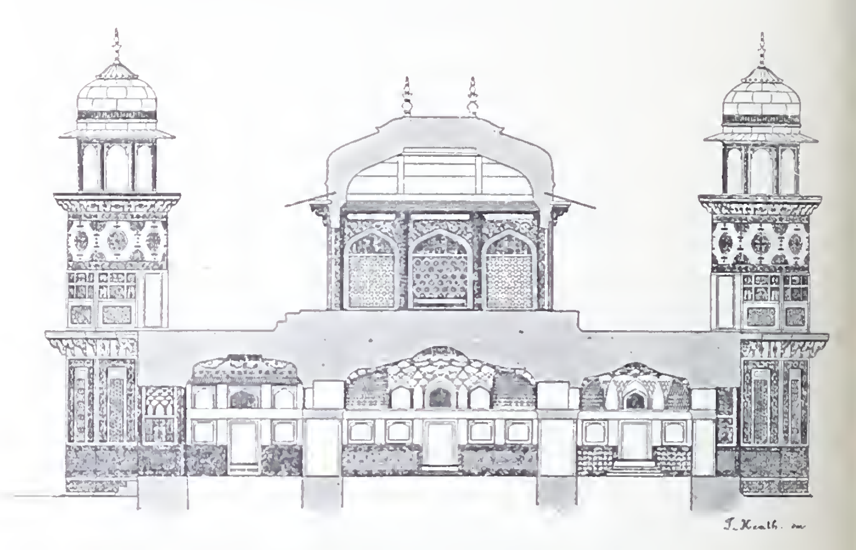


Fig. 408. — Coupe du tombeau d'Itimad-ed-daula à Agra.

tion du monument change, et que les prières des prêtres chargés de l'entretien du tombeau remplacent les orchestres des fêtes royales.

Grande mosquée d'Agra. — La grande mosquée d'Agra est due à Akbar (fig. 407). Elle est tout en grès rouge avec quelques parties en pierre rose ou en marbre blanc. On y retrouve, comme couronnement, ces nombreuses tchatrias ou petites coupoles jaïnas que nous avons déjà remarquées au-dessus de la grande porte de la mosquée principale de Futtipore. Aux extrémités octogonales sont des dômes plus élevés. Le portail lui-même est cantonné de deux minarets très élancés, et au-dessus des trois sanctuaires [1] s'élèvent trois coupoles inégales striées de zigzags alternativement blancs et rouges. Il y a encore dans les lignes de cette mosquée une certaine

1. Cette disposition, analogue à celle des mosquées de Mandu, Mirzapore, Jaunpore et Futtipore, est assez singulière : il semble que cette trinité de sanctuaires est un souvenir involontaire de la trinité des temples indous.

ressemblance avec l'architecture de Futtipore. Cette ressemblance n'existe plus dans les édifices de Jehanghir et de Chah-Jehan. La mosquée d'Agra a été terminée par Jehanghir, mais le plus bel édifice de son règne est la grande mosquée de Lahore.

Mosquée de Lahore. — Construite par le vizir de Jehanghir, elle est entièrement de style persan, avec des mosaïques



Fig. 409. — Vue d'ensemble du tombeau d'Itimad-ed-daula à Agra.

et des carreaux de faïence. Le tombeau, où Jehanghir était enseveli avec sa femme l'impératrice Nour-Jehan, a disparu en partie car les Sikhs en ont démoli les parties les plus intéressantes pour en orner leur temple d'Amritsar. On attribue à ce même souverain la construction d'une ville neuve à Decca, dont les monuments en briques recouvertes de stuc (seuls les piliers et les corbeaux sont en pierre) rappellent les plus beaux monuments de Delhi et d'Agra.

Tombeau d'Itimad-ed-daula à Agra. — La tombe d'Itimad-ed-daula à Agra (fig. 408 et 409) fut élevée en 1610 par Jehanghir à la mémoire de son beau-père Kwaji-Aéïas, trésorier de l'empire. Cette tombe mesure dix-huit mètres de côté sur seize mètres de hauteur. La coupe et la vue d'ensemble per-

mettent d'en comprendre la disposition. Une plateforme rectangulaire cantonnée de quatre tours couronnées de pavillons à jour reçoit le tombeau ou plutôt la chapelle funéraire, écrin de marbre incrusté de pierres précieuses et dont les baies sont closes par des dalles minces de marbre ajouré. Cette chapelle ne contient qu'un sarcophage d'apparat, le véritable tombeau se trouve dans la salle inférieure [1]. Le mélange de l'architecture persane et de l'architecture indoue est si complet dans ce petit monument qu'il donne l'impression d'un style original et inédit. Ce charmant tombeau est situé au milieu d'un jardin décoré d'arbres magnifiques. Le mausolée lui-même est tout en marbre blanc, et le décor est de mosaïques en pierres dures de toute couleur, agates, onyx, jaspes, cornalines [2], etc., etc. Ce genre de travail fut importé à la cour des Mogols par des artistes florentins [3]. Il consiste à graver en creux les ornements dans le marbre blanc, puis à incruster dans les cavités ainsi obtenues des pierres de couleur, procédé fort différent de la mosaïque [4].

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, des architectes turcs avaient déjà travaillé pour les empereurs mogols; je n'ai pas pu retrouver d'indications relatives à la nationalité de l'architecte Isa-Mohamed qui à la suite d'un concours fut chargé de la construction du Tadj-Mahal d'Agra; mais on sait que le sultan Méhémet IV envoya à Chah-Jehan un architecte pour construire à Ahmedabad la coupole de Nour-Mahal [5]. Il y a donc eu à coup sûr une influence de l'esprit presque classique des grands architectes turcs du XVIe siècle sur l'art de l'Inde, mais avec des programmes bien plus étendus et des ressources incomparablement plus considérables que celles dont pouvaient disposer les sultans de Constantinople. C'est probablement à une influence occidentale, turque et persane, que l'on doit la modification radicale du style indo-musulman sous Chah-Jehan. Le style se simplifie et il est caractérisé,

1. Cette salle inférieure, qu'on voit figurée dans la coupe, est entièrement décorée en style persan, avec un sarcophage doré orné de dessins noirs et blancs, la plinthe des murs est rouge, le soubassement bleu et au-dessus de celui-ci sont figurées des arcatures décorées de bouquets de fleurs. Les stalactites des voûtes, à fonds rouges et blancs, bleus ou noirs et blancs et violets, sont redessinées en or.

2. Ce procédé de décoration est exclusivement employé dans les monuments que Chah-Jehan fit élever à Agra et à Delhi.

3. J'ai trouvé à Tunis, dans le palais du Bardo, certaines allèges de fenêtres exécutées de cette façon, probablement par des esclaves italiens.

4. A Damas, au XVIIe et au XVIIIe siècle, on a exécuté des travaux analogues à l'aide de mastics colorés incrustés dans la pierre ou le marbre.

5. Hammer, *op. cit.*, t. XI, p. 387.

comme on le voit dans les monuments suivants, par l'application des formes de l'architecture persane à la construction en marbre, c'est-à-dire à la construction en grand appareil. Ces formes persanes appareillées en marbre, nous ne les avons guère trouvées à Cons-

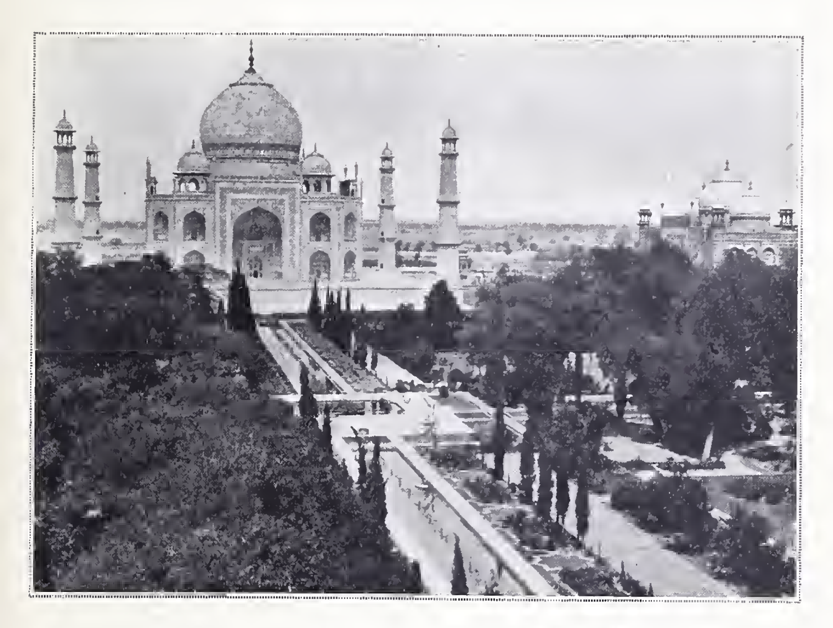


Fig. 410. — Vue d'ensemble du Tadj-Mahal à Agra.

tantinople que dans la forme des baies. Ici le plan et les élévations sont de style persan, un peu simplifié, un peu arrondi.

Le Tadj-Mahal à Agra. — Il semble que la main d'un architecte européen a tracé les symétries exactes et les profils peut-être trop réguliers de ce monument. Un Français, Austin [1] ou Augustin de Bordeaux, dit-on, aurait dirigé l'exécution de toutes ces incrustations de pierres précieuses qui décorent le Tadj-Mahal, intérieurement et extérieurement. Il n'est pas possible de se rendre compte sur la fig. 410 de la délicatesse de la décoration mais on peut, dans les détails de la fig. 411 qui représente la clôture ajourée entourant les tombes impériales, apprécier tout le charme de cet art qui, en effet, allie l'élégance florentine à la richesse orientale.

1. Il fut surnommé par les indous Nadir-el-Asseur, prodige du siècle.

Le Tadj-Mahal (fig. 410, 411), construit par Chah-Jehan pour servir de tombeau à sa femme l'impératrice Moumtaz-Mahal, fut commencé en 1630 et terminé en 1647. Vingt mille ouvriers y travaillèrent pendant dix-sept ans, le gros œuvre demanda quarante mille charrois de marbre du Radjpoutana et de grès rose. On

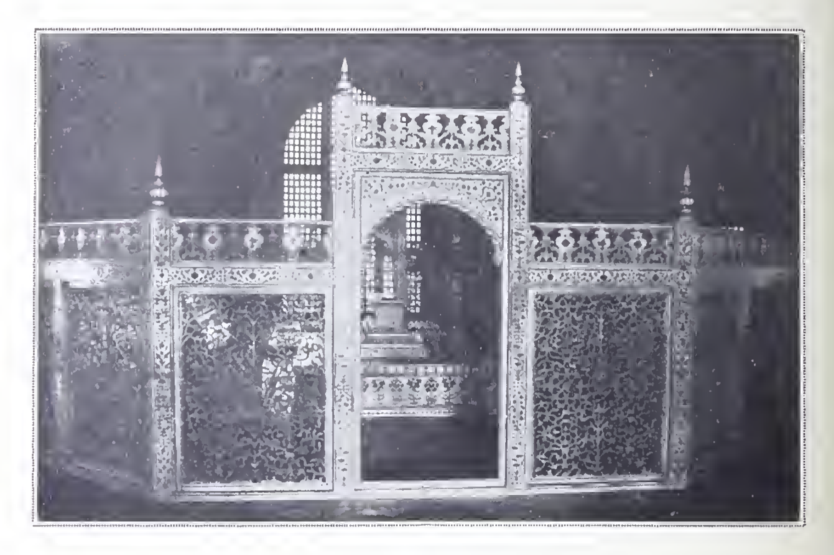


Fig. 411. — Détail intérieur du Tadj-Mahal à Agra.

mit à contribution tous les pays célèbres par la beauté de leurs pierres dures pour fournir les éléments de sa décoration [1]. Le monument coûta en tout soixante millions.

Son croissant doré s'élève à deux cent soixante-dix pieds au dessus de la Jumna ; la plateforme en grès rouge qui supporte le monument mesure deux cent cinquante mètres de long sur cent dix de large. — Au-dessus s'élève une terrasse carrée de quatre-vingt-quinze mètres de côté, cantonnée de grands minarets (coniques sur plan circulaire), et portant à son centre le monument principal sur plan octogonal irrégulier. Ce plan est à la vérité plutôt un plan carré aux angles abattus [2], qu'un plan octogonal. Au centre est la salle du tombeau, octogonale avec de grandes

1. Rousselet, *op. cit.*, p. 314.
2. C'est, en bien plus grand, un parti analogue à celui du tombeau de l'empereur Houmayoun à Delhi.

niches et des portes correspondant les unes aux salles accessoires des angles, les autres aux porches dont sont percées les faces longues de l'octogone. Tout l'intérieur est en marbre blanc, décoré de frises, de bandeaux d'ornements incrustés et de grandes inscriptions arabes en caractères de marbre noir sur fond blanc.

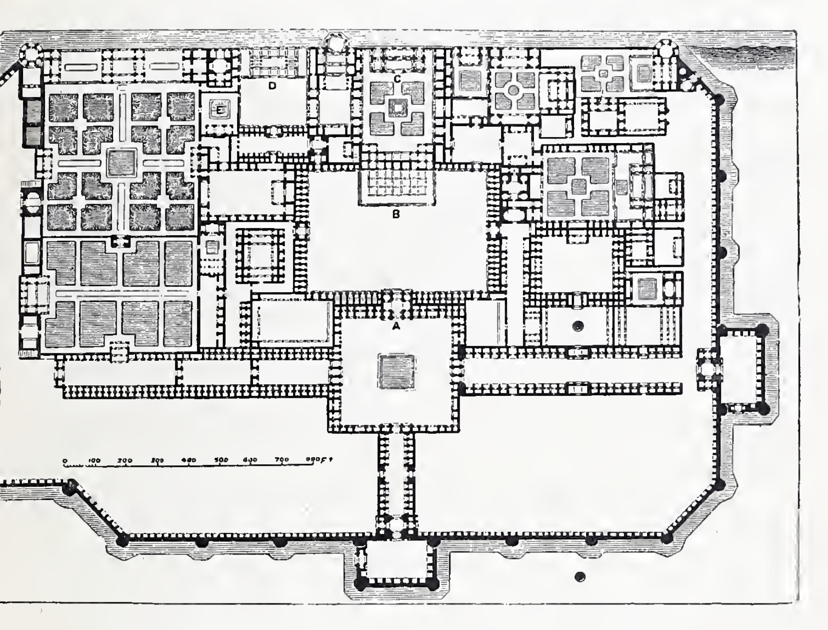


Fig. 412. — Plan du palais de Delhi d'après Fergusson.

Les grandes voussures persanes des porches sont à stalactites, leur encadrement est complété par deux colonnes octogonales de marbre blanc incrusté de chevrons et de bagues de marbre de couleur rappelant les petits minarets du porche de la grande mosquée [1] d'Agra. Des clôtures ajourées en marbre et en bois ornent les baies, mais ses portes d'argent n'existent plus, les Jâts de Souradj Mall en 1761 après la défaite des Mogols à Panipat les ont enlevées ainsi que le trésor du Tadj. Quinze ans plus tard les Mahrattes arrachèrent les pierres précieuses des mosaïques. Mais depuis, les Anglais l'ont restauré et l'entretiennent avec soin.

1. Ces minarets de porche dont nous avons déjà parlé à propos de la grande mosquée d'Ajmir.

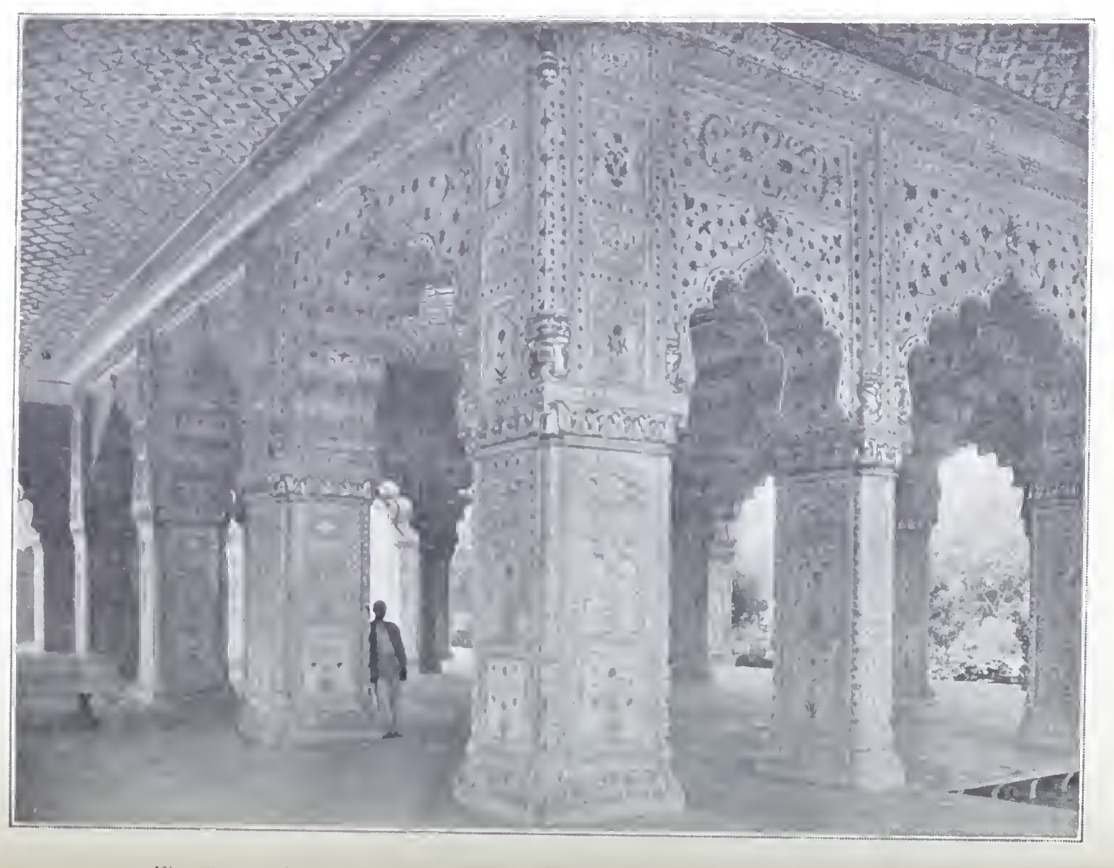


Fig. 413. — Salle d'audience des empereurs mogols au palais de Delhi (1638).

L'intérieur, la voûte, les pierres tumulaires sont incrustés de marbre et de pierres précieuses formant des rinceaux, des frises, des bouquets fleuris, des fruits, des oiseaux en pierres dures.

L'harmonie générale en blanc et or, avec des écoinçons aux portes, de tonalité bleue et rouge, est bien dans le goût local,

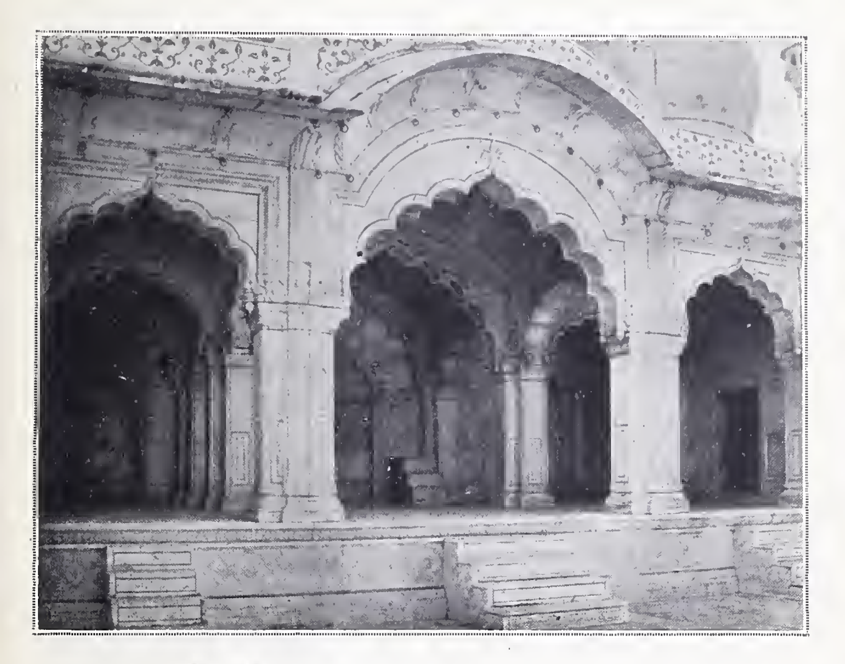


Fig. 414. — Mutti-Musdjid ou mosquée de la Perle dans le palais impérial de Delhi.

puisque maintenant encore des broderies délicieuses en or et en couleur sur fond de soie blanche se fabriquent à Agra.

Le Tadj n'est que le centre de la composition, il est au milieu de jardins splendides qu'ornent des bassins et des canaux de marbre animés par des jets d'eau. L'entrée du jardin est déjà, par elle-même, un monument, avec sa grande façade de grès rouge dont l'harmonie un peu sévère est rehaussée par des bandes et des cordons de marbre blanc et des tympans de mosaïques de marbre et d'onyx.

A l'extrémité occidentale des jardins se trouve placée dans l'axe du Tadj une mosquée élégante en marbre de couleur et à l'est un

monument symétrique nommé le Jawab où l'on donne des fêtes encore de nos jours. On voit donc que, par l'ampleur de la composition et par la symétrie, ce plan est presque de conception classique.

Palais de Delhi. — On peut porter le même jugement sur le palais des empereurs mogols à Delhi.

Ce palais (fig. 412-413-414) qui rappelle celui de la forteresse d'Agra est en partie détruit. Fergusson en a donné un plan (fig. 412) dressé d'après des documents indigènes. Le monument a été construit sous Chah-Jehan (1628-1638) et, comme on le voit, conçu d'un seul jet. Il est précédé d'un grand porche avec cour intérieure et d'un grand vestibule aboutissant à une première cour carrée A qui n'est pas sans présenter une analogie frappante avec les plans persans (notamment celui du medressé et du caravansérail Medéré-i-Chah à Ispahan). De part et d'autre de cette cour A s'étendent deux grands bazars non voûtés. En face de l'entrée se trouve la salle de musique, ou Noubat-Khané, par laquelle on pénètre dans la seconde cour qui mesure plus de cent cinquante mètres de longueur sur plus de cent de profondeur, et sur laquelle débouche la grande salle d'audience B ou Diwan-i-Ams dont la fig. 413 nous donne une vue intérieure. C'est au milieu de cette salle que se trouvait le célèbre trône des paons [1].

Ce palais magnifique contenait encore d'autres salles merveilleuses, des appartements privés, des bains très bien conservés dallés de marbre et décorés d'incrustations et une charmante petite mosquée, la mosquée de la Perle, Mutti-Musdjid, toute en marbre blanc (fig. 414). Cet art complet et splendide d'une cour si puissante influa grandement sur celui des royaumes indous non musulmans. Par

1. Cette salle, dont l'extérieur est tout en marbre blanc, a une décoration intérieure d'une richesse inouïe, les piliers, les arcs, les cordons des voûtes sont brodés d'incrustations de pierres dures, lapis lazuli, onyx, sardoines. Le plafond, d'après Tavernier, était revêtu d'un tissu d'or et d'argent d'un travail admirable qu'il avait évalué à 27.000.000 de francs. Le trône des paons, merveille des merveilles, mesurait 2 mètres sur $1^{m}50$. C'était une estrade dont le dossier revêtu d'émaux délicats figurait une queue de paon ; un dais massif, bordé d'une épaisse et longue frange en perles fines et reposant sur douze colonnes d'or couvrait l'arrière du trône dont l'avant était abrité de deux vastes parasols à manche d'or incrustés de diamants et dont les franges étaient en perles. Il fut enlevé aux empereurs de Delhi par Nadir-Chah en 1739. — On peut se rendre compte de la beauté de ces travaux d'orfèvrerie par le trône d'or émaillé de style indou qui est au trésor impérial de Constantinople et a été pris par Mourad IV, sur les Persans, dans sa campagne de Bagdad. Le Dr Le Bon a donné du palais une vue en couleurs (*Les Civilisations de l'Inde* p. 605), qui permet de se faire une idée de la richesse inouïe de la décoration.

l'examen de Jeypore, ville radjpoute élevée en 1728 sur un plan régulier par le roi Jey-Sing on saisit cette influence. Les portes (fig. 415) du palais sont de ce style jaïno-persan si délicat et si élégant. Le Diwan-i-Khané est un véritable chef-d'œuvre presque absolument persan. Enfin à Amritsar (fig. 416) le temple d'or,



Fig. 415. — Porte de Jeypore.

qui s'élève au milieu d'un merveilleux étang et qui a été enrichi des dépouilles du tombeau de Jehanghir, montre que les Sikhs, malgré leur haine des musulmans, ont su mettre à profit les enseignements de leurs architectes.

Cette merveilleuse floraison artistique n'eut qu'une durée éphémère, les mausolées de Golconde sont lourds, d'une forme bizarre, avec des minarets ou tourelles exagérées terminées par une sorte de lanterne plus large que le minaret même et que couronne encore une coupole bulbeuse lourde et d'un aspect désagréable. Dès que la puissance des Mogols fut pour ainsi dire détruite par la mort d'Aureng-Zeyb, de nombreux royaumes s'élevèrent sur ses débris, mais la cohésion que l'empire mogol avait donnée à l'Is-

lamisme indou disparut et une décadence irrémédiable commença.

Résumé. — L'architecture indo-musulmane peut être considérée sous le double rapport indien et exotique. L'architecture jaïna, art indigène ayant atteint une perfection de conception et d'exécution très avancée, a d'abord été adaptée aux exigences du nouveau culte et ne s'est modifiée que peu à peu en gardant ses caractères essentiels de construction traditionnellement apparentée



Fig. 116. — Le temple d'or à Amritsar.

aux méthodes de construction en bois par empilage ou encorbellement.

Les modifications de l'art jaïna se sont faites chez les musulmans surtout par une simplification, une correction de plus en plus grande et par l'élimination des ornementations superflues. L'art musulman lui apporte l'arc aigu mais jamais la fusion de ces deux arts, l'un à plate-bande, l'autre à arcs aigus ne peut se faire par les efforts seuls des artistes indigènes. Cette fusion s'est opérée sous les Mogols, aussi bien par suite de leur esprit libéral que par l'introduction d'artistes étrangers [1] qui, n'étant pas liés par les traditions locales, surent prendre à l'art indigène et à l'art persan les éléments qui étaient compatibles entre eux, et surent en former le style peut-être peu original, mais à coup sûr charmant et bien

1. Le 16 mai 1656, l'ambassadeur indien Kaimbeg fut introduit, il demanda au sultan l'envoi d'un architecte à Ahmedabad pour la construction du dôme de Nour-Mahal (de Hammer, *op. cit.*, X, 387).

souvent grandiose, des monuments d'Agra et de Delhi. Nous voyons donc que, contrairement à ce qui s'est passé dans les autres pays conquis par l'Islam, l'esprit national hindou, la constitution sociale de l'Inde, ont opposé une résistance opiniâtre à tout ce qui chez les conquérants n'était pas partie intégrale de l'ensei-

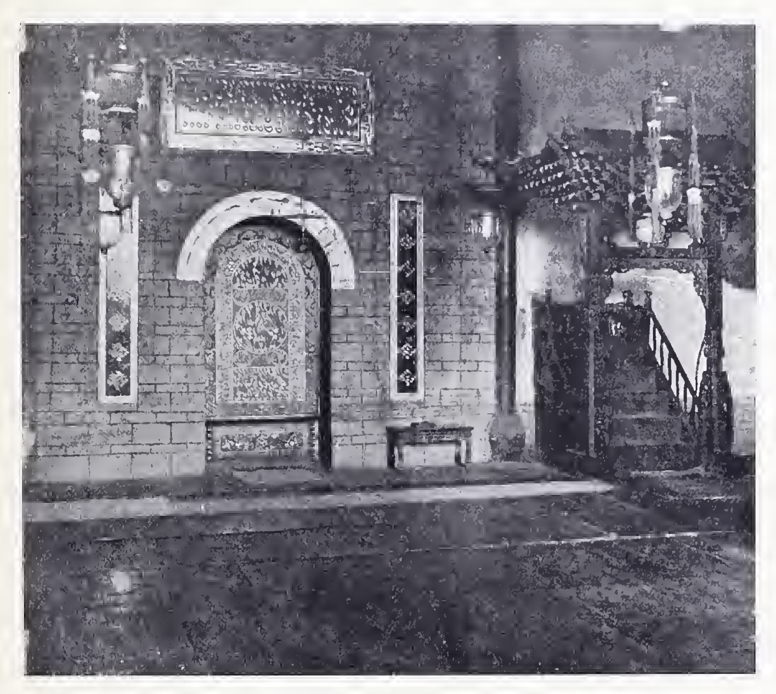


Fig. 417. — Minbar et mihrab de la mosquée de Yunnan Sen (Yunnan).
Cliché Gervais-Courtellemont.

gnement religieux. L'art était du nombre de ces traditions presque intangibles, et jusqu'à la période mogole il est resté, malgré des modifications de détail, presque purement indou.

3. MONUMENTS MUSULMANS DE CHINE ET D'EXTRÊME-ORIENT

Nous allons voir que la Chine dont l'état social était encore plus immuablement fixé que celui de l'Inde, et où une réelle indifférence, au point de vue des dogmes religieux, s'allie à une observation respectueuse de la morale traditionnelle, a offert à

l'art musulman une telle résistance passive, que la décoration intérieure des mosquées n'est plus que strictement chinoise, sans aucun emprunt aux arts arabes, persans ou indous.

L'établissement de l'islamisme en Chine date des premières



Fig. 418. — Fontaine à ablutions à la mosquée de Ta-li-fou (Yunnan).
Cliché Gervais-Courtellemont.

années de l'hégire, car on l'attribue à Sarta, oncle de Mahomet ou à Wahab-abi-Kabcha (l'inscription funéraire de Sarta est datée de 630). Suivant Ujfalvy, Wahab-abi-Kabcha aurait débarqué à Canton et serait allé se fixer à Si-ngan-Fou. L'origine de la population musulmane provient surtout de 4.000 soldats qu'en 755, le calife Abou-Djafar aurait envoyés au secours de l'empereur Sou-Tsong. On compte, parait-il, près de 15 millions de musulmans en Chine [1], répartis surtout dans les provinces du Sud-Ouest et principalement dans le Yunnan.

1. Dabry de Thiersant. Paris. 1878. *Le mahométisme en Chine.*

Les mosquées chinoises n'ont généralement pas de minarets (sauf cependant la vieille mosquée de Canton qui en a un très simple de forme cylindro-conique sans ornements). Aussi le muezzin annonce-t-il la prière en se plaçant sur le seuil de la mosquée.



Fig. 419. — Entrée de la mosquée à Ta-ïn (Yunnan). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

A l'entrée de celle-ci ou dans la cour se trouve un autel sur lequel sont inscrits des vœux pour l'empereur en reconnaissance de l'autorisation qu'il a accordée aux musulmans de pratiquer leur religion dans l'empire (détail purement chinois). Les mihrabs sont réduits à une simple niche ou arcade en plein centre (fig. 417), dont le fond est décoré de médaillons portant des inscriptions arabes. Le minbar est une tribune peu élevée où l'on ne retrouve aucune trace d'art occidental. La cour d'entrée contient une fontaine d'ablutions, simple kiosque absolument chinois, aux charpentes sculptées et peintes et aux toits retroussés (fig. 418);

l'entrée de la mosquée proprement dite (fig. 419) ne diffère pas de celle d'un bâtiment public, palais, pagode ou yamen ; et si l'on examine une de ces mosquées de l'extérieur, par exemple celle de Hsiao-Kouan près de Ta-li-fou dans le Yunnan, avec ses toitures pittoresques et recourbées, peut-on croire que sous cet ensemble d'aspect absolument chinois se trouve le temple d'une religion



Fig. 420. — Vue d'ensemble de la mosquée de Hsiao-Kouan près de Ta-li-fou (Yunnan). — *Cliché Gervais-Courtellemont.*

qui compte de si nombreux adeptes dans le monde et qui, à son apparition, a révolutionné une partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique et les a transformées radicalement en les pliant à un nouvel idéal religieux et social.

Et cependant les relations de la Chine avec l'Asie occidentale sont très anciennes. Kosrau Anouchirvan [1] reçut du roi de la Chine des présents nombreux parmi lesquels un cavalier entièrement fait de pierres précieuses et une robe en soie de Chine rehaussée d'or et de broderies qui représentaient le roi sur son trône, avec ses insignes et sa couronne, etc. Cette robe était placée dans

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, t. II, 199.

une cassette d'or. Les rois de l'Inde agissaient de même à l'égard des souverains de la Chine [1] mais au temps d'Ibn-Batouta, le roi de Chine était un tartare de la postérité de Gengis-Khan [2]. Partout le voyageur rencontra des coreligionnaires habitant un quartier à part, avec leurs mosquées, leurs écoles. ete. Ce qu'il dit des mosquées n'indique rien sur leur style Mais nous en savons assez par les descriptions des voyageurs pour nous rendre compte de la généralité du fait signalé plus haut, c'est-à-dire l'exclusion de tout élément étranger à l'art chinois. Dans le voyage de M. F. Choutzé à Pékin [3] deux de ces mosquées sont publiées, celle dite des musulmans à bonnets rouges [4], construite par Kien-Long au XVIII[e] siècle, et celle de Si-Paï-Ssen mosquée principale de la ville (il y a dix-mille musulmans hanéfites à Pékin). Ces deux mosquées sont des édifices de style purement chinois.

Birmanie et îles de la Sonde. — Quant aux mosquées de Birmanie dont j'ai pu voir des photographies, elles sont d'un style birman moderne et médiocre. Celles de Java sont aussi modernes pour la plupart et insignifiantes et je n'ai rien pu trouver d'analogue, dans les descriptions des îles de la Sonde, aux mosquées en bois que le voyageur Ibn-Batouta [5] dit avoir vues à Sumatra où il visita le palais du roi Al-Malik-az-Zahir.

Conclusion. — Mais si l'art musulman occidental n'a pas eu d'influence sur l'architecture musulmane de Chine qui est restée chinoise, il s'en faut de beaucoup que la réciproque soit vraie. Le grand nombre des musulmans chinois exerçait malgré tout une grande influence sur l'Islam occidental qui lui envoyait des docteurs, des voyageurs, des cadis, des missionnaires. Ibn-Batouta a rencontré en Chine des coreligionnaires de tout pays, des mogrebins, des arabes, des persans. Aussi comprend-on comment l'art extrême oriental a pu modifier quelquefois l'art musulman, soit par la décoration des étoffes importées en Occident, soit par des objets d'orfèvrerie ou des œuvres d'art décoratif, broderies, faïences, porcelaines, etc.

Maints passages du chapitre IV et du chapitre V de ce volume constatent ces faits, et plus fréquemment encore le tome II de ce même ouvrage montrera cette influence.

1. Ibn-Batouta, *op. cit.*, IV, 2.
2. *Ibid.*, p. 258.
3. *Tour du Monde*, 1873.
4. *Ibid.*
5. *Op. cit.*, IV, 231.

CHRONOLOGIE DES MONUMENTS DE L'INDE MUSULMANE

Hégire.	Ère chrétienne.	
	xe siècle	Monuments de Ghazna.
	xie au xiie	Mausolée du Koutab à Delhi.
606	1209	Mausolée d'Alamouk à Delhi.
634	1236	Tombe d'Altamsh à Delhi.
710	1310	Porte d'Ala-ed-din à Delhi, commencée en 1216.
723	1321	Mausolée de Nizam-ed-din à Delhi.
723	1323	Tombe de Toglack à Delhi.
de 748 à 839	de 1347 à 1435	Mosquée de Kalburga.
760 à 769	1358-67	Mosquée Kedim-el-Ressoul à Gaur.
80	1398	Mosquée de Jaunpore.
de 808 à 836	1405-1432	Mosquée de Canouge.
820	1416	Mosquée de Dowlet-Lodi à Delhi.
829	1426	Fondation d'Ahmedabad et de sa grande mosquée.
849	1445	Mosquée funéraire à Sirkej.
865	1460	Tombe de Seïd Osman à Sirkej.
929	1510	Tombe du roi Pathan Schere-Chah à Chahabad.
952	1545	Baber appelle en Inde des élèves du célèbre architecte Sinan de Constantinople.
957	1550	Tombeau de Schere Chah à Delhi.
962	1554	Tombeau d'Houmayoun à Delhi.
964	1556	Akbar fait d'Agra une des plus belles villes de l'Inde et du monde.
965	1557	Mosquée de Bijapour et tombeau d'Ali-Adil-Chah dans la même ville.
968	1560	Akbar fonde Futtipore-Sikri où s'élèvent des palais, des tombeaux et la mosquée Dourga.
980	1572	Akbar construit la citadelle et le palais d'Allahabad.
987	1579	Tombeau d'Ibrahim à Bijapour.
1014	1605	Mort de l'empereur Akbar, avènement de Jehanghir.
1018	1610	Jehanghir élève à Ajmir le tombeau de Khodja-Seïd et à Agra le mausolée d'Itimad-ed-daula.
1035	1625	Palais d'Ahmedabad.
1036	1626	Tombeau de Mahmoud à Bijapour.
1034	1628	Mort de l'empereur Jehanghir, avènement de Chah-Jehan.
1040	1630	A la suite d'un concours l'architecte Isa-Mohammed est chargé d'élever le Tadj-Mahal à Agra. Le rajah Jeysing construit plusieurs palais à Amber.

Hégire.	Ere chrétienne.	
1050	1640	Tombeau de l'émir Nawab-Khan près de Tatta (Sindh).
1060	1650	Palais à Duthob-Ourtcha. Le Tadj-Mahal et la citadelle, palais du grand Imambara à Lucknow.
1067	1656	Mosquée d'Aureng-Zeyb à Bénarès.
1069	1658	Mort de l'empereur Chah-Jehan, avènement d'Aureng-Zeyb.
1111	1699	Grand palais à Amber.
1138	1725	Palais d'Ulwore, grand portail du palais d'Amber. Observatoire de Delhi. Fondation de Jeypore.
1120	1708	Mausolée d'Aureng-Zeyb à Rosah.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE

ERRATUM

Page 17, note 2, *lire* : lanières blanches, *au lieu de* : blanche.

Page 41, ligne 14, *lire* : de la mosquée de, *au lieu de* ; de mosquées à.

Page 48, ligne 4, *lire* : Abou, *au lieu de* : Aabou.

Page 57, ligne 1, *lire* : Kalaoun, *au lieu de* : Kala ou.

Page 85, ligne 5, *lire* : lettres blanches, *au lieu de* : lettre blanche.

Page 90, note 1, ligne 3, *lire* : publiée, *au lieu de* : publié.

Page 99, ligne 19, *lire* : aussi, *au lieu de* : ainsi.

— ligne 20, *lire* : aux premiers, *au lieu de* : au premier.

Page 107, ligne 4, *lire* : Bourdj, *au lieu de* : Boudj.

Page 108, note 1, *lire* : Vom, *au lieu de* : Von.

Page 109, ligne 7, *lire* : medressés, *au lieu de* : medresses.

— ligne 12, *lire* : Amman, *au lieu de* : Amann.

Page 111, ligne 2, *lire* : medressés, *au lieu de* : medresses.

— ligne 6, *lire* : medressés, *au lieu de* : medresses.

Page 134, ligne 12, *lire* : Indjé-minareli, *au lieu de* : Indjé ménare.

Page 162, ligne 9, *lire* : c'est le tombeau, *au lieu de* : et le tombeau.

Page 176, note, ligne 1, *lire* : celles, *au lieu de* : celle.

Page 183, chronologie, ligne 11, *lire* : Chadjarat, *au lieu de* : Chagdjarat.

Page 236, ligne 28, *lire* : et de certaines, *au lieu de* : et certaines.

Page 307, ligne 1, *lire* : Youssouf, *au lieu de* : Youssef.

Page 353, note 3, ligne 2, *lire* : Bibi Hanym, *au lieu de* : Bibi Hanoum.

— — ligne 12, *lire* : Bibi Hanym, *au lieu de* : Bibi Hanoum.

Page 404, ligne 27, *lire* : dorés, *au lieu de* : doré.

Page 425, ligne 2, légende de la fig. 322, *lire* : Khorassan, *au lieu de* : Khorasan.

Page 434, ligne 39, *lire* Hanym, *au lieu de* Hanoum.

Page 437, sommaire, ligne 14, *lire* : de Bab Humaïoun, *au lieu de* : Bab Humaïoun.

Page 462, ligne 25, *lire* : formées de, *au lieu de* : ornées de.

Page 486, ligne 8, *lire* : faïences, *au lieu de* : faïence.

Page 497, note 2, ligne 18, *lire* : philétérienne, *au lieu de* : philiétérienne.

Page 528, ligne 8, *lire* : Koesem, *au lieu* : Koésen.

Page 539, ligne 19, *lire* : Khaulan ed, *au lieu de* : Khaulaned.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00762 1465

